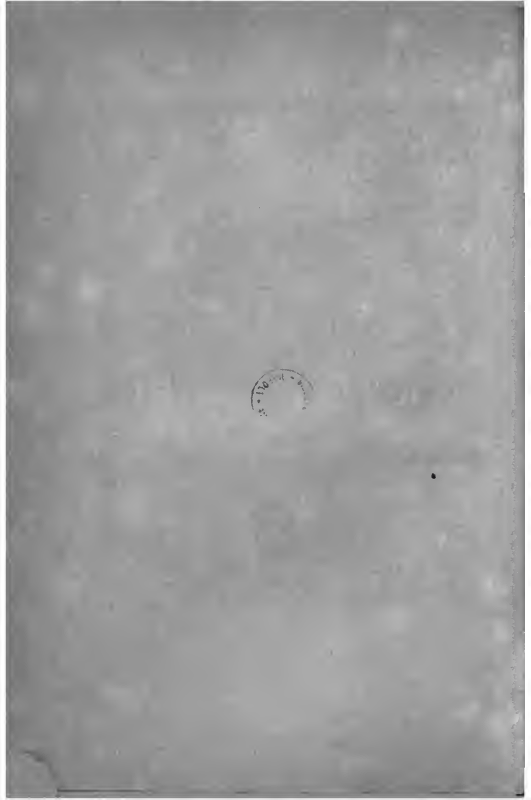






ÉDUCATION
MATERNELLE.




TYPOGRAPHIE
PLON FRÈRES,
A PARIS.





ÉDUCATION

1849

ÉDUCATION
MATERNELLE

Simples Leçons

D'UNE MÈRE A SES ENFANTS

PAR

MADAME AMABLE TASTU.

CET OUVRAGE SE DIVISE EN NEUF PARTIES :

1° le Livre de Lecture ; — 2° le Livre d'Écriture ; — 3° le Livre de Mémoire ; — 4° le Livre d'Arithmétique ; — 5° le Livre de Grammaire ; 6° le Livre d'Orthographe ou de Dictées ; — 7° le Livre de Géographie ; — 8° le Livre d'Histoire sainte ; — 9° le Livre des Récréations

Troisième édition revue et corrigée.





PARIS
DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
35, QUAI DES AUGUSTINS.
1849





Le succès qu'a obtenu ce modeste livre n'est point de ceux qui peuvent nous enorgueillir : je sais qu'il est dû à l'utilité, non au mérite; aussi n'y ai-je vu qu'une nouvelle obligation de chercher à le justifier en faisant à mon travail toutes les améliorations dont je l'ai cru susceptible.

Je l'ai revu tout entier et corrigé avec soin, j'y ai fait de notables additions, entre autres parmi les Récréations, dont j'ai augmenté le nombre; substituant à celles qui ne m'appartenaient pas des morceaux originaux; j'ai même fait à la majorité de mes souscripteurs une concession qui m'a coûté, en changeant la classification des leçons pour les réunir par ordre de matières, afin que les différentes parties du cours puissent se détacher. Cette modification, faite pour la plus grande commodité des mères ou des institutrices, m'oblige à leur rappeler que les leçons étaient d'abord variées et graduées, de manière à faire marcher simultanément les divers objets de l'enseignement. Le cours entier embrassant quatre années : les récréations se trouvaient réparties dans cet espace de temps; en sorte que les premières, y compris les leçons supplémentaires, sont destinées aux enfants de *quatre à six ans*, et les dernières à ceux de *huit à dix*.

Pour ne pas perdre, en me soumettant à la division en livres séparés, le bénéfice du mode que j'avais d'abord adopté et dont plusieurs mères avaient reconnu l'avantage, j'ai cru devoir joindre ici une table où se trouve indiquée la place relative de chaque leçon, ou récréation, dans l'ordre général du cours.

Puissent mes efforts continuer à me valoir la bienveillance des mères et des enfants; l'espoir d'être utile me consolera d'avoir abandonné, pour ces humbles et arides travaux, les travaux plus doux et plus brillants auxquels je semblais appelée

Amable Tastu.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CHAQUE LIVRE.

LECTURE.

ÉCRITURE.

MÉMOIRE.

ARITHMÉTIQUE.

GRAMMAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

ORTHOGRAPHE.

GÉOGRAPHIE.

HISTOIRE SAINTE.

RÉCRÉATIONS.



TABLE DES LEÇONS ET DES RÉCRÉATIONS

CLASSÉES SUIVANT L'ORDRE GÉNÉRAL DU COURS.

ÉDUCATION MATERNELLE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE LIVRE DE LECTURE.


PARIS.
TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.


NAPOLI

ÉDUCATION MATERNELLE.

LE LIVRE DE LECTURE

POUR SERVIR

AUX SIMPLES LEÇONS D'UNE MÈRE A SES ENFANTS,

PAR

MADAME AMABLE TASTU.



PARIS.

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.





ÉDUCATION MATERNELLE.

AUX MÈRES DE FAMILLE.

L'ESPOIR d'être utile aux mères qui ont le désir de diriger elles-mêmes la première éducation de leurs enfants, a pu seul me faire abandonner mes travaux habituels, pour entreprendre un minutieux ouvrage, bien différent de ceux qui m'ont valu quelque bienveillance de la part du public. Mais, quelle que soit la situation particulière d'une femme, elle ne saurait renoncer à sa première, à sa spéciale vocation, celle d'être mère. Prononcez à l'oreille de la plus sérieuse, ou de la plus légère, le mot : ENFANT, vous serez sûr d'en être écouté; faites parler sur ce sujet la femme du monde, ou la femme-auteur la plus brillante ou la plus célèbre, et vous serez tout étonné du nombre et de la justesse des observations que vous aurez à recueillir[1] ! Dites à cette femme absorbée par les travaux de l'esprit, ou livrée à la dissipation : Venez; des enfants, des mères ont besoin de vous; et vous la verrez tout quitter pour vous suivre.

[1] Il est à remarquer qu'il n'est presque pas de femmes-auteurs qui n'aient écrit des livres d'éducation. Beaucoup d'entre elles doivent même à ce genre d'ouvrages leurs plus beaux succès. On peut citer mesdames de Genlis, Campan, Guizot, Dufrenoy, de Rémusat, Necker-Saussure, etc. ; et, en poésie, les charmants contes d'enfants de notre première muse, madame Desbordes-Valmore.

C'est pourquoi j'ai entrepris cet ouvrage.

Comme Marie dans l'Évangile, toute mère obéit à la voix qui lui crie : « Le maître est là, et il vous appelle. » Le maître pour elle, c'est l'intérêt de son enfant!

Ainsi je suis sûre d'être entendue.

D'après les remarques que j'ai pu faire, le plus grand obstacle qui s'oppose à ce que les mères instruisent elles-mêmes leurs enfants, c'est, non le défaut de bons ouvrages d'enseignement, mais, au contraire, l'abondance de nos richesses en ce genre. On ne peut tout acheter, ni tout lire; on est arrêté par l'embarras de faire un choix, qui exige beaucoup de temps et quelques lumières; on attend, on hésite, et les années de l'enfance s'écoulent inutiles et inoccupées.

Il est, je le sais, d'excellents instituteurs qui dévouent leur temps et leur science à l'instruction du premier âge; mais tous les enfants ne sont point à portée de recevoir leurs leçons : il faut donc chercher le moyen d'y suppléer. C'est ce que j'ai tenté ici.

J'ai consulté ma propre expérience et celle des mères de famille de ma connaissance. Je me suis aidée de l'avis d'hommes recommandables dans l'enseignement, et des travaux de mes devanciers; j'ai cherché, non la méthode la plus savante ou

la plus ingénieuse, mais la plus claire et la plus facile à appliquer.

Celle-ci s'adresse à toutes les mères, quelle que soit leur fortune ou leur éducation. Il ne faut, pour s'en servir, que du zèle et de la patience, choses qui sont à la disposition de chacun, et dont, au reste, nul enseignement ne peut se passer.

On me pardonnera d'entrer souvent dans de puériles ou minutieuses explications, telles que les demandent, je le pense, les jeunes esprits auxquels elles sont destinées. Je suppose toujours que c'est une mère qui parle et qui cherche à se faire comprendre. Beaucoup d'entre elles peuvent faire, à cet égard, mieux que moi, et modifieront la démonstration, selon l'intelligence et le caractère de leur enfant.

Le cours entier d'enseignement, à partir des premiers principes de la lecture, formera environ CENT LEÇONS, contenues en cinquante livraisons, et soigneusement graduées, selon le développement présumé de l'élève. Ce nombre m'a paru pouvoir renfermer tout ce qui doit être enseigné à un enfant, depuis l'âge de QUATRE ou CINQ ANS, jusqu'à HUIT ou NEUF, époque où la plupart d'entre eux quittent la famille pour le collége ou la pension; époque où les plus riches commencent l'étude des langues ou des arts d'agrément, où ceux qui le sont moins entrent en apprentissage.

J'ai divisé chaque leçon en plusieurs séances, afin de ne pas fatiguer l'attention des élèves. J'ai tâché de varier ces leçons de manière à soutenir leur curiosité, sans cependant m'écarter de l'ordre progressif que je me suis tracé.

Je n'ai plus à ajouter que quelques observations générales sur la manière d'enseigner.

Un enfant très-jeune ne peut guère supporter communément plus de quinze à vingt minutes de leçon suivie; il ne faut donc pas le contraindre, sous peine de lui donner le dégoût de l'étude. Un peu plus tard on renouvelle la leçon dans la journée, puis on l'allonge peu à peu, à mesure que l'enfant acquiert la faculté de fixer son attention.

Faites, s'il est possible, que cette leçon ait lieu chaque jour à la même heure; cette régularité accélère les progrès.

Il sera bon, dans les commencements surtout, de ne montrer ce livre à l'enfant qu'au moment de la leçon; de ne lui en laisser voir que la page qui contient ce qu'il doit apprendre, et surtout de ne passer à une autre que lorsque la première sera bien sue. Il est aisé de concevoir que l'enfant mettra plus de temps à parcourir la première moitié du cours qu'à arriver à la fin de la seconde. Cela doit être ainsi; tous les enfants non plus n'apprennent pas également vite. Peu importe, l'essentiel n'est pas de comprendre en plus ou moins de temps, mais d'arriver à comprendre.

Nous allons passer à la première leçon. Peut-être les mères se plairont à voir leurs enfants la commencer, comme on devrait commencer toutes les actions de cette vie: par une prière.



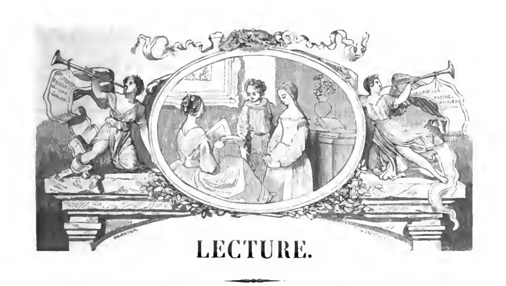
PETITE PRIÈRE
POUR
LES PETITS ENFANTS,
DÉDIÉE
A PHILIPPE ET PHILIPPINE BOUILLET.

Notre Père des cieux, Père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin;
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin!

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir;
Et mon père et ma mère, et ma famille entière;
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière
Que je vous dis matin et soir.

Notre Père des cieux, bénissez ma jeunesse;
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux;
Afin qu'ils soient heureux, donnez-moi la sagesse;
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse,
Pour être aimés d'eux et de vous!

AMABLE TASTU.



LECTURE.

PREMIÈRE LEÇON. — PREMIÈRE SÉANCE.

Alphabet de Majuscules.

A B C D E F G H I J K L M
N O P Q R S T U V X Y Z

Alphabet de Minuscules.

a b c d e f g h i j k l m n
o p q r s t u v x y z

Y a-t-il ici un enfant qui ait envie d'apprendre à lire? Aussitôt qu'il commencera à comprendre mes leçons, je lui donnerai un très-beau livre où il y aura de jolies histoires et de jolies images... Puisque c'est toi cet enfant studieux, nous allons étudier d'abord les vingt-cinq lettres de l'alphabet: quand nous en connaîtrons la forme et le nom, nous les assemblerons et tu ne tarderas pas à lire couramment... Ce sera pour toi une nouvelle existence, car c'est un grand bon-

heur de savoir lire! Écoute-moi donc avec attention. Voici une page où se trouvent toutes les lettres grandes et petites; ces lettres ensemble s'appellent *alphabet :* on s'en sert pour écrire tous les mots qui existent; il n'y a pas d'autres lettres que celles-là.

Je vais te les nommer :

A B C D E F G H I J K L M N O
P Q R S T U V X Y Z W

a b c d e f g h i j k l m n o p
q r s t u v x y z w

Tu vois qu'il y en a de deux sortes: les plus grandes s'appellent *majuscules;* les plus petites s'appellent *minuscules.*

Mais, de peur que tu ne saches ton alphabet que par routine, changeons ces lettres de place.

Z Y X W V U T S R Q P O N M L
K J I H G F E D C B A

g o n p k l j q m f i r h s w d e
t a u z y v b c x

Très-bien !...

Voyons maintenant si tu en reconnaîtras quelque-unes. — Comment s'appelle celle-ci? — A. — C'est bien. Est ce un grand A ou un petit? — Un grand. — C'est cela. Où est le petit? Montre-moi un C, le grand? Le petit maintenant? Où est le B? et le petit b? Tu te trompes, ceci est un d, tu vois qu'il est tourné de l'autre côté. C'est bien, en voilà assez pour aujourd'hui, nous verrons si demain tu en apprendras davantage.

OBSERVATION.

On répète cet exercice jusqu'à ce que l'enfant nomme toutes les lettres sans se tromper. On les lui fait chercher dans des livres différents; il vaut mieux, comme je l'ai dit plus haut, multiplier les leçons que de les allonger. Il y a des enfants vifs et légers qui ont peine à fixer leur attention; la leçon doit être plus courte pour ceux-là que pour ceux qui sont attentifs; tâchez cependant qu'ils s'appliquent pendant le temps que vous assignez à la leçon. D'autres, au contraire, montrent une extrême ardeur et ne veulent pas cesser une chose qui les amuse; que la leçon soit plus longue pour ceux-là; mais, au moment fixé, interrompez-les par ces mots : *La leçon est finie;* car il faut leur apprendre à modérer leurs désirs.



DEUXIÈME SÉANCE. — ***Majuscules d'écriture.***

A B C D E F G

H I J K L M N

O P Q R S T U

V X Y Z W

Minuscules.

a b c d e f g h i j k l m n

o p q r s t u v x y z œ w

VOICI encore des lettres; elles ne ressemblent pas aux autres; elles sont faites comme celles dont on se sert pour écrire, mais elles se nomment comme les premières que nous avons vues, A B C D, etc.

Il y a aussi des lettres *majuscules* et *minuscules* d'écriture. Te souviens-tu de ce que ces mots veulent dire?... Tu vois au-dessus de chacune de ces nouvelles lettres une petite lettre pareille à celles que tu connais; cette petite lettre te dit le nom de l'autre : voyons, quelle est celle-ci? — Un A, un B, etc. — Bien! maintenant je vais cacher la petite lettre pour voir si tu nommeras la lettre d'écriture. Allons, cela commence; ce n'est pas trop mal, tu les sauras bientôt.

Comme je suis contente de ton application, je vais te montrer quelque chose de joli. Regarde ces petits enfants; ils sont tous différemment habillés, en savoyard, en grec, en soldat, en jocrisse, en pierrot, en troubadour, en enfant de chœur, en matelot, en paysan, en chinois; il y a aussi des petites filles. Que font tous ces jolis enfants? Chacun d'eux porte une lettre de l'alphabet. Je pense que tu les reconnais, et je ne donte pas que cet alphabet ne te paraisse plus amusant que les autres.

ALPHABET.



TROISIÈME SÉANCE.

VOYELLES ET CONSONNES SIMPLES.

Maintenant nous connaissons toutes nos lettres; mais ce que nous ne savons pas encore, c'est qu'il y a deux sortes de lettres, les *voyelles* et les *consonnes*.

VOYELLES.

Les voici : A E I O U, et Y, qui se prononce comme I.

Ces lettres sont appelées *voyelles*, parce qu'elles ont une voix ou un son par elles-mêmes, c'est-à-dire qu'on les fait entendre sans avoir besoin, pour les dire, de remuer la langue ni les lèvres.

E É È.

On distingue trois sortes d'E : l'E muet, qui se prononce comme dans LEÇON, s'il est au milieu du mot; ou comme dans PAROLE, s'il est à la fin.

L'É fermé, qui est celui que tu entends à la fin de ces mots : BONTÉ, GAÎTÉ.

L'È ouvert, qui se prononce en ouvrant encore plus la bouche, comme dans PÈRE, MÈRE, PROCÈS.

Remarque bien que ces différents E se distinguent par un petit signe qu'on nomme *accent*, et qu'on leur met sur la tête comme un plumet : celui qui se place sur l'É fermé, et qui est penché en avant, s'appelle *accent aigu* (´); l'autre qui est penché en arrière, et qui se met sur l'È ouvert, s'appelle *accent grave* (`).

Il y a un troisième accent nommé *accent circonflexe* (^); celui-ci ressemble à un petit chapeau pointu; il se place sur toutes les *voyelles*, pour en prolonger le son :

Sur Â,

Comme dans blÂme;

Sur Ê,

Comme dans tÊte, fÊte, mÊme;

Sur Î,

Comme abîme, gîte;

Sur Ô,

Comme dans trÔne;

Sur l'Û,

Comme dans flÛte ;

L'accent grave se place aussi quelquefois sur l'A, mais il n'en change pas la prononciation.

VOYELLES DOUBLES.

On appelle voyelles doubles deux et même trois lettres qui se prononcent comme s'il n'y en avait qu'une seule, telles sont : *ai*, *au*, *eu*, *oi*, *eau*.

DIPHTHONGUES.

Les diphthongues sont le contraire des voyelles doubles; elles font entendre plusieurs sons, quoique les lettres qui les composent se prononcent ensemble : *ia*, *ié*, *io*, *iu*, *oè*, *ion*, *ieu*, *ian*, *iou*, *oi*, *oin*, *ien*.

EXERCICE.

Comment se prononce l'Y grec? L'É fermé? l'È ouvert? Sur lequel est l'accent aigu? L'accent grave? Quel est cet accent (^)? Sur quelle lettre est l'accent dans *blâme?* Dans *même?* Dans *gîte?* L'accent grave se met-il sur une autre lettre que l'E? En change-t-il la prononciation? Quelle est la voyelle double dans nev*eu*, r*ue*, hib*ou*? Quelle est la diphthongue dans pit*ié*, d*ia*ble, p*io*che?

L'enfant doit répondre à toutes ces questions.

CONSONNES.

B C D F G H J K L M N P Q
R S T V X Z

Ces lettres se nomment *consonnes*, ce qui signifie : *sonne avec*, parce qu'elles ne sonnent en effet qu'avec le secours des voyelles. Essaie d'en prononcer une sans y joindre la voyelle, tu ne feras que remuer les lèvres ou la langue sans produire aucun son, ou ce son sera une voyelle; ainsi quand tu dis *b*, c'est comme s'il y avait *b-é*.



LECTURE. — DEUXIÈME LEÇON.

PREMIÈRE SÉANCE.

ÉPELLATION.

MAINTENANT que nous connaissons bien toutes nos lettres, nous allons apprendre à en former des syllabes. Une syllabe est la réunion de plusieurs lettres qu'on prononce ensemble ; c'est pourquoi on l'appelle *syllabe*, ce qui veut dire *composé* ou *son composé*.

Épeler, c'est nommer l'une après l'autre les lettres d'une syllabe, afin de trouver le son qu'elles forment en les prononçant ensemble. Voici des syllabes; nous allons essayer de les épeler. Comment fait cette lettre toute seule? — B. — C'est bien. Si nous en joignons une autre à celle-là, A, par exemple, comment cela fera-il? Tu ne le sais pas? Eh bien, cela fera BA. Prononce comme moi les syllabes suivantes.

LA CONSONNE SUIVIE D'UNE VOYELLE.

ba be bé bè bê bi bo bu.
ca ce cé cè ci co cu.
da de dé dè di do du.
fa fe fé fè fê fi fo fu.
pha phe phé phi pho phu.
ga ge gé gê gi go gu.
ha he hé hi ho hu.
ja je jé ji jo ju.
ka ke ki ko ku.
la le lé lè li lo lu.
ma me mé mè mê mi mo mu.
na ne né nè ni no nu.
pa pe pé pè pê pi po pu.
ra re ré rê ri ro ru.
sa se sé sè si so su.
ta te té tê ti to tu.
va ve vé vê vi vo vu.
xa xe xé xi xo xu.
za ze zé zè zi zo zu.

Tu vas répéter seul toutes ces syllabes. — *Ba, be, bi,* etc. — Bien. Maintenant prenons-les au hasard. — *C-e, ce; d-u, du; ki, ki,* etc. — Très-bien. (Continuez cet exercice jusqu'à ce que l'enfant ait acquis plus d'assurance.)

LA VOYELLE SUIVIE D'UNE CONSONNE.

Prononce en même temps que moi ces syllabes :

ab eb ib ob ub.
ac ec ic oc uc.
ad ed id od ud.
af ef if of uf.
ag eg ig og ug.
ah eh ih oh uh.
ak ek ik ok uk.
al el il ol ul.
am em im om um.
an en in on un.
ap ep ip op up.
ar er ir or ur.
as es is os us.
at et it ot ut.
av ev iv ov uv.
ax ex ix ox ux.
az ez iz oz uz.

On fait nommer ensuite à l'enfant les lettres *a-b*, et on lui prononce la syllabe *ab*. On la lui fait recommencer en disant tout seul *a-b, ab;* puis on lui demande comment fait *ab* jusqu'à ce qu'il prononce sans hésiter *ab*. Quand il a épelé les syllabes de la première ligne, on lui dit de montrer les syllabes *eb, ub, ib*, etc., — de les nommer si on les lui fait voir. Lorsqu'il hésite, on les lui fait épeler en l'excitant à chercher lui-même la prononciation. Ce qu'il trouve ainsi tout seul, après y avoir réfléchi, reste beaucoup mieux gravé dans sa mémoire; de cette manière on éveille son attention et on développe son intelligence, en le forçant à en faire usage.



DEUXIÈME SÉANCE.

PREMIER EXERCICE.

LA CONSONNE SUIVIE D'UNE VOYELLE.

A.

Ba, ca, da, fa, ga, ha, ja, la, ma, na, pa, ra, sa, ta, va, xa, za.

E muet.

Be, ce, de, fe, ge, he, je, le, me, ne, pe, re, se, te, ve, xe, ze.

É fermé.

Bé, cé, dé, fé, gé, hé, jé, lé, mé, né, pé, ré, sé, té, vé, xé, zé.

È ouvert.

Bè, cè, dè, fè, gè, hè, jè, lè, mè, nè, pè, rè, sè, tè, vè, xè, zè.

I.

Bi, ci, di, fi, gi, hi, ji, li, mi, ni, pi, ri, si, ti, vi, xi, zi.

O.

Bo, co, do, fo, go, ho, jo, lo, mo, no, po, ro, so, to, vo, xo, zo.

U.

Bu, cu, du, fu, gu, hu, ju, lu, mu, nu, pu, ru, su, tu, vu, xu, zu.

DEUXIÈME EXERCICE.

LA VOYELLE SUIVIE D'UNE CONSONNE.

A.

Ab, ac, ad, af, ag, ah, aj, al, am, an, ap, ar, as, at, av, ax, az.

E.

Eb, ec, ed, ef, eg, eh, ej, el, em, en, ep, er, es, et, ev, ex, ez.

I.

Ib, ic, id, if, ig, ih, ij, il, im, in, ip, ir, is, it, iv, ix, iz.

O.

Ob, oc, od, of, og, oh, oj, ol, om, on, op, or, os, ot, ov, ox, oz.

U.

Ub, uc, ud, uf, ug, uh, uj, ul, um, un, up, ur, us, ut, uv, ux, uz.

Maintenant que tu sais ce que c'est que des syllabes, tu vas voir comment on en fait des mots entiers; et quand tu liras bien ces mots, nous en ferons des phrases.

APPLICATION DES EXERCICES PRÉCÉDENTS.

MOTS DE DEUX SYLLABES.

A final.

Ba ba, ca ca, da da.
Dé jà, so fa, ga la.
Ju ra, Li ma, Ca na.
Pa pa, se ra, no ta.
Ja va, mo xa, Za ra.

E muet.

Ro be, pu ce, fa de.
Cè de, ga ge, pi le.
So le, Ro me, da me.
Lu ne, ur ne, ta pe.
Pi pe, ga re, li re.
Tê te, gî te, ac te.
Ra ve, vi ve, lu xe.
Fi xe, ga ze.

É fermé.

Ab bé, su cé, vi dé.
Ca fé, â gé, sa lé.
Fu mé, dî né, du pé.
Cu ré, fu té, le vé, ta xé.

I.

Bi bi, ce ci, mi di.
Dé fi, a gi, jo li.
A mi, pu ni, pi pi.
Ma ri, rô ti, ra vi.

O.

Bo bo, co co, do do.
Go go, so lo, zé ro.

U.

Vé cu, do du, ve lu.
E mu, me nu, re pu.
Pa ru, fé tu, re vu.

TROISIÈME SÉANCE.

APPLICATION DE QUELQUES-UNS DES MOTS PRÉCÉDENTS.

PHRASES.

Le jo-li so-fa.
La ro-be de ga-ze.
Le da-da va vi-te.
Ga-re la tê-te.
Ce-ci te fe-ra bo-bo.
Il se-ra pu-ni.
Je te cè-de le ba-ba.
Il a re-çu u-ne ta-pe.
Le rô-ti se-ra sa-lé.
La so-le a pa-ru fa-de.
La da-me a é-té à Ro-me.
Le ma-ri i-ra à Li-ma.

Le cu-ré a dî-né à mi-di.
Il a bu du ca-fé.
La lu-ne se lè-ve.
Pa-pa a dé-jà fu-mé sa pi-pe.
Zo-zo va lire.

Cet exercice a pour objet de fixer dans la mémoire de l'enfant les mots qu'il a déjà vus, en lui en faisant faire l'application, car on ne retient bien que ce qu'on a pu appliquer. On lui fait chercher dans les mots séparés les différents mots des phrases : Montre-moi le mot *lune ;* où est *dame*, *cède*, *rôti ?* etc. Il doit également chercher les syllabes, dans les syllabes séparées qu'il a déjà vues, soit qu'elles forment seules un mot, comme *bu*, *du*, *se*, etc., soit qu'elles fassent partie d'un mot plus long. De même pour les lettres *a*, *à*, on lui fait aussi remarquer les accents en lui rappelant ce qu'il a appris.

MOTS DE TROIS SYLLABES.

A.

Ca na da, Ma la ga, o pé ra, Pa na ma.

E muet.

A ga te, a ri de, a va re.
Ba na ne, ba di ne, bo bi ne.
Ca ba ne, ca ra fe, ca po te.
Da nu be, dé vo te, do ci le.
É co le, é pi ne, é tu de.
Fa ri ne, fi gu re, fu ti le.
Ga ba re, ga lo pe, ga vo te.
Ju ju be, la cu ne, lé gu me.
Ma da me, ma xi me, mo ra le.
Na ri ne, na vi re, na tu re.
Oc ta ve, or ga ne, pa ro le.
Pe ti te, pi lu le, Po mo ne.
Ra ci ne, ri go le, ro tu re.
Sa la de, sa li ve, so na te.
Ta pa ge, to pa ze, tu li pe.
Va li de, vi ro le, vo lu me.
Zé mi re.

É fermé.

Ca na pé, co lo ré, co mi té.
Dé ci dé, dé pu té, dé ro bé.
É cu mé, fa go té, fi xi té.
Ju bi lé, nu di té, pu re té.
Ra bo té, ré vé ré, re cu lé.
Sa le té, ti mo ré, vé ri té.

I.

Al ca li, cé le ri, fa vo ri.

O.

Do mi no, nu mé ro, la va bo.

U.

Ab so lu, dé te nu, de ve nu.
Dé vo lu, e xi gu, ob te nu.
Ré so lu, ré vo lu, ré é lu.
Re ve nu.

EXERCICE.

MOTS DE QUATRE SYLLABES.

Pa no ra ma, bé né vo le.
Ca ma ra de, ca ra bi ne.
Ca la mi té, cu pi di té.
Dé li ca te, dé li bé ré.
Es ca pa de, fi dé li té.
I na ni mé, lé gi ti me.
Ma te lo te, ma ca ro ni.
Na ti vi té, pa ra do xe.
Ra pi di té, ri di cu le.
Sé vé ri té, so li tu de.
Ti mi di té, u na ni me.
Vo la ti le, zi be li ne.





LECTURE — TROISIÈME LEÇON.

PREMIÈRE SÉANCE.

SYLLABES DE TROIS LETTRES.

PREMIÈRE SÉRIE. — DEUX CONSONNES ET UNE VOYELLE.

Prononce comme moi.

bla ble blé blê bli blo blu.
cla cle clé cli clo clu.
fla flé flè fli flo flu.
gla gle glé glè gli glo glu.
pla ple plé plè pli plo plu.

bra bre bré brè bri bro bru.
cra cre crè crê cri cro cru.
dra dre drè drê dri dro dru.
fra fre fré frè frê fri fro fru.
gra gre gré grè grê gri gro gru.
pra pre prè prê pri pro pru.
tra tre tré trè tri tro tru.

Maintenant nomme seul toutes ces syllabes; si tu te trompes, je te remettrai sur la voie. — *Bla, ble; blé, blê*, etc. — C'est cela. Mais commençons par les dernières syllabes. — *Tru, tro, tri*, etc. — Tu vois que les syllabes de trois lettres ne sont pas plus difficiles à nommer que celles de deux lettres. Continuons.

EXERCICE SUR LES SYLLABES DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

Bla fard, ta ble, blé, blê me, ou bli, blo quer, blu et. — Cla que, cer cle, clé ment, cli mat, clo che, ex clu. — Fla grant, flé au, flè che, in fli ger, flo rin, flu et. — Gla-çon, san gle, ré glé, glè be, glo be, glu au. — Pla que, plé ni tu de, plè vre, rem pli, é plo ré, plume.

Bra vo, bre bis, Bré sil, brè che, bri de, bro che, bru te. — Cra va te, na cre, crè me, crê te, cri ti que, cro quet, cru che. — Dra gée, coudre, pou dré, at ten dri, dro gue, dru i de. — Fra cas, fi bre, frè re, fri tu re, fro ment, fru gal. — Gradin, gre lot, gré sil, grè ve, grê le, gri ve, gro tes que, gru au. — Prali ne, pre mier, pré fet, prê tre, pri è re, pro grès, pru ne. — Tra jet, mon tre, tré ma, trè fle, tri cot, tro phée, tru meau. — Ou vra ge, li vre, re cou vré, ou vri er, chevro tin.

DEUXIÈME SÉRIE. — UNE VOYELLE ENTRE DEUX CONSONNES.

bal bel bil bol bul.
cal cel cil col cul.
dal del dil dol dul.
fal fel fil fol ful.
gal gel gil gol gul.
mal mel mil mol mul.
nal nel nil nol nul.

pal pel pil pol pul.
sal sel sil sol sul.
tal tel til tol tul.
val vel vil vol vul.

ban ben bin bon bun.
can cen cin con cun.
dan den din don dun.
fan fen fin fon fun.
gan gen gin gon gun.
lan len lin lon lun.
man men min mon mun.
nan nen nin non nun.
pan pen pin pon pun.
ran ren rin ron run.
san sen sin son sun.
tan ten tin ton tun.
van ven vin von vun.

bar ber bir bor bur.
car cer cir cor cur.
dar der dir dor dur.
far fer fir for fur.
gar ger gir gor gur.
har her hir hor hur.
lar ler lir lor lur.
mar mer mir mor mur.
nar ner nir nor nur.
par per pir por pur.
sar ser sir sor sur.
tar ter tir tor tur.
var ver vir vor vur.
zar zer zir zor zur.

Tu vas dire seul toutes ces syllabes, comme nous l'avons fait plus haut. — *Bal, bel, bil*, etc. — Très-bien. Je vois que nous pouvons passer à l'exercice suivant.

EXERCICE SUR LES SYLLABES DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

Bal zan, bel vé der, bil let, bol, bul le. — Lo cal, cel lu le, sour cil, col lè gue, cal cul. — Dal le, Delphes, dol man, a dul te. — Gal lique, fla gel la ti on, Gil le, gol fe, Gul li ver. — Mal heur, hy dro mel, mil le, mol let, mul ti tu de. — Fa nal, Nil, Nel son, nul li té. — Pal me, pel li cu le, pil la ge, poltron, pul mo nie. — Sal pê tre, sel le, sil lon, sol de, sul tan. — É tal, hô tel, til bu ry, Bris tol, tul le. — Val lon, vel te, vil le, vol ti ge, Vul cain.

Ban deau, ben join, ro bin, bon té, tri bun. — Can di dat, centai ne, lar cin, con te, cha cun. — Dan se, den tel le, din de, cor don, Ver dun. — Fan fa re, fen dant, fin, fon tai ne, fun gus. — Gan se, gen til, gin gas, gon do le. — Lan ce, len tille, lin got, sa lon, a lun. — Man teau, men teur, carmin, mon ta gne, com mun. — Nan tir, ve nin, non ce. — Pantou fle, pen du le, pin çon, fri pon. — San da le, sen si ble, sin ge, son ge. — Ven tail, ven geur, ravin, sa von.

Bar be, ber ceau, su bir, bor ne, bur sal. — Car lin, cer feuil, circuit, cor net, cur sif. — Dar tre, bon dir, dor toir, en dur cir. — Far deau, fer me té, fir ma ment, for me, fur tif. — Gar de, ger be, a gir, gor gée. — Har mo nie, herba ge, hor reur, hur le ment. — Lar me, a ler te, sa lir, lor gnon. — Mar mot te, mer ci, mir li ton,

mor su re, mur mu re. — Nar rati on, or ner, bé nir, nor mand. — Par don, per che, sou pir, porti que, pur ga toire. — Sar di ne, ser pent, gros sir, sor ta ble, surnom. — Tar ti ne, ter rain, sortir, tor tu re, tur ban. — Ba var de, ver rou, vir gu le, di vor ce. — Zer bin, A zor, a zur.

DEUXIÈME SÉANCE.

TROISIÈME SÉRIE. — SYLLABES DE DIFFÉRENTES ESPÈCES.

cha che chi cho chu.
pha phe phi pho phu.
rha rhe rhé rhi rho rhu.
gna gne gni gno gnu.
qua que quê qui quo.
bac bec bud bas bos bus bis beur bour.
Cap coq.
dif dic duc.
fac fil ful fuir.
gas gus.
jar jus.
lac.
meur moir mour.
neur noir.
pac pis pos peur poir.
rir roc rus.
suc sud seul.
toc.
vac vic vif.
spa spe spi spo spu spec.
sta ste sti sto.
stra stré stri stro struc.
scru scri scrip scro.
act arc.
cct.
ours.
blic.
chré chrê.
phra phre phry.
chla chlo.
phlé.

Tu as dû remarquer que ces syllabes sont plus difficiles que celles des autres séries; aussi allons-nous les étudier avec soin, car elles ne sont pas moins importantes. Voyons, peux-tu me les dire seul? — *Cha, che*, etc. — Bien. Maintenant commence ici. — *Spa, spe, spi*, etc. — C'est cela. Comment fait cette syllabe? et celle-ci? et celle-là? Très-bien.

EXERCICE SUR LES SYLLABES DE LA TROISIÈME SÉRIE.

Cha ri té, che min, chè vre, chica ne, cho co lat, chu te. — Pha re, phé nix, phi lo so phie, pho que. — Rha bil ler, ar rhes, rhé teur, rhi no cé ros, Rho des, rhu me. — Si gna lé, en sci gne, in si gnifi ant, i gno rant, ro gnu re. — Qua li té, quê te, qui pro quo. — — Bac cha nal, bec, bud get, bascu le, bos ton, bus te, bis co te, beur re, bour se. — Cap tif, coq, tar dif, dic tée, duc. — Fac teur, fil, ful mi ne, fuir. — Gas ton, Gustave, jar din, jus te, lac, fu meur, se moir, a mour, fa neur, noir cir, pac te, pis to le, pos te, peur, espoir, mou rir, roc, Cy rus. — Succu lent, sud, seul, toc sin, vac ci ne, vic toi re, vif, zig zag. — Spa das-

sin, spé cu la teur, spi ri tu el, spo li a teur, spec ta teur. — Sta ble, sté ri le, sti mu lant, sto re. — Stra ta gè me, Stré litz, stri bord, stro phe, struc tu re. — Scru pu le, scri be, scrip teur, scro fu lai re. — Ex act, arc, in cor rect, ours, pu blic. — Chré tien, saint-chrê me, Christ. Phra se, cam phre, Phry gie. — Chla my de, chlo re. — Phlé gé ton.

Très-bien.

Tu as fait des progrès rapides... continue, et bientôt tu liras couramment. Mais, puisque tu connais tes syllabes, nous pouvons épeler de petites phrases faciles.

PHRASES.

Ma pe-ti-te ma-man me fe-ra du feu.

Mon bon pa-pa me mè-ne-ra au Pa-no-ra-ma.

Mon ca-ma-ra-de a vu un jo-li mou-ton.

La bou-le rou-le sur le ga-zon.

Un bon jeu du-re peu.

Il a vu le jar-din du roi.

Ti-re ta ca-ra-bi-ne, pan!

Voi-là le la-pin tué.

Le roi a vou-lu o-bé-ir à la loi.

U-ne mon-tre est un jo-li bi-jou.

Mon a-mi en a u-ne et moi non [1].

Ma tan-te dî-ne tou-te seu-le.

Ma mè-re a u-ne ro-be neu-ve.

La da-me va au bal ce soir.

La pou-le cou-ve.

La la-me cou-pe.

La sou-pe fu-me.

Le lin se fi-le.

On lè-ve un voi-le.

U-ne bou-le est tou-te ron-de.

[1] L'enfant prononcera sans doute *mon-ami en-a*, en séparant les mots; on lui demandera s'il prononce ordinairement ainsi, et quand il aura dit le mot comme il le prononce en parlant, on le fera relire de même. On devra lui rappeler cette observation quand on sera aux exercices sur les liaisons.





LECTURE — QUATRIÈME LEÇON.

PREMIÈRE SÉANCE.

Nous avons appris, dans une des leçons précédentes, à reconnaître les voyelles doubles et les diphthongues; maintenant, nous allons en étudier la prononciation.

VOYELLES DOUBLES.

Ai, eu, ie, ou ue, au eau.
ai-le, heu-re, pie, ou-til, rue, au-tel, ta-bleau.

DIPHTHONGUES.

Ia, ié, iè, io, iou.
fia-cre, lié, fiè-vre, pio-che, chiour-me.
Ian, ion, ien, ieu.
vian-de, pion, co-mé-dien, a-dieu.
Oè, oê, oui, oin, oi.
poè-te, poê-le, foui-ne, soin, loi.
Ouin, ouan, oué, oua.
ba-bouin, louan-ge, foué-té, joua.
Ua, ué, uè, ui, uin.
nua-ge, re-mué, Suè-de, é-tui, juin.
Ain, ein, eun.
sain, frein, à jeun.

Il faut faire répéter jusqu'à ce que l'enfant nomme chaque voyelle double et chaque diphthongue sans hésiter et sans épeler, comme une seule lettre.

PHRASES.

Le bon Dieu a soin de moi.
Il a fui le lion.
Voilà un coin noir.
Il a joué avec moi.
On fane le foin à la fin de juin.
Un cuir dur.
Une barbe de juif.
Le suif coule.
Le chat miaule.
La religion élève l'âme.
Sans l'amitié, pas de douce union.

EXERCICE SUR L'*E* (muet).

Quand l'E se trouve au milieu ou au commencement de la syllabe, il se prononce *E;* ainsi on dit : *Pre*-nez et *per*-met-*tre*, comme s'il y avait un accent sur *pèr*; de même l'E est muet dans *se*-mer, et ouvert dans *es*-time.

Ber, bel, bes, bec,
ber-gè-re, ba-bel, bes-tio-le, bec.
Der, del, des, fer,
mo-der-ne, del-ta, des-tin, ferme.
Fec, fes, lec, les,
in-fec-te, fes-tin, lec-tu-re, les-te.
Ler, lex, mer, mes,
a-ler-te, si-lex, a-mer, Mesmer.
Mel, nec, nes, nel,
ca-ra-mel, nec-tar, fu-nes-te, co-lo-nel.
Per, pes, pel, rep,
per-le, pes-te, rap-pel, rep-ti-le.

Sec, ser, tex, ves,
sec, ser-vir, tex-te, ves-te.

EXERCICE
SUR LES CONSONNES DOUBLES.

Ch, gn, ll, ph,
mou-che, ro-gne, fil-le, phi-lo-so-phe.

Cha, ché, chi, cho, chu, cheu, chou, chon, choi, chan.

Un bon chou, la va-che mar-che.

La mou-che vo-le, ca-che ton mouchoir.

Ti-re le bou-chon, porte le manchon.

Ar-ra-che-toi un che-veu.

Gna, gne, gni, gno, gnu, gneu, gnou, gnon, gnan.

Le co-chon gro-gne, on se co-gne la tê-te, une ma-li-gne bê-te, une si-gna-tu-re net-te, un gro-gnon grogne, le ro-gneur ro-gne, un chien é-pa-gneul.



Ail, aille, eille, eil, ille, euil, euille, ouil, ouille.

La gen-tille cor-beille, le so-leil bril-le; il se ré-veilla matin, il a som-meil, on taille la vi-gne, le feu pé-tille, vi-de la bou-teille; le papillon se pose sur le treil-la-ge, il a tra-vail-lé, fouille dans ta poche, effeuille la branche, le bou-vreuil chan-te, il lui a con-seillé la bienveil-lan-ce, voi-là un bon bouil-lon.

Pha, phé, phi, pho, phu, pheu, phou, phon, phan.

Un pha-re est un si-gnal de feu pour a-ver-tir de loin les na-vi-res sur la mer.

Le phé-nix est un oi-seau très-ra-re, on é-cou-te u-ne sym-pho-nie, on se cou-che sur le so-pha, Phi-lip-pe a é-té gro-gnon, re-gar-de le té-lé-gra-phe.

Le zé-phyr a-gi-te le feuil-la-ge, le sa-phir est une pier-re bril-lan-te, le phos-pho-re bril-le et ne brû-le pas, on a-jou-te un pa-ra-phe à sa si-gna-tu-re, un pro-phè-te est ins-pi-ré de Dieu.

Ce si-gne s'ap-pel-le a-pos-tro-phe, ce va-se est de por-phy-re.

Les lettres ou les syllabes en italique sont, comme je l'ai dit plus haut, des difficultés nouvelles pour l'enfant.

EXERCICE
SUR LES ARTICULATIONS DOUBLES.

Bl, br, pl, pr, cl,
ta-ble, so-bre, peu-ple, pro-pre, on-cle.

Cr, gl, gr, dr,
en-cre, on-gle, nè-gre, ca-dre.

Tr, fl, fr, vr, sc,
maî-tre, nè-fles, gouf-fre, li-vre, sculp-teur

Ra, pra, fra, bra, gra, dra, cra, cran, crin, cru, cri; bra, bru, brun, brou, brin; fra, frac, froc, fri, frou; gra, gro, gri, gran, gron; li, pli, plu, plan, pla; leu, bleu, pleu, pleur, fleur; lou, clou, blou, flou; ta, sta, sti, stuc; pé, spé, spi, spa.

Brin, clou, stuc, flan, fleur, bleu, crin, brun, cri, pli, frac, cric-crac, flic-flac, bloc, cran, plu, pleur.

Un brin de pail-le, un é-pi de blé, un gros clou, le poil brun, un bloc de mar-bre, un mur de stuc, le blé a crû, du crin bleu, u-ne fleur blan-che, u-ne gran-de pluie, la fou-dre gron-de, u-ne plan-che de cui-vre.



Ou-vre-moi la por-te pour l'a-mour de Dieu.

Le chien va te mor-dre.

La chat-te é-gra-ti-gne.

Ou-vre u-ne gran-de bou-che, voi-là u-ne pis-ta-che ou u-ne pra-li-ne à choi-sir.

Il a é-té gron-dé, il de-man-de grâ-ce.

Le pau-vre a be-soin d'ou-vra-ge.

Ren-tre bien vi-te, il va pleu-voir.

Soi-gne ton li-vre.

Il a plu ce ma-tin, il pleu-vra ce soir.

La chè-vre man-ge du trè-fle.

DEUXIÈME SÉANCE.

EXERCICE

POUR APPRENDRE A NE PLUS SÉPARER LES SYLLABES.

Bon bon.	bonbon,
char bon,	charbon,
car ton,	carton,
ton du,	tondu,
du pé,	dupé,
pé ché,	péché,
ché tif,	chétif,
ré tif,	rétif,
mor dre,	mordre,
tor dre,	tordre,
dra pé,	drapé,
dra gon,	dragon,
gou lu,	goulu,
sa lon,	salon,
ta lon,	talon,
ta ble,	table,
bon jour,	bonjour,
jour nal,	journal,
a voir,	avoir,
sa voir,	savoir,
pou voir,	pouvoir,
pleu voir,	pleuvoir,
rou lé,	roulé,
fou lé,	foulé,
zé lé,	zélé,
ga zé,	gazé,
dor mi,	dormi,

mi lieu,	milieu,	rou le,	roule,
mil lion,	million,	crou le,	croule,
moi tié,	moitié,	trou pe,	troupe,
é tui,	étui,	trou é,	troué,
mar souin,	marsouin,	jou é,	joué,
pa pa,	papa,	lou é,	loué,
ma man,	maman,	poin te,	pointe,
ma tin,	matin,	cui re,	cuire,
ma tou,	matou,	pi tié,	pitié,
ra ton,	raton,	té moin.	témoin,
gra tin,	gratin,	lui re,	luire,
gra din,	gradin,	croi re,	croire,
ron din,	rondin,	vian de,	viande,
blon din,	blondin,	cui vre,	cuivre,
bou din,	boudin,	sui vre,	suivre,
bou che,	bouche,	a dieu,	adieu,
bou ché,	bouché,	é pieu,	épieu,
bou chon,	bouchon,	ré joui,	réjoui,
fan chon,	fanchon,	ca mion,	camion,
man chon,	manchon,	ap pui,	appui,
tor chon,	torchon,	fiè re,	fière,
tor tu,	tortu,	biè re,	bière,
tor du,	tordu,	gro gnon,	grognon,
bro che,	broche,	plan che,	planche,
cro che,	croche,	bril le,	brille,
pon dre,	pondre,	vril le,	vrille,
fon dre,	fondre,	pou tre,	poutre,
ton dre,	tondre,	flè che,	flèche,
fon du,	fondu,	on cle,	oncle,
ton ton,	tonton,	on gle,	ongle,
je ton,	jeton,	moin dre,	moindre,
co ton,	coton,	meu ble,	meuble,
bou ton,	bouton,	ar bre,	arbre,
bou lon,	boulon,	frè re,	frère,
bou le,	boule,	chè vre,	chèvre,
mou le,	moule,	trè fle,	trèfle,
fou le,	foule,	cri ble,	crible,
cou le,	coule,	siè cle,	siècle,

fiè vre,	fièvre,
brouil lon,	brouillon,
brouil le,	brouille,
trou ble,	trouble,
tri ple,	triple,
pro pre,	propre,
sta ble,	stable.



APPLICATION DES EXERCICES PRÉCÉDENTS.

Adieu, maman, bonjour, papa, de bon matin, boudin noir, grande bouche, flacon bouché, torchon sale, jeton doré, boule ronde, pointe fine, viande cuite, frère chéri.

Il va me mordre, Raton va me suivre, bouche le flacon, Fanchon, mon frère a joué, le fripon triche, la boule roule, le joli meuble, la croupe du cheval, la lune brille, la poule va pondre, mon frère a la fièvre, un bouton de cuivre, l'arbre feuillu, on va le joindre, la mouche vole, le char roule, l'as de trèfle, il se trouble, un jupon de coton, un manchon de martre, une moitié de poire, il va pleuvoir, on va boire de la bière forte, mon frère sera témoin.

Son oncle l'a grondé.

Voilà mon bon ami.

On sonde un melon pour savoir s'il *est* bon.

On se lève le matin et l'on se couche le soir.

Où *est* mon ballon, Fanchon? il *est* sur le gazon.

Mon frère *est* sorti de bon matin à cheval.

Castor me lèche pour avoir du bonbon.

Carle va avoir une grande boîte de carton.

Il a plu toute la journée.

Fanfan a joué à la boule, *et* il a gagné son frère.

Les mots en italique sont ceux que l'enfant n'a pas encore vus; on les lui nomme sans explication.



Papa lira le journal du soir.

Adieu, ma tante, maman ira te voir.

René a une montre de cuivre doré et un joli cordon de soie.

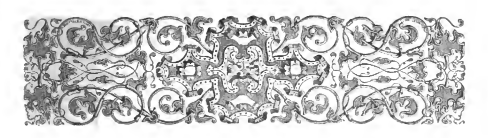
Le suif a une mauvaise odeur.

Mon oncle va venir me voir.

L'ours Martin monte à l'arbre.

Maman coupe une tranche de melon pour moi.

Je soigne mon jardin pour offrir, le matin, une fleur à maman.



LECTURE — CINQUIÈME LEÇON.

PREMIÈRE SÉANCE.

EXERCICE
SUR LES MOTS DE TROIS SYLLABES.

A MI TIÉ, a mi cal, a mi don, a mi ral; é cu me, é cu mé, é cu lé; a veu gle, a veu glé; tri bu ne, tri bu nal, é pi ne, é pî tre; sou pi ra, sou pi ré, sou piè re; pro pre, pro pre té; pu re té, du re té, ou bli é, il ou bli a; ché ti ve, ré ti ve.

A mi tié, a veu gle, é pi ne, sou ve nir, dé ro bé, dé rou te, pa ra sol, é tour di, la bou reur, co car de, tra vail leur, par che min, va car me, dis pu te, fi dè le.

L'ac ti ve four mi, le meu ble u ti le, la sou piè re pro fon de, l'é lè ve é tour di, le jo li é pa gneul, le la bou reur ac tif, la mon ta gne é nor me, un a ni mal u ti le.

LES MÊMES MOTS SANS ÉPELLATION.

Amitié, amical, amidon, amiral; écume, écumé, éculé; aveugle, aveuglé, tribune, tribunal; épine, épître; soupira, soupiré, soupière; propre, propreté; pureté, dureté; oublié, il oublia; chétive, rétive.

Amitié, aveugle, épine, souvenir, dérobé, déroute, parasol, étourdi, laboureur, cocarde, travailleur, parchemin, vacarme, dispute, fidèle.

L'active fourmi, le meuble utile, la soupière profonde, l'élève étourdi, le joli épagneul, le laboureur actif, la montagne énorme, un animal utile.



RÉCAPITULATION

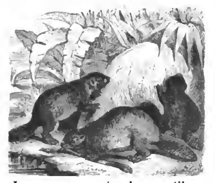
On va venir me prévenir, on monte la montagne, le cabri cabriole, le cheval du laboureur laboure, révère ton père, console ta mère, adore le Créateur, révère un Dieu créateur, Dieu écoute ta prière, il gouverne le monde, soigne le malade, on ébranche l'arbuste, on découpe la volaille, le cheval

redoute l'éperon, et la mouche la froidure, le chagrin altère la santé, le lapin dévaste le jardin, la biche est un animal timide, la vache est un animal utile, le mouton est un animal stupide, la figure du sapajou est noire, la démarche du cheval est noble, la course du lièvre est rapide.



Le lama, animal du Pérou, a une démarche grave; il transporte l'or de la mine; le jour il broute sur son chemin; et le soir il rumine; à la fin d'une marche fatigante, il se couche malgré son conducteur.

L'écureuil se niche sur un arbre élevé, et sa petite demeure est à l'abri de la froidure.



Le castor, animal travailleur, élève sur la rivière une cabane propre et solide.

Toute la nature invite à bénir le Créateur.

Dieu écoute la prière du juste.
Voilà une épingle, ramasse-la.
Fanfan, cherche mon manchon.
J'ignore où il est.
Le voilà sur un canapé.
Adieu, ma petite maman.
André, où est ton livre?
Maman, il est sur la table.
Va lire un peu.
Oui, maman.

APPLICATION DES EXERCICES PRÉCÉDENTS.

Il est chevelu, sa che-ve-lu-re est rare; on se promène à la pro-me-na-de; il calcule comme un cal-cu-la-teur; l'abeille est active, elle a une grande ac-ti-vi-té; le caniche est fidèle, sa fi-dé-li-té est ad-mi-ra-ble; cet animal é-pou-van-te, son cri est é-pou-van-ta-ble.

L'ins-ti-tu-teur soigne son élève, la morsure de l'aspic est re-dou-ta-ble, cette veuve est in-con-so-la-ble, votre demande est in-dis-crè-te, sa conduite est sin-gu-liè-re, l'in-tré-pi-di-té de cet animal est rare.

Préfère l'utile à l'a-gré-a-ble, l'ad-mi-ra-ble structure du monde révèle un Dieu créateur, sache pré-venir la demande de l'in-for-tu-né,

la fru-ga-li-té procure une santé robuste, l'étude a un charme infini pour l'élève animé du désir de s'instruire, la conduite d'un bon élève charme son ins-ti-tu-teur.

Ami, Papa, Ma robe, Mon sac, Ton père. Voilà mon frère. Bonjour, mon ami. Bonsoir, maman. Mon oncle va venir. On va le voir. Le joli jardin. Voilà une charmante cabane. Le voleur se cache. La danse de l'ours est lourde. Soigne ton jardin. Ne déchire pas ton livre. Le groin du cochon est sale. Le cri du coucou est monotone. Dieu a soin de moi, il écoute ma prière. L'aveugle a un caniche fidèle. Mon frère ira à la promenade. Dieu seul est éternel. Un lion est un animal redoutable. Adore ton Créateur. Écoute ta mère. Forme ton caractère. Garde ta parole. Imite ton père. Parle avec candeur. Réforme ton caractère.

CONSONNES REDOUBLÉES.

Ces consonnes se prononcent comme s'il n'y en avait qu'une; mais elles rendent plus brève la voyelle qui les précède.

nap pe,	gam me,	chat te,
bar re,	chas se,	can ne,
sac ca de,	ag gra vé,	é tren ne,
Diep pe,	gref fe,	lu net te,
ver re,	mes se,	pel le,
nip pe,	grif fe,	quit te,
Suis se,	vil le,	
é chop pe,	pom me,	é tof fe,
bot te,	bos se,	
col le,	bon ne,	ac cor dé,
truf fe,	but te,	Rus se,
bul le,	beur re,	oc cu pé,
touf fe,	gout te,	bour re,
mous se,	pa rois se,	coif fe.

EXERCICE.

Do*nn*e-moi ma ca*nn*e. Ma bo*nn*e so*nn*e. Une bo*nn*e a*nn*ée. Le va*nn*eur va*nn*e. La cha*tt*e do*nn*e la pa*tt*e.

La poule gra*tt*e avec sa gri*ff*e pour nou*rr*ir sa fami*ll*e; c'est une bo*nn*e mère.

Ma bo*nn*e m'a do*nn*é une bonbo*nn*ière.

Papa est a*ll*é à la vi*ll*e; il me ra*pp*ortera un joujou.

Emile galope sur *m*a ca*nn*e; c'est un cheval si co*mm*ode! il ne lui ca*ss*era pas le cou.

L'été a*pp*roche; on fera la moi*ss*on.

Me*tt*ons la na*pp*e.

Il chante la ga*mm*e.

Voilà une be*ll*e éto*ff*e.

CONSONNES REDOUBLÉES
QUI SE PRONONCENT TOUTES DEUX.

Com mémoration, com motion, com muer, im mense, im mortel, im muable, at tique, gut tural, pittoresque, ad dition, aber ration, er reur, ir ritable, ir régulière, ir révocable, al lége, al lusion, gal lican, el lébore, sol liciter, syl-

logisme, vel léité, col laborateur, col latéral, col lecte, col lection, col lègue, col loque, an nales, annexes, in né, in nové.

C.

Dans les mots suivants, le premier se prononce *c*, et le second *s*.

Suc cède, ac cède, ac cepte, vaccine.

G.

De même, le premier se prononce *g*, et le second *j*, dans :

Sug gère, sug-gestion.

APPLICATION.

Pâques est une fête a*nn*uelle.

Un a*nn*uaire est un livre qui se publie tous les ans.

On a*nn*ulle un traité.

L'âme est i*mm*ortelle.

La rivière est i*nn*avigable.

Le pouvoir de Dieu est i*mm*ense, lui seul est i*mm*uable.

Cette affaire est i*mm*anquable.

Ma parole est i*rr*évocable.

Le pauvre so*ll*icite un secours pour a*ll*éger sa misère, on a fait une co*ll*ecte en sa faveur.

Il a su*cc*édé à son co*ll*ègue.

Il a*cc*ède à la proposition.

J'a*cc*epte votre co*ll*ection de papillons.

La découverte de la va*cc*ine est un grand événement dans nos a*n*-*n*ales.

Mon ami m'a su*gg*éré une bonne idée.

Le costume des Espagnoles est pi*tt*oresque.



DEUXIÈME SÉANCE.

CONSONNES FINALES.

QUI NE SE PRONONCENT PAS.

B.

Dans plom*b* (prononcez *plon*).

C.

Dans cler*c*, por*c*, cro*c*, jon*c*, mar*c*, blan*c*, estoma*c*, taba*c*.

D.

Dans chau*d*, lar*d*, glan*d*, il ren*d*, ble*d*, pie*d*, ni*d*, gon*d*, blon*d*, froi*d*, bor*d*, sour*d*, il mou*d*, il cou*d*, mui*d*.

F.

Dans cle*f*, le cer*f*, che*f*-d'œuvre, ner*f* de bœu*f*, neu*f* louis.

G.

Dans san*g*, ran*g*, haren*g*, sein*g*, poin*g*, lon*g*.

L.

Dans fusi*l*, bari*l*, cheni*l*, outi*l*.

P.

Dans dra*p*, se*p*t fois, se*p*t îles, tro*p*, lou*p*, cou*p*.

Q.

Dans cin*q* mille.

R.

Dans monsieu*r* (prononcez *mosieu*).

S.

Dans ba*s*, pa*s*, gra*s*, tapi*s*, souri*s*, fleur de li*s*, o*s*, gro*s*, je bu*s*, ju*s*, boi*s*, troi*s*, Loui*s*, mai*s*, gen*s*, sen*s* (*du verbe* sentir).

T.

Dans chocola*t*, il fi*t*, nui*t*, rabo*t*, po*t*, bu*t*, il plu*t*, il fai*t*, enfan*t*, chan*t*, défau*t*, il vau*t*, il pleu*t*, il veu*t*, ils on*t*, ils fon*t*, sor*t*, for*t*, bou*t*, tou*t*, défun*t*.

X.

Dans six plumes, flu*x*, reflu*x*, pai*x*, les noyau*x*, les eau*x*, les feu*x*, les jeu*x*, noi*x*, voi*x*, courrou*x*, chou*x*, tou*x*, dou*x*.

MOTS OU LES DEUX CONSONNES FINALES NE SE PRONONCENT PAS.

Ch, *dans*	almanach.
cs,	lacs.
ct,	instinct.
ds,	poids.
gt,	vingt, doigt.
ls,	pouls.
lx,	faulx.
ps, *dans*	corps.
pt,	sept louis.
st,	Jésus-Christ.
th,	Goth.

EXERCICES.

On a mis en italique toutes les lettres finales qui ne se prononcent pas, afin de faciliter à l'enfant l'intelligence de cette règle.

Solda*t* à pie*d*, sabo*t* de bois, dra*p* gri*s*, taffetas blan*c*, fil reto*rs*, peti*t* cha*t*, char roulan*t*, poil ras, ri*z* cui*t*, vin*gt* fran*cs*, un outi*l*, mon fusi*l*, du ju*s* de noi*x*.

Veu*x*-tu venir avec moi?

Le tem*ps* est tro*p* froi*d*, mon cor*ps* es*t* transi.

Le lou*p* cour*t* dan*s* le bois, il sui*t* son instin*ct*, tiron*s*-lui un cou*p* de fusi*l*.

L'étan*g* *est* profond.

On mou*d* du café tou*t* chau*d*.

Au bou*t* du pon*t* j'ai mi*s* mon fron*t* en san*g*.

Cet enfan*t* *est* jalou*x* de tou*t*.

Un repa*s* tro*p* lour*d* fai*t* mal à l'estomac.

Ton ba*s* *est* tro*p* lon*g*.

Faison*s* la pai*x*.

Tu a*s* tor*t* de faire du brui*t*.

Ce lar*d* *est* gra*s* *et* frais.

Ton pou*ls* ba*t* fo*rt*, tu a*s* la fièvre.

Le couran*t* es*t* fort, c'es*t* le momen*t* du flu*x*.

APPLICATION.

Jules, veux-tu du tabac? — Non, pas du tout, je suis trop petit; donne-moi du chocolat.

Je me suis donné un coup, dit Charles à sa bonne; vois donc, mon sang coule. Mon Dieu, je suis mort! je suis mort! — Tant pis pour toi, dit la bonne; car tu n'as pas été obéissant, et tu te vois puni.



Voilà un petit marchand de biscuits, dis-lui de venir, ma bonne. — Plus tard, il repassera. — Non, tout de suite, je le veux. — Une petite fille ne doit pas dire je veux; et, pour vous punir, le petit marchand passera tout droit son chemin sans revenir.



EXERCICE GÉNÉRAL.



LA PETITE SOURIS.

Voilà une petite souris qui court dans la salle, et ne trouve pas son trou. Le chat va courir après et la gobera sans pitié pour son souper.



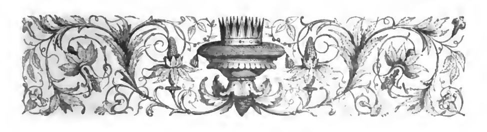
LE PAPILLON.

Regarde, maman, ce joli papillon bleu, comme il vole sur le gazon fleuri; le voilà tout près de nous. Vite, donne-moi ton mouchoir, et il est pris.



LE PETIT MOUTON.

Vois, mon frère, dit Charles à André, ce petit mouton; comme il est blanc et joli! Il suit sa mère partout; cette bonne brebis ne s'éloigne pas de lui et ne l'abandonne point; car il est trop jeune pour pourvoir à sa nourriture. N'avons-nous pas de même notre bonne mère qui prend soin de nous?



LECTURE — SIXIÈME LEÇON.

E MUET FINAL NE SE PRONONÇANT PAS.

Cet *e* ne se prononce pas; mais il allonge la voyelle qui le précède.

MONOSYLLABES.

B*ée*, f*ée*, n*ée*, pi*e*, bi*e*, mi*e*, fi*e*, vi*e*, ri*e*, li*e*, ni*e*, pu*e*, mu*e*, vu*e*, tu*e*, du*e*, ru*e*, su*e*, lu*e*, nu*e*, bou*e*, mou*e*, vou*e*, lou*e*, dou*e*, rou*e*, jou*e*, nou*e*.

EXERCICE.

La purée sent la fumée.

Ma poupée est jetée dans la cheminée.

L'Italie est une belle contrée.

Votre idée est une folie.

La bataille est perdue pour l'armée.

Il avoue sa bévue.

Une ondée est une petite pluie.

Une volée de grues a été vue.

La jolie Amélie se marie.

On loue la tenue de celui qui salue avec grâce.

La tortue se remue peu.

LA POUPÉE.

Julie joue avec sa poupée; elle lui passe sa belle robe; mais la petite maladroite en noue le cordon de manière à ne pouvoir le défaire, et au lieu de dire à sa bonne : Ma bonne, dénoue-moi ce cordon, je te prie, elle se met en furie et secoue si fort la pauvre poupée *que* le bras lui reste à la main. Sa maman était rentrée et la regardait faire; mais la petite étourdie ne l'avait pas vue; toute fâchée de s'être montrée si sotte, elle avoue ses torts, et sa maman les oublie; car elle espère que Julie ne recommencera plus.



EXERCICE SUR LA LETTRE *H*.

H muet *ou* nul.

Ha, hi, ho, hu, hou, han, hoi, hui, tha, thi, tho, thou, rha, rhi, rho.

H muet au commencement des mots, *ou* initia .

Herbe, héritier, histoire, homme,

hypocrite, horloge, huile, heure, humain, habile, habit, habitude.

H nul au milieu des mots, ou médial.

Théorie, thon, thym, cathédrale, méthode, agathe, adhésion, rhéteur, rhubarbe, rhume, Rhin, déshabitué, déshérité, déshonneur, malheur, silhouette, bonhomme, bonheur, inhabité.

H aspiré initial.

Hache, halage, hâle, halle, halte, hamac, hameau, hanneton, happer, haras, hardes, hareng, haricot, harpe, harpie, hasard, havre, haillon, hérault, hérisson, héros, héron, hêtre, hibou, hideux, hissé, hochet, holà, homard, hoquet, hotte, hué, huche, hume, huppe, hure, hurle, hutte, heurte, houblon, houille, houle, houlette, houssine, hanche, hangar, honte, haine, haïr, hausse, hauteur.

H aspiré médial.

En-hardir, en-harnaché.

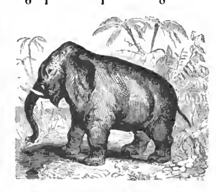
H aspiré entre deux voyelles.

Tra hir, ca hier, enva hir, ré habilité, ca hoté, co horte, répré hensible, pro hibé, appré hension, rehaussé, ba hut, co hue, a huri, sou haité.

Dans ce dernier mot l'*h* est presque nul.

Dans les exercices suivants on a mis l'H en italique lorsqu'il doit être aspiré.

Le loup *h*urle dans le bois. Le lézard fuit à l'approche de l'homme. Charles a un petit habit de drap gris, avec de jolis boutons ronds. Papa arrivera à *h*uit heures, et m'apportera un petit livre d'histoires. Le tintamarre ou le grand bruit nous a*h*urit. Le *h*ibou est *h*ideux. Le voleur est *h*ardi. Medor est *h*argneux Le *h*ussard a un grand sabre. Le ca*h*ot de la voiture incommode. Mon rhume est passé. Le thé est bon avec de la crème et du sucre. La rhubarbe est amère. La ca*h*utte est inhabitable. Ne tra*h*is pas ta parole. Sois honnête. Secours le malheureux. Le phare est élevé. Le phosphore brûle. On lit l'épitaphe. Nous savons l'orthographe. L'éléphant est grand.



EXERCICE SUR *ES*.

Dans les mots d'une syllabe, ES se prononce *è*.

Es, les, des, mes, tes, ses, ces.

On fait remarquer à l'enfant que les mots qui suivent ceux-ci prennent un *s* à la fin, et que cet *s* ne se prononce pas.

Mes plume*s*, les poule*s*, tes carte*s*, ces tasse*s*, ses bonbon*s*, des pleur*s*, tu e*s* bon.

EXERCICE SUR LE SON *É*.

1° *Ei* se prononce *è*.

Ei, baleine, peine, reine, veine, la Seine, un peigne, bouteille pleine, le seigle, treize, seize.

Le Seigneur te bénira; il veille toujours sur toi. Epargne à ta mère la peine de te punir. La baleine est très-grosse; c'est la reine des mers. On moissonne le seigle.

Si l'on court trop fort, on perd haleine. Le sang coule dans les veines. La lune est pleine. C'est de la peine perdue. Treize et trois font seize.

2° *Ê* se prononce *è* long.

Fête, tête, bête, pêche, hêtre, chêne, frêne, blasphême.



Maman, c'est ta fête. Les fleurs me font mal à la tête. La fenêtre est-elle ouverte? La mule est têtue. Ces pêches sont superbes. La grêle détruit l'espoir d'une bonne moisson. Ho, la grosse bête! Maman, es-tu prête? Le prêtre est respectable. Le hêtre et le chêne ornent les forêts.

3° *Ai* se prononce *è*.

Ai, ais, mais; ait, lait; aid, laid; haine, haire, plaire, traire, graisse, laie, plaie, haie, jamais, panais, je parlais, il parlait, les maîtres parlai*ent*.



L'aigle est le roi des airs; ses ailes sont grandes et fortes, et, avec ses serres cruelles, il ravit les brebis errantes dans la plaine, et les porte dans son aire [1] à ses aiglons pour leur servir de nourriture.

Laisse-moi faire. L'âne brait. On trait la vache, la chèvre et l'ânesse. Le lait d'ânesse est salutaire. Ma marraine arrivera la semaine prochaine, et elle m'apportera une corbeille pleine de papillotes et une douzaine de biscuits. La haie est épaisse. Donne-moi de la monnaie. Sa plaie a saigné.

4° *Et* final se prononce *è*.

Et, met, cornet, bonnet, alphabet, archet, beignet, buffet, effet, ferret, hochet, juillet, poignet, aigrelet, clairet, maigret.

1 L'aire est le nom qu'on donne au nid de l'aigle.

Si j'étais honnête, maman me donnerait un cornet de bonbons; j'aimerais mieux une belle montre avec un cachet. Aimes-tu les beignets et les crêpes? On fait les beignets avec des pommes de reinette. Le brochet est un poisson très-gourmand. Le pistolet fait du bruit. Le chasseur a un sifflet. Les lièvres aim*ent* le serpolet.

RÉCAPITULATION DES IDENTIQUES [1].

DU SON *È*.

E.

Mer, fer, fier, cher, hiver, peste, verte, serpe, insecte, inepte, estime, effort, pelle, ennemi.

Ê.

Être, hêtre, prêtre, prêts, chêne, même, prêt, apprêt, benêt, forêt, arrêt; des têtes, des prêts.

EI.

Reine, Seine, peine, peigne, teigne, seize, treize, Seigneur, beignet, baleine, veille, éveil, treille, soleil.

AI.

Ailé, aigre, aigle, mais, fait, lait, laid, frais, biais, essai, balai, souhait, attrait, plaie.

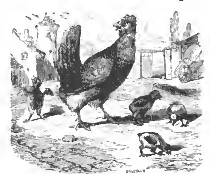
[1] On entend ici par identiques, des lettres qui ont le même son : ainsi *ai*, dans aime; *ei*, dans peine; *ê*, dans prêt; *e*, dans pelle; *et*, dans bonnet, sont identiques de *è*.



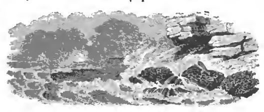
ET.

Met, poulet, valet, bonnet, ferret, sifflet, sujet, crochet, brochet, un mets, des rets, des muets, des effets.

La poule veille sur ses poussins, et les cache sous ses ailes, elle gratte



la terre pour les nourrir. La baleine est la reine des mers. Maman, c'est ta fête, je te la souhaite. Si j'avais des fleurs, je te les donnerais; mais je ne puis t'offrir que mon amour et mes souhaits. L'araignée est une vilaine bête avec ses grandes pattes; mais elle est très-habile à faire sa toile. Le Seigneur est tout-puissant, il gouverne tout l'univers dont il est le créateur et le maître. Aide-toi, dit le proverbe, et Dieu t'aidera. Que peut-on faire sans l'aide ou la permission de Dieu?





LECTURE. — SEPTIÈME LEÇON.

EXERCICES.

Sur les identiques de *c* devant *a*, *o*, *u*.

q *dans* coq.
qu coquin, quart, quête, quiproquo.
ch chorus, écho, orchestre.
k moka, Pékin, kiosque.
cu cueillir, accueillir, écueil.

Q, qu se prononcent c.

Coq, qua, quo, qui, que, quin.

Coquin, question, quête, coquet, hoquet, phoque, quai, quand, car, quiconque, quoique, quiproquo, liqueur, moqueur, queue, Arlequin.

Le coq chante, le fouet claque, la bourrique brait. Que croques-tu là? Des croquignoles. Qu'aimes-tu? Du croquet et des beignets. Quel est le coquin qui t'a attaqué sur le quai Malaquais? Le plumet d'Arlequin est une queue de lapin. Voilà une belle coquille. La jonquille est une fleur jaune.

LE COQ.

Maman, Véronique m'a dit que le coq chante quand le soleil se lève. Est-ce vrai? — Du moins il chante de bonne heure, et réveille toute la basse-cour; c'est pourquoi on l'appelle quelquefois réveille-matin. Si un jour tu n'as pas trop de peine à sortir de ton lit, nous irons dès quatre heures hors de la ville, et son coquerico ne tardera pas à parvenir à nos oreilles. — Oh! je me lèverais à trois heures, s'il le fallait.



MOTS OU LE *CH* SE PRONONCE *C* OU *K*.

Chœur, chorus, eucharistie, archange, patriarchal, orchestre, anachorète, écho, Jéricho, chrétien, Christ, chronologie, anachronisme, chlore.

Si vos frères font du bruit, vous faites *ch*orus.

Une maladie lente est appelée *ch*ronique.

On nomme aussi *ch*ronique le récit des choses qui se sont passées de notre temps.

Un ana*ch*orète est un pieux solitaire.

L'*écho* répète les derniers sons de l'or*ch*estre.

Dieu a tiré le monde du *chaos*.

Le *Ch*rist a institué l'eu*ch*aristie.

Saint Michel est le plus beau des ar*ch*anges.



Les murs de la ville de Jéri*ch*o se sont écroulés au son des trompettes.

Le *ch*lore détruit la mauvaise odeur.

MOTS OU *CU* SE PRONONCE *QU*.

Un bon accueil, cueillir des fleurs. Il recueille le fruit de sa bonne conduite.

Le navire échoue sur un écueil.

EXERCICE SUR LA LETTRE *K*.

Du café moka, une veste de nankin, la ville de Pékin, du vin de Tokai, un joli kiosque, un flacon d'alkali.

Franklin a inventé les paratonnerres.

Murat combattait à Aboukir.

Un kilogramme pèse deux livres.

EXERCICE SUR LA LETTRE *G*.

Gu se prononce *g*.

Gue, gui, gua, guon, guais, guin, guer, gueil.

Bague, digue, dogue, fugue, langue, guenon, gueule, guide, guitare, guimauve, guirlande, guingan.

Le chat guette la souris, à qui il fait la guerre. Le rat a une longue queue et n'a guère de poil. Aimes-tu les figues, les guignes? Les meringues sont pleines de crème. Le soldat a des guêtres. Il a de l'orgueil. L'orgueilleux n'est pas aimé.

Il faut excepter les mots suivants, dans lesquels l'*u* se fait sentir.

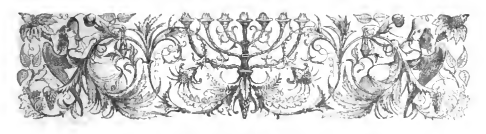
Une aig*u*ille fine, un canif bien aig*u*isé.

L'abeille a un aig*u*illon.

Il y a de l'ambig*u*ïté dans ses paroles.

J'éprouve une soif inexting*u*ible.





LECTURE — HUITIÈME LEÇON.

SUITE DES EXERCICES SUR LA LETTRE *G*

1° *G* se prononce *j* avant *e*, *i*.

Ga, ge, gi, go, gou, gai, gè, gî, gu, goi, gir, ger, gan, gin, gon, gé.

L'hiver il gèle fort; la neige et le givre couvre*nt* la plaine et les arbres. Privé de feu, le malheureux gémit dans son gîte; soulage-le dans sa peine, le Seigneur te bénira. Quelle sagesse dans les ouvrages du Tout-Puissant! Il nous protége et nous guide. Les doigts ont des phalanges. Ne te gêne pas. Le genêt d'Espagne est joli. J'étudie la géographie. J'avais un gilet rouge. Tu es agile à la course. Le jeudi est un jour de congé.

2° *GE* se prononce *j*.

Gea, geo, geon, geai, geoi.

Il mangea un pigeon. Le cheval dérangeait sa mangeoire.

EXERCICE SUR LA LETTRE *S*.

S se prononce *z* entre deux voyelles.

Dans l'épellation le *s* prendra le son de *z*, lorsqu'il se trouvera entre deux voyelles.

a, é, è, e, i, o, u.

Ase, ési, èse, ison, osa, usé, asi, esa.

Vase, phrase, phase, tison, rose, rusé, bise, toise, asile, thèse, fraise, chaise, muse, tisane, croisée, mesure, raisin, besoin.



LA CUISINE.

Je désirerais être Azor, disait un jour à son cousin le paresseux Eugène. Il mange à loisir, sommeille tout à son aise, s'amuse toute la journée, et ne fait pas grand'chose, si ce n'est qu'il garde la maison. Sa mère qui l'écoutait lui dit qu'elle allait satisfaire son désir, et le conduisit à la cuisine, où Azor travaillait depuis la veille. Quelles fure*nt* sa surprise et sa confusion, quand il le vit exposé à un grand feu, et tournant avec peine la broche à l'aide d'une roue où on l'avait mis! Le sort d'Azor ne

lui parut plus si désirable, et l'on dit même qu'il se corrigea de sa fainéantise.

EXERCICES SUR LA LETTRE *C*.

1° *C* se prononce *s* avant *e*, *i*.

Dans l'épellation *c* prendra le son de *s*.

Ceci[1].

Ca, ci, co, cé, cu, cè, cou, ce.

Cela, civet, certaine, porcelaine, cep, céleste, ciel, cierge, cilice, cinq, précise.

Ce joli bouquet de roses me plaît. Dans cette salade on met du céleri. Voici mon papa. Oh! c'est lui-même. On dit que la cigale chante, mais cela n'est pas vrai. J'aime mieux le cidre que la bière. Les Cosaques ont de longues lances. L'once est féroce, le loup vorace, l'aigle rapace.

La porcelaine est fragile, elle se brise aisément.

2° *Ç* se prononce *s*.

Ça, ço, çon, çu, çoi, çais.

Le poinçon perça le doigt du petit garçon. Une leçon de français. Il força sa mère de se fâcher.

Un petit garçon ne doit jamais faire de grimaces; cela est si laid! Un petit garçon docile, studieux, sait toujours sa leçon. Qui est-ce qui construit la maison? C'est le maçon.

Qu'as-tu reçu pour tes étrennes? De fort bonnes choses : un fusil, un sabre de hussard, une giberne, un casque, des pistolets de bois qui ne sont pas dangereux, des quilles, une ligne, des hameçons et un filet pour la pêche; des maisons à construire, un superbe polichinelle, des images, des figues, des oranges, des fruits confits, et une boîte pleine de bonbons délicieux. N'étais-je pas très-heureux?

[1] Mot auquel on aura recours en cas d'erreur de la part de l'enfant.



MOTS OU LE *T* A LE SON DE *SS*.

1° Nation, notion, potion, addition, perdition, discrétion, attribution, contribution, action, fonction, affliction.

Et autres mots en *tion;* excepté ceux où le *t* est précédé d'un *s* ou d'un *x*, comme:

Bastion, gestion, indigestion, congestion, mixtion.

Une potion pour l'indigestion. Cette maison est une bonne acquisition. J'accepte votre aimable invitation.

La sentinelle est en faction sur le bastion.

2° Partial, martial, nuptial, partiel, substantiel, balbutier, initier, captieux, factieux, séditieux, prophétie, facétie, ineptie, minutie.

Un juge partial. Un repas nuptial. Une nourriture substantielle. Ce petit garçon balbutie. C'est une minutie.

RÉCAPITULATION DES IDENTIQUES DE *S*.

ss dans	passion, commission.
c	ceci, acide, sincère.
ç	garçon, façon, reçu.
t	nation, faction, facétie.

EXERCICES SUR LE SON *ô*.

Au, eau se prononcent *ô*.

Au, bau, baudet, baume, mauvais, caution, précaution, cause, auge, sauge, faute, dauphin, fléau, badaud, nigaud, chaud, défaut, artichaut, haut, faux.

Eau, beau, corbeau, agneau, berceau, cerceau, faisandeau, faisceau, museau, taureau, terreau, vaisseau.

RÉCAPITULATION DES IDENTIQUES DU SON *ô*.

ô dans	côte, drôle, apôtre.
au	étau, auge, caution.
aut	saut, haut, artichaut.
aud	réchaud, badaud.
aux	faux, chevaux, je vaux.
eau	château, chapeau, beauté.
os	clos, repos, propos.

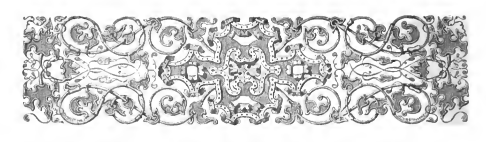
LE PETIT CHEVREAU.

Vois comme il fait beau! mets ton chapeau, nous irons dans le clos; le temps est très-chaud; prenons un peu de repos au bord de ce ruisseau. On a lâché la chèvre; tu voudrais bien caresser son petit chevreau,



mais tu n'oses pas; il ne faut pas avoir peur comme un nigaud; avance avec précaution; bon! le voilà qui fait un saut; la drôle de bête! tu aurais de la peine à sauter aussi haut, quoique tu sois passablement leste. Allons, retournons au château par l'allée de bouleaux, nous entendrons les oiseaux chanter le long du chemin.





LECTURE — NEUVIÈME LEÇON.

EXERCICES SUR LE SON *E*.

1° *Er* se prononce *é*.

Soulier, panier, horloger, clocher, bûcher, aimer, balbutier, annoncer, faucher, hacher, prêcher, chercher, peiner, peser, dédommager, chauffer, orthographier, baigner, prodiguer, mouiller, manquer.

Qui est-ce qui rase? C'est le barbier ou le perruquier. Nous avons dans notre rue un mercier, un épicier, un boucher, un bottier, un papetier et un boulanger.

Le charpentier fait la charpente des maisons; le menuisier fait des tables et des boîtes; les cordonniers font des souliers; les boulangers font du pain; les bouchers tuent les *bœufs* et les moutons; les couturières font des robes, et les lingères des chemises; les horlogers font des montres et des pendules; les vitriers mettent des carreaux aux croisées.

RAPPEL DES MOTS DANS LESQUELS LA LETTRE *R* SE FAIT SENTIR.

Adieu, mon *cher* ami. Cette potion est un breuvage *amer*. L'aigle est *fier* de sa force. *Hier* je montai au *belvéder*. Le *fer* est plus utile que l'or. Le *magister* est un maître d'école de village. L'*éther* est une liqueur bleue. Le *ver* rampe sur la terre. L'*hiver* est glacial. Le vaisseau vogue sur la *mer*.



2° *Ez* final se prononce *é*.

Le nez, vous parlez assez, annoncez, hachez, cherchez, vous me peinez, chauffez-vous.

Votre papa est-il chez lui? Non, madame; mais veuillez vous reposer, et il ne tardera pas à revenir. Je vais le chercher. Vous avez assez joué. Ne jouez plus; vous vous casserez le nez. Étudiez votre leçon, et vous me la réciterez. Honorez Dieu, priez-le, aimez-le, et craignez de lui déplaire.

3° *Ai* final se prononce *é* à la fin des noms d'action ou de verbes.

J'ai, j'aurai, j'aimerai, je faucherai, je pèserai, je me chaufferai, je me baignerai, je manquerai, je songeai, je mangeai, je forçai, je l'apostrophai.

RÉCAPITULATION DES IDENTIQUES DU SON *É*.

ai dans j'*ai*, j'aur*ai*, je fer*ai*, etc.
ez ven*ez*, chant*ez*, jou*ez*, etc.
er pani*er*, souli*er*, jou*er*, parl*er*, etc.

La semaine prochaine j'irai faire une longue promenade; j'attraperai des papillons, et je m'amuserai beaucoup. La semaine dernière j'allai à la campagne, où je m'amusai beaucoup.

MOTS OU L'*M* PREND LA PLACE DE L'*N*.

Am *se prononce*	an.
Om	on.
Im	in.
Um	un.

Jambe, rampe, crampe, ombre, pompe, bombe, tombe, guimpe, simple, timbre, parfum, humble.

Le ver *rampe*. On a la *crampe* au pied. Les *flambeaux* ornent la cheminée. On lance la *bombe*. Adressez au Seigneur une *humble* prière. On peut se *tromper*. Ne nous moquons pas de l'*imbécile*. Le bon juge est *impartial*. Le petit garçon *impoli* n'est pas aimé. Les *simples* sont des plantes médicinales. Le *timbre* est sonore.



EXERCICE SUR LA LETTRE *E* AVANT *N* OU *M*.

Cette leçon, présentant de grandes difficultés, exige beaucoup d'exercice.

1° *En, em* se prononcent *an*.

Encens, enfant, entendre, encore, ensemble, emporter, tremper, trembler, emmener, empeigne, embrassement, enrhumer, entonnoir, environner.

La Pentecôte et l'Assomption sont des fêtes annuelles. L'enfant balbutie. Allons ensemble à la campagne, selon notre convention. Ne condamnons pas sans entendre, et ne jugeons pas avec prévention. Le singe ressemble à l'homme. L'attention est essentielle pour apprendre, la patience ne l'est pas moins. Rendons des actions de grâces au Seigneur, qui ne cesse de prendre soin de nous, qui veille à tous nos besoins, et qui nous a enseigné lui-même à être bons, charitables, sincères, dociles, modestes, patients et tempérants.

2° *En* se prononce *ène* dans les mots suivants en italique et autres semblables.

On combat l'*ennemi*. *Turenne* fut un grand capitaine. Le papillon a des *antennes*. Au nouvel an mes parents m'enverront des *étrennes*, et m'emmèneront à *Vincennes* avec mon cousin *Étienne*. Le *renne* est encore plus utile au Lapon que le cheval ne l'est à nous.



3° *En* se prononce *in* après *i* et après *é*.

Cela est bien, combien, le tien, le mien, le sien, viens, Julien, un chien, je tiens, je ne tiens rien.

Adrien lit mieux que Julien, parce qu'il fait bien attention. Lucien, veux-tu lire? — Je le veux bien. — Viens auprès de moi, et tiens-toi bien. Papa reviendra bientôt, combien j'aurai de plaisir à l'embrasser! Les habitants de l'Europe sont des Européens; ceux de l'Autriche des Autrichiens. Ce petit garçon est un vaurien.

4° *En* se prononce *ène* à la fin des mots suivants en italique.

La prière finit en latin par *amen*. La première habitation d'Adam était l'*Eden*. Le chiendent est un *gramen*. Le lichen d'Islande est excellent pour la poitrine.

Cependant *hymen*, *examen* ne suivent pas cette prononciation.

5° *Ient*, *ience* se prononcent *ian*, *iance*.

L'habile médecin a une nombreuse clientèle. Le soleil se lève à l'orient et se couche à l'occident. Le navigateur s'oriente en pleine mer. Comment remédier à cet inconvénient? Dans les médecines, il entre des ingrédients. Ne sois pas impatient. La sagesse est la vraie science. Le roi donne audience. Il faut prendre patience. Craignez les reproches de votre conscience.

6° *Ent* se prononce *in* à la fin des mots suivants en italique.

On *vient*. Ce chapeau me *convient*. Il ne se *souvient* de rien. L'enfant aimable *prévient* les désirs de sa mère. Avec de la peine on *parvient*. L'honnête homme *tient* sa parole. Il faut rendre à autrui ce qui lui *appartient*. Que le monde *contient* de merveilles! Lucien attend avec impatience sa bonne, qui *vient* lentement. L'aigle se *soutient* dans les airs et *retient* sa proie dans ses serres.

7° *Ent* se prononce *e* dans le pluriel des verbes.

Cette règle ne peut être donnée aux enfants. On leur fera seulement remarquer, à propos des exemples suivants, que *ent* se prononce *e* à la fin des mots devant lesquels on peut mettre *ils*, *elles*.

Ils jouent, ils rient, ils sautent,

elles parlent, elles lisent, elles écrivent; les enfants jouent, rient, sautent, parlent, lisent, écrivent.



Les enfants se rassemblent, ils jouent, ils courent, ils sautent, ils rient, ils crient. Les chiens aboient, les chats miaulent, les loups hurlent, les lions rugissent, les ours grondent, les pigeons roucoulent, les serpents sifflent, les taureaux mugissent, les corbeaux croassent, et les grenouilles coassent. Les parents aiment et récompensent les enfants qui obéissent, et ils punissent ceux qui ne se comportent pas bien. Si ceux-ci comptent sur de bonnes étrennes, ils se trompent fort, et ils peuvent attendre longtemps, à moins qu'ils ne se corrigent.

8° *Em*, *en* se prononcent *a* dans les mots suivants en italique.

La compagne de l'homme est la *femme*. Tenez, bonne *femme*, disait Adrien à une mendiante, voilà deux sous; c'est tout ce que j'ai. Les étourdis agissent *imprudemment*; ceux qui réfléchissent se conduisent bien *différemment*. Cette fête *solennelle* est *impatiemment* attendue, elle n'en viendra pas plus tôt : il faut prendre patience. La tempête agite *violemment* les flots.

Tout l'univers prouve *évidemment* un Créateur. Habillez-vous *décemment*.

Et ainsi de suite pour les mots en *emment*.

EXERCICE SUR LE SON *IN*.

Ain, *ein*, *aim* se prononcent *in*.

Le pain, la main, demain, maintenir, ainsi, le sein, peindre, feindre, teinture, ceinture, la faim.



Que le *pain* semble bon quand on a bien *faim!* Qui te donnera des étrennes? c'est mon *parrain* et ma marraine, qui viendront *demain*. On m'achètera des souliers de peau de *daim*. Les abeilles forment des *essaims* nombreux qui se répandent dans la campagne. Le canon est en *airain*, et la seringue en *étain*. *Urbain* est mon cousin *germain*. Point de fête sans *lendemain*. Ce *nain* est bien *vilain*. Les *Romains* furent *vaincus* et *contraints* d'abandonner leur camp. Dieu connaît

tous nos *desseins*, rien ne peut lui être caché; l'univers, *plein* de merveilles, nous *convainc* de son *souverain* pouvoir, de sa sagesse et de sa bonté. Le *sein* de la mer renferme des richesses immenses. Il n'est pas *sain* de se promener au *serein*. L'héritier de l'avare n'a qu'une *feinte* douleur. Le *haim* est un gros hameçon pour la pêche.

EXERCICES

SUR QUELQUES DIFFICULTÉS DE LA LECTURE.

1° *OEu* se prononce *eu*.

Un œuf, un bœuf, une bonne œuvre, j'aime ma sœur de tout mon cœur.

Rien n'est imparfait dans les *œuvres* de Dieu. Aimons nos parents de tout notre *cœur*. Sois complaisant pour ta *sœur*. Les *mœurs* des abeilles sont intéressantes. Que les *manœuvres* ont de peine! Que le Seigneur accomplisse vos *vœux !* Rien ne peut rompre les *nœuds* de la véritable amitié. La *manœuvre* d'un navire est la science des marins.



2° *OE* se prononce *eu* dans :

L'*œil* de l'innocent est serein. L'*œillet* a un parfum délicieux. Une *œillère* sert à *baigner l'œil*.

3° *Aon* se prononce *an* dans :

La biche allaite son *faon*. Le *paon* est plein d'orgueil. La ville de *Laon*. Le *taon* est une grosse mouche.

4° *E* se prononce *a* dans :

Il ne faut pas *s'enorgueillir* de ses talents.

5° *Um* final se prononce *ome* dans :

L'écolier fait des *pensum* (prononcez *pinsome*).

Le *rhum* est une liqueur forte. L'*album* est un cahier blanc. L'*opium* fait dormir. Papa me mènera au *Muséum*. Le *géranium* est une fleur rouge.

Et de même dans d'autres mots en *um*, comme *Te Deum*.

6° *U* se prononce *ou* dans :

Les animaux terrestres sont *quadrupèdes*, et les volatiles bipèdes. Le *quadruple* est une grande pièce d'or. L'*équateur* a neuf mille lieues d'étendue. Le canard est un oiseau *aquatique*. L'*aquarelle* est une peinture en couleur gommée, détrempée à l'eau.

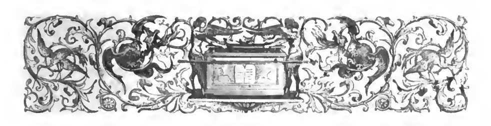
Et dans quelques autres que l'usage apprendra.

7° L'*u* se sépare du *q* dans :

Une statue *équestre*. J'irai à l'école d'*équitation*.

8° *Eu* se prononce *u* dans :

J'ai *eu* bien faim. J'*eus* beaucoup de plaisir. Il *eut* bien de la peine. Nous *eûmes* de la satisfaction. Vous *eûtes* tort. Ils *eurent* raison.



LECTURE. — DIXIÈME LEÇON.

1° *Y* se prononce *i*.

L'*hydre* est un animal fabuleux. La *lyre* est un instrument à cordes. Le *stylet* est une sorte de poignard. Les *martyrs* ont souffert pour la religion chrétienne.

2° *Y* entre deux voyelles vaut deux *i*.

Le *noyau* est dur. Le *tuyau* est cylindrique. Le seul *moyen* d'être aimé, c'est d'être aimable. *Soyez* franc et *loyal*. *Payez* vos dettes. *Essayons* de mieux faire.

On prononce de même les mots *pays, paysan, paysage*.

1° *X* se prononce *cs*.

Le pieu est *fixé* en terre. La *Saxe* est en Allemagne. On paie la *taxe*. Cela me *vexe*. *Alexandre* et *Alexis* viendront demain.

2° *X* se prononce *gz* dans :

Il fut envoyé en *exil*. Suivez le bon *exemple*, je vous y *exhorte*. On subit un *examen*. Vous serez *exempté* de l'*exercice*. Le tyran est *inexorable*. Voilà *Xavier*.

3° *X* se prononce *s* dans :

Auxerre et *Auxonne* sont des villes de France; *Bruxelles*, une ville des Pays-Bas. J'en ai *six*, et j'en aurai *soixante-dix*.

4° *X* se prononce *z* dans :

Dixième, sixième, deuxième, sixain.

ï, ü, ë.

Quand les lettres *ï, ü, ë*, sont ainsi surmontées de deux points, qu'on appelle *tréma*, elles se séparent de la voyelle précédente.

Moïse reçut les commandements de Dieu sur le mont *Sinaï*. Les *païens* adoraient les idoles. On doit *haïr* le mensonge. *Saül haïssait* David. La *ciguë* est un poison violent[1].

EXERCICES

SUR LES CONSONNES NULLES AU MILIEU DES MOTS.

P ne se prononce pas dans ba*p*tême, ba*p*tiser, se*p*tième, com*p*te, prom*p*titude, dom*p*ter, indom*p*table.

M dans dam*n*ation, condam*n*é, autom*n*e.

F dans che*f*-d'œuvre, Neu*f*châtel.

T dans hau*t*bois.

TH dans as*th*me, is*th*me.

G dans si*g*net, doi*g*té, san*g*sue, vin*g*taine, Lon*g*champs.

[1] J'ai puisé la plus grande partie de ces exercices dans l'excellent ouvrage intitulé *Lecture graduée*, par M. Boniface, instituteur, auquel l'enfance a tant d'obligations, et dont elle déplore aujourd'hui la perte.

DES LIAISONS.

Dans la lecture, la dernière syllabe d'un mot se joint à la première du mot suivant, lorsque ce mot commence par une voyelle ou une *h* muette; l'*e* muet est nul dans la liaison.

EXEMPLE :

	Prononcez :
Grande affaire,	gran-daffaire.
Mon habit,	mo-nhabit.
Bon ami,	bo-nami.
Il est aimable.	il es-taimable.
Aimer à rire.	aimé-rà rire.
Franc étourdi,	fran-kétourdi.
Cinq ans.	cin-qans.

Il y a des lettres qui, dans la liaison, changent de prononciation; ainsi le *d* prend le son du *t*.

EXEMPLE.

	Prononcez :
Grand homme,	gran-thomme.
De pied-en-cap,	de pié-ten-cap.

S prend le son du *Z*.

Bonnes œuvres, bonne-zœuvres.

X prend le son du *Z*.

Six ans, si-zans.

G prend le son du *K*.

Rang élevé, ran-kélevé.

La lettre *F* conserve, dans certains cas, sa prononciation, comme dans :

Vif amour, le suif est très-utile.

Et dans quelques autres elle prend le son du *v*, comme dans :

	Prononcez :
Neuf ans,	neu-vans.

DE L'APOSTROPHE.

L'apostrophe ne change rien à la prononciation du mot suivant; elle tient seulement la place d'une voyelle que l'on a supprimée. Ainsi :

Au lieu de :	*On écrit :*
L*e* ami,	l'ami.
L*a* union,	l'union.
Qu*e* il,	qu'il.
Qu*e* elle,	qu'elle.
C*e* est,	c'est.
J*e* aime,	j'aime.
S*e* occuper,	s'occuper.
Moins d*e* odeur,	moins d'odeur.
Tu m*e* as battu,	tu m'as battu.
Il l*e* a trompé,	il l'a trompé.

DE LA PONCTUATION.

On ne peut comprendre le sens de ce qu'on lit, si l'on ne fait une grande attention aux signes de la ponctuation, qui indiquent les différents repos ou la fin des phrases. Ainsi :

La virgule (,) indique un petit repos;

Le point et virgule (;) un repos plus long;

Les deux points (:) un repos plus long encore.

Le point (.) indique que la phrase est finie.

Le point d'exclamation (!) exprime la joie, la douleur, ou l'admiration.

Le point d'interrogation (?) se place après une question.

Les points (...) signifient que la phrase est interrompue.

La parenthèse ( ) sert à enfermer ce qu'on veut faire remarquer; elle marque aussi une restriction.

Les guillemets (« ») servent à indiquer les passages qu'on rapporte, ou les citations qu'on fait.

EXERCICE

SUR L'EMPLOI DES SIGNES DE LA PONCTUATION.

Mon enfant est doux, aimable, affectueux; mais il est étourdi et inappliqué : ce sont deux grands défauts. Croyez-vous qu'il se corrige? Ah! que je serais heureuse alors! Je l'emmènerai demain avec moi (j'entends s'il est sage), et nous ferons une jolie promenade. J'espère qu'il travaillera bien pour n'en être pas privé, il me l'a promis, mais..... Il devrait se rappeler cependant ce que dit le bonhomme Richard : « Employez bien votre » temps, si vous voulez mériter le » repos; et ne perdez pas une heure, » puisque vous n'êtes pas sûr d'une » minute. »



LECTURES SUIVIES.

Je me suis levé de bonne heure.

J'ai été à l'église.

Maman, veux-tu venir déjeuner?

J'ai bien faim.

Voilà du pain, du beurre, du thé et des œufs frais.

Ah! le beau soleil!

Allons-nous promener.

Le veux-tu, mon papa?

Le dîner est prêt :

Mettons-nous à table.

Voici mon pain et ma serviette.

Où est mon gobelet?

Je me suis brûlé.

J'ai bien dîné.

Papa a un gros livre :

Je voudrais bien le lire.

Il est dans l'armoire.

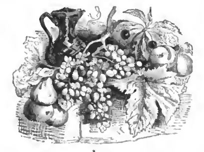
Maman, veux-tu m'embrasser?

Je t'aime bien.

Tu m'aimes aussi quand je suis sage?

Ma bonne maman m'a donné un beau bouquet de roses;

Il sent très-bon.



Allons dans le jardin, nous y déjeunerons.

Que mangerons-nous?

Emporte ton pain, tu trouveras du fruit à manger.

Voici des fraises et de belles groseilles.

Ah! maman, je puis cueillir des groseilles tout seul.

Oui; et il faut que tu te baisses pour cueillir des fraises.

Et les cerises?

Ah! nous ne pouvons y atteindre;

Le cerisier est plus grand que nous :

Ce sera ton papa qui y montera;

Ou bien le jardinier.

Veux-tu jouer avec moi, maman?

Je ne demanderais pas mieux, mais tu vois que j'écris.

A qui donc écris-tu?

C'est à ton papa.

Je ne le quitterai pas pour jouer avec toi, tu ne le voudrais pas.

Oh! non; je jouerai toute seule.

Ecris à mon papa que je l'aime bien, et que je désire qu'il revienne le plus tôt qu'il pourra.

Avec plaisir, ma fille.

Quand tu seras grande, ce sera toi qui écriras pour nous deux à ton papa.

Regarde, ma petite maman, un malheur :

En courant, je suis tombée;

Vois comme ma robe est déchirée!

T'es-tu fait mal?

Non, maman, je n'ai que le genou égratigné.

Va tout de suite mettre dessus de l'eau fraîche, et ne cours plus si vite.





LECTURE — ONZIÈME LEÇON.

LECTURES SUIVIES.

LES JOURS DE LA SEMAINE ET LES MOIS DE L'ANNÉE.

MON ami, quel jour est-ce aujourd'hui? — C'est aujourd'hui Dimanche.

Et demain? — Ce sera Lundi.

Et après Lundi? — Mardi.

Et après Mardi? — Mercredi.

Et après Mercredi? — Jeudi.

Et après Jeudi? — Vendredi.

Et après Vendredi? — Samedi.

Et après Samedi? — C'est Dimanche qui viendra.

Combien cela fait-il de jours? — Nous n'avons qu'à compter.

Dimanche, un; Lundi, deux; Mardi, trois; Mercredi, quatre; Jeudi, cinq; Vendredi, six; Samedi, sept. Cela fait sept jours, et sept jours font une semaine.

Maman, combien de semaines faut-il pour faire un mois.

— Quatre semaines entières, et deux ou trois jours d'une autre font un mois. Tenez, voici mon almanach. Voyez. Douze mois font une année ou un an.

Comment s'appellent les douze mois?

— Je vais te dire leurs noms, et les compter en même temps.

Janvier, un; Février, deux; Mars, trois; Avril, quatre; Mai, cinq; Juin, six; Juillet, sept; Août, huit; Septembre, neuf; Octobre, dix; Novembre, onze; Décembre, douze.



JANVIER.

Vous devez bien aimer le mois de JANVIER; il commence par le jour des étrennes.

Ah! qu'il fait froid! Il tombe de la neige. L'eau qui coulait dans les rues est gelée. Les rivières charrient des glaçons. Voilà des petits garçons qui glissent sur

la glace. Ils ont à leurs pieds des patins. Prenez bien garde, mes amis. La glace n'est peut-être pas assez forte pour vous porter. Elle n'aurait qu'à se rompre, vous tomberiez dans l'eau, et vous en auriez jusque par-dessus les oreilles. Ce serait bien pis encore s'il n'y avait là personne pour vous secourir; vous seriez noyés.

Il n'y a pas même une feuille aux arbres.

Que sont devenues, maman, toutes les jolies fleurs qu'il y avait dans notre jardin? On n'en voit pas une seule. Elles sont donc mortes?

— Oui, mon cher ami; mais il en reviendra d'autres. Ce joli rosier, qui avait tant de roses l'année passée, nous donnera encore des roses, lorsque le beau temps sera de retour.

Les petits oiseaux sont bien tapis dans leurs nids; ils n'ont pas de couvertures, mais ils ont de bonnes plumes. Les renards et les lapins rentrent dans leurs trous. C'est qu'il est bien tard. Il n'est que quatre heures, et il fait déjà nuit. Rentrons à la maison.

Jean, donnez-nous des lumières, et faites, je vous prie, bon feu à la cheminée. Mon petit ami, vous avez les mains froides; votre petit visage est tout violet.



FÉVRIER.

Au mois de FÉVRIER, il fait bien froid encore; mais les jours sont un peu plus longs, la nuit ne vient pas si vite, et le matin il fait jour un peu plus tôt.

Savez-vous que ce mois-ci est le plus court de tous? Il n'a que vingt-huit jours, tandis que les autres en ont trente, et quelques-uns trente et un.

Le Carnaval approche. C'est le temps des bals et des mascarades.

Voilà déjà des perce-neige. Ce sont des fleurs qui ne sont pas belles. On est cependant bien aise de les voir. On les appelle ainsi, parce qu'elles semblent percer la neige.

La campagne est encore bien triste. L'herbe est toute courte, les prairies n'ont pas de verdure. Nous sommes bien heureux d'avoir du bois et du charbon pour nous chauffer.



MARS.

Au mois de MARS, il ne fait pas encore chaud. Cependant la neige commence à fondre, et le froid diminue. Les jardiniers travaillent déjà à leurs jardins, quelques oiseaux à leurs nids.

On peut hasarder quelques promenades dans la campagne, cependant le vent souffle bien fort. Il renverse quelquefois les maisons et déracine les arbres. Voyez ce gros chêne; c'est le vent qui l'a déraciné. Croiriez-vous cela, si je ne vous le disais pas?

Quelle est cette fleur? C'est une violette.

Cueillez-la ; c'est la première fleur de l'année qui ait de l'odeur.



AVRIL

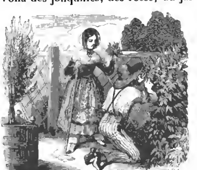
Voici le mois d'AVRIL. Ce mois va nous faire oublier le froid que nous avons souffert jusqu'à présent.

Voyez-vous cette hirondelle, elle annonce le printemps. Elle a été passer l'hiver dans des pays fort éloignés. Quand elle a jugé qu'il ne faisait plus froid, elle s'est mise en route, et la voilà de retour. Bonjour, hirondelle! Si elle savait parler, elle nous dirait bien des choses, car elle a vu bien des pays. Les petits oiseaux chantent. C'est qu'ils ont trouvé de quoi manger. Les boutons paraissent aux arbres, les fleurs poussent déjà.

Le soleil n'est plus obscurci par d'épais brouillards. Il pleut, et le soleil luit en même temps. Voilà un arc-en-ciel!... Mais le voilà qui s'efface. Il disparaît; adieu, bel arc-en-ciel!

MAI.

Oh! le joli mois que le mois de MAI! C'est le plus beau de l'année. Il ne fait plus froid, et il ne fait pas encore trop chaud. Le soleil se lève de bonne heure. Les jolis papillons voltigent sur les fleurs. Allons nous promener dans les champs. L'aubépine est en fleurs. Marchons le long de la haie, pour respirer son parfum. Voilà des jonquilles, des roses, du jas-



min. Nous avons de quoi faire un joli bouquet; quelle douce odeur! Regardez les arbres. Ils ont à présent un bel habit; des feuilles vertes et tendres les couvrent jusqu'à la cime.

Retournons par la prairie. Comme elle est verte! Savez-vous, mon fils, à quoi sert l'herbe? Elle sert à nourrir les chevaux, les vaches, les moutons et les petits agneaux.

JUIN.

Au milieu de JUIN, le temps est superbe. Le ciel est sans nuages; un vent frais et léger tempère la chaleur du jour. Allons nous promener sur le coteau voisin; mais auparavant prenons chacun notre petit pain. Le voici. Sortons par le jardin, nous y cueillerons des fraises. Elles sont mûres à présent. En voilà une bien belle.

Maman, comment appelle-t-on ceci? — Ce sont des pois. — Et cela? — Ce sont des melons. En voilà de bien beaux, mais ils ne sont pas encore mûrs.

Voilà un petit arbre qui est plein de groseilles. — Ce n'est point un arbre, mon ami, le groseillier est un arbuste. Il est justement de votre taille. Je vous permets de cueillir quelques grappes de groseilles. Fort bien. Vous ne vous entendez pas mal à choisir les plus grosses. Et des cerises,

en voulez-vous, mon ami? Cueillez-en, si vous les aimez... Ah! le cerisier est trop haut. Attendez, je vais sauter pour atteindre à une branche... Bon, je la tiens. Tendez la main. Tenez, les oiseaux les ont becquetées..... Elles n'en sont pas plus mauvaises. Les petits friands savent bien choisir ce qu'il y a de meilleur!

Voyez-vous tous ces paysans là-bas dans la prairie? Allons voir ce qu'ils font. Quel bruit! C'est le faucheur qui aiguise sa faux pour couper le foin. N'avancez pas trop près : la faux vous couperait les jambes comme elle coupe le foin et les tiges des fleurs qui sont parmi le foin.

Allons, jeunes filles, prenez vos fourches et vos râteaux. Étendez le foin pour qu'il puisse sécher au soleil. Quand il sera sec, il faudra le mettre en tas. Puis nous enverrons notre grand chariot pour le chercher. On le portera dans le grenier de l'écurie. Les chevaux seront bien aises d'en trouver cet hiver à leur râtelier, lorsqu'il n'y aura plus d'herbe dans la prairie.

Vous n'avez pas oublié que c'est dans ce mois que se trouve la Fête-Dieu : vous avez suivi la procession; vous vous souvenez des beaux reposoirs, des jolies petites chapelles que font les enfants, et surtout



d'avoir reçu, comme un garçon bien sage, la bénédiction du saint-sacrement, qui, je l'espère, vous portera bonheur.

JUILLET.

Habillons-nous à la légère, car il commence à faire bien chaud. C'est le mois de JUILLET.

Ah! si nous avions un peu de cette glace qui était si commune au mois de Janvier, elle nous servirait bien maintenant. — A quoi nous servirait-elle? — A nous faire boire frais, et à faire ce qu'on appelle des glaces. On en fait aux groseilles, au citron, à la framboise, et à



bien d'autres fruits encore. Mais puisque nous n'en avons pas, allons nous asseoir au bord de cette fontaine. L'eau en est bien fraîche. Les vaches et les bœufs viennent s'y désaltérer. Ces pauvres animaux ont aussi chaud que nous, et ils cherchent également l'ombrage et les lieux frais. Il y a de vilaines mouches qui s'attachent à leur peau, et qui les piquent et les tourmentent bien, quand il fait chaud.

Il fait très-chaud. Les fleurs et le gazon sont tout brûlés. Heureusement nous avons de bons fruits pour nous rafraîchir. Voici des abricots, des prunes, des figues et des melons.

Les poires et les pêches vont bientôt mûrir. Il y a longtemps qu'il n'est tombé une goutte de pluie. Elle viendrait fort à propos. Maintenant ne manquez pas, mon ami, d'arroser ce soir votre jardin. Ve-

nez faire un tour dans le parc; nous entendrons chanter les oiseaux, et nous trouverons de la fraîcheur sous l'ombrage.



AOUT.

Le mois d'AOUT est arrivé. Voyez combien de familles quittent la ville pour aller habiter la campagne pendant quelque temps. Les jeunes gens sortent de leurs pensions ou de leurs colléges, et vont passer quelques jours chez leurs parents. Les parents sont bien aises de revoir les enfants qui ont bien étudié pendant l'année, et qui ont bien contenté leurs maîtres.

Les prunes, les abricots et les pêches ont pris la place des cerises. Nous en mangeons au dessert.

Allons voir si le blé est bien mûr. Oui vraiment, il est jaune comme de l'or. Holà, Mathieu, courez assembler vos gens. Qu'ils viennent scier le blé. Prenez un épi dans vos mains, mon cher ami. N'ayez pas peur. Les barbes ne vous piqueront pas. Voyez combien de grains chaque épi renferme.

La moisson sera bonne cette année. Le soleil est brûlant, mais ne perdez pas courage, mes amis. Rassemblez toutes les tiges que vous venez de couper. Faites-en des gerbes. Le chariot les attend pour les porter dans la grange. Nous les ferons battre avec des fléaux. Le grain quittera l'épi. Nous garderons la paille pour servir de litière aux chevaux et aux vaches. Nous enverrons ensuite moudre le blé au moulin. Le meunier nous le rendra en farine. De cette farine le boulanger fera du pain, et le pâtissier des gâteaux. Nous aurons de quoi vivre et nous régaler toute l'année.



SEPTEMBRE.

Nous voilà arrivés au mois de SEPTEMBRE. Les jours sont raccourcis, et la chaleur est bien diminuée. Bientôt le vent soufflera comme au mois de Mars. Allons dans le bois chercher des noisettes. Ne cassez pas les noisettes avec vos dents, je vous prie; servez-vous du casse-noisettes. Les petits garçons et les petites filles en cueillant des noisettes, cassent souvent les branches des arbres; mais cela n'est pas bien.

Comment appelle-t-on l'arbre qui produit les noisettes? — On l'appelle noisetier, et plus communément coudrier.

Il n'y a plus ni seigle, ni orge, ni avoine dans les campagnes. Où les petites cailles et les jolies perdrix pourront-elles se cacher? Elles se cacheront dans les chaumes: mais laissez faire; les chiens sauront bien les y trouver, et leurs ailes ne les garantiront pas du fusil du chasseur.

Ma bonne, regardez le gros melon que cette femme porte.

Mais, Charles, ce n'est pas un melon; c'est une citrouille.

L'arbre qui porte ce fruit doit être bien gros, maman?

Point du tout. La citrouille est une très-petite plante qui rampe à terre. Sa tige n'est pas plus grosse que mon petit doigt.

La citrouille est-elle bonne à manger? Oui; on en fait de très-bons potages. Les pauvres gens en font même des fricassées. Cette citrouille-là est en effet bien grosse. Si elle était creusée, on pourrait presque y faire une place pour mon petit ami.

Voici un fruit qui ressemble beaucoup à la pomme. Ce sont des coings. Mettez-en dans votre corbeille. Nous les porterons à Nanette; elle vous en fera d'excellentes confitures pour cet hiver.



OCTOBRE.

Au mois d'Octobre les feuilles jaunissent et commencent à tomber. Il n'y a presque plus de fleurs dans le parterre. Il n'y a plus de fruits sur les arbres du verger. Par bonheur, il y a des noix aux noyers et des châtaignes aux châtaigniers. Les châtaignes ne sont pas encore assez mûres, mais les noix sont bonnes à présent. Vous les aimez beaucoup, n'est-ce pas, mon cher ami? Eh bien, attendez, je vais jeter un bâton dans ce noyer, pour en abattre. En voici une. Je vais l'ouvrir avec mon couteau. Tenez, mangez. Nous allons garder les coquilles pour en faire de petits bateaux.

Mais voyez sur la colline : où vont ces hommes et ces femmes avec leurs paniers? Ils vont cueillir les raisins. C'est ce qu'on appelle vendanger. Il reste quelquefois des grappes de raisins à la treille; mais, si on les y laisse, les petits oiseaux les auront bientôt mangées; car ils sont aussi friands de raisins que les petits enfants le sont de bonbons.

Regardez là ce grand tas de raisins que les hommes foulent aux pieds. La liqueur qui en découle est ce qu'on appelle du vin. On mettra bientôt ce vin dans des barriques, ensuite on le tirera en bouteilles; et nous en boirons.

Après que la vendange est faite, les laboureurs remuent leurs terres; ils les labourent; ils y sèment du blé pour l'année prochaine. Les pauvres gens ramassent des feuilles pour se chauffer. Le bois est trop cher pour eux. Ils n'ont pas assez d'argent pour en acheter. Après la vendange, la campagne commence à devenir triste. Tout le monde la quitte, et retourne à la ville.



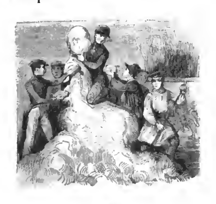
NOVEMBRE.

Le triste Novembre est venu. Il ne faut plus espérer de beaux jours. Le ciel est gris. Le temps est pluvieux et humide. Les arbres se sont entièrement

dépouillés de leurs feuilles. Nous ne pourrons plus faire de ces jolies promenades où nous nous sommes si bien amusés.

Voyez-vous cette file d'oiseaux qui volent dans le marais? Ce sont des canards sauvages. Ces oiseaux sont de mauvais augure. Ils nous annoncent qu'il fera froid bientôt.

Voilà une bécasse qui vient de passer. Comme elle vole avec rapidité? La bécasse, comme le canard sauvage, est un oiseau de passage. Elle ne vient dans ce pays-ci que dans un certain temps; et, quand le beau temps est près de finir, elle s'en va ailleurs. Et nous, où irons-nous pendant le mauvais temps? Nous aurons sur notre cheminée de beaux ognons de jacinthes et de tulipes, qui viendront dans des carafes. Nous nous amuserons à raconter de jolies histoires, ou nous réunirons nos amis pour danser ou faire de la musique.



DÉCEMBRE.

DÉCEMBRE est le dernier mois de l'année. Les oiseaux ne font plus entendre leur ramage. Où est à présent le rossignol? Je n'en sais rien. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il ne chante plus.

Nous voici en hiver. Il y a de la glace sur l'étang. Il neige. Voulez-vous courir dans la neige? Allez-y donc. Faisons des pelotes de neige. Comme la neige est blanche! Apportez-en près du feu. Voyez comme elle fond. Elle est toute fondue. Il n'y a plus que de l'eau.

Habillons-nous bien chaudement. Fermons bien nos portes et nos fenêtres, pour que le froid ne pénètre pas dans notre chambre.

Que ferons-nous pendant le mois de Décembre? Nous nous perfectionnerons dans la lecture; nous regarderons de belles images au coin du feu.

Mais voici vos petits amis qui viennent passer la soirée avec vous.

Allons, il faut bien nous amuser ce soir. Que ferons-nous pour nous divertir? Nous jouerons au colin-maillard.

Maintenant que nous lisons couramment, la lecture ne doit plus être pour nous une leçon, mais un amusement, ou un moyen d'apprendre des choses nouvelles. Nous n'en parlerons donc plus ici : nous nous contenterons de lire pour notre plaisir : *Berquin;* les jolis contes de madame Laure Bernard ou de madame Alida de Savignac; quelques-uns de miss Edgeworth; ou les petits livres couleur de rose que madame Élise Voïart a imités de l'allemand.

Nous ne sommes pas encore assez raisonnables pour goûter les ouvrages de madame Guizot; nous les retrouverons plus tard, ainsi que ceux de mademoiselle Ulliac.

Nous voici également arrivés aux derniers modèles d'écriture : quand nous les copierons parfaitement, nous pourrons dire que nous savons écrire.

La lecture et l'écriture ne sont point des sciences, mais seulement des moyens de s'instruire; aussi nous allons tâcher de les bien employer. Nous y joindrons l'*arithmétique*, ou calcul.

Puis nous commencerons à exercer notre *mémoire*, en apprenant par cœur des morceaux choisis des meilleurs auteurs, ou bien nous les écrirons sous la dictée comme leçons d'*orthographe*. — Ensuite viendront la *grammaire* et la *géographie;* — puis enfin l'*histoire sainte*, qui terminera notre petit cours d'instruction élémentaire. — Les *leçons supplémentaires*, qui sont en quelque sorte des récréations instructives, sont, comme nous l'avons dit ailleurs, réunies aux *récréations*. Nous plaçons à la fin de ce premier volume du cours les *prières enfantines* qui ont paru plaire à nos jeunes amis

---

TABLE DES MATIÈRES

DE LA LECTURE.



ÉDUCATION MATERNELLE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE LIVRE D'ÉCRITURE.


PARIS.
TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.



ÉDUCATION MATERNELLE.

LE
LIVRE D'ÉCRITURE

POUR SERVIR

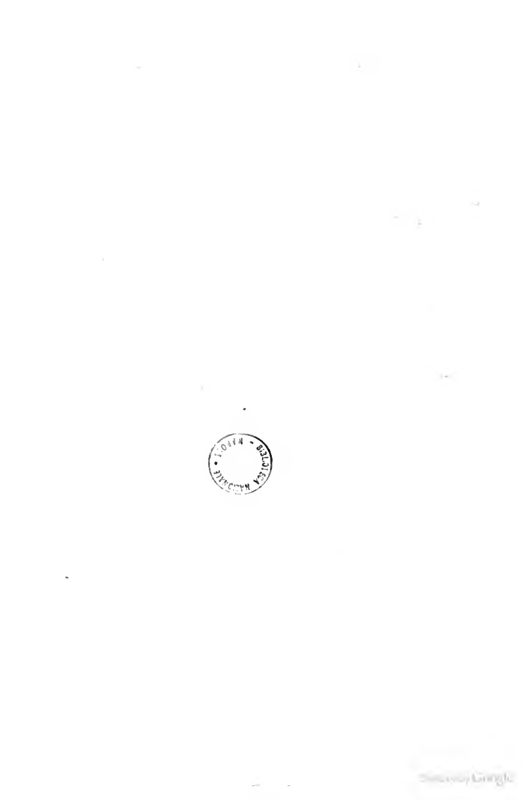
AUX SIMPLES LEÇONS D'UNE MÈRE A SES ENFANTS,

PAR

MADAME AMABLE TASTU.



PARIS.
DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.





ÉCRITURE.

PREMIÈRE LEÇON.

TAILLE DE LA PLUME.

OBSERVATIONS.

Nos élèves ne sauraient pas faire usage d'un canif; il faut donc que quelqu'un leur taille la plume, selon leur écriture : cette tâche appartient à la mère tant que les enfants ne sont pas en âge de l'accomplir eux-mêmes.

Bien des personnes, les femmes surtout, négligent d'acquérir ce savoir-faire, et c'est à tort; car, en toute occasion, on peut avoir besoin de tailler une plume pour soi-même ou pour les autres. Ce n'est pas, au reste, une chose bien difficile; elle ne demande qu'un peu d'habitude. Je conseillerais fort aux mères, aux jeunes personnes, de s'y exercer. On peut faire les premiers essais avec de mauvaises plumes, dont on n'aura pas plutôt gâté une centaine, qu'on sera en état d'en tailler de bonnes.

ATTITUDE DU CORPS. — POSITION DU BRAS, DU POIGNET ET DES DOIGTS.

Les bonnes habitudes ne sont pas plus difficiles à prendre que les mauvaises, aussi recommanderons-nous à l'élève de suivre celles que nous allons essayer de lui indiquer.

Il faut donner à l'élève une table et une chaise d'une hauteur proportionnée à son âge; une table trop haute, en le forçant à élever les bras, gênerait ses muscles, rendrait le mouvement de ses doigts pénible, et l'écriture pesante.

Une table trop basse oblige à plier le corps et fait peser sur la plume.

Il faut que l'élève se place de manière que le jour lui vienne d'en haut, ou bien du côté gauche.

Son corps doit être un peu incliné vers la gauche; s'il l'était trop, l'écriture irait en montant; s'il le penchait vers la droite, l'écriture au contraire irait en descendant.

La distance du menton à la table doit être d'un pied ou environ, pour les vues ordinaires.

La vue doit se porter d'abord sur le centre du papier, et ensuite sur le bec de la plume pour l'exécution; de là résulte la régularité des lignes.

Le corps de l'élève doit être placé à deux doigts de la table sur laquelle il écrit.

Il faut veiller à ce qu'il n'appuie pas l'estomac contre le bord de la table, de peur de nuire à sa santé.

Son avant-bras gauche doit être solidement appuyé et placé horizontalement, à quatre doigts du corps sur la table; et sa main gauche avancée jusqu'au papier sur lequel il écrit, de manière à le contenir tandis que la main droite écrira.

Pour donner de l'aplomb au corps de l'élève, qu'il écrive assis ou debout, il faut que sa jambe gauche soit placée en avant, et la droite un peu en arrière. Il faut veiller à ce que l'enfant qui écrit n'appuie pas trop son bras droit et sa main droite sur le papier, et que ses doigts ne serrent pas trop la plume. Ces défauts paralyseraient ses mouvements, et s'opposeraient à la souplesse et à la légèreté de la main.

Le premier exercice à faire faire à l'enfant, pour l'habituer à la tenue et au mouvement de la plume, est de poser un papier transparent sur le modèle nº 1, et de l'accoutumer à suivre, avec une plume sans encre, la forme des lettres.

Pendant cet exercice, on surveillera avec soin l'attitude de l'élève, la position du corps, des bras, des doigts et même des pieds, qui devront être posés sur un tabouret, et non pendants. Cette surveillance sera d'autant plus facile à exercer, qu'on n'aura point encore à s'occuper de la forme de l'écriture; et l'enfant, en commençant à écrire à l'encre, aura déjà pris la position convenable.

TENUE DE LA PLUME ET POSITION DE LA MAIN.





1. La main de l'élève, telle qu'il la voit lui-même. — 2. La même, vue de face par le maître.
3. La même, vue de profil, à la gauche de l'élève.

OBSERVATIONS.

La plume doit être tenue avec le pouce et le doigt majeur; celui-ci sera allongé sans roideur; l'index sera également allongé, mais plus librement encore; l'un et l'autre seront réunis sans effort, de telle façon qu'il n'y ait point de jour entre eux. Le pouce sera légèrement plié, de sorte que son extrémité se trouve vis-à-vis la première phalange de l'index. La plume passera le long de ce dernier doigt entre la deuxième et la troisième phalange; il y aura un travers de doigt de distance entre le bout de l'index et le bec de la plume. Le haut de la plume sera toujours vis-à-vis l'épaule. — Un défaut assez commun c'est d'appuyer aussi fortement l'index sur la plume que le pouce et le doigt majeur, lesquels se trouvent gênés par cette position, et portent ainsi obstacle à la régularité des mouvements.—Les caractères d'écriture se forment par le seul mouvement des doigts, qui consiste à les plier et à les étendre alternativement sans déranger la main.

Maintenant que nous voici arrivés aux principes de l'écriture, nous dirons que nous n'avons pas eu la prétention d'offrir à nos enfants les modèles les plus parfaits, mais bien les plus simples. Les systèmes sont libres; ce qui importe, c'est de voir l'élève écrire lisiblement. Au reste, que sa main soit exercée sur les modèles que nous lui offrons, et sa fantaisie lui fera adopter telle écriture qui lui conviendra mieux par la suite : ce que nous devons exiger de lui, avant tout, c'est qu'il ne griffonne point.

EFFETS DE LA PLUME.

On entend par les effets de la plume cette variété de grosseur et de finesse que la trace

de la plume présente dans la courbe de l'O.

On ne distingue ordinairement que deux effets de la plume : le *plein* et le *délié*; mais quelques maîtres d'écriture y ajoutent avec raison le *plein naissant* et le *plein finissant*, intermédiaires entre les deux premiers. Le *plein* comprend donc le *plein naissant*, le *plein parfait* et le *plein finissant*, à l'exception du *délié* et de la *liaison*.

Le *plein parfait* est celui dont la grosseur est égale à la largeur du bec de la plume qui le produit.

Le *délié* est un trait menu produit par le seul tranchant de la plume.

Le *plein naissant* est la gradation dans laquelle le *délié* augmente progressivement de grosseur, en décrivant une courbe pour arriver au *plein*.

Le *plein finissant* est la diminution du *plein* par gradation pour revenir au *délié*.

DES RADICALES.

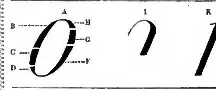
La ligne *droite* et la ligne *courbe* sont les éléments de tous les caractères de l'écriture ainsi que du dessin. Il n'est point de figures, si compliquées qu'elles soient, qui, décomposées, ne se réduisent à ces deux lignes. Tous les alphabets *majeurs* ou *mineurs*, *lettres capitales*, ou *traits d'ornement*, ne sont autre chose que le résultat de la ligne droite ou de la ligne courbe diversement combinées entre elles à l'aide des effets variés de la plume.

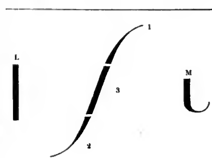
Les quatre figures radicales renferment toutes les parties qui entrent dans la formation des lettres.

Les n°s 4 et 6, ou l'I et l'O, sont les *radicales mineures*; le n° 5 est une *radicale majeure*; le n° 7 est une radicale majeure propre à l'exercice de la main qui doit former des lettres capitales et des ornements de plume, si cela est jamais nécessaire.

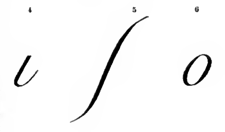
DÉNOMINATIONS ET PROPORTIONS DES EFFETS DE LA PLUME.

A. Délié.	E. Délié.	I. Liaison.
B. Plein naissant.	F. Plein naissant.	K. Plein oblique.
C. Plein parfait.	G. Plein parfait.	L. — perpendiculaire.
D. Plein finissant.	H. Plein finissant.	M. Liaison.
1. Plein naissant.	2. Plein finissant.	3. Plein parfait oblique.



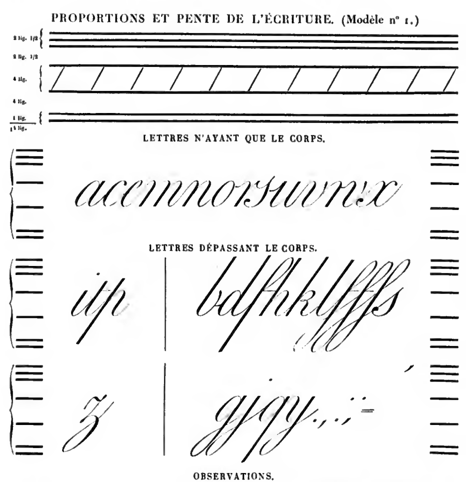


LES RADICALES.





PROPORTIONS ET PENTE DE L'ÉCRITURE. (Modèle n° 1.)



OBSERVATIONS.

Les lettres *a c e m n o r s u v w x* sont comprises entre les deux lignes qui déterminent le corps de l'écriture.

Le point de la lettre *i* est élevé d'un demi-corps; la lettre *t* compte un corps et demi; la queue du *p* descend d'un corps.

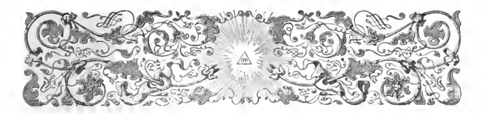
Les lettres *b d h k l* dépassent d'un corps et un quart le corps de la lettre; les lettres *f* et *fs* dépassent le corps de l'écriture d'un corps par en haut, et d'un corps et un quart par en bas.

La lettre *z* descend d'un corps.

Les lettres *g j q* et *y* descendent d'un corps et un quart.

Suivent les signes de la ponctuation, qui sont: le *point*, la *virgule*, le *deux-points*, le *point et virgule*, le *trait d'union* ou *division*, et l'*apostrophe*.

Les proportions que nous donnons ici ne sont point une règle invariable; elles sont quelquefois modifiées selon le goût des divers écrivains.



ÉCRITURE. — DEUXIÈME LEÇON — EXERCICES.

PREMIER EXERCICE.	DEUXIÈME EXERCICE.	TROISIÈME EXERCICE.
On appelle ceci un jambage ou plein oblique, sans liaison ni délié.	Un plein continué par un délié et terminé par une liaison s'appelle aussi un jambage.	Ceux-ci sont des jambages commençant par une liaison, continuant par un délié et terminés par un plein.

Maintenant que tu sais faire passablement ces exercices, nous allons en voir les résultats. Exécute le premier jambage du deuxième exercice. Fais-en un second; arrête-toi, et dis-moi quelle est la lettre que tu as obtenue? — Un U.

Si tu ne te sers que d'un jambage suivi de son délié, et que tu ajoutes au-dessus un point à une distance qui soit de la moitié du corps de ton jambage, tu auras un I.

Si tu pars de l'endroit où tu as mis un point que tu continues, en descendant ton jambage avec son délié, tu auras un T, en y ajoutant un trait horizontal à l'endroit où commence le corps d'écriture.

Prends encore d'un peu plus haut ton point de départ, comme si tu faisais un jambage et sa liaison, ayant un corps et un quart en sus du corps de ton écriture, et tu verras que tu as la lettre L.

Commence maintenant le jambage du troisième exercice; tu sais que tu fais une liaison, puis un délié, puis tu termines par un jambage, en t'arrêtant court en plein; voilà la première partie de la lettre R; reprends par une liaison au milieu de ce jambage, remonte et descends jusqu'au moment où tu tournes la plume pour entrer dans le second jambage. Pour le second exemple, qui est un R final, tu termineras par un point.

Si tu prolonges cette seconde partie de la lettre R, en t'arrêtant court tu aurascette figure qui est le commencement de la lettre M, et que tu as déjà faite dans le troisième exercice; maintenant ajoutes-y un troisième jambage terminé par un délié, ainsi que tu as fait pour la lettre I, et tu auras la lettre M complète,

Si tu ne fais qu'un premier jambage et qu'en y ajoutant un second tu le termines comme tu as fait pour achever tes lettres L et M, tu auras la lettre N.

En commençant un peu plus bas que le point de l'I, pose la plume comme pour exécuter le plein du premier exercice, et prolonge-le du double en descendant; puis joins-y la dernière partie de la lettre N, et tu auras la lettre P.

Prends un plein comme tu as fait pour la lettre L; au lieu de terminer ce plein par un délié, arrête-toi court; joins-y encore une fois la seconde partie de la lettre N, tu auras formé l'H.

Commence encore une fois comme si tu voulais faire la lettre P; mais au lieu d'arrêter court, continue ton délié en tournant par la gauche et remonte par une liaison; ajoute un point comme tu as fait pour l'I, et tu auras la lettre J.

Prends le dernier jambage de l'N, joins-y cette même lettre J que tu viens de faire, à l'exception du point, et tu auras l'Y.

Maintenant exécute bien les mouvements que je vais t'indiquer : tourne ta plume de manière à faire un délié; continue en arrondissant jusqu'à ce que ta plume se trouve sur le plein; diminue de nouveau vers le bas du corps de la lettre; remonte par un délié jusqu'à rejoindre ton premier délié, et tu auras formé un petit ovale qui est la lettre O.

Exécute la dernière partie de la lettre N, joins-y la dernière partie de la lettre O, tu auras la lettre V.

Fais un N complet, et termine, comme pour la lettre précédente, par la seconde partie de la lettre O, et tu auras le double W.

Commence comme si tu voulais faire une L, continue ton délié comme si tu achevais un O, et tu auras le B.

Pour faire la lettre C, tu n'as qu'à poser en plein ta plume, un peu au-dessous de la ligne supérieure du corps de ton écriture; tu remontes par une liaison jusqu'à cette ligne, tu continues par la première partie de la lettre O que tu termines par un délié, comme dans les lettres L, I.

La lettre C, à laquelle tu joins la lettre I moins le point, forme la lettre A.

De même la lettre C, à laquelle tu joins la lettre L, te donne le D.

La lettre C, à laquelle tu joins un plein que tu descends d'un corps et un quart au-dessous de la lettre, te donne la lettre Q.

Le C, en y joignant la lettre J, moins le point, te donnera encore la lettre G,

Porte ta plume à la moitié du corps de la lettre, remonte par un délié, tourne et redescends comme pour le C, et tu auras fait la lettre E.

Recommence l'E, en remontant de la ligne supérieure de l'écriture, presque de la hauteur du corps; redescends en passant du délié au plein, terminant court, comme pour la fin de la lettre Q; ajoute un trait horizontal comme pour la lettre T, et tu auras la lettre F.

Si, au lieu de terminer en plein, tu termines ton F comme un J, et qu'en remontant par un délié tu exécutes ta lettre une seconde fois, tu auras la double FF.

Commence par un délié; descends comme pour faire un O, tourne en rond; fais un délié par la gauche, termine par un point, tu auras l'S.

Commence par faire la première F de la double FF; après avoir remonté le délié, joins-y sans discontinuer la petite S, et tu auras l'S double.

L'X se compose de la moitié supérieure du premier jambage de l'N, qu'on termine comme si l'on achevait l'S, et à cette première figure on ajoute la lettre C.

La première partie de K se fait comme la première partie de l'H; la seconde commence de même par un délié qui se joint, tourne au milieu du corps de l'écriture formant une petite boucle, et se termine comme la moitié de la seconde partie de l'N.

La lettre Z est d'une forme toute particulière, elle demande plus d'attention que les autres lettres; l'exercice t'apprendra à l'imiter.



(Modèle n° 2.)

ne remettez jamais
à demain le devoir
dont vous pouvez
vous acquitter au-
jourd'hui ; faites
chaque chose en son
temps.

(Modèle n° 3.)

pour l'enfant respectueux
et reconnaiſsant ce n'est
point aſsez de céder aux
volontés de ses parents il
doit s'efforcer de prévenir
leurs désirs. il est fort bien
de questioner pour s'ins-
truire mais il faut le faire
à propos.

(Modèle n° 3 *bis*.)

souvenez-vous bien qu'un
enfant curieux qui va
furetant et écoutant par-
tout est un être incommode
que tout le monde déteste.

A B C D E F G H
I K L M N O
P Q R S T U
V W X Y Z

(Modèle n° 4.)

Mon fils ne vous engagez pas dans une multitude d'affaires, car si vous en entreprenez beaucoup, vous y ferez bien des fautes; si vous les suivez toutes, vous ne pourrez y suffire.

A B C D E F G H I
K L M N O P P
Q R S T U V W X
Y Z &. 1er Mlle le

(Modèle n° 5.)

Dieu dit à l'homme : Aide-toi, je t'aiderai. — L'oisiveté ressemble à la rouille, elle use beaucoup plus que le travail : la clé dont on se sert est toujours claire. — Si vous aimez la vie, ne dissipez pas le temps, car la vie en est faite. — Si le temps est le plus précieux des biens, la perte du temps doit être la plus grande des prodigalités. — Le temps perdu ne se retrouve jamais. — Ce que nous appelons assez de temps se trouve toujours trop court. — Courage donc ! et agissons pendant que nous le pouvons. — Moyennant l'activité, nous ferons beaucoup plus avec moins de peine. — La paresse rend tout difficile, le travail rend tout aisé. — Celui qui se lève tard s'agite tout le jour, et commence à peine ses affaires qu'il est déjà nuit. — La paresse va si lentement que la pauvreté l'atteint tout d'un coup. — Poussez vos affaires, et que ce ne soit pas elles qui vous poussent. — Se coucher de bonne heure et se lever matin sont les deux meilleurs moyens de conserver sa santé, sa fortune et son jugement. — Celui qui vit d'espérance court risque de mourir de faim. — Il n'y a pas de profit sans peine. — Il faut me servir de mes mains puisque je n'ai point de terres ; ou si j'en ai, elles sont fortement imposées. — Un métier vaut un fonds de terre ; une profession est un emploi qui réunit honneur et profit. — L'activité est la mère de la prospérité, et Dieu ne refuse rien au travail. — Labourez pendant que le paresseux dort, vous aurez du blé à vendre, et à garder. — Labourez pendant tous les instants qui s'appellent aujour-

Suite du modèle n° 3.)

d'hui, car vous ne pouvez pas savoir tous les obstacles que vous rencontrerez le lendemain. — Un bon aujourd'hui vaut mieux que deux demain. — Avez-vous quelque chose à faire pour demain ? faites-le aujourd'hui. — Rougissez d'avoir à vous reprocher la paresse, lorsque vous avez tant à faire pour vous, pour votre patrie. — Levez-vous dès le point du jour, que le soleil en regardant la terre ne puisse pas dire : « Voilà un lâche qui sommeille. — Un chat en mitaines ne prend point de souris. — L'eau qui tombe constamment goutte à goutte finit par creuser la pierre. — Avec du travail et de la patience une souris coupe un cable, et de petits coups répétés abattent de grands chênes. — Le loisir est un temps qu'on peut employer à quelque chose d'utile. — La vie tranquille et la vie oisive, sont deux choses très-différentes. — La paresse engendre les soucis, et le loisir sans nécessité produit des peines fâcheuses. — La fileuse vigilante ne manque jamais de chemises. — Depuis que j'ai un troupeau et une vache chacun me donne le bonjour. — Le défaut de soin fait plus de tort que le défaut de savoir. — Si vous voulez être riche n'apprenez pas seulement comment on gagne, sachez aussi comment on ménage. — Un peu répété plusieurs fois fait beaucoup.

A B C D E F G H I K L M N O P Q R S T U V W X Y Z. a b c d e f g h i j k l m n o p q r s t u v w x y z.



TABLE DES MATIÈRES

DE L'ÉCRITURE.



TRANSPARENT

POUR GUIDER L'ÉLÈVE DANS L'ÉCRITURE.

2 lig. 1/2

2 lig. 1/2

4 lig.

4 lig.

1 lig.
18 lig.

ÉDUCATION MATERNELLE.

TROISIÈME PARTIE.

LE LIVRE DE MÉMOIRE.


PARIS.
Typographie Plon frères

ÉDUCATION MATERNELLE.

LE LIVRE DE MÉMOIRE

POUR SERVIR

AUX SIMPLES LEÇONS D'UNE MÈRE A SES ENFANTS,

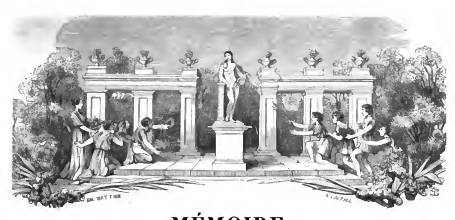
PAR

MADAME AMABLE TASTU.



PARIS.

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.



MÉMOIRE.

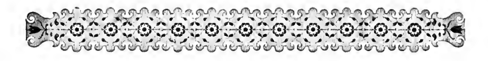
INTRODUCTION.

Sans vouloir qu'on fasse des enfants de petits perroquets, je crois qu'il est utile d'exercer de bonne heure leur mémoire, cette faculté étant une de celles qui gagnent le plus à être cultivées. La meilleure mémoire s'engourdit par le défaut d'usage; l'exercice étend et assouplit une mémoire médiocre; et quelle que soit la situation qui nous attend, une bonne mémoire est un instrument si précieux, que nous ne devons rien négliger pour le perfectionner. Mais, si l'on veut y parvenir, il ne faut pas d'abord en exiger des efforts trop grands. Faites apprendre à l'enfant deux vers, ou quatre au plus; tâchez qu'il les dise nettement, naturellement, en observant bien la ponctuation; assurez-vous en le questionnant qu'il en a compris le sens, ou aidez-le à le trouver; ne vous embarrassez point trop de lui faire sentir les beautés de la poésie, elles ne sont point encore à sa portée; il suffit de lui donner l'explication des inversions, des allusions et des mots qu'il ne connaît pas, à quoi on sera aidé par les notes dont j'ai accompagné les vers. Il est bien entendu que l'enfant ne doit point apprendre par cœur tous ceux que j'ai cités; il faut que la mère elle-même choisisse encore dans chaque leçon ce qui conviendra le mieux à l'intelligence, au genre d'esprit, au degré de mémoire de son enfant.

Il est, comme on l'a remarqué, plusieurs espèces de mémoire; ce choix de vers est destiné à exercer la mémoire des mots; les vers pour cela sont meilleurs que la prose, parce qu'il est difficile d'y changer ou déplacer une expression, sans que la mesure ou la rime vous avertisse bien vite de votre erreur. On trouvera cependant aussi quelques exercices en prose; car il est bon de s'accoutumer de même à la retenir exactement. Il n'est pas plus permis d'altérer la prose des grands écrivains que les vers des grands poètes.

Nous nous occuperons plus tard de la mémoire des faits.

Parmi les vers dont j'ai fait choix, on remarquera quelques pièces assez étendues; celles-ci sont destinées à être lues à haute voix, plutôt qu'à être apprises par cœur; je les indiquerai en leur lieu.



MÉMOIRE. — PREMIÈRE LEÇON.

Te souviens-tu de ce que je t'ai promis hier matin? — Oui; c'était que j'apprendrais aujourd'hui quelque chose de nouveau. — Fort bien. Et pourrais-tu te rappeler exactement les paroles dont je me suis servie? — Je crois que oui..... Tu m'as dit : Je suis contente de toi, parce que tu as bien lu et bien écrit; demain nous commencerons autre chose. — C'est cela même. Eh bien! ce qui te sert à retenir si bien ce qu'on te dit s'appelle *la mémoire*. C'est une faculté, ou don de Dieu, qu'il faut exercer à ton âge; autrement elle se perd en vieillissant, et dans quelques années peut-être tu ne me répéterais pas aussi bien qu'aujourd'hui ce que je t'aurais dit la veille. Tu ne pourrais pas, je pense, me dire ce que tu as lu hier, comme tu m'as redit mes paroles? — Oh! non, c'est trop long. — Tu sais cependant qu'il s'agissait des mois de l'année, et que Janvier est le mois des étrennes; Mai, le mois des fleurs...[1] mais tu ne pourrais te rappeler les phrases mêmes du livre, à moins de les avoir apprises par cœur, c'est-à-dire lues et répétées plusieurs fois, jusqu'à ce que tu pusses les dire comme si le livre était devant tes yeux. Cela n'est pas nécessaire pour ce que tu as lu hier; il suffit que tu te souviennes de ce que le livre disait, sans t'inquiéter de retenir précisément les mots et les phrases; mais quand ce sont des hommes de beaucoup de talent, des hommes de génie, qui ont écrit ces livres, comme il est à présumer qu'ils ont exprimé leur pensée de la meilleure manière possible, et qu'ils ont choisi avec soin tous les mots dont ils se servent, on ne peut se permettre de les changer et de déranger ainsi leur ouvrage, sans faire penser qu'on n'est pas en état de sentir ce qui est bien, puisqu'on ne le respecte pas. A ton âge on n'est pas encore capable de comprendre ce qui est beau; mais en apprenant par cœur, comme je te l'ai dit, on forme sa mémoire et son oreille, ce qu'on aurait peine à faire plus tard. On apprend plus volontiers des *vers*, qui, étant une manière de dire autre que celle dont nous nous servons dans la conversation, et qu'on appelle *prose*, se gravent par cela même plus exactement dans la mémoire. Les vers sont un langage mesuré, c'est-à-dire composé d'un certain nombre de syllabes disposées selon une certaine mesure. Cette ligne est un vers :

Aidez-vous seulement, et Dieu vous aidera.
RÉGNIER.

Cette autre :

Nos biens comme nos maux sont en notre pouvoir.
RÉGNIER.

est encore un vers. Tu entends qu'ils ont la même mesure, et tu vois de plus que l'idée est rendue d'une façon particulière, qui n'est pas celle qu'on prendrait en parlant. Ainsi nous dirions, par exemple, au lieu du vers ci-dessus : Notre bonheur et notre malheur dépendent de nous. Voici encore cette même idée exprimée en deux vers par le même auteur :

La fortune est à nous, et n'est mauvaise ou bonne
Que selon qu'on la forme ou bien qu'on se la donne.
RÉGNIER.

Ceci te prouve qu'on peut dire la même chose de plusieurs façons. Tu remarque-

[1] Voir le *Livre de lecture*, onzième leçon.

ras que ces deux vers finissent par un son pareil, *bonne, donne* (*onne*); c'est ce qu'on appelle la rime. Dans la langue française tous les vers sont rimés, c'est-à-dire que le même son est toujours répété deux fois au moins. Il y a des vers de plusieurs mesures, comme tu le verras par la suite; mais je ne veux pas te fatiguer par de trop longues explications, j'aime mieux te donner des exemples, ce sera à toi de me questionner quand tu ne comprendras pas. Voici un vers d'un autre grand auteur, appelé Molière. — Voyons si tu le retiendras tout de suite.

Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte.

Fort bien; tu l'as dit très-exactement. Comprends-tu ce qu'il signifie?...... ... Pas trop, je crois... Flatter quelqu'un, c'est lui donner des louanges menteuses, ou l'approuver quand il fait mal, et par conséquent l'engager à continuer. Au contraire, quand on aime véritablement une personne, on voudrait la voir parfaite, et on est porté à l'avertir de ses défauts afin qu'elle se corrige. C'est pourquoi un autre a dit :

Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.
BOILEAU.

Je vais maintenant choisir dans différents auteurs quelques pensées contenues en peu de vers, pour t'exercer jusqu'à ce que tu puisses apprendre des pièces entières.

OBÉISSANCE.

Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement.
PIERRE CORNEILLE.

FIDÉLITÉ A SA PAROLE.

Tout homme de courage est homme de parole.
LE MÊME.

IL FAUT SAVOIR DONNER.

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne :
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
LE MÊME.

GÉNÉROSITÉ.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des âmes généreuses.
LE MÊME.

IL N'EST POINT DE JOIE PARFAITE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse;
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse.
LE MÊME.

FAIRE DES PROJETS.

On n'exécute pas tout ce qu'on se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose.
MOLIÈRE.

RAPIDITÉ DU TEMPS.

Hâtons-nous, le temps fuit, et nous traîne avec soi;
Le moment où je parle est déjà loin de moi.
BOILEAU.

NE RIEN FAIRE A LA HATE.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse.
LE MÊME.

BON EMPLOI DU TEMPS.

Le temps est assez long pour quiconque en profite;
Qui travaille et qui pense en étend la limite.
VOLTAIRE.

MALHEUR MÉRITÉ.

Il est beau d'affronter un malheur nécessaire,
Mais la honte accompagne un malheur volontaire;
Et ce malheur n'est plus, dès qu'il est mérité,
Qu'un juste châtiment de la témérité.
PIRON.

GRANDEUR DE DIEU.

Dieu remplit l'univers de l'un à l'autre bout,
Sa grandeur est sans borne ainsi que sans exemple;
Il n'est pas moins ici qu'au milieu de son temple;
Il ne m'entend pas mieux dans son temple qu'ici.
CORNEILLE.

PREMIÈRE ÉDUCATION.

L'instruction fait tout, et la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères
Que l'exemple et le temps viennent nous retracer,
Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
VOLTAIRE.

ENTRÉE DANS LE MONDE.

En entrant dans le monde, on en est enivré :
Au plus frivole accueil on se croit adoré;
On prend pour des amis de simples connaissances;
Eh! que de repentirs suivent ces imprudences!
GRESSET.

UNE MÈRE.

Eh! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère!
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour.
DUCIS.

UN PLAISANT DE SOCIÉTÉ.

J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étaient que des sots;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien;
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.

GRESSET.

VERS DE DIFFÉRENTES MESURES.

LA BEAUTÉ.

La beauté n'est pas éternelle;
Et c'est se préparer un fâcheux avenir
Que de ne compter que sur elle.
On ne sait plus que devenir
Lorsque l'on n'a su qu'être belle.

Mme DESHOULIÈRES.

VANITÉ DE LA SCIENCE.

De ce sublime esprit dont ton orgueil se pique,
Homme, quel usage fais-tu?
Des plantes, des métaux tu connais la vertu;
Des différents pays les mœurs, la politique;
La cause des frimas, de la foudre, du vent;
Des astres le pouvoir suprême;
Et, sur tant de choses savant,
Tu ne te connais pas toi-même.

LA MÊME.

LA RECONNAISSANCE.

Que chacun parle bien de la reconnaissance,
Et que peu de gens en font voir!
D'un service attendu le flatteuse espérance
Fait porter dans l'excès les soins, la complaisance;
A peine est-il rendu, qu'on cesse d'en avoir.
De qui nous a servis la vue est importune:
On trouve honteux de devoir
Les secours que dans l'infortune
On n'avait point trouvé honteux de recevoir.

LA MÊME.

L'AMOUR-PROPRE.

Quel poison pour l'esprit sont les fausses louanges!
Heureux qui ne croit point à de flatteurs discours!
Penser trop bien de soi fait tomber tous les jours
En des égarements étranges.
L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours!
Cependant des erreurs il est la plus commune:
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit,
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

LA MÊME.

LE JEU.

Les plaisirs sont amers d'abord qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence.
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

LA MÊME.

1 *D'abord*, aussitôt.
4 *Un joueur*, de l'aveu de tout le monde.
7 *Jouer gros jeu*, jouer beaucoup d'argent à la fois.
9 *Aiguillon*, pointe en fer au bout d'un bâton avec laquelle on pique les bœufs qui labourent, pour les faire avancer.

LA JEUNESSE.

Les plus beaux jours de nos vertes années
Semblent les fleurs d'un printemps gracieux,
Pressé d'orage et de vents pluvieux
Par qui soudain leurs couleurs sont fanées.

MADELEINE DESROCHES.

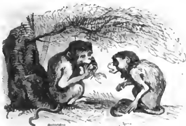
Les vers ne sont pas constamment destinés à exprimer des pensées ou des maximes morales; ils renferment souvent des comparaisons ou images comme celle-ci, qui fait un rapprochement entre les beaux jours de la jeunesse, bientôt passés et attristés par les chagrins de la vie, et les fleurs du printemps, que les pluies et les vents ont bientôt gâtées. Tu retrouveras souvent chez les poètes cette comparaison entre les saisons de l'année et les différents âges de l'homme. Tu verras tout à l'heure des descriptions de choses ou de lieux, des récits d'événements qui se sont passés ou qui ont pu se passer. Dans les fables on fait agir et parler des plantes ou des animaux, quoiqu'on sache fort bien qu'ils ne parlent point, et on adresse de cette manière une leçon indirecte au lecteur. Je vais tâcher de t'expliquer cela. Quand j'ai dit l'autre jour à ton petit chat : Minet, il ne faut pas vous fâcher quand on joue avec vous, mais vous prêter à la plaisanterie comme un chat aimable et bien élevé, qui ne

montre point ses griffes en bonne com-



pagnie; autrement on vous mettrait à la porte; crois-tu que j'imaginais que le chat me comprendrait? Non; tu penses que je disais cela pour rire. Mais j'avais encore une autre intention. Voyons si tu l'as devinée. — Je crois que vous disiez aussi cela pour moi, parce que je m'étais fâché quand mon oncle fit semblant de prendre mes joujoux. — Fort bien; tu as compris qu'en ayant l'air de parler au chat, c'est à toi que je m'adressais, quoique je n'eusse pu te dire de rentrer tes griffes et de faire patte de velours. — Non; mais c'était comme si vous aviez dit qu'il ne fallait pas montrer mon humeur si j'en avais. — C'est cela même, tu comprends donc qu'on emploie ainsi une chose pour en signifier une autre. Aussi, à chaque fable que nous apprendrons, tu me diras toi-même quelle est la moralité que tu en tires.

LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX.



Une jeune guenon cueillit
Une noix dans sa coque verte;
Elle y porte la dent, fait la grimace... Ah! certe,
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes,
Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit!
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :
Votre mère eut raison, ma mie :
Les noix ont fort bon goût; mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que dans la vie
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.

[1] Femelle du singe.

La morale de cette fable peut s'adresser aux enfants auxquels on recommande de s'appliquer à l'étude, en leur promettant les plaisirs qu'on retire de l'instruction, et qui, rebutés par les premières difficultés, s'imaginent qu'on les a trompés.

L'ARBRE ET LE JARDINIER.

— Lève une tête un peu moins haute,
Toi qui n'es bon qu'à me chauffer.
Tes fruits sont affreux. — C'est ta faute.
Ne devais-tu pas me greffer?

A.-V. ARNAULT.

[1] *Greffer.* Les jardiniers font, sur la branche de l'arbre qu'ils veulent greffer, une petite incision dans laquelle ils glissent un bourgeon d'un autre arbre. Ainsi un poirier, sur lequel on a greffé une branche de pommier, porte des pommes. Les arbres non greffés sont des sauvageons et ne rapportent que de mauvais fruits.

LA FEUILLE.

— De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a frappé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphir ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Cédant au vent qui m'entraîne,
Sans me plaindre ou m'effrayer,
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

LE MÊME.

[1] *Zéphir*, vent léger et doux; l'*aquilon*, vent fort et froid.

Cette pièce n'est pas une fable, car elle ne contient pas précisément une moralité; c'est ce qu'on appelle une *allégorie :* c'est-à-dire qu'en parlant à la *feuille*, l'auteur pensait à un pauvre enfant séparé de son père et de sa mère par de grandes infortunes, et ne tenant plus à rien. Cependant, quand même on ne reconnaîtrait pas ce sens caché, il suffit d'avoir vu des feuilles arrachées des arbres et emportées par le vent pour trouver la pièce juste et charmante.

DIEU.



L'éclat pompeux de ses ouvrages,
Depuis la naissance des âges,
Fait l'étonnement des mortels;
Les feux célestes le couronnent,
Et les flammes qui l'environnent
Sont ses vêtements éternels.
Ainsi qu'un pavillon tissu d'or et de soie,
Le vaste azur des cieux sous sa main se déploie;
Il peuple leur désert d'astres étincelants;
Les eaux autour de lui demeurent suspendues;
Il foule aux pieds les nues,
Il marche sur les vents.

LEFRANC DE POMPIGNAN.

2 *Ages*, pour les siècles, depuis le commencement du monde.
3 *Mortels*, hommes.
4 *Les feux célestes*, les étoiles.
7 *Pavillon*, tente.

L'INDISCRÉTION.

Quand vous méditez un projet,
Ne publiez point votre affaire.
Toujours au fond du cœur gardez votre secret;
On se repent toujours d'un langage indiscret,
Et presque jamais du mystère.
Certain auteur, sur ce sujet,
S'explique de cette manière :
« Le causeur dit tout ce qu'il sait;
« L'étourdi, ce qu'il ne sait guère;
» Les jeunes, ce qu'ils font; les vieux, ce qu'ils ont fait,
» Et les sots, ce qu'ils veulent faire. »

PANARD.

L'ENFANT HEUREUX.

O bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime;
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même!
Loin du monde élevé, de tous les dons des cieux
Il est orné dès sa naissance,
Et du méchant l'abord contagieux
N'altère point son innocence.
Tel, en un secret vallon,
Sur le bord d'une onde pure,
Croît, à l'abri de l'aquilon,
Un jeune lis, l'honneur de la nature.
Heureux, heureux mille fois
L'enfant que le Seigneur rend docile à sa voix!

RACINE.

7 L'abord *contagieux*, qui communique, qui transmet le mal par son abord, dès qu'il s'approche de vous.
11 A l'abri du vent violent.
12 Qui fait honneur à la nature par sa beauté.

LE LABOUREUR ET SON FILS.



Voilà nos champs bien préparés,
Bien engraissés, bien labourés;
Ensemençons sans plus attendre.
Mon fils, ne perds pas un moment :
Tu vois bien ce sac de froment,
Dans nos sillons va le répandre.
— Tout entier? — Depuis quarante ans,
Du blé que je sème en mes champs
N'est-ce pas la juste mesure?
— Mon père, avez-vous essayé
De n'en semer que la moitié?
La part qu'on garde est la plus sûre.
— Mon fils, ce n'est pas la leçon
Que donne toujours la prudence :
Gagner moitié sur la semence,
C'est la perdre sur la moisson.

A.-V. ARNAULT.

2 *Bien engraissés*, où l'on a mis beaucoup de fumier.
5 *Froment*, ou blé de la meilleure espèce.
6 *Sillons*, petits fossés que trace la charrue dans toute la longueur d'un champ.
16 *Moisson*. La récolte du blé, lorsqu'il est mûr en épi, qu'on coupe, qu'on bat, dont on met le grain dans des sacs, qu'on porte au moulin pour en faire la farine qui sert à faire du pain.

L'ARBRE EXOTIQUE ET L'ARBRE INDIGÈNE.

— Tandis qu'en vain cet arbre utile
Attend l'eau dont il a besoin,
Pourquoi prenez-vous tant de soin
De cet arbre ingrat et stérile?
— Mon ami, c'est qu'il vient de loin.

LE MÊME.

Exotique, étranger, qui n'est pas naturel au pays.
Indigène, né dans le pays; l'opposé d'exotique.

EXISTENCE DE DIEU.



Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur :
Tout ce que leur globe enserre
Celèbre un Dieu créateur.
O quel sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour le révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux.
Son adorable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte
Il a placé de ses mains
Ce soleil qui, dans sa route,
Éclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles!
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie;
Elle assure notre voie,
Elle nous rend triomphants;
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.

J.-B. Rousseau.

3 *Enserre*, renferme.

5 *Cantique*, chant d'actions de grâces en l'honneur de la Divinité.

7 *Célestes corps*, les astres, planètes, étoiles, etc.

16 *Un langage*, un parler, une langue.

18 *Structure*, construction.

26 *Sa carrière*, son chemin.

28 *Aube matinale*, la première lumière du jour.

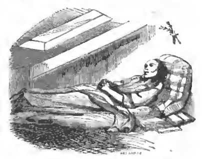
29 *Couche nuptiale*, lit nuptial, le lit du jour où il s'est marié, où ont eu lieu ses noces. — Le soleil semble effectivement sortir de la mer; mais on sait que le soleil ne se couche point, car il est immobile; la terre que nous habitons tourne de telle sorte que, lorsqu'il fait jour dans notre pays, d'autres peuples sont dans l'obscurité; et réciproquement, il fait nuit chez nous lorsque d'autres peuples voient le soleil.

32 *Néant*, rien, l'opposé de ce qui est. Dieu a tiré le monde du néant.

34 *Superbe géant*, qui surpasse la taille ordinaire de l'homme; celle-ci va quelquefois jusqu'à sept pieds, mais celle qu'on attribue aux géants de la fable ou de la mythologie la dépassait de beaucoup.

46 *Notre voie*, notre chemin, notre route.

DERNIERS MOMENTS D'UN JEUNE POÈTE.



J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riants ont dit dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;
Tout trompe ta simplicité :

Celui quo tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir;
Eux même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs:
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais; et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux.

GILBERT.

Poète, qui fait des vers comme en faisait Gilbert.

1 *J'ai révélé.* J'ai confié toutes mes pensées.

2 *Pleurs pénitents*; il a vu que je pleurais et faisais pénitence de mes fautes.

3 *Remords*, honte d'avoir mal fait. *Il m'arme...* il me donne de la constance pour souffrir, comme on donne des armes à quelqu'un pour se défendre.

6 *Et sa gloire*, toute sa réputation, toute sa renommée de bon poète.

8 *Leur haine...* Plus ils t'auront haï, plus tu seras appuyé par moi, par ton Dieu.

10 *Tout trompe...*, les âmes simples, naïves, sont faciles à tromper.

11, 12 Le libraire qui gagnait avec les ouvrages de Gilbert le trahissait en vendant des écrits contre ce malheureux poète.

17, 18, 19, 20 Dieu dit au jeune poète que plus tard on aura pitié de son malheur, qu'on sera juste à son égard, qu'on reconnaîtra ses talents et sa probité. *L'incorruptible avenir*, c'est la postérité, ce sont ceux qui vivent après le poète mort, et qui, ne se laissant pas prévenir, jugeront avec sagesse et diront tout le bien qu'on peut dire du pauvre Gilbert. La promesse de Dieu, dans la bouche du poète, a été tenue. Nous qui sommes la postérité pour Gilbert, nous lui rendons toute la justice qu'il mérite comme poète, nous plaignons les malheurs qu'il a éprouvés durant sa courte vie.

25, 26, 27, 28 Le poète suppose qu'il avait été invité à un repas, et qu'il est mort aussitôt qu'il y a pris sa place. *Ce convive infortuné*, c'est Gilbert, qui n'a fait que paraître et mourir. Il va mourir, et il croit que personne ne pleurera sa mort!

Nota. Il faut de même joindre l'explication aux pièces suivantes, selon que l'intelligence des mères le jugera nécessaire au besoin des enfants. Je me suis contentée d'en donner le modèle à la suite de quelques pièces, surtout des fables.

HYMNE DE L'ENFANT

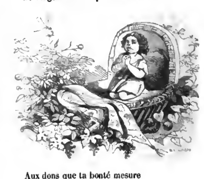
A SON RÉVEIL.

O Père qu'adore mon père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux!
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère!

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance;
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donnes aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître!

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que, sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.



Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise,
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait!

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? prononcer ton nom!

O Dieu ! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie!

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,
A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux,
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges !

Ah! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse!

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple,
Souriant au pied de mon lit!

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité,
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse!

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi!

De Lamartine.

L'OREILLER D'UN ENFANT.

Cher petit oreiller! doux et chaud sur ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc! et fait pour moi!
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi!

Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir;
Ils ont toujours sommeil! ô destinée amère!
Maman, douce maman! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi j'embrasse le mien;
Et seule en mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien.

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube, au rideau bleu : c'est si gai de la voir!
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière,
Donne encore un baiser, douce maman, bonsoir!

Prière.

Dieu des enfants, le cœur d'une petite fille
Plein de prière (écoute) est ici sous mes mains;
Hélas! on m'a parlé d'orphelins sans famille!
Dans l'avenir, bon Dieu, ne fais plus d'orphelins!

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir;
Mets sous l'enfant perdu, que sa mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir!

Mme Desbordes-Valmore.

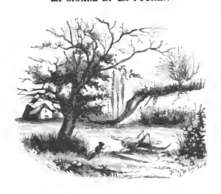
LE PONT KERLO.

Un jour que nous étions assis au pont Kerlo,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de le troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix,
Qui partait par volée et courait dans les bois;
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée;
Seuls, dis-je, en ce désert, riant, causant d'amour,
Sous l'arche du vieux pont nous passâmes le jour.
C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent;
Puis les saumons goulus, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière;
Des insectes sans nombre, ailés et transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants;
Phalènes, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant, sous les joncs, du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect, qu'afin de l'écraser
J'accourus; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,

Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Elle n'a que sa vie. Oh ! pourquoi la tuer ? »
Dit-elle ; et dans les airs sa bouche ronde et pure
Légèrement souffla la frêle créature,
Qui, soudain déployant ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva, joyeuse, en priant Dieu. —
Bien des jours ont passé, depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans (dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors) ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants.

L'AUTEUR DE MARIE.

LA CIGALE ET LA FOURMI.



La cigale, ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue
Quand lo bise fut venuo :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau :
Elle alla crier famino
Chez la fourmi sa voisine,
La priaot de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saisoo nouvelle :
Jo vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oût, foi d'animal,
Intérêt et principal.
La fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut :
Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse. —
Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise. —
Vous chantiez ! j'eo suis fort aise.
Hé bien ! dansez maioteoant.

LA FONTAINE.

3 *Dépourvue*, sans ressource, n'ayaot rien ou presque rien.

4 *La bise*, vent du nord, sec et froid ; quaod l'hiver fut venu.

11 *Jusqu'à la saison nouvelle*, qui était celle de la moisson.

13 *Avant l'oût*, avant la moissou qui se fait au mois d'aoùt. — *Foi d'animal*, sur la promesse de la cigale.

14 *Intérêt et principal*. D'abord tant pour lui avoir prêté, et puis ce qu'elle aura emprunté, supposons mille grains de blé comme principal et cinquante grains comme intérêt ; en tout mille cinquante grains de blé que recevra la fourmi, si elle veot bien prêter.

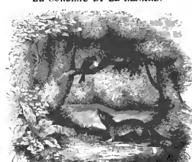
16 *Moindre*, le plus petit de ses défauts.

17 *Temps chaud*, au temps des chaleurs, en été.

19 *A tout venant*, au premier qui venait, qui passait.

20 *Ne vous déplaise*, si cela peut oe pas vous déplaire.

LE CORBEAU ET LE RENARD.



Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Hé ! bonjour, monsieur du corbeau !
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : Mon bon Monsieur,
Appreoez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux ot confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

LA FONTAINE.

1 *Maître*. On appelait ainsi, do temps de La Footaiue, tous les hommes qui, n'étaot oi prêtres, oi nobles, ni soldats, exerçaient un métier ou uo art quelconque. — *Sur un arbre perché*, pour : perché sur un arbre ; c'est ce qu'on appelle noe ioversion.

3 *Alléché*, attiré, excité.

5 *Du corbeau !* Pour le flatter, il lui douoe on *du* comme en out quelquefois les ooms des familles nobles.

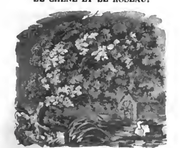
7 Si ce n'est pas mentir, si votre voix d'oiseao est semblable à la couleur de vos plumes. Il est boo de dire que le corbeau est tout noir, et pas beau du tout.

9 *Vous êtes le phénix*, l'oiseau fabuleux, l'oiseau qu'on n'a pas plus vu qu'on n'a vu un renard parler, enfin le plus extraordinaire des oiseaux parmi ceux qui habitent ces bois.

[10] En entendant ces belles et flatteuses paroles, le corbeau est si content, que la joie l'empêche de sentir qu'il va ouvrir son bec.

[13] Laisse tomber le fromage, qu'il avait sans doute volé, et dont il avait fait sa proie.

LE CHÊNE ET LE ROSEAU.



Le chêne un jour dit au roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage :
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos :
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon ; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien, qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

LA FONTAINE.

[3] *Roitelet*. Petit oiseau, très-petit passereau.

[4] *D'aventure*, par hasard.

[5] Fait rider la surface de l'eau.

[7] *Cependant que*, pendant que. — *Au Caucase pareil*, semblable au mont Caucase, en Asie, qui est à 5,650 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

[8] Non content de faire que le soleil ne puisse traverser mon feuillage.

[9] Ne craint point l'effort que fait un vent impétueux.

[10] Tout est pour vous un vent épouvantable, tout est pour moi un vent léger et doux. En poésie, les aquilons signifient toujours les vents froids et orageux.

[16] Sur les bords humides des marais, des étangs, où il fait toujours du vent.

[25] *Du bout de l'horizon*, de l'extrémité apparente du ciel.

[26] Le plus terrible des vents. Les plus grands vents viennent du nord.

[31] Celui (le chêne) dont la cime était voisine du ciel.

[32] Et dont les racines étaient près des enfers, ou, moins poétiquement, dont les racines pénétraient bien avant dans la terre.

Voici comment Bernardin-de-Saint-Pierre analyse cette fable, chef-d'œuvre de La Fontaine :

« La Fontaine représente toutes les puissances de la nature en action dans ce passage. On y voit le soleil, le vent, l'orage, l'eau, une grande montagne, un chêne et un roseau, enfin un roitelet, puissance animale... Il donne au chêne un front au Caucase pareil, un dos qui ne courbe jamais, une tête au ciel voisine, et des pieds qui touchent à l'empire des morts. Il lui suppose des sentiments convenables à sa taille, un orgueil protecteur, une compassion dédaigneuse ; il lui oppose un faible roseau, jouet des vents, mais humble, patient, content de son sort, et qui trouve sa sûreté dans sa faiblesse même. Il relève ensuite par des expressions sublimes son site, naturellement circonscrit, et y ajoute des lointains par des images accessoires. Il appelle les marais, humides bords des royaumes du vent ; il peint le vent lui-même en le personnifiant... Enfin arrive la catastrophe, pour servir d'éternelle leçon aux grands et aux petits. La moralité de cette fable n'est point récapitulée en maxime au commencement ou à la fin, comme dans les autres fables de La Fontaine ; mais elle est répandue partout, ce qui vaut encore mieux. C'est le lecteur lui-même, et non l'auteur, qui la tire. Lorsqu'elle est entremêlée avec la fiction, la fable ressemble à ces riches étoffes où l'or et la soie sont filés ensemble.

« Cependant la morale de celle-ci paraît se montrer dans les expressions mêmes de sa dernière image. Elles conviennent également au chêne orgueilleux déraciné par le vent, et aux grands de la terre renversés par des causes souvent aussi légères... Je ferai ici une observation assez singulière, c'est que cette fable si philosophique est presque la seule où La Fontaine ait mis deux végétaux en scène... »

LE RENARD ET LES RAISINS.



Certain renard gascon, d'autres disent normand,

Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvait atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

LA FONTAINE.

[1] *Gascon*, habitant des rives de la Garonne ou de la province de France appelée Gascogne. — *Normand*, de la Normandie. Les hommes de ces deux provinces ont une réputation de finesse.

[7] *Pour des goujats*, c'étaient des vagabonds qui suivaient les armées et vivaient de leurs restes.

[8] Ne fit-il pas mieux de s'en tirer par cette gasconnade que s'il s'était plaint de ce que les raisins n'étaient pas placés de manière à pouvoir les croquer?

LE LABOUREUR ET SES ENFANTS.



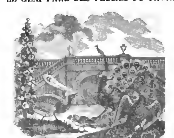
Travaillez; prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.
Un riche laboureur, sentant sa fin prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit : mais un peu de courage
Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE.

[2] *C'est le fonds*, c'est la propriété, c'est le capital.

[10] *Dès qu'on aura fait l'oût*. Dès qu'on aura fait la moisson. (Prononce l'oût.)

LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.



Un paon muait : un geai prit son plumage,
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué;
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte;
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.
Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

LA FONTAINE.

[1] *Muait*. Changeait de plumes. Au temps de la *mue*, les cerfs changent leur bois, les serpents leur peau, les quadrupèdes leur poil.

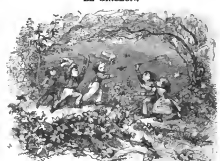
[3] *Se panada*, on se pavana.

[10] *Geais à deux pieds*, comme qui dirait des hommes.

[12] *Plagiaires*, ceux qui s'approprient ce qu'ils ont pillé dans les ouvrages des autres. Au lieu d'appeler ces hommes des voleurs, on est convenu de dire qu'ils ont commis un plagiat, que ce sont des *plagiaires*.

[13] *Je m'en tais*, je me tais sur leur compte.

LE GRILLON.



Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie
Regardait un papillon

Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs;
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes;
Jeune, beau, petit-maître, il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
Ah! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents! Dame nature
Pour lui fit tout et pour moi rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :
Autant vaudrait n'exister pas.
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants;
Aussitôt les voilà courants
Après ce papillon, dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps;
Un troisième survient, et le prend par la tête :
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux vivons caché.

FLORIAN.

[4] *Voltigeant*, voler çà et là.

[5] *Insecte*. Ces milliers de mouches, de papillons, de petites bêtes qui vivent dans les prés, dans les jardins, sont des insectes.

[6] *L'azur*, couleur bleue comme le ciel quand il est sans nuages. — *Le pourpre*, violet. — *Éclataient*, brillaient.

[7] *Petit-maître*, élégant, avantageux, tranchant, libre dans ses manières, fat, freluquet, damoiseau; c'est, en un mot, ridiculiser quelqu'un que de dire de lui : C'est un petit-maître.

[10] *Dame nature*, au lieu de madame nature.

[13] *L'on m'ignore*, on ne sait pas qui je suis.

[14] *N'exister pas*, inversion, pour : autant vaudrait ne pas exister.

[21] *Leur conquête* : chose conquise, acquise à eux.

LA CHENILLE.

Un jour, causant entre eux, différents animaux
Louaient beaucoup le ver à soie :
Quel talent, disaient-ils, cet insecte déploie
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,
Qui de l'homme font la richesse!
Tous vantaient son travail, exaltaient son adresse.
Une chenille, seule y trouvant des défauts,
Aux animaux surpris en faisait la critique,
Disait des mais, et puis des si.
Un renard s'écria : Messieurs, cela s'explique;
C'est que madame file aussi.

FLORIAN.

Chenille. Insecte qui rampe, comme font les vers; on en voit beaucoup dans nos campagnes, dans nos jardins : une laide chenille devient plus tard un très-joli papillon.

[2] *Le ver à soie* est une chenille née d'un tout petit œuf; elle fait un cocon de soie dans lequel elle se renferme, pour sortir ensuite de cette prison changée en papillon : c'est cette soie qui sert à fabriquer toutes nos belles étoffes.

[6] *Vantaient*, disaient que c'était bien, que c'était beau; louaient beaucoup. — *Exaltaient*, élevaient au-dessus de tout.

[8] *Faisait la critique*, trouvait à redire.

[9] *Des* MAIS *et puis des* SI. Commencement de toutes les phrases où l'on veut faire des observations.

[11] *File aussi*. La chenille file son cocon comme le ver à soie; mais sa soie n'est bonne à rien.

A NOÉMI.

CHANT D'UNE MÈRE A SON ENFANT.



Noémi, frais bouton de rose,
Enfin sur mon sein je te pose,
Tu fixes mes regards ravis.
Grâce aux souffrances de la mère,
Tu boiras à la coupe amère;
Je te vois, je te tiens, tu vis.

Tu vis!... et le bonheur m'enivre,
Comme s'il était bon de vivre,
Et qu'il fût doux de voir le jour.
Tu vis, et mon âme se noie
Dans des flots d'ineffable joie,
Et n'est plus qu'espoir et qu'amour.

Et toi, sur le courant perfide
Tu vas, confiante et candide,
Lancer ton fragile vaisseau :
Et tu ris, comme dans les langes
L'enfant divin riait aux anges
Veillant autour de son berceau.

Que ton sein doucement soupire!
Que de calme dans ton sourire!
Que d'innocence dans tes yeux!
Vois-tu donc ton ami céleste,
Protégeant ton berceau modeste,
Planer pur et silencieux?

Sais-tu que ton Dieu te contemple?
Sais-tu que ton âme est son temple?
Sais-tu que les cœurs innocents,
Comme toi, savent seuls lui plaire,
Et que d'une main tutélaire
Il bénit les petits enfants?

Sais-tu répondre à ma pensée,
Qui pour toi, sans être lassée,
Jour et nuit veille sans repos?
Dans mon âme saurais-tu lire
Qu'il te suffit d'un seul sourire
Pour me faire oublier mes maux?

Mais non... ton cœur sommeille encore;
Ignorante comme l'aurore
Qui sème ses fleurs sous les pas
De l'heure dont elle est suivie,
Si tu souris à cette vie,
Enfant, c'est que tu ne sais pas.

Tu ne sais pas que l'existence,
Pour charmer ta crédule enfance,
De roses a paré son seuil,
Et que tes larmes goutte à goutte
Un jour arroseront la route
Qui finira par un cercueil!

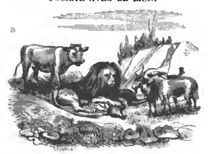
Tu ne sais pas, ô petit ange!
Qu'ici tout nous trompe et tout change,
Excepté pleurer et souffrir;
Et que cette mère fidèle,
Qui te réchauffe sous son aile,
Un jour... tu la verras mourir!

Oui, ta douce béatitude
Fera place à l'inquiétude,
Et les sanglots soulèveront
Ce front maintenant si paisible,
Et de la douleur inflexible
La main sillonnera ton front.

Oh! ne crains pas que je t'éveille:
Sans rêve encor longtemps sommeille:
Repose en paix auprès de moi.
Ta joie est dans ton ignorance;
Ignore jusqu'à l'espérance,
Et souris sans savoir pourquoi.

Mme GUINARD.

LA GÉNISSE, LA CHÈVRE ET LA BREBIS EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.



La génisse, la chèvre et leur sœur la brebis
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta;
Et dit: Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça:
Prit pour lui la première en qualité de sire:
Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion:
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor:
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

LA FONTAINE.

[1] *Génisse*, jeune vache qui n'a pas eu de petits.

[3, 4] *Au temps jadis*, formèrent une société autrefois; pour ces associés tout était à frais communs, profit et perte.

[5] Dans les filets de la chèvre.

[7] Compta par ses ongles, comme nous comptons par nos doigts.

[9] *Depeça*, déchira en pièces.

[10] En qualité de roi. *Sire* est le titre d'honneur qu'on donne aux rois en leur parlant ou en leur écrivant. Le lion est regardé comme le roi des animaux.

[16] *Vaillant*, courageux, brave, intrépide. — Je prétends à la troisième part.

[18] Je l'étranglerai à l'instant même, tout de suite.

LA GRENOUILLE QUI VEUT SE FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BŒUF.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant: Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore?—
Nenni.—M'y voici donc?—Point du tout.—M'y voilà?
—Vous n'en approchez point. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages;
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages.

LA FONTAINE.

[9] *Pécore*. On appelle ainsi une bête stupide et sotte. Tels sont la brebis et le mouton. La grenouille n'était en effet qu'une *chétive*, une maigre et petite *pécore*.

[11, 12, 13, 14] La Fontaine blâme ici tous ceux qui veulent paraître plus qu'ils ne sont.

LE LION DEVENU VIEUX.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pié,
Le loup un coup de dents, le bœuf un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
Ah! c'est trop, lui dit-il : je voulais bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

LA FONTAINE.

[1] Le lion dont tout ce qui habite les forêts avait peur.

[2] *Antique prouesse*, son ancien courage, son ancienne valeur.

[12] *Tes atteintes*, tes coups. C'est de là qu'est née l'expression proverbiale le coup de pied de l'âne, pour dire frapper quelqu'un qui est à terre et qui ne peut se défendre.

LES DEUX MULETS.



Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette;
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percé de coups; il gémit, il soupire :
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi, j'y tombe, et je péris!
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serais pas si malade.

LA FONTAINE.

Le mulet est un animal produit d'un âne et d'une jument, ou d'un cheval et d'une ânesse. On n'en voit guère dans les pays du nord; ils sont très-communs dans les pays du midi, où on les emploie comme bêtes de somme. En Espagne, les princes et les grands seigneurs les attellent à leurs belles voitures.

[1] L'un était chargé d'avoine, grain destiné à la nourriture des chevaux et des mulets.

[2] *L'argent de la gabelle;* dans le temps, l'argent qui provenait des droits sur le sel : aujourd'hui ce serait l'argent des droits-réunis.

[9] Le *mulet du fisc*, le mulet qui portait l'argent du trésor royal.

L'ANE ET LA FLUTE.



Les sots sont un peuple nombreux,
Trouvant toutes choses faciles.
Il faut le leur passer; souvent ils sont heureux,
Grand motif de se croire habiles.
Un âne, en broutant ses chardons,
Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,
D'une flûte dont les doux sons
Attiraient et charmaient les bergers du bocage.
Cet âne mécontent disait : Ce monde est fou!
Les voilà tous, bouche béante,
Admirant un grand sot qui sue et se tourmente
A souffler dans un petit trou.
C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire,
Tandis que moi .. Suffit. . Allons-nous-en d'ici,
Car je me sens trop en colère.
Notre âne en raisonnant ainsi
Avance quelques pas, lorsque sur la fougère .
Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux
Par quelque pasteur amoureux,
Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,
Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux;
Une oreille en avant, lentement il se baisse,
Applique son naseau sur le pauvre instrument,
Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable!
Il en sort un son agréable.
L'âne se croit un grand talent,
Et tout joyeux s'écrie en faisant la culbute :
Eh! je joue aussi de la flûte.

FLORIAN.

[1] *Peuple nombreux :* les sots sont en grand nombre.

[5] *Chardons*, plantes piquantes, nourriture que les ânes aiment beaucoup.

[6] *Pasteur*, pâtre, berger.

[8] *Charmaient*, faisaient beaucoup de plaisir.

10 *Bouche béante*, bouche ouverte.
17 *Fougère*, jolie plante qui naît dans les bois.
19 *Champêtres lieux* : la campagne, les champs, les bois, voilà des lieux champêtres.
23 *Naseau* : le nez de l'âne se compose de deux naseaux.
—*Pauvre instrument*, sur cette malheureuse flûte abandonnée.

LES DEUX CHAUVES.

Un jour deux chauves dans un coin
Virent briller certain morceau d'ivoire.
Chacun d'eux veut l'avoir : dispute et coups de poing.
Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,
Le peu de cheveux gris qui lui restaient encor.
Un peigne était le beau trésor
Qu'il eut pour prix de sa victoire.

FLORIAN.

1 *Chauve*, qui a peu ou point de cheveux.
2 *Ivoire* : les deux dents extérieures ou défenses de l'éléphant servent à faire tous les ouvrages en ivoire.

LA MÈRE, L'ENFANT ET LES SARIGUES.



Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,
Quel est cet animal qui dans cette bruyère
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle;
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espece de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit; tu verras ce qu'ils vont devenir.
L'enfant frappe des mains : la sarigue attentive
Se dresse, et d'une voix plaintive
Jette un cri; les petits aussitôt d'accourir,
Et de s'élancer vers la mère
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis,
Et disparaissent tous; la mère avec vitesse
S'enfuit, emportant sa richesse.
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
Si jamais le sort t'est contraire,
Souviens-toi du sarigue; imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

FLORIAN.

Sarigue. Espèce de renard du Pérou.
2 *Péruvien*, né au Pérou, dans l'Amérique méridionale.
3 *Bruyère*, plante qui croît dans les lieux secs et sablonneux, terrain couvert de bruyères.
8 *Soins vigilants*, soins de tous les moments.
9 *Seconder*, aider.
12 *Les presse*, les poursuit.
17 *Aussitôt d'accourir*, aussitôt de se mettre à courir.
19 *Dans son sein*, partie du corps humain depuis le bas du cou jusqu'au creux de l'estomac. Un enfant dans les bras de sa mère et appuyé contre son sein.
— *Leur retraite*, l'endroit où ils se retirent, s'abritent ordinairement; l'enfant n'a pas de plus douce ni de plus sûre place que le sein d'une mère.
21 *Blottis*, ramassés, pliés ou roulés sur soi-même, pour se fourrer dans un lieu étroit.
25 *Le sort*, le destin, la destinée, le hasard.

LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON.



Le paon se plaignait à Junon :
Déesse, disait-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrais te taire,
Est-ce à toi d'envier le sort du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc en-ciel nué de cent sortes de soies;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux
La boutique d'un lapidaire?
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire?

Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage,
La corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre, ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

LA FONTAINE.

Junon, dans la mythologie, était la femme de Jupiter. Jupiter était le maître du ciel et le plus puissant des dieux. Les paons traînaient le char de Junon, comme les colombes celui de Vénus.

5, 6, 7, 8 La voix de ce magnifique oiseau déplaît à tout le monde, tandis qu'un rossignol, tout petit qu'il est, chante des airs doux et forts à la fois, qu'on entend de loin dans la belle saison du printemps.

12 *A l'entour de ton col*, à l'entour de ton cou.

13 *Arc-en-ciel*, ou iris. Arc composé de sept couleurs formées par la réflexion des rayons du soleil dans les nuages. — *Nué*, nuancé, assorti, entremêlé de couleurs. — *Soies* n'est là que pour faire image ou servir de comparaison; car le paon n'a que des plumes, mais si belles, si douces, qu'elles ressemblent à de la soie.

14 *Qui te panades*, qui te pavanes. C'est le paon, dans sa manière de marcher et d'étaler sa queue, qui a fait dire de quelqu'un qui marche avec affectation, qu'il se pavane.

16 La boutique d'un marchand de pierres fines de toutes couleurs.

19 Tout animal n'a pas, à la fois réunis, toutes les qualités, tous les agréments.

23 Le corbeau passait, ainsi que la corneille, pour un oiseau de mauvais présage.

On croyait autrefois à ces présages; mais on a vu depuis qu'ils étaient menteurs, et on n'y prend plus garde.

25 Tous sont contents de leur chant.

LE LOUP ET LA CIGOGNE.



Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os : puis pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire! dit le loup,
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi! ce n'est pas encore beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate :
Ne tombez jamais sous ma patte.

LA FONTAINE.

La cigogne est un oiseau du nord, à long bec et à long cou.

1 *Gloutonnement*, avec avidité et excès.

2 *De frairie*, de divertissement, de bonne chère; ayant fait un grand repas.

6 *De bonheur*, par bonheur, heureusement.

9 *L'opératrice*, celle qui opère, qui travaille à quelque chose; un opérateur se dit du chirurgien qui fait une opération.

11 *Son salaire*, ce qui lui revenait pour son travail.

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE.



Chacun se trompe ici-bas :
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre;
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.
Ce chien, voyant sa proie en l'eau représentée,
La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
La rivière devint tout d'un coup agitée;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

LA FONTAINE.

5 *Ésope*. Célèbre fabuliste grec, que La Fontaine a quelquefois imité, comme par exemple dans cette fable.

LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE.

Un jeune prince avec son gouverneur
Se promenait dans un bocage,
Et s'ennuyait, suivant l'usage;
C'est le profit de la grandeur.

Un rossignol chantait sous le feuillage :
Le prince l'aperçoit et le trouve charmant;
Et comme il était prince, il veut dans le moment
L'attraper et le mettre en cage.
Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.



Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux
Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux?
C'est, lui dit le mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :
Les sots savent tous se produire;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

FLORIAN.

[1] *Gouverneur*, maître, précepteur, attaché particulièrement à un élève, qu'il soit prince ou tout autre.

[2] *Bocage*. Bosquet, lieu planté de petits arbres.

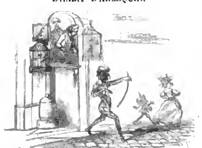
[4] *Grandeur*. Des grands, de ceux qui ont un haut rang dans la société, comme la noblesse.

[11] *Altesse*, titre qu'on donne aux princes.

[15] *Le mentor*, pour le gouverneur. *Mentor* était le gouverneur de *Télémaque*.

[17] *Se produire*, se montrer, se faire valoir.

L'HABIT D'ARLEQUIN.



Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs.
A mes fables souvent c'est là que je travaille ;
J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.
Un jour de mardi gras j'étais à la fenêtre
D'un oiseleur de mes amis,
Quand sur le quai je vis paraître
Un petit arlequin leste, bien fait, bien mis,
Qui, la batte à la main, d'une grâce légère,
Courait après un masque en habit de bergère.
Le peuple applaudissait par des ris et des cris.
Tout près de moi, dans une cage,
Trois oiseaux étrangers, de différent plumage,
Perruche, cardinal, serin,
Regardaient aussi l'arlequin.
La perruche disait : J'aime peu son visage ;
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal,
Il est d'un si beau vert! Vert! dit le cardinal;
Vous n'y voyez donc pas, ma chère?
L'habit est rouge assurément,
Voilà ce qui le rend charmant.
Oh! pour celui-là, mon compère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison ;
Car l'habit est jaune-citron,
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
—Il est vert.—Il est jaune.—Il est rouge, morbleu!
Interrompt chacun avec feu.
Et déjà le trio s'irrite.
Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivert,
L'habit est jaune, rouge et vert.
Cela vous surprend fort; voici tout le mystère :
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,
Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire.

FLORIAN.

[1] *De la Ferraille*. Quai au côté nord du Pont-Neuf, à Paris; on y vendait, il n'y a pas longtemps, de vieux outils ou ustensiles en fer; maintenant il est libre, et il n'y reste que de jolies boutiques pour vente de fers, d'oiseaux et de graines de toute sorte. C'était sur ce quai que se tenaient anciennement des militaires chargés par leurs colonels d'acheter des hommes pour former l'armée française. Aujourd'hui la loi obligeant tous les jeunes Français à servir la patrie comme soldats, ce commerce n'existe plus; ou, s'il se fait encore, ce n'est que pour chercher des remplaçants à ceux qui ne veulent pas être soldats.

[4] *Leurs mœurs*, habitudes naturelles ou acquises, bonnes ou mauvaises.

[6] *Oiseleur*, marchand d'oiseaux.

[8] *Arlequin*. Personnage de la comédie italienne, qui a passé aux théâtres français.

[9] *La batte*. Sabre de bois d'Arlequin.

[28] *Le trio*. Les trois oiseaux.

[29] *Pivert*, oiseau.

[33] *De savoir*, qui savent beaucoup.

L'ÉCOLIER.



« A genoux ! à genoux ! au milieu de la classe,
L'enfant mutin !
Dont l'esprit est de feu pour l'algèbre, et de glace
Pour le latin ! »

Ainsi parlait le maître à l'élève indocile ;
Car l'écolier
Était du petit nombre ardent et difficile
A se plier.

Enthousiaste et fier, comme on l'est à son âge
Dans le midi,
Ses yeux noirs éclairaient d'une lueur sauvage
Son front hardi.

Loin de ses compagnons, dans les heures de trêve,
Pensif et seul,
Aux beaux jours il s'en va s'asseoir avec son rêve
Sous un tilleul.

Car aux plaisirs bruyants on dirait qu'il préfère
Le noir chagrin ;
Et son maître a songé parfois qu'il pourrait faire
Un bon marin.

L'hiver ! c'est la saison qu'il aime ! que de charmes
N'a-t-elle pas,
Quand le ciel aux enfants semble jeter des armes
Pour leurs combats !

Alors ce sont des forts, des redoutes de neige,
Un grand château ;
Puis un mouchoir flottant qui couronne le siége
Comme un drapeau !

Et puis des boulets blancs, dont la grêle foudroie
Les rangs pressés !
Puis les cris triomphants des soldats, et leur joie
S'ils sont blessés !

Géographe-apprenti, quelquefois il s'amuse
A situer
Les vieux empires peints sur des cartons qu'il use
A remuer.

Un jour que, s'essayant sur la route inconnue
Qu'il mesura,
Montgolfier triomphant s'envolait dans la nue,
L'enfant pleura.

Oh ! que ne planait-il ainsi, loin de la terre,
Fier, et pareil
A l'oiseau souverain qui s'en va solitaire
Droit au soleil !

D'où vient donc cette flamme à cette jeune tête,
Et ce frisson
Quand il sent, indigné, qu'une chaîne l'arrête
Dans sa prison ?

D'où lui vient ce mépris des études vulgaires ?
Et dans son cœur
Ce tourment, où se mêle avec des bruits de guerres
Un cri vainqueur ?

A-t-il donc par un coin soulevé le grand voile
De l'avenir ?
Et d'un secret de gloire entend-il une étoile
L'entretenir ?

Non, il pense à son père, à son île captive,
A son ciel pur,
A ses rivages nus où se roule plaintive
La mer d'azur.

Il songe à son rocher qu'il aime mieux qu'un monde ;
A son berceau
Que le ciel a placé tremblant au bord de l'onde
Comme un roseau.

Puis il se dit : — Je veux épouser une fille
D'Ajaccio ;
L'été, j'établirai ma petite famille
A Vecchio.

Que nous serons heureux dans notre maison blanche
Aux gazons verts,
Qu'indique au gondolier le palmier qui se penche
Au bord des mers !

C'est là que je mourrai comme ceux de ma race !
Car, ignoré,
J'aurai passé dans l'ombre, et sans laisser ma trace
Je m'en irai !... —

Alors au fond de l'âme il sentait la tempête
Qui s'élevait !
Il l'écoutait, croisait les bras, baissait la tête ;
Puis il rêvait...

Rêvait-il qu'il faudrait par front un diadème
Dans sa maison ;
Et qu'on l'appellerait de son nom de baptême :
Napoléon ! —

« A genoux ! à genoux ! au milieu de la classe,
L'enfant mutin !
Dont l'esprit est de feu pour l'algèbre, et de glace
Pour le latin. »

A. de Beauchesne.

L'écolier. Il s'agit ici de la jeunesse de Napoléon.

Bonaparte (Napoléon) naquit à Ajaccio, en Corse, île de Méditerranée, le 15 août 1769.

Voici ce que dit une note tirée du registre de M. Berton, sous-principal de l'École militaire de Brienne.

« Napoléon de Buonaparte est entré à l'École royale militaire de Brienne-le-Château à l'âge de neuf ans huit mois cinq jours ; il y a passé cinq ans cinq mois vingt-sept jours, et en est sorti à l'âge de quinze ans deux mois deux jours, pour se rendre à l'École militaire de Paris, ainsi qu'il conste par l'extrait suivant, tiré du registre de sortie des élèves du roi.

« Le 17 octobre 1784 est sorti de l'École militaire de Brienne » M. Napoléon de Buonaparte, écuyer, né en la ville d'Ajaccio, » en l'île de Corse, le 15 août 1769, fils de noble Charles-Marie » de Buonaparte, député de la noblesse de Corse, demeurant à » ladite ville d'Ajaccio, et de dame Lætitia Ramolino, sa mère, » suivant l'acte porté au registre de réception, folio 31. Reçu » dans cet établissement le 23 avril 1779. »

1, 2, 3, 4, 5 Le professeur de mathématiques de Napoléon, le père Patrauld, aimait beaucoup Bonaparte ; il en faisait un grand cas ; il était fier de l'avoir pour élève, et il avait raison. Le jeune Napoléon étudia le latin avec une telle répugnance, qu'ayant atteint l'âge de quinze ans, il était très-faible en quatrième.

20 *Un bon marin.* Voici le compte rendu au roi par M. de Keralio, en 1784 : « M. de Buonaparte (Napoléon), né le 15 août 1769, taille de 4 pieds 10 pouces 10 lignes, a fait sa quatrième ; de bonne constitution, santé excellente, caractère soumis, honnête, reconnaissant ; conduite très-régulière ; s'est toujours distingué par son application aux mathématiques. Il sait très-passablement son histoire et sa géographie. Il est assez faible pour les exercices d'agrément et pour le latin, où il n'a fait que sa quatrième. Ce sera un excellent marin ; il mérite de passer à l'École militaire de Paris. »

25 *Des redoutes de neige.* Dans l'hiver de 1783 à 1784, si mémorable par la quantité de neiges qui s'amoncelaient sur les routes, sur les toits, dans les cours, dans toutes les campagnes enfin, à six, sept, huit pieds de hauteur ; Napoléon fut singulièrement contrarié : plus de petits jardins, plus de ces isolements heureux qu'il cherchait. Au moment de ses récréations il était forcé de se mêler à la foule de ses camarades, et de se promener avec eux en long et en large dans une salle immense. Pour s'arracher à cette monotonie de promenade, Napoléon sut remuer toute l'École en faisant sentir à ses camarades qu'ils s'amuseraient bien autrement s'ils voulaient, avec des pelles, se frayer dans la grande cour différents passages au milieu des neiges, faire des ouvrages à corne, creuser des tranchées, élever des parapets, des cavaliers, etc... « Le premier travail fini, nous pourrons, dit-il, nous diviser en pelotons, faire une espèce de siége, et, comme l'inventeur de ce nouveau plaisir, je me charge de diriger les attaques. »

La troupe joyeuse accueillit ce projet avec enthousiasme ; il fut exécuté, et cette petite guerre simulée dura l'espace de quinze jours : elle ne cessa que lorsque des graviers ou de petites pierres s'étant mêlées à la neige dont on se servait pour faire des boules, il en résulta que plusieurs pensionnaires, soit assiégeants, soit assiégés, furent assez grièvement blessés.

30 *Montgolfier* est là pour aérostat, ballon ou montgolfière. Montgolfier a bien inventé le premier ballon qui seul a pu voyager dans l'air ; mais il n'a jamais entrepris un semblable voyage. On exposa d'abord des animaux ; et plus tard Pilatre des Rosiers, le premier, eut le courage de se lancer dans l'air après plusieurs essais qu'il tenta, d'abord seul, ensuite ou avec Girond de Villette, ou le marquis d'Arlandes : l'intrépide Pilatre des Rosiers fit son dernier voyage avec M. Romain, le 14 juin 1785 ; mais cette fois lui et son compagnon périrent malheureusement.

35 Dès qu'arrivait le moment de la récréation, le jeune Napoléon courait à la bibliothèque, où il lisait avec avidité les livres d'histoire, surtout Polybe et Plutarque.

37 Les élèves de l'école de Brienne étaient invités tour à tour à la table du père Berton, principal de l'école. Le tour de Bonaparte étant venu, des professeurs, qui le savaient admirateur de Paoli, affectèrent d'en mal parler. « Paoli, répliqua Bonaparte, était un grand homme, il aimait son pays ; et jamais je ne pardonnerai à mon père, qui a été son adjudant, d'avoir concouru à la réunion de la Corse à la France. Il aurait dû suivre sa fortune, et succomber avec lui. »

LE LOUP ET L'AGNEAU.



La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Nous l'allons montrer tout à l'heure.
Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vais désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né?
Reprit l'agneau ; je tète encor ma mère. —
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère? —
Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens,
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

LA FONTAINE.

1 *La meilleure* veut dire seulement la plus forte. Il ne faudrait pas prendre ce vers comme une moralité. La Fontaine a voulu

prouver que les méchants se sentent obligés de justifier leurs mauvaises actions, même quand ils sont les plus forts; qu'ainsi ils savent bien qu'ils ont tort de mal faire.

[9] Nous allons le montrer.

[12] Que je vais me désaltérant.

[16] Tu dis du mal l'an passé.

L'ENFANT ET LE MAITRE D'ÉCOLE.



Dans ce petit récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école;
L'enfant lui crie : Au secours! je péris!
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : Ah! le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin!
Que les parents sont malheureux qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! et que je plains leur sort!
Ayant tout dit, il mit l'enfant à bord.
Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connaître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé! mon ami, tire-moi du danger;
Tu feras après ta harangue.

LA FONTAINE.

[2] La remontrance inutile.

[3] Se laissa tomber.

[4] *La Seine*, rivière qui traverse Paris.

[12] De le gronder. — *Babouin*, espèce de singe.

[14] Et puis prenez soin de tels méchants enfants!

[16] Ce maître est bien grossier dans ses expressions; aussi La Fontaine a-t-il dit plus haut qu'il était un sot, manquant d'esprit, de bon sens et de bon ton.

[18] Il le mit à terre.

[20] *Pédant* : on appelle ainsi un homme qui sait peu, mais qui croit savoir beaucoup et qui en est très-vain.

Les bons maîtres méritent tous nos respects, tout notre attachement; à ceux-là, on n'a pas besoin de leur dire les deux derniers vers de notre fable.

LE CHAT ET LA LUNETTE.



Un chat sauvage et grand chasseur
S'établit, pour faire bombance,
Dans le parc d'un jeune seigneur,
Où lapins et perdrix étaient en abondance.
Là ce nouveau Nembrod, la nuit comme le jour,
A la course, à l'affût également habile,
Poursuivait, attendait, immolait tour à tour
Et quadrupède et volatile.
Les gardes épiaient l'insolent braconnier.
Mais dans le fort du bois caché près d'un terrier,
Le drôle trompait leur adresse.
Cependant il craignait d'être pris à la fin,
Et se plaignait que la vieillesse
Lui rendît l'œil moins sûr, moins fin.
Ce penser lui causait souvent de la tristesse,
Losqu'un jour il rencontre un petit tuyau noir
Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes;
C'était une de ces lunettes
Faites pour l'Opéra, que, par hasard, un soir,
Le maître avait perdue en ce lieu solitaire.
Le chat d'abord la considère,
La touche de sa griffe, et de l'extrémité
La fait à petits coups rouler sur le côté,
Court après, s'en saisit, l'agite, la remue,
Étonné que rien n'en sortît.
Il s'avise à la fin d'appliquer à sa vue
Le verre d'un des bouts; c'était le plus petit.
Alors il aperçoit sous la verte coudrette
Un lapin que ses yeux tout seuls ne voyaient pas.
Ah! quel trésor! dit-il en serrant sa lunette
Et courant au lapin, qu'il croit à quatre pas.
Mais il entend du bruit; il reprend sa machine,
S'en sert par l'autre bout, et voit dans le lointain
Le garde qui vers lui chemine.
Pressé par la peur, par la faim,
Il reste un moment incertain,
Hésite, réfléchit, puis de nouveau regarde :
Mais toujours le gros bout lui montre loin le garde,
Et le petit tout près lui fait voir le lapin.

Croyant avoir le temps, il va manger la bête;
Le garde est à vingt pas qui vous l'ajuste au front,
Lui met deux balles dans la tête,
Et de sa peau fait un manchon.
Chacun de nous a sa lunette,
Qu'il retourne suivant l'objet :
On voit là-bas ce qui déplaît,
On voit ici ce qu'on souhaite.

FLORIAN.

[2] *Bombance*, chère abondante, extraordinaire.

[3] *Parc*, lieu enclos, d'une certaine étendue, pour la promenade ou la chasse.

[5] Nembrod, fils de Chus, petit-fils de Cham, arrière-petit-fils de Noé. Il était grand chasseur.

[6] *A l'affût*, en un lieu où l'on se cache pour attendre le gibier.

[7] *Immoler*, offrir en sacrifice.

[8] *Quadrupède*, animal qui a quatre pieds ou quatre pattes. — *Volatile*, tout animal qui a des ailes pour voler ou s'élever en l'air.

[9] *Les gardes*, sous-entendu *chasse*; garde-chasse, homme chargé de garder les lieux où est le gibier. — *Braconnier*. Un homme qui tue beaucoup de gibier sur ses terres, ou sur celles d'autrui sans permission, pour avoir un profit de la chasse.

[10] *Terrier*. Trou dans la terre, servant à cacher certains animaux.

[15] *Penser*, pensée.

[17] *Glaces*, verres.

[19] *Opéra*, salle de spectacle où l'on chante et où l'on danse.

[21] *Considère*, regarde attentivement.

[24] *S'en saisit*, la prend à lui.

[28] *Coudrette*, vieux mot; on dit *coudraie*, ou lieu planté de coudriers, ou noisetiers sauvages.

[34] *Chemine*, fait du chemin, marche.

[36] *Incertain*, ne sachant que faire.

LE LION ET LE RAT.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde;
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un lion,
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

LA FONTAINE.

[6] *Assez à l'étourdie*, assez étourdiment.

[12] Cependant il arriva.

[13] Fut pris dans des filets.

PAROLE DE SOCRATE.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censurait son ouvrage :
L'un trouvait les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage;
L'autre blâmait la face; et tous étaient d'avis
Que les appartements en étaient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !
Le bon Socrate avait raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose :
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

LA FONTAINE.

Socrate, philosophe grec qu'on appelait le plus sage des hommes. Il vivait 450 ans avant J.-C.

[3] *Les dedans*, les pièces de l'intérieur.

[5] *La face*, la façade.

[7] *Tournait à peine*, à peine y pouvait-on remuer.

LE LAPIN ET LA SARCELLE.

Unis dès leurs jeunes ans
D'une amitié fraternelle,
Un lapin, une sarcelle
Vivaient heureux et contents.
Le terrier du lapin était sur la lisière
D'un parc bordé d'une rivière.
Soir et matin nos bons amis,
Profitant de ce voisinage,
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,
L'un chez l'autre étaient réunis.
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,
Ils n'en trouvaient point de si belles
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance;
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait :
Si l'un avait du mal, son ami le sentait;
Si d'un bien, au contraire, il goûtait l'espérance,

Tous deux en jouissaient d'avance.
Tel était leur destin lorsqu'un jour, jour affreux !
Le lapin, pour dîner, venant chez la sarcelle,
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle ;
Personne ne répond à ses cris douloureux.
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,
S'incline par-dessus les flots,
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.
Hélas ! s'écriait-il, m'entends-tu ? réponds-moi,
Ma sœur, ma compagne chérie ;
Ne prolonge pas mon effroi :
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie :
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.
Disant ces mots, il court, il pleure,
Et, s'avançant le long de l'eau,
Arrive enfin près du château
Où le seigneur du lieu demeure.
Là notre désolé lapin
Se trouve au milieu d'un parterre,
Et voit une grande volière
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.
L'amitié donne du courage :
Notre ami sans rien craindre approche du grillage,
Regarde, et reconnaît... ô tendresse ! ô bonheur !
La sarcelle : aussitôt il pousse un cri de joie ;
Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,
De ses quatre pieds il s'emploie
A creuser un secret chemin
Pour joindre son amie, et par ce souterrain
Le lapin tout à coup entre dans la volière
Comme un mineur qui prend une place de guerre.
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.
Lui court à la sarcelle, il l'entraîne à l'instant
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir
De plaisir.
Quel moment pour tous deux ! que ne sais-je le peindre,
Comme je saurais le sentir !
Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,
En voyant le dégât commis dans sa volière,
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :
Mes fusils, mes furets, criait-il en colère.
Aussitôt fusils et furets
Sont tout prêts.
Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles,
Fouillant les terriers, les broussailles ;
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes.
Dans le funeste jour de Cannes
On mit moins de Romains à bas.
La nuit vient ; tant de sang n'a point éteint la rage
Du seigneur, qui remet au lendemain matin
La fin de l'horrible carnage.
Pendant ce temps notre lapin,
Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle,
Attendait en tremblant la mort,
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord
Pour ne pas mourir devant elle.
Je ne te quitte point, lui répondait l'oiseau ;
Nous séparer serait la mort la plus cruelle.
Ah ! si tu pouvais passer l'eau !
Pourquoi pas ? Attends-moi... La sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des canards ; elle l'emplit bien vite
De feuilles de roseau, les presse, les unit
Des pieds, du bec en forme un batelet capable
De supporter un lourd fardeau ;
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui servira de câble.
Cela fait, et le bâtiment
Mis à l'eau, le lapin entre doucement
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,
Tandis que devant lui la sarcelle nageant
Tire le brin de jonc, et s'en va dirigeant
Cette nef à son cœur si chère.
On aborde, on débarque, et jugez du plaisir !
Non loin du port on va choisir
Un asile où, coulent des jours dignes d'envie,
Nos bons amis, libres, heureux,
Aimèrent d'autant plus la vie,
Qu'ils se la devaient tous les deux.

FLORIAN.



La sarcelle, oiseau de rivière.

[1] *Jeunes ans*, dès leur jeunesse.

[5] *Terrier*. Creux, trou dans la terre, servant de retraite aux lapins. — *Lisière*, partie qui borde.

[15] *En commun*. Ce que l'un avait, l'autre l'avait aussi.

[24] *L'âme toute saisie*, l'âme prise de frayeur.

[26] *Les flots*, l'eau de la rivière.

[31] *C'en est fait de ma vie*, ma vie est terminée, finie.

[33] *Expirer*, rendre l'air qu'on respire, mourir.

[39] *Volière*, lieu fermé d'un grillage de fil d'archal, ou fil de fer, pour y tenir les oiseaux qu'on veut garder.

[50] *Un mineur*. Le soldat de l'arme du génie, qui en temps de guerre creuse les terres, y met de la poudre pour faire sauter des remparts, des ponts, etc. — *Place de guerre*, ville qui a des remparts, des bastions, etc., pour se défendre contre les ennemis.

[59] *Ils n'étaient pas au bout*, ils n'avaient pas fini.

61 *D'exterminer*, détruire, faire périr entièrement.

63 *Furets*, petits animaux, sorte de belettes, qui font la guerre aux lapins et les tuent en entrant dans les terriers.

65 *Jeunes tailles*, les arbres jeunes, taillés nouvellement.

67 *Trépas*, mort.

68 *Styx*, nom d'un des fleuves de l'enfer mythologique. — *Manes*, chez les anciens, ombres, âmes des morts.

69 *Cannes*. Petit village d'Apulie, où Annibal tua 40,000 Romains.

76 *A bas*, par terre.

75 *Tapi*, caché.

77 *Conjurait*. Suppliait.

86 *Batelet*, très-petit bateau.

89 *Câble*, la grosse corde des vaisseaux; les petites cordes sont appelées par les marins des *fils*.

90 *Bâtiment* est là pour désigner le *batelet*, comme aussi les mots *vaisseau*, *esquif*, *nef*.

98 *Asile*, demeure, habitation. — *Où coulant des jours*, où passant des jours comme on en voudrait passer, *dignes d'envie*.

101 *Ils se la devaient tous les deux*: la sarcelle devait la vie au lapin, et celui-ci à la sarcelle.

LE PAYSAN DU DANUBE.



Il ne faut point juger les gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance :
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope et certain paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connait les premiers : quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue :
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché :
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous sénat, assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs lois.
Témoin nous, que punit la romaine avarice :
Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère;
Et mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs; et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous laissons nos chères compagnes,
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler, pour Rome, un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les : ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère

A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.
A ces mots il se couche : et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice, et ce fut la vengeauce
Qu'en crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs ; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome
Cette éloquence entretenir.

La Fontaine.

[3] Ce souriceau, charmé de l'air doucereux du chat, fut sur le point de s'aller livrer entre ses pattes. Fable 5, livre VI.

[6] Socrate était, dit-on, fort laid de corps.

[7] *Danube*, grand fleuve d'Allemagne. — *Marc-Aurèle*, sage empereur romain qui vivait dans le deuxième siècle.

[15] *Sayon*, espèce de blouse.

[18] *Ainsi bâti*, ainsi fait.

[19] *Que lave*, que baigne.

[21] Le mal que nous avons fait aux autres peuples est puni par celui qu'ils nous font.

[20] *Die* pour *dise*.

[24] *Germains*, les Allemands.

[31] *Préteurs*, gouverneurs romains envoyés chez les peuples conquis.

[53] La sainteté des autels consacrés aux dieux.

[55] *Immortels*, les dieux, qui ne mouraient point.

[65] *Cités*, villes.

[71] *Leurs jours bientôt bornés*, bientôt terminés, qu'ils meurent.

[75] *Pourpre* veut dire ici le manteau des sénateurs, qui était teint en pourpre ou rouge de diverses nuances. La couleur pourpre était fort chère.

[87] *Sauvage*, tout individu qui ne fait pas partie d'une société civilisée.

[88] *Patrice*, sénateur, comme si nous disions un pair d'Angleterre ou de France.

LA COLOMBE ET LA FOURMI.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis y tombe.
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmis arrive.
Elle se sauve. Et là-dessus
Passe un certain croquant qui marchait les pieds nus :
Ce croquant par hasard avait une arbalète.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.
Le villain retourne la tête :
La colombe l'entend, part et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

La Fontaine.

[2] Anciennement on écrivait *fourmis* avec un *s* au singulier.

[3] *Océan*, vaste mer.

[9] *Promontoire*, langue de terre élevée qui s'avance dans la mer.

[10] *Un certain croquant*, un pauvre paysan, un villageois. On leur avait donné ce nom sous Louis XIII, en 1637, à cause d'une insurrection.

[11] *Arbalète*, arc pour tirer des flèches, armé d'une détente.

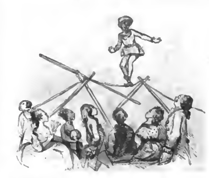
[13] La colombe était attachée au char de Vénus ; Vénus, en mythologie, était la déesse de la beauté.

[16] *Le villain*, le villageois, le campagnard, le paysan.

[17] *Et tire de long*, et fait grand chemin, s'en va bien loin.

[18] S'il avait tué la colombe, le paysan n'aurait dépensé qu'une obole pour sa flèche ; et il aurait eu une colombe ou un pigeon pour une petite monnaie qui ne valait pas à Athènes plus d'un denier, ou la douzième partie d'un sou de France.

LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER.



Sur la corde tendue un jeune voltigeur
Apprenait à danser ; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit ;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche sans qu'on le voie
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : « A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse ?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté. »
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
Il se cassa le nez et tout le monde en rit.
Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit

Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine;
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

FLORIAN.

1 *Voltigeur*, qui voltige, qui semble voler sur la corde.
4 *Maint*, plusieurs, beaucoup.
5 *Étroit chemin*, la corde où il marche.
6 *Balancier*, long et lourd bâton qui, pris par le milieu, aide le danseur de corde à garder l'équilibre. — *L'air libre*, l'air aisé, rien ne le gênant.
11 *Qui rasent*, qui semblent toucher en passant vite.
20 *Chancelle*, près de tomber.
23 *Sans frein*, sans retenue : le frein retient le cheval.
24 *L'autorité*. Ceux qui ont pouvoir de gouverner les hommes: les parents, les maîtres, les ministres, les juges, etc.

CONTE D'ENFANT.



Il ne faut plus courir à travers les bruyères,
Enfant, ni sans congé vous hasarder au loin.
Vous êtes très-petit et vous avez besoin
Que l'on vous aide encore à dire vos prières.
Que feriez-vous aux champs si vous étiez perdu?
Si vous ne trouviez plus le sentier du village?
On dirait : » Quoi, si jeune, il est mort? c'est dommage! »
Vous crieriez... De si loin seriez-vous entendu?
Vos petits compagnons, à l'heure accoutumée,
Danseraient à la porte et chanteraient tout bas;
Il faudrait leur répondre, en la tenant fermée :
» Une mère est malade, enfants, ne chantez pas! »
Et vos cris rediraient : » O ma mère! ô ma mère! »
L'écho vous répondrait, l'écho vous ferait peur;
L'herbe humide et la nuit vous transiraient le cœur.
Vous n'auriez à manger que quelque plante amère :
Point de lait, point de lit!... Il faudrait donc mourir?
J'en frissonne! et vraiment ce tableau fait frémir.
Embrassons-nous, je vais vous conter une histoire;
Ma tendresse pour vous éveille ma mémoire.
» Il était un berger veillant avec amour
Sur des agneaux chéris, qui l'aimaient à leur tour.
Il les désaltérait dans une eau claire et saine,
Les baignait à la source et blanchissait leur laine;
De serpolet, de thym parfumait leur repas;
Des plus faibles encor guidait les premiers pas,
D'un ruisseau quelquefois permettait l'escalade.
Si l'un d'eux, au retour, traînait un pied malade,
Il était dans ses bras tout doucement porté;
Et, la nuit, sur son lit, dormait à son côté;
Réveillés le matin par l'aurore vermeille,
Il leur jouait des airs à captiver l'oreille;
Plus tard, quand ils broutaient leur souper sous ses yeux,
Aux sons de sa musette il les rendait joyeux.
Enfin il renfermait sa famille chérie
Dedans la bergerie.
Quand l'ombre sur les champs jetait son manteau noir,
Il leur disait : » Bonsoir,
» Chers agneaux! sans danger reposez tous ensemble :
» L'un par l'autre pressés, demeurez chaudement;
» Jusqu'à ce qu'un beau jour se lève et nous rassemble,
» Sous la garde des chiens dormez tranquillement. »
Les chiens rôdaient alors, et le pasteur sensible
Les revoyait heureux dans un rêve paisible.
Eh! ne l'étaient-ils pas? Tous bénissaient leur sort,
Excepté le plus jeune : hardi, malin, folâtre,
Des fleurs, du miel, des blés et des bois idolâtre,
Seul il jugeait tout bas que son maître avait tort.
Un jour, riant d'avance, et roulant sa chimère,
Ce petit fou d'agneau s'en vint droit à sa mère,
Sage et vieille brebis soumise au bon pasteur:
» Mère! écoutez, dit-il : d'où vient qu'on nous enferme?
» Les chiens ne le sont pas, et j'en prends de l'humeur.
» Cette loi m'est trop dure, et j'y veux mettre un terme.
» Je vais courir partout, j'y suis très-résolu.
» Le bois doit être beau pendant le clair de lune :
» Oui, mère, dès ce soir je veux tenter fortune;
» Tant pis pour le pasteur, c'est lui qui l'a voulu:
» — Demeurez, mon agneau, dit la mère attendrie;
» Vous n'êtes qu'un enfant bon pour la bergerie;
» Restez-y près de moi! si vous voulez partir,
» Hélas! j'ose pour vous prévoir un repentir.
» — J'ose vous dire non, » cria le volontaire...
Un chien les obligea tous les deux à se taire.
Quand le soleil couchant au parc les appela,
Et que par flots joyeux le troupeau s'écoula,
L'agneau sous une haie établit sa cachette.
Il avait finement détaché sa clochette.
Dès que le parc fut clos, il courut à l'entour,
Il jouait, gambadait, sautait à perdre haleine.
» Je voyage, dit-il, je suis libre à mon tour!
» Je ris, je n'ai pas peur : la lune est claire et pleine :
» Allons au bois, dansons, broutons! » Mais, par malheur,
Des loups pour leurs enfants cherchaient alors curée :
Un peu de laine, hélas! sanglante et déchirée,
Fut tout ce que le vent daigna rendre au pasteur.
Jugez comme il fut triste, à l'aube renaissante!
Jugez comme on plaignit la mère gémissante!
» Quoi! ce soir, cria-t-elle, on nous appellera,
» Et ce soir... et jamais l'agneau ne répondra! »
En l'appelant en vain elle affligea l'Aurore;
Le soir elle mourut en l'appelant encore.

Mme DESBORDES-VALMORE.

L'ALOUETTE ET SES PETITS AVEC LE MAITRE D'UN CHAMP.



Ne t'attends qu'à toi seul : c'est un commun proverbe.
Voici comme Ésope le mit
En crédit.
Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, et que tout pullule dans le monde,
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avait laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force, enfin, elle se résolut
D'imiter la nature, et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve et fait éclore,
A la hâte : le tout alla du mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle,
Écoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vint avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il ; allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain, dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais : voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor, le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devraient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents.
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parents, mère ! c'est à cette heure...
Non, mes enfants, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille ;
C'est là notre plus court, et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que le dessein fut su de l'alouette,
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants !
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants,
Délogèrent tous sans trompette.

LA FONTAINE.

1 *Ne t'attends qu'à toi seul*, cela est devenu proverbe.
7 *Pullule*, multiplie en abondance et en même temps. Au printemps et en été on voit les feuilles, les fleurs, pousser tout à coup ; les oiseaux font leurs petits, les insectes bourdonnent et voltigent dans les campagnes.
17 *Nitée*, tous les petits du nid, la nichée.
24 *Avecque* ; on dit avec, on n'emploie plus avecque.— *Comme il viendra*, comme je suis sûre qu'il viendra.
64 *C'est ce coup* ; c'est pour le coup, c'est maintenant.

LE COQ ET LE RENARD.



Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer ; descends que je t'embrasse :
Ne me retarde point, de grâce ;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.

Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle
Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix :
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre baiser tous.
Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire :
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses grègues, gagne au haut,
Mal content de son stratagème;
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur :
Car c'est donble plaisir de tromper le trompeur.

La Fontaine.

[3] *Matois*, fin, rusé.

[8] *Vingt postes.* A ce compte, le renard aurait eu à faire quarante lieues; il faut croire qu'il a voulu dire : J'ai à faire vingt haltes comme celle-ci.

[9, 10] *Pouvez vaquer à vos affaires;* vous pouvez continuer tranquillement vos occupations, sans avoir besoin de vous garder contre les renards.

[12] Faites-en, dès ce soir, les feux de joie, de réjouissance; c'était la mode anciennement : on le fait encore aujourd'hui daos quelques provinces de la France; on allume de grands feux la nuit pour une grande fête, pour un grand événement.

[19, 20] Et c'est pour moi une double joie de l'apprendre de toi.

[21] *Qui, je m'assure*, qui, j'en suis assuré, certain, sont des conrriers.

[22] Qu'on envoie pour annoncer cette paix, dont parle le renard.

[24] *Entre-baiser*, se baiser plusieurs à la fois, l'un rendant l'embrassade à l'autre.

[25] *Ma traite*, chemin à faire sans s'arrêter.

[28] *Tire ses grègues*, remonte sa culotte, pour qu'elle ne lui tombe pas en chemin, et se met à courir au plus vite, par les hauts chemins, où ne sont pas les deux chiens-lévriers, si lestes, qui attraperaient bien certainement le renard.

[29] *Mal content de son stratagème*, mécontent de sa ruse, qui ne lui avait pas réussi comme pour le fromage de maître corbeau.

LE SINGE ET LE CHAT.

Bertrand avec Raton, l'un singe et l'autre chat,
Commensaux d'un logis, avaient un commun maître.
D'animaux malfaisants c'était un très-bon plat :
Ils n'y craignaient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout; Raton, de son côté,
Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres-fripons
Regardaient rôtir des marrons.
Les escroquer était une très-bonne affaire :
Nos galants y voyaient double profit à faire,
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.
Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître;
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu,
Certes marrons verraient beau jeu.
Aussitôt fait que dit : Raton, avec sa patte,
D'une manière délicate
Écarte un peu la cendre, et retire les doigts;
Puis les reporte à plusieurs fois;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque.
Et cependant Bertrand les croque.
Une servante vient : adieu mes gens. Raton
N'était pas content, ce dit-on.
Aussi ne le sont pas la plupart de ces princes
Qui, flattés d'un pareil emploi,
Vont s'échauder en des provinces
Pour le profit de quelque roi.

La Fontaine.



[3] *Commensaux*, mangeant à la même table et étant nourris par le même maître à qui ils appartenaient.

[4] Ils ne craignaient personne chez leur maître.

[5, 6] C'était toujours ces deux animaux qui gâtaient tout, et on n'en pouvait soupçonner personne autre.

[24] *Et cependant*, et pendant que *Raton* les tire du feu, *Bertrand* les croque.

[26] *Ce dit-on*, pour : cela dit-on.

L'ÉCOLIER.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez!... Il tâchait d'obéir :
Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir.
Il pleure, et suit des yeux une abeille qui vole.
« Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler?
» Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire :
» Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire :
» Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler?
» — Non, dit-elle; j'arrive et je suis très-pressée.
» J'avais froid; l'aquilon m'a longtemps oppressée :

» Enfin j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
» Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
» Voyez! j'en ai déjà puisé dans quatre roses;
» Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
» Vite, vite à la ruche! on ne rit pas toujours:
» C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »

Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver.

Une hirondelle passe: elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui joue;
Et dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
« Oh! bonjour! dit l'enfant, qui se souvenait d'elle,
» Je t'ai vue à l'automne. Oh! bonjour, hirondelle!
» Viens, tu portais bonheur à ma maison; et moi,
» Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en donner, toi?
» Jouons. — Je le voudrais, répond la voyageuse,
» Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
» Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps:
» Ils rêveraient ma mort si je tardais longtemps.
» Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
» J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
» Nous allons relever nos palais dégarnis:
» L'herbe croît, c'est l'instant des amours et des nids.
» J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
» Je vais chercher mes sœurs, là-bas sur le chemin.
» Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère,
» Il en faut profiter, je me sauve... à demain! »

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas, pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds et tombe auprès de lui.

Un dogue l'observait du seuil de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer, retient sa grosse voix.
Hélas! peut-on crier contre un enfant qui pleure?



» Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu?
» Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre:
» Voyez! ma main est rouge, il en est cause. Au jeu
» Rien ne fatigue, on rit; et moi je voudrais vivre
» Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
» Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours:
» Je suis très-mécontent, je n'aime aucune affaire.
» Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.

» — Écolier! voyez-vous ce laboureur aux champs!
» Eh bien! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.
» Il est très-vigilant; je le suis plus, peut-être.
» Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
» J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent, mais ferme,
» Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
» Pour vous-même on travaille; et, grâce à vos brebis,
» Votre mère, en chantant, vous file des habits.
» Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
» Allez donc à l'école; allez, mon petit ange!
» Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux:
» L'ignorance toujours mène à la servitude.
» L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend
» l'étude:

» Enfant, vous serez homme et vous serez heureux;
» Les chiens vous serviront. » L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue il pense, il marche, il court
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école un peu tard il arrive gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

Mme Desbordes Valmore.

LES DEUX PIGEONS



Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyrs : qui vous presse? un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut;
Bon soupé, bon gîte, et le reste?
Ce discours ébranla le cœur

De notre imprudent voyageur :
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point.
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :
Je reviendrai dans peu, conter de point en point
Mes aventures à mon frère ;
Je le désennuirai. Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.
A ces mots, en pleurant, ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne, et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor, que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu,
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès, cela lui donne envie ;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs
Les menteurs et traîtres appâts.
Le lacs était usé ; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt ; et le pis du destin
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut pour ce coup que ses malheurs
Finiraient par cette aventure :
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse,
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié,
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna ;
Que bien, que mal, elle arriva
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints : et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

La Fontaine.

4 *Lointain*, bien loin.

12 Attendez le beau temps. — *Un corbeau*. Nous avons déjà dit que la présence d'un corbeau annonçait, chez les anciens, quelque mauvaise nouvelle.

15 *Faucons*, oiseaux de proie. — *Réseaux*, filets à prendre les oiseaux.

28 *M'avint*, m'arriva.

39, 40 *Lacs*, lacet, réseau, filet pour attraper les oiseaux, sous lequel on avait attaché un pigeon, afin d'y faire venir les autres au moyen de cet *appât* trompeur et traître, par ce blé qui attirait le pigeon, si confiant, si inexpérimenté.

43 Il y laissa quelque plume. — *Et le pis du destin*, et pour comble d'infortune.

44 *Vautour*, oiseau de proie, qui mange les petits oiseaux et les déchire avec ses *serres*, ses ongles.

47 *Forçat*, homme coupable de quelque crime, que la justice et les lois ont envoyé aux galères ou bagnes expier, pendant un temps ou pendant sa vie, sa mauvaise conduite. On attache un boulet de canon au pied du forçat pour qu'il puisse difficilement s'échapper de sa prison.

48 *Le vautour* était prêt à l'attraper, à le *lier* avec ses serres.

49 *Aigle*, le roi des oiseaux, le plus fort, le plus courageux, le plus vorace.

50 Le pigeon profita du moment où ces deux oiseaux de proie allaient se battre à qui le mangerait.

51 *Masure*, petite et pauvre maisonnette.

55 *Fronde*, une corde de trois ou quatre pieds de long, au milieu de laquelle se trouvent cinq ou six mailles qui peuvent contenir une pierre, pour la lancer au loin. On joint les deux bouts de la corde dans sa main, on la fait tourner rapidement, et pour lancer la pierre il suffit de lâcher un des bouts de la corde, l'autre bout restant pris aux deux doigts de la main droite. Les anciens peuples, avant l'invention de la poudre à canon, se servaient très-adroitement de la fronde. On les appelait des *frondeurs*. — *Plus d'à moitié*, plus qu'à moitié.

56 *Volatile*, qui vole, qui a des ailes.

61 *Que bien, que mal*, tant bien que mal.

63 Voilà que nos deux amis se rejoignent.

Nous supprimons le restant de la fable, dont le sens n'est pas à la portée des enfants. Ce sera à la mère à tirer la moralité si simple et si douce du plus charmant récit que le poète ait jamais inventé.

LE SINGE ET LE LÉOPARD.



Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.
Ils affichaient chacun à part.
L'un d'eux disait : Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu : le roi m'a voulu voir ;
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée,
Et vergetée, et mouchetée.
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait : bientôt chacun sortit.
Le singe de sa part disait : Venez, de grâce ;
Venez, messieurs : je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant,

Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape de son vivant,
Tout fraîchement en cette ville,
Arrive en trois bateaux exprès pour vous parler :
Car il parle, on l'entend; il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux : et le tout pour six blancs;
Non, messieurs, pour un sou : si vous n'êtes contents,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte
Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables;
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardants.
Oh! que de grands seigneurs, au léopard semblables,
N'ont que l'habit pour tous talents!

LA FONTAINE.

3 *A la foire.* Lieu où se tiennent les marchands, à certaines époques de l'année. Il s'y réunit aussi de petits spectacles en plein air; on y montre des animaux curieux ou qui savent faire des tours, comme le singe. Le léopard est un animal à quatre pattes, carnassier, féroce; il ressemble au chat, mais il est beaucoup plus gros : son poil est brun-clair ou fauve, marqueté de noir.

8 Ils mettaient chacun à leur porte des affiches où se lisaient les paroles qui suivent; car on sent bien que ce ne sont pas les animaux eux-mêmes qui parlent au public qui doit payer pour les voir.

10 *Partant*, ainsi donc.

12 *De sa part*, de son côté.

15 *Sur soi*, sur lui.

17 *Bertrand*, nom d'un singe que La Fontaine a mis dans sa fable intitulée *Le singe et le chat.*

20 *Arrive en trois bateaux* : expression proverbiale qu'on emploie ironiquement pour désigner quelque chose de fort rare, puisqu'on a donné au bateau qui le portait deux bateaux d'escorte; ainsi fait-on lorsqu'un prince ou une princesse voyage sur mer ou qu'on envoie des sommes d'argent d'une contrée à une autre.

21 *Baller*, danser et chanter à la fois.

23 *Six blancs*, deux sous et demi.

LE PETIT SAVOYARD.

PARIS, CHANT II.



« J'ai faim, vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez, la neige tombe et la terre est glacée;
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

« Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent;
Donnez, peu me suffit : je ne suis qu'un enfant,
Un petit sou me rend la vie.

« On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain;
Plusieurs ont raconté, dans nos forêts lointaines,
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines :
Eh bien! moi, je suis pauvre et je vous tends la main.

« Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir? Dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid; eh bien! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

« Il ne m'écoute pas, il fuit;
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

« Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière,
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

« Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi...
Hélas! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi!
« Non, l'on ne meurt point à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh! que sert d'espérer! Que puis-je attendre enfin?
J'avais une marmotte[1], elle est morte de faim. »

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête :
Et la neige, en tombant, la couvrait à demi,
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous, celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère;
Lui, docile et confus, se levait à leur voix :
Il s'étonnait d'abord; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

LE RETOUR, CHANT III.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles!

1 Les Savoyards enfants voyagent avec une marmotte, animal de leurs montagnes, qu'ils font voir aux passants.

15, 16 L'autre chien, Laridon, mal élevé à la cuisine, allait toujours avec des chiens qui n'étaient pas de sa race.

18, 19, 20 De lui naquirent en grand nombre les chiens *tournebroches*, petits, trapus, à jambes tortues, qu'on place sous le manteau de la cheminée, dans une roue en bois, où, en marchant sans avancer d'un pas, ils font tourner la broche, qui contient les choses à rôtir. Ces chiens forment une race à part; ils fuient tant qu'ils peuvent la peine qu'on leur donne, celle de tourner la broche, et sont des chiens poltrons, l'opposé, le contraire, l'antipode des *Césars*, dont le nom seul rappelle le courage.

21 Voilà un vers qui fait proverbe : c'est-à-dire, on n'imite pas toujours, on ne prend pas pour exemple les qualités et les vertus de ses grands-pères, de son père.

22 Si l'on se néglige, avec le temps le fils d'un homme distingué n'est plus qu'un homme ordinaire, s'il n'est pire encore.

23, 24 Faute de travail et d'étude, à force de paresse et de négligence, tel enfant qui, né avec des dispositions, aurait pu être charmant, instruit, n'est malheureusement bon qu'à être un tournebroche, un Laridon, tandis qu'il aurait été, s'il l'eût voulu, un César, c'est-à-dire un homme célèbre.

LE GLAND ET LA CITROUILLE.



Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.
Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là!
Hé parbleu! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire,
C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit?
Dieu s'est mépris : plus je contemple
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo.
Cette réflexion embarrassant notre homme :
On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit.
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe, le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille; et portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage :
Oh! oh! dit-il, je saigne! et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
Et que ce gland eût été gourde?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause.
Et, louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

LA FONTAINE.

Le gland, fruit du chêne, arbre qui s'élève quelquefois jusqu'à cent pieds de hauteur.

3 *Je la treuve*, se disait autrefois, au lieu de je la trouve.

13 Au conseil de Dieu, sur qui le curé prêche à l'église.

19 *Quiproquo*. Méprise, une chose pour une autre.

23 *En pâtit*, en souffre.

29 *Gourde*, espèce de calebasse, moins grosse que la citrouille, qu'on laisse sécher, et dans laquelle les gens de la campagne mettent de l'eau ou du vin.

LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS.

Une tortue était, à la tête légère,
Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays.
Volontiers on fait cas d'une terre étrangère :
Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
Deux canards, à qui la commère
Communiqua ce beau dessein,
Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire.
Voyez-vous ce large chemin?
Nous vous voiturerons, par l'air, en Amérique :
Vous verrez mainte république,
Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse en fit autant. On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.
La tortue écouta la proposition.
Marché fait, les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.
Dans la gueule, en travers, on lui passe un bâton.
Serrez bien, dirent-ils; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée, on s'étonne partout
De voir aller en cette guise
L'animal lent et sa maison
Justement au milieu de l'un et l'autre oison.
Miracle! criait-on, venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
La reine! vraiment oui; je la suis en effet :
Ne vous en moquez point. Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose,

Car, lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscrétion de sa perte fut cause.
Imprudence, babil, et sotte vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage :
Ce sont enfants tout d'un lignage.

LA FONTAINE.

[1] Il était un jour une tortue qui était une étourdie, une tête sans cervelle, une folle. Il y a deux sortes de tortues, l'une ne vit guère que dans la mer, l'autre qui n'habite que la terre. On met quelquefois celle-ci dans les jardins.

[4] Bien des gens qui ne peuvent marcher demandent pourtant à sortir de la maison.

[9] *Amérique*, la quatrième partie du globe, séparée de l'Europe par la mer.

[13] *Ulysse*, héros grec qui voyagea beaucoup. On ne se serait pas attendu à voir Ulysse cité, par des canards, à propos du voyage d'une tortue.

[17] *La pèlerine; pèlerins et pèlerines* voyageant sans cesse pour aller à Jérusalem ou autres lieux saints pour y faire pénitence de leurs fautes.

[22] *Guise*, manière, façon.

[31] *Oison*, petit de l'oie; les canards sont de la famille.

[35] *Parentage*, parenté.

[36] *Lignage*, d'une même famille.

LE COQ ET LA PERLE.

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire.
Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon :
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire.

LA FONTAINE.

[1] *Détourna*, prit en cachette, en fraude; de l'endroit où elle était, il la porta ailleurs.

[3] Au premier lapidaire riche. Le lapidaire fait le commerce des pierres fines, et les taille parfois; la perle n'est pas une pierre fine; on la trouve dans une espèce d'huître; elle a une grande ou une petite valeur, selon sa beauté ou sa forme.

[5] *Mil* ou millet, petite graine jaune qui se donne aux oiseaux qu'on veut nourrir.

[6] Me conviendrait mieux.

[8] *Manuscrit*. Avant l'invention de l'imprimerie un manuscrit, c'est-à-dire un livre sur papier ou sur parchemin, écrit avec soin et contenant assez souvent de jolies peintures, appelées *miniatures*. Ce manuscrit valait quelquefois beaucoup d'argent. Un homme instruit ne laisserait pas échapper un pareil objet pour une pièce d'argent, pour un *ducaton*, qui pouvait valoir quatre ou cinq francs.

LA VEILLE DE NOEL.



Entre mes doigts guide ce lin docile,
Pour mon enfant tourne, léger fuseau;
Seul tu soutiens sa vie encor débile;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Les entends-tu, chaste Reine des anges,
Ces tintements de l'airain solennel [1] ?
Le peuple, en foule entourant ton autel,
Avec amour répète tes louanges.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Si je ne puis unir aux saints mystères [2]
Des vœux offerts sous les sacrés parvis,
Si le devoir me retient près d'un fils,
Prête l'oreille à mes chants solitaires.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Porte des cieux, Vase élu, Vierge sainte [3],
Toi qui du monde enfantas le Sauveur,
Pardonne, hélas! trahissant ma ferveur,
L'hymne pieux devient un chant de plainte.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Le monde entier m'oublie et me délaisse;
Je n'ai connu que d'éternels soucis :
Vierge sacrée, au moins donne à mon fils
Tout le bonheur qu'espérait ma jeunesse!

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Paisible, il dort du sommeil de son âge,
Sans pressentir mes douloureux tourments.
Reine du ciel, accorde-lui longtemps
Ce doux repos qui n'est plus mon partage!

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

[1] Ces sons de la cloche.

[2] A la messe qui se célèbre à minuit.

[3] Expressions empruntées aux litanies de la Vierge.

Tendre arbrisseau, menacé par l'orage,
Privé d'un père, où sera ton appui?
A ta faiblesse il ne reste aujourd'hui
Que mon amour, mes soins et mon courage.

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mère du Dieu que le chrétien révère,
Ma faible voix s'anime en t'implorant,
Ton divin fils est né pauvre et souffrant.
Ah! prends pitié des larmes d'une mère!

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Des pas nombreux font retentir la ville:
Ce bruit confus, s'éloignant par degrés,
M'apprend la fin des cantiques sacrés.
J'écoute encor... déjà tout est tranquille...

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Tout dort, hélas! je travaille et je veille;
La paix des nuits ne ferme plus mes yeux.
Permets du moins, appui du malheureux,
Que ma douleur jusqu'au matin sommeille!

Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mais non, rejette, ô divine Espérance!
Ces lâches vœux, vains murmures du cœur;
Je veux bénir cette longue souffrance,
Gage certain d'un immortel bonheur.

Entre mes doigts guide ce lin docile,
Pour mon enfant tourne, léger fuseau,
Seul tu soutiens sa vie encor débile;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Mme AMABLE TASTU.

LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.
Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière, ainsi troussée,
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée:
La chose allait à bien par son soin diligent.
Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son:
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable;
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau?
Perrette là-dessus saute aussi, transportée:
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.
Le récit en farce en fut fait,
On l'appela le Pot au lait.
Quel esprit ne bat la campagne?
Qui ne fait châteaux en Espagne?
Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.
Chacun songe en veillant; il n'est rien de plus doux:
Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes;
Tout le bien du monde est à nous,
Tous les honneurs, toutes les femmes.
Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;
Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi;
On m'élit roi, mon peuple m'aime,
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant:
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean comme devant.

LA FONTAINE.



[1] *Perrette*, ou Pierrette, qui a saint Pierre pour patron.

[3] *Sans encombre*. Sans malheur, sans accident fâcheux.

[4] *Court vêtue*, habillée avec une robe courte ou retroussée.

[6] *Cotillon*, jupon. — *Souliers plats*, sans talons; les dames en portaient, et de très-hauts, du temps de La Fontaine.

[10] *Triple couvée*, faisait couver ces cent œufs.

[16] *Son*, les petites pellicules qui restent des grains du blé lorsqu'on en a retiré la farine.

[17] Perrette compte déjà comme si elle avait depuis longtemps ce cochon.

[24] Le possesseur, la propriétaire, la maîtresse de ces biens imaginaires. — *Œil marri*, regard triste, fâché, chagrin.

[28] *En farce*, en comédie plaisante.

[30] Quel esprit n'est sujet à divaguer, à faire des folies, à courir çà et là?

31 Qui ne fait des châteaux, comme dit le proverbe, en Espagne? *Faire des châteaux en l'air.*

32 *Picrochole*, prince fabuleux faisant des projets sans fin. — *Pyrrhus*, roi d'Epire, qui se proposait de conquérir le monde.

34 Chacun fait des rêves, même en ne dormant pas.

39 *Le Sophi*, le roi ou l'empereur de Perse, en Asie, auquel, par erreur, les Europeens ont longtemps donné ce nom qui n'est que celui d'une famille ou dynastie. Le nom du souverain en persan est *chah*.

41 *Diadèmes*, couronnes royales.

42 *Je rentre en moi-même*, je ne rêve plus.

43 *Je suis Gros-Jean, comme devant.* Je redeviens Jean (de La Fontaine), comme je l'etais avant de rêver sans dormir.

L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLÈCHE.



Mortellement atteint d'une flèche empennée,
Un oiseau déplorait sa triste destinée,
Et disait, en souffrant un surcroît de douleur :
Faut-il contribuer à son propre malheur!
Cruels humains! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles!
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

La Fontaine.

1 Blessé mortellement par une flèche empennée, c'est-à-dire qui avait des plumes au bout opposé à la pointe en fer, afin de la faire mieux voler.

3 Et disait, en souffrant une douleur plus grande.

5 Hommes cruels!

6 Ces machines pour ces flèches mortelles.

7 Race sans pitié.

9 Toujours une moitié des hommes fournira des armes pour tuer l'autre moitié. Japet, selon la fable, était père de Prométhée, qui créa l'homme.

L'EXILÉE.

FRAGMENT.

Vois-tu, mon bel enfant, venir un pèlerin?
Sur le roc escarpé comme il monte avec peine;
Il s'arrête, il reprend haleine :
Peut-être avec sa vie il use un long chagrin.
Rarement l'homme heureux porte au loin sa prière;
L'infortuné s'isole; il cherche... il fuit son sort;
Sur l'indigent roseau parcourant sa carrière,



Jour par jour il s'acquitte, il achète la mort.
Pourquoi quitterait-il cette fraîche vallée,
Où l'âme sans repos doit dormir consolée;
Où tant de ruisseaux purs l'invitent à s'asseoir;
Où je voudrais, mon fils, te descendre le soir?
Le soir, le jour, jamais nous n'y pouvons descendre,
Elle exila de nous jusques à notre cendre.
Le ciel y mit la paix, la paix n'est pas pour nous.
Sera-t-elle pour toi, qui dors sur mes genoux?»
Et l'enfant réveillé par la voix de sa mère,
L'enfant, qui ne sait pas que la vie est amère,
Tend les bras, et son œil, touché par le soleil,
Se referme indolent sous le doigt du sommeil.
Tu dors, enfant, tu dors! et le pèlerin passe
Devant le vieux calvaire assis sur le rocher;
On dirait qu'il voltige alentour du clocher,
Qui jette l'heure dans l'espace;
Et quand je vois au loin, traînant ses pas poudreux,
Un voyageur courbé devant le vieux calvaire,
Hélas! je dis qu'il est mon frère,
Car je crois qu'il est malheureux.
Qu'il vienne au moins chercher de l'ombre
Sous notre toit d'argile, afin de le bénir;
Et s'il y rentre un jour, un soir d'un hiver sombre,
Qu'il y soit reconduit par un doux souvenir!
«Mon père, la chaleur vous accable et vous pèse.
Honorez ma maison, suspendez-y vos pas.
Sur le chemin sans fleurs qui vous attend là-bas
Attendez que du jour l'éclat brûlant s'apaise.
Oh! de vos pieds sanglants laissez-moi prendre soin;
Laissez-moi remplacer quelque absent qui vous aime :
Prenez pitié de ceux qui vous pleurent au loin,
En prenant pitié de vous-même!
Asseyez-vous sur ce vieux banc,
La nuit est loin, la route est sûre;
L'eau de la source et du lin blanc
Rafraîchiront votre blessure!»

Alors le pèlerin s'assit près du bouleau,
Dont le vert pâle ornait l'indigente chaumière;
Et ses yeux du soleil, qui se jouait dans l'eau,
Évitèrent longtemps la railleuse lumière.

Mme Desbordes Valmore.

L'ANE PORTANT DES RELIQUES.



Un baudet chargé de reliques
S'imagina qu'on l'adorait :
Dans ce penser il se carrait,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due.
D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

La Fontaine.

[1] *Baudet*, un âne.

[3] *Penser*, un pensée. — *Il se carrait*, il faisait le beau, il se pavanait.

[4] *Comme siens*, comme lui étant adressés et lui appartenant.

[8], [9], [10] *C'est l'idole*, c'est l'image représentant quelque saint ou sainte, à qui on rend ces honneurs, à qui la gloire en est due, à qui la gloire en revient.

[11], [12] Ces deux derniers vers sont devenus proverbe.

LE LIÈVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt! — êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger :
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore. —
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes,
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue :
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
Hé bien, lui cria-t-elle, avais-je pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que serait-ce
Si vous portiez une maison?

La Fontaine.



[1] Courir ne sert à rien. — *A point*, en temps utile et convenable.

[7] *Ellébore*, plante purgative qu'on croyait propre à guérir de la folie.

[10] *Enjeux*, ce que l'on met au jeu dans une gageure; celui qui gagne prend l'enjeu.

[15] *Les renvoie aux calendes*, les renvoie aux calendes grecques, c'est-à-dire à des temps qui n'arrivent jamais; car les Grecs n'avaient point de *calendes*, nom que les Romains donnaient au premier jour de chaque mois.

[16] *Arpenter*, mesurer les terres par arpents. — *Landes*, terres incultes, couvertes de bruyères, de genêts.

[20] *Aller son train de sénateur*, aller d'un pas lent et grave, aller posément comme les sénateurs romains, ou comme les magistrats de notre temps lorsqu'ils sont de cérémonie.

[32] N'avais-je pas raison?

[35] Si vous portiez comme moi une *écaille* très-épaisse et aussi lourde qu'une maison. C'est avec cette écaille qu'on fait les plus jolies boîtes à bonbons, tabatières, peignes, étuis, etc., etc.

LE HÉRON.

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
Le héron, au long bec emmanché d'un long cou :

Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit;
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques moments, l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace :
Moi, des tanches! dit-il : moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on?
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!
Il l'ouvrit pour bien moins; tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.
Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner.

LA FONTAINE.



Héron, oiseau à long bec, qui vit de poisson.

2 *Emmanché*, le bec attaché au cou, comme la lame d'un couteau à son manche.

3 *Côtoyait*, allait suivant la côte, les bords de la rivière.

4 *L'onde*, ou l'eau. — *Ainsi qu'aux plus beaux jours*, comme dans le temps où, ne pleuvant pas, l'eau des rivières est claire et transparente.

5, 6 *Ma commère.* Compère, commère, celui et celle qui ont tenu un enfant sur les fonts baptismaux, comme remplaçant le père et la mère. Les gens du peuple se donnent mutuellement ces noms en signe de familiarité.

11 *Il vivait de régime;* il était très-régulier, très-rangé dans ses heures de repas.

15 *Mets*, nourriture.

17 *Comme le rat du bon Horace*, de ce poète latin du temps de l'empereur Auguste, qui a fait la fable du Rat de ville et du rat des champs; le rat de ville, dit-il, goûtait d'un air dédaigneux tout ce que lui présentait le rat des champs.

18 *Tanche*, poisson.

30 J'ai retranché les quatre derniers vers de cette fable, parce qu'ils se joignent à la fable qui suit, *La fille*, qui n'est pas à la portée des enfants. C'est ainsi que j'ai dû faire pour beaucoup de petits chefs-d'œuvre du bon La Fontaine que nos enfants feront bien de relire plus tard.

LE COCHE ET LA MOUCHE.



Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu :
L'attelage suait, soufflait, était rendu.
Une mouche survient, et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine,
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher,
Aussitôt que le char chemine,
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant à chaque endroit
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire :
Il prenait bien son temps! Une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Çà, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.
Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et partout importuns, devraient être chassés.

LA FONTAINE.

Coche, sorte de voiture publique, ce que sont aujourd'hui nos diligences.

[4] *Moines*, prêtres renfermés dans des couvents.

[15] *Un sergent de bataille*, un sergent qui, à la guerre, sur le champ de bataille, donne des ordres, fait avancer les soldats.

[17] *Commun besoin.* Dans ce besoin d'aller vite qui intéresse tous les voyageurs.

[20] *Bréviaire.* Livre qui contient l'office de chaque jour. Cet office doit être récité chaque jour par le prêtre ou le religieux.

Cette fable a donné naissance au proverbe : *la mouche du coche*, pour dire, faire beaucoup d'embarras et peu de besogne.

LE CHEVAL.



Voyez ce fier coursier, noble ami de son maître,
Son compagnon guerrier, son serviteur champêtre,
Le traînant dans un char ou s'élançant sous lui ;
Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer a lui,
Il s'éveille, il s'anime, et, redressant la tête,
Provoque à la mêlée, insulte à la tempête :
De ses naseaux brûlants il souffle la terreur ;
Il bondit d'allégresse, il frémit de fureur ;
On charge, il dit : Allons, se courrouce et s'élance.
Il brave le mousquet, il affronte la lance ;
Parmi le feu, le fer, les morts et les mourants,
Terrible, échevelé, s'enfonce dans les rangs,
Du bruit des chants guerriers fait retentir la terre,
Prête aux foudres de Mars les ailes du tonnerre :
Il prévient l'éperon, il obéit au frein,
Fracasse par son choc les cuirasses d'airain,
S'enivre de valeur, de carnage et de gloire,
Et partage avec nous l'orgueil de la victoire ;
Puis revient dans nos champs, oubliant ses exploits,
Reprendre un air plus calme et de plus doux emplois ;
Aux rustiques travaux humblement s'abandonne,
Et console Cérès des fureurs de Bellone.

DELILLE.

LES FLEURS.

Ce sol, sans luxe vain, mais non pas sans parure,
Au doux trésor des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Là, croît l'œillet si fier de ses mille couleurs ;
Là, naissent au hasard le muguet, la jonquille,
Et des roses de mai la brillante famille,
Le riche bouton d'or, et l'odorant jasmin,
Le lis, tout éclatant des feux purs du matin,
Le tournesol, géant de l'empire de Flore,
Et le tendre souci qu'un or pâle colore ;



Souci simple et modeste, à la cour de Cypris,
En vain sur toi la rose obtient toujours le prix :
Ta fleur, moins célébrée, a pour moi plus de charmes ;
L'Aurore te forma de ses plus douces larmes.
Dédaignant des cités les jardins fastueux,
Tu te plais dans les champs ; ami des malheureux,
Tu portes dans les cœurs la douce rêverie ;
Ton éclat plaît toujours à la mélancolie ;
Et le sage Indien, pleurant sur un cercueil,
De tes fraîches couleurs peint ses habits de deuil.

MICHAUD, le *Printemps d'un Proscrit.*

LA FORÊT.



Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude !
Prestige de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons une douce tristesse ;
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh ! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains !... Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,

Qu'ignoré, je sommeille à l'ombre des ormeaux !
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles :
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, agitez-vous doucement dans les airs !
A quel amant jamais serez-vous aussi chères ?
D'autres vous confieront des amours étrangères ;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens les déserts.

CHATEAUBRIAND.

LE CHARTIER EMBOURBÉ.



Le Phaéton d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
De tout humain secours : c'était à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage !
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,
Pestant, en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue.
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient ;
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'aissieu les enduit ;
Prends ton pic et me romps ce caillou qui te nuit ;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait ? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix : prends ton fouet.
Je l'ai pris... Qu'est-ce-ci ! mon char marche à souhait !
Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là :
Aide-toi, le ciel t'aidera.

LA FONTAINE.

Chartier, on écrivait ainsi ce mot du temps de La Fontaine ; aujourd'hui on dit et l'on écrit charretier.

[1] Phaéton était un fils d'Apollon ou Soleil ; ayant voulu un jour conduire le char de son père, il faillit embraser le monde ; Jupiter le foudroya. Ici Phaéton, réduit à sa plus simple expression, veut dire le cocher ; comme plus bas *char* est là poétiquement placé pour dire tout bonnement charrette. La Fontaine en use ainsi dans ses fables, et la poésie admet ces sortes d'exagérations.

[4, 5, 6, 7, 8] Les routes de la Basse-Bretagne, aujourd'hui le département du Morbihan, devaient être alors dans un bien triste état. Les soins des gouvernements ont remédié de nos jours à ces graves inconvénients, qui gênent le commerce et exposent la marchandise et les marchands.

[16] *Hercule*, dieu de la force. Selon la fable, après avoir accompli douze travaux des plus extraordinaires, fils du grand Jupiter, il prit une place dans l'Olympe, ou les cieux de la mythologie. Aussi dit-on d'un homme d'une force prodigieuse : C'est un Hercule ; d'un homme dont les membres et le corps sont très-vigoureux : Il est taillé comme un Hercule. Sa force était si grande, dit la fable, qu'un jour il chargea sur ses épaules le monde, ou notre globe, afin de soulager *Atlas* de ce poids assez lourd.

[23] *Achoppement*, la chose qui retient, contre laquelle on est arrêté.

[26] *L'aissieu* ; l'essieu, pièce de bois ou de fer qui traverse les roues des voitures.

[27] *Pic*, instrument de fer courbé et pointu qui sert à casser des pierres.

[29] *Or bien*, or maintenant.

[31] *Qu'est-ce-ci*, qu'est ceci ?

[31] *Lors la voix*, alors la voix.

LE SERPENT ET LA LIME.

On conte qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'était pour l'horloger un mauvais voisinage),
Entra dans sa boutique ; et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère :
Pauvre ignorant ! eh ! que prétends-tu faire ?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprais toutes les dents :
Je ne crains que celles du temps.
Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre ;
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages ?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

LA FONTAINE.

[13] *Celles du temps* ; les dents du temps, pour dire le temps use tout, tout s'use avec le temps.

[14] *Esprits du dernier ordre*. Les hommes d'un esprit et d'un savoir médiocres.

[17] *Impriment leurs outrages*, puissent laisser la trace, l'empreinte de leurs outrages.

19 *D'airain, d'acier, de diamant*, ce qu'il y a de plus dur au monde : le premier est un composé de cuivre et d'étain ; le second est le fer trempé, durci au feu ; le troisième une pierre fine la plus dure et la plus précieuse de toutes. On ne peut polir le diamant qu'avec du diamant en poudre.

LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPÉE.

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé,
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue ;
S'étant, dis-je, sauvé, sans queue et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il était habile),
Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
Que nous sert cette queue ? il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
Mais, tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra.
A ces mots, il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

LA FONTAINE.

3 *Sentant son renard ;* c'est-à-dire sa ruse étant bien connue au loin, aussi rusé qu'on puisse l'être.

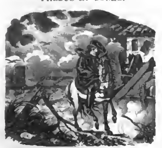
6 *Non pas franc*, non pas quitte, non tout entier.

10 *De ce poids inutile ;* de cette lourde queue. Le renard n'ose pas se servir du nom de cette queue qui lui manque.

16 *Il se fit une telle huée :* on le hua tellement, on se moqua si bien de lui.

17 *Écourté*, raccourci de toute la dimension de sa queue.

PHÉBUS ET BORÉE.



Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut ; le soleil luit, et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire :
Les Latins les nommaient douteux, pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourrait nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir ? Eh bien, gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,
A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau :
Le tout au sujet d'un manteau.
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le vent perdit son temps ;
Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme.
Il eut beau faire agir le collet et les plis,
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avait mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller ;
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
Plus fait douceur que violence.

LA FONTAINE.

Phébus, selon la fable ou la mythologie, était le même que le Soleil ou Apollon, ou le Dieu du jour.

Borée était, aussi selon la fable, le vent du nord, le plus violent des vents.

2 *Muni*, précautionné.

5 *L'écharpe d'Iris.* Iris était une déesse de la fable ; Iris veut dire en poésie l'arc-en-ciel, qui ressemble à une magnifique écharpe ou ceinture des plus riches couleurs.

8 *Les Latins*, le peuple romain, ou les peuples qui parlaient latin, lesquels n'étaient pas tous Romains — *Douteux.* Les mois d'automne sont variables pour le temps.

16 *L'ébattement*, l'amusement, passe-temps, divertissement.

26 *Qui n'en peut mais*, qui n'en peut davantage, qui n'y peut rien.

35 *Nue*, nu orage.

37 *Son balandras :* on appelait aussi balandrau, une casaque qui servait anciennement de manteau ou de carrick.

40 Ce dernier vers est devenu proverbe.

L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,

Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu ni prou.
Connaissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve.
Non, dit l'aigle. Taut pis, reprit le triste oiseau :
Je crains en ce cas pour leur peau;
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier : retenez-la si bien,
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture,
De façon qu'un beau soir, qu'il était en pâture,
Notre aigle aperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure
(Je ne sais pas lequel des deux),
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de mégère.
Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami :
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi :
Ses repas ne sont pas repas à la légère.
Le hibou de retour ne trouve que les piés
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait :
En avaient-ils le moindre trait?

LA FONTAINE.



[1] Firent cesser leurs querelles.
[4] *Peu ni prou*, ni peu ni beaucoup.
[5] *Minerve*, déesse de la sagesse d'après la mythologie. Le hibou était toujours auprès d'elle, d'où vient qu'on l'appelle l'oiseau de Minerve. Le hibou est un oiseau de nuit.
[10] *Qui ni quoi*, qui que ce soit, quoi que ce soit. — *Quoi qu'on leur die*, quoi qu'on leur dise.
[11] Tout au même rang, dans la même classe, le même ordre.
[19] *La maudite Parque*; la mythologie en compte trois, l'une filait, l'autre dévidait, la troisième coupait le fil de la vie des hommes; celle-ci s'appelait Atropos.
[21] *Il avint*, il arriva. — *Géniture*, famille, enfants.
[23] *D'aventure*, par hasard.
[26] *Rechignés*, laids et maussades. — *Voix de mégère*, voix d'une furie. On appelait ainsi des divinités placées aux enfers de la fable ou de la mythologie, pour y punir les méchants après leur mort.

LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE.

Le lion dans sa tête avait une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise :
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire;
L'ours s'apprêter pour les assauts;
Le renard ménager de secrètes pratiques,
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi; je les veux employer :
Notre troupe sans eux ne serait pas complète.
L'âne effraiera les gens, nous servant de trompette;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.
Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connaît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.

LA FONTAINE.

[2] *Envoya ses prévôts*, ses lieutenants pour le représenter et faire exécuter ses ordres.
[4] *Du dessein*, du projet.
[9] *De secrètes pratiques*, de secrètes intelligences, des menées sourdes, des intrigues cachées. Le renard passe pour le plus rusé des animaux.

MORT DE JEANNE D'ARC.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers [1]?
Pour qui ces torches [2] qu'on excite?
L'airain sacré [3] tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?
La joie éclate sur leurs traits;
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais;
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.
Qu'ils sont nobles dans leur courroux!

Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
« Qu'elle meure! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie[4].... »
Lâches, que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes :
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?
Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents;
Tranquille elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,



Et se prit à pleurer.
Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir!
Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.
Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance....
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante?
Anglais, son bras est désarmé;
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : O France! ô mon roi bien aimé!
Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès;
Puissent croître avec eux sa gloire et sa puissance!
Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!
Venez, jeunes beautés, venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie :
A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits!

CASIMIR DELAVIGNE.

Jeanne d'Arc vit le jour au village de Domremy, à trois lieues de Vaucouleurs, sur les confins de la Lorraine et de la Champagne. Son père se nommait Jacques d'Arc, et sa mère Isabelle Romée. Née de simples cultivateurs, elle reçut une éducation conforme à son état. Les premiers élemens de la religion, quelques pratiques pieuses, et ces principes de morale qui font la force et la consolation des hommes de tous les rangs, telles furent les connaissances de l'humble villageoise, de cette jeune vierge des champs, destinée à changer un jour le sort de son pays.

Dès l'âge de treize ans, Jeanne d'Arc prétendit avoir eu des révélations ou apparitions célestes, qui l'engageaient à se bien conduire, en l'assurant qu'elle chasserait les Anglais et ferait couronner le roi de France Charles VII. Accompagnée d'un de ses oncles, auquel elle s'était confiée, Jeanne se présenta devant le seigneur de Baudricourt, qui la renvoya comme une visionnaire. Escortée d'un de ses frères, de deux gentilshommes de son pays, elle partit néanmoins, habillée en homme, et fit cent cinquante lieues pour arriver auprès de Charles. « Gentil dauphin, lui dit-elle, je viens, et suis envoyée de la part de Dieu pour porter secours à vous et au royaume. Menez-moi à Orléans, et je vous donnerai là des preuves de ma mission. » Le roi lui fit faire une armure, lui donna des chevaux, des pages, un écuyer, et tout l'attirail d'un chef de guerre. Jeanne ravitailla Orléans, assiégé par les Anglais. Tel était l'ascendant de cette fille extraordinaire, que toutes les villes rebelles au pouvoir des Anglais ouvrirent leurs portes; Reims suivit cet exemple. Le roi y fit son entrée solennelle le 16 juillet, et le lendemain il fut couronné dans la cathédrale, à la grande satisfaction de Jeanne d'Arc, qui, durant la cérémonie, se tint debout, près de l'autel, son étendard à la main.

Là se terminait sa mission, et l'humble Jeanne d'Arc, tandis que l'Europe entière retentissait du bruit de sa gloire, n'aspirait plus qu'au repos de sa première obscurité. « Plût à Dieu mon créateur, disait-elle à l'archevêque de Reims, que je pusse maintenant partir, abandonnant les armes, et aller servir mon père et ma mère, en gardant leurs brebis avec ma sœur et mes frères, qui moult se réjouiroient de me voir! »

Mais Jeanne d'Arc sacrifia ses désirs aux ordres de son roi et au bien de la France, et ne cessa de combattre jusqu'à l'époque où, défendant la ville de Compiègne, assiégée par les Anglais, elle tomba entre leurs mains. Ceux-ci, loin d'être touchés de tant de courage, sans respect pour son jeune âge et sa vertu, eurent la cruauté de faire périr leur noble prisonnière. Elle fut condamnée à être brûlée.

[1] Les apprêts d'un bûcher.

[2] *Torches*, flambeaux de bois résineux ou de cire.

[3] *L'airain sacré*, les cloches.

[4] Les Anglais disaient que Jeanne était une sorcière, une magicienne, et comme telle la firent condamner à être brûlée sur un bûcher.

SCÈNE VII[e] D'ATHALIE.



JOAS, JOSABETH, ATHALIE, ZACHARIE, ABNER, SALOMITH, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE.

JOSABETH, *aux deux lévites.*
O vous! sur ces enfants, si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, *à Josabeth.*
Princesse, assurez-vous, je les prends sous ma garde.

ATHALIE.
O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde...
C'est lui! D'horreur encor tous mes sens sont saisis.
(*Montrant Joas.*)
Épouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABETH.
Qui! lui, madame?

ATHALIE.
Lui.

JOSABETH.
Je ne suis point sa mère.
(*Montrant Zacharie.*)
Voilà mon fils.

ATHALIE.
Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABETH.
Le ciel jusque aujourd'hui...

ATHALIE, *à Josabeth.*
Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABETH.
Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE.
Cet âge est innocent : son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité.
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche!

JOSABETH, *tout bas.*
Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche!

ATHALIE.
Comment vous nommez-vous?

JOAS.
J'ai nom Éliacin.

ATHALIE.
Votre père?

JOAS.
Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.
Vous êtes sans parents?

JOAS.
Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.
Comment! et depuis quand?

JOAS.
Depuis que je suis né.

ATHALIE.
Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.
Ce temple est mon pays : je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.
Où dit-on que le sort vous ait fait rencontrer?

JOAS.
Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.
Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.
Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.
Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.
Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE.
Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse!
La douceur de sa voix, son enfance et sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié!

ABNER.
Madame, voilà donc cet ennemi terrible?
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié, qui semble vous troubler,
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler.

ATHALIE, *à Joas et à Josabeth.*
Vous sortez?

JOSABETH.
Vous avez entendu sa fortune :
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE.
Non : revenez. Quel est, tous les jours, votre emploi?

JOAS.
J'adore le Seigneur : on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire;

Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'hôtel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel :
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Eh quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous :
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point.

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils?

JOSABETH.

Eh, madame! excusez.
Un enfant...

ATHALIE.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine et n'ai point d'héritier :
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;
Je veux vous faire part de toutes mes richesses.
Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses :
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils?

ATHALIE.

Oui... Vous vous taisez?

JOAS.

Quel père
Je quitterais! et pour...

ATHALIE.

Eh bien?

JOAS.

Pour quelle mère!

RACINE, *Athalie*, acte II.

PROSE.

LE LIS ET LA ROSE.



Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état où je reconnaîtrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme des gouttes de corail, par de petits scarabées écarlates, hémisphériques, piquetés de noir, qui y cherchent presque toujours un asile? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? Pour qu'elle soit à la fois un objet de l'amour et de la philosophie, il faut la voir, lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zé-

phyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, quel'aurore l'a couverte de pleurs, et qu'elle appelle par son éclat et par ses parfums la main des amants.

Quelquefois une cantharide, nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude : c'est alors que cette fleur semble nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte comme lui le danger autour d'elle, et le repentir dans son sein.

Bernardin-de-Saint-Pierre.
Études de la Nature.

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

A la grandeur des préparations naturelles s'unit l'éclat des prodiges : les vrais oracles, depuis longtemps muets dans Jérusalem, recouvrent la voix et les fausses sibylles se taisent. Une nouvelle étoile se montre dans l'Orient, Gabriel descend vers Marie, et un chœur d'Esprits bienheureux chante au haut du ciel, pendant la nuit : *Gloire à Dieu, paix aux hommes!* Tout à coup le bruit se répand que le Sauveur a vu le jour dans la Judée : il n'est point né dans la pourpre, mais dans l'asile de l'indigence ; il n'a point été annoncé aux grands et aux superbes, mais les anges l'ont révélé aux petits et aux simples ; il n'a pas réuni autour de son berceau les heureux du monde, mais les infortunés ; et, par ce premier acte de sa vie, il s'est déclaré de préférence le Dieu des misérables.

Chateaubriand.

FRAGMENT DE SAINT CHRYSOSTOME.

LA CHARITÉ.



Un homme charitable est comme un port ouvert aux infortunés ; il doit tous les accueillir. Le rivage reçoit également tous les naufragés, quelles que soient leurs fautes ou leur péril. Vous devez faire de même pour ces naufragés de la fortune, qui sur terre sont battus par le malheur. Sans les juger avec rigueur ni rechercher exactement leur vie, occupez-vous de soulager leur affliction. Pourquoi vous donner les soins d'une surveillance inutile? Dieu vous en décharge. Il ne vous recommande que la charité. Il y a bien de la différence entre un juge et un chrétien qui fait l'aumône. L'aumône même n'a pris son nom que de la pitié qui nous l'inspire. C'est à quoi saint Paul nous invite quand il a dit : « Ne vous lassez « point de faire du bien à tout le monde. » Certes, si nous examinons avec tant de scrupule et de sévérité les personnes indignes de nos secours, nous n'en trouverons jamais assez qui les méritent ; mais, si nous distribuons nos offrandes à tous, même aux indignes, nous verrons aussi venir à nous ceux qui les méritent le plus, comme l'éprouva jadis Abraham, qui, n'examinant pas avec un soin trop sévère quels hôtes se présentaient sur le seuil de sa tente, fut assez heureux pour y recevoir les anges mêmes du ciel.

Imitons ce saint patriarche : ne faisons pas d'enquête sur le malheur. La souffrance du pauvre suffit à elle seule pour lui donner droit à nos bienfaits. Lorsqu'un homme s'offre à nous avec la recommandation du malheur, ne demandons rien davantage. En l'assistant, c'est sa nature d'homme et non le mérite de ses actions ou de sa foi que nous honorons ; c'est sa misère et non sa vertu qui nous touche, afin d'attirer sur nous-mêmes la miséricorde de Dieu. Car si nous voulons, au contraire, discuter rigoureusement les droits de ceux qui ont Dieu pour maître, aussi bien que nous, il fera la même chose à notre égard : si nous leur faisons rendre compte de leur vie, il nous demandera compte de la nôtre ; car l'Évangile a dit : *Vous serez jugés comme vous aurez jugé les autres.*

(Traduction de M. Villemain.)

IPHIGÉNIE A AGAMEMNON.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi.
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien : vous voulez la reprendre ;
Vos ordres, sans détour, pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
Et, respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.



Fille d'Agamemnon, c'est moi qui, la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux,
Et pour qui, tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter,
Et, déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée:
Ne craignez rien; mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et, si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux, vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein, jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

RACINE.

ODE TIRÉE DU CANTIQUE D'ÉZÉCHIAS,

POUR UNE PERSONNE CONVALESCENTE.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant:
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et dans cette nuit funeste
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu! votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée,
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage,
Le mal a brisé mes os:
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour;
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir:
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre:
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours.
Je redisais à l'aurore:
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon âme est dans les ténèbres;
Mes sens sont glacés d'effroi.
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas.
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace

Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps!

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours;
C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments;
La mort, aveugle et muette,
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui, de sa menace
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples,
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

J.-B. Rousseau.

LE CHEVALIER.



Honneur au chevalier qui s'arme pour la France!
Dans les champs de l'honneur il reçut la naissance;
Bercé dans un écu, dans un casque allaité,
Déchirant des lions le flanc ensanglanté,
Il marche sans repos où la gloire l'appelle.
A l'aspect du combat son visage étincelle.
L'amour arme son bras et l'honneur le conduit.
Il paraît : tout frissonne; il combat, tout s'enfuit.
Au sein de la tempête étendu sur la terre,
Il dort paisiblement au fracas du tonnerre;
Et lorsque la poussière, en épais tourbillons,
Cache des ennemis les sanglants bataillons,
Lui seul les voit encore et s'élance avec joie,
Semblable à l'aigle altier qui découvre sa proie,
Et qui, dans sa fureur, plongeant du haut des cieux,
La frappe, la saisit, la déchire à nos yeux.
Les montagnes, les bois et les mers orageuses,
Des Sarrasins vaincus les rives malheureuses,
Ont retenti souvent du bruit de ses exploits.
Il venge la faiblesse, il protége les rois.
Vingt troupes de guerriers devant lui dispersées,
Les coursiers effrayés, les armes fracassées
Comblent tous les désirs de son cœur belliqueux :
Et voilà ses plaisirs, ses fêtes et ses jeux.

Aimé Martin.

PROSE.

RAPIDITÉ DE LA VIE.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux : on nous en avertit dès le premier pas, mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas; marche, marche. Un poids invincible, une force invincible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route; encore si je pouvais éviter ce précipice affreux. Non, non, il faut marcher, il faut courir, telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait arrêter; marche, marche. Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé : fracas effroyable, inévitable ruine! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goûtant. Enchantement! toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, les couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface : l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens; la tête tourne, les yeux s'égarent, il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen, tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

Bossuet.

COMBAT DE RODRIGUE CONTRE LES MAURES.



Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles.
L'onde s'enfleit dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer entrèrent dans le port.
On les laisse passer, tout leur paraît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant les esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris :
Ils abordent sans peur ; ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants ;
Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent,
Ils paraissent armés : les Maures se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus ;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre.
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre ;
Et nous faisons courir les ruisseaux de leur sang
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang

Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient ;
Leur courage renaît et leurs terreurs s'oublient ;
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs épées ;
Des plus braves soldats les trames sont coupées,
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres,
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait !
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, et soutenir les autres ;
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour.
Mais enfin sa clarté montra notre avantage ;
Le Maure vit sa perte et perdit le courage,
Et, voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre en la peur de mourir.

Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles ;
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables ;
Font retraite en tumulte, et sans considérer
Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte ;
Le flux les apporta, le reflux les remporte.
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie,
A se rendre moi-même en vain je les convie ;
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas.
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef : je me nomme ; ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa, faute de combattants.

CORNEILLE. *Le Cid*, acte IV, scène III.

VERS ALLÉGORIQUES A MES ENFANTS.

Dans ces près fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie ;
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau !
Que je vous regrette !
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder !
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.

Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis, mes amours!
Que Pan vous défende :
Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que, si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir,
Du matin au soir,
De gras pâturages,
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire,
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute, las
D'éclairer le monde,
Il va chez Téthis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Mme DESHOULIÈRES.

FRAGMENT.

Quand on est plein de jours, galment on les prodigue :
Leur flot bruyant s'épanche au hasard et sans digue;
C'est une source vive et faite pour courir,
Et qu'aucune chaleur ne doit jamais tarir.
Pourtant la chaleur vient et l'eau coule plus rare;
La source baisse, alors le prodigue est avare :
Incliné vers ses jours comme vers un miroir,
Dans leur onde limpide il cherche à se revoir;
Mais en tombant déjà les feuilles l'ont voilée,
Et l'œil n'y peut saisir qu'une image troublée.

L'AUTEUR DE MARIE.

PROSE.

LE FRAISIER.

Un jour d'été, pendant que je travaillais à mettre en ordre quelques observations sur les harmonies de ce globe, j'aperçus, sur un fraisier qui était venu par hasard sur ma fenêtre, de petites mouches si jolies, que l'envie me prit de les décrire. Le lendemain j'y en vis d'une autre sorte, que je décrivis encore : j'en observai, pendant trois semaines, trente-sept espèces, toutes différentes; mais il y en vint à la fin un si grand nombre, et d'une si grande variété, que je laissai là cette étude, quoique très-amusante, parce que je manquais de loisir, ou, pour dire la vérité, d'expression.

Les mouches que j'avais observées étaient toutes distinguées les unes des autres par leurs couleurs, leurs formes et leurs allures. Il y en avait de dorées, d'argentées, de bronzées, de tigrées, de rayées, de bleues, de vertes, de rembrunies, de chatoyantes; les unes avaient la tête arrondie comme un turban, d'autres allongée en pointe de clou. A quelques-unes elle paraissait obscure comme un point de velours noir; elle étincelait à d'autres comme un rubis : il n'y avait pas moins de variété dans leurs ailes; quelques-unes en avaient de longues et de brillantes comme des lames de nacre, d'autres, de courtes et de larges, qui ressemblaient à des réseaux de la plus fine gaze. Chacune avait sa manière de les porter et de s'en servir; les unes les portaient perpendiculairement, les autres horizontalement, et semblaient prendre plaisir à les étendre. Celles-ci volaient en tourbillonnant à la manière des papillons; celles-là s'élevaient en l'air en se dirigeant contre le vent par un mécanisme à peu près semblable à celui des cerfs-volants de papier qui s'élèvent en formant, avec l'axe du vent, un angle, je crois, de vingt-deux degrés et demi. Les unes abordaient sur cette plante pour y déposer leurs œufs, d'autres simplement pour s'y mettre à l'abri du soleil : mais la plupart y venaient pour des raisons qui m'étaient tout à fait inconnues; car les unes allaient et venaient dans un mouvement perpétuel, tandis que d'autres ne remuaient que la partie postérieure de leur corps. Il y en avait beaucoup qui étaient immobiles, et qui étaient peut-être occupées, comme moi, à observer. Je dédaignais, comme suffisamment connues, toutes les tribus des autres insectes qui étaient attirées sur mon fraisier, telles que les limaçons qui se nichaient sur ses feuilles, les papillons qui voltigeaient autour, les scarabées qui en labouraient les racines, les pe-

tits vers qui trouvaient les moyens de vivre dans le parenchyme, c'est-à-dire dans la seule épaisseur d'une feuille, les guêpes et les mouches à miel qui bourdonnaient autour de ses fleurs, les pucerons qui en suçaient les tiges, les fourmis qui léchaient les pucerons; enfin, les araignées qui, pour attraper ces différentes proies, tendaient leurs filets dans le voisinage.

Quelque petits que fussent ces objets, ils étaient dignes de mon attention, puisqu'ils avaient mérité celle de la Nature; je n'eusse pu leur refuser une place dans son histoire générale, lorsqu'elle leur en avait donné une dans l'univers; à plus forte raison, si j'eusse écrit l'histoire de mon fraisier, il eût fallu en tenir compte. Les plantes sont les habitations des insectes, et l'on ne fait point l'histoire d'une ville sans parler de ses habitants. D'ailleurs mon fraisier n'était point dans son lieu naturel, en pleine campagne, sur la lisière d'un bois ou sur le bord d'un ruisseau, où il eût été fréquenté par bien d'autres espèces d'animaux; il était dans un pot de terre, au milieu des fumées de Paris; je ne l'observais qu'à des moments perdus; je ne connaissais point les insectes qui le visitaient dans le cours de la journée, encore moins ceux qui n'y venaient que la nuit, attirés par de simples émanations, ou peut-être par des lumières phosphoriques qui nous échappent. J'ignorais quels étaient ceux qui le fréquentaient pendant les autres saisons de l'année, et le reste de ses relations avec les reptiles, les amphibies, les poissons, les oiseaux, les quadrupèdes, et les hommes surtout, qui comptent pour rien tout ce qui n'est pas à leur usage.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.
Études de la Nature.

LES MONTAGNES DE LA SUISSE.



Tantôt d'immenses roches pendaient en ruines au-dessus de ma tête; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leurs épais brouillards; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme dont les yeux n'osaient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdais dans l'obscurité d'un bois touffu; quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissait tout à coup mes regards: un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée montrait partout la main des hommes où l'on eût cru qu'ils n'avaient jamais pénétré. A côté d'une caverne, on trouvait des maisons; on voyait des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellents fruits sur des rochers, et des champs dans les précipices.

Ce n'est pas seulement le travail des hommes qui rendait ces pays étranges si bizarrement contrastés; la nature semblait encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvait différente en un même lieu sous divers aspects! Au levant, les fleurs du printemps; au midi, les fruits de l'automne; au nord, les glaces de l'hiver. Elle réunissait toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, et formait l'accord, inconnu partout ailleurs, des productions des plaines et de celles des Alpes.

J.-J. ROUSSEAU.

L'ESPRIT.

Penser peu, parler de tout, ne douter de rien, n'habiter que les dehors de son âme, et ne cultiver que la superficie de son esprit; s'exprimer heureusement, avoir un tour d'imagination agréable, une conversation légère et délicate, et savoir plaire sans se faire estimer; être né avec le talent équivoque d'une conception prompte, et se croire par là au-dessus de la réflexion; voler d'objets en objets, sans en approfondir aucun; cueillir rapidement toutes les fleurs, et ne donner jamais aux fruits le temps de parvenir à leur maturité : c'est une faible peinture de ce qu'il a plu à notre siècle d'honorer du nom d'esprit.

Esprit plus brillant que solide, lumière souvent trompeuse et infidèle, l'attention le fatigue, la raison le contraint, l'autorité le révolte; incapable de persévérance dans la recherche de la vérité, elle échappe encore plus à son inconstance qu'à sa paresse.

D'AGUESSEAU,
Nécessité de la Science.

FRAGMENT D'OSSIAN.

Carril accompagnait sa voix. Leur musique, pleine de douceur et de tristesse, ressemblait au

souvenir des joies qui ne sont plus. Les ombres des Bardes décédés l'entendirent sur les flancs de Slimora. De faibles sons se prolongèrent le long des bois, et les vallées silencieuses de la nuit se réjouirent. Ainsi, pendant le silence du midi, lorsque Ossian est assis dans la vallée de ses brises, le murmure de l'abeille de la montagne parvient à son oreille; souvent le zéphyr dans sa course emporte le son léger, mais bientôt il revient encore.

Traduction de Chateaubriand.



LA BIBLE.



Qui n'a relu souvent, qui n'a point admiré
Ce livre par le ciel aux Hébreux inspiré?
Il charmait à la fois Bossuet et Racine.
L'un, éloquent vengeur de la cause divine,
Semblait, en foudroyant des dogmes criminels,
Du haut du Sinaï tonner sur les mortels;
L'autre, de traits plus fiers ornant la tragédie,
Portait Jérusalem sur la scène agrandie.
Rousseau saisit encor la harpe de Sion,
Et son rhythme pompeux, sa noble expression,
S'éleva quelquefois jusqu'au chant des prophetes.
Imitez cet exemple, orateurs et poètes.
L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain,
Au sommet du Liban, sous les berceaux d'Éden.
Là, du monde naissant vous suivez les vestiges,
Et vous errez sans cesse au milieu des prodiges.
Dieu parle : l'homme naît; après un court sommeil,
Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence :
Le premier juste expire. O terreur! ô vengeance!
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.
Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout à coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph! que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs!
Tu n'es plus. O revers! près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhova les protége, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux?
C'est lui qui des Hébreux finira l'esclavage.
Fille de Pharaon, courez sur le rivage,
Préparez un abri loin d'un père cruel
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre; Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,
Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert, témoin de merveilles sans nombre;
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté;
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté,
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes,
Vierge encor, va deux fois pleurer sur les montagnes?
Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois;
Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois.
Saül règne; il n'est plus : un berger le remplace;
L'espoir des nations doit sortir de sa race.
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi.
Accourez, accourez, descendants de Lévi,
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.
Cependant dix tribus ont fui la cité sainte.
Je renverse en passant les autels des faux dieux,
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux.
Tobie et Raguël m'invitent à leur table.
J'entends ces hommes saints, dont la voix redoutable,
Ainsi que le passé, racontait l'avenir.
Je vois, au jour marqué, les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre!
Vers l'Euphrate étonné quels cris se font entendre?
Toi qui pleurais, assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda, tes destins vont changer.
Regarde cette main, vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.
Bientôt Jérusalem reverra ses enfants;
Esdras, et Machabée, et ses fils triomphants,
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.

De Fontanes.

LE SACRIFICE DES PETITS ENFANTS.

IDYLLE.

MIRTIL et CHLOÉ.

Le tendre enfant Mirtil, au lever de l'aurore,
Vit la plus jeune de ses sœurs
Tristement occupée à rassembler des fleurs.
En les réunissant, Chloé mêlait ses pleurs

Aux larmes du matin qui les baignaient encore.
Elle laissa couler deux ruisseaux de ses yeux
Sitôt qu'elle aperçut son frère

CHLOÉ.

Hélas! Mirtil, bientôt nous n'aurons plus de père!
Que notre sort est douloureux!

MIRTIL.

Ah! s'il allait mourir, ce père qui nous aime!
Ma sœur, il est si vertueux!
Il a tant d'amour pour les dieux!

CHLOÉ.

Oui, Mirtil, et les dieux devraient l'aimer de même.

MIRTIL.

O ma sœur, comme ici tout me paraît changer!
Comme tous les objets semblent dans la tristesse!
En vain mon agneau me caresse;
Depuis cinq jours je le délaisse,
Et c'est une autre main qui lui donne à manger.
Vainement mon ramier s'approche de ma bouche;
De mes plus belles fleurs je n'ai point de souci;
Enfin, ce que j'aimais n'a plus rien qui me touche :
Mon père, si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOÉ.

Hélas! Il t'en souvient, mon frère!
Cinq jours bien longs se sont passés
Depuis que, sur son sein nous tenant embrassés,
Il se mit à pleurer...

MIRTIL.

Oui, Chloé. Ce bon père!
Comme il devint pâle et tremblant!
« Mes enfants, disait-il, je suis bien chancelant :
» Laissez-moi... je succombe au mal qui me tourmente. »
Il se traîna jusqu'à son lit.
Depuis ce temps il s'affaiblit,
Et tous les jours son mal augmente.

CHLOÉ.

Écoute quel est mon dessein :
Si tu me vois de grand matin
Occupée à cette guirlande,
C'est qu'au dieu des bergers j'en veux faire une offrande.
Notre mère nous dit toujours
Que les dieux sont cléments, qu'ils prêtent leur secours
Aux simples vœux de l'innocence;
Moi, je veux du dieu Pan implorer la clémence.
Et vois-tu cet oiseau, mon unique trésor?
Eh bien! je veux au dieu le présenter encor.

MIRTIL.

O ma sœur! attends-moi, je n'ai qu'un pas à faire :
De mes fruits les plus beaux j'ai rempli mon panier;
Je vais l'aller chercher, et, pour sauver mon père,
Je veux y joindre mon ramier.

Ces mots finis, il court, va saisir sa richesse,
Et sous un poids si doux il revole à l'instant :
Il souriait en le portant,
Tour à tour agité d'espoir et de tristesse.
Les voilà tous deux en chemin
Pour arriver aux pieds de la statue.
Elle se présentait sur un coteau voisin
Que des pins ombrageaient de leur cime touffue.
Là, s'étant prosternés devant le dieu des champs,
Ils élèvent vers lui leurs timides accents.

CHLOÉ.

Daigne, ô dieu des bergers, agréer mon offrande,
Et laisse-toi toucher aux pleurs que je répands!
Tu vois, je n'ai qu'une guirlande;
A tes genoux je la suspends :
J'en ornerais ton front, si j'étais assez grande.
O dieu! rends notre père à ses pauvres enfants.

MIRTIL.

Conserve ce bon père, ô dieu! sois-nous propice.
Voilà mes plus beaux fruits, que j'ai cueillis pour toi!
Si mon plus beau chevreau n'était plus fort que moi,
J'en aurais fait le sacrifice.
Quand je serai plus grand, j'en immolerai deux
Si tu vois en pitié deux enfants malheureux

CHLOÉ.

Nous partageons les maux que notre père endure.
Quel don peut te fléchir?... Tiens, voilà mon oiseau!
C'est pourtant tout mon bien, ô Pan, je te le jure.
Vois, il vient dans ma main chercher sa nourriture,
Et je veux que ma main lui serve de tombeau.

MIRTIL.

O Pan! que faut-il pour te plaire?
Regarde mon ramier, je le vais appeler.
Veux-tu sa vie? elle m'est chère :
Mais, pour que tu sauves mon père,
Je vais... oui, dieu puissant, je vais te l'immoler.



Et leurs petites mains tremblantes
Saisissaient des oiseaux les ailes frémissantes.

Déjà, glacés de crainte, ils détournaient les yeux
Pour commencer leurs sacrifices.
Mais une voix s'élève : « Enfants trop généreux !
» Arrêtez ! l'innocence intéresse les dieux.
» Gardez-vous d'immoler ce qui fait vos délices !
» Je rends votre père à vos vœux. »
Leur père fut sauvé. Ce jour même avec eux
Il alla du dieu Pan bénir la bienfaisance :
Il passa de longs jours au sein de l'abondance,
Il vit naître les fils de ses petits-neveux.

LÉONARD.

FONTENAY.

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude.

Grette, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau !

Ah ! quelle riante peinture !
Chaque jour se pare à mes yeux
Des trésors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature !

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre sous ces ormeaux ;

Puis, sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes !

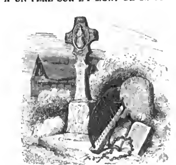
Mais, hélas ! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse ;
Mon indolence et ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.

Fontenay, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt, au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre
Avec soin me fîtes nourrir,
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

CHAULIEU.

A UN PÈRE SUR LA MORT DE SA FILLE.



Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle ;
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours.

Le malheur de ta fille, au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas ?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque du mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

MALHERBE.

ADIEUX A UN RUISSEAU.

Charmant ruisseau, vous fuyez cet ombrage
Et ce vallon protégé par les cieux,
Comme si l'on pouvait être ailleurs plus heureux.
Vous avez tort de quitter ce bocage
Et ces bords paisibles et purs.
Imprudent, vous courez aux cités d'où j'arrive !...
Ah ! pendant vos succès futurs,
Vous regretterez cette rive,

Et vos rochers déserts, et vos antres obscurs.
Sans retour, onde fugitive,
On vous voit renoncer à des charmes si doux!...
Je ne ferai pas comme vous.

Comte Anatole de Montesquiou.

PROSE.

FRAGMENT.

Prés fleuris, majestueuses et murmurantes forêts, fontaines mousseuses, sauvages rochers fréquentés de la seule colombe, aimables solitudes qui nous ravissez par d'ineffables concerts! heureux qui pourra lever le voile qui couvre vos charmes secrets! mais plus heureux encore celui qui peut les goûter en paix dans le patrimoine de ses pères!

Bernardin de Saint-Pierre.
Etudes de la Nature.

DE LA COMMUNION.

C'est à douze ans, c'est au printemps de l'année, que l'adolescent s'unit à son Créateur. Après avoir pleuré la mort du Rédempteur du monde avec les montagnes de Sion, après avoir rappelé les ténèbres qui couvrirent la terre, la chrétienté sort de la douleur; les cloches se raniment, les saints se dévoilent, le cri de la joie, l'antique *Alleluia* d'Abraham et de Jacob fait retentir le dôme des églises. De jeunes filles vêtues de lin et des garçons parés de feuillages marchent sur une route semée des premières fleurs de l'année, ils s'avancent vers le temple en répétant de nouveaux cantiques; leurs parents les suivent: bientôt le Christ descend sur l'autel pour ces âmes délicates. Le froment des anges est déposé sur la langue véridique qu'aucun mensonge n'a encore souillée; tandis que le prêtre boit, dans le vin pur, le sang méritoire de l'Agneau.

Dans cette solennité, Dieu rappelle un sacrifice sanglant sous les espèces les plus paisibles. Aux incommensurables hauteurs de ces mystères se mêlent les souvenirs des scènes les plus riantes. La nature ressuscite avec son Créateur; et l'ange du printemps semble lui ouvrir les portes du tombeau, comme cet Esprit de lumière qui dérangea la pierre du glorieux sépulcre. L'âge des tendres communiants et celui de la naissante année confondent leurs jeunesses, leurs harmonies et leurs innocences; le pain et le vin annoncent les dons des champs prêts à mûrir, et retracent les tableaux de l'agriculture; enfin Dieu descend dans les âmes de ces enfants pour les féconder, comme il descend, en cette saison, dans le sein de la terre, pour lui faire porter ses fleurs et ses richesses.

Chateaubriand.

FRAGMENT DU POÈME DE LA RELIGION.



Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire;
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux! que de grandeur et quelle mejesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans nos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, estre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours;
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?
Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice;
Hélas! près de périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux!
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême:
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

Louis Racine.

STANCES A MA FILLE,

QUI M'AVAIT DEMANDÉ UNE ROMANCE.

Ma chère enfant, viens, écoute ta mère,
De ses leçons garde le souvenir;
De la raison si le flambeau t'éclaire,
Tu fixeras ton sort pour l'avenir.

Que la pudeur soit ta seule parure;
Redoute l'art et la frivolité :
La vérité convient à la nature,
Le talent seul ajoute à la beauté.

Quand le matin tu vois briller la rose,
Songe qu'au soir elle n'existe plus :
Un seul moment de la beauté dispose;
On est toujours belle avec des vertus.

Si le malheur te suit dans ta carrière,
Arme ton cœur d'une noble fierté :
On est timide alors qu'on désespère,
Un front serein brave l'adversité.

Mais si le ciel t'accordait l'opulence,
Et des jours purs par les plaisirs tracés,
Ouvre ton âme à l'honnête indigence,
Et que ses pleurs par toi soient effacés.

Sois toujours douce, honnête, affable et sage;
D'une coquette évite l'art flatteur :
Que la candeur, peinte sur ton visage,
Fasse juger des vertus de ton cœur.

Puissé-je dire à mon heure dernière :
De tout danger j'ai sauvé mon enfant!
Je finirai sans regret ma carrière,
Si je te laisse heureuse en expirant.

Mme PERRIER.

SIMPLE VIE.

Oh! laissez-moi mes rêveries,
Mes beaux vallons, mon ciel si pur,
Mes ruisseaux coulant aux prairies,
Mes bois, mes collines fleuries,
Et mon fleuve aux ondes d'azur.

Laissez ma vie au bord de l'onde
Comme elle suivre son chemin,
Inconnue aux clamours du monde,
Toujours pure mais peu profonde,
Et sans peine du lendemain.

Laissez-la couler, lente et douce,
Entre les fleurs, près des coteaux,
Jouant avec un brin de mousse,
Avec une herbe qu'elle pousse,
Avec le saule aux longs rameaux.

Mon âme est un oiseau qui chante
Sous la ramée, au fond des bois;
Sa plainte est naïve et touchante:
La solitude qu'elle enchante
Donne mille échos à sa voix.

Mes heures, à tout vent bercées,
S'en vont se tenant par la main :
Sous leurs pas légers mes pensées
Éclosent belles et pressées
Comme l'herbe aux bords du chemin.

On dit que la vie est amère :
O mon Dieu! ce n'est point pour moi
La poésie et la prière,
Comme une sœur, comme une mère,
La bercent pure devant toi.

Enfant, elle poursuit un rêve,
Une espérance, un souvenir,
Comme un papillon sur la grève;
Et chaque beau jour qui se lève
Lui semble tout son avenir.

Les jours lui tombent goutte à goutte,
Mais doux comme un rayon de miel;
Il n'en est point qu'elle redoute.
O mon Dieu! c'est ainsi, sans doute,
Que vivent les anges au ciel.

La mort doit nous être donnée
Douce après ces jours de bonheur;
Comme une fleur demi-fanée,
Au soir de sa longue journée
On penche la tête et l'on meurt.

Et si l'on croit, si l'on espère,
Qu'est-ce, mourir? Fermer les yeux,
Se recueillir pour la prière,
Livrer l'âme à l'ange son frère,
Dormir pour s'éveiller aux cieux.

JUSTIN MAURICE.

FRAGMENT.

Dans les palais des rois cette plainte est commune,
On n'y connaît que trop les jeux de la fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants :
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière,
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.

LA FONTAINE.

VERSAILLES[1].



O Versaille, ô bois, ô portiques,
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois élysée embelli,
A ton aspect, dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée
Coule un peu de calme et d'oubli.

Paris me semble un autre empire,
Dès que pour toi je vois sourire
Mes pénates secrets, couronnés de rameaux,
D'où souvent les monts et les plaines
Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines
Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,
Des gardes les nocturnes veilles,
Tout a fui; des grandeurs tu n'es plus le séjour;
Mais le sommeil, la solitude,
Dieux jadis inconnus, et les arts et l'étude,
Composent aujourd'hui ta cour.

Ah! témoin des succès du crime,
Si l'homme juste et magnanime
Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,
Versailles, tes routes fleuries,
Ton silence, fertile en belles rêveries,
N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent tes vallons tranquilles,
Tes sommets verts, tes frais asiles,
Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil;
J'y vois errer l'ombre livide
D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide
Précipite dans le cercueil.

André Chénier.

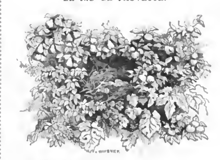
[1] Ces vers ont été composés pendant la révolution.

A MON PETIT LOGIS.

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille;
Où je vis, m'endors et m'éveille
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi.
O mon lit! ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète!
C'est vous! vous voilà! Je vous voi!
Qu'avec plaisir je vous répète:
Il n'est point de petit chez soi!

Ducis.

LE NID DE FAUVETTE.



Je le tiens, ce nid de fauvette!
Ils sont deux, trois, quatre petits!
Depuis si longtemps je vous guette,
Pauvres oiseaux, vous voilà pris!

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous; oh! c'est en vain:
Vous n'avez pas encore d'ailes,
Comment vous sauver de ma main?

Mais, quoi! n'entends-je point leur mère
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois; oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah! pourrais-je causer leur peine,
Moi qui l'été, dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons?

Hélas! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Eh! je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants !
Non, non, que rien ne vous sépare;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux;

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons
Dormir quelquefois sous un chêne
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN.

PROSE.

DE LA TERRE.



Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte. Regardons cette voûte immense des cieux, qui nous couvre; ces abîmes d'air et d'eau, qui nous environnent, et ces astres qui nous éclairent. Un homme qui vit sans réflexion ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui ou qui ont quelque rapport à ses besoins. Il ne regarde la terre que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit. Ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire, l'homme accoutumé à faire des réflexions étend ses regards plus loin, et considère avec curiosité les abîmes presque infinis dont il est environné de toutes parts. Un vaste royaume ne lui paraît alors qu'un petit coin de la terre; la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers; et il admire de s'y voir placé, sans savoir comment il y a été mis.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile [1]? Qui est-ce qui en a posé les fondements? rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle : les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver. Si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter : il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule donne tour à tour tous les biens que nous lui demandons. Cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux. En une seule année, elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise. Plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée. Elle ne ressent aucune vieillesse : ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein. Tout vieillit, excepté elle seule : elle rajeunit chaque année, au printemps. Elle ne manque point aux hommes; mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver. C'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons. Ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre, pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes : et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée. La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées, on voit croître l'herbe fraîche, pour nourrir les troupeaux. Auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes revêtues de riches moissons. Ici des coteaux s'élèvent comme un amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers. Là, de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tom-

[1] C'est-à-dire qui paraît immobile, car on sait bien que la terre se meut autour du soleil.

bent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leurs cimes escarpées, soutiennent à terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. Il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété. Non-seulement les terres noires et fertiles, mais encore les argileuses et les graveleuses, récompensent l'homme de ses peines. Les marais desséchés deviennent fertiles. Les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la terre; et quand le laboureur a la patience d'enfoncer, il trouve un terroir neuf, qui se fertilise à mesure qu'on le remue et qu'on l'expose aux rayons du soleil.

Il n'y a presque point de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil, et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter. Au milieu des pierres et des rochers, on trouve d'excellents pâturages : il y a dans leurs cavités des veines que les rayons du soleil pénètrent, et qui fournissent aux plantes, pour nourrir les troupeaux, des sucs très-savoureux. Les côtes mêmes qui paraissent les plus stériles et les plus sauvages offrent souvent des fruits délicieux ou des remèdes très-salutaires qui manquent dans les pays les plus fertiles. D'ailleurs, c'est par un effet de la providence divine que nulle terre ne porte tout ce qui sert à la vie humaine : car le besoin invite les hommes au commerce, pour se donner mutuellement ce qui leur manque; et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations : autrement tous les peuples du monde seraient réduits à une seule sorte d'habits et d'aliments; rien ne les inviterait à se connaître et à s'entre-voir. FÉNELON.

LES FLEURS.



Dans nos climats tempérés, on voit se développer, dès les premiers jours d'avril, au milieu des sombres forêts, les réseaux de la pervenche et ceux de l'*anemona nemorosa*, qui recouvrent d'un long tapis vert et lustré les mousses et les feuilles desséchées par l'année précédente. Cependant, à l'orée des bois, on voit déjà fleurir les primevères, les violettes et les marguerites, qui bientôt disparaissent en partie, pour faire place, en mai, à l'hyacinthe bleue, à la croisette jaune qui sent le miel; au muguet parfumé, si aimé des amants; au genêt doré, au bassinet doré et vernissé, et aux trèfles rouges et blancs, si bien alliés aux graminées. Bientôt les orties blanches et jaunes, les fleurs du fraisier, celles du sceau-de-Salomon, sont remplacées par les coquelicots et les bluets, qui éclosent dans des oppositions ravissantes; les églantiers épanouissent leurs guirlandes fraîches et variées, les fraises se colorent, les chèvrefeuilles parfument les airs; on voit ensuite les vipérines d'un bleu pourpré, les bouillons-blancs avec leurs longues quenouilles de fleurs soufrées et odorantes, les scabieuses battues des vents, les ansérines, les champignons et les asclépias qui restent bien avant dans l'hiver où végètent des mousses de la plus tendre verdure.

Toutes ces fleurs paraissent successivement sur la même scène. Le gazon, dont la couleur est uniforme, sert de fond à ce riche tableau. Quand ces plantes ont fleuri et donné leurs graines, la plupart s'enfoncent et se cachent pour renaître avec d'autres printemps. Il y en a qui durent toute l'année, comme la pâquerette et le pissenlit; d'autres s'épanouissent pendant cinq jours, après lesquels elles disparaissent entièrement : ce sont les éphémères de la végétation.

Les agréments de nos forêts ne le cèdent pas à ceux de nos champs. Si les bois ne renouvellent point leurs arbres avec les saisons, chaque espèce présente, dans le cours de l'année, les progrès de la prairie. D'abord les buissons donnent leurs fleurs; les chèvrefeuilles déroulent leur tendre verdure, l'aubépine parfumée se couronne de nombreux bouquets; les ronces laissent pendre leurs grappes d'un bleu mourant; les merisiers sauvages embaument les airs, et semblent couverts de neige au milieu du printemps; les néfliers entr'ouvrent leurs larges fleurs aux extrémités d'un rameau cotonneux; les ormes donnent leurs fruits; les hêtres développent leurs superbes feuillages, et enfin le chêne majestueux se couvre le dernier de ces feuilles épaisses qui doivent résister à l'hiver.

Comme dans les vertes prairies les fleurs se détachent du fond par l'éclat de leurs couleurs, de même les rameaux fleuris des arbrisseaux se détachent du feuillage des grands arbres. L'hiver présente de nouveaux accords; car alors les fruits noirs du troène, la mûre d'un bleu sombre, le fruit de corail de l'églantier, la baie du myrtil, brillent souvent au sein des

neiges, et offrent aux petits oiseaux leur nourriture et un asile pendant la saison rigoureuse. Mais comment exprimer les ravissantes harmonies des vents qui agitent le sommet des graminées, et changent la prairie en une mer de verdure et de fleurs; et celles des forêts, où les chênes antiques agitent leurs sommets vénérables; le bouleau, ses feuilles pendantes; et les sombres sapins, leurs longues flèches toujours vertes? Du sein de ces forêts s'échappent de doux murmures, et s'exhalent mille parfums qui influent sur les qualités de l'air. Le matin, au lever de l'aurore, tout est chargé de gouttes de rosée qui argentent les flancs des collines et les bords des ruisseaux; tout se meut au gré des vents; de longs rayons de soleil dorent les cimes des arbres et traversent les forêts. Cependant des êtres d'un autre ordre, des nuées de papillons peints de mille couleurs, volent sans bruit sur les fleurs; ici l'abeille et le bourdon murmurent; là des oiseaux font leurs nids: les airs retentissent de mille chansons d'amour. Les notes monotones du coucou et de la tourterelle servent de basse aux ravissants concerts du rossignol et aux accords vifs et gais de la fauvette. La prairie a aussi ses oiseaux: les cailles qui couvent sous les herbes; les alouettes qui s'élèvent vers le ciel, au-dessus de leurs nids. On entend de tous côtés les accents maternels; on respire l'amour dans les vallons, dans les bois, dans les prés. Oh! qu'il est doux alors de quitter les cités, qui ne retentissent que du bruit des marteaux des ouvriers et de celui des lourdes charrettes, ou des carrosses qui menacent l'homme de pied; pour errer dans les bois, sur les collines, au fond des vallons, sur des pelouses plus douces que le tapis de la Savonnerie, et qu'embellissent chaque jour de nouvelles fleurs et de nouveaux parfums! BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *Etudes de la Nature.*

RUTH,

ÉGLOGUE TIRÉE DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme
La nature a gravé dans le fond de notre âme,
C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.
Qu'il est doux à remplir, ce précepte d'amour!
Voyez ce faible enfant que le trépas menace
Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse.
Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux
N'a qu'elle pour ami dès qu'il est malheureux:
Ce vieillard qui va perdre un reste de lumière
Retrouve encore des pleurs en parlant de sa mère:
Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir
Pour première vertu notre plus doux plaisir!
Il fit plus, il voulut qu'une amitié si pure
Fût un bien de l'amour comme de la nature,
Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parents,
Vinssent multiplier nos plus chers sentiments.
C'est ainsi que, de Ruth récompensant le zèle,
De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.

Lorsque autrefois un juge, au nom de l'Éternel,
Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël,
Du coupable Juda Dieu permit la ruine.
Des murs de Bethléem chassés par la famine,
Noémi, son époux, deux fils de leur amour,
Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.
Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père:
Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère;
Et la mort les frappa. La triste Noémi,
Sans époux, sans enfants, chez un peuple ennemi,
Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,
Et prononce, en partant, d'une voix attendrie,
Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils:

« Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis;
Je retourne en Juda mourir où je suis née.
Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée:
Que mon Dieu soit béni! Je vous rends votre foi.
Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi!
Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.
Adieu; n'oubliez pas que je fus votre mère. »
Elle les presse alors sur son cœur palpitant.
Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.
Ruth demeure avec elle. « Ah! laissez-moi vous suivre!
Partout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre:
N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu?
Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu
La terre où vous mourrez verra finir ma vie,
Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie.
Jusque-là vous servir fera mes plus doux soins:
Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins. »

Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse
De ne point se charger de sa triste vieillesse;
Ruth, toujours si docile à son moindre désir,
Pour la première fois refuse d'obéir.
Sa main de Noémi saisit la main tremblante;
Elle guide et soutient sa marche défaillante,
Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,
De l'antique Jacob va chercher les états.

De son peuple chéri Dieu réparait les pertes:
Noémi de moissons voit les plaines couvertes.
« Enfin, s'écria-t-elle en tombant à genoux,
Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous;
Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie:
Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.
Vous voyez Bethléem, ma fille; cet ormeau
De la tendre Rachel vous marque le tombeau,
Le front dans la poussière, adorons en silence
Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance:
C'est ici qu'Abraham parlait à l'Éternel. »
Ruth baise avec respect la terre d'Israël.

Bientôt de leur retour la nouvelle est semée.
A peine de ce bruit la ville est informée
Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.
Plus d'un vieillard surpris ne la reconnalt pas.
Quoi! c'est là Noémi! « Non, leur répondit-elle;
Ce n'est plus Noémi! Ce nom veut dire belle :
J'ai perdu ma beauté, mes fils, et mon ami.
Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi. »

Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles
Recueillaient les épis tombant sous les faucilles :
Rutb veut aller glaner. Le jour à peine luit
Qu'au champ du vieux Booz le basard la conduit;
De Booz, dont Juda respecte la sagesse,
Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,
Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,
Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.
Rutb suivait dans son champ la dernière glaneuse :
Étrangère et timide, elle se trouve heureuse
De ramasser l'épi qu'une autre a dédaigné.
Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entralné.



« Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles;
Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles :
Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas;
Venez des moissonneurs partager le repas;
Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne :
Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne. »
Il dit. Ruth, à genoux, de pleurs baigne sa main.
Le vieillard la conduit au champêtre festin.
Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grâce,
Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,
De leur pain, de leurs mets, lui donnent la moitié;
Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,
Songeant que Noémi languit dans la misère,
Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère.
Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.
Booz parle à celui qui veillait aux moissons :
« Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,
Et prends garde surtout que rien ne te décèle.
Il faut que, sans te voir, elle pense glaner,
Tandis que par nos soins elle va moissonner.
Épargne à sa pudeur trop de reconnaissance,
Et gardons le secret de notre bienfaisance. »
Le zélé serviteur se presse d'obéir;
Partout aux yeux de Rutb un épi vient s'offrir.
Elle porte ces biens vers le toit solitaire
Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère.
Elle arrive en cbantant. « Bénissons le Seigneur,
Dit-elle; de Booz il a touché le cœur.
A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage;
Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage. »
De son travail alors elle montre le fruit.
« Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit;
Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille :
Le vertueux Booz est de notre famille;
Et nos lois... Je ne puis vous expliquer ces mots;
Mais retournez demain dans le champ de Booz.
Il vous demandera quel sang vous a fait naître;
Répondez : Noémi vous le fera connaître;
La veuve de son fils embrasse vos genoux.
Tous mes desseins alors seront connus de vous.
Je n'en puis dire plus. Soyez sûre d'avance
Que le sang de Booz respecte l'innocence,
Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir. »
Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.
Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.

Le soleil n'avait pas commencé sa carrière,
Que Rutb est dans le champ. Les moissonneurs lassés
Dormaient près des épis autour d'eux dispersés;
Le jour commence à naître, aucun ne se réveille.
Mais, aux premiers rayons de l'aurore vermeille,
Parmi ses serviteurs Ruth reconnalt Booz;
D'un paisible sommeil il goûtait le repos :
Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.
Ruth, s'arrête : « O vieillard, soutien du misérable,
Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs!
Dieu, pour se faire aimer, doit prolonger tes ans.
Quelle sérénité se peint sur ton visage!
Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.
Tu dors, et tu parais méditer des bienfaits :
Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais?
Ah! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,
Crois-le, ce songe, bélas! est la vérité même. »

Le vieillard se réveille à ces accents si doux.
« Pardonnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous;
Mes vœux étaient dictés par la reconnaissance :
Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense;
Un sentiment si pur doit-il se réprimer?
Non : ma mère me dit que je puis vous aimer.
De Noémi dans moi reconnaissez la fille;
Est-il vrai que Booz soit de notre famille?
Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux. »
« O ciel! répond Booz, ô jour trois fois heureux!
Vous êtes cette Rutb, cette aimable étangère
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère!
Je suis de votre sang; et, selon notre loi,

Votre époux doit trouver un successeur en moi.
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage ?
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge :
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur. »
« Ah! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur!
Lui dit Ruth, vous verriez que la loi de ma mère
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère. »
La rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.
Booz tombe à ses pieds : « Je vous donne à jamais
Et ma main et ma foi; le plus saint hyménée
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.
A cette fête, hélas! nous n'aurons pas l'amour;
Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.
Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,
Je ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie.
Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu!
De laisser Ruth heureuse, en lui disant adieu. »
Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière,
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.
Juda s'en glorifie; et Dieu, qui les bénit,
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,
Son épouse eut un fils; et cet enfant si beau
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau;
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse;
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,
Et dit en le montrant sur son sein endormi :
« Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi. »

FLORIAN.

PROSE.

NIDS DES OISEAUX.



Une admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler sans être attendri cette bonté divine qui donne l'industrie au faible et la prévoyance à l'insouciant.

Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église; d'autres dérobent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid; chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit, couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se percher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères, qui n'ont point encore vu ce spectacle; mais rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins, et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau; là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta ses amours, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

C'est ici le lieu de remarquer une autre loi de la nature. Dans la classe des petits oiseaux, les œufs sont ordinairement peints d'une des couleurs dominantes du mâle. Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseilliers et dans les buissons de nos jardins; ses œufs sont ardoisés comme la chape de son dos. Nous nous rappelons avoir trouvé une fois un de ces nids dans un rosier; il ressemblait à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues : une rose pendait au-dessus, tout humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang, avec l'ombrage d'un noyer qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna dans ce petit tableau une idée des grâces dont il a paré la nature.

CHATEAUBRIAND.

PHILÉMON ET BAUCIS.

SUJET TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.



Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste,
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ces douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour,
Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hyménée et l'Amour, par des désirs constants,
Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps ;
Ni le temps ni l'hymen n'éteignirent leur flamme;
Clothon prenait plaisir à filer cette trame.
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,
Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.
Eux seuls ils composaient toute leur république :
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient!
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part avec son fils, le dieu de l'éloquence ;
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.
Près enfin de quitter un séjour si profane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons;
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile :
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus.
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs :
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretint les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tout mets,
D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès.
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant.
Philémon reconnut ce miracle évident;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent,
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis.
Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux ;
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde;
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur.
Baucis sort, à ces mots, pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatile échappe à sa tremblante main;
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :

Jupiter intercède. Et déjà les vallons
*Voyeient l'ombre en croissant tomber du heut des monts.
Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs!
Il dit : et les autans troublent déjà la plaine.
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans :
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants,
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent.
A leurs pieds aussitôt cent uuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure,
Les vieillards déploraient ces sévères destins.
Les animaux périr! car encor les humains,
Tous aveient dû tomber sous les célestes armes :
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs,
De pilastres massifs les cloisons revêtues
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues;
Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris :
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle!
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus,
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins,
Et prêtres vous offrir les vœux des pèlerins?
Jupiter exauça leur prière innocente.
Hélas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouleit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels,
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice :
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office :
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable?
Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis
Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtait l'oreille:
Philémon leur disait : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux immortels :
Un bourg était autour ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitecle d'impies;
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Il ne resta que nous d'un si triste débris :
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris :
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardait Baucis par intervalles;
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras :
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas.
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée.
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée.
Leur corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne;
On va les voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah! si... Mais autre part j'ai porté mes présents.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fidèles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'univers.
Quelque jour on verra chez les races futures,
Sous l'appui d'un grand nom, passer ces aventures.
Vendôme, consentez au los que j'en attends;
Faites-moi triompher de l'envie et du temps :
Enchaînez ces démons, que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des héros et de ceux qui les chantent.
Je voudrais pouvoir dire en un style assez haut
Qu'ayant mille vertus vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer serait œuvre infinie;
L'entreprise demande un plus vaste génie :
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer?
Sans parler de celui qui force à vous aimer,
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages;
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages :
Don du ciel, qui peut seul tenir lieu des présents
Que nous font à regret le travail et les ans.
Peu de gens élevés, peu d'autres encor même,
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des dieux les possède, c'est vous;
Je n'ose dans ces vers soutenir devant tous.
Clio, sur son giron, à l'exemple d'Homère,
Vient de les retoucher, attentive à vous plaire :
On dit qu'elle et ses sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet tout le sacré vallon :
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages!
Puissent-ils tout d'un coup élever leurs sourcils,
Comme on vit autrefois Philémon et Baucis!

La Fontaine.

5, 6 Prométhée, fils de Japet, fut condamné à être attaché sur le haut d'un rocher, et là à avoir le cœur rongé par un vautour. Son crime était d'avoir voulu dérober le feu du ciel, pour pouvoir faire un homme d'une statue en terre.

17 *Hyménée* ou *Hymen*, divinité de la fable qui présidait aux mariages.

30 *Clothon*, l'une des trois Parques, filait le fil de la vie des hommes; les deux autres étaient Lachésis et Atropos.

32 Mercnre était fils de Jupiter et le dieu de l'éloquence.

43 *Pénates*, petites idoles ou images, tantôt en terre ou argile, tantôt en métal ou en pierre. On appelait sinsi les dieux de la maison, les patrons de la famille, chez les païens, ou ceux qui croyaient aux dieux de la fable.

50 *Épandus*, répandus.

68 *Ais*, planche.

70 *Cérès*, divinité qui présidait aux moissons.

99 *Autans*, les vents du midi qui excitent de violentes tempêtes.

117 *Pourpris*, enclos, habitation.

119 *Zeuxis*, *Apelle*, deux des plus célèbres peintres de l'antiquité grecque.

143 *Habitacles*, habitations, demeures.

14· *Hosties*, victimes.

164 *Clio*, muse de l'histoire.

169 Le duc de Vendôme. — *Los*, louange.

188 *Anet*, beau château de M. le duc de Vendôme. — *Le sacré vallon*, Apollon et les Muses.

LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura sans retour
Atteint sa dernière demeure;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi de mon regard avide
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide?
Du temps qui vient de s'écouler,
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul peut-être
Que ma voix daignât rappeler!
Mais des ans la fuite m'étonne;
Leurs adieux oppressent mon cœur,
Je dis : C'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne
Et livre au torrent destructeur;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours!
Écoutons!... le timbre sonore
Lentement frémit douze fois;
Il se tait...; je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait; en vain je l'appelle,
Adieu!... Salut, sa sœur nouvelle,
Salut!... Quels dons chargeut ta main?
Quel bien nous apporte ton aile?
Quels beaux jours dorment dans ton sein?
Que dis-je! à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets :
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante,
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets!
Ainsi chaque soleil se lève
Témoin de nos vœux insensés;
Ainsi toujours son cours s'achève,
En entraînant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide d'année en année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir.

Mme Amable Tastu.

LOUIS XVII.

I.

En ces temps-là, du ciel les portes d'or s'ouvrirent;
Du Saint des Saints ému les feux se découvrirent :
Tous les cieux un moment brillèrent dévoilés;
Et les élus voyaient, lumineuses phalanges,
Venir une jeune âme entre de jeunes anges
Sous les portiques étoilés.

C'était un bel enfant qui fuyait de la terre; —
Son œil bleu du malheur portait le signe austère;
Ses blonds cheveux flottaient sur ses traits pâlissants;
Et les vierges du ciel, avec des chants de fête,
Aux palmes du martyre unissaient sur sa tête
La couronne des innocents.

II.

On entendit des voix qui disaient dans la nue :
— « Jeune ange, Dieu sourit à ta gloire ingénue;
» Viens, rentre dans ses bras pour ne plus en sortir;
» Et vous, qui du Très-Haut racontez les louanges,
» Séraphins, prophètes, archanges,
» Courbez-vous, c'est un roi; chantez, c'est un martyr! »

— « Où donc ai-je régné? demandait la jeune ombre.
» Je suis un prisonnier, je ne suis point un roi.
» Hier je m'endormis au fond d'une tour sombre.
» Où donc ai-je régné? Seigneur, dites-le moi.

» Hélas! mon père est mort d'une mort bien amère,
» Ses bourreaux, ô mon Dieu, m'ont abreuvé de fiel;
» Je suis un orphelin; je viens chercher ma mère,
» Qu'en mes rêves j'ai vue au ciel. »

Les anges répondaient : — « Ton Sauveur te réclame,
» Ton Dieu d'un monde impie a rappelé ton âme;
» Fuis la terre insensée où l'on brise la croix,
» Où jusque dans la mort descend le régicide,
» Où le meurtre, d'horreurs avide,
» Fouille dans les tombeaux pour y chercher des rois! »

— « Quoi! de ma longue vie ai-je achevé le reste?
» Disait-il; tous mes maux, les ai-je enfin soufferts?
» Est-il vrai qu'un geôlier, de ce rêve céleste,
» Ne viendra pas demain m'éveiller dans mes fers?
» Captif, de mes tourments cherchant la fin prochaine,
» J'ai prié : Dieu veut-il enfin me secourir?
» Oh! n'est-ce pas un songe! A-t-il brisé ma chaîne?
» Ai-je eu le bonheur de mourir?

» Car vous ne savez point quelle était ma misère!
» Chaque jour dans ma vie amenait des malheurs;
» Et lorsque je pleurais, je n'avais pas ma mère,
» Pour chanter à mes cris, pour sourire à mes pleurs.
» D'un châtiment sans fin languissante victime,
» De ma tige arraché comme un tendre arbrisseau,
» J'étais proscrit bien jeune, et j'ignorais quel crime
» J'avais commis dans mon berceau.

» Et pourtant, écoutez, bien loin dans ma mémoire,
» J'ai d'heureux souvenirs avant ces temps d'effroi;
» J'entendais en dormant des bruits confus de gloire,
» Et des peuples joyeux veillaient autour de moi.
» Un jour, tout disparut dans un sombre mystère;
» Je vis fuir l'avenir à mes destins promis;
» Je n'étais qu'un enfant, faible et seul sur la terre,
» Hélas! et j'eus des ennemis!

» Ils m'ont jeté vivant sous des murs funéraires;
» Mes yeux voués aux pleurs n'ont plus vu le soleil.
» Mais vous que je retrouve, anges du ciel, mes frères,
» Vous m'avez visité souvent dans mon sommeil.
» Mes jours se sont flétris dans leurs mains meurtrières,
» Seigneur; mais les méchants sont toujours malheureux;
» Oh! ne soyez pas sourd comme eux à mes prières,
» Car je viens vous prier pour eux. »

Et les anges chantaient : — « L'arche à toi se dévoile,
» Suis-nous : sur ton beau front nous mettrons une étoile,
» Prends les ailes d'azur des chérubins vermeils
» Tu viendras avec nous bercer l'enfant qui pleure,
» Ou, dans leur brûlante demeure,
» D'un souffle lumineux rajeunir les soleils! »

III.

Soudain le chœur cessa, les élus écoutèrent;
Il baissa son regard par les larmes terni;
Au fond des cieux muets les mondes s'arrêtèrent,
Et l'éternelle voix parla dans l'infini :

« O roi! je t'ai gardé loin des grandeurs humaines;
» Tu t'es réfugié du trône dans les chaînes,
» Va, mon fils, bénis tes revers.
» Tu n'as point su des rois l'esclavage suprême,
» Ton front du moins n'est pas meurtri du diadème,
» Si tes bras sont meurtris des fers.

» Enfant, tu t'es courbé sous le poids de la vie.
» Et la terre, pourtant, d'espérance et d'envie
» Avait entouré ton berceau!
» Viens, ton Seigneur lui-même eut ses douleurs divines,
» Et, mon fils, comme toi, roi couronné d'épines,
» Porta le sceptre de roseau! »

VICTOR HUGO.

CONSOLATIONS DANS LES DISGRACES.

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer :
Quittons ces vanités; lassons-nous de les suivre...
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers;
Et, dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre :
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

MALHERBE.



TABLE DES MATIÈRES

DU LIVRE DE MÉMOIRE.



ÉDUCATION MATERNELLE.

QUATRIÈME PARTIE.

LE LIVRE D'ARITHMÉTIQUE.


PARIS.
Typographie Plon frères

ÉDUCATION MATERNELLE.

LE LIVRE D'ARITHMÉTIQUE

POUR SERVIR

AUX SIMPLES LEÇONS D'UNE MÈRE A SES ENFANTS,

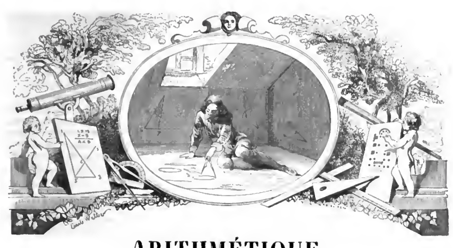
PAR

MADAME AMABLE TASTU.



PARIS.

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.



ARITHMÉTIQUE.

PREMIÈRE LEÇON. — OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

On est effrayé, quand on veut enseigner le calcul à de très-jeunes enfants, de la difficulté qu'il y a à leur faire concevoir une idée aussi abstraite que celle du nombre; aussi arrive-t-il souvent qu'après avoir appris mécaniquement, pour ainsi dire, plusieurs opérations arithmétiques, auxquelles ils n'attachent aucun sens, ils les oublient dès qu'ils cessent de les répéter. Les définitions les plus claires et les plus simples des meilleurs traités d'arithmétique sont tout a fait incompréhensibles pour de jeunes intelligences. La seule méthode qui me paraisse à leur portée, du moins pour les premiers temps, est celle de Pestalozzi, telle que M. Boniface, son disciple, nous l'a fait connaître dans le *Propagateur*. Elle consiste à se servir, pour compter, d'objets matériels qui, en frappant les yeux de l'enfant, lui rendent, pour ainsi dire, le nombre visible; et à lui faire exécuter progressivement toutes les opérations du calcul, appliquées à une série de nombres très-bornée, aux cinq premières unités, par exemple, au lieu de commencer par la numération depuis *un* jusqu'aux millions, billions, trillions et quatrillions : je crois toutefois qu'en se servant de ce que cette méthode a de commode et de rationnel, il sera bon de la faire marcher de front avec les signes écrits de la numération.

Je suppose, d'après la leçon sur les chiffres (voir les leçons supplémentaires), que l'enfant la connait et sait nombrer jusqu'à cent.

Tontefois je place ici le tableau des chiffres, pour qu'on puisse y recourir au besoin.

Tableau des nombres depuis un jusqu'à neuf.

NOMS DE NOMBRE.	CHIFFRES ARABES.	CHIFFRES ROMAINS CORRESPONDANTS.
Un.	1	I. . . . j.
Deux.	2	II. . . . ij.
Trois.	3	III. . . . iij.
Quatre.	4	IV. . . . iv.
Cinq.	5	V. . . . v.
Six.	6	VI. . . . vj.
Sept.	7	VII. . . vij.
Huit.	8	VIII. . . viij.
Neuf.	9	IX. . . . ix.

Tableau des nombres depuis dix jusqu'à quatre-vingt-dix.

NOMS DE NOMBRE.	CHIFFRES ARABES.	CHIFFRES ROMAINS CORRESPONDANTS.
Dix	10	X. . . . x.
Onze	11	XI. . . xj.
Douze	12	XII. . . xij.
Treize	13	XIII. . xiij.
Quatorze	14	XIV. . . xiv.
Quinze	15	XV. . . xv.
Seize	16	XVI. . . xvj.
Dix-sept	17	XVII . . xvij.
Dix-huit	18	XVIII. . xviij.
Dix-neuf	19	XIX. . . xix.
Vingt	20	XX. . . xx.
Vingt-un	21	XXI. . . xxj.
Vingt-deux	22	XXII. . xxij.
Vingt-trois	23	XXIII. . xxiij.
Vingt quatre	24	XXIV. . xxiv.
Vingt-cinq	25	XXV. . xxv.
Vingt-six	26	XXVI. . xxvj.
Vingt-sept	27	XXVII . xxvij.
Vingt-huit	28	XXVIII. xxviij.
Vingt-neuf	29	XXIX . xxix.
Trente	30	XXX. . xxx.
Quarante	40	XL. . . xl.
Cinquante	50	L. . . . l.
Soixante	60	LX. . . lx.
Soixante-dix [1]	70	LXX. . lxx.
Quatre-vingts	80	LXXX . lxxx.
Quatre-vingt-dix	90	XC. . . xc.

[1] On dit *septante*, *octante*, *nonante*, dans plusieurs parties de la France. Cet usage n'est plus adopté.

Tableau des nombres depuis cent jusqu'à mille.

NOMS DE NOMBRE.	CHIFFRES ARABES.	CHIFFRES ROMAINS CORRESPONDANTS.
Cent	100	C. . . . c.
Deux cents	200	CC . . . cc.
Trois cents	300	CCC. . . ccc.
Quatre cents	400	CD . . . cd.
Cinq cents	500	D. . . . d.
Six cents	600	DC . . . dc.
Sept cents	700	DCC. . . dcc.
Huit cents	800	DCCC. . dccc.
Neuf cents	900	CM . . . cm.
Mille	1000	M. . . . m.

PREMIER EXERCICE.

Voici des jetons sur cette table : donne-m'en un; donne m'en encore un autre : combien en ai je ? — Deux. — Mets-en un de plus : il y en aura ?... — Trois. — Et avec un de plus ?... — Quatre. — Si tu ajoutes un à quatre, cela fera ?... — Cinq. — (Ainsi de suite jusqu'à neuf.) — Tu vois que tu pourrais compter de même tout ce que tu voudrais en commençant par *un*, et ajoutant toujours *un*, de sorte que ***deux***, c'est deux fois un; ***trois***, trois fois un; ***quatre***, quatre fois un; etc. — C'est pour cela qu'on appelle ***unité*** tout ce qui se compte ainsi par un. La réunion de plusieurs ***unités*** s'appelle ***nombre.*** Si tu dis ***huit sous***, par exemple, ***huit*** est le nombre et un ***sou*** est l'***unité***, parce que c'est comme si on disait ***huit*** fois ***un*** sou.

Prends maintenant ton ardoise et ton crayon, et à mesure que je mettrai des jetons sur la table tu m'en diras le nombre, et tu écriras sur l'ardoise le chiffre qui le représente.

Qu'y a-t-il là ? — Un jeton. — Comment écris-tu 1 ? etc.

On fait faire cet exercice à l'enfant en l'obligeant à nommer le nombre de jetons et à tracer les chiffres à mesure, d'abord dans l'ordre numérique, 1, 2, 3, etc.; puis au hasard, en prenant les premiers nombres venus, depuis *un* jusqu'à *neuf*. Ensuite on lui adresse les questions suivantes :

Qu'est-ce que c'est qu'un nombre?
Quel nombre vient après *cinq ?*
Quel nombre est avant *sept ?*
Qu'y a-t-il avant et après *huit ?*
Quel est le nombre le plus grand, ***trois*** ou ***quatre?***
Quel est le plus petit, ***huit*** ou ***neuf?***
Dis-moi un nombre plus grand que ***quatre?***
Dis-moi le nombre ***trois*** augmenté de ***deux?***
Quelle est l'unité dans ces phrases, ***six sous***, ***quatre jetons***, ***trois tartelettes?***
Compte tes doigts, en désignant l'espèce d'unité.
— Un doigt, deux doigts, etc.
Compte maintenant sans rien nommer.
— Un, deux, trois, quatre, etc.
Compte en passant un nombre.
— Un, trois, cinq, sept, neuf.
Fais la même chose en commençant par deux.
— Deux, quatre, six, huit.

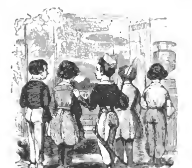
DEUXIÈME EXERCICE.

L'ADDITION.

Deux jetons et deux jetons font, combien de je-

tous? — Quatre. — Eh bien! ce que tu viens de faire, c'est-à-dire cette opération par laquelle tu joins plusieurs nombres ensemble pour en former un seul, s'appelle *addition*.

Le résultat ou la réunion de ces nombres s'appelle *somme* ou *total*. — Ainsi *quatre* est la *somme* ou le *total* de deux et deux, ou de trois et un, ou de un et trois.



J'emploie dans les exemples les signes + *plus*, — *moins*, = *égale*, que l'enfant peut comprendre facilement ; mais je crois qu'il est préférable de l'accoutumer tout de suite à la manière de chiffrer ordinaire et de lui faire écrire sur l'ardoise :

$$\begin{array}{r} 2 \\ 2 \\ \hline 4 \end{array}$$

Plutôt que $2 + 2 = 4$; ou 2 *plus* 2 *égale* 4.

Vous exercez l'enfant sur les nombres de un à neuf au moyen des questions suivantes, qu'on lui fera d'abord résoudre avec des jetons, en les comptant sur la table à mesure; puis de tête; puis enfin écrire en chiffres sur l'ardoise, afin que dans sa tête l'idée du nombre ne se sépare point du chiffre: ainsi on lui dira :

Combien font 2 jetons et 3 jetons?

$3 + 4$?
$2 + 5$?
$2 + 2 + 2$?
$4 + 3 + 2$?
$1 + 1 + 2 + 3$?

Et ainsi de suite, en ayant soin que le total ne passe pas 9.

Que faut-il ajouter à 4 pour avoir 5?
pour avoir 6?
7?
8?
9?

Dis-moi deux nombres dont la *somme* soit 5.

R. $4 + 1$, $3 + 2$, $1 + 4$.

Nomme-m'en trois dont la somme soit 5.

R. $3 + 1 + 1$, $2 + 2 + 1$.

Quel nombre est la somme de $2 + 3 + 4$?
$3 + 3 + 3$?
$6 + 2 + 1$?

6 est la somme de deux nombres dont l'un est 4: quel est l'autre?

Tu as sept ans, quand auras-tu neuf ans?

Ton petit cousin a quatre ans, qui est l'aîné de vous deux?

De combien d'années?

Ajoute 2 à chaque nombre en commençant par 1.

$1 + 2 = 3$
$2 + 2 = 4$
$3 + 2 = 5$
$4 + 2 = 6$
$5 + 2 = 7$
$6 + 2 = 8$
$7 + 2 = 9$

Maintenant ajoute :

3 à . . . . 1 à . . . . 2 à . . . . 3 à . . . . 4 à . . . . 5 à 6	4 à . . . . 1 à . . . . 2 à . . . . 3 à . . . . 4 à 5	5 à . . . . 1 à . . . . 2 à . . . . 3 à 4
6 à . . . . 1 à . . . . 2 à 3	7 à . . . . 1 à 2	8 à 1

Pour faciliter ces exercices, je joins ici la table d'addition de 1 à 9.

0	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1	2	3	4	5	6	7	8	9	
2	3	4	5	6	7	8	9		
3	4	5	6	7	8	9			
4	5	6	7	8	9				
5	6	7	8	9					
6	7	8	9						
7	8	9							
8	9								
9									

La somme d'un nombre quelconque de la première ligne horizontale et d'un nombre quelconque de la première ligne verticale se trouve à la rencontre de la ligne verticale et de la ligne horizontale que commencent ces nombres.

Ainsi le nombre 9, qui est la somme de 6 et de 3, se trouve à la rencontre de la ligne verticale qui commence par 6 et de la ligne horizontale qui commence par 3, ou bien encore de la ligne horizontale qui commence par 6 et de la ligne verticale qui commence par 3.

On peut voir ainsi de combien de manières peut se former chaque nombre.

TROISIÈME EXERCICE.

SOUSTRACTION.



Voici neuf jetons; si j'en ôte un, combien en restera-t-il? — Huit. — Et si j'en ôte un autre? — Sept. — Et un autre encore? — Six. — Combien as-tu ôté de jetons des neuf premiers? — Trois. — Par conséquent, en ôtant trois jetons de neuf, il te restera?... — Six jetons. — A merveille; tu as fait une *soustraction*, c'est-à-dire une opération par laquelle tu *soustrais* ou tu retranches un nombre d'un autre. Le surplus s'appelle *reste*, *excès* ou *différence*.

Ainsi, entre 3 et 9, la différence est 6.

(On fera les questions suivantes et autres analogues.)

1° J'avais 5 sous, j'en ai dépensé 2 : combien me reste-t-il?

2° Si j'ai 4 gâteaux et que je t'en donne 2, combien y en a-t-il pour moi?

3° Tu as 6 ans et ton frère 3 ans : quelle est la différence entre vous?

4° J'avais 4 sous, et je n'en ai plus que 2 : combien en ai-je dépensé?

5° Que faut-il ôter de 4 jetons pour n'en avoir plus qu'un?

6° Quelle est la différence entre 3 jetons et 4 jetons?

7° Quelle est la différence entre 4 et 5?

8° 4 est-il plus ou moins grand que 3?

9° Est-il plus ou moins grand que 5?

10° Il est donc de 1 plus grand que 3, et plus petit que 5. C'est la différence entre 3 et 4, 4 et 5.

La différence entre ces deux nombres est ce qu'on doit ajouter au plus petit nombre pour le rendre égal au plus grand.

11° Il y a entre 2 jetons et 4 jetons la même différence qu'entre 4 et 6 : quelle est cette différence?

12° Si sur 5 jetons j'en prends 2, puis 2, combien m'en reste-t-il?

13° J'avais 4 bonbons, j'en mange 2, puis 1, puis 1; que me reste-t-il?

14° J'avais 9 sous, j'en ai dépensé 4, mais j'en ai gagné 2 : combien en ai-je?

Si tu veux écrire une *soustraction* sur l'ardoise, tu mets le plus petit nombre sous le plus grand, tu soulignes le tout; puis, après avoir retranché le nombre inférieur de celui de dessus, tu écris, au-dessous du trait que tu as fait, le nombre qui te reste : ainsi tu dis :

Si de.	7
je retranche. .	5
reste.	2

EXERCICES SUR LA SOUSTRACTION.

2 — 1 = 1 3 — 2 = 1 4 — 3 = 1 5 — 4 = 1 6 — 5 = 1 7 — 6 = 1 8 — 7 = 1 9 — 8 = 1	3 — 1 = 2 4 — 2 = 2 5 — 3 = 2 6 — 4 = 2 7 — 5 = 2 8 — 6 = 2 9 — 7 = 2	4 — 1 = 3 5 — 2 = 3 6 — 3 = 3 7 — 4 = 3 8 — 5 = 3 9 — 6 = 3	5 — 1 = 4 6 — 2 = 4 7 — 3 = 4 8 — 4 = 4 9 — 5 = 4
6 — 1 = 5 7 — 2 = 5 8 — 3 = 5 9 — 4 = 5	7 — 1 = 6 8 — 2 = 6 9 — 3 = 6	8 — 1 = 7 9 — 2 = 7	9 — 1 = 8



ARITHMÉTIQUE. — DEUXIÈME LEÇON.

Compte dix jetons ; aligne-les sur cette table à côté l'un de l'autre. Très-bien ! Fais encore une nouvelle rangée de dix, puis une autre, puis une quatrième, et ainsi de suite. Combien y a-t-il de rangées maintenant ? — Dix. — Ainsi il ne t'est pas plus difficile de compter les rangées que les jetons ; il y a dix jetons dans chaque rangée, nous les appellerons donc des dizaines, et nous leur donnerons des noms comme aux unités ; seulement, au lieu de dire 1, 2, 3, etc., nous dirons : Dix, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix, cent.

Suppose maintenant que tu disposes toutes ces rangées en une seule, qui contiendra dix dizaines ou cent jetons, ou, si tu veux, cent unités, et que tu alignes plusieurs rangées semblables ; au lieu de dizaines nous aurons des centaines qui se compteront de même en disant : Cent, deux cents, trois cents, etc. ; et à la dixième centaine, au lieu de dix cents, nous dirons *mille ;* alors nous compterons par *mille* jusqu'à dix mille, comme nous avons compté par unités ; puis nous aurons nos dizaines de mille jusqu'à cent mille, puis les centaines de mille jusqu'à dix cent mille, ou mille mille, qui s'appellent un *million*.

On compte par millions comme par mille, et l'on a unités de millions, dizaines de millions, centaines de millions. Mille millions valent un *billion* ou *milliard ;* mille *billions* valent un trillion, etc.

Le tableau suivant présente les noms et l'arrangement de différents ordres d'unités :

PREMIÈRE CLASSE.	
Unités simples, ou.	Unités du 1er ordre.
Dizaines simples, ou.	Unités du 2e ordre.
Centaines simples, ou	Unités du 3e ordre.
DEUXIÈME CLASSE.	
Unités de mille, ou.	Unités du 4e ordre.
Dizaines de mille, ou.	Unités du 5e ordre.
Centaines de mille, ou.	Unités du 6e ordre.
TROISIÈME CLASSE.	
Unités de millions, ou	Unités du 7e ordre.
Dizaines de millions, ou	Unités du 8e ordre.
Centaines de millions, ou.	Unités du 9e ordre.
QUATRIÈME CLASSE.	
Unités de billions ou milliards . .	Unités du 10e ordre.
Dizaines de billions ou milliards.	Unités du 11e ordre.
Centaines de billions ou milliards.	Unités du 12e ordre.

On n'a pas besoin d'étendre ce tableau, car on compte très-rarement au delà des billions ou milliards.

Il résulte de ce tableau que dix unités d'un ordre quelconque forment une unité de l'ordre immédiatement supérieur.

VALEUR DES CHIFFRES.

C'est cependant avec les seuls neuf chiffres que tu connais, qu'on parvient à écrire les nombres les plus considérables.

Pour cela on est convenu que tout chiffre d'un nombre exprime des unités dix fois plus grandes

que celles de l'ordre suivant à droite, et dix fois plus petites que celle de l'ordre suivant à gauche.

Les neuf premiers nombres de dizaines se représentent donc par les mêmes chiffres que les neuf premiers nombres d'unités; mais, afin de bien indiquer, sans écrire le mot *dizaine*, que ces chiffres expriment des dizaines, on les place au deuxième rang à gauche, en yant soin, lorsqu'il n'y a pas d'unités simples, de les remplacer par un zéro, qui n'a aucune valeur par lui-même, mais qui sert à indiquer le rang qu'un autre chiffre doit occuper.

Les chiffres ont par conséquent deux valeurs, une valeur absolue quand ils sont seuls, et une valeur relative qui dépend du rang qu'ils occupent quand ils sont joints à d'autres.

Ainsi le chiffre 1 tout seul veut dire *un;* mais, si je le recule vers la gauche en y joignant un zéro, 1 voudra dire une dizaine ou dix; ainsi au lieu d'écrire :

1 dizaine, 2 dizaines, 3 dizaines, 4 dizaines, 5 dizaines, 6 dizaines, 7 dizaines, 8 dizaines, 9 dizaines, on écrit :

10, 20, 30, 40, 50, 60
dix, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante,
70, 80, 90.
soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix.

De même, au lieu d'écrire :

1 centaine, 2 centaines, 3 centaines, 4 centaines, 5 centaines, 6 centaines, 7 centaines, 8 centaines, 9 centaines.

On place les chiffres des centaines au troisième rang, à gauche en ayant soin, lorsqu'il manque soit des dizaines, soit des unités, de les remplacer par des zéros, et on a :

100, 200, 300, 400, 500.
cent, deux cents, trois cents, quatre cents, cinq cents,
600, 700, 800, 900.
six cents, sept cents, huit cents, neuf cents.

Un mille s'écrit.	1000
Dix mille.	10000
Cent mille.	100000
Un million.	1000000
Dix millions.	10000000
Cent millions.	100000000
Un milliard ou billion. . . .	1000000000
Dix milliards.	10000000000
Cent milliards.	100000000000

Il s'ensuit que la valeur des chiffres devient de dix en dix fois plus grande à mesure que l'on va de droite à gauche, et que par la même raison la valeur des chiffres devient de dix en dix fois plus petite à mesure que l'on va de gauche à droite.

Ainsi, pour rendre un nombre dix fois, cent fois, mille fois, etc., plus grand, il suffit de mettre après le dernier chiffre un, deux, trois zéros.

De même que pour rendre un nombre terminé par des zéros, dix fois, cent fois, mille fois plus petit, il suffit de supprimer un, deux, trois zéros, etc.

(On exercera l'enfant en lui adressant les questions suivantes qui devront être résolues tantôt de vive voix, tantôt sur l'ardoise.)

1° Que faut-il ajouter au chiffre 1, pour qu'il représente une dizaine?

2° Comment nommes-tu 2 dizaines?
— — 3? —
— — 4? —
— — 5? —

3° Comment écris-tu 6 dizaines?
— — 7? —
— — 8? —
— — 9? —

4° Que représente le chiffre qui est au troisième rang en allant vers la gauche?

5° Combien de zéros faut-il ajouter à un chiffre pour qu'il représente des centaines d'unités?
— des mille?
— des dizaines de mille?

6° Comment écris-tu 100?
— — 200?
— — 300?

7° Que fais-tu pour rendre un nombre dix fois, cent fois, mille fois plus grand?

En retranchant un zéro à ce nombre : 60,000, que restera-t-il?

En retranchant 2 zéros?
— 3 zéros?

8° A quel rang doit être le chiffre qui représente 1 milliard.

Pour représenter tous les nombres compris entre 10 et 20, il suffit de mettre successivement les neuf chiffres à la place du zéro qui suit 1 dans le nombre 10. Ainsi on écrit :

11 pour dix et un, ou onze;
12 pour dix et deux, ou douze;
13 pour dix et trois, ou treize;
14 pour dix et quatre, ou quatorze;
15 pour dix et cinq, ou quinze;
16 pour dix et six, ou seize;
17 pour dix et sept, ou dix-sept;
18 pour dix et huit, ou dix-huit;
19 pour dix et neuf, ou dix-neuf;

On arrive ainsi à :

20 pour dix et dix, ou vingt.

Pour représenter les nombres supérieurs à vingt, il suffit de remplacer successivement le zéro qui suit le 2 dans le nombre vingt, par chacun des neuf chiffres. On écrit ainsi :

21 pour vingt-un ;
22 pour vingt-deux ;
23 pour vingt-trois ;
24 pour vingt-quatre ;
25 pour vingt-cinq ;
26 pour vingt-six ;
27 pour vingt-sept ;
28 pour vingt-huit ;
29 pour vingt-neuf.

Puis vient :

30 pour trente.

Les nombres compris entre 30 et 40 sont représentés d'une manière analogue :

31 pour trente-un ;
32 pour trente-deux ;

et ainsi de suite jusqu'à

39 pour trente-neuf.

Pour les nombres compris entre 40 et 50, on a :

41 pour quarante-un ;
42 pour quarante-deux ;

et ainsi de suite jusqu'à

49 pour quarante-neuf.

Entre 50 et 60 on a :

51 pour cinquante-un ;
52 pour cinquante-deux ;

et ainsi de suite jusqu'à

59 pour cinquante-neuf.

Entre 60 et 70 on a :

61 pour soixante-un ;
62 pour soixante-deux ;

et ainsi de suite jusqu'à

69 pour soixante-neuf.

Entre 70 et 80, on a :

71 pour soixante-dix et un, ou soixante-onze ;
72 pour soixante-dix et deux, ou soixante-douze ;
73 pour soixante-dix et trois, ou soixante-treize ;
74 pour soixante-dix et quatre, ou soixante-quatorze ;
75 pour soixante-dix et cinq, ou soixante-quinze ;
76 pour soixante-dix et six, ou soixante-seize ;
77 pour soixante-dix et sept, ou soixante-dix-sept ;
78 pour soixante-dix et huit, ou soixante-dix-huit ;
79 pour soixante-dix et neuf, ou soixante-dix-neuf.

Entre 80 et 90, on a :

81 pour quatre-vingt-un ;
82 pour quatre-vingt-deux ;

et ainsi de suite jusqu'à

89 pour quatre-vingt-neuf.

Entre 90 et 100, on a :

91 pour quatre-vingt-dix et un, ou quatre-vingt-onze ;
92 pour quatre-vingt-dix et deux, ou quatre-vingt-douze ;
93 pour quatre-vingt-dix et trois, ou quatre-vingt-treize ;
94 pour quatre-vingt-dix et quatre, ou quatre-vingt-quatorze ;
95 pour quatre-vingt-dix et six, ou quatre-vingt-quinze ;
96 pour quatre-vingt-dix et six, ou quatre-vingt-seize ;
97 pour quatre-vingt-dix et sept, ou quatre-vingt-dix-sept ;
98 pour quatre-vingt-dix et huit, ou quatre-vingt-dix-huit ;
99 pour quatre-vingt-dix et neuf, ou quatre-vingt-dix-neuf.

Les nombres compris entre les centaines s'écrivent au moyen des neuf chiffres qu'on met à la place des deux zéros :

Entre 100 et 200, on a :

101 pour cent un ;
102 peur cent deux ;

et ainsi de suite jusqu'à

109 pour cent neuf ;

puis 110 pour cent dix ;

111 pour cent onze ;
112 pour cent douze ;

et ainsi de suite jusqu'à

119 pour cent dix-neuf ;

puis 120 pour cent vingt ;

121 pour cent vingt-un ;

jusqu'à 129 pour cent vingt-neuf ;

puis 130 pour cent trente ;

131 pour cent trente-un ;

et ainsi de suite jusqu'à

189 pour cent trente-neuf ;

140, cent quarante ; 141, cent quarante-un ; et ainsi de suite jusqu'à 149, cent quarante-neuf ;

150, cent cinquante ; 151, cent cinquante-un ; et ainsi de suite jusqu'à 159, cent cinqnante-neuf ;

160, cent soixante ; 161, cent soixante-un, et ainsi de suite jusqu'à 169, cent soixante-neuf ;

170, cent soixante-dix ; 171, cent soixante-onze ; et ainsi de suite jusqu'à 179, cent soixante-dix-neuf ;

180, cent quatre-vingts ; 181, cent quatre-vingt-un ; et ainsi de suite jusqu'à 189, cent quatre-vingt-neuf ; puis 190, cent quatre-vingt-dix ; 191, cent quatre-vingt-onze ; et ainsi de suite jusqu'à 199, cent quatre-vingt-dix-neuf.

Pour écrire en chiffres le nombre compris entre 200, deux cents, et 300, trois cents, on remplace les zéros de 200 par les neuf chiffres, absolument de la même manière qu'on a remplacé les deux zéros de 100. On a ainsi tous les nombres dont les noms commencent par deux cents et finissent par les noms des quatre-vingt-dix-neuf premiers nombres, comme 201, deux cent un; 202, deux cent deux, etc.; 299, deux cent quatre-vingt-dix-neuf.

On écrit de même tous les nombres de 300, trois cents, à 399, trois cent quatre-vingt-dix-neuf; de 400, quatre cents, à 499, quatre cent quatre-vingt-dix-neuf; de 500, cinq cents, à 599, cinq cent quatre-vingt-dix-neuf; de 600, six cents, à 699, six cent quatre-vingt-dix-neuf; de 700, sept cents, à 799, sept cent quatre-vingt-dix-neuf; de 800, huit cents, à 899, huit cent quatre-vingt-dix-neuf; de 900, neuf cents, à 999, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, le plus grand des nombres qui ne renferment que des centaines, des dizaines et des unités simples.

Un mille. . .	1000	Six mille. . .	6000
Deux mille. .	2000	Sept mille. .	7000
Trois mille. .	3000	Huit mille. .	8000
Quatre mille.	4000	Neuf mille. .	9000
Cinq mille. .	5000		

Les nombres de mille se représentent chacun par un des neuf chiffres suivi de trois zéros:

Pour écrire les nombres compris entre les mille, on remplace, suivant qu'il est nécessaire, un, deux ou trois zéros par les neuf chiffres.

Ainsi le nombre *mille quatre* s'écrit 1004; *trois mille quarante*, 3040; *cinq mille sept cents*, 5700, etc.

Les *dizaines de mille* s'écrivent au moyen des neuf chiffres suivis chacun de quatre zéros; les *centaines de mille*, au moyen des neuf chiffres suivis chacun de cinq zéros. Pour les nombres intermédiaires, on remplace les zéros par les neuf chiffres.

Ainsi:

Quarante mille s'écrit. 40000
Six cent mille. 600000
Vingt-quatre mille dix-neuf. 24019
Trois cent six mille sep cent neuf. . . 306709
Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille
neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. . . 999999

Les *millions*, les *dizaines de millions*, les *centaines de millions*, formant la 3ᵉ classe, se représentent par les neuf chiffres suivis chacun de six, sept ou huit zéros; les nombres intermédiaires s'écrivent en remplaçant les zéros par les neuf chiffres.

EXEMPLE.

Cinq cent quatre millions vingt-neuf mille quatre s'écrit. 504029004

Les *billions* ou *milliards*, formant la 4ᵉ classe, se représentent par les neuf chiffres suivis de neuf, dix ou onze zéros; les nombres intermédiaires s'écrivent en remplaçant les zéros par les neuf chiffres.

EXEMPLE.

Trois cent vingt-six billions ou milliards neuf mille sept cent trente-six s'écrit. . 326000009736

On compte bien rarement au delà des billions, il est donc inutile de s'occuper des nombres des classes supérieures à celle-ci.

Pour lire un nombre écrit, il faut: 1° le partager, par la pensée ou par des virgules placées en haut, en tranches ou groupes de trois chiffres, en allant de droite à gauche, la dernière tranche à gauche pouvant contenir moins de trois chiffres; 2° lire, en commençant par la gauche, chaque tranche séparément, comme si elle était seule, en donnant à la tranche qu'on lit le nom de la classe qu'elle représente.

EXEMPLE:

	4	5,	6	7	3,	4	8	1,	2	1	7
	Dizaines de billions. .	Billions.	Centaines de millions.	Dizaines de millions. .	Millions.	Centaines de mille. .	Dizaines de mille. . .	Mille.	Centaines d'unités. .	Dizaines d'unités. . .	Unités. . . . .
Noms de chaque tranche.	Billions.		Millions.			Mille.			Unités.		

On exprime chaque tranche comme si elle était seule et suivie du nom qu'elle porte. Dans l'exemple précédent, il faut donc dire: *Quarante-cinq billions, six cent soixante-treize millions, quatre cent quatre-vingt-un mille, deux cent dix-sept unités.*

Pour écrire un nombre dicté de vive voix, il faut représenter successivement chaque classe d'unités, comme si elle était seule, en commençant par la plus forte. Ainsi, si je te dicte le nombre *six cent quarante-cinq*, tu remarqueras qu'il se compose de *cinq* unités, de *quatre* dizaines, et de *six* centaines. Tu placeras donc le chiffre 5 au premier rang, le chiffre 4 au second, et enfin le chiffre 6 au troisième, et tu auras 645. Tu peux l'écrire également en commençant par les centaines et allant de gauche à droite.

Je vais te dicter quelques nombres pour voir si tu sauras les écrire.

Cent soixante-dix-neuf.	179
Cinq cent huit.	508
Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. . . .	999
Mille quatre.	1004
Neuf mille six cent trente.	9630
Quatre cent mille cinquante.	400050

Décompose-les comme je te l'ai enseigné. Pour le premier nombre par exemple, tu as trois chiffres, 1 centaine, 7 dizaines et 9 unités; pour le second tu n'en as que deux, 5 centaines et 8 unités; mais, afin que tes centaines soient à leur rang, tu as soin de remplacer les dizaines par un zéro : de même, dans *mille quatre*, tu ne trouves que 1 mille et 4 unités; mais, pour que ton chiffre 1 représente *mille*, tu remplaces les dizaines et les centaines par des zéros : de même pour le dernier nombre.

Et si tu dois écrire trente billions ou milliards sept cent six millions quarante-huit mille cinq, tu commenceras par le chiffre des milliards :

30 milliards;

Puis celui des millions :

706 millions;

Puis les mille dont tu remplaces la centaine par un zéro :

048 mille;

Puis enfin les unités simples sans dizaines ni centaines, dont les zéros tiennent aussi la place :

005 unités.

Tu trouves : 30,706,048,005.





ARITHMÉTIQUE — TROISIÈME LEÇON. (Suite de l'Addition.)

Je t'ai expliqué ce que c'est que l'addition, en te le faisant exécuter avec des nombres composés d'*unités* seulement : si maintenant tu veux additionner un seul chiffre avec un nombre qui en a plusieurs, tu ajouteras le chiffre aux unités du nombre le plus grand ; si la somme des unités n'est composée que d'un chiffre, tu mettras ce chiffre à son rang d'unité sans rien changer aux dizaines.

Ainsi 32 et 5. J'ajoute 5 à 2 et j'ai 37, que tu figureras ainsi :

	32
plus.	5
font.	37

Si tu avais à additionner 47 et 8, tu dirais : 7 et 8 font 15, ou une dizaine et 5 unités ; tu placerais le chiffre 5 sous les unités, tu retiendrais 1, que tu ajouterais au chiffre 4, qui représente les dizaines, ce qui te donnerait un total de 55, et tu écrirais ainsi cette addition :

	47
plus.	8
font.	55

S'il s'agit de nombres composés d'unités et de dizaines, c'est-à-dire ayant deux chiffres, par exemple 48, 57, 63 ; tu les écris les uns sous les autres en tirant une ligne sous le dernier pour séparer le total, et tu dis, en commençant par les unités, c'est-à-dire toujours par la droite : 8 et 7 font 15, et 3 font 18 ; tu poses 8 sous les unités et tu retiens 1, qui représente une dizaine.

Passant à la colonne des dizaines, tu dis : 1 de retenu, ou une dizaine, et 4 font 5, et 5 font 10, et 6 font 16 ; tu poses 6 à la colonne des dizaines, et le 1, qui représente dix dizaines ou une centaine, tu l'écris à la gauche du 6, et tu écris ainsi ton addition :

48
57
63
———
168

S'il s'agit de nombres composés d'*unités*, de *dizaines* et de *centaines*, c'est-à-dire ayant trois chiffres, par exemple :

253
438
864
———

tu procèdes de même en disant : 3 unités et 8 font 11, et 4 font 15 ; tu poses 5 au rang des unités, en retenant 1.

Passant à la colonne des dizaines, tu dis : 1 de retenu et 5 font 6, et 3 font 9, et 6 font 15 ; tu poses 5 au second rang, sous les dizaines, et tu retiens 1, qui représente une centaine.

Passant à la colonne des centaines, tu dis : Une centaine retenue et 2 font 3, et 4 font 7, et 8 font 15 ; tu poses 5, et tu ajoutes à côté le 1 qui représente un mille. Voici ton opération :

253
438
864
———
1555

Voici maintenant l'opération à quatre chiffres :

4321
5122
3461

1re *colonne de droite.* 1 et 2 font 3, et 1 font 4; je pose 4 sous le 1.

2e *colonne de droite.* 2 et 2 font 4, et 6 font 10; je pose 0 sous le 6, et je retiens 1 que je porte à la colonne suivante.

3e *colonne de droite.* 1 que j'ai retenu et 3 font 4, et 1 font 5, et 4 font 9; je pose le 9 sous le 4.

4e *colonne de droite.* 4 et 5 font 9, et 3 font 12; je pose 12, et j'ai pour total :

12904 (douze mille neuf cent quatre).

Voici une addition à cinq chiffres :

86439
56873
43684
93276

1re *colonne de droite.* 9 et 3 font 12, et 4 font 16, et 6 font 22; je pose 2 sous le 6, et retiens 2.

2e *colonne de droite.* 2 que j'ai retenus et 3 font 5, et 7 font 12, et 8 font 20, et 7 font 27; je pose 7 sous le 7, et retiens 2.

3e *colonne de droite.* 2 que j'ai retenus et 4 font 6, et 8 font 14, et 6 font 20, et 2 font 22; je pose 2 sous le 2, et retiens 2.

4e *colonne de droite.* 2 que j'ai retenus et 6 font 8, et 6 font 14, et 3 font 17, et 3 font 20: je pose 0 sous le 3, et retiens 2.

5e *colonne de droite.* 2 que j'ai retenus et 8 font 10, et 5 font 15, et 4 font 19, et 9 font 28; je pose 28, et j'ai pour total :

280272 (deux cent quatre-vingt mille deux cent soixante-douze).

Il n'est pas inutile, je pense, de signaler comme aussi bonne la manière d'additionner en commençant par le dernier chiffre de la colonne des unités, et de remonter ainsi au lieu de descendre. D'ailleurs en recommençant, selon cette méthode, une addition déjà faite selon la première, elle devient une sorte de preuve ou de vérification.

Nous allons essayer, avant de passer aux *additions décimales*, d'en faire encore une simple, d'après cette seconde manière.

Supposons des nombres de six chiffres :

378954
693758
269175
876543
987654
765432

Nous dirons ainsi :

1re *colonne de droite.* 2 et 4 font 6, et 3 font 9, et 5 font 14, et 8 font 22, et 4 font 26; je pose 6, et retiens 2.

2e *colonne de droite.* 2 que j'ai retenus et 3 font 5, et 5 font 10, et 4 font 14, et 7 font 21, et 5 font 26, et 5 font 31 ; je pose 1, et retiens 3.

3e *colonne de droite.* 3 que j'ai retenus et 4 font 7, et 6 font 13, et 5 font 18, et 1 font 19, et 7 font 26, et 9 font 35; je pose 5, et retiens 3.

4e *colonne de droite.* 3 que j'ai retenus et 5 font 8, et 7 font 15, et 6 font 21, et 9 font 30, et 3 font 33, et 8 font 41 ; je pose 1, et retiens 4.

5e *colonne de droite.* 4 que j'ai retenus et 6 font 10, et 8 font 18, et 7 font 25, et 6 font 31, et 9 font 40, et 7 font 47; je pose 7, et retiens 4.

6e *colonne de droite.* 4 que j'ai retenus et 7 font 11, et 9 font 20, et 8 font 28, et 2 font 30, et 6 font 36, et 3 font 39; je pose 39.

Ce qui nous donne un total de

3971516 (trois millions neuf cent soixante-onze mille cinq cent seize.

ADDITION DÉCIMALE.

Jusqu'ici tu as additionné des nombres entiers qui ne désignaient aucune espèce d'unités; ce pouvait être des jetons, des pommes, des pierres, etc. Mais l'addition s'appliquant le plus souvent à des sommes d'argent, il est bon de la faire avec des *fractions*, c'est-à-dire des parties d'unités; car il est rare de n'avoir à additionner que des sommes rondes, ou composées seulement de *francs*. Il y a presque toujours des centimes, c'est-à-dire des parties ou des *fractions* de francs à y ajouter; ainsi nous allons essayer d'additionner des sommes réelles. Par exemple, j'ai reçu, dans ces derniers mois, de mon fermier, 1580 fr. 70 c.; d'un homme qui me devait de l'argent, 913 fr. 35 c.; de mes revenus ordinaires, 1050 fr. Peux-tu me dire combien j'ai touché en tout?—Pose d'abord, comme tu le sais faire, les sommes les unes sous les autres, en ayant soin de laisser un petit intervalle entre les centimes et les francs.

1580 fr.	70 c.
913	35
1050	00

Tu commences à compter par la droite, comme pour les nombres entiers, sans faire attention à l'intervalle, et tu dis :

1re *colonne.* 5 centimes que tu poses.

2e *colonne.* 7 et 3 font 10; je pose zézo, et retiens 1.

3e *colonne.* 1 que j'ai retenu et 3 font 4; je pose 4.

4e *colonne.* 8 et 1 font 9, et 5 font 14; je pose 4, et retiens 1.

5e *colonne.* 1 que j'ai retenu et 5 font 6, et 9 font 15; je pose 5, et retiens 1.

6e *colonne.* 1 que j'ai retenu et 1 font 2, et 1 font 3; je pose 3.

Total. . . . . 3544 fr. 05 c.

Maintenant j'ai payé à mon épicier, 137 fr. 90 c.; à mon marchand de bois, 279 fr. 65 c.; au marchand de vin, 345 fr. 75 c.; au tailleur de ton père, 395 fr. 25 c. : tu me diras bien ce qne j'ai dépensé en tout? — Voyons :

137 fr.	90 c.
279	65
345	75
395	25
1158	55

Fort bien. Je vais te proposer maintenant quelques autres règles avec diverses espèces de fractions, pour t'y accoutumer.

Par exemple : combien quatre pièces d'étoffes toutes ensemble font-elles de mètres, en supposant qu'elles contiennent :

	mètres.	décim.	centim.
La première.	686	4	5
La deuxième.	376	6	8
La troisième.	248	3	6
La quatrième	125	2	4
Total.	1436	7	3

Un épicier a vendu du café à diverses personnes, savoir :

	kilogr.	hectogr.	décagr.
A la première.	58	6	4
A la deuxième.	45	8	8
A la troisième.	70	5	6
A la quatrième	35	4	3
A la cinquième.	96	7	2
A la sixième	67	3	7
Cet épicier a vendu en tout.	374	6	0

Un orfèvre a acheté de différentes personnes des objets en or, pesant, savoir :

	grammes.	décigr.	centigr.	milligr.
Le premier. . . .	18	8	3	7
Le deuxième. . . .	38	9	4	8
Le troisième . . .	47	7	3	5
Le quatrième. . .	35	2	0	9
Le cinquième. . .	8	0	6	4
Total.	148	7	9	3

Il existe des moyens de vérifier l'exactitude des calculs, ce qu'on appelle *preuve*. Je te les enseignerai toutes, quand tu sauras bien tes diverses règles. Jusque-là, je me chargerai de les vérifier moi-même





ARITHMÉTIQUE. — QUATRIÈME LEÇON. (La Soustraction.)

Tu sais déjà ce que c'est qu'une *soustraction*, c'est-à-dire une opération par laquelle on *soustrait* ou on retranche un nombre d'un autre.

Tu te souviens aussi que le résultat s'appelle *reste*, *excès* ou *différence*, selon le cas, c'est-à-dire selon la manière de poser la question. Si je te dis, par exemple : Retranche 4 de 9, le résultat s'appellera *reste ;* si je te demande : De combien 9 est-il plus grand que 4 ? le résultat s'appellera *excès ;* si je veux savoir de combien 4 est plus petit que 9, le résultat s'appellera *différence :* quoique l'opération soit la même et que le résultat donne toujours 5.

Nous allons essayer de faire quelques *soustractions* un peu plus difficiles que celles que tu as faites avec des jetons ; nous verrons comment tu t'en tireras...

Tu poses, comme pour l'addition, tes chiffres les uns sous les autres, avec cette différence que tu n'as jamais que deux nombres composés de plus ou moins de chiffres. Si tu voulais soustraire plusieurs sommes d'une autre, il faudrait d'abord les additionner ensemble ou recommencer la soustraction pour chaque somme en particulier.

Tu écris donc tes deux nombres comme je te l'ai dit, et, après avoir tiré une ligne sous le dernier nombre pour le séparer du résultat, tu retranches chiffre à chiffre, en commençant par la droite, le nombre de dessous de celui de dessus, et tu écris à mesure chaque reste à son rang.

Ainsi de 729
retranche. 316
il te restera. . . . 413

Voici ton opération :

1re *colonne.* Tu dis : 6 ôté de 9, reste 3, que tu poses sous les unités.

2e *colonne.* 1 ôté de 2, reste 1, que tu poses sous les dizaines.

3e *colonne.* 3 ôté de 7, reste 4, que tu poses sous les centaines.

Reste : 413 (quatre cent treize).

Quand dans ta *soustraction* un chiffre se trouve égal au chiffre supérieur et que par conséquent il ne reste rien, tu poses un zéro.

Si de. 4924
tu retranches . . 2323
il te reste . . . .

1re *colonne.* Tu dis : 3 ôté de 4, reste 1, que tu poses sous les unités.

2e *colonne.* 2 ôté de 2, reste rien ou 0, que tu poses sous les dizaines.

3e *colonne.* 3 ôté de 9, reste 6, que tu poses sous les centaines.

4e *colonne.* 2 ôté de 4, reste 2, que tu poses sous les mille.

Reste : 2601 (deux mille six cent un).

Quand le chiffre inférieur se trouve plus fort que le chiffre supérieur, tu t'y prends de la manière suivante :

Si de. 86348
tu retranches . . 73159
il reste . . . . .

1

1re colonne. Ne pouvant ôter 9 de 8, tu empruntes au chiffre des dizaines une dizaine égale à dix unités, tu la joins au chiffre de tes unités, et tu dis : 9 ôté de 18, reste 9, que tu poses sous les unités.

2e colonne. Par suite de cet emprunt, le chiffre 4, qui se trouve à la colonne des dizaines, ne valant plus que 3, tu dis : 5 ôté de 3, je ne le peux ; tu opères comme au premier chiffre, tu empruntes au chiffre voisin une centaine qui vaut dix dizaines, et tu dis : 5 ôté de 13, reste 8, que tu poses sous les dizaines.

3e colonne. 1 ôté de 2 (car, attendu l'emprunt, ton chiffre des centaines ne vaut plus que 2), reste 1, que tu poses sous les centaines.

4e colonne. 3 ôté de 6, reste 3, que tu poses sous les milles.

5e colonne. 7 ôté de 8, reste 1, que tu poses sous les dizaines de mille.

Reste :

13189 (treize mille cent quatre-vingt-neuf).

Quand l'un des chiffres supérieur est un zéro, tu opères comme il suit :

De 426072
retranche. . . . 143452
reste. . . . . .

1re colonne. 2 ôté de 2, reste 0, que tu poses.

2e colonne. 5 ôté de 7, reste 2, que tu poses encore.

3e colonne. 4 ôté de 0, tu ne le peux ; tu empruntes comme de coutume, au chiffre voisin, un mille qui vaut dix centaines, et tu dis : 4 ôté de 10, reste 6, que tu poses.

4e colonne. 3 ôté de 5 (et non de 6, à cause de l'emprunt), reste 2, que tu poses.

5e colonne. 4 ôté de 2, tu ne le peux ; tu empruntes 1 au chiffre suivant, comme ci-dessus, et tu tu dis : 4 ôté de 12, reste 8, que tu poses.

6e colonne. 1 ôté de 3 (et non de 4, à cause de l'emprunt), reste 2 ; tu poses 2, et tu as pour résultat ou reste :

282620

(deux cent quatre-vingt-deux mille six cent vingt).

Quand il se trouve deux zéros qui se suivent ou que le chiffre sur lequel tu dois emprunter est un zéro, tu opères de la manière suivante :

De 750042
retranche. . . . 92311
reste . . . . . .

1re colonne. 1 ôté de 2, reste 1.

2e colonne. 1 ôté de 4, reste 3.

3e colonne. 3 ôté de 0, tu ne le peux ; tu vas pour emprunter au chiffre des mille, tu trouves encore un zéro, tu passes donc aux dizaines de mille auxquelles tu empruntes un, qui représente dix mille : tu laisses en passant neuf de ces mille, qui t'embarrasseraient, sur le second zéro ; tu n'en gardes qu'un, représentant dix centaines, que tu joins au premier zéro, et tu dis : 3 ôté de 10, reste 7.

4e colonne. 2 ôté de ces 9 mille que tu as déposés là, reste 7.

5e colonne. 9 ôté de 4, tu ne le peux ; tu empruntes 1 au chiffre suivant, et tu dis : 9 ôté de 14, reste 5.

6e colonne. Il te reste 6 de ton chiffre 7, auquel tu as emprunté 1. N'ayant plus rien à en retrancher, tu poses 6.

Reste : 657731

(six cent cinquante-sept mille sept cent trente et un).

Tu sens qu'un plus grand nombre de zéros à la suite les uns des autres, ne rendraient pas l'opération moins facile ; tu irais de même emprunter au premier chiffre qui suivrait les zéros, et tous les zéros qui seraient entre le premier zéro et ce chiffre compteraient pour des neuf.

Tu comprends très-bien qu'après avoir ainsi retranché les unités des unités, les dizaines des dizaines, les centaines des centaines, etc., tu as réellement retranché en entier le plus petit nombre du plus grand.

(En faisant exécuter à l'enfant ces différentes soustractions on a soin, à mesure qu'il doit retrancher un chiffre d'un autre, de lui poser sur la table un nombre de jetons égal au chiffre supérieur ; il devra en retrancher un nombre égal au chiffre inférieur et compter ce qui reste, afin que l'idée des quantités ne soit pas effacée par celle des chiffres.)

SOUSTRACTION DÉCIMALE.

Si maintenant tu veux que nous essayions quelque chose de plus difficile, je te poserai sur l'ardoise quelques *soustractions* en nombres composés, c'est-à-dire, avec des fractions. Par exemple j'ai à recevoir 5258 fr. 4 décimes 5 centimes, sur lesquels je dois payer 3769 fr. 6 décimes 3 centimes ; combien me restera-t-il ?

De. . . . . . 5258 fr. 45 c.
ôtez. 3769 63
reste. . . . . .

(On remarquera qu'il est indifférent d'écrire 4 dé-

cimes 5 centimes ou 45 centimes, puisque le décime vaut 10 centimes.)

1re *colonne* (centime). 3 ôté de 5, reste 2.

2e *colonne* (centime). 6 ôté de 4, tu ne le peux ; tu empruntes donc 1 à la colonne des francs et tu le joins à celles des décimes, disant : 6 ôté de 14, reste 8.

3e *colonne*. 9 ôté de 7 (à cause de l'emprunt), tu ne le peux ; tu empruntes une dizaine sur le chiffre 5, et tu dis : 9 ôté de 17, reste 8.

4e *colonne*. 6 ôté de 4 (celui-ci ayant aussi prêté), tu ne le peux ; tu empruntes, comme de coutume, au voisin le chiffre 2, et tu dis : 6 ôté de 14, reste 8.

5e *colonne*. 7 ôté de 1, cela ne se peut pas non plus ; tu empruntes encore pour enrichir ce pauvre chiffre 2 qui ne vaut plus que 1, et tu dis : 7 ôté de 11, reste 4.

6e *colonne*. 3 ôté de 4 (à cause de l'emprunt), reste 1, que tu poses.

Il me restera donc :

1488 fr. 82 c. (mille quatre cent quatre-vingt-huit francs quatre-vingt-deux centimes).

S'il arrive que de deux nombres l'un ait moins de fractions décimales que l'autre, tu remplaces par un zéro le chiffre qui manque.

Exemple.

J'avais dans ma cave 436 litres 8 décilitres de vin ; il en a été bu 164 litres 6 décilitres 4 centilitres. Combien en ai-je encore ?

Tu poses ta règle ainsi :

De. . .	436 litres	80 centilitres
ôtez. . . .	164	64
reste . . .		

Tu vois que tu ne pourrais retrancher deux chiffres d'un seul ; alors, au lieu d'écrire 8 décilitres, tu écris 80 centilitres, ce qui revient au même et te donne le nombre de chiffres voulu. Ensuite tu dis :

1re *colonne*. 4 ôté de zéro, cela ne se peut ; j'emprunte 1 sur le 8, qui joint à mon zéro vaut 10 : or, 4 ôté de 10, reste 6.

2e *colonne*. Mon 8 ne valant plus que 7, je dis : 6 ôté de 7, reste 1.

3e *colonne*. 4 ôté de 6, reste 2.

4e *colonne*. 6 ôté de 3, cela ne se peut ; il faut recourir aux emprunts : 6 ôté de 13, reste 7.

5e *colonne*. 1 ôté de 3, reste 2.

Reste dans ma cave :

272 litres 16 centilitres de vin.

Voici une autre question. J'ai commandé à mon orfèvre un plat d'argent qui devait peser 580 grammes, il ne pèse que 418 grammes 74 centigrammes ; de combien s'en faut-il qu'il n'ait le poids demandé ?

Opération.

De. . .	580 grammes	00 centigr.
ôtez. . . .	418	74
reste . . .		

1re *colonne*. 4 ôté de zéro, cela ne se peut ; on ne peut non plus emprunter au chiffre voisin, qui est un zéro, ni au suivant, qui est encore un zéro : il faut donc aller jusqu'au chiffre 8, auquel on emprunte 1 qui vaut dix grammes desquels je laisse 9 sur le zéro le plus proche, ne gardant qu'un gramme qui vaut 10 décigrammes desquels je laisse encore 9 sur le zéro qui les représente, et j'arrive enfin à mon zéro auquel je joins le décigramme qui me reste, et qui vaut 10 centigrammes, et, pour le coup, je dis : 4 ôté de 10, reste 6.

2e *colonne*. 7 ôté du zéro qui vaut 9 maintenant, reste 2.

3e *colonne*. 8 ôté du zéro qui vaut 9 aussi, reste 1.

4e *colonne*. 1 ôté de 7, reste 6.

5e *colonne*. 4 ôté de 5, reste 1.

Reste : 161 grammes 26 centigrammes.





ARITHMÉTIQUE — CINQUIÈME LEÇON. (La Multiplication.)

Tu sais maintenant assez bien faire une addition. Cependant il y a des cas où peut-être tu aurais peine à t'en tirer. Si, par exemple, tu voulais savoir ce qu'un ouvrier gagnant trois francs par jour a reçu au bout de l'année, il te faudrait écrire le chiffre 3, 365 fois pour les 365 jours de l'année, et additionner cette longue colonne en ajoutant trois à trois jusqu'au bout. Tu conviendras que la chose serait non-seulement longue et ennuyeuse, mais qu'on risquerait fort de se tromper et de recommencer plusieurs fois. On a donc imaginé une manière plus expéditive, dont je vais essayer de te donner une idée. Prends tes jetons et aligne sur la table cinq rangées de sept jetons chacune, dans cet ordre :

```
ı ı ı ı ı ı ı
ı ı ı ı ı ı ı
ı ı ı ı ı ı ı
ı ı ı ı ı ı ı
ı ı ı ı ı ı ı
```

compte maintenant combien cela fait de jetons? — Trente-cinq. — Maintenant écris sur ton ardoise cinq fois le chiffre 7 sur une même colonne, et additionne :

$$\begin{array}{r} 7 \\ 7 \\ 7 \\ 7 \\ 7 \\ \hline 35 \end{array}$$

7 et 7 font 14 et 7 font 21 et 7 font 28 et 7 font 35; tu trouves encore le même total. Après avoir fait une fois cette opération, ne te serait-il pas facile de t'en rappeler le résultat et de retenir, une fois pour toutes, que cinq fois 7 font 35, ou si tu veux sept fois 5? car, en comptant tes jetons dans l'autre sens, tu auras, sans rien y changer, sept rangées de 5 jetons au lieu de cinq rangées de 7. — De même, si tu additionnes sept fois le chiffre 5, tu auras exactement le même résultat qu'en additionnant cinq fois le chiffre 7. — Ce résultat une fois connu, comme je te le disais, il ne te reste qu'à l'appliquer dans l'occasion.

Répéter un nombre autant de fois qu'il y a d'unités dans un autre nombre, cela s'appelle une ***multiplication***. ***Multiplier*** un nombre par 2, c'est le doubler; par 3, c'est le tripler; par 4, le quadrupler, etc. Le nombre multiplié s'appelle ***multiplicande***, celui par lequel on le multiplie s'appelle ***multiplicateur***. Le résultat se nomme ***produit***.

Le ***multiplicande*** et le ***multiplicateur*** ont de plus une dénomination commune; comme concourant à former le produit, ils sont appelés ***facteurs*** de ce produit.

Ainsi dans 7 multiplié par 5, ou 5 fois 7, 7 est le ***multiplicande***, 5 le ***multiplicateur***, et ces deux nombres 7 et 5 sont les ***facteurs*** du ***produit*** 35.

Nous sommes convenus qu'il suffisait de retenir une fois pour toutes le produit d'un nombre multiplié par un autre, pour répéter ce produit chaque fois qu'on en a besoin; nous pourrions en conséquence faire pour chacun des neuf chiffres ce que

nous avons fait pour les chiffres 7 et 5, et les multiplier tour à tour par chacun des huit autres, en tenant note des produits, bien sûrs que nous aurions ainsi le moyen de multiplier les sommes les plus considérables, puisqu'on multiplie chiffre à chiffre, comme on *additionne* et comme on *soustrait*. Eh bien ! ce travail préparatoire que nous devrions faire existe, on l'appelle la *table de multiplication*. Elle fut inventée, dit-on, il y a bien des siècles, par un savant philosophe grec nommé *Pythagore ;* c'est pourquoi on l'appelle aussi *table de Pythagore*. En l'apprenant par cœur, ce qui n'est ni long ni difficile, on est à même de faire toutes les *multiplications* possibles avec facilité. C'est donc par là que nous allons commencer.

Voici comment on s'y prend pour dresser cette table : on écrit sur la première ligne les nombres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 ; la seconde ligne se forme en doublant chacun des neuf premiers nombres, ce qui donne 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, 16, 18 ; la troisième en les triplant, 3, 6, 9, etc. ; et ainsi de suite jusqu'à la neuvième ligne, comme tu peux le voir.

TABLE DE MULTIPLICATION.

1	2	3	4	5	6	7	8	9
2	4	6	8	10	12	14	16	18
3	6	9	12	15	18	21	24	27
4	8	12	16	20	24	28	32	36
5	10	15	20	25	30	35	40	45
6	12	18	24	30	36	42	48	54
7	14	21	28	35	42	49	56	63
8	16	24	32	40	48	56	64	72
9	18	27	36	45	54	63	72	81

Voici la méthode qu'on emploie pour réciter cette table :

2 fois 2 font 4 2 fois 3 font 6 2 fois 4 font 8 2 fois 5 font 10 2 fois 6 font 12 2 fois 7 font 14 2 fois 8 font 16 2 fois 9 font 18 2 fois 10 font 20	3 fois 3 font 9 3 fois 4 font 12 3 fois 5 font 15 3 fois 6 font 18 3 fois 7 font 21 3 fois 8 font 24 3 fois 9 font 27 3 fois 10 font 30
4 fois 4 font 16 4 fois 5 font 20 4 fois 6 font 24 4 fois 7 font 28 4 fois 8 font 32 4 fois 9 font 36 4 fois 10 font 40	5 fois 5 font 25 5 fois 6 font 30 5 fois 7 font 35 5 fois 8 font 40 5 fois 9 font 45 5 fois 10 font 50
6 fois 6 font 36 6 fois 7 font 42 6 fois 8 font 48 6 fois 9 font 54 6 fois 10 font 60	7 fois 7 font 49 7 fois 8 font 56 7 fois 9 font 63 7 fois 10 font 70
8 fois 8 font 64 8 fois 9 font 72 8 fois 10 font 80	9 fois 9 font 81 9 fois 10 font 90

Veux-tu savoir combien font 6 fois 8, ou, ce qui revient au même, comme tu le sais, combien font 8 fois 6 ? Tu descends verticalement, dans le premier cas, depuis le 6 de la première ligne jusqu'à la ligne horizontale qui commence par 8 ; dans le second cas, depuis le 8 de la première ligne jusqu'à la ligne horizontale qui commence par 6, et chaque fois tu trouves pour produit 48.

Si tu doutes de l'exactitude de ces produits, nous pouvons les vérifier tous, soit avec nos jetons, soit en additionnant les chiffres, comme nous l'avons fait pour le produit de 7 par 5, et tu t'assureras qu'ils sont tous aussi justes.

(On fera bien de faire faire à l'enfant cette vérification, qui contribuera à lui fixer dans la tête tous les produits de la table de multiplication.)

Comme tu vois que deux chiffres peuvent être indifféremment multipliés l'un par l'autre, et qu'il est égal de dire 6 fois 8 ou 8 fois 6, on les pose dans l'ordre le plus commode pour le calcul, c'est-à-dire que d'ordinaire on prend le nombre le plus grand pour multiplicande et le plus petit pour multiplicateur. Il s'agit maintenant de la manière de poser ta règle.

Je t'ai déjà montré, à propos de l'*addition* et de la *soustraction*, les signes — moins, + plus, = égale ; en voici un quatrième × qui signifie *multiplié par*. Ainsi tu peux écrire : $9 \times 7 = 63$, c'est-à-dire 9 *multiplié par* 7 *égale* 63.

S'il s'agit de nombres composés de plusieurs chiffres, tu opères comme dans l'exemple suivant.

(Je n'ai pas besoin de te répéter qu'il faut tou-

jours poser tes chiffres les uns sous les autres, à leur rang, comme dans les règles précédentes.)

Multiplicande. . .	762	Facteurs.
Multiplicateur. . .	8	
Produit.	6096	

Tu multiplies le chiffre des unités, ou premier chiffre du multiplicande, par le seul chiffre du multiplicateur, en disant : 8 fois 2 font 16; tu poses 6 sous les unités et tu retiens 1, ou une dizaine pour la joindre au produit des dizaines.

Passant au second chiffre, tu le multiplies comme le premier, en disant : 8 fois 6 font 48, et 1 que tu as retenu font 49; tu poses 9 sous les dizaines, et tu retiens 4.

Passant au troisième chiffre, celui des centaines, tu dis : 8 fois 7 font 56, et 4 de retenus font 60; n'ayant plus de chiffre à multiplier, tu poses le nombre entier.

Lorsqu'il y a plus d'un chiffre au multiplicateur, on multiplie chaque chiffre du multiplicande par chaque chiffre du multiplicateur l'un après l'autre, par exemple :

638
26
3828
1276
16588

Tu multiplies d'abord 638 par 6, comme dans l'exemple précédent, en disant ainsi qu'il suit :

6 fois 8 font 48, je pose 8 et retiens 4.

6 fois 3 font 18, et 4 de retenus font 22, je pose 2.

6 fois 6 font 36, et 2 de retenus font 38, que je pose.

Passant alors au second chiffre du multiplicateur, tu fais la même opération. Mais, comme ce second chiffre représente des dizaines, ses produits sont dix fois plus grands que ceux du premier chiffre, ce que tu indiques en les reculant d'une place; ainsi tu dis:

2 fois 8 font 16, mais le chiffre 2 représentant 2 dizaines, le produit te donne 16 dizaines; en conséquence tu poses ton 6 sous les dizaines, et tu retiens 1, ou 1 dizaine de dizaines, pour la joindre aux centaines; tu continues de même en disant :

2 fois 3 font 6, et 1 que j'ai retenu font 7, que tu poses.

2 fois 6 font 12, que tu poses en entier.

Tu additionnes les deux produits, et tu as pour total 16588.

Si tu as trois chiffres au multiplicateur, tu suis la même règle, multipliant chaque chiffre de l'un des facteurs par chaque chiffre de l'autre, avec cette différence que tu inscris le premier chiffre du produit des unités sous les unités, le premier chiffre du produit des dizaines sous les dizaines, des centaines sous les centaines, et ainsi de suite. L'addition des divers produits te donne le produit réel.

Soit à multiplier :

	758
par.	412
Produit par 2. . . .	1516
Produit par 10. . . .	758
Produit par 400. . .	3032
	312296

2 fois 8 font 16, je pose 6 et retiens 1.

2 fois 5 font 10, et 1 de retenu font 11; je pose 1 et retiens 1.

2 fois 7 font 14, et 1 de retenu font 15, que tu poses.

Passant au second chiffre, tu dis :

1 fois 8 est 8, que tu poses sous les dizaines.

1 fois 5 est 5, que tu poses à son rang.

1 fois 7 est 7, tu poses le 7.

Passant au troisième chiffre, tu dis :

4 fois 8 font 32, tu poses 2 sous les centaines, et tu retiens 3.

4 fois 5 font 20, et 3 de retenus font 23; tu poses 3.

4 fois 7 font 28, et 2 de retenus font 30, que tu poses.

Puis tu additionnes les trois produits, et tu trouves 312296; et ce résultat est bien le produit de 758 multiplié par 412. Car tu as pris le multiplicande d'abord deux fois avec le premier chiffre du multiplicateur, puis dix fois avec le second, puis quatre cents fois avec le troisième; en tout quatre cent douze fois.

Lorsque tu rencontres un zéro entre deux chiffres du multiplicande, tu te contentes de poser ce zéro au produit, quand tu n'as rien retenu.

601
9
5409

9 fois 1 font 9; tu poses 9.

9 fois zéro font zéro, que tu poses.

9 fois 6 font 54, que tu poses.

Tu trouves 5409.

Quand tu as retenu quelque chose, tu poses simplement ce que tu as retenu, comme il suit :

709
5
3545

5 fois 9 font 45; tu poses 5, et tu retiens 4.

5 fois zéro font zéro; mais tu as retenu 4, que tu poses.

5 fois 7 font 35; tu poses 35, et tu trouves : 3545.

Lorsqu'il se trouve plusieurs zéros entre deux chiffres positifs du multiplicande, tu suis la même règle que dans les exemples ci-dessus; tu multiplies les chiffres positifs, et tu poses les zéros à leur rang, à mesure que tu les rencontres, pour laisser aux autres chiffres du produit leur valeur relative.

80001	400006
7	3
560007	1200018

Dans le premier de ces exemples, tu dis :

7 fois 1 font 7; tu poses le 7, et, n'ayant rien retenu, tu écris à la suite l'un de l'autre les zéros, jusqu'à ce que tu arrives au 8.

7 fois 8 font 56; tu poses 56.

Dans l'autre exemple, tu dis :

3 fois 6 font 18; tu poses 8, et tu retiens une dizaine, que tu poses seule au deuxième rang, à la place du premier zéro; puis tu poses les autres zéros jusqu'au dernier chiffre, où tu dis :

3 fois 4 font 12, que tu poses.

Quand c'est au multiplicateur qu'il se trouve des zéros, tu procèdes comme il suit :

684	2673
205	4007
3420	18711
1368	10692
140220	10710711

Tu dis :

Pour le 1er exemple,	Pour le second,
5 fois 4. . .	7 fois 3. . .
5 fois 8. . .	7 fois 7. . .
5 fois 6. . .	7 fois 6. . .
	7 fois 2. . .

Tu passes

1 zéro,	2 zéros,

qui ne te donneraient aucun produit; tu arrives au chiffre positif, qui est 2 dans le premier exemple, 4 dans le second. Tu places le chiffre du produit au rang des centaines pour le premier exemple, au rang des mille pour le second, ainsi de suite, et tu additionnes les produits; c'est-à-dire que tu dois toujours placer le premier chiffre du produit sous le chiffre par lequel tu multiplies.

Lorsqu'un des facteurs ou tous les deux sont terminés par des zéros, tu fais la multiplication sans t'embarrasser de ces zéros, et tu écris ensuite à la droite du produit autant de zéros qu'il y en a ensemble à la droite des deux facteurs. Par exemple · multiplier 65000 par 4300.

65
43
195
260
2795

Tu multiplies 65 par 43, ce qui te donne 2795, nombre à la droite duquel tu ajoutes cinq zéros, c'est-à-dire les trois zéros du multiplicande et les deux zéros du multiplicateur, et tu trouves le produit total qui est de 279500000.

Pour multiplier un nombre par dix, par cent, par mille, il suffit d'écrire à la droite de ce nombre un, deux, trois zéros, et ainsi de suite.

Lorsque dans une question le nombre donné comme multiplicande a moins de chiffres que le multiplicateur, on a coutume, pour abréger, de transposer les facteurs et de choisir pour multiplicateur le plus petit nombre, en se rappelant que le produit doit exprimer des unités de même espèce que le premier multiplicande. Par exemple, si on te demande combien coûteront 1528 kilogrammes de sucre à 2 francs le kilogramme?

Tu devrais multiplier 2 par 1528, ce qui te donnerait quatre produits partiels qu'il faudrait additionner : au lieu de cela, tu prends le plus grand nombre pour multiplicande et le plus petit pour multiplicateur, en te rappelant que le produit doit exprimer des francs, et tu as :

1528
2
3056

La multiplication des nombres composés n'est pas plus difficile que celle des nombres simples; on écrit à l'ordinaire le multiplicateur au-dessous du multiplicande en séparant les décimales par une virgule, puis on opère sans tenir compte de la virgule; l'opération achevée, on place la virgule dans le produit en laissant à sa droite autant de chiffres qu'il y a de décimales à la fois dans les deux fac-

teurs, et ces chiffres seront alors des décimes, des centimes, des décimètres, des centimètres, etc., suivant l'espèce du multiplicande.

Exemple de multiplication d'un nombre composé par un nombre simple.

Combien coûteront 76 mètres de drap à 32 francs 64 cent. le mètre?

Opération.

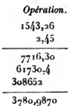
```
  32,64
     76
-------
 195,84
 2284,8
-------
2480,64
```

Les 76 mètres de drap coûteront deux mille quatre cent quatre-vingts francs soixante-quatre centimes.

Exemple de multiplication d'un nombre composé par un nombre composé.

Je suppose qu'un marchand épicier a vendu 1543 kilogrammes 26 décigrammes de café, à 2 francs 45 centimes.

Opération.



```
  1543,26
     2,45
---------
  7716,30
  61730,4
  308652
---------
3780,9870
```

D'où il résulte que le marchand aura à recevoir la somme de trois mille sept cent quatre-vingts francs quatre-vingt-dix-huit centimes soixante-dix centiemes.





ARITHMÉTIQUE. — SIXIÈME LEÇON. (La Division.)

Tu as appris déjà trois opérations différentes : l'*Addition*, qui consiste à réunir plusieurs nombres de même espèce en un seul ; la *Soustraction*, par laquelle on retranche un nombre d'un autre pour connaître ce qui reste ; la *Multiplication*, qui n'est, comme nous l'avons remarqué, qu'une manière d'abréger l'*Addition*. Voici maintenant la *Division*, qui n'est à son tour en quelque sorte qu'une *Soustraction* abrégée.

Je suppose que tu aies à partager trente poires entre six personnes, comment opéreras-tu pour que la part de chacune soit la même? Probablement tu donneras une poire à chaque personne tour à tour, puis une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne t'en reste plus. Essayons de figurer cette opération avec nos jetons. Voici trente jetons ; distribue-les en six rangées, en y mettant tour à tour un jeton. Compte maintenant combien de jetons à chaque rangée.

1	1	1	1	1	1
1	1	1	1	1	1
1	1	1	1	1	1
1	1	1	1	1	1
1	1	1	1	1	1

Cinq. — Ainsi, pour partager également trente poires entre six personnes, il faut donner à chacune cinq poires. Mais, si tu n'avais là ni poires ni jetons, il faudrait trouver un autre moyen de résoudre la question. Il faudrait chercher combien de fois le nombre 6 se trouve dans le nombre 30; ce que tu pourrais découvrir au moyen de la soustraction de la manière suivante :

De.	30	
ôtez.	6	1re soustraction.
reste.	24	
ôtez	6	2e soustraction.
reste.	18	
ôtez	6	3e soustraction.
reste.	12	
ôtez	6	4e soustraction.
reste.	6	
ôtez	6	5e soustraction.
reste.	0	

Par conséquent 6 se trouvant cinq fois dans le nombre 30, c'est cinq poires à donner à chaque personne ; car tu te souviens, d'après la table de multiplication, que 5 fois 6 ou 6 fois 5 donne le même produit.

Il est déjà, comme tu le vois, un peu long de faire cinq soustractions de suite pour un seul résultat à obtenir. Que serait-ce donc si tu avais à partager, par exemple, 240 francs entre quarante personnes? Il te faudrait donc faire quarante soustractions à la suite l'une de l'autre? — Au lieu de cela, si tu savais combien de fois le nombre 240 contient le nombre 40, ou plutôt (car tu sais qu'on peut opérer en négligeant les zéros et les rétablir ensuite) combien de fois 4 est contenu dans 24, tu n'aurais pas de peine à trouver ton résultat. Eh bien! la *division* t'en donne le moyen.

La *division* est une opération par laquelle on cherche combien de fois un nombre appelé *divi-*

dende contient un autre nombre appelé *diviseur*. Le résultat de l'opération, ou le nombre qui indique combien de fois le dividende contient le diviseur, s'appelle *quotient* (prononcez *cocian*). — Ainsi, dans l'exemple que je t'ai donné plus haut de 30 divisé par 6, 30 serait le *dividende*, 6 le *diviseur*, et 5 le *quotient*.

Pour indiquer qu'il faut diviser un nombre par un autre, on met entre le dividende et le diviseur deux points : , qui signifient *divisé par*. Ainsi 30 divisé par 6 égale 5, peut s'écrire :

$$30 : 6 = 5.$$

On peut aussi mettre le diviseur au dessous du dividende, en les séparant par un trait :

$$\frac{30}{6} = 5$$

ou plus simplement encore :

$$\begin{array}{r|l} 30 & 6 \\ 5 & \end{array}$$

Mais, avant de nous lancer trop avant dans une opération un peu plus compliquée que les autres, il faut t'exercer à diviser un nombre par un autre, comme tu t'es exercé à multiplier un nombre par un autre avec la table de multiplication. Cette table peut te servir également pour ce nouvel exercice. Par exemple, si tu demandes en 56 combien de fois 8, tu descends depuis ce chiffre 8, placé à la première colonne, jusqu'au nombre 56, et vis-à-vis la première colonne de gauche on trouve le chiffre 7, qui est le quotient cherché.

Si tu avais à diviser un nombre par un autre qui n'y fût pas contenu un nombre rond de fois : par exemple, 61 par 9; tu descendrais depuis ce dernier nombre, et ne trouvant pas 61 dans la colonne, tu t'arrêterais entre 54 qui te donne 6, et 63 qui te donne 7 pour quotient, et tu en conclurais que le quotient est 6 et quelque chose de moins que l'unité, puisque tu n'as pas 7. — Ainsi je suppose, comme nous disions, que tu eusses 61 poires à partager entre neuf personnes, chacune d'elles aurait six poires, et il te resterait sept poires dont tu devrais faire neuf parts, qui par conséquent ne seraient pas d'une poire entière.

Ainsi tous les nombres que tu ne trouves pas dans la table de multiplication, et qui ne sont pas supérieurs au plus fort, ne peuvent se diviser en parties égales. Quant aux autres, voici encore une manière plus facile d'en retenir la division :

2 en 2	une fois.	6 en 6	une fois.
2 en 4	2	6 en 12	2
2 en 6	3	6 en 18	3
2 en 8	4	6 en 24	4
2 en 10	5	6 en 30	5
2 en 12	6	6 en 36	6
2 en 14	7	6 en 42	7
2 en 16	8	6 en 48	8
2 en 18	9	6 en 54	9
3 en 3	une fois.	7 en 7	une fois.
3 en 6	2	7 en 14	2
3 en 9	3	7 en 21	3
3 en 12	4	7 en 28	4
3 en 15	5	7 en 35	5
3 en 18	6	7 en 42	6
3 en 21	7	7 en 49	7
3 en 24	8	7 en 56	8
3 en 27	9	7 en 63	9
4 en 4	une fois.	8 en 8	une fois.
4 en 8	2	8 en 16	2
4 en 12	3	8 en 24	3
4 en 16	4	8 en 32	4
4 en 20	5	8 en 40	5
4 en 24	6	8 en 48	6
4 en 28	7	8 en 56	7
4 en 32	8	8 en 64	8
4 en 36	9	8 en 72	9
5 en 5	une fois.	9 en 9	une fois.
5 en 10	2	9 en 18	2
5 en 15	3	9 en 27	3
5 en 20	4	9 en 36	4
5 en 25	5	9 en 45	5
5 en 30	6	9 en 54	6
5 en 35	7	9 en 63	7
5 en 40	8	9 en 72	8
5 en 45	9	9 en 81	9
10 en 10	une fois.	10 en 60	six fois.
10 en 20	2	10 en 70	7
10 en 30	3	10 en 80	8
10 en 40	4	10 en 90	9
10 en 50	5		

DEUXIÈME SÉANCE.

Diviser un nombre par 2, par 3, par 4, c'est en prendre la moitié, le tiers, le quart, et ainsi de suite.

Lorsqu'une chose est divisée en parties égales, on forme le nom de chacune d'elles en énonçant le

nombre des parties avec la terminaison *ième ;* chaque partie d'une chose divisée en deux parties égales s'appelle une *deuxième partie*, ou une *demie*, ou une *moitié*.

Chaque partie d'une chose divisée en trois parties égales s'appelle une *troisième partie*, ou un *tiers*.

Chaque partie d'une chose divisée en quatre parties égales s'appelle une *quatrième partie*, ou un *quart*.

Chaque partie d'une chose divisée en six, en sept, en huit parties égales, s'appelle un *sixième*, un *septième*, un *huitième*, et ainsi de suite; ainsi 9 est le *septième* de 63, et 7 est le *neuvième* du même nombre.

Ces parties se nomment *fractions*.

Quand tu veux écrire ces fractions, tu es obligé de les représenter par deux nombres, dont l'un marque de combien de parties de l'unité la quantité que tu veux écrire est formée, et le second fait connaître combien il faut de ces parties pour composer l'unité; ces deux nombres se placent l'un au-dessus de l'autre en les séparant par un trait.

Le nombre supérieur s'appelle *numérateur*.

Le nombre inférieur, *dénominateur*.

On les nomme aussi en commun les termes de la *fraction*. On écrit donc ainsi :

Une demie . . . . $\frac{1}{2}$
Un quart. . . . . $\frac{1}{4}$
Un tiers. . . . . $\frac{1}{3}$
Un cinquième. . . . . . . $\frac{1}{5}$
Un sixième . . . . $\frac{1}{6}$
Un septième. . . . . $\frac{1}{7}$

Et ainsi de suite pour les autres nombres. Tu conçois que le chiffre inférieur change selon qu'il exprime une partie plus ou moins considérable de l'unité, et le chiffre supérieur, selon qu'il exprime une ou plusieurs de ces parties.

Ainsi on écrit :

Trois quarts. . . . . $\frac{3}{4}$
Quatre cinquièmes . . . . $\frac{4}{5}$
Cinq sixièmes. . . . . . . $\frac{5}{6}$
Deux septièmes. . . . . . $\frac{2}{7}$
Trois douzièmes. . . . . . $\frac{3}{12}$
Six dix-huitième . . . . . $\frac{6}{18}$

On peut même exprimer des fractions de fractions de cette manière, le $\frac{1}{3}$ de $\frac{1}{8}$, le tiers d'un huitième.

Si tu doubles en même temps les deux nombres d'une fraction, tu n'en changes pas la valeur, puisque les parties d'une chose quelconque sont toujours d'autant plus petites qu'elles sont plus nombreuses. Ainsi que tu écrives

$\frac{2}{3}$ ou $\frac{4}{6}$,

la quantité sera la même relativement à la chose divisée. Prenons un exemple : voici 12 jetons; les deux tiers de 12 jetons sont 8 jetons, puisque le tiers est 4 jetons; le sixième de 12 jetons est 2 jetons, puisque 6 fois 2 font 12; les quatre sixièmes seront donc aussi 8 jetons, comme les deux tiers.

Il en est ainsi des autres fractions.





ARITHMÉTIQUE — SEPTIÈME LEÇON. (Suite de la Division.)

Il nous reste à apprendre comment on pose et comment on exécute cette règle. Je te donnerai des exemples plus nombreux que pour les précédentes, afin de t'en faciliter l'intelligence. Quand le diviseur n'a qu'un seul chiffre, on opère comme il suit :

Dividende. . . .	8746832	4 Diviseur.
Quotient.	2186708	

Tu dis, en prenant le chiffre du diviseur et opérant sur les chiffres du dividende, en commençant par la gauche et non par la droite comme pour les autres règles :

4 en 8 se trouve deux fois, tu poses 2 sous le 8.

4 en 7 se trouve une fois, et 3 de reste; tu poses 1 sous le 7, et tu retiens 3 qui valent 30 relativement au chiffre suivant avec lequel tu les joins, disant 30 et 4 font 34.

4 en 34 se trouve huit fois en 32, et 2 de reste; tu poses 8 sous le 4, et tu retiens 2 qui valent 20; 20 et 6 font 26.

4 en 26 se trouve six fois, et 2 de reste; tu poses le 6 sous le 6, et tu retiens 2 qui valent deux dizaines ou 20; 20 et 8 font 28.

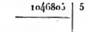
4 en 28 se trouve sept fois; tu poses 7 sous le 8.

4 en 3 ne se trouve pas; tu poses un zéro sous le 3, et tu retiens 30; 30 et 2 font 32.

4 en 32 se trouve huit fois tout juste; tu poses 8 sous le 2.

Quotient : 2,186,708 (deux millions cent quatre-vingt-six mille sept cent huit).

Si le diviseur n'est pas contenu dans le premier chiffre du dividende, tu vois s'il est contenu dans deux, sinon dans trois, dans quatre, etc. Ainsi, dans l'exemple suivant, 5 n'étant pas contenu dans 1, tu joins le chiffre 1 au zéro suivant, et tu as 10.



5 en 10 se trouve deux fois; tu poses 2 sous le zéro et non sous le 1, puisque tu as joint le premier chiffre au second.

5 en 4 ne se trouve pas; tu poses zéro sous le 4, et tu retiens quatre dizaines ou 40; 40 et 6 font 46.

5 en 46 se trouve neuf fois, et 1 de reste; tu poses 9 sous le 6, et tu retiens 10; 10 et 8 font 18.

5 en 18 se trouve trois fois, et 3 de reste; tu poses 3 sous le 8, et tu retiens 30; 30 et zéro font 30.

5 en 30 se trouve six fois; tu poses 6 sous le zéro.

5 en 5 se trouve une fois; tu poses 1 sous le 5.

Quotient : 209,361 (deux cent neuf mille trois cent soixante et un).

Quand le diviseur a deux chiffres, tu t'y prends de la même manière; c'est-à-dire que tu prends le diviseur en bloc et non chiffre à chiffre, et que tu opères sur les premiers chiffres, à la gauche du dividende, en en prenant un nombre suffisant pour contenir le diviseur.

67848459	10

10 en 67 se trouve six fois, et 7 de reste; tu poses 6 sous le 7, et tu retiens 7, qui, valant toujours des dizaines par rapport au chiffre suivant, représentent 70; 70 et 8 font 78.

10 en 78 se trouve sept fois, et 8 de reste; tu poses 7 sous le 8, et tu retiens 80; 80 et 4 font 84.

10 en 84 se trouve huit fois, et 4 de reste; tu poses 8 sous le 4, et tu retiens 4, c'est-à-dire 40; 40 et 8 font 48.

10 en 48 se trouve quatre fois, et 8 de reste; tu poses 4 sous le 8, et tu retiens 80; 80 et 4 font 84.

10 en 84 se trouve huit fois, et 4 de reste; tu poses 8 sous le 4, et tu retiens 40; 40 et 5 font 45.

10 en 45 se trouve quatre fois, et 5 de reste; tu poses 4 sous le 5, et tu retiens 50; 50 et 9 font 59.

10 en 59 se trouve 5 fois, et 9 de reste; tu poses 5 sous le 9, et le reste 9 un peu à droite.

Quotient : 6,784,845 9 (six millions sept cent quatre-vingt-quatre mille huit cent quarante-cinq, et 9 de reste).

Je te montrerai plus tard comment on opère pour ce reste.

J'ai commencé par te faire faire une division ayant le nombre 10 pour diviseur, parce que tu n'avais pas de peine à trouver combien de fois ce nombre était contenu dans un autre, sachant d'avance que 40, 50, 60, sont quatre fois, cinq fois, six fois dix; plus le chiffre qui y est joint, s'il y en a un, comme 48, 59, 64. Mais, si le diviseur composé de deux chiffres est un nombre plus fort et moins commode que 10, nous serons peut-être un peu plus embarrassés.

Par exemple :

Dividende. . . .	897	23 Diviseur.
	69	39 Quotient.
	207	
	207	
	000	

Comme ton opération se trouve un peu plus compliquée, tu remarques qu'elle n'est pas posée de la même manière; le quotient cette fois est placé sous le diviseur et non sous le dividende : tu vas en voir la raison. Tu commences comme de coutume :

23 en 89 se trouve combien de fois? — Tu l'auras bientôt trouvé en multipliant dans ta tête ou sur l'ardoise le nombre 23 par 2, par 3, par 4, tu trouves que 3 fois 23 te donne 69, et 4 fois 23, 92. Ce dernier produit est trop fort, donc 23 en 89 se trouve trois frois, qui font 69, plus un reste; tu poses 3 au quotient, et, pour connaître ce reste, tu poses 69 sous ton dividende, et tu soustrais ce nombre de 89; il te reste 20, c'est-à-dire vingt dizaines, attendu le rang des chiffres; tu les poses à leur rang au-dessous de ta soustraction, et tu y joins le chiffre 7 du dividende, qui n'a point encore été divisé; tu recommences ton opération pour ce dividende partiel, en disant :

23 en 207 se trouve neuf fois. Pour t'assurer que ce chiffre 9 est exact, avant de le poser au quotient, tu multiplies le diviseur par 9, en disant 9 fois 3 font 27; pose 7, et retiens 2; 9 fois 2 font 18 et 2 de retenus font 20; ce qui te donne précisément 207 Tu retranches ce produit de ton premier dividende partiel, il te reste zéro.

Ton quotient est donc 39, c'est-à dire que, dans le nombre 897, on trouve le nombre 23 39 fois tout juste.

Tu vois que la division est une opération triple, puisque, dans la même règle, il te faut diviser, soustraire et multiplier. Il est bon de s'accoutumer à faire de tête ces deux dernières opérations, afin de ne pas charger son calcul de chiffres inutiles.

D'ordinaire aussi on met un point après le premier groupe de chiffres du dividende qui contient le diviseur. Ce groupe de chiffres s'appelle premier membre : ce qui reste du dividende après la première soustraction s'appelle deuxième membre.

Voici une manière d'abréger la division en faisant la multiplication du diviseur, à mesure qu'on met un chiffre au quotient, et la soustraction sans poser le produit :

473. 8	54
40 8	87

Le diviseur étant plus grand que les deux premiers chiffres du dividende, il en faut prendre trois après lesquels tu poses un point, disant : En 473 combien de fois 54? ou en 47 combien de fois 5? Il pourrait y aller neuf fois; mais 54 multiplié par 9 donne 486, qui est plus fort que 473; il ne peut donc y aller que 8 fois; tu poses 8 au quotient.

Tu multiplies les quatre unités du diviseur par le nombre 8, ce qui te donne 32, lesquels ôtés de 33 (car tu empruntes au second chiffre de ton dividende un chiffre égal au second chiffre de ton produit), il reste 1, que tu poses sous le dividende, et tu retiens 3. Tu multiplies encore par 8 le second chiffre du diviseur, disant : 8 fois 5 font 40 et 3 de retenus font 43, lesquels ôtés de 47, il reste 4; tu

poses 4, tu descends le dernier chiffre du dividende, et tu as pour deuxième membre 418. Tu dis donc en 41 combien de fois 5? Tu vois qu'il n'y peut aller que sept fois, et tu poses 7 au quotient; tu multiplies encore 54 par 7, disant : 4 fois 7 font 28, lesquels ôtés de 28, reste zéro, et retiens 2; sept fois 5 font 35 et 2 de retenus font 37, qui ôtés de 41 reste 4, que tu poses devant le zéro; ce qui te fait 40 de reste en sus du quotient, qui est 87.

C'est-à-dire que, si tu partages 4738 fr. entre cinquante-quatre personnes, chacune aura 87 fr., plus 40 fr. qui resteront à partager en portions de moins d'un franc.

Quand un des dividendes partiels ne contient pas le diviseur, tu poses un zéro au quotient pour donner aux autres chiffres leur valeur relative.

27. 81	9
0 81	309
00	

9 en 27 se trouve trois fois sans reste; tu poses 3 au quotient;, et zéro au deuxième membre de ta division; tu descends le chiffre suivant, qui est 8.

9 en 8 ne se trouve pas; tu poses zéro au quotient, et tu descends le dernier chiffre du dividende 1.

9 en 81 se trouve 9 fois, puisque 9 fois 9 font 81. Tu soustrais ce produit de ton dernier membre, ce qui te donne zéro.

Par conséquent tu as pour quotient 309 (trois cent neuf).

Lorsque le dividende et le diviseur sont terminés par des zéros, on peut, pour abréger, supprimer ceux du nombre qui en a le moins, et en supprimer autant à l'autre nombre.

249000	300
09	830
00	

3 en 24 se trouve huit fois, puisque 3 fois 8 font 24; tu poses 8 au quotient, et zéro au deuxième membre, puisque tu n'as point de reste, et tu descends le chiffre suivant.

3 en 9 se trouve trois fois; tu poses 3 au quotient, et zéro sous le 9 du dividende; tu n'as plus à descendre qu'un zéro, pour lequel tu en poses un autre au quotient, qui est 830 (huit cent trente).

La suppression égale des zéros ne change rien au quotient, puisque le rapport d'un nombre à l'autre reste toujours le même, quoiqu'ils soient devenus chacun cent fois plus petits. Ici le quotient est toujours 830, c'est-à-dire que 3 est contenu 830 fois en 2490, comme 300 en 249000.

Tu te souviens que pour multiplier un nombre par dix, par cent, par mille, il suffit d'ajouter un, deux, trois zéros. De même pour diviser un nombre par dix, par cent, par mille, il suffit de retrancher un, deux, trois zéros, si les derniers chiffres sont des zéros. Si le diviseur seulement est l'unité suivie de zéros, on divise en retranchant à la droite du dividende autant de chiffres qu'il y a de zéros au diviseur. Si tu partages 4376 fr. entre dix personnes, n'ayant qu'un zéro au diviseur, tu retranches le chiffre 6 de ton dividende, et tu trouves qu'elles auront chacune 437 fr., plus 6 fr. de reste.

Si tu partages 58630 fr. en cent portions, chacune sera de 586 fr., et tu auras 30 fr. de reste. Si c'est en mille portions, tu auras pour chacune 58 fr., et il restera 630 fr.

Si tu multiplies ou si tu divises le diviseur et le dividende par un même nombre, le résultat de ta division ou le quotient demeurera toujours le même. Si par exemple tu as à diviser

12	4
	3 sera le quotient.

Si tu multiplies le dividende et le diviseur par 4, tu auras :

48	16
	3 sera toujours le quotient.

Tu comprends que la différence qui existe entre 12 et 4 est précisément la même qui existe entre 48 et 16, puisque, chacun de ces nombres étant le quadruple des premiers, le rapport n'a pas changé. C'est ce qu'on exprime d'une manière abrégée, en écrivant 12 : 4 : : 48 : 16; ce qui veut dire 12 *est à* 4 *comme* 48 *est à* 16.

Il me reste maintenant à te donner un exemple de division en nombres composés.

Quand le diviseur et le dividende ont un nombre égal de décimales, tu opères comme pour des nombres entiers, et tu sépares dans ton résultat les décimales par une virgule; mais toutes les fois que le nombre des décimales d'un nombre n'est pas égal à celui de l'autre, on les rend égaux en y ajoutant un ou plusieurs zéros, pour qu'il y ait autant de parties décimales au dividende qu'au diviseur.

Ainsi, dans cette question : Un particulier ayant acheté 946 hectolitres de vin pour 43279 fr. 50 c., veut savoir à combien lui revient l'hectolitre.

Tu poses les francs et les centimes sans les séparer par une virgule, ce qui rend le nombre du divi-

dende cent fois plus grand. Il faut donc rendre aussi le diviseur cent fois plus grand; à cet effet tu y ajoutes deux zéros, et tu fais ton opération sans t'embarrasser des parties décimales.

432795.0	94600
543950	45,75
709500	
473000	

9 en 43 se trouve quatre fois; tu multiplies ton diviseur entier par le chiffre 4, que tu poses au quotient, et tu soustrais chiffre à chiffre le produit du dividende, comme tu l'as fait plus haut, et tu as pour deuxième membre 543950, en descendant le zéro qui reste de ton dividende. Tu opères pour le deuxième membre comme pour le premier, en disant: En 54 combien de fois 9? il y est 5 fois (si tu disais 6 fois, le produit du diviseur entier multiplié par 9 serait trop fort); tu poses 5 au quotient, et tu multiplies encore une fois ton diviseur par ce même chiffre, retranchant à mesure du deuxième membre, comme tu as fait du premier; tu descends le zéro de ce deuxième membre, et tu passes au reste, auquel tu ajoutes un zéro, parce qu'il représente des décimales.

Tu demandes encore une fois en 70 combien de fois 9? il y est 7 fois. Tu poses 7 au quotient, et tu multiplies et soustrais comme pour les autres chiffres; tu as pour reste 473000; car tu ajoutes encore un zéro. Ce nombre devant représenter des centimes, tu recommences ton opération en disant une dernière fois: En 47 combien de fois 9? il y est 5 fois; tu poses 5 au quotient, et tu recommences ta multiplication et ta soustraction en disant: 5 fois zéro est zéro, de zéro reste rien, 5 fois zéro de zéro reste rien, 5 fois 6 font trente, de 30 reste rien, et retiens 3; 5 fois 4 font 20 et 3 de retenus font 23, de 23 reste rien; 5 fois 9 font 45, et 2 de retenus font 47, de 47 reste rien; ton quotient est de 45,75; tu sépares les décimales par une virgule, et tu trouves que l'hectolitre revient à quarante-cinq francs soixante-quinze centimes.

Ceci te met sur la voie de la méthode que tu dois employer quand tu as un reste à diviser. Ce reste étant trop petit pour contenir le diviseur, tu y ajoutes un zéro, et tu as alors des décimes, ou des décimètres, ou des décilitres, ou des décigrammes, selon l'unité que tu divises; enfin des parties dix fois plus petites, et par conséquent dix fois plus nombreuses. Si ce reste divisé te donne un nouveau reste, tu ajoutes deux zéros, et, en le rendant cent fois plus grand, tu as des parties cent fois plus petites, c'est-à-dire des centièmes de franc, de mètre, de gramme, de litre, ou des centimes, centimètres, etc. Tu peux ainsi diviser jusqu'aux dix-millièmes. Il est bien entendu que ceci ne peut avoir lieu que pour les objets qui peuvent se diviser en fractions décimales. Si tu devais partager un nombre d'objets entiers qui ne pussent ni se mesurer, ni se peser, ni se diviser en quantités plus petites, le reste ne pourrait se partager également. Ainsi, si tu devais distribuer cent jetons à quarante-cinq personnes, elles auraient chacune deux jetons, et il en resterait dix qui n'entreraient pas dans le partage.

Il y a encore d'autres règles d'arithmétique que celles que je viens de t'enseigner, mais elles sont trop compliquées pour ton âge. Dans la prochaine leçon, je te montrerai les divers moyens de s'assurer qu'une règle est bonne, c'est ce qu'on appelle la *preuve*, et tu en sauras assez pour le présent. Il faut seulement ne pas négliger de s'exercer constamment, car rien ne se perd plus vite que l'habitude de calculer.





ARITHMÉTIQUE — HUITIÈME LEÇON. (Preuves.)

Jusqu'à présent j'ai vérifié moi-même tes opérations, pour m'assurer qu'elles étaient justes. Maintenant je vais t'apprendre la manière de te prouver à toi-même que ta règle est bonne. C'est ce qu'on appelle la *preuve* d'une opération.

Commençons par celle de l'addition. On la fait de plusieurs manières; d'abord par l'*addition* même.

Preuves de l'addition.

Après avoir fait ton addition, tu sépares par un trait ton premier nombre des autres, et tu additionnes tous les nombres restants; à la somme de tous ces nombres, tu ajoutes le premier nombre que tu as séparé: si le total est conforme à celui de ta première addition, ta règle est bonne. Par exemple:

	4684
	6844
	9784
	4567
Total général. . . .	25879
Total partiel	21195
	4684
Preuve.	25879

Après avoir fait ton addition à l'ordinaire, tu sépares par un trait le nombre 4684, et tu additionnes les trois nombres qui restent, ce qui te donne 21195; à ce nombre tu joins celui de 4684, que tu as séparé, et tu obtiens 25879, somme conforme à ton premier total. Ton addition est donc exacte.

Deuxième preuve.

La deuxième preuve se fait par la soustraction. Tu opères d'abord comme pour la première, en séparant un nombre et additionnant les autres; tu retranches alors ce total partiel du total de ton opération, et tu dois trouver pour reste le nombre que tu as d'abord retranché, sinon l'opération n'est pas bonne. Voici l'application de cette preuve à l'addition ci-dessus:

	4684
	6844
	9784
	4567
Total général. . . .	25879
Total partiel	21195
Reste.	4684, égal au nombre retranché.

Après avoir supprimé un nombre et additionné ceux qui restent, tu en retranches le total 21195 du total général 25879, et tu as pour reste 4684, qui est précisément le nombre retranché d'avance. Ta règle est donc exacte.

Troisième preuve.

Celle-ci est encore plus simple; c'est aussi une soustraction; mais tu fais l'opération d'un seul coup.

Ton addition faite, tu la recommences par la colonne de gauche, et tu retranches à mesure la somme de chaque colonne de la partie du total qui y correspond; si le résultat de la dernière soustraction est un zéro, la règle est bonne. Appliquons cette preuve à l'opération précédente :

4684
6844
9784
4567
25879
2210

4ᵉ *colonne*. 4 et 6 font 10 et 9 font 19 et 4 font 23; tu retranches 23 de la partie du total qui y correspond, c'est-à-dire de 25, et tu as pour reste 2, que tu poses sous le 5.

3ᵉ *colonne*. 6 et 8 font 14 et 7 font 21 et 5 font 26, que tu retranches de 28, c'est-à-dire des 2 mille, reste de la soustraction précédente, et des 8 centaines du total, ce qui fait 28 centaines; 26 de 28 reste encore 2, que tu poses sous le 8 (tu te rappelleras que ce 2 et le chiffre suivant du total font 27).

2ᵉ *colonne*. 8 et 4 font 12 et 8 font 20 et 6 font 26; tu retranches 26 de 27, et tu poses 1 sous le 7, en te souvenant de joindre ce chiffre au chiffre suivant du total, ce qui te donne 19.

1ʳᵉ *colonne*. 4 et 4 font 8 et 4 font 12 et 7 font 19; 19 de 19 reste zéro, ce qui devait être, puisque tu as retranché successivement du total les mille, les centaines, les dizaines et les unités dont ce total était composé.

Preuve de la soustraction.

La preuve de la soustraction se fait en additionnant le plus petit nombre ou le nombre retranché à la différence donnée par l'opération, et on doit retrouver le plus grand. Tu conçois qu'il n'en peut être autrement, puisqu'en rejoignant la différence au plus petit nombre, il est égal au plus grand. On fait ici l'addition de bas en haut; pour n'avoir rien à écrire, on suppose qu'on pose à mesure les chiffres du grand nombre.

	657845
	476969
Reste. . . .	180876

1ʳᵉ *colonne*. 6 et 9 font 15; tu poses 5 comme au grand nombre, et tu retiens 1.

2ᵉ *colonne*. 7 et 6 font 13 et 1 de retenu font 14; tu poses 4, ou plutôt il se trouve tout posé au grand nombre, et tu retiens 1.

3ᵉ *colonne*. 8 et 9 font 17 et 1 de retenu font 18; tu poses 8, et tu retiens 1.

4ᵉ *colonne*. Zéro et 6 font 6 et 1 de retenu font 7; tu trouves en effet 7 au grand nombre.

5ᵉ *colonne*. 8 et 7 font 15; tu as aussi 5 au grand nombre, et tu retiens 1.

6ᵉ *colonne*. 1 et 4 font 5 et 1 de retenu font 6; c'est bien 6 que tu trouves au grand nombre; ta soustraction est exacte.

La preuve pourrait se faire également par la soustraction en retranchant la différence ou reste du plus grand nombre; ce serait alors le plus petit nombre qu'on devrait trouver pour résultat; mais la première manière me paraît la plus simple, par conséquent nous nous y tiendrons.

Preuve de la multiplication.

On peut la faire par la multiplication même; quand le multiplicande et le multiplicateur sont des nombres pairs, c'est-à-dire dont on peut prendre la moitié exactement. Tu prends la moitié du plus grand nombre, et tu doubles le plus petit; tu fais la multiplication, et tu dois obtenir le même produit.

Si, par exemple, tu as à faire la preuve de l'opération suivante :

Multiplicande.	298
Multiplicateur.	26
Produit des unités.	1788
Produit des dizaines.	586
Produit total	7748
Preuve :	
Moitié du multiplicande. . .	149
Double du multiplicateur. .	52
Produit des unités.	298
Produit des dizaines.	755
Produit total égal au produit de l'opération.	7748

Si l'un des facteurs est impair et l'autre pair, on prend la moitié du facteur pair et l'on double le facteur impair.

Quand les deux facteurs sont impairs, on double le multiplicande, et on obtient un produit double du premier, ou égal au premier multiplié par 2. Mais dans ce cas, tu feras mieux, pour abréger, de faire la preuve de la multiplication par la division.

Deuxième preuve.

En divisant le produit d'une multiplication par l'un des deux facteurs, multiplicande ou multipli-

cateur, tu dois avoir l'autre facteur pour résultat au quotient; ainsi en nous servant de l'exemple précédent :

298	*Preuve :*	7748	26
26		254	298
1788		208	
586		000	
7748			

tu vois qu'en prenant ton produit pour dividende, ton multiplicateur pour diviseur, tu trouves pour quotient ton multiplicande; de même, si tu prends le multiplicande pour diviseur, tu auras le multiplicateur pour quotient, c'est-à-dire si ta règle est juste.

Preuve de la division.

Pour faire la preuve de la division, on emploie la multiplication; c'est-à-dire que, si tu multiplies le quotient par le diviseur, ou le diviseur par le quotient, ce qui revient au même, le produit doit être égal au dividende, s'il n'y a pas de reste; s'il y en a un, tu l'ajoutes au dernier produit partiel avant d'en faire l'addition, sans quoi ce reste manquerait au produit général.

Division.			*Preuve.*
8764	365		365 Diviseur.
1464	24	Par. .	24 Quotient.
Reste. . 4			1460
			730
			4 Reste.

Produit 8764 égal au dividende.

Maintenant que te voilà en état de faire ce qu'on appelle les quatre règles et de t'assurer par toi-même que tu n'as point commis d'erreur, nous en resterons là de l'arithmétique. A moins de se destiner aux sciences mathématiques ou au commerce en grand, c'est tout ce qu'il est nécessaire de savoir; mais il faut le savoir bien, car on en a continuellement besoin, comme tu verras plus tard, quand tu seras d'âge à faire toi-même l'emploi de l'argent nécessaire à ton entretien.

NOMBRES COMPLEXES.

Le calcul décimal étant aujourd'hui généralement adopté, c'est celui-là que je t'ai enseigné. Cependant il est bon que tu connaisses celui des anciennes mesures, et que tu saches compter par *livres*, *sous* et *deniers*, pour n'éprouver d'embarras dans aucune circonstance.

Au lieu du *mètre*, on employait pour mesurer les étoffes l'*aune* de Paris (égale à 1 mètre 19 cent.). Ses subdivisions sont :

Une demi-aune, qu'on écrit.	$\frac{1}{2}$
Un quart.	$\frac{1}{4}$
Un huit.	$\frac{1}{8}$
Un seize	$\frac{1}{16}$
Un trente-deux.	$\frac{1}{32}$
Un tiers	$\frac{1}{3}$
Un six	$\frac{1}{6}$
Un douze.	$\frac{1}{12}$
Un vingt-quatre.	$\frac{1}{24}$
Un quarante-huit.	$\frac{1}{48}$

Je t'ai déjà dit que ce qu'on nomme encore la *livre*, poids, était un demi-kilogramme. L'ancienne livre pesait un peu moins (490 grammes); elle se subdivise en seize onces, ou en demi-livre, quart, demi-quart, etc.

La *livre* des monnaies a aujourd'hui la même valeur que le franc, puisqu'elle vaut vingt sous et que le *sou* vaut cinq centimes. Mais la manière de compter est différente, parce que les parties dont elle est composée ne peuvent se joindre comme si elles étaient d'une seule espèce, ainsi que cela se pratique dans le calcul décimal. Au lieu de se subdiviser en dixièmes ou décimes, puis en centièmes ou centimes, comme le franc, la *livre* se subdivise en *vingt sous*, et le *sou* en *douze deniers*. Cette dernière monnaie est en quelque sorte imaginaire aujourd'hui; on ne rencontre au-dessous du *sou* que des *liards :* il en faut quatre pour faire un sou. On en trouve encore quelques-uns en circulation, ainsi que des pièces de deux liards et de six liards; mais on ne les fait pas entrer en chiffres. On n'écrit que les *livres*, *sous* et *deniers*, de cette façon :

$4^{\#}$ 2^{s} 6^{d}

Quatre livres 2 sous 6 deniers, ou deux sous et demi.

Addition.

$380^{\#}$	17^{s}	6^{d}
942	11	6
763	4	3
2086	13	3

Tu commences par additionner les deniers en retenant autant de sous qu'il y a de fois douze deniers et posant les deniers de surplus. Ainsi tu dis :

1re *colonne*. 6 et 6 font 12 et 3 font 15; tu poses les 3 deniers, et tu retiens les douze deniers, qui font 1 sou, que tu reportes à la colonne des sous, disant :

2ᵉ *colonne*. 1 sou de retenu et 7 font 8 et 1 font 9 et 4 font 13; tu poses 3, et tu retiens 1 ou une dizaine de sous.

3ᵉ *colonne*. 1 de retenu et deux autres dizaines que tu rencontres dans cette colonne font trois dizaines; tu en poses une, et tu en retiens deux qui font 1 livre.

4ᵉ *colonne*. 1 livre de retenue et zéro font un et 2 font 3 et 3 font 6; tu poses 6.

Le reste de ton addition comme à l'ordinaire.

Soustraction.

87 #	18 s	3 ᵭ
73	7	6
14	10	9

1ʳᵉ *colonne*. Ne pouvant ôter 6 deniers de 3, tu empruntes 1 sou qui vaut 12 deniers, et tu les joins à ces 3, ce qui fait 15; 6 deniers ôtés de 15, il en reste 9, que tu poses.

2ᵉ *colonne*. 7 sous ôtés de 7, il reste zéro, que tu poses.

3ᵉ *colonne*. Comme le nombre inférieur n'a pas de dizaine, tu n'as rien à ôter de la dizaine du nombre supérieur, et tu la poses.

4ᵉ *colonne*. Tu procèdes comme à l'ordinaire pour le reste de la soustraction.

Multiplication.

8 aunes 3 quarts de toile cretonne, à 5 livres 12 sous 6 deniers, s'écrit ainsi :

	8 ᵃ		$\frac{3}{4}$
à	5 #	12 s	6 ᵭ
	40	»	»
Subdivisions de la livre.	4	»	» pour 10 sous.
		16	» pour 2 sous.
		4	» p. 6 deniers.
Subdivisions de l'aune.	2	16	3 pour une demi-aune.
	1	8	$1\frac{1}{2}$ p. un quart.
	49 #	4 s	4 ᵭ $\frac{1}{2}$

Tu commences par multiplier le nombre des aunes par celui des livres, en disant: 5 fois 8 font 40; puis tu passes aux subdivisions de la livre. Tu prends d'abord pour 10 sous la moitié de ton multiplicande, puisque 8 aunes à 10 sous font précisément la moitié de ce que feraient 8 aunes à 1 livre; la moitié de 8 est 4, que tu poses à part en dehors de la règle; puis, comme il te reste 2 sous, tu dis: 8 aunes à 2 sous font 16 sous, que tu poses aussi à part; pour 6 deniers, tu dis : 8 aunes à 1 sou font 8 sous; tu en prends la moitié, qui est 4 sous, que tu poses de même; ensuite tu as trois quarts que tu décomposes en une demi-aune, pour laquelle tu prends la moitié du prix de l'aune, qui, étant 5 # 12 s 6 ᵭ, te donne 2 # 16 s 3 ᵭ, et en un quart pour lequel tu prends la moitié de cette moitié, qui est de 1 # 8 s 1 ᵭ $\frac{1}{2}$. Cette opération faite, tu additionnes tes différents produits, et tu obtiens ton produit total qui est :

49 # 4 s 4 ᵭ $\frac{1}{2}$

(Quarante-neuf livres quatre sous quatre deniers et demi.)

Division.

5 livres, poids, 11 onces de sucre t'ont coûté 9 # 15 s 8 ᵭ. Tu veux savoir à combien te revient la livre. D'abord tu réduis le diviseur à sa plus petite espèce, c'est-à-dire que tu convertis tes livres en onces, et qu'au lieu de dire cinq livres (qu'on représente ainsi 5 #) onze onces (11 ᵒ), tu dis 91 onces (les cinq livres faisant cinq fois 16 onces). Tu as donc 91 pour diviseur, qui se trouve ainsi 16 fois plus grand que le premier. Pour compenser, tu multiplies également le dividende par 16; car tu te souviens qu'en multipliant les deux nombres par un même nombre, le rapport entre eux reste le même, ce qui te donne pour nouveau dividende 156 # 10 s 8 ᵭ.

156 # 10 s 8 ᵭ	91
65	1 # 14 s 4 ᵭ Prix de la livre.
20	
1310	
400	
36	
12	
440	
76	

Tu divises 156 # par 91.

Tu multiplies par 20 le reste (65) des livres pour avoir des sous, ce qui te donne 1310 sous; en y joignant les 10 sous du dividende, tu divises de nouveau ce nombre par 91.

Il te reste 36 sous que tu multiplies par 12, pour avoir des deniers; tu joins de même à ton produit les 8 deniers du dividende, et tu as 440 que tu divises encore par 91.

Tu ne tiens pas compte du reste des deniers, parce que le résultat, étant seulement de $\frac{76}{91}$ de denier, ne serait qu'à peine appréciable, et tu trouves que la livre de sucre te revient à 1 # 14 s 4 ᵭ.

Ces exemples te prouveront assurément combien le calcul décimal est préférable pour la facilité du calcul.



TABLE DES MATIÈRES

DE L'ARITHMÉTIQUE.



ÉDUCATION MATERNELLE.

CINQUIÈME PARTIE.

LE LIVRE DE GRAMMAIRE.



PARIS.
TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

ÉDUCATION MATERNELLE.

LE

LIVRE DE GRAMMAIRE

POUR SERVIR

AUX SIMPLES LEÇONS D'UNE MÈRE A SES ENFANTS,

PAR

MADAME AMABLE TASTU.



PARIS.

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.



GRAMMAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

PREMIÈRE LEÇON.

INTRODUCTION.

Quand je parle, qu'est-ce que tu entends? — Des paroles qui forment des idées. — Et si je disais par exemple :

a, e, i, o, u, an, en, in, on, oi, un, appellerais-tu cela des paroles? — Non. — Tu entends cependant quelque chose?... Il est vrai ; mais ce ne sont point là des paroles ou plutôt des *mots*, ce sont seulement des *sons*.

Pourrais-tu me dire maintenant quelle est la différence d'un *mot* à un *son?*—Tu ne le sais pas? Quand je prononce *a, e,* cela te représente-t-il quelque objet? — Non, n'est-ce pas? — Mais quand je dis : *Livre, table, gâteau,* ne vois-tu pas les objets que ces mots représentent? — C'est pourquoi on dit que les mots sont les signes de nos idées; en effet, quand je prononce le mot qui donne l'idée d'un *livre*, d'une *table* ou d'un *gâteau*, c'est comme si je te montrais le *livre*, la *table*, le *gâteau*. — Il y a de pauvres enfants qui sont sourds et muets, et qui cependant se comprennent fort bien entre eux, et se font comprendre par des signes; les signes sont des mots pour eux, comme les mots sont des signes pour nous.

Mais les sons que je t'ai fait entendre servent à composer des mots; tu ne trouveras dans tous les mots de notre langue que ces sons, simples ou modifiés par quelques mouvements de la langue ou des lèvres appelés *articulations.* — Ces sons et ces articulations sont représentés par des lettres, et, comme tu l'as vu dans tes leçons de lecture, les lettres qui représentent des *sons* s'appellent *voyelles ;* celles qui représentent des *articulations* s'appellent *consonnes*.

Plusieurs lettres qui se prononcent d'un seul mouvement ou d'une seule émission de voix, forment une syllabe. Exemple :

a, ba, cro, plan.

Un mot se compose d'autant de syllabes que tu fais de mouvements pour le prononcer :

Ma-man, ca-na-pé, dé-so-bé-is-sant.

Combien le premier mot, *maman*, a-t-il de syllabes? — et le second? — et le troisième?

Exercez l'enfant à décomposer les mots en syllabes, tantôt de vive voix, tantôt dans un livre ou sur l'ardoise.

Il y a des mots d'une syllabe, comme :

Bien, mal, gant, chien, bon, fruit.

On les appelle *monosyllabes*.

Les mots formés par plusieurs syllabes s'appellent *polysyllabes*.

Pourrais-tu me citer un *monosyllabe? — Oui.* — En effet, *oui* est un monosyllabe. Cite-moi aussi quelques *polysyllabes, — Salon, tableau, broder ie.* — Fort bien. Je vais écrire quelques mots sur

l'ardoise, et tu souligneras tous les monosyllabes.

Ce que nous appelons assez de temps se trouve toujours trop court.

Cette fois tu vas souligner tous les polysyllabes.

L'activité est la mère de la prospérité.

Plusieurs mots réunis qui forment un sens complet composent une phrase. J'aurais beau mettre ensemble les mots *enfant, aime, mon,* cela ne ferait point une phrase; mais si je dis :

J'aime mon enfant.

C'est une phrase, car j'ai exprimé une idée. Combien y a-t-il de mots dans cette phrase?

Aimez-vous votre maman?

— Quatre.

Et dans celle-ci?

Le chat court après les souris.

— Six.



Très-bien. Quelques petits mots t'offriront un autre genre de difficultés, ce sont :

Je, Me, Te, Se, Ce, De, Ne, Le, La, Que.

Ils finissent tous par une voyelle, mais ils la perdent lorsque le mot suivant commence par une voyelle ou une *h* muette; voici comme on les écrit :

J', M', T', S', C', D', N', L', L', QU'.

Il faut bien te souvenir, quand tu rencontreras quelqu'une de ces lettres, que chacune d'elles représente un mot; ainsi quand je dis : *J'attends, tu m'aimes, il s'amuse, j'honore la vertu,* c'est comme s'il y avait : *Je attends, tu me aimes, il se amuse, je honore la vertu.*

Compte maintenant les mots des phrases suivantes :

Il *s*'est fait mal.
N'entends-tu pas *l*'orage?
J'aime la fleur *d*'oranger.
Qu'avez-vous à pleurer?
C'est que je suis tombé.
L'abeille a un aiguillon.
Tu *m*'as promis *d*'être sage.
T'en souviendras-tu?

Il y a encore un petit mot qui perd sa voyelle; c'est le mot *si* que l'on écrit de cette manière devant *il* ou *ils* : Charles viendra avec moi *s'il* est sage. Je prononce *s'il* et non *si il,* par la seule raison que la rencontre de ces deux *i* produirait un son désagréable.

Qui commence le mieux ne fait rien *s'il* n'achève.

Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme *s'ils* n'étaient pas.

GRAMMAIRE. — DEUXIÈME LEÇON.

DES DIX PARTIES DU DISCOURS.

Ce n'est pas tout de pouvoir reconnaître le nombre de mots contenus dans une phrase écrite ou prononcée; il faut encore distinguer ces mots entre eux, car ils ne remplissent pas tous les mêmes fonctions dans le discours, comme tu vas le voir dans les exemples suivants :

Le substantif ou nom. — *Platon* disait que l'*homme* est un *animal* à deux *jambes.*

L'article. — *La* fourbe n'est *le* jeu que *des* petites âmes.

L'adjectif — L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

Le pronom. — *Il* faut aimer les gens non pour *soi,* mais pour *eux.*

Le verbe. — *Sois* muet quand *tu as donné, parle* quand *tu as reçu.*

Le participe. — Oui, le devoir n'est *fait* que pour nous rendre heureux.

L'adverbe. — Aidons-nous *mutuellement.*

La préposition. — L'ennui est entré *dans* le monde *par* la paresse..

La conjonction. — Un cœur peut-il jamais outrager *quand* il aime.

L'interjection. — *Hélas!* aux gens heureux la plainte est importune.

Platon, homme, jambes, désignent des personnes et des choses; *la, le, des,* indiquent le genre et le nombre des noms fourbe, jeu, ames; l'adjectif *sûr* marque la qualité du substantif asile; et dans les autres exemples chaque mot en *italique* joue également un rôle qui lui est particulier. Il est donc indispensable de savoir reconnaître et définir très-positivement les dix parties du discours; aussi, allons-nous les étudier avec persévérance, et dans l'ordre qui précède.



GRAMMAIRE — TROISIÈME LEÇON.

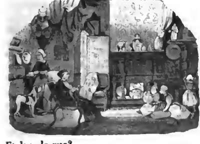
DU NOM OU SUBSTANTIF.

Tous les mots qui désignent nne personne on une chose sont des *noms* ou substantifs. Ainsi :

Père.
Mère. } sont des noms de personnes.
Paul.
Soleil.
Arbre. } sont des noms de choses.
Lièvre.

Maintenant tn trouveras bien toi-même des *noms de choses*, dans cette chambre, par exemple?

Table, *fauteuil*, *chaise*, *tapis*, *rideaux*, etc.



Et dans la rue?

Maison, *pavé*, *boutique*, *voiture*, etc.

Et dans le jardin?

Arbre, *fleur*, *gazon*, *mur*, etc.

Tn me diras bien aussi des noms de personnes parmi celles de ta connaissance?

Pierre, *Louis*, *maman*, *Philippe*, *Marie*, etc.

Fort bien. Mais pourrais-tu me citer des *noms de personnes* en les désignant seulement par leur état ou leur profession.

Menuisier, *tailleur*, *domestique*, *peintre*, *roi*, *prince*, *curé*, *maître*, *élève*, etc.

Et d'autres maintenant par les degrés de parenté?

Père, *mère*, *frère*, *sœur*, *fils*, *fille*, *oncle*, *tante*, *cousin*, etc.



A merveille! Tous ces *noms* ou *substantifs* expriment des choses ou des personnes que tu peux toucher ou voir; mais il y en a d'autres qui représentent des choses que tu ne peux toucher ni voir et qni n'en sont pas moins des substantifs.

Exemple : *bonté*, *vertu*, *douceur*, *travail*, etc.

Pour distinguer ces *substantifs* des autres, on les appelle *abstraits*. Mais afin que tu ne te trompes pas quand tn rencontreras un substantif, je vais te donner le moyen de le reconnaître.

Tout mot devant lequel tn peux mettre *beau*, *belle*, *bon*, *bonne*, *mauvais*, *mauvaise*, *grand*, *grande*, ou *petit*, *petite*, est un substantif.

Soleil, *terre*, *Charles*, *Marie*, *vérité*, sont-ils des substantifs?

— Oui, car on peut dire *beau* soleil, *bonne* terre, *bon* Charles, *petite* Marie, *grande* vérité.

C'est cela. J'espère maintenant que tu ne t'y tromperas plus, et que tu pourras souligner, dans les

phrases suivantes, tous les substantifs, qu'ils soient des noms de choses ou de personnes :

La *vie* et la *mort*, les *biens* et les *maux*, la *pauvreté* et les *richesses* viennent de *Dieu*.

La *crainte* du *Seigneur* est le *commencement* de la *sagesse*.



Rien n'échappe à la *tendresse* d'un *père* et d'une *mère*.

Les *grâces* du *visage* disparaissent, et la *beauté* n'a comme les *fleurs* qu'un *éclat* passager.

Qu'un *ami* véritable est une douce *chose!* Il cherche vos *besoins* au *fond* de votre *cœur*.

L'*arbre* le plus élevé est aussi le plus tourmenté par les *vents*.

L'*Europe* est la *partie* du *monde* la plus civilisée. Là fleurissent les *sciences*, la *littérature* et les *arts*. Le *sol*, couvert de *villes* populeuses, est cultivé avec *soin*. On y trouve beaucoup de *routes* et de *canaux;* de nombreuses *fabriques* et *manufactures*. Le *commerce* a ouvert aux *Européens* toutes les *contrées* du *globe*, et leurs *vaisseaux* naviguent sur toutes les *mers*.



Souviens-toi donc que tout mot qui désigne une personne ou une chose qui existe dans la nature ou dans notre esprit est un substantif. On reconnaît un substantif quand on peut y joindre les mots *bon*, *mauvais*, *grand*, *petit*.

GRAMMAIRE. — QUATRIÈME LEÇON.

DIVISION DU NOM OU SUBSTANTIF.

NOMS COMMUNS.	NOMS PROPRES.
Homme.	Louis.
Chien.	Azor.
Pays.	France.
Ville.	Paris.

Voici des noms ou substantifs, comme tu peux le reconnaître ; mais, en réfléchissant, tu trouveras quelque différence entre eux. Les premiers conviennent à toute une classe de personnes, à toute une espèce de choses; *homme* s'applique à tous les hommes; *chien*, à tous les chiens, etc. C'est pourquoi on appelle cette espèce de noms, *substantifs communs ;* au contraire, *Louis* ne désigne qu'un seul homme; *Azor*, qu'un seul chien ; *France*, qu'un seul pays ; c'est pourquoi on appelle ces noms *substantifs propres*, c'est-à-dire propres à une seule personne ou à une seule chose.

Cependant tu connais plusieurs personnes qui se nomment *Louis*, et tu as dû remarquer, en étudiant la géographie, qu'il y a des villes qui portent le même nom : mais *Louis* est un nom propre dans un petit cercle, dans la famille où il sert à distinguer un frère de ses frères, un cousin de ses cousins ; tandis que Paris est un nom propre dans un cercle immense, puis qu'il n'y a qu'une seule capitale appelée *Paris*. Quant aux villes qui portent le même nom, on leur a ajouté un nom propre pour les distinguer les unes des autres, comme dans ces exemples : Vienne en *Autriche*, Vienne en *Dauphiné*, Nogent-sur-*Seine*, Nogent-sur-*Marne ;* Nogent-le-*Roi*.

— Cette observation me paraît très-juste, je la comprends parfaitement.

Eh bien, indique-moi les noms propres qui se trouvent dans les phrases suivantes, et remarque qu'ils commencent par une lettre majeure.

Louis XIV était roi de *France* et de *Navarre*.

Londres est la capitale de l'*Angleterre*.

C'est à *Waterloo* que *Napoléon* livra sa dernière bataille.

La *Seine* passe à *Paris*.

La *France* est séparée de l'*Espagne* par les *Pyrénées*, et de l'*Italie* par les *Alpes*.

Le chien d'*Ulysse* qui mourut en revoyant son maître, se nommait *Argus*.

Souligne maintenant les noms communs.

Les *enfants* sont de petits *hommes*.

Les *Esquimaux* se font traîner par des *chiens*.

Beaucoup de *villes* et une vaste *étendue* de *pays* font un *royaume;* il est borné par des *montagnes*, divisé par des *fleuves*, lavé par des *mers*.

Une *promesse* sans *effet* est un bel *arbre* sans *fruits*.

GRAMMAIRE. — CINQUIÈME LEÇON.

Du Genre.

Le genre est la distinction des sexes.

Il y a deux *genres :* le *masculin* et le *féminin*.

Les noms ou substantifs *masculins* sont ceux qui désignent un homme, ou devant lesquels on peut mettre *le* ou *un*, comme devant le mot homme.

Les noms ou substantifs *féminins* sont ceux qui désignent une femme, ou devant lesquels on peut mettre *la* ou *une*, comme devant le mot *femme*.

NOMS MASCULINS.	NOMS FÉMININS.
Paul.	Louise.
Le portier.	La cuisinière.
Le taureau.	La brebis.
Un ruisseau.	Une table.

Souligne les substantifs masculins dans les exemples suivants :

Le *marchand*, l'*ouvrier*, le *juge*, le *soldat*, sont tous également les *membres* de l'*état*.

Le *loup* hurle, le *lion* rugit, le *taureau* beugle, le *renard* glapit.

Le grand *Condé* battit les *Espagnols* à *Lens*.

J'aime le *ruisseau* qui fait tourner un *moulin*.

Un bon *cœur* fait pardonner beaucoup de *défauts*.

Souligne maintenant les noms féminins,

Catherine II, *impératrice* de *Russie*, fut surnommée la *Sémiramis* du Nord.

La génisse, la chèvre et leur sœur la brebis.

La *docilité*, l'*application* et la *modestie sont* les *qualités* qu'on aime à trouver chez les enfants, parcequ'elles promettent toutes les autres.

Avec du travail et de la *patience* une *souris* coupe un câble.

Ainsi les êtres *mâles* sont du genre masculin, et les êtres *femelles*, du genre féminin. C'est donc par *imitation* que cette distinction du genre s'applique aux noms d'objets inanimés, c'est-à-dire à des choses qui ne sont ni mâles ni femelles.

Une particularité que je dois te faire connaître, c'est qu'il y a des noms d'animaux qui désignent tout à la fois le mâle et la femelle, et que l'on appelle pour cela noms épicènes. Ces noms n'en sont pas moins d'un seul genre :

Le *buffle* est indomptable, il habite les bois.

Dans les pays chauds, tous les fromages sont faits de lait de *buffle*.

Le *Castor*, avec nous disputant d'industrie,
De hardis monuments embellit sa patrie.

La femelle du *castor* nourrit ses petits et les instruit pendant une année.

La *tortue* mâle, après le printemps, abandonne bientôt la compagne qu'elle paraissait avoir tant aimée.

La chaleur du soleil suffit pour faire éclore les œufs de tortues.

Du Nombre.

Il y a deux nombres, le *singulier* et le *pluriel*.

Les noms qui expriment une *seule* personne ou une *seule* chose sont au *singulier*.

Les noms qui expriment *plusieurs* personnes ou *plusieurs* choses sont au *pluriel*.

SINGULIER.	PLURIEL.
Jules. Marie.	Les enfants.
Le chien.	Les chiens.
Une poule.	Des poules.
Un livre.	Des livres.
La maison.	Les maisons.
Le lion.	Les lions.

Tu vois par là que pour écrire un substantif commun au *pluriel*, on ajoute un *s* à la fin du nom *singulier;* ce n'est pourtant pas une règle générale.

GRAMMAIRE. — SIXIÈME LEÇON.

DE L'ARTICLE.

Après le nom ou substantif, je dois te faire connaître une autre espèce de mot que l'on nomme *article*. Sa fonction principale est d'indiquer que le substantif est pris dans un sens déterminé :

L'esprit *des* ENFANTS est presque toujours rempli de ténèbres.

L'article *des* nous fait considérer le mot *enfants* comme représentant des êtres tout à fait définis.

Mais dans cet autre exemple :

Jeux *d'*ENFANTS que tous vos projets,

Enfants, étant précédé d'une préposition et non d'un article, est pris dans un sens vague et n'exprime, pour ainsi dire, qu'une idée de qualification.

Ainsi l'article indique positivement que le substantif est pris dans un sens déterminé.

Comme il ne se présente que sous les sept formes *le*, *la*, *les*, *du*, *des*, *au*, *aux*, tu le reconnaîtras facilement j'en suis sûre. Voyons, souligne les articles qui se trouvent dans ces exemples :

Le soleil demeure constamment à *la* même place.

La femme doit prendre soin du ménage.

Les bienfaits peuvent tout sur une âme bien née.

Du Dieu qui nous créa *la* justice est infinie.

On peut être honnête homme et faire mal *des* vers.

Au travers *des* périls un grand cœur se fait jour.
Aux petits *des* oiseaux il donne *la* pâture.

Très-bien! Mais je te ferai observer que *le*, *la*, *les*, sont des articles simples, et *du*, *des*, *au*, *aux*, des articles *composés* ou *contractés*. En effet, *le*, *la*, *les*, ne peuvent subir aucun changement, aucune décomposition; tandis que *du*, par contraction, est mis pour *de le*; *des*, pour *de les*; *au*, pour *à le*; *aux*, pour *à les*.

Mais tu ne sais peut-être pas ce que l'on entend par *contraction?* Ce mot, en grammaire, signifie réunion de deux voyelles ou de deux syllabes en une seule.

Puisque *du* est pour *de le*; *des*, pour *de les*; etc., il y a certainement *contraction*.

Il ne me reste plus que deux remarques à te faire :

1° Les articles *les*, *des*, *aux*, s'emploient pour les deux genres.

Les hommes, *les* femmes, *des* œillets, *des* roses, *aux* loups, *aux* brebis.

2° L'*e* et l'*a* des articles *le*, *la*, se remplacent par une apostrophe, devant les substantifs qui commencent par une voyelle ou une *h* muette.

L' pour *le*.

L'ARBRISSEAU le plus sain a besoin de culture.

*L'*HONNEUR aux grandes âmes est plus cher que la vie.

L' pour *la*.

L'AMITIÉ dans nos cœurs verse un bonheur paisible.

Toujours *l'*HUMANITÉ plaint ceux qu'il faut détruire.

Cependant on dit : c'est *le* onze; je suis *le* onzième.

Maintenant, tu vas pouvoir souligner les articles simples, dans les exemples suivants :

Le moment DU péril est celui DU courage.
La vertu sous LE chaume attire nos hommages.

*L'*ennui est une maladie dont *le* travail est *le* remède.

Toujours *la* patrie a DES charmes pour nous.

Sois ennemi de *l'*orgueil.

Le vulgaire est content s'il fait bien son devoir; il faut plus AU héros.

Les préjugés sont les lois DU genre humain.

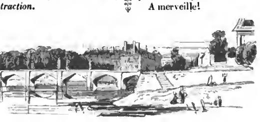
La moitié DES hommes vit AUX dépens de *l'*autre.

Les plus grands esprits n'ont que DES lumières bornées.

— Bien. Souligne aussi les articles contractés, mais en les décomposant.

Du péril, pour *de le* péril; *des* charmes, pour *de les* charmes; *au* héros, pour *à le* héros; *aux* dépens, pour à les dépens.

A merveille!

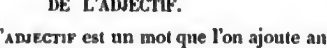






GRAMMAIRE — SEPTIÈME LEÇON.

DE L'ADJECTIF.

L'Adjectif est un mot que l'on ajoute au substantif; 1° Pour le qualifier ou marquer sa manière d'être; 2° Pour en déterminer la signification. Dans le premier cas, il prend le nom d'adjectif qualificatif; dans le second, celui d'adjectif déterminatif:

Bonne action, dit-on, a toujours son salaire.

Chaque climat a ses oiseaux.

De l'Adjectif qualificatif.

Si je te dis le mot *cheval*, tu te représentes vaguement l'animal qu'on appelle *cheval;* mais si j'y joins les expressions:

Joli
Grand
Petit
Vilain
} cheval,

l'idée que tu te fais du cheval change à mesure que je les prononce, parce que chacun de ces mots exprime une qualité différente de l'extérieur du cheval.

Si maintenant je dis:

Cheval {
doux,
vif,
docile,
fougueux,

chacun de ces mots qualifie encore le cheval d'une façon différente, en y joignant l'idée d'une qualité morale bonne ou mauvaise: ce sont donc des *adjectifs qualificatifs*.

Pour m'assurer que tu as bien compris, tu vas me faire le plaisir de joindre quelques *adjectifs* à un nom ou *substantif* quelconque; *table*, par exemple. Regarde bien celle-ci, et dis-moi quelles sont les qualités que tu lui trouves;

La table est? — *Belle, laide, vieille, neuve, ronde, carrée, dure, polie, commode*, etc. — Très-bien!

Mais tu te rappelleras que tout mot auquel tu peux joindre *personne* ou *chose* est un adjectif. *Joli, bon*, sont des adjectifs, car tu peux dire *jolie personne, bonne chose.*

Souligne les qualificatifs dans ces exemples:

« Enfant de *saint* Louis, disait un *sage* et *pieux* prélat à son *illustre* élève, imitez votre père: soyez,



comme lui, *doux, humain, accessible, affable, compatissant* et *libéral;* ne vous laissez point obséder par des esprits *flatteurs* et *insinuants*.

» Souvenez-vous qu'il était *intrépide* à la guerre, *décisif* dans ses conseils, *supérieur* aux autres par la noblesse de ses sentiments; *appliqué, prévoyant, droit* et *ferme* dans les négociations. »

Tu en sais assez maintenant pour reconnaître les adjectifs dans une page quelconque de tes lectures. Cependant il ne faudrait pas être trop sûrs de nous, nous pourrions nous tromper encore. Il y a quelques mots qui sont tantôt *adjectifs*, tantot *substantifs*. Ainsi quand je dis: *cet homme est malheureux, malheureux* est ici *adjectif*, parce qu'il exprime la

qualité ou plutôt la manière d'être de l'homme; mais dans cette phrase, *les malheureux sont nos frères*, *malheureux* est substantif, parce qu'il représente des personnes.

De même, si je dis *le temps est froid*, *froid* est adjectif, parce qu'il marque la qualité du temps, et qu'on peut dire une *personne froide*, une *chose froide*. Mais, dans cette phrase, *le froid est vif*, le mot *froid* est substantif, parce qu'il désigne une chose, et qu'on y a joint une qualité, celle d'être *vif*.

Il y a aussi des substantifs qui peuvent être pris adjectivement, c'est quand, au lieu de désigner une personne, ils expriment une qualité.

Ainsi quand je dis le *roi* commande, ce *garçon* court, *roi* et *garçon* sont des substantifs; mais si je dis saint Louis était *roi*, ce monsieur est *garçon*, les mots *roi* et *garçon* deviennent des adjectifs, puisqu'ils expriment des qualités.

Tu vois qu'un mot est tantôt *adjectif*, tantôt *substantif*, selon le sens de la phrase.

GRAMMAIRE — HUITIÈME LEÇON.

Des Adjectifs déterminatifs

On distingue quatre sortes d'adjectifs déterminatifs : les adjectifs *possessifs*, les adjectifs *démonstratifs*, les adjectifs *indéfinis* et les adjectifs *numéraux*.

1° LES ADJECTIFS POSSESSIFS ajoutent au substantif une idée de *possession*, *de propriété*.

Consultez longtemps *votre* esprit et *vos* forces.

MASCULIN.	FÉMININ.	POUR LES DEUX GENRES.
mon	*ma*	*mes*
ton	*ta*	*tes*
son	*sa*	*ses*

POUR LES DEUX GENRES.	
notre	*nos*
votre	*vos*

2° LES ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS désignent les personnes et les choses comme si on les montrait :

Voyez *ce* papillon échappé du tombeau. *Ce*, *cet*, *cette*, *ces*.

3° LES ADJECTIFS INDÉFINIS indiquent, pour la plupart, que le substantif est pris dans un sens *vague*, *indéfini*.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Quelque, *tout*, *même*, *nul*, *autre*, *plusieurs*, *chaque*, *quelconque*, *maint*, *certain*, *tel*, *quel*.

4° LES ADJECTIFS NUMÉRAUX déterminent soit le nombre de personnes ou de choses, soit l'ordre dans lequel elles sont placées. De là deux espèces d'adjectifs numéraux : les adjectifs *cardinaux* comme *un*, *deux*, *vingt*, *cent*; et les adjectifs *ordinaux* comme *premier*, *deuxième*, *vingtième*, *centième*.

On peut aller à la célébrité par *mille* chemins divers.

La mère est dans la famille la *première* maîtresse de langue.

Si tu as bien compris ce qui précède, tu souligneras sans peine les adjectifs déterminatifs qui sont dans ces exemples :

Un travail opiniâtre et *une* nécessité pressante triomphent de *toutes* les difficultés.

Prenez *un* soin particulier des jeunes gens dès *leurs premières* années.

Le véritable mérite est de travailler à laisser après soi *un* long souvenir de *ses* belles actions.

Celui qui connaît *tout* le prix d'*une* heureuse médiocrité préfère *une* demeure simple et décente à *ces* magnifiques palais qui attirent l'envie.

Certain renard gascon, d'autres disent normand.

Aimez *votre* père et *votre* mère; priez *chaque* jour pour eux.



— C'est bien. Mais il faut savoir reconnaître les différentes espèces d'adjectifs déterminatifs; continuons :

Deux avis valent mieux qu'*un*.

Un sou, quand il est assuré, vaut mieux que *cinq*.

Vingt fois sur le métier remettez *votre* ouvrage.
Là cette jeune plante, en vase disposée,
Dans *sa* coupe élégante accueille la rosée.

Ces honneurs que le vulgaire admire, réveillent-ils les morts au sein des monuments.?

Vois *ce* jeune églantier dont la fleur vient d'éclore.
Cet admirable don,
L'instinct, sans doute, est loin de l'auguste raison.

Dans les trois premiers exemples, les mots soulignés sont des adjectifs *numéraux cardinaux;* dans les autres, ce sont des adjectifs *démonstratifs*.

— Très-bien !

Où l'usage prévaut, *nulle* raison n'est bonne.

Toute trahison est indigne.

Chaque métier a son apprentissage.

Quel bras vous suspendit, innombrables étoiles ?

Les auteurs se peignent dans *leurs* ouvrages.

De *son* propre artifice on est souvent victime.
A *sa* vocation chaque être doit répondre.
Il faut de *ses* amis endurer quelque chose.

Dans les quatre premiers exemples, les mots soulignés sont des adjectifs *indéfinis;* dans les autres, ce sont des adjectifs *possessifs*..

A merveille ! — Tu sais parfaitement reconnaître les adjectifs déterminatifs. Mais j'ai une remarque à te faire avant de passer aux pronoms, c'est que les adjectifs *mon*, *ton*, *son*, s'emploient au lieu de *ma*, *ta*, *sa*, devant un nom féminin qui commence par une voyelle ou une h muette. Ainsi l'on dit :

Mon âme, *ton* amitié, *son* heure dernière, pour éviter les sons désagréables : *ma* âme, *ta* amitié, *sa* heure dernière.



GRAMMAIRE. — NEUVIÈME LEÇON.

DU PRONOM.

Le pronom est un mot qui tient la place d'un substantif qu'on a déjà nommé et qu'on veut éviter de nommer encore.

Par exemple, si je dis : « *Charles* est un bon enfant, *il* est docile, *il* est appliqué, on *le* voit toujours content ; » les mots *il* et *le*, dans ce cas, tiennent la place de *Charles* et en rappellent l'idée; c'est comme si je disais *Charles* est docile, *Charles* est appliqué, on voit toujours *Charles* content.

Si je dis à Jules et à Marie : « *Vous* avez été sages, *vous* viendrez à la promenade avec *moi;* » *vous* tient la place de *Jules* et de *Marie*, et *moi* tient la place de *maman*.

C'est comme si je disais : « *Jules* et *Marie* ont été sages, *Jules* et *Marie* viendront à la promenade avec *maman*. »

Il, *le*, *vous*, *moi*, sont donc des pronoms. Maintenant tu vas m'indiquer la personne ou la chose que le pronom remplace.

Quand je dis : « *Je* suis content de *toi*, » que signifie le mot *je?* — *Maman*. — Et le mot *toi?* — *Charles* ou *Marie*. (L'enfant devra répondre son nom.) — Fort bien ! Ces mots *je* et *toi*, tenant la place de ma personne et de la tienne, sont donc? — Des pronoms. — Précisément; et quand je dis : « Mon chapeau est sur la table, donne-*le-moi;* » que signifie *le?* — Le chapeau. — Par conséquent il tient la place d'un nom de chose, c'est donc aussi?. — Un pronom.

Très bien. — Mais le moment est venu de t'apprendre qu'il y a trois rôles ou personnes dans le langage;

1° La personne qui parle:

Singulier. *Moi*, *je* pourrais trahir le Dieu que *j*'aime.

Pluriel. *Nous* attendons pour *nous* repentir que nos fautes *nous* aient punis.

2° La personne à qui l'on parle :

Singulier. Garde-*toi*, tant que *tu* vivras, de juger les gens sur la mine.

Pluriel. *Vous* ne parviendrez jamais à changer le cœur des ingrats.

3° La personne de qui l'on parle :

Singulier. *On* apprend la mort pour la première fois, quand *elle* tombe sur ce que *l'on* aime.

Pluriel. Les *hommes* veulent tout avoir, et *ils se* rendent malheureux par le désir du superflu.

Il y a cinq sortes de pronoms : les pronoms *personnels*, les pronoms *possessifs*, les pronoms *démonstratifs*, les pronoms *relatifs* et les pronoms *indéfinis*.

Des pronoms personnels.

Les *pronoms personnels* indiquent plus particulièrement que les autres pronoms à quelle personne est le nom qu'ils remplacent. Ces pronoms sont : *je*, *me*, *moi*, *nous*, qui désignent la première personne, c'est-à-dire celle qui parle; *tu*, *te*, *toi*, *vous*, qui désignent la deuxième personne, c'est-à-dire celle à qui l'on parle; *il*, *lui*, *ils*, *elle*, *elles*, *se*, *soi*, *le*, *la*, *les*, *y*, *en*, *eux*, *leur*, qui désignent la troisième personne, ou la chose dont on parle.

Les pronoms de la première et de la deuxième personne ne désignent que les personnes; ceux de la troisième désignent les personnes et les choses, sauf le pronom *eux* qui appartient exclusivement aux personnes; *en* et *y* s'appliquent plutôt aux choses qu'aux personnes.

Souligne les pronoms personnels dans les exemples suivants, en indiquant la personne ou la chose dont ils tiennent la place :

Si *vous* aimez vos enfants, *vous* serez aimé d'*eux*.

Heureux le peuple qui est conduit par un sage roi! *il* est dans l'abondance, *il* vit heureux et aime celui à qui *il* doit tout son bonheur.

Fais aux autres ce que tu voudrais qu'*ils* fissent pour *toi*. Expose-*toi* s'*il* le faut pour *les* secourir.



La bouillante jeunesse a besoin qu'on *la* dirige.

Il y a du mérite à faire ce qui convient et non pas ce qui *nous* plaît.

Ce qu'on fait malgré *soi* est toujours mal fait.

Il est beau de *se* faire remarquer parmi ceux mêmes qu'on remarque le plus.

Celui qui pense avoir besoin de recommandation près de ses amis *leur* fait injure.

Je regarde comme malheureux celui à qui personne ne plaît.

Ne *vous* permettez jamais de ces propos qui font regretter le lendemain de *les* avoir tenus.

A merveille! Tu ne t'es pas trompé une seule fois, bien qu'il y ait plusieurs espèces de pronoms dans ces exemples.

Voici le tableau des *pronoms personnels* :

PREMIÈRE PERSONNE. *Je, me, moi*, singulier des deux genres.
Nous, pluriel des deux genres.
DEUXIÈME PERSONNE. *Tu, te, toi*, singulier des deux genres.
Vous, pluriel des deux genres.
(*Vous* s'emploie au singulier par politesse).
TROISIÈME PERSONNE. *Il, le*, singulier masculin.
Elle, la, singulier féminin.
Ils, eux, pluriel masculin.
Elles, pluriel féminin.
Lui, singulier des deux genres.
Les, leur, pluriel des deux genres.
Se, soi, des deux genres et des deux nombres.
En, y, des deux genres et des deux nombres.

Des pronoms possessifs.

Les *pronoms possessifs* expriment la possession et rappellent l'idée du substantif qu'ils représentent.

Ce livre est *le vôtre*.

Le vôtre est un *pronom possessif*, parce qu'il remplace *votre livre* et fait connaître à qui il appartient.

Souligne les pronoms *possessifs*.

La musique des Grecs était très-différente de *la nôtre*.

Ne jetons pas la pierre aux autres,
Car s'ils ont leurs défauts n'avons-nous pas *les nôtres*.
Ton Dieu, c'est l'intérêt, *le mien*, c'est l'équité.

On voit les maux d'autrui d'un autre œil que *les siens*.

Les journaux attendent le jugement du public pour y conformer *le leur*.

Très-bien.

Voici les pronoms possessifs :

SINGULIER.	PLURIEL.	
Le mien, la mienne.	Les miens, les miennes.	
Le tien, la tienne.	Les tiens, les tiennes.	
Le sien, la sienne.	Les siens, les siennes.	
Le nôtre, la nôtre.	Les nôtres.	Des deux genres.
Le vôtre, la vôtre.	Les vôtres.	
Le leur, la leur.	Les leurs.	

Des pronoms démonstratifs.

Les *pronoms démonstratifs* indiquent ordinairement une personne ou une chose, comme si elle était présente.

De tous ces livres, j'aime mieux *celui* qu'on m'a donné en prix.

Celui, indiquant le *livre* comme présent, est un pronom démonstratif.

Souligne les pronoms *démonstratifs*.

La meilleure leçon est *celle* des exemples.

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme *ceux* du visage.

Celui qui est arrivé au comble du malheur n'a plus rien à craindre.

C'est une belle prière que *celle-ci* : mon Dieu gardez-moi de moi-même.

Le nombre des espèces d'animaux est plus grand que *celui* des espèces de plantes.

Ce furent les Phéniciens qui inventèrent l'écriture.

Cela dit, maître loup s'enfuit et court encore.

Voici les pronoms démonstratifs :

Ce, celui, ceux, celle, celles, celui-ci, celui-là, ceux-ci, ceux-là, celle-ci, celle-là, celles-ci, celles-là, ceci, cela.



Des pronoms relatifs.

Les *pronoms relatifs* établissent une relation entre le substantif ou pronom qui précède et le verbe qui suit; c'est pour cela qu'on les nomme *relatifs*.

J'aime un enfant *qui* remplit tous ses devoirs.

Qui est un pronom relatif, parce qu'il établit une relation entre le verbe *remplit* et le substantif *enfant* dont il tient la place.

Souligne les pronoms *relatifs*.

Celui *qui* aime l'étude deviendra savant.

Le bien *que* l'on fait la veille, fait le bonheur du lendemain.

La douceur du ton et des manières a un ascendant imperceptible *auquel* on ne résiste pas.

Il n'y a pas de contradictions *dont* les hommes ne soient capables.

Le véritable courage est très-opposé à la témérité *qui* n'examine rien.

L'odorat subtil du chien est très-indifférent à une multitude de parfums *auxquels* l'homme est sensible.

Toute affectation est ridicule, même celle *par laquelle* on prétend s'éloigner de l'affectation.

Qui sert les malheureux sert la Divinité.

Dans ce dernier exemple *qui* paraît ne se rapporter à aucun mot; mais ne t'y trompe pas, il est relatif au substantif homme sous-entendu :

L'*homme qui* sert les malheureux, etc.

Voici les pronoms relatifs :

Qui, que, dont, quoi, lequel, laquelle, lesquels, lesquelles.

Des pronoms indéfinis.

Les *pronoms indéfinis* désignent vaguement les personnes ou les choses dont on parle.

Quelqu'un viendra nous voir.

Quelqu'un est un pronom indéfini, parce qu'il indique d'une manière indéterminée une personne qui viendra nous voir.

Souligne les pronoms *indéfinis*.

Quiconque flatte ses maîtres les trahit.

On pardonne aisément le mal involontaire.

Vanter sa race, c'est louer le mérite d'*autrui*.

Envier *quelqu'un*, c'est s'avouer son inférieur.

Personne a-t-il jamais raconté plus naïvement que La Fontaine?

Tel qui tend un piége y peut tomber soi-même.

Aucun n'est prophète chez soi.

Nul n'est content de sa fortune.

Chacun a son défaut où toujours il revient.




Tuez le loup, il ne vous tuera pas.

GRAMMAIRE. — DIXIÈME LEÇON.

DU VERBE.

Le verbe donne au discours le mouvement et la vie. Sans lui, tu ne pourrais retracer tes actions ni exprimer tes pensées. Nous allons donc l'étudier avec soin.

Le verbe marque l'*existence*, la *possession* ou l'*action :*

Il *est* joli.

J'*ai* une robe neuve.

Tu *parles* trop haut.

Le mot *est* exprime l'existence.

Le mot *ai* (j'*ai*), la possession.

Le mot *parles,* une action (l'action de *parler*) *: est, ai, parles* sont donc des verbes.

On distingue cinq espèces de verbes :

Le *verbe actif,* le *verbe neutre*, le *verbe passif,* le *verbe pronominal* et le *verbe unipersonnel* ou *impersonnel.*

I.

Le verbe *actif* exprime une action que l'on fait sur un être :

Octave *embrasse* sa MÈRE.

Marie *aime* l'ÉTUDE.

Tout verbe après lequel on peut mettre *quelqu'un* ou *quelque chose* est un verbe actif.

Embrasser, aimer sont des *verbes actifs,* puisqu'on peut dire *embrasser quelqu'un, aimer quelque chose.*

II.

Le verbe *neutre* marque une action qui ne sort pas de l'être qui agit :

Je *parle*, l'enfant *court*, tu *riras* bien.

Ces verbes sont des *verbes neutres,* car tu ne peux pas dire *je parle quelqu'un, tu riras quelque chose.*

Ainsi l'action du verbe *neutre* a lieu sans passer sur un être, tandis que celle du verbe *actif* retombe sur une personne ou sur une chose.

Il y a des verbes qui sont tantôt *actifs*, tantôt *neutres.*

VERBES ACTIFS.	VERBES NEUTRES.
On *aide* quelqu'un à payer ses dettes.	On aide à quelqu'un à porter un fardeau.
J'ai *ajouté* 20 fr. à la somme.	Le travail ajoute à la gaieté
On *pardonne* une chose.	On pardonne à quelqu'un.
On *préside* une séance.	On préside à une solennité.
On *satisfait* quelqu'un.	On satisfait à une chose.
On *supplée* quelqu'un.	On supplée à quelque chose.

III.

Le verbe *passif* exprime une action soufferte par le sujet :

L'homme laborieux *est estimé.*

Est estimé exprime une action soufferte par le sujet HOMME.

Le verbe passif est le contraire du verbe actif, c'est-à-dire que, dans le verbe actif, le sujet fait l'action, mais qu'il la souffre dans le verbe passif.

On aime la douceur. — *La douceur* est aimée.

IV.

Le verbe *pronominal* marque une action que des êtres font chacun sur soi-même, ou en agissant les uns contre les autres :

Tu te flattes.

Il se sont battus.

Les verbes pronominaux se conjuguent avec deux pronoms de la même personne.

*Je m'*abstiens, *tu te* repens, *il s'*admire.

Tu remarqueras que, parmi ces verbes, il y en a qui peuvent prendre une autre forme. Ainsi tu peux

dire *il admire* quelque chose, on *il s'admire ;* mais tu ne dirais pas *il abstient*, ou *il repent* quelqu'un ou quelque chose. Ces derniers verbes sont donc *essentiellement pronominaux*, tandis que les autres ne le sont qu'*accidentellement*.

Ainsi, tout *verbe actif* ou tout *verbe neutre* que l'on conjugue avec deux pronoms de la même personne, devient *accidentellement pronominal*.

Observation. — Un verbe est pronominal *direct*, quand le second pronom peut se changer en *moi, toi, soi, nous, vous, eux*.

Tu *te* vantes, tu vantes *toi*.

Il est *indirect* quand ce second pronom peut se tourner par *à moi, à soi, à toi, à nous, à vous, à eux*.

Je *me* suis nui, j'ai nui *à moi*.

Les *verbes pronominaux* se conjuguent avec le verbe *être*.

V.

Le verbe *unipersonnel* ou *impersonnel* est celui qui ne s'emploie qu'à la troisième personne du singulier de chaque temps. *Unipersonnel* veut dire qui n'a qu'une personne :

Il faut, il importe, il pleut, il neige, il grêle, il tonne, il fait chaud, il fait froid, sont des verbes *unipersonnels*.

Il en est des verbes unipersonnels comme des verbes pronominaux, c'est-à-dire qu'il y en a qui n'ont que cette forme, et d'autres qui ne la prennent qu'*accidentellement*, comme :

Il convient, il arrive, il y a, il est, il y va.

EXERCICE.

Faites souligner et nommer les différentes espèces de VERBES.

On n'*aime* (actif) pas toujours ce qu'on *admire* (actif).

Désirons qu'on nous *approuve* et non pas qu'on nous *loue*.

Sur certains esprits superficiels, tout *glisse* (neutre), rien ne *pénètre* (neutre).

On *devient* quelquefois ce que l'on *croit être*.

Nos plaisirs *augmentent* ou *diminuent* de prix, suivant l'estime qu'en *font* les autres.

L'attelage *suait, soufflait, était rendu*.

Abstiens-toi (pronominal), si tu *doutes*.

La tendresse fait qu'on *s'oublie ;* la vertu qu'on *se sacrifie*.

Je *me rends* à vos ordres.

Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.

Tu te repentiras d'avoir mal employé ton temps.

Je me suis perdu en *croyant* le *sauver*.

Il arrive (unipersonnel) parfois qu'en *voulant tromper* autrui on *se trompe* soi-même.

Il grêle, il vente, il tonne tout à la fois.

Hélas ! dirai-je, *il pleut ;*
Mon frère a-t-il tout ce qu'*il veut ?*

Il faut s'aider les uns les autres.

Une mauvaise action *est suivie* (passif) du repentir.

La jeunesse *est embellie* par la douceur.

Tous les biens *sont mêlés*, et chacun à sa peine.

Demandez si le VERBE *est actif ou neutre.*

En *satisfaisant* ses parents, il *a satisfait* à son devoir.

Pardonnons cette faute ; il faut bien *pardonner* à l'enfance.

L'office d'un bon maître est de *suppléer* les parents.

Souvent l'audace *supplée* à la faiblesse des moyens.

L'archevêque *a présidé* à la dédicace de l'église.

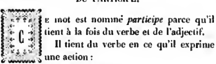
Le préfet de la Seine *présidait* le conseil municipal.





GRAMMAIRE. — ONZIÈME LEÇON.

DU PARTICIPE.



Ce mot est nommé *participe* parce qu'il tient à la fois du verbe et de l'adjectif.

Il tient du verbe en ce qu'il exprime une action :

Le lion *déchirant* sa proie.

Il tient de l'adjectif en ce qu'il qualifie le mot auquel il se rapporte :

Ma mère *chérie*.

Il y a deux sortes de participes ; le *participe présent* et le *participe passé*.

Le *participe présent* est toujours terminé en *ant ;* il marque une action momentanée :

Aimant, finissant, rendant.

Quelquefois il se transforme en adjectif ; alors il exprime une *manière d'être*, et peut se joindre aux mots PERSONNE ou CHOSE :

Elle m'a plu en *charmant* (verbe) mon oreille par un air *charmant* (adjectif).

Tout en *obligeant* (verbe) une fois ou autre, on peut n'être pas *obligeant* (adjectif).

On ne fait que ce qu'on doit en *caressant* (verbe) un enfant *caressant* (adjectif).

En *prévenant* (verbe) tous les désirs des autres, on devient *prévenant* (adjectif).

Lorsque le mot en *ant* est un verbe, tu pourrais employer à sa place une autre forme du même verbe ; ainsi tu pourrais dire :

Bien qu'on *oblige* une fois ou autre...

On ne fait que ce qu'on doit quand on *caresse*....

A force de *prévenir* tous les désirs....

Tu ne pourrais au contraire remplacer l'adjectif que par un mot différent.

Quelquefois encore le même mot est *adjectif, verbe* ou *substantif ;* le sens de la phrase indique toujours laquelle des trois formes on doit adopter. Voyons, dans les exemples suivants, si tu sauras me dire ce que sont les mots *courant, montant, tournant.*

Le *courant* (subst.) de l'eau est rapide.

Le *montant* (subst.) de la porte n'est pas d'aplomb.

Le *tournant* (subst.) du chemin m'empêche de voir plus loin.

Un ruisseau *courant* (adj.) est toujours clair.

J'attends le bateau *montant* (adj.).

Ce pont est un pont *tournant* (adj.).

Il est venu en *courant* (verbe).

Je suis tombé en *montant* (verbe).

Un sabot fait du bruit en *tournant* (verbe).

Le participe passé est seul, ou joint à un auxiliaire :

Que de palais *détruits !*

Le cœur EST *gâté* par la flatterie.

Tu lui remarqueras diverses terminaisons, les plus ordinaires sont en *é*, *i*, *u* : *aimé, fini, reçu, rendu.* Voici le tableau des autres terminaisons :

TERMINAISONS.	EXEMPLES.
AIT.	*Fait, défait, trait, extrait,* qui viennent des verbes faire, défaire, traire, extraire.
AINT.	*Craint, contraint ;* des verbes craindre, contraindre.
EINT.	*Peint, enfreint, restreint ;* de peindre, enfreindre, restreindre.

ERT.	*Offert*, *ouvert*; d'offrir et d'ouvrir.
IS.	*Acquis*, *assis*, *mis*, *pris*; des verbes acquérir, asseoir, mettre, prendre.
IT.	*Dit*, *écrit*, *frit*; des verbes dire, écrire, frire.
OINT.	*Joint*, *rejoint*, *oint*; de joindre, rejoindre, oindre.
ORT.	*Mort*, de mourir.
OS.	*Clos*, *éclos*, *enclos*; de clore, éclore, enclore.
OUS.	*Absous*, *dissous*; d'absoudre, dissoudre.
US.	*Exclus*, *reclus*; des verbes exclure, reclure.
UIT.	*Conduit*, *produit*, *réduit*; de conduire, produire, réduire.

Voyons maintenant si tu pourras souligner les participes qui se trouvent dans la petite histoire suivante.

LES PETITS QUERELLEURS.

Quel doux spectacle pour une mère que de voir ses enfants bien *unis*, *s'aimant* l'un l'autre, *rivalisant* d'application, se *secondant* mutuellement dans leurs travaux et se *prévenant* dans leurs jeux !

Par malheur, c'est ce qui n'arrive pas toujours. Voyez ce petit garçon et cette petite fille *relégués* chacun dans un coin de la chambre; comme tous deux ont l'air *ennuyé*, quelles mines *allongées!* qu'ont-ils donc *fait*, pour être mis ainsi en pénitence?

Ils ne peuvent demeurer un moment ensemble sans se quereller. Si Paul touche aux joujoux de sa sœur, Adèle court à sa maman : — Maman, Paul m'a *pris* ma poupée! Si Adèle pousse son frère en *jouant*, Paul crie à son tour : — Maman, Adèle m'a *battu*. *Voyant* cela, leur maman leur a *défendu* de jouer ensemble : Car, dit-elle, si vous ne pouvez vivre sans disputer, vous n'avez qu'à rester tout seuls; je ne serai plus *étourdie* de vos plaintes.

Quand Paul et Adèle auront *passé* ainsi plusieurs récréations, ils comprendront peut-être qu'il eût mieux *valu* pour eux se montrer complaisants et de bonne humeur, et s'amuser ensemble comme des enfants bien *élevés*, que d'être *réduits* à vivre *séparés*, et de se voir *exclus* de la société de leur maman.

GRAMMAIRE. — DOUZIÈME LEÇON.

INVARIABLES.

Les mots que je t'ai fait connaître jusqu'ici, comme tu as pu le remarquer, ont chacun plusieurs formes. Le *substantif*, l'*article*, l'*adjectif*, le *pronom*, s'écrivent différemment quand ils s'appliquent à une chose ou à plusieurs choses, à une personne ou à plusieurs personnes. Le *verbe* varie non-seulement selon le nombre ou le genre des personnes qui font l'action, mais suivant le temps où se fait cette action. Quant aux mots qui te restent à connaître, ils demeurent toujours les mêmes : c'est pourquoi on les apelle *invariables*. Ils sont au nombre de quatre : l'*adverbe*, la *préposition*, la *conjonction* et l'*interjection*. Je vais t'apprendre à les distinguer.

DE L'ADVERBE.

Quand tu dis :

Paul danse ici,
Paul danse bien,
Paul danse beaucoup,
Paul danse aujourd'hui,

tu vois que ces mots ajoutent au verbe *danse* une idée de lieu, de manière, de quantité ou de temps; c'est-à-dire qu'ils expriment en quel endroit, de quelle manière, en quelle quantité, en quel temps Paul fait l'action de danser.

L'*adverbe* est donc un mot qui se joint au verbe ou à l'adjectif, pour en déterminer la signification

Comme moyen de le reconnaître, souviens-toi que tous les mots qui répondent à l'une de ces questions, *où? comment? combien? quand?* sont des adverbes.

Paul danse, où? *ici*.
Paul danse, comment? *bien*.
Paul danse, combien? *beaucoup*.
Paul danse, quand? *aujourd'hui*.

L'*adverbe* se place ordinairement après le verbe et avant l'adjectif qu'il modifie.

La plupart des mots terminés en *ment* sont des adverbes : *prudemment*, *élégamment*, *décemment*; et ceux-là dérivent presque tous d'un adjectif auquel on ajoute la terminaison *ment*.

Poli-ment, joli-ment, rare-ment, agréable-ment.



Saluez *poliment* celui qui s'est battu *bravement*.

Les adverbes formés de plus d'un mot sont des locutions adverbiales.

Tout à fait, sans cesse, là-bas, à présent, tout à l'heure, pas mal.

Il y a des *locutions adverbiales* qui sont formées de deux adverbes :

Fort bien, encore mieux, trop vite, plus haut, très-poliment.

Tu seras, je pense, en état de souligner les adverbes dans les exemples suivants. Si tu es embarrassé, souviens-toi de tes questions *où? comment? quand? combien?*

Une fausse honte empêche *souvent* de demander, *quelquefois* même de donner. (QUAND? — *Souvent, quelquefois.*)

Cet enfant à qui on demandait : « Veux-tu *beaucoup* de crème? » et qui répondait : « J'en veux *trop*; » voilà l'ambitieux. (COMBIEN? — *Beaucoup, trop.*)

Ne cachez *jamais* les difficultés à votre élève, faites qu'il aime à les vaincre.

> Ce que l'on conçoit *bien* s'énonce *clairement*,
> Et les mots pour le dire arrivent *aisément*.

Parlez *peu* avec les enfants, mais parlez *à propos*.

> Le monde est médisant, vain, léger, envieux;
> Le fuir est *très-bien* fait, le servir *encor* mieux.
> *Rarement* de sa faute on aime le témoin.
> Qui choisit *mal* pour soi choisit *mal* pour autrui.
> Rien de *trop* est un point
> Dont on parle *sans cesse* et qu'on n'observe *point*.
> Les menteurs les *plus* grands disent *vrai quelquefois*.

Tu remarqueras que dans ces phrases :

Il dit *vrai*,
Elle chante *faux*,
Tu parles *bas*,
L'oiseau vole *haut*,
L'égout sent *mauvais*,
Le mouchoir sent *bon*,

les mots *vrai, faux, bas, haut, mauvais, bon*, sont ici de véritables adverbes, quoiqu'ils soient adjectifs en d'autres occasions : en effet, vrai signifie vraiment; faux, faussement; bas, bassement.

DE LA PRÉPOSITION.

La *préposition* sert à déterminer le sens d'une phrase. Si je te nomme des prépositions, elles ne te représenteront rien; car ces mots, *à, de, derrière, pour, contre*, n'ont aucun sens tout seuls. Tu vas voir cependant comme, en les plaçant dans une phrase, ils vont en changer le sens :

Je parle de *Jules*.
Je parle à *Jules*.
Je parle avec *Jules*.
Je parle contre *Jules*.
Je parle devant *Jules*.
Je parle pour *Jules*.
Je parle après *Jules*.

Tu vois que les autres mots de la phrase demeurent les mêmes, et qu'en changeant seulement la préposition on lui fait signifier tout autre chose. Tu comprends bien aussi que c'est au mot *Jules* que se joint la *préposition*, et non au verbe; si je te demande : *De qui parles-tu?* tu me répondras fort bien : *De Jules*. C'est donc à ce dernier mot que se lie la préposition.

Il y a quelques prépositions qui peuvent se joindre aux verbes en certaines occasions; elles sont au nombre de sept : *après, en, de, à, pour, sans, par*.
Après ne se joint qu'aux verbes *être* et *avoir*.

APRÈS AVOIR *parlé*.
APRÈS ÊTRE *tombé*.

En ne se joint qu'aux verbes terminés en *ant*.

Il vient en *chantant*.
Il part en *courant*.

Les cinq autres se joignent à tous les verbes :

Je viens de *travailler*.
Il commence à *dessiner*.
Il est fait pour *réussir*.
On ne peut vivre sans *manger*.
Il finit par *écouter*.

Les prépositions que tu as vues jusqu'ici sont des *prépositions simples*; celles-ci : *au-devant, par-derrière, au delà, à côté, jusqu'à*, sont des *locutions prépositives*; car elles sont formées de plusieurs mots.

Il y a certains adverbes et certaines prépositions que tu pourrais peut-être confondre; mais tu te

rappelleras que l'adverbe, lorsqu'il suit le verbe, forme un sens fini, au lieu que la préposition a besoin d'un complément :

SUR *la table*, sous *le fauteuil*.

PRÉPOSITIONS.	ADVERBES.
Le livre est sur *la table.*	*Il n'est pas* dessous.
Il est tombé sous *le fauteuil.*	*Je le croyais* dessus.
Vous le mettrez dans *l'armoire.*	*Quand vous aurez lu* dedans.

Faites souligner les prépositions.

Pendant la haute marée, le mont Saint-Michel se trouve *au milieu* des eaux.

> *De* Paris au Pérou, du Japon *jusqu'*à Rome,
> Le plus sot animal, *à* mon avis, c'est l'homme.
> *A travers* les dangers la peur les précipite.

Les enfants s'agitent souvent *sans* but.

Nous tenons *à* la terre *par* nos affections, au ciel *par* nos espérances.

On reçoit l'homme *suivant* l'habit qu'il porte ; on le reconduit *selon* l'esprit qu'il a montré.

Pendant sa récréation, il s'est rendu utile *en accrochant* ce tableau.



DE LA CONJONCTION.

La conjonction sert à lier un membre de phrase (ou *proposition*) à un autre membre de phrase :

Il rit et *pleure dans la même minute.*

Tu viendras avec moi si *tu es sage.*

Supprime les mots *et*, *si*, les propositions dont ces phrases se composent ne seront plus liées ensemble.

Il rit, pleure ; tu viendras avec moi, tu es sage ; tu vois que les idées sont toutes décousues. Ainsi tous les mots qui rattachent une partie de la phrase à une autre partie, ou une phrase à une autre, ou un mot à un autre mot, sont des *conjonctions.*

Tu remarqueras qu'il y a aussi des *conjonctions simples* et des *locutions conjonctives :*

Lorsque, car, mais, pourtant, sont des conjonctions simples ; *parce que, pourvu que, de peur que,* sont des locutions conjonctives.

Quelquefois la conjonction se trouve au commencement de la phrase :

Si *vous voulez avoir un serviteur fidèle, servez-vous vous-même.*

Si, quoique au commencement de la phrase, est une conjonction, car tu pourrais dire en transposant la proposition :

Servez-vous vous-même, si *vous voulez avoir un serviteur fidèle.*

Pourvu que *vous soyez bon enfant, on vous pardonnera vos défauts.*

Tu peux dire :

On vous pardonnera vos défauts, pourvu que *vous soyez bon enfant.*

Quand la conjonction semble ne lier que deux mots, il y a toujours une phrase sous-entendue.

Marie et *Rose jouent au volant ;*

c'est comme s'il y avait :

Marie joue au volant et Rose joue au volant.

Souligne maintenant les conjonctions dans les phrases suivantes :

Ne dissipez pas le temps, *car* la vie en est faite ; employez-le bien, *si* vous voulez mériter le repos, *et* ne perdez pas une heure, *puisque* vous n'êtes pas sûr d'une minute.

> Aimez *qu'*on vous conseille *et* non pas *qu'*on vous loue.
> *Ni* l'or *ni* la grandeur ne nous rendent heureux.
> L'or se peut partager, *mais* non pas la louange.
> L'honneur est *comme* une île escarpée *et* sans bords,
> On n'y peut plus rentrer *dès qu'*on en est dehors.

Quand on connait bien les penchants d'un homme, on pourrait prédire son avenir.

> Il faut, *autant qu'*on peut, obliger tout le monde.
> Un torrent n'a jamais causé plus de ravage
> *Que lorsqu'*à son courant on ferma le passage.



DE L'INTERJECTION OU EXCLAMATION.

Voici un mot qui pourrait aisément se retrancher du discours sans qu'il y parût, tant il y semble peu nécessaire; et pourtant c'est celui qui, tout seul, exprime le plus de choses, celui qui se comprend le plus facilement, et qu'on a le moins besoin d'apprendre, tant il nous est familier. Vois si tu ne m'entendras pas aussi bien avec les mots suivants qu'avec les phrases correspondantes :

Quand je dis :	N'est-ce pas comme si je disais :
Aie!	*Je me suis fait mal.*
Ah!	*Que tu me fais de chagrin!*
Oh!	*Comment peux-tu agir ainsi?*
Eh!	*Laisse-moi en repos.*
Ha! ha!	*Je t'y prends!*
Ho! ho!	*Voilà qui est surprenant.*
Chut!	*Tais-toi!*
Fi!	*Ce que tu fais est bien vilain.*

Ces mots, quand ils nous échappent tout seuls, comme un cri de douleur, de joie, d'admiration, de surprise ou d'indignation, prennent le nom d'*exclamations*. Quand ils entrent dans le discours, comme ils n'y ont point de place fixe, et qu'ils sont pour ainsi dire jetés à travers, on les appelle *interjections*. Tu les reconnaîtras facilement à l'avenir. Il n'est guère possible de les confondre avec d'autres. Ils expriment toujours un mouvement subit de l'âme, et sont invariables quant à l'orthographe.

Les interjections ont cela de singulier qu'elles changent de sens selon l'inflexion de la voix, quoique la forme soit toujours la même. Ainsi *ah!* peut signifier :

Ah! *quel malheur!*
Ah! *quelle joie!*
Ah! *que c'est beau!*
Ah! *je savais bien que je réussirais!*
Ah! *le pauvre enfant!*

Il en est de même des autres exclamations. Cependant ah! et oh! expriment plus volontiers la douleur, la joie ou l'admiration.

Ha! et Ho! la surprise, qu'elle soit ou non mêlée de joie.

O se joint à un nom de personne ou de chose et exprime l'invocation : *O mon Dieu!*

Hélas! marque la tristesse et l'abattement.

Hola! sert à appeler ou à arrêter.

Eh! exprime plutôt l'impatience, et se joint d'ordinaire à une phrase interrogative.

Hé! marque la surprise ou la raillerie et sert aussi à appeler.

Il y a quelques mots qui servent d'interjections, comme *paix! allons! courage! bon! fort bien! gare!* Il faut les souligner comme les autres, si tu les rencontres dans les exemples suivants :



L'homme est trop faible, *hélas!* pour dompter la nature.
Oh! que nous ne sommes rien!
Eh! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère?
Eh! que me fait à moi cette Troie où je cours?
Allons! ferme! poussez, mes bons amis de cour!
Hola! ho! descendez que l'on ne vous le dise.
Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise,
Hé quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique?
Courage! enfant déchu d'une race divine!
Fi! le malpropre!
Paix! écoutez l'heure qui sonne....





GRAMMAIRE — TREIZIÈME LEÇON.

RÉCAPITULATION.

Nous allons voir maintenant si tu te souviens assez bien des leçons précédentes pour nommer tous les mots du morceau suivant. Afin de ne pas les confondre, tu les marqueras chacun d'une lettre différente qui voudra dire :

S.	Substantif.	Par.	Participe.
Ar.	Article.	A.	Adverbe.
A.Q.	Adjectif qualificatif.	Pr.	Préposition.
A.D.	Adjectif déterminatif.	C.	Conjonction.
P.	Pronom.	I.	Interjection.
V.	Verbe.		

Si l'on ne veut pas dicter ce morceau à l'enfant, on peut le lui faire analyser, comme il l'est ici, dans l'ouvrage même. On le trouvera au quinzième livre de *Télémaque*. Il est essentiel de lui faire répéter cet exercice sur divers morceaux des *dictées* ou des *lectures*; et de compléter l'analyse, en augmentant progressivement les difficultés.

PR. A.D. S. P. V. A.Q. PR.
. . . . Pendant mon sommeil il *eût été* facile à
S. PR. V. A.D. S. C. PR. V.
Néoptolème d'emporter mes armes, et de partir;
C. P. V. S. PR. S. C. A. V. A. PR.
mais il était fils d'Achille, et n'*était* pas *né* pour
V.
tromper.

PR. P. V. P. V. A.D. S. P.
En m'éveillant, je reconnus son embarras : il
V. C. A.D. S. P. A. V. A.
soupirait comme un homme qui ne sait pas
V. C. P. V. PR. A.D. S. P. V. P.
dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu
C. V. P. V. P. P. A. V. P. C. P.
donc surprendre? lui dis-je. Qu'y a-t-il donc? Il
V. P. V. P. C. P. P. V. AR. S.
faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siége
PR. S. P. V. A. I. P. V. P. A.D.
de Troie. Je repris aussitôt : Ah! qu'*as*-tu *dit*, mon
S. V. P. A.D. S. P. V. A. P. V.
fils? Rends-moi cet arc ; je *suis trahi* ! Ne m'arrache
A. AR. S. I. P. A. V. S. P. P. V.
pas la vie. Hélas! il ne répond rien, il me regarde
A. S. A. P. V. I. S. I.
tranquillement, rien ne le touche. O rivages! ô
S. PR. A.D. S. I. S. A.Q. I.
promontoires de cette île! ô bêtes farouches! ô
S. A.Q. P. V. PR. P. C. P. P. V.
rochers escarpés! c'est à vous que je me plains;
C. P. A. V. C. P. PR. P. P. V. P. V.
car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre :
P. V. PR. A.D. S. V. P.
vous *êtes accoutumés* à mes gémissements. Faut-il
C. P. V. PR. P. S. PR. S. P. P. V.
que je *sois trahi* par le fils d'Achille! Il m'enlève
AR. S. A.Q. PR. S. P. V. P. V PR. AR.
l'arc sacré d'Hercule; il veut me traîner dans le
S. AR. S. PR. V. PR. P. P. A. V.
camp des Grecs, pour triompher de moi : il ne voit
A. C. P. V. V. PR. A.D. S. PR. A.D. S.
pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre,
PR. A.D. S. A.Q. I. C. P. P. V. PR. A.D.
d'une image vaine. Oh! s'il m'*eût attaqué* dans ma
S. C. A. A. P. A. V. C. PR.
force!... Mais, encore à présent, ce n'est que par
S. P. V. P. V. A.D. S. V. V.
surprise. Que ferai-je? Rends, mon fils, rends; sois
A.Q. PR. A.D. S. A.Q. PR. P. P.
semblable à ton père, semblable à toi-même. Que
V. P. P. A. V. S. I. S. A.Q. P.
dis-tu!.. tu ne dis rien! O rocher sauvage!.. je
V. PR. P. A.Q. A.Q. A.Q. PR.
reviens à toi, nu, misérable, abandonné; sans
S. P. V. A.Q. PR. A.D. S. A. V.
nourriture, je mourrai seul dans cet antre: n'ayant
A. A.D. S. PR. V. AR. S. AR. S. P.
plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me
V. A. V. C. A.D. S. P. A. V.
dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parais
A. A.Q. A.D. S. P. V. V. P.
pas méchant, quelque conseil te pousse; rends moi
A.D. S.
mes armes...

Tu viens de distinguer parfaitement chaque espèce de mots, et je crois que maintenant tu ne te tromperas plus. Le verbe, dans certaines phrases, pourra bien encore t'arrêter; mais tu sortiras bientôt d'embarras, si tu te rappelles :

1° Qu'il est joint ou peut se joindre à un des

pronoms *je*, *tu*, *il*, *elle*, *nous*, *vous*, *ils*, *elles*; ou à un substantif qu'on pourrait remplacer par *il*, ou *ils*; *elle* ou *elles*.

2° Qu'il est souvent précédé d'un auxiliaire.

3° Qu'on peut lui adjoindre la préposition *en*, quand il se termine en ANT, comme aimant (en aimant).

4° Enfin, qu'il finit en *er*, *ir*, *oir* ou *re* à l'infinitif.

As-tu bien compris ce que je viens de te dire? — Oui. — Eh bien, souligne les verbes que tu rencontreras dans les phrases suivantes, et dis-moi, en même temps, s'ils sont *actifs*, *neutres*, *passifs*, *unipersonnels* ou *pronominaux*.

Si tu *achètes* le superflu, tu *vendras* bientôt le nécessaire.

Le plaisir *court* après ceux qui le *fuient*.

Je n'*ai* jamais *vu* un arbre qu'on *change* souvent de place, ni une famille qui *déménage* souvent, dans un état aussi prospère que d'autres plus stables.

Gardez votre boutique, et votre boutique vous *gardera*.

L'homme courageux *est* celui qui *brave* le danger s'il le *faut*, et qui l'*évite* s'il *est* possible.

Apollon *montra* à tous ces bergers les arts qui *peuvent rendre* la vie agréable. Il *chantait* les fleurs dont le printemps se *couronne*, les parfums qu'il *répand* et la verdure qui *naît* sous ses pas; puis il *chantait* les délicieuses nuits de l'été où les zéphyrs *rafraîchissent* les hommes, et où la rosée *désaltère* la terre. Il *mêlait* aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'automne *récompense* les travaux des laboureurs, et le repos de l'hiver pendant lequel la folâtre jeunesse *danse* auprès du feu.

Le repentir que nous *éprouvons*, lorsque nous *avons* mal *fait*, *est* la meilleure preuve que nous *étions* libres de bien *faire*.

Il *faut savoir* se *conformer* aux circonstances : *c'est* quand on n'a plus rien à *espérer*, qu'il ne *faut désespérer* de rien.

Le sort *peut* nous *ravir* nos biens, mais il ne *doit* pas *abattre* notre courage.

Ne *promettre* qu'un secours incertain à des malheureux, c'est leur refuser.

Témoigner de la peur quand il n'y a pas sujet d'en *avoir*, c'est *avouer* qu'on a des raisons de *craindre*.

Le grand défaut des jeunes gens, *c'est* de ne pas *savoir* se *modérer*.

On *oublie* difficilement ce qu'on *a appris* pendant long-temps.

L'esprit n'*est* point *ému* de ce qu'il ne croit pas.

Quand on *est pressé*, le moindre retard est toujours trop long.

Le temps *a* souvent *mis* fin aux maux que la raison n'*avait pu guérir*.

L'or *rompt* les engagements que l'or *a formés*.

Une chose *promise est* une chose *due*.

Mais, *conservant* toujours ses premières faiblesses,
L'ambitieux courbé sous le fardeau des ans,
De la fortune encore *écoute* les promesses,
L'avare en *expirant regrette* moins le jour
Que ses inutiles richesses.
On *hasarde de perdre* en *voulant* trop gagner.

La poésie, en *célébrant* les belles actions, les *sauve* de l'oubli du tombeau.

Très-bien! — Il faut que tu saches cependant qu'il y a quelques mots qui sont tantôt verbes, tantôt substantifs. Si je te dis, par exemple, il perd le *boire* et le *manger*; ou préparez mon *déjeuner*, mon *dîner*, mon *souper*, les mots *manger* et *boire*, qui sont parfois des verbes, puisqu'on dit *je dois manger*, *je veux boire*, sont ici des substantifs, étant précédés du mot *le* qui se joint aux substantifs; de même les mots *déjeuner*, *dîner*, *souper*, étant précédés de l'adjectif de possession *mon*, sont ici de véritables substantifs, quoiqu'ils puissent être verbes en d'autres occasions, comme dans ces phrases :

J'ai voulu *déjeuner* de bonne heure.

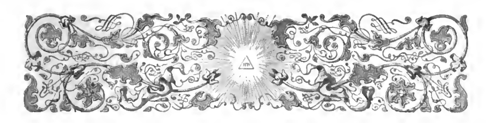
Faites-moi *dîner* tout de suite.

Venez *souper* avec moi.

Tu entends qu'ici ces mots expriment l'action de déjeuner, de dîner, de souper, au lieu que dans le premier cas ils n'expriment que la *chose*, ou le repas appelé *déjeuner*, *dîner*, *souper*.

Terminons par une remarque essentielle : Quand je dis *lis*, *cours*, *dînons*, *venez*, il n'y a ni pronoms, ni noms de personne ou de chose qui te fassent connaître que ces mots sont des verbes; mais ces noms ou ces pronoms sont sous-entendus. On comprend bien que je m'adresse à une personne ou à plusieurs, quoique je ne l'exprime pas. Ainsi *lis* pourrait se tourner par : *je veux* ou *je désire que tu lises*; par conséquent on y sous-entend le pronom *tu*. Cette observation t'aidera à reconnaître tous les verbes à l'impératif.





CHAPITRE DEUXIÈME.

GRAMMAIRE — QUATORZIÈME LEÇON

SUITE DU VERBE.

Ses Modifications.

Les modifications du verbe sont certains changements qui s'opèrent dans sa terminaison :

J'aime, il *aimera*, que tu *aimasses*.

Elles sont au nombre de quatre :

La *personne*, le *nombre*, le *temps* et le *mode*.

PERSONNES.

Tu te souviens qu'il y a trois personnes.

Les verbes devant lesquels on peut mettre *je*, *nous*, sont à la *première personne :*

Je lis.	*Nous* lisons.

Ceux devant lesquels on peut mettre *tu*, *vous*, sont à la *deuxième personne :*

Tu lis.	*Vous* lisez.

Ceux devant lesquels on peut mettre *il*, *ils*, *elle*, *elles*, ou un nom de personne ou de chose, sont à la *troisième personne :*

Il lit.	*Ils* lisent.
Elle lit.	*Elles* lisent.
Paul lit, *Adèle* lit.	*Paul* et *Adèle* lisent.

NOMBRE.

Les verbes devant lesquels il y a un des pronoms *je*, *tu*, *il*, *elle*, ou le nom d'*une* seule personne ou d'*une* seule chose, sont au *singulier :*

Je lis.	*Il* marche.
Tu cours.	*La maison* tremble.

Les verbes devant lesquels il y a *nous*, *vous*, *ils* ou *elles*, ou les noms de plusieurs personnes ou de plusieurs choses, sont au *pluriel*.

Nous lisons.	*Elles* marchent.
Vous courez.	*Les maisons* tremblent.

TEMPS.

Le temps se divise en trois époques : le *présent*, le *passé* et le *futur*.

Le *présent* est le moment où l'on parle; c'est un point indivisible qui ne peut admettre qu'une époque :

L'adulation *ferme* le cœur à la vérité

Le *passé* marque un *temps* tout à fait écoulé.

J'ai cueilli la plus belle rose pour ma mère.

Le *futur* indique un *temps* à venir :

Je *pourrai* un jour rendre quelques services à la patrie.

Toutes les fois donc que tu peux joindre à un verbe les mots *maintenant*, *à présent*, *en ce moment*, c'est un *temps présent*.

Quand tu peux y ajouter les mots *ce matin*, *hier*, l'*autre jour*, l'*année dernière*, c'est un *temps passé*.

Si le verbe s'accorde avec les mots *tout à l'heure*, *tantôt*, *demain*, etc., c'est un *temps futur*.

Tu peux dire :

Je lis *maintenant*, c'est un PRÉSENT.

Je lisais *hier*,
J'ai lu *ce matin*,
Je lus l'*autre jour*, } c'est un PASSÉ

Je lirai *demain*, c'est un FUTUR.

Mais on distingue plusieurs *passés* et plusieurs *futurs*, attendu qu'ils se composent d'une multitude d'instants plus ou moins rapprochés.

MODES.

Il y a cinq *modes* ou manières d'exprimer qu'une chose ou une personne *existe*, *possède* ou *agit :*

Ces modes sont l'*indicatif*, le *conditionnel*, l'*impératif*, le *subjonctif* et l'*infinitif*.

Quand l'action est présentée d'une manière *directe*, *indépendante*, c'est le *mode indicatif :*

J'*aime* à contempler les plis mouvants du lac.

Lorsqu'elle est soumise à une condition, c'est le *mode conditionnel :*

Si les parents ne prenaient pas soin du nouveau-né, il *périrait.*

Quand le verbe marque le *commandement,* l'*exhortation* ou la *prière,* c'est le *mode impératif :*

Ne *parle* jamais autrement que tu penses.

Si l'action est sous la dépendance d'un verbe ou d'une conjonction, c'est le *mode subjonctif :*

Hélas! FAUT-IL *que je* PERDE mon père!

Losqu'elle se présente d'une manière vague, sans rapport de nombre ni de personne, c'est le *mode infinitif :*

Vivre pour *boire* et *manger,* c'est se *mettre* au niveau de la brute.

Remarque bien que l'*infinitif* est un mode *impersonnel,* parce qu'il n'a pas de personnes; et que l'*indicatif,* le *conditionnel,* l'*impératif* et le *subjonctif* sont des modes personnels, attendu qu'ils ont les trois personnes.

EXERCICES.

Faites souligner les VERBES *et nommer les* PERSONNES.

Je *crains* Dieu, cher Abner, et n'*ai* point d'autre crainte, (1re *pers.* JE n'ai).

Va, tu *seras* (2e *pers.*) un jour l'honneur de ta famille.

Hâtons-nous (1re *pers. pl.*), le temps *fuit* et nous *traîne* avec soi (3e *pers.* IL *fuit,* IL nous *traîne*).

L'ignorance *vaut* mieux qu'un savoir affecté (3e *pers.* ELLE *vaut*).

Pratiquez-vous (2e *pers.*) sa loi (de Dieu)?

Oui, *dites*-vous; *allez,* vous l'*aimez, croyez*-moi (2e *pers.*).

Les larmes *soulagent* et *diminuent* la douleur (3e *pers.*, ELLES).

Faites souligner les VERBES *et nommer les* NOMBRES.

Apprenez (PLURIEL) que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'*écoute* (SINGULIER).

Nous nous *pardonnons* tout (PLURIEL), et rien aux autres hommes.

Ne t'*attends* (SINGULIER) qu'à toi seul.

La mouche et la fourmi *disputaient* (PLURIEL) de leur prix.

Les loups *mangent* (PLURIEL) gloutonnement.

Faites souligner les VERBES *et nommer les* TEMPS.

Un sot *trouve* toujours un plus sot qui l'*admire* (PRÉSENT).

Colomb *découvrit* (PASSÉ) l'Amérique en 1492.

Aide toi, le ciel t'*aidera* (FUTUR).

Nos pères *valaient* (PASSÉ) moins que leurs aïeux.

Nous *valons* (PRÉSENT) moins que nos pères.

Nos enfants *vaudront* (FUTUR) moins que nous.

J'*ai vu* (PASSÉ) l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre, il *cachait* (PASSÉ) dans les cieux
Son front audacieux.

Qui *vivra verra* (FUTUR).

On fera souligner les VERBES *et nommer les* MODES.

S'occuper, c'est *savoir jouir* (INFINITIF).

L'oisiveté *pèse* et *tourmente* (INDICATIF).

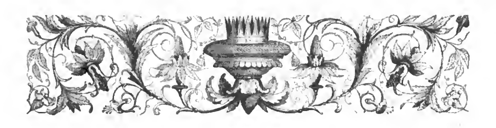
O combien le péril *enrichirait* (CONDITIONNEL) les dieux, si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fait faire!

Adore un Dieu, *sois* juste et *chéris* (IMPÉRATIF) ta patrie.

Travaillez, prenez (IMPÉRATIF) de la peine;
C'est le fonds qui manque le moins.

Si tu veux qu'on t'*épargne* (SUBJONCTIF), *épargne* (IMPÉRATIF) aussi les autres.





GRAMMAIRE — QUINZIÈME LEÇON.

DE LA CONJUGAISON.

Conjuguer un verbe, c'est lui faire subir les différentes inflexions de *nombres*, de *personnes*, de *temps* et de *modes* : c'est-à-dire le faire passer par le singulier et le pluriel; par les trois personnes; par les temps passés, présents et futurs; par les cinq modes; enfin, c'est réunir toutes ses inflexions, toutes ses variations en un seul tableau.

Les verbes se partagent en quatre conjugaisons. La *première* a l'infinitif terminé en ER, comme *chanter;* la *deuxième* en IR, comme *finir ;* la *troisième* en OIR, comme *recevoir ;* la *quatrième* en RE, comme *rendre, mettre, craindre, croire,* etc.

Ainsi, pour savoir à quelle conjugaison appartient un verbe à un mode personnel, il faut consulter l'infinitif.

Les temps des verbes sont *simples* ou *composés*. Ils sont simples, quand chaque personne est d'un seul mot, sans compter le pronom : je *finis ;* ils sont composés, quand ils se forment d'un des temps du verbe *être* ou du verbe *avoir* et du participe passé du verbe que l'on conjugue :

J'ai FINI, ils *sont* AIMÉS.

Souligne les verbes des exemples suivants, en me nommant les temps simples et les temps composés :

Soyons en tout temps dignes de notre naissance.

Nous *avons reçu* de la nature tout ce qu'il *faut* pour être heureux.

Un fils *pensant* toujours aux bienfaits de ses parents, ne *sera* pas ingrat.

Les esprits légers *sont portés* à la désobéissance.

L'ambitieux toujours *veut monter* d'un degré.

Souvent une poignée d'hommes animés de l'amour de la patrie, *ont mis* une armée en déroute.

Nous *avons* tous nos goûts, nos désirs, nos talents.

Quand le péril *est passé*, la présomption revient toujours.

La paresse *va* si lentement que la pauvreté l'*atteint* bientôt.

VERBES AUXILIAIRES.

Il y a deux verbes appelés auxiliaires, parce qu'ils servent à former tous les temps composés des autres verbes; ce sont *être* et *avoir :*

Elles *ont* lu, ils *sont* tombés, tu *seras* récompensé.

Mais quand ils ne sont pas joints au participe d'un autre verbe, ils cessent d'être des verbes *auxiliaires ;*

Avoir signifie *posséder* et fait partie des verbes actifs :

La vigne *a* (*possède*) des mains pour s'attacher au treillage.

Être exprime *l'existence* et prend le nom de verbe substantif :

J'existe, donc *je suis*.

Avoir est le seul verbe qui se conjugue sans le secours d'un autre verbe.

Voici les modèles des deux auxiliaires; étudions-les avec soin, car nous les rencontrerons dans les temps composés des autres verbes.

VERBE AUXILIAIRE AVOIR.

INDICATIF.

PRÉSENT.

J'ai.
Tu as.
Il a.
Nous avons.
Vous avez.
Ils ont.

IMPARFAIT.

J'avais.
Tu avais.
Il avait.
Nous avions.
Vous aviez.
Ils avaient.

PASSÉ DÉFINI.

J'eus.
Tu eus.
Il eut.
Nous eûmes.
Vous eûtes.
Ils eurent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai eu.
Tu as eu.
Il a eu.
Nous avons eu.
Vous avez eu.
Ils ont eu.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus eu.
Tu eus eu.
Il eut eu.
Nous eûmes eu.
Vous eûtes eu.
Ils eurent eu.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais eu.
Tu avais eu.
Il avait eu.
Nous avions eu.
Vous aviez eu.
Ils avaient eu.

FUTUR.

J'aurai.
Tu auras.
Il aura.
Nous aurons.
Vous aurez.
Ils auront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai eu.
Tu auras eu.
Il aura eu.
Nous aurons eu.
Vous aurez eu.
Ils auront eu.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

J'aurais.
Tu aurais.
Il aurait.
Nous aurions.
Vous auriez.
Ils auraient.

PASSÉ.

J'aurais eu.
Tu aurais eu.
Il aurait eu
Nous aurions eu.
Vous auriez eu.
Ils auraient eu.

DEUXIÈME PASSÉ.

J'eusse eu.
Tu eusses eu.
Il eût eu.
Nous eussions eu.
Vous eussiez eu.
Ils eussent eu.

IMPÉRATIF.

Aie.
Ayons.
Ayez.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT ou FUTUR.

Il faut ou il faudra { que j'aie.
que tu aies.
qu'il ait.
que nous ayons.
que vous ayez.
qu'ils aient.

IMPARFAIT.

Il fallait { que j'eusse.
que tu eusses.
qu'il eût.
que nous eussions.
que vous eussiez.
qu'ils eussent.

PASSÉ.

Il a fallu { que j'aie eu.
que tu aies eu.
qu'il ait eu.
que nous ayons eu.
que vous ayez eu.
qu'ils aient eu.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Il aurait fallu { que j'eusse eu.
que tu eusses eu.
qu'il eût eu.
que nous eussions eu.
que vous eussiez eu.
qu'ils eussent eu.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Avoir.

PASSÉ.

Avoir eu.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Ayant.

PASSÉ.

Eu, ayant eu.

EXERCICES.

VERBE *AVOIR*.

1° *Dites la première* PERSONNE : *l'enfant finira le* TEMPS.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
J'ai.	Tu as, il a, nous avons, vous avez, etc.
J'avais.	Tu avais, il avait, nous avions, vous aviez, etc.
J'avais eu.	Tu avais eu, il avait eu, nous avions eu, etc.

2° *Demandez un* TEMPS : *l'enfant le conjuguera.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Futur?	J'aurai, tu auras, il aura, nous aurons, etc.
Passé du conditionnel?	J'aurais eu, tu aurais eu, il aurait eu, etc.
Imparfait du subjonctif?	Que j'eusse, que tu eusses, etc.

3° *Dites une* PERSONNE : *l'enfant dira la personne* CORRESPONDANTE.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Tu as.	Vous avez.
Ils ont eu.	Il a eu.
Que nous ayons.	Que j'aie.

4° *Demandez une personne à tel* NOMBRE, *à tel* TEMPS *et à tel* MODE : *l'enfant la dira.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Première personne du singulier de l'imparfait de l'indicatif?	J'avais.
Troisième personne du pluriel du futur?	Ils auront.
Deuxième personne du pluriel de l'impératif?	Ayez.

1° *Écrivez la première* PERSONNE : *l'enfant finira le* TEMPS.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
J'aurai.	Tu auras, il aura, nous aurons, etc.
Que j'eusse.	Que tu eusses, qu'il eût, que nous eussions, etc.
J'aurais eu.	Tu aurais eu, il aurait eu, etc.

2° *Demandez un* TEMPS : *l'enfant l'écrira.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Futur antérieur?	J'aurai eu, tu auras eu, il aura eu, nous aurons eu, etc.
Impératif?	Aie, ayons, ayez.
Passé de l'infinitif?	Avoir eu.

3° *Demandez une personne à tel* NOMBRE, *à tel* TEMPS *et à tel* MODE : *l'enfant l'écrira.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Deuxième personne du pluriel du présent de l'indicatif?	Vous avez.
Première personne du singulier du futur antérieur?	J'aurai eu.
Troisième personne du pluriel de l'imparfait du subjonctif?	Qu'ils eussent.

4° *Dites une* PERSONNE : *l'enfant en écrira l'analyse.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Vous aviez.	Deuxième personne du pluriel de l'imparfait de l'indicatif.
Ayons.	Première personne du pluriel de l'impératif.
Avoir eu.	Passé de l'infinitif.

VERBE AUXILIAIRE ÊTRE.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je suis.
Tu es.
Il est.
Nous sommes.
Vous êtes.
Ils sont.

IMPARFAIT.

J'étais.
Tu étais.
Il était.
Nous étions.
Vous étiez.
Ils étaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je fus.
Tu fus.
Il fut.
Nous fûmes.
Vous fûtes.
Ils furent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai été.
Tu as été.
Il a été.
Nous avons été.
Vous avez été.
Ils ont été.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus été.
Tu eus été.
Il eut été.
Nous eûmes été.
Vous eûtes été.
Ils eurent été.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais été.
Tu avais été.
Il avait été.
Nous avions été.
Vous aviez été.
Ils avaient été.

FUTUR.

Je serai.
Tu seras.
Il sera.
Nous serons.
Vous serez.
Ils seront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai été.
Tu auras été.
Il aura été.
Nous aurons été.
Vous aurez été.
Ils auront été.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je serais.
Tu serais.
Il serait.
Nous serions.
Vous seriez.
Ils seraient.

PASSÉ.

J'aurais été.
Tu aurais été.
Il aurait été.
Nous aurions été.
Vous auriez été.
Ils auraient été.

DEUXIÈME PASSÉ.

J'eusse été.
Tu eusses été.
Il eût été.
Nous eussions été.
Vous eussiez été.
Ils eussent été.

IMPÉRATIF.

Sois.
Soyons.
Soyez.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Il est ou sera poss. { que je sois
que tu sois.
qu'il soit.
que nous soyons.
que vous soyez.
qu'ils soient.

IMPARFAIT.

Il était possible { que je fusse.
que tu fusses.
qu'il fût.
que nous fussions.
que vous fussiez.
qu'ils fussent.

PASSÉ.

Il est possible { que j'aie été.
que tu aies été.
qu'il ait été.
que nous ayons été.
que vous ayez été.
qu'ils aient été.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Il serait possible { que j'eusse été.
que tu eusses été.
qu'il eût été.
que nous eussions été.
que vous eussiez été.
qu'ils eussent été.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Être.

PASSÉ.

Avoir été.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Étant.

PASSÉ.

Été, ayant été.

EXERCICES.

VERBE *ÊTRE*.

1° *Dites la première* PERSONNE : *l'enfant finira le* TEMPS.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Je suis.	Tu es, il est, nous sommes, vous êtes, etc.
J'étais.	Tu étais, il était, nous étions, etc.
J'avais été.	Tu avais été, il avait été, nous avions été, etc.

2° *Demandez un* TEMPS : *l'enfant le conjuguera.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Futur?	Je serai, tu seras, il sera, nous serons, etc.
Passé du conditionnel?	J'aurais été, tu aurais été, il aurait été, etc.
Imparfait du subjonctif?	Que je fusse, que tu fusses, qu'il fût, etc.

3° *Dites une* PERSONNE : *l'enfant dira la personne* CORRESPONDANTE.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Tu es.	Vous êtes.
Ils ont été.	Il a été.
Que nous soyons.	Que je sois.

4° *Demandez une personne à tel* NOMBRE, *à tel* TEMPS *et à tel* MODE : *l'enfant la dira.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Première personne du singulier de l'imparfait de l'indicatif?	J'étais.
Troisième personne du pluriel du futur?	Ils seront.
Deuxième personne du pluriel de l'impératif?	Soyez.

1° *Écrivez la première* PERSONNE : *l'enfant finira le* TEMPS.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Je serai.	Tu seras, il sera, nous serons, etc.
Que je fusse.	Que tu fusses, qu'il fût, que nous fussions, etc.
J'aurais été.	Tu aurais été, il aurait été, etc.

2° *Demandez un* TEMPS : *l'enfant l'écrira.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Futur antérieur?	J'aurai été, tu auras été, il aura été, nous aurons été, etc.
Impératif?	Sois, soyons, soyez.
Passé de l'infinitif?	Avoir été.

3° *Demandez une personne à tel* NOMBRE, *à tel* TEMPS *et à tel* MODE : *l'enfant l'écrira.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Deuxième personne du pluriel du présent de l'indicatif?	Vous êtes.
Première personne du singulier du futur antérieur?	J'aurai été.
Troisième personne du pluriel de l'imparfait du subjonctif?	Qu'ils fussent.

4° *Dites une* PERSONNE : *l'élève en écrira l'analyse.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Vous étiez.	Deuxième personne du pluriel de l'imparfait de l'indicatif.
Soyons.	Première personne du pluriel de l'impératif.
Avoir été.	Passé de l'infinitif.

Emploi des Auxiliaires.

Il y a des *verbes neutres* qui, dans leurs temps composés, se conjuguent tantôt avec le verbe *avoir*, tantôt avec le verbe *être*, selon le sens qu'on veut exprimer. En général, on se sert du verbe *avoir* quand on veut désigner une *action faite*, et du verbe *être* quand il s'agit d'un état ou d'une manière d'être actuelle. Ainsi on dit :

La procession a passé sous mes fenêtres :

Et :

Le printemps EST *passé* (c'est-à-dire fini).

On dit avec ÊTRE :	*On dit avec* AVOIR :
Ma mère EST *sortie* : attendez-la.	Elle A *sorti* hier au soir.
Le prix du blé EST *augmenté*.	Le prix A *augmenté* vite.
Le tuyau EST *crevé*.	Son fusil A *crevé* dans sa main.
La rivière EST *débordée*.	La rivière A *débordé* deux fois.
Maintenant il EST *descendu*.	Il A *descendu* au salon.
On dirait qu'elle EST *grandie*.	Il A *grandi* en peu de temps.
Il EST *parti* depuis une heure.	Il A *parti* précipitamment.
L'heure EST *sonnée*.	La pendule A *sonné* trop tôt.
Il EST *tombé* : relevez-le.	Il A *tombé* sans se faire mal.
Comme vous ÊTES *vieilli*!	Elle A *vieilli* bien vite.
Comme la rivière EST *baissée*!	La rivière A *baissé* d'un pied.

Quelquefois le changement d'auxiliaire donne au verbe une signification toute différente. Ainsi :

Ce mot* EST *passé*,** signifie : ***On ne s'en sert plus.

Au contraire :

Ce mot* A *passé*,** signifie : ***Il est admis ou reçu.

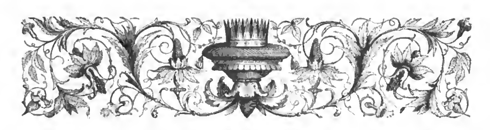
Ce mot m'est échappé*,** signifie : ***Je l'ai dit par mégarde.

Ce mot m'*A *échappé*,** signifie : ***Je ne m'en souviens plus.

Dictez les phrases suivantes : l'enfant les écrira.

Avoir.	Monsieur votre père *a*-t-il été ce matin chez son frère ?
Être.	Il y *est* allé maintenant.
Avoir.	Cette couleur *a* passé vite.
Être.	Cette étoffe *est* passée.
Avoir.	La retraite *a* battu de bonne heure.
Être.	La retraite *est* battue.
Avoir.	Cette maison m'*a* convenu.
Être.	Je *suis* convenu du prix.
Avoir.	J'ai retenu le chant, les vers m'*ont* échappé.
Etre.	Ce mot m'*est* échappé, pardonnez ma franchise.





GRAMMAIRE. — SEIZIÈME LEÇON.

MODÈLES DES QUATRE CONJUGAISONS.

PREMIÈRE CONJUGAISON.

VERBE EN ER. — CHANTER.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je chante.
Tu chantes.
Il chante.
Nous chantons.
Vous chantez.
Ils chantent.

IMPARFAIT.

Je chantais.
Tu chantais.
Il chantait.
Nous chantions.
Vous chantiez.
Ils chantaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je chantai.
Tu chantas.
Il chanta.
Nous chantâmes.
Vous chantâtes.
Ils chantèrent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai chanté.
Tu as chanté.
Il a chanté.
Nous avons chanté.
Vous avez chanté.
Ils ont chanté.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus chanté.
Tu eus chanté.
Il eut chanté.
Nous eûmes chanté.
Vous eûtes chanté.
Ils eurent chanté.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais chanté.
Tu avais chanté.
Il avait chanté.
Nous avions chanté.
Vous aviez chanté.
Ils avaient chanté.

FUTUR

Je chanterai.
Tu chanteras.
Il chantera.
Nous chanterons.
Vous chanterez.
Ils chanteront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai chanté.
Tu auras chanté.
Il aura chanté.
Nous aurons chanté.
Vous aurez chanté.
Ils auront chanté.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je chanterais.
Tu chanterais.
Il chanterait.
Nous chanterions.
Vous chanteriez.
Ils chanteraient.

PASSÉ.

J'aurais chanté.
Tu aurais chanté.
Il aurait chanté.
Nous aurions chanté.
Vous auriez chanté.
Ils auraient chanté.

DEUXIÈME PASSÉ.

J'eusse chanté.
Tu eusses chanté.
Il eût chanté.
Nous eussions chanté.
Vous eussiez chanté.
Ils eussent chanté.

IMPÉRATIF.

Chante.
Chantons.
Chantez.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT OU FUTUR.

Il faut ou il faudra
que je chante.
que tu chantes.
qu'il chante.
que nous chantions.
que vous chantiez.
qu'ils chantent.

IMPARFAIT.

Il fallait
que je chantasse.
que tu chantasses.
qu'il chantât.
que nous chantassions.
que vous chantassiez.
qu'ils chantassent.

PASSÉ.

Il a fallu
que j'aie chanté.
que tu aies chanté.
qu'il ait chanté.
que nous ayons chanté.
que vous ayez chanté.
qu'ils aient chanté.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Il aurait fallu
que j'eusse chanté.
que tu eusses chanté.
qu'il eût chanté.
que nous eussions chanté.
que vous eussiez chanté.
qu'ils eussent chanté.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Chanter.

PASSÉ.

Avoir chanté.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Chantant.

PASSÉ.

Chanté, chantée, ayant chanté.

EXERCICES.

VERBE EN *ER.*

1° *Dites la première* PERSONNE : *l'enfant finira le* TEMPS.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Je chante.	Tu chantes, il chante, etc.
Je chantais.	Tu chantais, il chantait, etc.
J'avais chanté.	Tu avais chanté, il avait chanté, etc.

2° *Demandez un* TEMPS : *l'enfant le conjuguera.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Futur?	Je chanterai, tu chanteras, etc.
Passé du conditionnel?	J'aurais chanté, etc.
Imparfait du subjonctif?	Que je chantasse, que tu chantasses, etc.

3° *Dites une* PERSONNE : *l'enfant dira la personne* CORRESPONDANTE.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Tu chantes (deuxième personne sing.).	Vous chantez (deuxième personne du pluriel.)
Ils ont chanté.	Il a chanté.
Que nous chantions.	Que je chante.

4° *Demandez une personne à tel* NOMBRE, *à tel* TEMPS *et à tel* MODE : *l'enfant la dira.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Première personne du singulier de l'imparfait de l'indicatif?	Je chantais.
Troisième personne du pluriel du futur?	Ils chanteront.
Deuxième personne du pluriel de l'impératif?	Chantez.

1° *Écrivez la première* PERSONNE : *l'enfant finira le* TEMPS.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Je chanterai.	Tu chanteras, il chantera, etc.
Que je chantasse.	Que tu chantasses, etc.
J'aurais chanté.	Tu aurais chanté, etc.

2° *Demandez un* TEMPS : *l'enfant l'écrira.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Futur antérieur?	J'aurai chanté, tu auras chanté.
Impératif?	Chante, chantons, etc.
Passé de l'infinitif?	Avoir chanté.

3° *Demandez une personne à tel* NOMBRE, *à tel* TEMPS *et à tel* MODE : *l'enfant l'écrira.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Deuxième personne du pluriel du présent de l'indicatif?	Vous chantez.
Première personne du singulier du futur antérieur?	J'aurai chanté.
Troisième personne du pluriel de l'imparfait du subjonctif?	Qu'ils chantassent.

4° *Dites une* PERSONNE : *l'enfant en écrira l'analyse.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Vous chantiez.	Deuxième personne du pluriel de l'imparfait de l'indicatif.
Chantons.	Première personne du pluriel de l'impératif.
Avoir chanté.	Passé de l'infinitif.

DEUXIÈME CONJUGAISON.

VERBE EN IR. — FINIR.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je finis.
Tu finis.
Il finit.
Nous finissons.
Vous finissez.
Ils finissent.

IMPARFAIT.

Je finissais.
Tu finissais.
Il finissait.
Nous finissions.
Vous finissiez.
Ils finissaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je finis.
Tu finis.
Il finit.
Nous finîmes.
Vous finîtes.
Ils finirent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai fini.
Tu as fini.
Il a fini.
Nous avons fini.
Vous avez fini.
Ils ont fini.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus fini.
Tu eus fini.
Il eut fini.
Nous eûmes fini.
Vous eûtes fini.
Ils eurent fini.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais fini.
Tu avais fini.
Il avait fini.
Nous avions fini.
Vous aviez fini.
Ils avaient fini.

FUTUR.

Je finirai.
Tu finiras.
Il finira.
Nous finirons.
Vous finirez.
Ils finiront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai fini.
Tu auras fini.
Il aura fini.
Nous aurons fini.
Vous aurez fini.
Ils auront fini.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je finirais.
Tu finirais.
Il finirait.
Nous finirions.
Vous finiriez.
Ils finiraient.

PASSÉ.

J'aurais fini.
Tu aurais fini.
Il aurait fini.
Nous aurions fini.
Vous auriez fini.
Ils auraient fini.

DEUXIÈME PASSÉ.

J'eusse fini.
Tu eusses fini.
Il eût fini.
Nous eussions fini.
Vous eussiez fini.
Ils eussent fini.

IMPÉRATIF.

Finis.
Finissons.
Finissez.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT OU FUTUR.

Il faut ou il faudra { que je finisse, que tu finisses, qu'il finisse, que nous finissions, que vous finissiez, qu'ils finissent.

IMPARFAIT.

Il fallait { que je finisse, que tu finisses, qu'il finît, que nous finissions, que vous finissiez, qu'ils finissent.

PASSÉ.

Il a fallu { que j'aie fini, que tu aies fini, qu'il ait fini, que nous ayons fini, que vous ayez fini, qu'ils aient fini.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Il aurait fallu { que j'eusse fini, que tu eusses fini, qu'il eût fini, que nous eussions fini, que vous eussiez fini, qu'ils eussent fini.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Finir.

PASSÉ.

Avoir fini.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Finissant.

PASSÉ.

Fini, finie, ayant fini.

EXERCICES.

VERBE EN *IR*.

1° *Dites la première* PERSONNE : *l'enfant finira le* TEMPS.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Je finis.	Tu finis, il finit, etc.
Je finissais.	Tu finissais, il finissait, nous finissions, etc.
J'avais fini.	Tu avais fini, il avait fini, etc.

2° *Demandez un* TEMPS : *l'enfant le conjuguera.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Futur?	Je finirai, tu finiras, il finira, etc.
Passé du conditionnel?	J'aurais fini, tu aurais fini, etc.
Imparfait du subjonctif?	Que je finisse, que tu finisses, qu'il finît, etc.

3° *Dites une* PERSONNE : *l'enfant dira la personne* CORRESPONDANTE.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Tu finis.	Vous finissez.
Ils ont fini.	Il a fini.
Que nous finissions.	Que je finisse.

4° *Demandez une personne à tel* NOMBRE, *à tel* TEMPS *et à tel* MODE : *l'enfant la dira.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Première personne du singulier de l'imparfait de l'indicatif?	Je finissais.

Troisième personne du pluriel du futur?	Ils finiront.
Deuxième personne du pluriel de l'impératif?	Finissez.

1° *Écrivez la première* PERSONNE : *l'enfant finira le* TEMPS.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Je finirai.	Tu finiras, il finira, nous finirons, etc.
Que je finisse.	Que tu finisses, qu'il finît, etc.
J'aurais fini.	Tu aurais fini, il aurait fini, etc.

2° *Demandez un* TEMPS : *l'enfant l'écrira.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Futur antérieur?	J'aurai fini, tu auras fini, il aura fini, etc.
Impératif?	Finis, finissons, finissez.
Passé de l'infinitif?	Avoir fini.

3° *Demandez une personne à tel* NOMBRE, *à tel* TEMPS, *et à tel* MODE : *l'enfant l'écrira.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Deuxième personne du pluriel du présent de l'indicatif?	Vous finissez.
Première personne du singulier du futur antérieur?	J'aurai fini.
Troisième personne du pluriel de l'imparfait du subjonctif?	Qu'ils finissent.

4° *Dites une* PERSONNE : *l'enfant en écrira l'analyse.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Vous finissiez.	Deuxième personne du pluriel de l'imparfait de l'indicatif.
Finissons.	Première personne du pluriel de l'impératif.
Avoir fini.	Passé de l'infinitif.

TROISIÈME CONJUGAISON.

VERBE EN OIR. — RECEVOIR.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je reçois.
Tu reçois.
Il reçoit.
Nous recevons.
Vous recevez.
Ils reçoivent.

IMPARFAIT.

Je recevais.
Tu recevais.
Il recevait.
Nous recevions.
Vous receviez.
Ils recevaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je reçus.
Tu reçus.
Il reçut.
Nous reçûmes.
Vous reçûtes.
Ils reçurent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai reçu.
Tu as reçu.
Il a reçu.
Nous avons reçu.
Vous avez reçu.
Ils ont reçu.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus reçu.
Tu eus reçu.
Il eut reçu.
Nous eûmes reçu.
Vous eûtes reçu.
Ils eurent reçu.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais reçu.
Tu avais reçu.
Il avait reçu.
Nous avions reçu.
Vous aviez reçu.
Ils avaient reçu.

FUTUR.

Je recevrai.
Tu recevras.
Il recevra.
Nous recevrons.
Vous recevrez.
Ils recevront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai reçu.
Tu auras reçu.
Il aura reçu.
Nous aurons reçu.
Vous aurez reçu.
Ils auront reçu.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je recevrais.
Tu recevrais.
Il recevrait.
Nous recevrions.
Vous recevriez.
Ils recevraient.

PASSÉ.

J'aurais reçu.
Tu aurais reçu.
Il aurait reçu.
Nous aurions reçu.
Vous auriez reçu.
Ils auraient reçu.

DEUXIÈME PASSÉ.

J'eusse reçu.
Tu eusses reçu.
Il eût reçu.
Nous eussions reçu.
Vous eussiez reçu.
Ils eussent reçu.

IMPÉRATIF.

Reçois.
Recevons.
Recevez.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT OU FUTUR.

Il faut ou il faudra
que je reçoive.
que tu reçoives.
qu'il reçoive.
que nous recevions.
que vous receviez.
qu'ils reçoivent.

IMPARFAIT.

Il fallait
que je reçusse.
que tu reçusses.
qu'il reçût.
que nous reçussions.
que vous reçussiez.
qu'ils reçussent.

PASSÉ.

Il a fallu
que j'aie reçu.
que tu aies reçu.
qu'il ait reçu.
que nous ayons reçu.
que vous ayez reçu.
qu'ils aient reçu.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Il aurait fallu
que j'eusse reçu.
que tu eusses reçu.
qu'il eût reçu.
que nous eussions reçu.
que vous eussiez reçu.
qu'ils eussent reçu.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Recevoir.

PASSÉ.

Avoir reçu.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Recevant.

PASSÉ.

Reçu, reçue, ayant reçu.

EXERCICES.

VERBE EN *OIR.*

Faites faire, sur ce verbe, les mêmes exercices que sur les verbes en *er* et en *ir*.

QUATRIÈME CONJUGAISON.

VERBE EN RE. — RENDRE.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je rends.
Tu rends.
Il rend.
Nous rendons.
Vous rendez.
Ils rendent.

IMPARFAIT.

Je rendais.
Tu rendais.
Il rendait.
Nous rendions.
Vous rendiez.
Ils rendaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je rendis.
Tu rendis.
Il rendit.
Nous rendîmes.
Vous rendîtes.
Ils rendirent.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai rendu.
Tu as rendu.
Il a rendu.
Nous avons rendu.
Vous avez rendu.
Ils ont rendu.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus rendu.
Tu eus rendu.
Il eut rendu.
Nous eûmes rendu.
Vous eûtes rendu.
Ils eurent rendu.

PLUS-QUE-PARFAIT

J'avais rendu.
Tu avais rendu.
Il avait rendu.
Nous avions rendu.
Vous aviez rendu.
Ils avaient rendu.

FUTUR.

Je rendrai.
Tu rendras.
Il rendra.
Nous rendrons.
Vous rendrez.
Ils rendront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai rendu.
Tu auras rendu.
Il aura rendu.
Nous aurons rendu.
Vous aurez rendu.
Ils auront rendu.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je rendrais.
Tu rendrais.
Il rendrait.
Nous rendrions.
Vous rendriez.
Ils rendraient.

PASSÉ.

J'aurais rendu.
Tu aurais rendu.
Il aurait rendu.
Nous aurions rendu.
Vous auriez rendu.
Ils auraient rendu.

DEUXIÈME PASSÉ.

J'eusse rendu.
Tu eusses rendu.
Il eût rendu.
Nous eussions rendu.
Vous eussiez rendu.
Ils eussent rendu.

IMPÉRATIF.

Rends.
Rendons.
Rendez.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT ou FUTUR.

Il faut ou il faudra { que je rende.
que tu rendes.
qu'il rende.
que nous rendions.
que vous rendiez.
qu'ils rendent.

IMPARFAIT.

Il fallait { que je rendisse.
que tu rendisses.
qu'il rendît.
que nous rendissions.
que vous rendissiez.
qu'ils rendissent.

PASSÉ.

Il a fallu { que j'aie rendu.
que tu aies rendu.
qu'il ait rendu.
que nous ayons rendu.
que vous ayez rendu.
qu'ils aient rendu.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Il aurait fallu { que j'eusse rendu.
que tu eusses rendu.
qu'il eût rendu.
que nous eussions rendu.
que vous eussiez rendu.
qu'ils eussent rendu.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Rendre.

PASSÉ.

Avoir rendu.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Rendant.

PASSÉ.

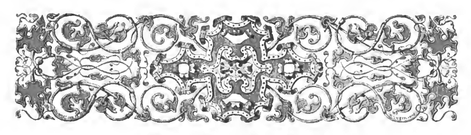
Rendu, rendue, ayant rendu.

EXERCICES.

VERBE EN *RE*.

Faites faire sur ce verbe les mêmes exercices que sur les précédents.





GRAMMAIRE — DIX-SEPTIÈME LEÇON.

SUITE DES VERBES.

Les conjugaisons dont je t'ai donné des modèles, te serviront pour tous les verbes réguliers des mêmes conjugaisons ; c'est-à-dire que, sachant conjuguer le verbe *chanter*, si tu veux conjuguer le verbe *parler*, par exemple, ou le verbe *danser*, tu feras subir à ce verbe les mêmes inflexions ou les mêmes changements qu'au premier. Ainsi tu as vu que *chanter* fait, à la première personne du présent de l'indicatif, *je chante ;* tu en concluras donc que *danser* fait à la première personne? — *Je danse.* — Fort bien. — Et *parler* fait? — *Je parle.* — C'est cela. — Remarque que, pour obtenir la même personne du même temps, tu fais subir à l'infinitif du verbe le même changement qui consiste à retrancher la lettre *r*. Si maintenant tu veux trouver le futur, tu as vu que *chanter* fait, à ce temps, *je chanterai*, tu trouveras bien vite comment doit faire *parler ?* — *Je parlerai.*—Tu as très-bien compris qu'il fallait ajouter à l'infinitif du verbe la syllabe *ai* pour avoir le futur. Il en est de même pour tous les verbes réguliers de cette conjugaison. C'est pourquoi, dès qu'on sait en conjuguer un, on sait conjuguer tous les autres, comme tu peux le voir par le petit tableau suivant :

INFINITIF.	PRÉSENT DE L'INDICATIF.	FUTUR.	PASSÉ DÉFINI.	PARTICIPE PRÉSENT.	PARTICIPE PASSÉ.
PREMIÈRE CONJUGAISON.					
Chanter.	Je chante.	Je chanterai.	Je chantai.	Chantant.	Chanté.
Parler.	Je parle.	Je parlerai.	Je parlai.	Parlant.	Parlé.
Prier.	Je prie.	Je prierai.	Je priai.	Priant.	Prié.
Créer.	Je crée.	Je créerai.	Je créai.	Créant.	Créé.
Pour les verbes de la seconde conjugaison, les changements ne sont pas les mêmes; mais ils suivent également ceux du verbe-modèle en *ir*.					
DEUXIÈME CONJUGAISON.					
Finir.	Je finis.	Je finirai.	Je finis.	Finissant.	Fini.
Punir.	Je punis.	Je punirai.	Je punis.	Punissant.	Puni.
Guérir.	Je guéris.	Je guérirai.	Je guéris.	Guérissant.	Guéri.
Chérir.	Je chéris.	Je chérirai.	Je chéris.	Chérissant.	Chéri.
TROISIÈME CONJUGAISON.					
Apercevoir.	J'aperçois.	J'apercevrai.	J'aperçus.	Apercevant.	Aperçu.
Recevoir.	Je reçois.	Je recevrai.	Je reçus.	Recevant.	Reçu.
On conjugue sur ceux-ci les verbes terminés en *cevoir*. Les autres sont irréguliers.					
QUATRIÈME CONJUGAISON.					
Rendre.	Je rends.	Je rendrai.	Je rendis.	Rendant.	Rendu.
Attendre.	J'attends.	J'attendrai.	J'attendis.	Attendant.	Attendu.
Fondre.	Je fonds.	Je fondrai.	Je fondis.	Fondant.	Fondu.
Perdre.	Je perds.	Je perdrai.	Je perdis.	Perdant.	Perdu.
Mordre.	Je mords.	Je mordrai.	Je mordis.	Mordant.	Mordu.

C'est ainsi que se conjuguent les verbes simples; un assez grand nombre cependant sont soumis à des règles particulières que je vais t'expliquer.

1re RÈGLE. — Dans les verbes en *cer* ou en *cevoir*, on emploie le ç devant *a, o, u,* dans les divers temps du verbe pour conserver la prononciation.

EXEMPLE.

tracer. effacer. menacer.
En cer : Nous traçons, il effaçait, nous menaçâmes

concevoir. apercevoir. recevoir.
En cevoir : Je conçois, il aperçut, nous reçûmes.

Pour la même raison, dans les verbes en *ger*, le *g* doit être suivi d'un *e* devant *a* et *o*.

EXEMPLE.

obliger. partager.
Nous obligeons, il partageait.

Faites conjuguer :

Annoncer, courroucer, déplacer, exaucer, lancer, policer, remplacer, etc.

Affliger, corriger, dédommager, juger, venger, vendanger, voyager, etc.

2e RÈGLE. — Dans les verbes en *ener*, *eser*, l'*e* muet qui précède la consonne *n* ou la consonne *s*, se change en *è* grave si la syllabe suivante finit par *e :*

mener, peser,
je mène, je pèse,
je mènerai, je pèserai.

Faites conjuguer :

Amener, emmener, promener, dépecer.

3e RÈGLE. — Dans les verbes en *éder, éjer, éler, érer, éter*, le son *é* se change de même en *è* lorsque la dernière syllabe finit par *e :*

posséder, abréger, céler, modérer, empiéter.
Je possède, j'abrège, je cèle, je modère, j'empiète.
Je posséderai, j'abrégerai, je célerai, je modérerai, j'empiéterai.

Faites conjuguer :

Révéler, héler, compléter, inquiéter, décréter, répéter, refléter, végéter, céder, célébrer, espérer, opérer, persévérer, précéder, tempérer, tolérer.

4ᵉ RÈGLE. — Dans les verbes en *eler*, *eter*, la consonne *l* ou la consonne *t* se double, quand elle est suivie d'un *e* muet.

Appeler, *jeter*.

J'appelle, j'appellerai ; je jette, je jetterai.

Faites conjuguer :

Atteler, carreler, chanceler, eiseler, ficeler, ensorceler, étinceler, renouveler, etc.

Caqueter, crocheter, empaqueter, épousseter, fureter, vergeter., etc.

5ᵉ RÈGLE. — Dans les verbes en *ayer*, *oyer*, *uyer*, l'*y* se change en *i* devant l'*e* muet :

balayer, *nettoyer*, *essuyer*.
Je balaie, je nettoie, j'essuie.
Je balaierai, je nettoierai, j'essuierai.

Faites conjuguer :

Défrayer, égayer, essayer, payer, rayer, etc.
Broyer, côtoyer, déployer, employer, tutoyer, etc.
Ennuyer, désennuyer.

6ᵉ RÈGLE. — Tous les verbes en

aindre : craindre, contraindre, plaindre;
eindre : atteindre, ceindre, feindre;
oindre : joindre, rejoindre, enjoindre,

se conjuguent comme peindre.

Je *peins*, nous *peignons* ; je *peignais* ; je *peignis*, que je *peignisse* ; je *peindrai* ; je *peindrais* ; *peins*, *peignons* ; que je *peigne* ; *peignant* ; *peint*.

EXERCICES.

Indiquez à la fois plusieurs VERBES : *l'enfant les conjuguera ensemble de vive voix.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Aimer.	J'aime.
Approuver.	Tu approuves.
Commander.	Il commande.
Enseigner.	Nous enseignons.
Frapper.	Vous frappez.
Remercier.	Ils remercient.

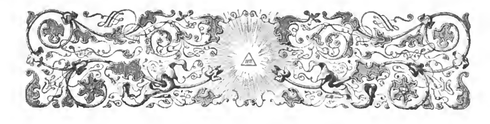
Donnez une phrase composée des VERBES *des diverses conjugaisons : l'enfant la conjuguera par écrit.*

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Respecter *ses parents*, *leur* obéir et *les* rendre *heureux*.	Je *respecte* mes parents, je leur *obéis*, et je les *rends* heureux. Je *respectais*.

Dictez le VERBE, *puis la* PHRASE.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Forcer.	Ne *forçons* point notre talent.
Retracer.	Il *retraça* l'image de son père ;
Effacer.	Mais, n'en étant pas content, il l'*effaça*.
Recevoir.	Nous avons *reçu* de Dieu tout ce que nous possédons.
Apercevoir.	Qu'*aperçois*-tu là-bas?
Songer.	Un lièvre en son gîte *songeait*.
Ménager.	*Ménageons* le temps, car la vie en est faite.
Appeler.	On *appelle* île un espace de terre entouré d'eau de tous côtés.
Jeter.	Que celui d'entre vous qui est sans péché lui *jette* la première pierre.
Mener.	La désobéissance *mène* presque toujours un enfant à sa perte.
Élever.	*Élève* souvent ton âme à Dieu.
Empaqueter.	*Empaquette* tes effets avec soin (*et non* EMPACTE, *comme le disent quelques personnes*).
Cacheter.	Il faut que je *cachette* ma lettre (*et non* que je CACHTE).
Espérer.	Mais Dieu veut qu'on *espère* en son soin paternel.
Succéder.	Le jour *succède* au jour, et la peine à la peine.
Pénétrer.	Le regard de Dieu *pénètre* jusqu'au fond de nos cœurs.
Refléter.	Le soleil se *reflète* dans l'eau.
Envoyer.	C'est le ciel qui t'*envoie*.
Appuyer.	En vain sur ses grandeurs un monarque s'*appuie* ;
Ennuyer.	Il gémit quelquefois, et bien souvent s'*ennuie*.
Essayer.	On le peut, je l'*essaie*, un plus savant le fasse.
Contraindre.	Ne vous *contraignez* pas, laissez couler vos pleurs.
Feindre.	Mais vous *feignez* alors de ne me point comprendre.
Rejoindre.	Voilà nos gens *rejoints*, je vous laisse à penser Par combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.





GRAMMAIRE — DIX-HUITIÈME LEÇON.

CONJUGAISON DES VERBES NEUTRES.

Tu pourras conjuguer sur le modèle suivant tous les temps composés des verbes neutres qui ont l'auxiliaire *être;* et, pour les temps simples, tu auras recours à la conjugaison dont ils font partie.

TOMBER.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je tombe.
Tu tombes.
Il *ou* elle tombe.
Nous tombons.
Vous tombez.
Ils *ou* elles tombent.

IMPARFAIT.

Je tombais.
Tu tombais.
Il *ou* elle tombait.
Nous tombions.
Vous tombiez.
Ils *ou* elles tombaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je tombai.
Tu tombas.
Il *ou* elle tomba.
Nous tombâmes.
Vous tombâtes.
Ils *ou* elles tombèrent.

PASSÉ INDÉFINI.

Je suis tombé *ou* tombée.
Tu es tombé *ou* tombée.
Il est tombé *ou* elle est tombée.
Nous sommes tombés *ou* tombées.
Vous êtes tombés *ou* tombées.
Ils sont tombés *ou* elles sont tombées.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Je fus tombé *ou* tombée.
Tu fus tombé *ou* tombée.
Il fut tombé *ou* elle fut tombée.
Nous fûmes tombés *ou* tombées.
Vous fûtes tombés *ou* tombées.
Ils furent tombés *ou* elles furent tombées.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'étais tombé *ou* tombée.
Tu étais tombé *ou* tombée.
Il était tombé *ou* elle était tombée.
Nous étions tombés *ou* tombées.
Vous étiez tombés *ou* tombées.
Ils étaient tombés *ou* elles étaient tombées.

FUTUR.

Je tomberai.
Tu tomberas.
Il *ou* elle tombera.
Nous tomberons.
Vous tomberez.
Ils *ou* elles tomberont.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Je serai tombé *ou* tombée.
Tu seras tombé *ou* tombée.
Il sera tombé *ou* elle sera tombée.
Nous serons tombés *ou* tombées.
Vous serez tombés *ou* tombées.
Ils seront tombés *ou* elles seront tombées.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je tomberais.
Tu tomberais.
Il *ou* elle tomberait.
Nous tomberions.
Vous tomberiez.
Ils *ou* elles tomberaient.

PASSÉ.

Je serais tombé *ou* tombée.
Tu serais tombé *ou* tombée.
Il serait tombé *ou* elle serait tombée.
Nous serions tombés *ou* tombées.
Vous seriez tombés *ou* tombées.
Ils seraient tombés *ou* elles seraient tombées.

DEUXIÈME PASSÉ.

Je fusse tombé *ou* tombée.
Tu fusses tombé *ou* tombée.
Il fût tombé *ou* elle fût tombée.
Nous fussions tombés *ou* tombées.
Vous fussiez tombés *ou* tombées.
Ils fussent tombés *ou* elles fussent tombées.

IMPÉRATIF.

Tombe.
Tombons.
Tombez.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT OU FUTUR.

Que je tombe.
Que tu tombes.
Qu'il *ou* qu'elle tombe.
Que nous tombions.
Que vous tombiez.
Qu'ils *ou* qu'elles tombent.

IMPARFAIT.

Que je tombasse.
Que tu tombasses.
Qu'il *ou* qu'elle tombât.
Que nous tombassions.
Que vous tombassiez.
Qu'ils *ou* qu'elles tombassent.

PASSÉ.

Que je sois tombé *ou* tombée.
Que tu sois tombé *ou* tombée.
Qu'il soit tombé *ou* qu'elle soit tombée.
Que nous soyons tombés *ou* tombées.
Que vous soyez tombés *ou* tombées.
Qu'ils soient tombés *ou* qu'elles soient tombées.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que je fusse tombé *ou* tombée.
Que tu fusses tombé *ou* tombée.
Qu'il fût tombé *ou* qu'elle fût tombée.
Que nous fussions tombés *ou* tombées.
Que vous fussiez tombés *ou* tombées.
Qu'ils fussent tombés *ou* qu'elles fussent tombées.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Tomber.

PASSÉ.

Être tombé *ou* tombée.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Tombant.

PASSÉ.

Tombé, tombée, étant tombé *ou* tombée.

Faites conjuguer :
Arriver, entrer, passer, grandir.

CONJUGAISON DES VERBES PASSIFS.

Pour conjuguer les verbes passifs quels qu'ils soient, il suffit de joindre à l'auxiliaire *être* le participe passé du verbe que l'on veut avoir sous la forme passive.

Ainsi tu conjugueras sans peine les verbes qui suivent le modèle, si tu sais bien l'auxiliaire *être*.

MODÈLE ÊTRE AIMÉ.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je suis aimé *ou* aimée.
Tu es aimé *ou* aimée.
Il est aimé *ou* elle est aimée.
Nous sommes aimés *ou* aimées.
Vous êtes aimés *ou* aimées.
Ils sont aimés *ou* elles sont aimées.

IMPARFAIT.

J'étais aimé *ou* aimée.
Tu étais aimé *ou* aimée.
Il était aimé *ou* elle était aimée.
Nous étions aimés *ou* aimées.
Vous étiez aimés *ou* aimées.
Ils étaient aimés *ou* elles étaient aimées.

PASSÉ DÉFINI.

Je fus aimé *ou* aimée.
Tu fus aimé *ou* aimée.
Il fut aimé *ou* elle fut aimée.
Nous fûmes aimés *ou* aimées.
Vous fûtes aimés *ou* aimées.
Ils furent aimés *ou* elles furent aimées.

PASSÉ INDÉFINI.

J'ai été aimé *ou* aimée.
Tu as été aimé *ou* aimée.
Il a été aimé *ou* elle a été aimée.
Nous avons été aimés *ou* aimées.
Vous avez été aimés *ou* aimées.
Ils ont été aimés *ou* elles ont été aimées.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

J'eus été aimé *ou* aimée.
Tu eus été aimé *ou* aimée.
Il eut été aimé *ou* elle eut été aimée
Nous eûmes été aimés *ou* aimées.
Vous eûtes été aimés *ou* aimées.
Ils eurent été aimés *ou* elles eurent été aimées.

PLUS-QUE-PARFAIT.

J'avais été aimé *ou* aimée.
Tu avais été aimé *ou* aimée.
Il avait été aimé *ou* elle avait été aimée.
Nous avions été aimés *ou* aimées.
Vous aviez été aimés *ou* aimées.
Ils avaient été aimés *ou* elles avaient été aimées.

FUTUR.

Je serai aimé *ou* aimée.
Tu seras aimé *ou* aimée.
Il sera aimé *ou* elle sera aimée.
Nous serons aimés *ou* aimées.
Vous serez aimés *ou* aimées.
Ils seront aimés *ou* elles seront aimées.

FUTUR ANTÉRIEUR.

J'aurai été aimé *ou* aimée.
Tu auras été aimé *ou* aimée.
Il aura été aimé *ou* elle aura été aimée.
Nous aurons été aimés *ou* aimées.
Vous aurez été aimés *ou* aimées.
Ils auront été aimés *ou* elles auront été aimées.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je serais aimé *ou* aimée.
Tu serais aimé *ou* aimée.
Il serait aimé *ou* elle serait aimée.
Nous serions aimés *ou* aimées.
Vous seriez aimés *ou* aimées.
Ils seraient aimés *ou* elles seraient aimées.

PASSÉ.

J'aurais été aimé *ou* aimée.
Tu aurais été aimé *ou* aimée.
Il aurait été aimé *ou* elle aurait été aimée.
Nous aurions été aimés *ou* aimées.
Vous auriez été aimés *ou* aimées.
Ils auraient été aimés *ou* elles auraient été aimées.

DEUXIÈME PASSÉ.

J'eusse été aimé *ou* aimée.
Tu eusses été aimé *ou* aimée.
Il eût été aimé *ou* elle eût été aimée.
Nous eussions été aimés *ou* aimées.
Vous eussiez été aimés *ou* aimées.
Ils eussent été aimés *ou* elles eussent été aimées.

IMPÉRATIF.

Sois aimé *ou* aimée.
Soyons aimés *ou* aimées.
Soyez aimés *ou* aimées.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que je sois aimé *ou* aimée.
Que tu sois aimé *ou* aimée.
Qu'il soit aimé *ou* qu'elle soit aimée.
Que nous soyons aimés *ou* aimées.
Que vous soyez aimés *ou* aimées.
Qu'ils soient aimés *ou* qu'elles soient aimées.

IMPARFAIT.

Que je fusse aimé *ou* aimée.
Que tu fusses aimé *ou* aimée.
Qu'il fût aimé *ou* qu'elle fût aimée.
Que nous fussions aimés *ou* aimées.
Que vous fussiez aimés *ou* aimées.
Qu'ils fussent aimés *ou* qu'elles fussent aimées.

PASSÉ.

Que j'aie été aimé *ou* aimée.
Que tu aies été aimé *ou* aimée.
Qu'il ait été aimé *ou* qu'elle ait été aimée.
Que nous ayons été aimés *ou* aimées.
Que vous ayez été aimés *ou* aimées.
Qu'ils aient été aimés *ou* qu'elles aient été aimées.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse été aimé *ou* aimée.
Que tu eusses été aimé *ou* aimée.
Qu'il eût été aimé *ou* qu'elle eût été aimée.
Que nous eussions été aimés *ou* aimées.
Que vous eussiez été aimés *ou* aimées.
Qu'ils eussent été aimés *ou* qu'elles eussent été aimées.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Être aimé *ou* aimée.

PASSÉ.

Avoir été aimé *ou* aimée.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Étant aimé *ou* aimée.

PASSÉ.

Ayant été aimé *ou* aimée.

Faites conjuguer :

Être flatté, être contrarié, être uni, être aperçu, être entendu, être interdit, être lu, etc.

CONJUGAISON DES VERBES PRONOMINAUX.

Les temps simples de ces verbes se conjuguent comme *chanter*, *finir*, *recevoir* ou *rendre*, selon la conjugaison à laquelle ils appartiennent : je *chante*, je me *flatte* ; les temps *composés* prennent l'auxiliaire *être*, comme le modèle TOMBER.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Je ME flatte.
Tu TE flattes.
Il *ou* elle SE flatte.
Nous NOUS flattons.
Vous VOUS flattez.
Ils *ou* elles SE flattent.

IMPARFAIT.

Je ME flattais.
Tu TE flattais.
Il *ou* elle SE flattait.
Nous NOUS flattions.
Vous VOUS flattiez.
Ils *ou* elles SE flattaient.

PASSÉ DÉFINI.

Je ME flattai.
Tu TE flattas.
Il *ou* elle SE flatta.
Nous NOUS flattâmes.
Vous VOUS flattâtes.
Ils *ou* elles SE flattèrent.

PASSÉ INDÉFINI.

Je ME suis flatté *ou* flattée.
Tu T'es flatté *ou* flattée.
Il s'est flatté *ou* elle s'est flattée.
Nous NOUS sommes flattés *ou* flattées.
Vous VOUS êtes flattés *ou* flattées.
Ils SE sont flattés *ou* elles SE sont flattées.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Je ME fus flatté *ou* flattée.
Tu TE fus flatté *ou* flattée.
Il SE fut flatté *ou* elle SE fut flattée.
Nous NOUS fûmes flattés *ou* flattées.
Vous VOUS fûtes flattés *ou* flattées.
Ils SE furent flattés *ou* elles SE furent flattées.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Je M'étais flatté *ou* flattée.
Tu T'étais flatté *ou* flattée.
Il s'était flatté *ou* elle s'était flattée.
Nous NOUS étions flattés *ou* flattées.
Vous VOUS étiez flattés *ou* flattées.
Ils s'étaient flattés *ou* elles s'étaient flattées.

FUTUR.

Je ME flatterai.
Tu TE flatteras.
Il *ou* elle SE flattera.
Nous NOUS flatterons.
Vous VOUS flatterez.
Ils *ou* elles SE flatteront.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Je ME serai flatté *ou* flattée.
Tu TE seras flatté *ou* flattée.
Il SE sera flatté *ou* elle SE sera flattée.
Nous NOUS serons flattés *ou* flattées.
Vous VOUS serez flattés *ou* flattées.
Ils SE seront flattés *ou* elles SE seront flattées.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Je ME flatterais.
Tu TE flatterais.
Il *ou* elle SE flatterait.
Nous NOUS flatterions.
Vous VOUS flatteriez.
Ils *ou* elles SE flatteraient.

PASSÉ.

Je ME serais flatté *ou* flattée.
Tu TE serais flatté *ou* flattée.
Il SE serait flatté *ou* elle SE serait flattée.
Nous NOUS serions flattés *ou* flattées.
Vous VOUS seriez flattés *ou* flattées.
Ils SE seraient flattés *ou* elles SE seraient flattées.

DEUXIÈME PASSÉ.

Je ME fusse flatté *ou* flattée.
Tu TE fusses flatté *ou* flattée.
Il SE fût flatté *ou* elle SE fût flattée.
Nous NOUS fussions flattés *ou* flattées.
Vous VOUS fussiez flattés *ou* flattées.
Ils SE fussent flattés *ou* elles SE fussent flattées.

IMPÉRATIF.

Flatte-TOI.
Flattons-NOUS.
Flattez-VOUS.

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que je ME flatte.
Que tu TE flattes.
Qu'il *ou* qu'elle SE flatte.
Que nous NOUS flattions.
Que vous VOUS flattiez.
Qu'ils *ou* qu'elles SE flattent.

IMPARFAIT.

Que je ME flattasse.
Que tu TE flattasses.
Qu'il *ou* qu'elle SE flattât.
Que nous NOUS flattassions.
Que vous VOUS flattassiez.
Qu'ils *ou* qu'elles SE flattassent.

PASSÉ.

Que je ME sois flatté *ou* flattée.
Que tu TE sois flatté ou flattée.
Qu'il SE soit flatté *ou* qu'elle SE soit flattée.
Que nous NOUS soyons flattés *ou* flattées.
Que vous VOUS soyez flattés *ou* flattées.
Qu'ils SE soient flattés *ou* qu'elles SE soient flattées.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que je ME fusse flatté *ou* flattée.
Que tu TE fusses flatté ou flattée.
Qu'il SE fût flatté *ou* qu'elle SE fût flattée.
Que nous NOUS fussions flattés *ou* flattées.
Que vous VOUS fussiez flattés *ou* flattées.
Qu'ils SE fussent flattés ou qu'elles SE fussent flattées.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Se flatter.

PASSÉ.

S'être flatté *ou* flattée.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Se flattant.

PASSÉ.

Flatté *ou* flattée, s'étant flatté *ou* flattée.

Faites conjuguer :

Se *préjudicier*, se *convenir*, *s'apercevoir*, se *rire*, se *déplaire*, se *nuire*, *s'écrire*.

CONJUGAISON DES VERBES UNIPERSONNELS OU IMPERSONNELS.

Ces verbes font partie des quatre conjugaisons, c'est-à-dire que les uns se conjuguent sur CHANTER : *il importe, il gèle ;* et les autres sur FINIR, RECEVOIR ou RENDRE : *il s'agit, il pleut, il fait froid*, etc.

Mais tu remarqueras que quelques-uns prennent l'auxiliaire *être*, comme il *est* résulté, il *est* convenu, il *s'est* agi.

MODÈLE DES VERBES UNIPERSONNELS.

PLEUVOIR.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Il pleut.

IMPARFAIT.

Il pleuvait.

PASSÉ DÉFINI.

Il plut.

PASSÉ INDÉFINI.

Il a plu.

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Il eut plu.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Il avait plu.

FUTUR.

Il pleuvra.

FUTUR ANTÉRIEUR.

Il aura plu.

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Il pleuvrait.

PASSÉ.

Il aurait plu.

DEUXIÈME PASSÉ.

Il eût plu.
(*Point d'*IMPÉRATIF.)

SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Qu'il pleuve.

IMPARFAIT.

Qu'il plût.

PASSÉ.

Qu'il ait plu.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Qu'il eût plu.

INFINITIF.

PRÉSENT.

Pleuvoir.

PASSÉ.

Avoir plu.

PARTICIPE.

PRÉSENT.

Pleuvant

PASSÉ.

Plu.

VERBES IRRÉGULIERS.

Les verbes *irréguliers* sont ceux qui ne suivent pas dans leurs divers changements ou inflexions le verbe-modèle de leur conjugaison ; l'usage seul apprend à les conjuguer. Avec le secours du tableau suivant, nous finirons par vaincre les difficultés que ces verbes présentent.

PRINCIPAUX TEMPS DES VERBES IRRÉGULIERS.

PRÉSENT DE L'INFINITIF.	PARTICIPE PRÉSENT.	PARTICIPE PASSÉ.	PRÉSENT DE L'INDICATIF.	PASSÉ DÉFINI.	FUTUR.
PREMIÈRE CONJUGAISON.					
Aller.	Allant.	Allé.	Je vais *.	J'allai.	J'irai.
Envoyer.	Envoyant.	Envoyé.	J'envoie.	J'envoyai.	J'enverrai.
* Tu vas, il va, nous allons, vous allez, ils vont.					
DEUXIÈME CONJUGAISON.					
Acquérir.	Acquérant.	Acquis.	J'acquiers.	J'acquis.	J'acquerrai.
Bouillir.	Bouillant.	Bouilli.	Je bous.	Je bouillis.	Je bouillirai.
Courir.	Courant.	Couru.	Je cours.	Je courus.	Je courrai.
Cueillir.	Cueillant.	Cueilli.	Je cueille.	Je cueillis.	Je cueillerai.
Dormir.	Dormant.	Dormi.	Je dors.	Je dormis.	Je dormirai.
Faillir.	Faillant.	Failli.	Je faux.	Je faillis.	Je faillirai.
Fuir.	Fuyant.	Fui.	Je fuis.	Je fuis	Je fuirai.
Mentir.	Mentant	Menti.	Je mens.	Je mentis.	Je mentirai.
Mourir.	Mourant.	Mort.	Je meurs.	Je mourus.	Je mourrai.
Offrir.	Offrant.	Offert	J'offre.	J'offris.	J'offrirai.
Partir.	Partant.	Parti.	Je pars.	Je partis.	Je partirai.
Saillir.	Saillant.	Sailli.	Il saille.	Il saillit.	Il saillera ou saillira.
Servir.	Servant.	Servi.	Je sers.	Je servis.	Je servirai.
Tenir.	Tenant.	Tenu.	Je tiens.	Je tins.	Je tiendrai.
Tressaillir.	Tressaillant	Tressailli.	Je tressaille.	Je tressaillis.	Je tressaillirai
Vêtir.	Vêtant.	Vêtu.	Je vêts.	Je vêtis.	Je vêtirai.
TROISIÈME CONJUGAISON.					
Déchoir.		Déchu.	Je déchois.	Je déchus.	Je décherrai.
Échoir.	Échéant.	Échu.	Il échoit.	Il échut.	Il écherra.
Falloir.		Fallu.	Il faut.	Il fallut.	Il faudra.
Mouvoir.	Mouvant.	Mû.	Je meus.	Je mus.	Je mouvrai.
Pleuvoir.	Pleuvant.	Plu.	Il pleut.	Il plut.	Il pleuvra.
Pourvoir.	Pourvoyant.	Pourvu.	Je pourvois.	Je pourvus.	Je pourvoirai.
Pouvoir.	Pouvant.	Pu.	Je peux ou je puis *.	Je pus.	Je pourrai.
S'asseoir.	S'asseyant.	Assis.	Je m'assieds	Je m'assis.	Je m'assiérai.
Savoir.	Sachant.	Su.	Je sais.	Je sus.	Je saurai.
Surseoir.		Sursis.	Je sursois.	Je sursis.	Je surseoirai.
Valoir.	Valant.	Valu.	Je vaux.	Je valus.	Je vaudrai.
Voir.	Voyant.	Vu.	Je vois.	Je vis.	Je verrai.
Vouloir.	Voulant.	Voulu.	Je veux.	Je voulus.	Je voudrai.
* Tu peux, il peut, nous pouvons, vous pouvez, ils peuvent.					
QUATRIÈME CONJUGAISON.					
Absoudre.	Absolvant.	Absous.	J'absous.		J'absoudrai.
Battre.	Battant.	Battu.	Je bats.	Je battis.	Je battrai.
Boire.	Buvant.	Bu.	Je bois.	Je bus.	Je boirai.
Braire.			Il brait.		Il braira.
Clore.		Clos.	Je clos.		Je clorai.
Conclure.	Concluant.	Conclu.	Je conclus.	Je conclus.	Je conclurai.
Confire.	Confisant.	Confit.	Je confis.	Je confis.	Je confirai.
Coudre.	Cousant.	Cousu.	Je couds.	Je cousis.	Je coudrai.
Craindre.	Craignant.	Craint.	Je crains.	Je craignis.	Je craindrai.
Croire.	Croyant.	Cru.	Je crois.	Je crus.	Je croirai.
Croître.	Croissant.	Crû.	Je croîs.	Je crûs.	Je croîtrai.
Dire.	Disant.	Dit.	Je dis.	Je dis.	Je dirai.
Écrire.	Écrivant.	Écrit.	J'écris.	J'écrivis.	J'écrirai.
Exclure.	Excluant.	Exclu.	J'exclus.	J'exclus.	J'exclurai.
Faire.	Faisant.	Fait.	Je fais.	Je fis.	Je ferai.
Joindre.	Joignant.	Joint.	Je joins.	Je joignis.	Je joindrai.
Lire.	Lisant.	Lu.	Je lis.	Je lus.	Je lirai.
Luire.	Luisant.	Lui.	Je luis.		Je luirai.
Maudire.	Maudissant.	Maudit.	Je maudis.	Je maudis.	Je maudirai.
Mettre.	Mettant.	Mis.	Je mets.	Je mis.	Je mettrai.
Moudre.	Moulant.	Moulu.	Je mouds.	Je moulus.	Je moudrai.
Naître.	Naissant.	Né.	Je nais.	Je naquis.	Je naîtrai.
Nuire.	Nuisant.	Nui.	Je nuis.	Je nuisis.	Je nuirai.
Prendre.	Prenant.	Pris.	Je prends.	Je pris.	Je prendrai.
Répondre.	Répondant.	Répondu.	Je réponds.	Je répondis.	Je répondrai.
Résoudre.	Résolvant.	Résolu. Résous.	Je résous.	Je résolus.	Je résoudrai.
Rire.	Riant.	Ri.	Je ris.	Je ris.	Je rirai.
Rompre.	Rompant.	Rompu.	Je romps.	Je rompis.	Je romprai.
Suffire.	Suffisant.	Suffi	Je suffis.	Je suffis.	Je suffirai.
Suivre.	Suivant.	Suivi.	Je suis.	Je suivis.	Je suivrai.
Traire.	Trayant.	Trait.	Je trais.		Je trairai.
Vaincre.	Vainquant.	Vaincu.	Je vaincs.	Je vainquis.	Je vaincrai.
Vivre.	Vivant.	Vécu.	Je vis.	Je vécus.	Je vivrai.

Note. J'omets les verbes *composés*, parce qu'ils suivent la conjugaison de leurs *simples* ; par exemple, les composés *promettre*, *admettre*, etc., se conjuguent comme le verbe simple *mettre*.

Dictez l'INFINITIF, l'enfant écrira le FUTUR.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Courir.	Je courrai, tu courras, etc.
Faire.	Je ferai, tu feras, etc.
Savoir.	Je saurai, tu sauras, etc.
Tenir.	Je tiendrai, tu tiendras, etc.
Cueillir.	Je cueillerai, tu cueilleras, etc.
Mourir.	Je mourrai, tu mourras, etc.

Dictez le PARTICIPE PRÉSENT, l'enfant écrira le PRÉSENT DU SUBJONCTIF.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Devant.	Que je doive, que tu doives, etc.
Voulant.	Que je veuille, que tu veuilles, etc.
Allant.	Que j'aille, que tu ailles, etc.

Dictez la première PERSONNE, l'enfant finira le TEMPS.

LA MÈRE.	L'ENFANT.
Je bois.	Tu bois, il boit, nous *buvons*, vous *buvez*, ils boivent.
Je fais.	Tu fais, il fait, nous faisons, vous *faites*, ils *font*.
Je dois.	Tu dois, il doit, nous *devons*, vous *devez*, ils doivent.
Que je doive.	Que tu doives, qu'il doive, que nous *devions*, que vous *deviez*, qu'ils doivent.

Continuez cet exercice sur les autres verbes du tableau.

LES QUATRE CONJUGAISONS SOUS LA FORME INTERROGATIVE.

Le pronom personnel, dans le langage interrogatif, se place après le verbe, si c'est un temps *simple*, et entre l'auxiliaire et le participe, si c'est un temps *composé*.

Mais il ne faut pas négliger de le joindre au verbe par un trait d'union.

Les modèles suivants te seront très-utiles; étudions-les ensemble, et tu me les réciteras.

INDICATIF.

PRÉSENT.

Aimé-je?	Finis-je?
Aimes-tu?	Finis-tu?
Aime-t-il?	Finit-il?
Aimons-nous?	Finissons-nous?
Aimez-vous?	Finissez-vous?
Aiment-ils?	Finissent-ils?

IMPARFAIT.

Aimais-je?	Finissais-je?
Aimais-tu?	Finissais-tu?
Aimait-il?	Finissait-il?
Aimions-nous?	Finissions-nous?
Aimiez-vous?	Finissiez-vous?
Aimaient-ils?	Finissaient-ils?

PASSÉ DÉFINI.

Aimai-je?	Finis-je?
Aimas-tu?	Finis-tu?
Aima-t-il?	Finit-il?
Aimâmes-nous?	Finîmes-nous?
Aimâtes-vous?	Finîtes-vous?
Aimèrent-ils?	Finirent-ils?

PASSÉ INDÉFINI.

Ai-je aimé?	Ai-je fini?
As-tu aimé?	As-tu fini?
A-t-il aimé?	A-t-il fini?
Avons-nous aimé?	Avons-nous fini?
Avez-vous aimé?	Avez-vous fini?
Ont-ils aimé?	Ont-ils fini?

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Eus-je aimé?	Eus-je fini?
Eus-tu aimé?	Eus-tu fini?
Eut-il aimé?	Eut-il fini?
Eûmes-nous aimé?	Eûmes-nous fini?
Eûtes-vous aimé?	Eûtes-vous fini?
Eurent-ils aimé?	Eurent-ils fini?

PLUS-QUE-PARFAIT.

Avais-je aimé?	Avais-je fini?
Avais-tu aimé?	Avais-tu fini?
Avait-il aimé?	Avait-il fini?
Avions-nous aimé?	Avions-nous fini?
Aviez-vous aimé?	Aviez-vous fini?
Avaient-ils aimé?	Avaient-ils fini?

FUTUR.

Aimerai-je?	Finirai-je?
Aimeras-tu?	Finiras-tu?
Aimera-t-il?	Finira-t-il?
Aimerons-nous?	Finirons-nous?
Aimerez-vous?	Finirez-vous?
Aimeront-ils?	Finiront-ils?

FUTUR ANTÉRIEUR.

Aurai-je aimé?	Aurai-je fini?
Auras-tu aimé?	Auras-tu fini?
Aura-t-il aimé?	Aura-t-il fini?
Aurons-nous aimé?	Aurons-nous fini?
Aurez-vous aimé?	Aurez-vous fini?
Auront-ils aimé?	Auront-ils fini?

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Aimerais-je?	Finirais-je?
Aimerais-tu?	Finirais-tu?
Aimerait-il?	Finirait-il?
Aimerions-nous?	Finirions-nous?
Aimeriez-vous?	Finiriez-vous?
Aimeraient-ils?	Finiraient-ils?

PASSÉ.

Aurais-je aimé?	Aurais-je fini?
Aurais-tu aimé?	Aurais-tu fini?
Aurait-il aimé?	Aurait-il fini?
Aurions-nous aimé?	Aurions-nous fini?
Auriez-vous aimé?	Auriez-vous fini?
Auraient-ils aimé?	Auraient-ils fini?

DEUXIÈME PASSÉ.

Eussé-je aimé?	Eussé-je fini?
Eusses-tu aimé?	Eusses-tu fini?
Eût-il aimé?	Eût-il fini?
Eussions-nous aimé?	Eussions-nous fini?
Eussiez-vous aimé?	Eussiez-vous fini?
Eussent-ils aimé?	Eussent-ils fini?

INDICATIF.

PRÉSENT.

Reçois-je?	
Reçois-tu?	Rends-tu?
Reçoit-il?	Rend-il?
Recevons-nous?	Rendons-nous?
Recevez-vous?	Rendez-vous?
Reçoivent-ils?	Rendent-ils?

IMPARFAIT.

Recevais-je ?	Rendais-je?
Recevais-tu?	Rendais-tu?
Recevait-il?	Rendait-il?
Recevions-nous?	Rendions-nous?
Receviez-vous?	Rendiez-vous?
Recevaient-ils?	Rendaient-ils?

PASSÉ DÉFINI.

Reçus-je?	Rendis-je?
Reçus-tu ?	Rendis-tu?
Reçut-il?	Rendit-il?
Reçûmes-nous?	Rendîmes-nous?
Reçûtes-vous?	Rendîtes-vous?
Reçurent-ils?	Rendirent-ils?

PASSÉ INDÉFINI.

Ai-je reçu?	Ai-je rendu?
As-tu reçu?	As-tu rendu?
A-t-il reçu?	A-t-il rendu?
Avons-nous reçu?	Avons-nous rendu?
Avez-vous reçu?	Avez-vous rendu?
Ont-ils reçu?	Ont-ils rendu?

PASSÉ ANTÉRIEUR.

Eus-je reçu?	Eus-je rendu?
Eus-tu reçu?	Eus-tu rendu?
Eut-il reçu?	Eut-il rendu?
Eûmes-nous reçu?	Eûmes-nous rendu?
Eûtes-vous reçu?	Eûtes-vous rendu?
Eurent-ils reçu?	Eurent-ils rendu?

PLUS-QUE-PARFAIT.

Avais-je reçu?	Avais-je rendu?
Avais-tu reçu?	Avais-tu rendu?
Avait-il reçu?	Avait-il rendu?
Avions-nous reçu?	Avions-nous rendu?
Aviez-vous reçu?	Aviez-vous rendu?
Avaient-ils reçu?	Avaient-ils rendu?

FUTUR.

Recevrai-je?	Rendrai-je?
Recevras-tu?	Rendras-tu?
Recevra-t-il?	Rendra-t-il?
Recevrons-nous?	Rendrons-nous?
Recevrez-vous?	Rendrez-vous?
Recevront-ils?	Rendront-ils?

FUTUR ANTÉRIEUR.

Aurai-je reçu?	Aurai-je rendu?
Auras-tu reçu?	Auras-tu rendu?
Aura-t-il reçu?	Aura-t-il rendu?
Aurons-nous reçu?	Aurons-nous rendu?
Aurez-vous reçu?	Aurez-vous rendu?
Auront-ils reçu?	Auront-ils rendu?

CONDITIONNEL.

PRÉSENT.

Recevrais-je?	Rendrais-je?
Recevrais-tu?	Rendrais-tu?
Recevrait-il?	Rendrait-il?
Recevrions-nous?	Rendrions-nous?
Recevriez-vous?	Rendriez-vous?
Recevraient-ils?	Rendraient-ils?

PASSÉ.

Aurais-je reçu?	Aurais-je rendu?
Aurais-tu reçu?	Aurais-tu rendu?
Aurait-il reçu?	Aurait-il rendu?
Aurions-nous reçu?	Aurions-nous rendu?
Auriez-vous reçu?	Auriez-vous rendu?
Auraient-ils reçu?	Auraient-ils rendu?

DEUXIÈME PASSÉ.

Eussé-je reçu?	Eussé-je rendu?
Eusses-tu reçu?	Eusses-tu rendu?
Eût-il reçu?	Eût-il rendu?
Eussions-nous reçu?	Eussions-nous rendu?
Eussiez-vous reçu?	Eussiez-vous rendu?
Eussent-ils reçu?	Eussent-ils rendu?

Telle est la conjugaison interrogative; mais il faut que tu saches que certaines personnes de quelques verbes ne s'emploient pas interrogativement, parce qu'elles blesseraient l'euphonie.

L'usage te servira de guide à cet égard.





GRAMMAIRE — DIX-NEUVIÈME LEÇON

ANALYSE.

On distingue deux sortes d'analyses : l'*analyse grammaticale* et l'*analyse logique*. L'*analyse grammaticale* consiste à classer les mots d'une phrase selon la dénomination, le genre, le nombre.

Voici un exemple d'analyse grammaticale :

Les méchants sont des malades qui ne veulent pas guérir.

LES *Article simple*; au masculin et au pluriel, parce qu'il détermine le substantif *méchants*, qui est au masculin et au pluriel.

MÉCHANTS *Substantif commun* dans ce cas, parce qu'il convient à toute une classe de personnes; *masculin*, parce qu'il désigne des hommes; *pluriel*, parce qu'il indique plusieurs êtres.

SONT *Verbe substantif*, parce qu'il exprime l'existence; *pluriel*, parce qu'il se rapporte à *méchants* qui est au pluriel; de la *troisième personne*, parce qu'on parle *de quelqu'un; présent*, parce qu'il exprime que les méchants *sont* actuellement; du *mode indicatif*, parce qu'il affirme d'une manière absolue.

DES *Article composé* mis pour *de les* (le reste comme l'article *les*.)

MALADES (Même analyse que pour *méchants*.)

QUI *Pronom* (lesquels), parce qu'il tient la place de *malades; relatif*, parce qu'il est immédiatement précédé du mot qu'il représente, et qu'il entretient un rapport entre ce mot et le verbe suivant.

NE PAS *Négations* qui modifient le verbe négativement.

VEULENT *Verbe*, parce qu'il exprime une action; *actif*, parce qu'on peut dire *vouloir quelque chose*; de la *troisième conjugaison*, parce qu'il est terminé en *oir* à l'infinitif. (Pour le reste, même analyse que pour *sont*.)

GUÉRIR. *Verbe*, parce qu'il exprime une action; *neutre* dans ce cas, parce qu'il n'exprime pas une action exercée sur une personne ou sur une chose; *infinitif*, parce qu'il l'exprime sans désignation de temps ni de personne; de la *deuxième conjugaison*, parce qu'il est terminé en *ir*.

PHRASES A ANALYSER.

L'art de parler n'est au fond que l'art de persuader.

Parler, c'est penser tout haut : pour quelques-uns, ce n'est que faire du bruit.

Celui qui ne pense pas ne sait pas non plus profiter des pensées des autres.

Il est rare que le malheur ne nous donne pas tort : Si j'avais fait autrement! dit-on.

Bien souvent, pour corriger son sort, il n'eût fallu que se corriger soi-même.

La nature vous a donné de grands moyens, et la paresse vous empêche de les faire valoir; ami, réveillez-vous, vous dormez sur un trésor.

(Mme Cécile Fée, *Pensées*.)

ANALYSE LOGIQUE.

L'analyse logique considère les mots selon le rôle qu'ils jouent dans l'expression de la pensée.

Nous avons dit au commencement de notre Grammaire qu'une phrase était un assemblage de mots qui forment un sens complet.

Toute phrase est une *proposition*, c'est-à-dire qu'elle est l'expression d'un jugement. Ainsi, quand tu dis : *Dieu est bon*, c'est comme *si* tu disais : *Je pense ou je juge que Dieu est bon.*

Il y a deux espèces de propositions : la *principale* et l'*incidente*.

La proposition *principale* est celle qui occupe le premier rang dans la pensée.

La proposition *incidente* achève l'idée commencée par la proposition principale, aussi en est-elle le complément.

L'univers est un temple (*proposition principale*) *où siège l'Éternel* (*proposition incidente.*)

L'esprit se peint dans la parole *qui en est l'image.*

La proposition contient trois parties essentielles : le *sujet*, le *verbe* et l'*attribut*, c'est-à-dire la qualité; dans cette phrase : *Dieu est bon ; Dieu* est le sujet; *est*, le verbe; *bon*, l'attribut.

Souvent, c'est-à-dire chaque fois qu'on emploie un autre verbe que le verbe *être*, le verbe et l'attribut ne forment qu'un seul mot; en disant :

Le soleil brille,

c'est comme si l'on disait : *Le soleil est brillant.*

Les talents procurent l'indépendance.

Les *talents sont procurant* l'indépendance.

DU SUJET.

Le *sujet* est le mot principal d'une proposition; c'est ordinairement l'être qui agit, ou qui souffre l'action du verbe passif. Tu le reconnaîtras facilement, car il répond à la question qui est-ce qui (pour les personnes) et qu'est-ce qui (pour les choses.)

Nous mettons du luxe jusque dans notre misère.

Qui est-ce qui met du luxe? *Nous.*

La modération des désirs enrichit.

Qu'est-ce qui enrichit? *La modération des désirs.*

Les mots qui peuvent être le *sujet* de la proposition sont :

Un substantif. . . . . Le *soleil* brille,
Un pronom. . . . . . *Il* nous éclaire.
Un infinitif. . . . . . *Promettre* est un,
Tenir est un autre.

Les mots qui peuvent être l'*attribut* de la proposition sont :

Un adjectif . . . . . . Dieu est *bon.*
Un participe. . . . . . Je suis *pris.*
Un substantif. . . . . Vous êtes le *maître.*
Un verbe. . . . . Souffler n'est pas *jouer.*

La phrase ou proposition peut avoir deux sujets.

LE SOLEIL ET LES ÉTOILES *brillent*,

Alors le *sujet* est composé; ou deux attributs :

Le soleil est *brillant* et *chaud*,

Alors l'*attribut* est *composé.*

Le sujet et l'attribut sont souvent accompagnés de mots qui les modifient; alors on les appelle *modifiés* :

Les gens HEUREUX sont RAREMENT *gais.*

Tu vois que le sujet les *gens* est modifié par l'adjectif *heureux*, et l'attribut *gais* par l'adverbe *rarement.* Il ne faut pas confondre le *sujet* ou l'*attribut grammatical*, avec le *sujet* ou l'*attribut logique.* Dans la phrase ci-dessus, par exemple, les *gens* est le sujet grammatical, c'est-à-dire le mot auquel se rapporte le verbe; et les *gens heureux* le sujet logique, c'est-à-dire celui qui se rapporte au sens de la phrase; de même *gais* est l'*attribut grammatical; rarement gais*, l'*attribut logique.*

Les trois parties secondaires de la proposition sont : le *complément direct*, le *complément indirect* et le *déterminatif.*

Ces parties sont ainsi nommées parce qu'elles complètent ou déterminent le sens de la phrase.

DU COMPLÉMENT.

Maman lit. Tu vois que cette petite phrase forme un sens qui paraît complet. Cependant elle peut recevoir une addition qui la rende plus précise, comme :

Maman lit UNE LETTRE.

Cette addition *une lettre* s'appelle *complément direct*, parce qu'en effet il complète le sens du verbe; on peut lui en adjoindre un autre, comme :

Maman lit une lettre DE MON ONCLE.

De mon oncle s'appelle *complément indirect*, parce qu'il ne se rattache au verbe qu'indirectement au moyen d'une préposition.

Le complément direct répond à la question *qui?* pour les personnes, ou *quoi?* pour les choses.

EXEMPLES.

César vainquit Pompée.

QUI EST-CE QUI *vainquit ?* — *César* (sujet). QUI? — *Pompée* (complément direct).

Il pratique la vertu.

QUI EST-CE QUI *pratique?* — *Il* (lui) (sujet). IL PRATIQUE QUOI? — *la vertu* (complément direct.)

Le *complément indirect* est précédé d'une préposition; il répond aux questions A QUI? A QUOI? DE QUI? DE QUOI? PAR QUI? PAR QUOI? POUR QUI? POUR QUOI?

EXEMPLES.

Je suis content (*de qui*) de vous.
Il sort (*de quoi*) de sa chambre.
J'écris (*à qui*) à mon père.
Je pourvois (*à quoi*) à vos besoins.
Il sera récompensé (*par qui*) par son maître.
Cet arbre est brisé (*par quoi*) par la foudre.
Je rapporte un gâteau (*pour qui*) pour toi.

OBSERVATION. — Tous les verbes ont un *sujet*, mais il n'y a que les verbes actifs qui puissent avoir un *complément direct.*

Les autres verbes n'ont que des compléments indirects.

DU DÉTERMINATIF.

Le *déterminatif* est une expression ou phrase adverbiale qui détermine le sens du verbe en y ajoutant quelque circonstance de temps, de lieu, de manière, de quantité, de motif, de moyen, de condition ou d'opposition. Les déterminatifs répondent aux questions : QUAND ? OU ? COMMENT ? COMBIEN ? POURQUOI ? DANS QUEL CAS ? MALGRÉ QUOI ?

EXEMPLES.

Sujet.	Verbe.		Déterminatif.
Je	répondrai	(*quand*)	dans quelques jours.
J'	irai	(*où*)	chez mon père.
Tu	parles	(*comment*)	sans réfléchir.
Je	travaille	(*pourquoi*)	pour être utile.
Je	partirai	(*dans quel cas*)	si je me porte bien.

Les déterminatifs comme les compléments indirects sont presque toujours précédés d'une préposition, c'est pourquoi les uns et les autres sont aussi appelés *compléments de prépositions ;* quelquefois le complément se compose d'un adverbe simple ou composé, alors on le nomme *complément adverbial*.

EXEMPLES.

Il agit *sagement*.
Il parle *poliment*.
Tu cours *vite*.
Elle m'interrompt *sans cesse*.

SUJET ET VERBE SOUS-ENTENDUS.

Il y a certaines phrases où le sujet est sous-entendu, comme dans les phrases où le verbe est à l'*impératif : Laissez-moi*, (*vous*) laissez-moi.

(VOUS) *Cieux, écoutez ma voix !* (TOI) *terre, prête l'oreille !*

Il y en a d'autres où le verbe est sous-entendu, comme : *Mon frère est gai ; ma sœur, sérieuse*.

Ces phrases s'appellent *elliptiques*.

Quand les mots d'une phrase sont rangés dans l'ordre de la construction logique, cette phrase est directe, qu'elle soit plus ou moins complète, plus ou moins modifiée dans ses parties.

CONSTRUCTION LOGIQUE.

Sujet,	verbe avec attribut,	comp. direct,	comp. indirect,	déterminatif.
Paul	écrit (*est écrivant*)	sa leçon	de grammaire	avec application.

Tu vois que tu pourrais retrancher, l'une après l'autre, chacune des parties de la phrase moins le verbe, en commençant par la dernière ; il resterait toujours une phrase directe.

Chaque partie de cette phrase pourrait être modifiée, dans

le *sujet* : le gentil petit Paul
le *verbe* : écrit proprement
le *comp. dir.* : une ennuyeuse leçon
le *comp. indir.* : de grammaire française
le *déterminatif* : avec la plus grande application,

sans que la phrase cessât d'être directe. Seulement ce ne serait plus une phrase simple.

La *construction grammaticale* ne suit pas toujours la construction logique ; ainsi dans les phrases interrogatives et dans quelques autres, le sujet se trouve après le verbe : viens-*tu ?* irez-*vous ?* peut-être le fera-t-*il*.

Dans des cas analogues le complément précède le verbe : *que dites-vous ?* pour : *vous dites quelle chose ?* On dit aussi *il* vous *attend*, pour *il attend* vous.

On appelle *phrase inverse* celle où les mots ne se présentent pas dans l'ordre de la construction logique. Si, par exemple, je te demandais le *sujet* de cette phrase :

Avec le printemps reviennent les fleurs,

tu risquerais fort de te tromper en le cherchant au commencement de la phrase ; il faut donc appliquer nos questions pour ne pas tomber dans quelque méprise.

Qu'est-ce qui revient ? — les fleurs (*sujet*).
Que font-elles ? — (elles) reviennent (*verbe*).
Avec quoi ? — avec le printemps (*complément indirect*).

RÉCAPITULATION.

Il ne nous reste plus qu'à bien nous rappeler ce que nous avons appris pour être en état de faire l'analyse d'une phrase. Essayons de le résumer.

Nous avons vu qu'il y a *dix* espèces de mots ou *parties du discours*, qui se divisent en mots *variables* et en mots *invariables*.

Parmi les mots variables, les substantifs, les articles et les adjectifs sont susceptibles de *genre* et de *nombre ;* les pronoms, de *genre*, de *nombre* et de *personne ;* les verbes, de *nombre*, de *personne*, de *temps* et de *mode*.

— Le SUBSTANTIF est toujours *sujet* d'un verbe, ou bien *complément* d'un verbe ou d'une préposition.

— L'ADJECTIF *détermine* ou *qualifie* toujours un

substantif; il s'accorde en genre et en nombre avec ce substantif.

— Le PRONOM, comme le substantif, est *sujet* ou *complément;* comme l'adjectif, il s'accorde en genre et en nombre avec le nom qu'il représente.

— Le VERBE exprime l'*action*, l'*existence* ou la *possession*. Il est *actif, neutre, passif, pronominal* ou *unipersonnel, régulier* ou *irrégulier*.

L'ADVERBE ajoute toujours à la signification d'un adjectif, d'un verbe ou d'un autre adverbe.

— La PRÉPOSITION a toujours un complément.

— La CONJONCTION lie toujours un mot à un autre mot, ou une phrase à une autre phrase.

— L'INTERJECTION forme, pour ainsi dire, un sens complet, en exprimant, à elle seule, un mouvement de l'âme: la joie, la douleur, l'étonnement, etc.

Voyons maintenant si tu analyseras bien quelques-unes des phrases suivantes.

Le monde est l'école des grands enfants.

On demande pourquoi la jeunesse est si confiante: c'est que tout paraît possible à qui n'a encore rien essayé.

Il est beau d'avouer une faute; mais trop de gens croient que cela dispense de la réparer.

L'étude est à l'esprit ce que la gymnastique est au corps: non-seulement par l'étude on devient heureux, mais on devient utile.

Plus on sait, plus on veut savoir.

Il faut mesurer le mérite d'une louange au mérite de celui qui la donne.

Le souvenir d'une bonne action en prépare une nouvelle.

Il n'est pas bon de tout voir, de tout entendre, de tout dire.

Toute faute est un défaut de jugement.

Être au-dessus de soi-même, c'est le seul moyen d'être au-dessus des autres.

(Madame CÉCILE FÉE, *Pensées*.)

Tu analyses déjà très-bien. Maintenant nous pouvons nous occuper de la syntaxe. Ce mot nouveau pour toi signifie *construction, arrangement* des mots et des phrases, selon les règles de la grammaire.





CHAPITRE TROISIÈME.

GRAMMAIRE — VINGTIÈME LEÇON.

SYNTAXE.

DU NOMBRE.

Le pluriel, dans les noms, se marque par un *s*, mais il y a cinq exceptions que voici :

I.

Les noms terminés au *singulier* pas *s*, *z* ou *x*, ne changent pas au *pluriel*.

Le fil*s*.	Les fil*s*.
Le ne*z*.	Les ne*z*.
La voi*x*.	Les voi*x*.
Un avi*s*.	Des avi*s*.

Exemple :

Accueillez toujours un bon *avis*, car les bons *avis* sont rares.



II.

Les noms terminés au singulier par *eau* ou *eu* prennent un *x* au *pluriel*, excepté *bleu* qui fait *bleus*.

SINGULIER.	PLURIEL.
Le château.	Les château*x*.
Le bateau.	Les bateau*x*.
Un oiseau.	Des oiseau*x*.

L'*oiseau* qui charme le bocage,
Hélas ! ne chante pas toujours.

Les *oiseaux* étrangers ont un admirable plumage.

SINGULIER.	PLURIEL.
Le jeu.	Les jeu*x*.
Du feu.	Des feu*x*.
Un vœu.	Des vœu*x*.
Un aveu.	Des aveu*x*

La vie de l'homme ne tient qu'à un *cheveu*.
Il faut prendre l'occasion aux *cheveux*.

III.

Les noms en *al* au singulier ont le pluriel en *aux* :

Le maréch*al*.	Les maréch*aux*.
Le crist*al*.	Les crist*aux*.
Le chev*al*.	Les chev*aux*.
Le m*al*.	Les m*aux*.

Il faut se défier toujours de son *rival*.

Des *rivaux* vertueux souvent sont admirés.

Cependant on dit :

Des *avals*, des *bals*, des *régals*, des *carnavals*, des *cantals* (*fromages*), des *cals* (*durillons*), des *nopals* (*plantes*), des *pals* (*pieux*). Quelques noms d'animaux conservent aussi la terminaison en *al* au pluriel : des *chacals*, des *cervals*, etc.

IV.

Les substantifs en *ou* prennent un *s* au pluriel.

Un verrou, des verrous ; un fou, des fous.

Sont exceptés les sept mots suivants, qui font au pluriel : Des *bijoux*, des *cailloux*, des *choux*, des *genoux*, des *joujoux*, des *hiboux*, des *poux*.

V.

La plupart des substantifs en *ail* forment régulièrement leur pluriel :

Un éventail, des éventails ; un camail, des camails ; un portail, des portails.

Mais on dit au pluriel avec la terminaison en *aux* :

De l'ail, des *aulx* ;
Un bail, des b*aux* ;
Un bétail, des besti*aux* ;
Un émail, des ém*aux* ;
Un corail, des cor*aux* ;
Un soupirail, des soupir*aux* ;
Un ventail, des vent*aux* ;
Un vitrail, des vitr*aux*.

Il y a quatre substantifs qui ont un double pluriel ; ce sont *œil, aïeul, ciel, travail*, qui font :

PLURIEL RÉGULIER.	PLURIEL IRRÉGULIER.
OEils de bœuf, de bouillon.	*Yeux*, organes de la vue.
Aïeuls, les grands-pères.	*Aïeux*, les ancêtres.
Ciels de lit, de tableaux.	*Cieux*, le firmament.
Travails, poteaux, rapports.	*Travaux*, occupations.

Des *œils-de-bœuf* sont des espèces de fenêtres rondes ou ovales ; on dit aussi *œils*, de ces ronds que la graisse forme sur le bouillon. On appelle *œils de perdrix* une sorte d'œillet ou petit trou rond qui se fait en broderie.

Travails, poteaux où l'on attache les chevaux fougueux pour les ferrer. *Travails*, rapports ou comptes rendus par des commis à leurs chefs.

EXEMPLES.

Les *œils*-de-bœuf sont des fenêtres peu commodes.

Le bandeau de l'erreur aveugle tous les *yeux*.

J'ai encore mes deux *aïeuls* paternels et maternels.

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'*aïeux*.

Ce peintre réussit à merveille dans les *ciels*.

Naples est sous un des plus beaux *ciels* de l'Europe.

Que la terre est petite à qui la voit des *cieux* !

On a mis ce cheval dans les *travails*.

Ce commis a présenté plusieurs *travails* au ministre.

Les *travaux* de la campagne sont en pleine activité.

Dans les noms terminés en *ant* ou en *ent*, on peut retrancher le *t* au pluriel, quoiqu'il vaille mieux le conserver ; en tout cas, on doit toujours le laisser dans les noms d'une seule syllabe, *dents*, *gants*, etc.

SUBSTANTIFS COMPOSÉS.

Un *substantif* ou *nom composé* est une expression formée de plusieurs mots liés par un trait d'union, et qui équivalent à un seul nom ; comme *garde-manger* et *petit-maître*, qui ont à peu près la même signification que *buffet* et *fat*.

Quand un de ces mots est composé de deux substantifs ou d'un *substantif* et d'un *adjectif*, les deux mots prennent la marque du pluriel :

SINGULIER.	PLURIEL.
Un chou-fleur.	Des chou*x*-fleur*s*.
Un cerf-volant.	Des cerfs-volants.
Le chef-lieu.	Les chefs-lieu*x*.
Une plate-bande.	Des plates-bandes.
Un coffre-fort.	Des coffres-forts.

Sont exceptés :

1° Un ou des bec-figues.

Oiseau qui pique les *figues*, et non pas la figue.

Un appui-main, des appuis-main.

Petite baguette qui sert d'appui à la *main* droite des peintres.

Un ou des brèche-dents.

Une personne qui a une brèche dans les *dents*.

Un bain-marie, des bains-marie.

Bains inventés par une femme appelée *Marie*.

2° Un blanc-seing, des blanc-seings.

Des signatures en *blanc*.

Un terre-plein, des terre-pleins.

Des lieux pleins de terre. Ainsi tu ne pourrais mettre un s au mot *terre* sans blesser le bon sens.

Un chevau-léger, des chevau-légers.

Chevau sans *x* par abréviation.

Des grand'mères, des grand'messes.

Grand' au lieu de *grandes*, par euphonie.

Quand deux substantifs sont unis par une préposition exprimée ou sous-entendue, le premier substantif prend seul la marque du pluriel :

SINGULIER.	PLURIEL.
Un arc-en-ciel.	Des arc*s*-en-ciel.
Un ciel-de-lit.	Des ciel*s*-de-lit.
Un chef-d'œuvre.	Des chef*s*-d'œuvre.
Un hôtel-Dieu (*hôtel* de *Dieu*).	Des hôtel*s*-Dieu.

On excepte :

Pied-à-terre (logement où l'on a seulement un *pied à terre*).

Coq-à-l'âne (discours sans suite, où l'on passe du *coq à l'âne*).

Tête-à-tête (entrevues où l'on est seul à seul), qui ne prennent pas le signe du *pluriel*.

D'après ce qui précède, saurais-tu me dire pourquoi *char-à-bancs* et *serpent-à-sonnettes* prennent un *s* au singulier ?

— C'est qu'un char-à-bancs a plusieurs *bancs* et que les écailles du serpent-à-sonnettes font du bruit comme des *sonnettes*.

— Très-bien ! Ainsi tu vois que l'orthographe de cette espèce de substantifs se règle presque toujours sur la pensée. Continuons.

Lorsqu'un substantif est formé d'un *verbe* et d'un *substantif* (GARDE-FOU), ou d'un *mot invariable* et d'un *substantif* (AVANT-COUREUR), le substantif seul prend la marque du *pluriel*.

SINGULIER.	PLURIEL.
Un garde-fou.	Des garde-fou*s*.
Un avant-coureur.	Des avant-coureur*s*.

En général, les bons grammairiens recommandent de décomposer le mot, afin de soumettre l'orthographe à l'idée. Ainsi,

Un couvre-pieds (objet qui *couvre* les *pieds*),

Un serre-papiers (meuble où l'on *serre* les *papiers*),

Un essuie-mains (linge qui *essuie* les *mains*),

et autres s'écrivent avec un *s* au singulier comme au pluriel.

Mais

Des serre-tête (bonnets qui serrent la *tête*),

Des coupe-gorge (lieux où on vous *coupe* la *gorge*),

Des abat-jour (fenêtres qui abattent le *jour*),

Des tire-balle (instruments qui retirent la *balle* du fusil),

Des garde-vue, etc.,

ne reçoivent pas la marque du pluriel, car l'analyse prouve évidemment qu'il y a l'idée du singulier dans la pensée.

Les substantifs composés formés de mots invariables ne prennent point la marque du pluriel. On écrira donc au pluriel comme au singulier :

SINGULIER.	PLURIEL.
Un laissez-passer.	Des laissez-passer.
Un passe-passe.	Des passe-passe.
Un ouï-dire.	Des ouï-dire.
Un passe-partout.	Des passe-partout.
Un réveille-matin	Des réveille-matin.
Un pour-boire.	Des pour-boire.
L'après-midi.	Les après-midi.

ORTHOGRAPHE DES SUBSTANTIFS TIRÉS DES LANGUES ÉTRANGÈRES.

Les noms tirés des langues étrangères prennent la marque du *pluriel*, quand l'usage en a fait des mots français :

SINGULIER.	PLURIEL.
Un numéro.	Des numéro*s*.
Un duo.	Des duo*s*.
Un opéra.	Des opéra*s*.
Un pensum.	Des pensum*s*.
Un macaroni.	Des macaroni*s*.
Un tilbury.	Des tilbury*s*.

Ce fut Mazarin qui fit représenter à Paris les premiers *opéras*.

Mais tu écriras sans le signe du pluriel :

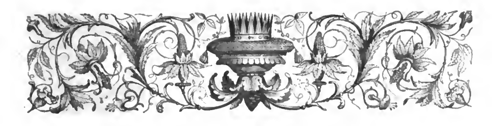
Des te deum, des post-scriptum, des ecce homo, des fac-simile, des auto-da-fé, des in-folio, des in-quarto et quelques autres que l'usage te fera connaître.

OBSERVATION.

Quelques mots gardent le *singulier* et le *pluriel* de la langue qui nous les a transmis. On dit :

SINGULIER.	PLURIEL.
Un lazzarone.	Des lazzaroni.
Un carbonaro.	Des carbonari.
Un penny.	Deux pence (*sous anglais*.
Un dilettante.	Des dilettanti.





GRAMMAIRE — VINGT ET UNIÈME LEÇON.

DU GENRE.

Il y a quelques substantifs qui changent de genre en changeant de nombre ou de signification, comme tu vas le voir.

ORGUE, DÉLICE, AMOUR sont masculins au singulier, et féminins au pluriel :

Un *bon orgue*, de *bonnes orgues ;*

Un *grand délice*, de *grandes délices ;*

Un *touchant amour*, de *touchantes amours.*

Mais alors le mot *amour* exprime l'attachement *que* deux époux ont l'un pour l'autre.

Si Demoustier a dit :

L'amour maternel
Est de *tous* les *amours* le seul qui soit réel,

— c'est qu'ici le substantif *amours* est pris dans un sens général.

AIGLE désignant des *enseignes militaires*, des *drapeaux*, est féminin, ainsi que la femelle de l'aigle :

Les *aigles romaines*, les *aigles autrichiennes*, l'*aigle impériale*. L'*aigle* est *pleine* de tendresse pour ses petits.

Dans tout autre cas, ce mot est masculin :

Du papier *grand aigle*, cet homme est *un aigle*. Le *grand aigle* de la Légion d'honneur.

COUPLE. Quand ce substantif renferme seulement une idée de *nombre*, il est féminin :

Une couple de vases, *une couple* de chapons.



Mais il est masculin en parlant de deux personnes unies par un sentiment d'amitié ou d'intérêt :

Un couple d'amis, *un couple* de fripons.

ENFANT est masculin quand il s'agit d'un garçon, et féminin quand il est question d'une petite fille.

Mais si ce mot est pris dans un sens général, il est essentiellement masculin :

Cette dame a perdu *tous* ses *enfants.*

FOUDRE au propre est féminin.

La foudre est tombée sur cet arbre.

Au figuré, ce substantif est des deux genres :

La *foudre vengeresse*, les *foudres vengeurs* de Jupiter ; un *foudre de guerre*, les *foudres lancés* par les papes.

GENS veut au féminin tous les qualificatifs qui précèdent, et au masculin tous ceux qui suivent :

Toutes les *bonnes* gens sont *indulgents.*

Cependant l'adjectif se met au masculin s'il ne précède pas immédiatement le mot *gens*. Ainsi tu écriras :

Tous CES gens-là, *quels* SONT CES gens-là ?

Tu le mettras encore au masculin si le mot *gens* ne peut se rapporter qu'à des hommes, comme gens *d'épée*, gens *de loi.*

Certains gens d'affaires intrigants.

Quels gens de mer courageux !

On dit aussi : *Tous* ces AIMABLES gens ; parce que l'adjectif qui précède immédiatement le mot *gens* a la même terminaison pour les deux genres.

ORGE est féminin au singulier comme au pluriel :

De *belles* orges, de l'orge *broyée.*

Mais ce mot est masculin dans les expressions, orge *perlé*, orge *mondé.*

PÂQUES est masculin s'il s'agit du jour de Pâques :

Pâques est *tardif* cette année.

Il est féminin dans tout autre cas :

Pâques *fleuries* (les Rameaux), Pâques *closes* (la Quasimodo), faire de *bonnes Pâques.*

Les Juifs mangent *la pâque* (dans ce sens il s'écrit sans *s*)

QUELQUE CHOSE. Les adjectifs qui se rapportent à l'expression quelque chose se mettent au féminin si le verbe qui suit est au SUBJONCTIF :

Quelque chose qu'il m'AIT *dite*.

Mais tu mettras l'adjectif au masculin dans cette phrase et autres semblables :

Il m'A DIT quelque chose de *vrai*;
Car le verbe n'est pas au subjonctif.

Les mots suivants changent aussi de genre en changeant de signification.

MASCULIN.	FÉMININ.
Aune, arbre.	*Aune*, ancienne mesure des étoffes.
Crêpe, étoffe claire et noire.	*Crêpe*, pâte frite.
Greffe d'un tribunal.	*Greffe* d'un arbre.
Guide, conducteur.	*Guides*, rênes des chevaux.
Livre, ouvrage imprimé.	*Livre*, poids ou valeur.
Manche, poignée d'un outil.	*Manche*, partie d'un habit.
Moule, dans lequel on fond.	*Moule*, coquillage.
Mousse, apprenti matelot.	*Mousse*, plante, écume.
Somme, repos, sommeil.	*Somme* d'argent.
Voile, vêtement, parure.	*Voile* de navire.

Consultez le petit dictionnaire d'homonymes qui fait partie de cet ouvrage.

ORTHOGRAPHE DES NOMS PROPRES.

Les noms propres s'écrivent au singulier comme au pluriel :

SINGULIER.	PLURIEL.
Corneille.	Les deux Corneille.
Sénèque.	Les deux Sénèque.

Rouen est la patrie des deux *Corneille*.

Les *Racine* sont originaires de la Ferté-Milon.

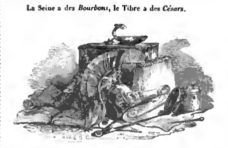
L'*s* qu'on ajouterait à ces substantifs pour marquer le pluriel, altérerait la physionomie du mot. Cependant les noms propres reçoivent le signe du pluriel quand il y a comparaison, ou quand on donne à l'œuvre le nom de l'auteur, car ce sont alors de véritables noms communs.

Un coup d'œil de Louis enfantait des *Corneilles*.

Il y a plusieurs *Raphaëls* au musée (c'est-à-dire plusieurs tableaux de Raphaël).

Les noms propres se pluralisent encore si ce sont des titres qui équivalent à ROIS, PRINCES :

La Seine a des *Bourbons*, le Tibre a des *Césars*.



QUELQUES OBSERVATIONS SUR L'ORTHOGRAPHE USUELLE.

Pour connaître la dernière lettre d'un assez grand nombre de substantifs au singulier, tu retrancheras la terminaison des mots qui en sont formés.

Ote *er* de *galop*ER, tu auras *galop* avec un *p*.
Ote *er* de *rang*ER, tu auras *rang* avec un *g*.
Ote *ir* de *bond*IR, tu auras *bond* avec un *d*.

Le son *é* à la fin des noms d'arbres et de professions s'écrit *er* :

Cerisi*er*.	Charpenti*er*.
Pruni*er*.	Boulang*er*.
Pêch*er*.	Cordonni*er*.

Le son *a* à la fin des noms de professions s'écrit *at* :

Avoc*at*, consul*at*, sold*at*, etc.

On mettra un *m* et non pas un *n* devant *b*, *p*, *m* :

Ambition.	Pompon.	Emmener
Ombre.	Emploi.	
Colombe.	Amplifier.	

Sont exceptés : bonbon, bonbonnière, embonpoint.

Les substantifs en *té* ne prennent qu'un seul *e* : la bonté, la beauté et l'amabilité sont rarement réunies.

Cependant tu écriras avec deux *e* :

Dict*ée*, plat*ée*, port*ée*, charret*ée*, hott*ée*, assiett*ée*, de la pât*ée*.

Le *b* se double dans a*bb*aye, a*bb*é, a*bb*esse, ra*bb*in, sa*bb*at.

Les mots suivants, quoique du genre masculin, prennent deux *e* : apog*ée*, coryph*ée*, cam*ée*, lyc*ée*, mausol*ée*, mus*ée*, pygm*ée*, troph*ée*, périg*ée*.

Parmi les verbes en *endre*, tels que f*endre*, surpr*endre*, desc*endre*, etc., il n'y a que rép*andre* et ép*andre* qui s'écrivent par un *a*.

Les adverbes qui se forment des adjectifs en *ant* ou en *ent*, changent *nt* en *mment*, tels que :

Élégam*ment*, d'élégant; étonnam*ment*, d'étonnant; méchamment, de méchant; nonchalam*ment*, de nonchalant; savam*ment*, de savant; évidem*ment*, d'évident; diligem*ment*, de diligent; décem*ment*, de décent; pruden*ment*, de prudent, etc.

RÉCAPITULATION.

Le substantif qui convient à toute une classe de personnes ou à toute une espèce de choses est un *substantif commun*.

Le substantif qui ne convient qu'à une personne ou à une chose particulière, est un *substantif propre*.

Les substantifs qui désignent un homme, ou devant lesquels on peut mettre *le* ou *un*, sont du *masculin*.

Les substantifs qui désignent une femme ou devant lesquels on peut mettre *la* ou *une* sont du *féminin*.

Le *masculin* et le *féminin* s'appellent Genres des substantifs.

Les substantifs qui expriment une *seule* personne ou une *seule* chose sont au *singulier*.

Les substantifs qui expriment *plusieurs* personnes ou *plusieurs* choses sont au *pluriel*.

Le *singulier* et le *pluriel* s'appellent Nombres des substantifs.

Lorsqu'on veut écrire un substantif commun au *pluriel*, il faut ajouter un *s* à la fin de ce substantif.

Les substantifs qui finissent par *s*, *x* ou *z*, s'écrivent au pluriel comme au singulier.

Les substantifs en *au*, *eu*, et quelques-uns en *ou*, prennent un *x* final au pluriel.

Les substantifs en *al*, et quelques-uns en *ail* ont leur pluriel en *aux*.

Il y a un certain nombre d'exceptions.

Œil, *ciel*, *aïeul*, *travail*, ont deux pluriels : *Œils* et *yeux*, — *ciels* et *cieux*, — *aïeuls* et *aïeux*, — *travails* et *travaux*.

Des noms étrangers quelques-uns suivent la règle des noms français en prenant le pluriel, d'autres ne prennent point la marque du pluriel, d'autres enfin gardent le pluriel de la langue qui nous les a transmis.

Quand les substantifs composés sont formés de deux substantifs, comme *chou-fleur;* d'un substantif et d'un adjectif, comme *cerf-volant*, les deux mots prennent la marque du pluriel.

Quand deux substantifs sont unis par une préposition, le premier seul prend la marque du pluriel.

Dans les substantifs composés d'un verbe et d'un substantif ou d'un mot invariable et d'un substantif, on suit la règle ordinaire des substantifs.

Les substantifs composés de deux verbes, ou d'un verbe et d'un mot invariable, ou de deux mots invariables, sont invariables eux-mêmes.

Il y a des substantifs qui changent de genre en changeant de nombre ou de signification, tels que : *Amour*, *délice*, *orgue*, etc.

Les noms propres s'écrivent au pluriel comme au singulier; cependant ils prennent la marque du pluriel quand ils deviennent des noms *communs*.

On connaît la lettre finale de certains substantifs en retranchant la terminaison des mots qui en sont formés.

Dans les noms d'arbres et de professions, le son *é* s'écrit *er*.

Dans les noms de professions, le son *a* s'écrit *at*.

Devant les consonnes *p*, *b*, *m*, on met un *m*, etc.

EXERCICES.

Écrivez sur l'ardoise le mot ou la phrase au singulier, et vous demandez à l'enfant de la mettre au pluriel de vive voix ou par écrit.

Écrivez : SINGULIER.	*Faites écrire :* PLURIEL.
La vertu est une richesse.	Les vertu*s* sont des richesse*s*.
Le vice dégrade l'homme.	Les vice*s* dégradent les homme*s*.
Mon ami, obéis à ton maître.	Mes ami*s*, obéissez à vos maître*s*.
L'élève doit faire son devoir.	Les élève*s* doivent faire leurs devoir*s*.
La perdrix est craintive.	Les perdrix sont craintive*s*.
L'excès est condamnable.	Les excè*s* sont condamnables.
Le rez-de-chaussée est humide.	Les rez-de-chaussée sont humides.
La noix est huileuse.	Les noix sont huileuse*s*.
Le pruneau est sain.	Les pruneau*x* sont sain*s*.
L'essieu se brise.	Les essieu*x* se brisent.
Le chou est indigeste.	Les chou*x* sont indigeste*s*.

Un chat-huant.	Des chat*s*-huant*s*.
Un chien-loup.	Des chien*s*-loup*s*.
De l'eau-forte.	Des eau*x*-forte*s*.
Un laurier-rose.	Des laurier*s*-rose*s*.
Un beau-père.	Des beau*x*-père*s*.
Un petit-maître.	Des petit*s*-maître*s*.
Un aide-de-camp.	Des aide*s*-de-camp.
Un chef-d'œuvre.	Des chef*s*-d'œuvre.
Un œil-de-bœuf.	Des œil*s*-de-bœuf.
Un bout-d'aile.	Des bout*s*-d'aile.
Un contre-coup.	Des contre-coup*s*.

Écrivez : SINGULIER.	*Faites écrire :* PLURIEL.
Un tire-bouchon.	Des tire-bouchon.
Un abat-vent.	Des abat-vent.
Un coupe-jarrets.	Des coupe-jarrets.
Un tire-bottes.	Des tire-bottes.
Un cure-dents.	Des cure-dents.
Un couvre-pieds.	Des couvre-pieds.
Un pèse-liqueurs.	Des pèse-liqueurs.
Un pied-à-terre.	Des pied-à-terre.
Un coq-à-l'âne.	Des coq-à-l'âne.
Un trompe-l'œil.	Des trompe-l'œil.
Un laissez-passer.	Des laissez-passer.
Un passe-passe.	Des passe-passe.
Un oui-dire.	Des oui-dire.
Un pour-boire,	Des pour-boire.

Un numéro.	Des numéros.
Un tilbury.	Des tilburys.
Un opéra.	Des opéras.
Un Te Deum.	Des Te Deum.
Un in-folio.	Des in-folio.
Un dilettante.	Des dilettanti.

Un grand delice.	De grandes délices.
Un aigle.	L'aigle impériale.
	Les aigles autrichiennes.
Couple.	Un couple d'époux.
	Une couple de vases.

Continuez cet exercice.

Corneille.	Les deux *Corneille* sont des poètes tragiques.
Racine.	Les deux *Racine* ont écrit purement.
Fénelon.	Les *Fénelons* sont rares.

Froid*ure*.	Froi*d*.
Regard*er*.	Regar*d*.
Marchand*er*.	Marchan*d*.
Bourg*eois*.	Bour*g*.
Rang*er*.	Ran*g*.
Sang*uin*.	San*g*.
Fusil*ler*.	Fusi*l*.
Parfum*er*.	Parfu*m*.
Drap*erie*.	Dra*p*.
Repos*er*.	Repo*s*.
Gril*ler*.	Gri*l*.
Trot*ter*.	Tro*t*.
Chant*er*.	Chan*t*.




Un homme bon et courageux expose sa vie pour ses semblables.

GRAMMAIRE. — VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

ADJECTIF.

GENRE.

PREMIÈRE RÈGLE. — Quand l'adjectif est terminé par un *e* muet au masculin, il ne change pas au féminin :

Mon fils est *sage, honnête, aimable.*
Ma fille est *sage, honnête, aimable.*

DEUXIÈME RÈGLE. — Si l'adjectif n'est pas terminé par un *e* muet, il en prend un au féminin.

Un visage *charmant.*	Une voix *charmante.*
Un chien *noir.*	Une chienne *noire.*
Un enfant *poli.*	Une petite fille *polie.*
Il est *grand.*	Elle est *grande.*
Il est *très-sensé.*	Elle est *très-sensée.*

TROISIÈME RÈGLE. — Les adjectifs terminés en *el, eil, ien, on,* doublent au féminin leur dernière consonne :

Un animal *cruel.*	Une bête *cruelle.*
Un teint *vermeil.*	Une rose *vermeille.*
Un nez *moyen.*	Une bouche *moyenne.*
Ce raisin est *bon.*	Cette pêche est *bonne.*

Première remarque. — Quelques adjectifs de différentes terminaisons doublent aussi leur dernière consonne au féminin, tels sont :

Épais.	Épai*sse.*
Las.	La*sse.*
Gras.	Gra*sse.*
Gros.	Gro*sse.*
Gentil.	Genti*lle.*
Sot.	So*tte.*
Nul.	Nu*lle.*
Vieillot.	Vieillo*tte.*
Bellot.	Bello*tte.*

La plupart des adjectifs en *et* suivent la même règle :

Coquet.	Coque*tte.*
Douillet.	Douille*tte.*
Muet.	Mue*tte.*
Net.	Ne*tte.*
Sujet.	Suje*tte.*

Sont exceptés : *concret, discret, indiscret, complet, incomplet, inquiet, secret, replet,* qui forment leur féminin sans doubler le *t*, et prennent un accent grave sur l'avant-dernier *e :*

Un passage *secret.*	Une porte *secrète.*
Un caractère *inquiet.*	Une humeur *inquiète.*

Les adjectifs en *er* prennent également un accent grave au féminin :

Cher.	Ch*ère.*
Fier.	Fi*ère.*
Amer.	Am*ère.*
Léger.	Lég*ère.*
Passager.	Passag*ère.*

Deuxième remarque. — Il y a des adjectifs qui ont deux masculins au singulier :

Beau ciel.	*Bel* arbre,	belle.
Nouveau plaisir.	*Nouvel* an,	nouvelle.
Vieux chapeau.	*Vieil* habit,	vieille.
Mou (fromage *mou*).	*Mol* édredon,	molle.
Fou (*fou* rire).	*Fol* espoir,	folle.

On voit que le féminin se forme du second

masculin, et que ce masculin ne s'emploie que devant une voyelle ou une *h* muette.

Par exception, *jumeau* fait *jumelle*, quoiqu'il n'ait pas deux masculins.

QUATRIÈME RÈGLE. — D'autres adjectifs changent au féminin la consonne finale du masculin.

1° Les adjectifs en *f* changent le *f* en *v* :

Crainti*f*.	Craintive.
Acti*f*.	Active.
Naï*f*.	Naïve.
Vi*f*.	Vive.
Bre*f*.	Brève.
Neu*f*.	Neuve.
Un poisson *vif*.	Une carpe *vive*.
Un ton *bref*.	Une réponse *brève*.
Un chapeau *neuf*.	Une robe *neuve*.

2° Les adjectifs en *c* change le *c* en *que*,

Comme dans :	Qui font au féminin :
Publi*c*.	Publi*que*.
Cadu*c*.	Cadu*que*,
Tur*c*.	Tur*que*.

Ou en *ch*,

Comme dans :	Qui font :
Blan*c*.	Blan*che*.
Fran*c*.	Fran*che*.
Se*c*.	Sè*che*.
Un lieu *public*.	La place *publique*.
Un papier *blanc*.	Une rose *blanche*.

3° Les adjectifs terminés en *x* changent *x* en *se* au féminin :

Dangereu*x*.	Dangereu*se*.
Heureu*x*.	Heureu*se*.
Courageu*x*.	Courageu*se*.
Jalou*x*.	Jalou*se*.

CINQUIÈME RÈGLE. — Les adjectifs en *eur* se terminent au féminin de quatre manières :

1° En *eure* :

Supéri*eur*.	Supéri*eure*.
Inféri*eur*.	Inféri*eure*.
Maj*eur*.	Maj*eure*.
Min*eur*.	Min*eure*.
Meill*eur*.	Meill*eure*.

2° En *rice* :

Accusat*eur*.	Accusat*rice*.
Persécut*eur*.	Persécut*rice*.

3° En *euse* :

Flatt*eur*.	Flatt*euse*.
Tromp*eur*.	Tromp*euse*.

4° En *eresse* :

Enchant*eur*.	Enchant*eresse*.
Veng*eur*.	Veng*eresse*.

Un mérite supéri*eur*.	Une raison supéri*eure*.
Un regard accusat*eur*.	Une voix accusat*rice*.
Un espoir tromp*eur*.	Une joie tromp*euse*.
Un tableau enchant*eur*.	Une musique enchan*teresse*.

Remarque. — Beaucoup de mots en *eur* qui s'emploient tantôt comme substantifs, tantôt comme adjectifs, n'ont point de féminin. Ce sont en général ceux qui expriment une profession que des hommes seuls ont coutume d'exercer; tels sont : *auteur, professeur, docteur, imprimeur, orateur*, et quelques autres, comme *agresseur, imposteur, possesseur, successeur*, qu'on n'a pas coutume d'appliquer à des femmes.

SIXIÈME RÈGLE. — Plusieurs adjectifs, entre autres ceux qui expriment une couleur, n'ont point de féminin; tels sont : *châtain, ponceau, lilas*, etc. — Il faut y joindre *grognon* et *témoin*, qui s'emploient pour les deux genres, et quelques autres, tels que *dispos, fat, aquilin*, qui n'ont pas de féminin. Ainsi on dit :

Des cheveux *châtains*.	Une chevelure *châtain*.
Un ruban *ponceau*.	Une ceinture *ponceau*.
Un chapeau *lilas*.	Une robe *lilas*.
Un enfant *grognon*.	Une petite fille *grognon*.
Un soldat *témoin*.	Une femme *témoin*.
Un jeune homme *fat*.	
Un nez *aquilin*.	
Un homme *dispos*.	

Quelques adjectifs, enfin, font exception à toutes les règles précédentes, ce sont les suivants :

MASCULIN.	FÉMININ.	MASCULIN.	FÉMININ.
Traître.	Traître*sse*.	Absous.	Absou*te*.
Favori.	Favori*te*.	Dissous.	Dissou*te*.
Coi.	Coi*te*.	Frais.	Fraî*che*.
Long.	Lon*gue*.	Tiers.	Tier*ce*.
Oblong.	Oblon*gue*.	Ambigu.	Ambigu*ë*.
Benin.	Béni*gne*.	Contigu.	Contigu*ë*.
Malin.	Mali*gne*.	Aigu.	Aigu*ë*.
Grec.	Grec*que*.	Bégu.	Bégu*ë*.
Doux.	Dou*ce*.	Exigu.	Exigu*ë*.
Faux.	Fau*sse*.	Exprès.	Expre*sse*.
Roux.	Rou*sse*.	Profès.	Profe*sse*.

Pour connaître la consonne finale d'un grand nombre d'adjectifs masculins, retranche le signe du féminin.

Ainsi tu écriras au masculin :

Poli, bavard, voisin, humain, soumis, petit, parce qu'on écrit au féminin :

Polie, bavarde, voisine, humaine, soumise, petite.

EXERCICES.

Ecrivez le MASCULIN, *et faites écrire le* FÉMININ.

MASCULIN.	FÉMININ.
Le plomb est très-*pesant*.	L'eau est plus *pesante* que l'air.
Notre pays est très-*peuplé*.	La France est plus *peuplée* que l'Espagne.
L'air est *nécessaire* à la vie.	La chaleur est *nécessaire* au corps.
L'homme doit être *sage* et *juste*.	La femme doit être *sage* et *juste*.
Votre devoir n'est pas *difficile*.	Votre tâche n'est pas *difficile*.
Il a l'air *grognon*.	Elle est toujours *grognon*.

*Ne dictez pas l'*ADJECTIF FÉMININ.

Un géant est très-*grand*.	Une géante est très-*grande*.
Un nain est très-*petit*.	Une naine est très-*petite*.
Un bain est *rafraîchissant*.	Une glace est *rafraîchissante*.

*Dictez aussi l'*ADJECTIF FÉMININ.

Le pain est *substantiel*.	La viande est *substantielle*.
Nul monument n'est *éternel*.	*Nulle* mode n'est *éternelle*.
Ce mur est *épais*.	Cette haie est *épaisse*.
Le Louvre est bien *ancien*.	Étudiez l'histoire *ancienne*.
Mon fils, sois bon et *gentil*.	Ma fille, sois bonne et *gentille*.
Le fat est souvent bien *sot*.	Tu fais là une réponse bien *sotte*.
Son discours est *ambigu*.	Cette parole est *ambiguë*.

*Ne dictez pas l'*ADJECTIF FÉMININ.

Il ne faut pas être *oisif*.	Une jeune fille ne doit jamais rester *oisive*.
Ne troublons point l'ordre *public*.	Je me suis vouée à l'instruction *publique*.
La maladie rend *caduc*.	La vieillesse est souvent *caduque*.
J'aime un caractère *franc*.	J'aime une couleur *franche*.
Cet air est *frais*.	Voici de l'eau *fraîche*.
Ce chemin est bien *long*.	Ma leçon n'est pas *longue*.
Fi de l'enfant *boudeur* !	Ne fais pas cette mine *boudeuse*.
Un témoignage *accusateur*.	Une parole *accusatrice*.
Elle a un sourire *enchanteur*.	Sa voix est *enchanteresse*.
Cherchez un climat *meilleur*.	Sollicitez une place *meilleure*.
Le Français est *courageux*.	Faites-vous une âme *courageuse*.
L'homme est né *jaloux*.	N'ayez pas l'humeur *jalouse*.
Ce violon est *faux*.	Vous avez la voix *fausse*.

Écrivez le FÉMININ, *et faites écrire le* MASCULIN.

Ne sois ni *indiscrète* ni *bavarde*.	Ne sois ni *indiscret* ni *bavard*.
Elle est *distraite* et *étourdie*.	Il est *distrait* et *étourdi*.
Ma soupe est trop *chaude*.	Le temps est très-*chaud*.
Une boule est toute *ronde*.	Mon ballon est *rond*.
La chicorée est *amère*.	Le fiel est *amer*.
La paille est *légère*.	Un oiseau est *léger*.

NOMBRE.

Le pluriel des adjectifs se forme le plus souvent en ajoutant un *s* au singulier.

Un enfant *charmant*. Des enfants *charmants*.

Les adjectifs en *au* prennent un *x* au pluriel :

Le *beau* château. Les *beaux* châteaux.

Les adjectifs terminés au singulier par *s* ou *x* ne varient pas au pluriel :

Un fils *soumis* et *respectueux*. Des fils *soumis* et *respectueux*.

Les adjectifs en *al* changent leur pluriel en *aux* :

Le règne *végétal* paraît être le fondement de la vie animale.

Le pain est le meilleur de tous les aliments *végétaux*.

Le travail est un devoir indispensable à l'homme *social*.

Les liens *sociaux* reposent sur la morale.

Tu diras aussi :

Des maîtres *brutaux*, des devoirs *conjugaux*, des colléges *électoraux*, des juges *impartiaux*, des jours *inégaux*, des contes *moraux*, des préceptes *matrimoniaux*, des esprits *originaux*, des usages *provinciaux*, des compliments *triviaux*, des êtres *idéaux*, etc.

Cependant un assez grand nombre d'adjectifs en *al* prennent un *s* au pluriel; tels sont : *amicals, fatals, finals, pascals, glacials, initials, labials, matinals, nasals, navals, théâtrals, filials, frugals, sentimentals, pénals.*

Dans la plupart des affaires il y a un moment *fatal*.

Trop d'instants *fatals* assiégent notre vie.

ACCORD DE L'ADJECTIF.

L'adjectif est toujours du même genre et du même nombre que le nom ou le pronom auquel il se rapporte :

Un homme *vain*. Une femme *vaine*.

Ils sont *polis*. Elles sont *polies*.

Les adjectifs *un* et *vain* sont au masculin et au singulier, parce qu'ils se rapportent à *homme*, qui est masculin et singulier; les adjectifs *une* et *vaine* sont au féminin et au singulier, parce qu'ils se rapportent à *femme*, qui est du féminin et du singulier.

Polis est adjectif masculin pluriel, parce qu'il se rapporte au pronom *ils* masculin pluriel. *Polies*

est féminin et pluriel, parce qu'il se rapporte au pronom *elles* féminin pluriel.

Quand un adjectif qualifie deux noms dont l'un est masculin et l'autre féminin, il doit rester au masculin :

La pie et le perroquet sont *bavards*, et non pas *bavardes*.

Quand l'adjectif qualifie plusieurs substantifs, il doit être au pluriel :

Le tigre et le loup sont *cruels*.

Le riche et le pauvre sont *égaux* devant Dieu.

Après un verbe au pluriel l'adjectif se met au singulier s'il ne se rapporte qu'à une seule personne :

Vous serez *content* de moi, mon père.



Soyons *prudent*, mon fils.

Après plusieurs substantifs non liés par une conjonction, il arrive quelquefois que l'adjectif est au singulier, soit lorsque les substantifs sont synonymes, soit lorsque le dernier explique celui qui précède, soit enfin lorsqu'il présente un sens plus fort auquel l'esprit s'arrête de préférence :

Toute sa vie n'a été qu'un *travail*, qu'une *occupation continuelle*.

Il s'exprime avec une grâce, une *politesse parfaite*.

César avait un courage, une *intrépidité extraordinaire*.

Le fer, le bandeau, la *flamme* est toute *prête*.

Quand deux substantifs sont séparés par la conjonction *ou*, c'est encore avec le dernier substantif que l'adjectif doit s'accorder :

Le frère ou la *sœur* est *savante*.

La sœur ou le frère est savant.

L'adjectif *feu* qui signifie *défunt* n'est variable que quand il est précédé d'un adjectif déterminatif; ainsi on dit :

Feu la reine, et *feue* reine.

Feu ma grand'mère, ma *feue* grand'mère.

L'adjectif *nu* est invariable quand il forme avec le substantif suivant une expression adverbiale :

Il dort *nu*-tête. — Elle marche *nu*-pieds.

Ils sont toujours *nu*-jambes et *nu*-bras.

Mais si le nom est précédé d'un déterminatif, l'adjectif *nu* est variable.

La *nue propriété* d'un bien.

Placé après un substantif, l'adjectif *nu* s'accorde en genre et en nombre avec ce substantif :

Il dort la tête *nue*. — Elle marche les pieds *nus*.

Leurs jambes et leurs bras sont *nus*.

Demi est de même invariable quand il précède immédiatement le substantif et ne fait en quelque sorte qu'un avec lui; mais s'il le suit, il en prend le genre et reste au singulier, car alors il n'exprime qu'une *demie* :

Une *demi*-heure.	Une heure et *demie*.
Des *demi*-soupçons.	Midi et *demi*.
Des *demi*-connaissances.	Trois heures et *demie*.

Les adjectifs *passé*, *excepté*, *supposé*, *ci-joint*, *ci-inclus*, *vu*, *y compris*, *franc de port* suivent la même règle; ils sont invariables devant le substantif, et variables après :

Passé cette époque, cette époque *passée ;*

Excepté ces personnes, ces personnes *exceptées*, etc.

Deux adjectifs qualifiés l'un par l'autre sont invariables, attendu que le premier adjectif est pris *substantivement :*

Des cheveux *châtain-clair*.

Analyse. Des cheveux d'un châtain clair.

Des ceintures bleu-foncé (d'un bleu foncé).

Observation. On dit des chapeaux paille, des serins jonquille, etc., parce que ce sont des expressions elliptiques qui équivalent à ces phrases :

Des chapeaux couleur de la *paille*.

Des serins couleur de la *jonquille*.

Les adjectifs pris adverbialement sont invariables :

Ces fleurs sentent *bon* et non pas *bonnes*.

L'écrevisse disait à sa fille : Marche *droit*, c'est-à-dire en droite ligne.

On pourrait dire : *Marchez droite*, si ce mot signifiait *marchez en vous tenant droite*.

L'expérience tient une école où les leçons coûtent *cher*.

Les leçons des premiers talents sont bien *chères*.

Chères ici, est adjectif, tu pourrais le remplacer par tout autre qualificatif; par exemple, tu pourrais *dire :*

Les leçons des premiers talents sont *précieuses*.

Observation. — L'expression *à témoin* est invariable, ainsi que le substantif *témoin*, lorsqu'il est pris adverbialement :

Je prends les cieux *à témoin*.

Témoin les merveilles de la nature.

Mais tu écriras au pluriel :

Messieurs, je vous prends pour *témoins*, attendu que *témoins* ici est un substantif.

Il y a des adjectifs qui changent de signification selon la place qu'ils occupent ; ainsi :

Un *bon* homme a de la simplicité.

Un homme *bon* a de la bonté.

Un *grand* homme a un grand mérite.

Un homme *grand* a une grande taille.

Un *brave* homme a de la probité.

Un homme *brave* a du courage.

On disait de l'abbé Pellegrin, qui n'avait ni fortune ni talent, que c'était à la fois un auteur *pauvre* et un *pauvre* auteur.

ADJECTIFS COMPOSÉS.

Les adjectifs composés se forment de deux adjectifs qui prennent l'un et l'autre la marque du pluriel, à moins que le premier adjectif ne soit employé adverbialement.

Des *aveugles-nés*.	Des *nouveau*-nés.
Des *premiers-nés*.	Des *nouveau*-venus.
Des *sourds-muets*.	Des *court*-vêtus.

Les soies de l'éléphant sont très *clair*-semées.

C'est-à-dire *clairement* semées.

Légère et *court*-vêtue,

Elle allait à grands pas.

C'est pour *courtement* vêtue.

Les enfants *nouveau*-nés des Nègres sont susceptibles des impressions de l'air.

Ne pourrais-tu pas dire *nouvellement* nés ?

NOMBRE DE L'ADJECTIF.

Écrivez le SINGULIER, *et faites écrire le* PLURIEL.

Montre-toi *docile* et *attentif*.	Montrez-vous *dociles* et *attentifs*.
Sois ami *fidèle* et *discret*	Soyez amis *fidèles* et *discrets*.
On aime ce qui est *nouveau*.	On aime les plaisirs *nouveaux*.
Le nord est un point *cardinal*.	Il y a quatre points *cardinaux*.
Le menteur *surpris* est *confus*.	Les menteurs *surpris* sont *confus*.
Ne sois ni *ombrageux* ni *sournois*.	Ne soyez ni *ombrageux* ni *sournois*.

ACCORD DE L'ADJECTIF.

Écrivez le MASCULIN, *et faites écrire le* FÉMININ.

J'aime qu'un enfant soit *poli*.	J'aime qu'une petite fille soit *polie*.
Le prodigue est un *insensé*.	La coquette est une *insensée*.
J'aime *un* enfant *naïf* et *franc*.	J'aime *une* fille *naïve* et *franche*.
Le château de Ham est très-*fort*.	Metz est une ville *forte*.

*Ne dictez pas l'*ADJECTIF *qui est au* PLURIEL.

Adèle, sois *prudente*.	Jules et Adèle, soyez *prudents*.
Le perroquet est *bavard*.	Le meele et la pie sont *bavards*.
Le tigre est *cruel*.	Le tigre et la hyène sont *cruels*.

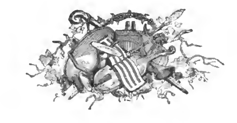
Écrivez le SINGULIER, *et faites écrire le* PLURIEL.

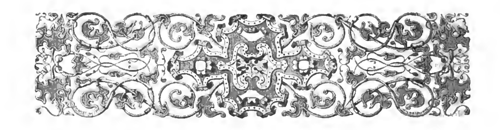
L'éléphant est *intelligent*.	Les éléphants sont *intelligents*.
Notre armée est *formidable*.	*Nos* aemées sont *formidables*.
La vengeance est *odieuse*.	Les vengeances sont *odieuses*.
Le mal est *opposé* au bien.	Le mal et le bien sont *opposés*.
La France est *fertile*.	La Feance et l'Italie sont *fertiles*.

Écrivez le PLURIEL, *et faites écrire le* SINGULIER.

Mes amis, soyez *charitables*.	Mon ami, soyez *charitable*.
Mes filles, soyez *polies*.	Ma fille soyez *polie*.
Mes enfants, soyez *sages*.	Mon enfant, soyez *sage*.

Continuez cet exercice sur les adjectifs *feu*, *nu*, *demi*, *passé*, etc.





GRAMMAIRE. — VINGT-TROISIÈME LEÇON.

ADJECTIFS DÉTERMINATIFS.

Les *adjectifs indéfinis*, *tel*, *nul*, *aucun*, *certain*, *maint*, *quel*, *tout*, suivent pour le genre et le nombre la règle ordinaire des adjectifs; cependant *tout* change le *t* en *s* au pluriel : *tous*.

Autre, quelque, même, quelconque ne varient que pour le nombre.

Plusieurs, chaque sont invariables.

Quel BONHEUR n'est jamais troublé!

Quelle FORCE invisible a soumis l'univers?
Quels SONS harmonieux, *quels* ACCORDS ravissants,
De la reconnaissance égalent les accents!

Nuls HOMMES dignes d'être distingués, *nulles* ACTIONS remarquables ne peuvent se dérober longtemps aux regards.

On ne garde plus *aucunes* MESURES, quand on est orgueilleux et puissant.

Car si les loups mangeaient *mainte* BÊTE égarée,
Les bergers de leurs peaux se faisaient *maints* HABITS.

Toutes les jouissances sont toujours précédées d'un TRAVAIL *quelconque*.

Deux POINTS *quelconques* étant donnés.....

Chaque CONDITION a ses dégoûts, et à *chaque* ÉTAT sont attachées des amertumes.

Observation. Il ne faut pas confondre *chaque* et *chacun*, l'adjectif *chaque* est toujours suivi d'un substantif.

Chaque pays, *chaque* mode.

Ainsi on ne dit pas :

Ces assiettes coûtent quinze francs *chaque*.

Mais on dit :

Ces assiettes coûtent quinze francs *chacune*, ou *Chaque* assiette me coûte quinze francs.

Quant aux adjectifs *quelque*, *tout*, *même*; nous allons les étudier séparément, parce qu'ils présentent quelques difficultés.

QUELQUE.

1° *Quelque* suivi d'un substantif en prend le nombre :

Quelque modestie sied bien en toutes choses.

Quelques talents d'agrément charment la solitude.

Ce *quelque* suit la même règle, lorsqu'il est séparé du nom par un qualificatif :

Une femme, *quelques* GRANDS *biens* qu'elle apporte dans une maison, la ruine bientôt si elle y introduit le luxe.

On peut dire, en supprimant l'adjectif, quelques biens qu'elle apporte, etc...

2° Mais si le quelque précède un *adjectif isolé*, un *participe* ou un *adverbe*, il est invariable et peut alors se tourner par *si, quoique :*

Les jeux de hasard, *quelque* MÉDIOCRES qu'ils paraissent, sont toujours chers et dangereux.

Quelque OPPOSÉES que soient nos opinions, l'intérêt les concilie au besoin.

Quelque NOBLEMENT que nous agissions, l'envie trouve toujours à redire.

Tu peux dire : *si médiocres* qu'ils paraissent; *si opposées* que soient nos opinions; *quoique nous ayons agi* noblement.

Observation. Quelque dans le sens d'environ est également invariable :

Alexandre perdit *quelque* trois cents hommes lorsqu'ils défit Porus.

Alexandre perdit environ trois cents hommes.

3° Quelque d'un seul mot ne s'emploie pas devant un verbe; on se sert alors de l'adjectif *quel* et de la conjonction *que :*

Quel que soit notre ESPRIT,	*Quels* que soient nos TALENTS,
Quelle que soit notre FORTUNE,	*Quelles* que soient nos QUALITÉS,

nous ne sommes pas dispensés d'être modestes.

Ainsi tu vois que l'adjectif *quel* s'accorde en genre

et en nombre avec le substantif qui est après le verbe.

TOUT.

s'accorde en genre et en nombre avec le nom ou le pronom auquel il est joint :

Tout le MONDE vante la vérité, et personne ne la cherche.

Toute IDÉE neuve plaît quand elle est juste.

La coquetterie détruit presque *toutes* les VERTUS.

Le temps NOUS trompe *tous*.

Tout est adverbe, et par conséquent invariable, quand il signifie *tout à fait, entièrement.*

Cette dame est *tout* agréable, *tout* aimable; elle est *tout* heureuse en faisant le bien (tu peux dire : *tout à fait* agréable, *tout à fait* aimable, *tout à fait* heureuse).

Dans les pays du Nord on trouve des loups tout noirs et tout blancs (tu peux dire : *entièrement* noirs et *entièrement* blancs).

Mais, devant un adjectif féminin qui commence par une consonne ou une *h* aspirée, *tout* varie pour satisfaire l'oreille :

L'espérance, *toute* TROMPEUSE qu'elle est, nous soutient constamment.

Cette jeune fille est *toute* HONTEUSE.

MÊME.

Cet adjectif prend le nombre du substantif ou du pronom auquel il se rapporte :

Les souverains ont partout les *mêmes* DEVOIRS à remplir.

Les mauvaises lois s'abolissent d'ELLES-*mêmes*.

Même est invariable quand on peut le remplacer par *aussi*, car c'est un adverbe :

Les hommes, les animaux, les plantes *même* sont sensibles aux bienfaits (les plantes aussi).

On cesse de s'occuper d'infortunés qu'on ne voit pas ; on finit *même* par les oublier (on finit aussi).

Vos méthodes savantes nous cachent des vérités naturelles connues *même* des simples bergers (connues aussi).

CENT et QUATRE-VINGT, seuls adjectifs numéraux variables.

Suivis d'un nombre, cent et quatre-vingt sont invariables :

QUATRE-VINGT *dix* soldats ; trois CENT *douze* chevaux.

Hors de là ces nombres prennent la marque du pluriel :

Quatre-vingts chevaux : *cinq cents* FRANCS.

Le chien vit quinze ans et l'homme *quatre-vingts*.

Observation. CENT et QUATRE-VINGT employés pour *centième*, *quatre-vingtième* ne prennent pas la marque du pluriel, car ce sont de véritables fragments de mots :

L'Allemagne était, dès l'an *quinze cent*, divisée en dix cercles.

C'est-à-dire dès l'an *quinze centième.*

MILLE et MIL.

Mille est invariable : cent *mille* francs, dix *mille* hommes.

Par abréviation, quand il s'agit de la date, on l'écrit ainsi : *mil.*

Mil sept cent. *Mil* huit cent quarante-sept.

Mais en parlant des années qui ont précédé l'ère chrétienne, on emploie *mille :*

La première irruption des Gaulois en Italie, arriva environ l'an du monde trois *mille* quatre cent seize.

Mille, mesure itinéraire, étant un substantif, prend un *s* au pluriel :

On accoutumait les soldats romains à faire vingt *milles* en cinq heures.

Quant aux nombres ordinaux, *premier* suit la règle des adjectifs, les autres nombres prennent seulement la marque du pluriel.





Il vaut mieux s'expliquer que de se battre.

GRAMMAIRE — VINGT QUATRIÈME LEÇON.

SYNTAXE DU PRONOM.

Tu sais que le pronom prend le genre et le nombre du substantif qu'il représente; ainsi tu comprendras qu'il faut dire : Êtes-vous la mère de cet enfant? Je *la* suis.

Êtes-vous les mariés? Nous *les* sommes.

Mais après un adjectif ou un substantif pris adjectivement, tu ne pourrais te servir que du pronom *le*.

Êtes-vous mère? Je le suis (*cela, mère*).

Êtes-vous malade, ma sœur? Je ne le suis pas (*cela, malade*).

Mesdames, êtes-vous mariées? Nous le sommes (*cela, mariées*).

Quelquefois le pronom *le* représente une phrase :

Si le public a eu quelque indulgence pour moi, je *le* dois à votre protection (je dois *cela*, la proposition *si le public*).

Soi, pronom singulier des deux genres, se dit des personnes et des choses :

La SAGESSE après *soi* laisse un long souvenir.

Mais il ne s'applique aux personnes qu'avec une expression vague :

ON a souvent besoin d'un plus petit que *soi*.

Il *est beau* de triompher de *soi*.

Ne penser qu'à *soi*, c'est être nul sur la terre.

Cependant, pour éviter une équivoque, on emploie *soi* au lieu de *lui*.

En répétant les leçons de son maître, cet élève travaille pour *soi*.

Pour lui se rapporterait aussi bien au maître qu'à l'élève.

Les *pronoms possessifs* diffèrent de l'adjectif possessif, en ce que celui-ci est toujours joint au substantif et que les autres ne font que le représenter; ainsi quand tu dis :

Mon chapeau, *ta* chaise, *notre* maison, *vos* habits, ces mots, *mon, ta, notre, vos*, sont des adjectifs, puisqu'ils sont joints à des noms.

Mais dans ces phrases :

C'est *le mien*, voilà *la tienne*, voici *la nôtre*, où sont *les vôtres?* ces mots, *le mien, la tienne, la nôtre, les vôtres*, sont des pronoms, parce qu'ils tiennent la place de la chose dont tu parles.

Les *pronoms démonstratifs* diffèrent par la même raison de l'adjectif démonstratif, dans :

Ce tableau me plait,

Ce est adjectif, parce qu'il est joint au substantif;

Mais dans cet exemple :

Le nombre des espèces d'animaux est plus grand que *celui* des plantes,

Celui est pronom, puisqu'il tient la place du substantif *nombre*.

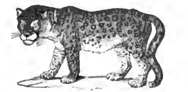
Ceci s'emploie pour désigner les objets les plus proches; *cela*, les plus éloignés. Ces pronoms ne s'appliquent pas aux personnes, mais aux choses seulement.

Les pronoms : *celui, ceux, celle, celles* s'emploient dans le même sens en y joignant les adverbes *ci* ou *là*, et désignent des choses ou des personnes : *celui-ci, ceux-ci, celle-ci, celles-ci* marquent les plus

proches; *celui-là, ceux-là, celle-là, celles-là* marquent les plus éloignées.

Les *pronoms relatifs* représentent un substantif qu'on appelle antécédent et servent de lien entre deux parties de la phrase; ainsi dans celle-ci :

L'animal *qui* ressemble le plus au chat est le tigre.



Le mot *qui* remplit deux fonctions; il représente le substantif *animal*, car c'est comme s'il y avait *lequel animal*, et joint ce substantif à ce qui suit.

Quelquefois cependant le pronom relatif est en relation avec un mot sous-entendu au lieu de l'être avec un mot exprimé; ainsi dans ces phrases :

Qui frappe?

Que demandez-vous?

Lequel préférez-vous?

Il y a ce qu'on appelle une *ellipse;* parce que c'est comme si l'on disait :

Quel est celui qui frappe?

Quelle est la chose que vous demandez?

De ces objets, lequel préférez-vous?

Où est aussi considéré comme pronom, quand il a un antécédent et qu'il peut être remplacé par *lequel, laquelle, lesquels.*

Le livre *où* j'ai lu cela (*dans lequel*).

La maison d'*où* je sors (*de laquelle*).

Les fêtes *où* j'assiste (*auxquelles*).

Qui, que, dont sont des deux genres et des deux nombres; mais *qui* prend de plus les trois personnes.

C'est *moi qui* SUIS flatté.

C'est *toi qui* ES flatté.

C'est *lui qui* EST flatté.

Que se décompose par *lequel, laquelle, lesquels, lesquelles.*

Il n'est point de FIERTÉ *que* (*laquelle*) le sort n'humilie.

Un seul mot peut nous faire perdre des AMIS *que* (*lesquels*) nous avons depuis notre enfance.

La conjonction *que* ne pourrait pas se décomposer ainsi.

EXEMPLE.

J'espère *que* mes amis réussiront.

Lequel, Lesquels, Laquelle, Lesquelles,

Et leurs dérivés :

Duquel, desquels, *De laquelle, desquelles,*
Auquel, auxquels, *A laquelle, auxquelles,*

S'écrivent en un seul mot, et se disent des personnes et des choses.

Pour éviter une équivoque, on emploie *lequel* au lieu de *qui, que, dont :*

J'ai reçu une lettre de mon frère, *laquelle* m'a tout à fait tranquillisé.

Qui se serait rapporté aussi bien au frère qu'à la lettre.

La plupart des pronoms indéfinis sont tantôt substantifs ou adjectifs, et tantôt pronoms; ainsi *personne* est pronom dans *personne* ne m'a vu.

Il est substantif dans :

C'est la *personne* dont je vous ai parlé.

Nul, tel, etc., sont pronoms dans :

Nul n'est content de sa fortune;

Tel est pris qui croyait prendre.

Ils sont adjectifs quand on dit :

C'est un homme *nul;*

Tel maître, *tel* valet.

Il en est ainsi d'*aucun,* de *plusieurs,* de *tout,* etc.

Il y a aussi des expressions *pronominales,* telles que *pas un, l'un, l'autre, le même, la même.*

L'un dit une chose et l'*autre* une *autre* (*chose*).

L'un et l'autre sont venus. Ils se félicitaient *l'un l'autre.*

Un religieux ne change pas d'habit, il a toujours *le même* (*le même habit*).



Les premiers sont pour ainsi dire les pronoms composés (*l'un ou l'autre, l'un l'autre, l'un et l'autre*). Les derniers ne sont pronoms que par une ellipse qui fait supprimer le substantif pour éviter une répétition (*le même habit*).

On, pronom masculin singulier de sa nature,

vent au féminin et même au pluriel les adjectifs ou les participes qui le qualifient, si le sens de la phrase indique qu'il est question d'une femme ou de plusieurs personnes :

Quand ***on*** est ***indulgente*** et ***bonne***, ***on*** est ***aimée*** de ses compagnes.

On devient ***forte*** alors qu'on devient mère.

On est ***égaux*** quand on s'aime.

On se battit en ***désespérés***.

Quiconque peut être aussi du féminin, mais jamais du pluriel.

Quiconque est ***bonne ménagère***, vaut un trésor.

Quiconque prend un mari s'engage à être ***soumise***.

EXERCICES.

Faites souligner les PRONOMS PERSONNELS *et numéroter les* PERSONNES.

JE. — *Je* (1re) travaille avec application.

ME. — *Je* (1re) *me* (1re) désole de ne pas être écoutée.

MOI. — C'est *moi* (1re) qui ai toute la peine.

TU. — *Tu* (2e) fais bien des étourderies.

TE. — *Te* (2e) voilà tout essoufflé.

TOI. — C'est à *toi* (2e) que *je* (1re) parle.

IL. — *Il* (3e) est quelquefois très-sage.

LUI. — Fiez-*vous* (2e) à *lui* (3e). — *Je* (1re) *lui* (3e) en parlerai.

LE. — *Je* (1re) ne *le* (3e) vois point venir.

ELLE. — *Elle* (3e) est aimée, parce qu'*elle* (3e) est bonne.

LA. — *Je* (1re) veux *la* (3e) récompenser.

NOUS. — *Nous* (1re) sommes les enfants de Dieu. *Il* (3e) *nous* (1re) protége tous également.

VOUS. — Aimez qu'on *vous* (2e) conseille, et non pas qu'on *vous* (2e) loue. — *Vous* (2e) êtes un bon ami.

ILS. — Beaucoup de gens parlent mieux qu'*ils* (3e) n'agissent.

EUX. — Ne comptez pas sur *eux* (3e) au besoin.

ELLES. — Ces jeunes filles *me* (1re) plaisent, *elles* (3e) sont très-bien élevées.

LEUR. — Écrivez à vos parents pour *leur* (3e) demander de *leurs nouvelles* *.

LES. — Ces épines *vous* (2e) piqueront, ne *les* (3e) touchez pas.

SE. — Adèle *se* (3e) regarde au miroir. Charles *se* (3e) laissera tomber.

SOI. — *On* a souvent besoin d'un plus petit que *soi* (3e).
Un homme modeste ne parle pas de *soi* (3e).

* *Nota.* Ne confondez pas l'adjectif *leurs* avec le pronom *leur* : l'adjectif prend le pluriel, et se joint toujours à un substantif (*leurs nouvelles*) ; le pronom est invariable et se joint à un verbe (*leur demander*). De plus il peut se tourner par *à eux* (*demander à eux*), à moins qu'il ne soit pronom possessif ; mais en ce cas il est précédé d'un article, *le leur*, *les leurs*.

*Faites distinguer l'*ADJECTIF POSSESSIF *du* PRONOM.

Mon (adj.) pays est aussi *le vôtre* (pr.).
Sa (adj.) maison est moins belle que *la mienne* (pr.).
Ce n'est pas *votre* (adj.) bien, c'est *le nôtre* (pr.).
J'aime mieux *mes* (adj.) fleurs que *les siennes* (pr.).
Nos (adj.) plaisirs ne sont pas *les leurs* (pr.).
Son (adj.) avis est meilleur que *le mien* (pr.).

Faites souligner les PRONOMS DÉMONSTRATIFS *et distinguer les* ADJECTIFS.

Ce (pr.) n'est pas là *ce* (pr.) que vous m'aviez promis.
Ce (adj.) livre me plaît.
Ceci (pr.) mérite attention.
Cette (adj.) image n'est pas *celle* (pr.) que vous m'aviez promise.
Que dites-vous de *cela* (pr.) ?
Cet (adj.) enfant n'est pas *celui* (pr.) que j'ai vu.
Ces (adj.) raisins sont bons, mais *ceux-ci* (pr.) sont meilleurs.
Que dites-vous de *ces* (adj.) jeunes personnes ?
Celle-là (pr.) est aimable, mais *celle-ci* (pr.) me plaît davantage.

Faites souligner les PRONOMS RELATIFS *et nommer les* ANTÉCÉDENTS.

C'est le *soleil* QUI (*lequel*) nous éclaire ; il échauffe la *terre* QUI (*laquelle*) nous nourrit. Il mûrit les *fruits* QUI (*lesquels*) nous rafraîchissent et fait éclore les *fleurs* QUI (*lesquelles*) réjouissent nos yeux.

C'est la *personne* QUE (*laquelle*) vous connaissez.

Voici la *boîte* QUE (*laquelle*) vous m'avez donnée.

Les *papiers* QUE (*lesquels*) vous m'avez confiés.

La *chose à* QUOI (*à laquelle*) l'on pense le plus est souvent *celle* DONT (*de laquelle*) on parle le moins.

Le *mal* DONT (*duquel*) on se plaint est *celui* QUI (*lequel*) pèse le moins.

Quelle est cette *maison* d'où vous sortez ?

Vous ne démentez point le *sang* DONT vous sortez.

De ces *bijoux*, LEQUEL préférez-vous ?

De ces *étoffes*, LAQUELLE vous plaît le plus ?

Lesquels (*de ces livres*) vous appartiennent ?

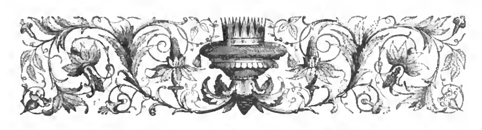
Faites distinguer les PRONOMS INDÉFINIS *des* SUBSTANTIFS *et des* ADJECTIFS.

Quelqu'un m'a dit *vous* avoir vu.
Quiconque n'a *rien* vu n'a *rien* à dire aussi.
Sans être contenté *chacun* s'en va content.

> *On* dit, et sans horreur *je* ne puis *le* redire,
> Qu'aujourd'hui, par *votre* ordre, Iphigénie expire.

Ne faites pas à *autrui ce que vous* ne voudriez pas qu'*on vous* fît.
Un songe, un *rien*, *tout lui* fait peur.
Aucuns disent et *plusieurs* croient que le monde est bien plus vieux qu'*on* ne *le* fait.
Tout est dans *tout*.
Tout père frappe à côté.
Aucun ami ne m'est resté.
Un État *se* compose de *plusieurs* provinces.





GRAMMAIRE — VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

SYNTAXE DU VERBE.

RÈGLE GÉNÉRALE.

Le verbe prend le nombre et la personne de son *sujet*.

Cela bien compris, tu souligneras facilement les sujets et les verbes de ces exemples :

Je CRAINS Dieu, cher Abner, et n'AI pas d'autre crainte.

Tu DOIS payer la vie par tes travaux.

AURAIS-*tu* fait tout le bien possible qu'*il* ne FAUDRAIT pas t'en vanter.

Si l'*ennui* nous GAGNE, courons au travail.

Me PRÉSERVENT les *cieux* de manquer à l'honneur.

Les ***sentiments*** généreux EMBELLISSENT les physionomies.

Les ***vertus*** ATTIRENT la considération, et les *vices* l'ÉLOIGNENT.

Les ***dons de la nature*** VALENT mieux que ceux de l'art.

Nous ATTENDONS chaque hiver que l'***hirondelle*** et le ***rossignol*** nous ANNONCENT le retour du printemps.

La ***santé***, la ***vigueur d'esprit***, la ***paix*** du cœur ***sont*** les fruits du travail.

Très-bien ! Mais quelle remarque peux-tu faire sur les deux derniers exemples ? — C'est que plusieurs noms singuliers veulent le verbe à la troisième personne plurielle. — Cependant si les mots qui forment le sujet sont de différentes personnes le verbe s'accorde avec celle qui a la priorité :

La première personne a la priorité sur la seconde, et celle-ci a la priorité sur la troisième.

Ton père et moi nous prions le ciel de te conserver à notre tendresse :

Et non pas ton père et moi *prient* le ciel, etc.

Ta sœur et toi, vous serez notre consolation

PARTICIPES.

DU PARTICIPE PRÉSENT.

Le participe présent est toujours invariable : ***un père*** AIMANT ***son enfant, une mère*** AIMANT ***son enfant***. Il faut donc prendre garde de le confondre avec les adjectifs en *ant*, car ces adjectifs s'accordent avec les substantifs auxquels ils sont joints. Dans cette phrase :

J'aime les enfants obéissants,

Obéissants est un adjectif ; parce qu'il exprime la qualité d'être ***obéissants***.

Dans celle-ci :

J'aime à voir les enfants OBÉISSANT ***à leurs parents,***

Obéissant est participe, parce qu'il exprime l'action d'obéir.

En remarquant que le participe est ordinairement suivi d'un membre de phrase qui complète le sens : des ***enfants obéissant*** A LEURS PARENTS,

Tu te souviendras que l'adjectif peut se remplacer par un autre adjectif ; par exemple, les enfants ***obéissants*** par : les enfants ***soumis*** ; et le ***participe*** par un autre temps du verbe précédé de ***qui :***

J'aime à voir les enfants QUI OBÉISSENT à leurs parents, au lieu de ***obéissant ;***

Enfin, que le participe en ***ant*** est parfois ou peut être précédé de la préposition ***en***, comme :

Il est tombé ***en courant,***

La calomnie va ***croissant*** (pour, ***en croissant***), et que l'adjectif ne l'est jamais.

EXERCICES.

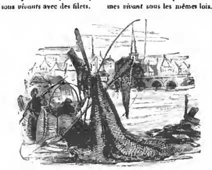
Faites souligner les PARTICIPES PRÉSENTS.

MASCULIN.	FÉMININ.
Un loup *enlevant* un agneau.	Une louve *enlevant* une brebis.
SINGULIER.	PLURIEL.
Un agneau *bondissant* sur l'herbe.	Des brebis *bondissant* sur l'herbe.

Faites souligner les ADJECTIFS *et les* PARTICIPES PRÉSENTS.

ADJECTIFS.	PARTICIPES.
Une mère *aimante*.	Une mère *aimant* sa famille.
Des bruits *alarmants*.	Des bruits *alarmant* les esprits.
Une porte *battante*.	Une porte *battant* contre le mur.

Des enfants *caressants*.	Des enfants *caressant* leur mère.
Une pluie *fécondante*.	Une pluie *fécondant* la terre.
Des paroles *offensantes*.	Des paroles *offensant* la pudeur.
Une posture *suppliante*.	Des esclaves *suppliant* le maître.
Une plainte *touchante*.	Une plainte *touchant* les cœurs.
On prend sans peine les poissons *vivants* avec des filets.	La société se compose d'hommes *vivant* sous les mêmes lois.



Très-bien! Maintenant tu vas écrire sous ma dictée.

Il y a des ***peuples*** qui vivent ***errants*** dans les déserts.

Regarde ces Drusus ***s'élançant*** vers la gloire.....

Les grands pins, ***gémissant*** sous les coups des haches, tombent en ***roulant*** du haut des montagnes.

Quel bonheur de fouler des ***herbes verdoyantes!***

Ces étoiles sont autant de soleils dont chacun a des MONDES ***roulants*** autour de lui.

Voyez-vous ces ***feuilles dégouttantes*** de rosée?

Il y a des peuples chrétiens ***gémissant*** dans un triste esclavage.

Les ***eaux dormantes*** sont meilleures pour les chevaux que les eaux vives.

Le lac violemment agité soulève en ***gémissant*** ses ***vagues écumantes***.

Toutes ces planètes ***circulant*** autour du soleil.

Les ***peuples errants*** doivent être les derniers qui aient écrit.

La mer ***mugissant*** ressemblait à une personne qni n'a plus qu'un reste de trouble.

PARTICIPE PASSÉ SANS AUXILIAIRE.

Le participe passé est un véritable adjectif; il en remplit toutes les fonctions, et comme tel il est variable et prend le genre et le nombre des substantifs auxquels il se trouve joint.

Une faute AVOUÉE EST ***à demi*** pardonnée.

Le participe AVOUÉE est au féminin et au singulier, parce qu'il qualifie le substantif ***faute***.

(Faites analyser de même les exemples suivants).

> Comme une *lampe* d'or, dans l'azur *suspendue*,
> La lune se balance au bord de l'horizon;
> Ses *rayons affaiblis* dorment sur le gazon.
>
> Quel œil n'est pas sensible au riant appareil
> De l'*herbe rajeunie* et du bouton vermeil!

Nourris à la campagne dans toute la rusticité champêtre, vos ***enfants*** y prendront une voix plus sonore.

Je baisse, en frémissant, mes ***regards effrayés***.

Tenez toujours ***divisés*** les ***méchants***.

> Là, cette jeune *plante*, en vase *disposée*,
> Dans sa coupe élégante accueille la rosée.

Première règle.

Les participes qui ont l'auxiliaire ***avoir*** s'accordent en genre et en nombre avec le mot qu'ils qualifient, mais seulement s'ils en sont précédés; et ce mot est toujours le ***complément direct.***

Ainsi tu écriras avec accord :

Dieu reconnaîtra les moindres services QUE nous aurons ***rendus***.

Le participe ***rendus*** est précédé de son complément direct QUE, signifiant ***services***.

Mais tu écriras sans accord :

Ses pieds ont ***foulé*** de fertiles vendanges.

Sois muet quand tu as ***donné***, parle quand tu as ***reçu***.

Car, dans le premier exemple, le complément direct FERTILES VENDANGES ne précède pas le participe ***foulé***.

Et dans le second exemple, les participes ***donné***, ***reçu*** ne qualifient aucun mot.

Souligne les participes variables et les mots qu'ils qualifient. Ensuite tu me diras pourquoi les autres participes sont invariables.

On doit peu compter sur les hommes, même sur ceux QU'on a le mieux ***servis***.

C'était un homme de courage celui qui le premier a ***confié*** sa vie à une barque fragile.

Attends-toi à être traité par tes semblables comme tu LES aura ***traités***.

Les oiseaux ont ***reparu*** dans la plaine avec le printemps.

> Rome, au front altier et superbe,
> Pleure sur ces palais QUE la mousse a *couverts*.

Le bruit de nos trésors LES a tous ***attirés***.

Il ne faut pas toujours fuir les personnes dont on nous a mal ***parlé***.

Les conseils que nous n'écoutons pas sont souvent ceux qui nous auraient le plus *profité*.

Que d'AUTELS on eut *érigés* à un Grec qui aurait *découvert* l'AMÉRIQUE.

Quels *dangers* n'a pas *courus* l'Autriche pendant la guerre de vingt ans QU'elle a *essuyée !*

Phrase inverse, dont voici la construction naturelle :

Quels DANGERS l'Autriche n'a pas *courus*, etc.

Continue.

COMBIEN DE PROJETS a-t-il *faits* ou *réformés*, COMBIEN D'OUVERTURES a-t-il *données*, COMBIEN DE SERVICES a-t-il *rendus*.

> Assez de rois, QUE l'histoire a *faits* grands,
> Chez leurs tristes voisins ont *porté* les ALARMES.

A merveille! Ainsi tous les participes qui ont varié dans ces exemples sont précédés d'un complément direct.

Deuxième règle.

Les participes précédés de l'auxiliaire *être*, excepté ceux des verbes pronominaux, prennent le genre et le nombre du sujet, car c'est ce mot-là qu'ils qualifient.

Nous *sommes nés* pour obéir.

Les PETITS ESPRITS *sont blessés* des petites choses.

Dans ces exemples, *nés* qualifie le sujet NOUS; *blessés* qualifie le sujet PETITS ESPRITS; c'est pourquoi ces participes sont au masculin et au pluriel.

Les BONS COEURS *sont gâtés* par la flatterie.

Nos DESTINS sont *prévus*, nos DESTINS sont *comptés*.

Ceux QUI sont *devenus* riches perdent la mémoire.

Les HOMMES sont *remplis* de contradictions.

Ceux QUI sont *tombés* dans le malheur accusent toujours la fortune.

Troisième règle.

Les participes des verbes pronominaux suivent exactement la première règle : ils s'accordent avec le complément direct quand ils en sont précédés.

Les louanges QUE l'on *s'est données* font peu d'effet.

La vie pastorale *s'est conservée* dans plus d'une contrée de l'Asie.

Les participes *données*, *conservée* sont variables, parce que l'un est précédé du complément direct QUE, et l'autre du complément direct SE.

Mais dans cet exemple :

Elles se *sont reconnu* des QUALITÉS, et elles se *sont plu*.

Reconnu est invariable, parce qu'il est suivi de son complément QUALITÉS.

Plu est également invariable, attendu qu'il n'a pas de COMPLÉMENT DIRECT, ainsi il ne qualifie aucun mot [1].

1re *Observation*. Quand le second pronom peut se décomposer par *moi*, *toi*, *soi*, *nous*, *vous*, *eux*, le participe est toujours variable, même dans les circonstances où la décomposition paraît un peu forcée :

Les soldats SE sont *emparés* de la ville, SE ou EUX *emparés*.

Nous NOUS sommes *avisés* d'un expédient, NOUS *avisés*.

Je ME suis *repentie* d'avoir été curieuse, MOI *repentie*.

Elle s'est *souvenue* de ses promesses, SOI *souvenue*.

2e *Observation*. Les participes des verbes se *plaire*, se *déplaire*, se *complaire*, se *rire*, se *sourire*, se *parler*, se *succéder*, se *nuire*, se *suffire*, se *préjudicier*, se *ressembler*, se *convenir*, s'entre-*nuire*, n'ayant pas de complément direct, sont toujours invariables.

La faiblesse s'est toujours nui (*se à soi*).

Maintenant tu pourrais orthographier tous les participes : il te suffirait de chercher le mot qu'ils qualifient. Mais, comme ce mot n'est quelquefois pas facile à reconnaître, nous allons examiner ensemble toutes les circonstances où il pourrait peut-être t'échapper. Tu auras besoin d'une attention encore plus grande que pour les règles que nous venons d'étudier.

[1] Cette méthode intellectuelle est due à M. Litais de Gaux, dont nous avons souvent consulté les ouvrages. Elle se trouve entièrement développée dans sa *Théorie du verbe* et dans son *Traité des participes*.





GRAMMAIRE — VINGT-SIXIÈME ET DERNIÈRE LEÇON.

SOLUTIONS OU DIFFICULTÉS.

I.

Participes suivis d'un infinitif.

Si le participe est suivi d'un infinitif, ne seras-tu point en danger d'écrire de même :

Les arbres que j'ai VUS *fleurir*,

et *Les arbres que j'ai* VUS *tailler ?*

Cependant, si tu réfléchis, tu trouveras bientôt que dans le premier exemple ce sont bien les *arbres* que tu as *vus* fleurir, et que, dans le second, tu as *vu* l'action de tailler des arbres.

Retourne la phrase : ne pourrais-tu pas dire :

J'ai *vu* les *arbres* fleurir?

Mais tu ne dirais pas :

J'ai vu les arbres tailler.

Dans le premier exemple :

Les arbres que j'ai vus fleurir,

Le participe *vus* est variable, parce qu'il qualifie le complément direct QUE, signifiant ARBRES.

Dans le second exemple :

Les arbres que j'ai vu tailler,

Le participe *vu* est invariable, parce que le complément direct QUE appartient à l'infinitif *tailler*.

Observation. Le participe est variable quand l'infinitif peut se changer en *participe présent :*

Les arbres QUE j'ai *vus* fleurir.

Tu peux dire : les arbres que j'ai vus *fleurissant*.

Applique ces règles aux exemples suivants, que tu vas écrire sous ma dictée.

PARTICIPE VARIABLE.	PARTICIPE INVARIABLE.
Ces actrices. — *Je* LES *ai* ENTENDUES *chanter* (chantant).	*Je* LES *ai* ENTENDU *applaudir*.
(*Elles* chantaient).	(*On* les applaudissait.)
Je LES *ai* LAISSÉS *partir*.	*Je* LES *ai* LAISSÉ *emmener*.
(*Ils* partaient).	(*On* les emmenait.)
Que de fleurs nous avons VUS *se flétrir!*	*Que de fleurs nous avons* VU *flétrir!*
(*Elles* se flétrissaient.)	(*Quelque chose* les flétrissait.)
Cette dame. — *Je* L'*ai* ENVOYÉE *se promener*.	*Je* L'*ai* ENVOYÉ *chercher*.
(*Elle* se promenait).	(*Quelqu'un* allait la chercher.)
Je LES *ai* ENTENDUS *se plaindre*.	*Je* LES *ai* ENTENDU *plaindre*.
(*Ils* ou *eux* se plaignaient.)	(*On* les plaignait.)

II.

Participes séparés d'un infinitif par une préposition.

Les participes séparés d'un infinitif par une préposition sont soumis à la règle précédente : ils sont variables quand le complément qui précède leur appartient ; ils sont invariables dans le cas contraire.

Ainsi entre ces deux phrases :

La leçon qu'on m'a DONNÉE *à apprendre*,

et

La leçon que j'ai OUBLIÉ *d'apprendre*,

Tu sauras en les retournant ainsi :

On m'a DONNÉ LA LEÇON *à apprendre*,

J'ai OUBLIÉ *d'apprendre* LA LEÇON,

que le participe est variable dans le premier cas, parce qu'il qualifie le complément direct QUE, signifiant LEÇON ;

Et qu'il est invariable dans le second cas, attendu que je ne veux pas dire que j'ai oublié ma leçon,

Mais que j'ai oublié de l'apprendre.

Le complément *que* appartient à l'infinitif, le participe doit donc être invariable.

C'est encore le même raisonnement quand le participe est suivi d'une proposition qui en complète le sens :

Ce sont des choses que j'ai CRU UTILE DE FAIRE, cela signifie :

J'ai CRU UTILE DE FAIRE *ces choses*, et non *j'ai cru ces choses*.

III.

FAIT joint à un infinitif.

Lorsque le participe *fait* est suivi d'un infinitif, il est invariable, parce qu'il ne forme, pour ainsi dire, qu'un seul mot avec l'infinitif.

Elle s'est *fait* aimer par sa douceur.

Tu ne dirais pas elle a fait *elle* aimer, cela blesserait le bon sens; mais tu dirais très-bien : elle a fait aimer *elle*.

Ils se sont *fait* estimer par leur bonne conduite.

Je les ai *fait* sortir de pension.

Les serpents paraissent destinés à vivre sur la place où le sort les a *fait* naître.

IV.

Infinitif sous-entendu.

Quelquefois l'infinitif est sous-entendu à la suite du participe, comme dans cet exemple :

Il nous a rendu tous les services qu'il a *pu* (*nous rendre*).

Dans cette circonstance, le participe est toujours invariable, car ce ne sont pas des services *pus* ; mais des services *rendus* ; ainsi le complément *que* appartient à l'infinitif.

V.

Participes des verbes unipersonnels.

Les participes des verbes unipersonnels sont invariables, ainsi le veut l'usage.

Tu écriras donc sans accord :

Les mauvais temps qu'il a *fait* ont nui aux vignes.

Que de maux il en est déjà *résulté!*

Que de feuilles il a *fallu* pour couvrir tous les chemins.

VI.

QUE signifiant pendant lesquels.

Devant un verbe neutre, *que* est un véritable complément indirect, puisqu'il signifie *pendant lesquels.*

Les trente ans qu'il a VÉCU.

Les deux jours que tu as MARCHÉ.

Les quatre heures que j'ai DORMI.

Tu peux dire pendant lesquels il a vécu, pendant lesquels tu as marché, etc.

C'est pour cela que ces participes sont invariables.

On dit, il est vrai, *vivre trente ans, marcher deux jours, dormir quatre heures;* mais ces phrases sont elliptiques : c'est-à-dire qu'il y a quelque mot sous-entendu.

En effet, vivre trente ans, signifie vivre pendant trente ans.

VII.

Participe précédé du complément indirect EN.

Voici une nouvelle difficulté à retenir ; il s'agit du cas où le participe passé est précédé du pronom EN *partitif*, c'est-à-dire exprimant une partie de totalité quelconque. Ainsi, en parlant de fruits :

Je les ai mangés

veut dire que tu les as mangés tous; et

J'en ai mangé,

que tu n'en as mangé qu'une partie : — et comme cette expression, *une partie* ou toute autre semblable, est sous-entendue à la fin de la phrase, le participe demeure invariable.

Tu écriras donc sans faire varier le participe :

Des cloches, nous n'EN avons *eu* qu'au 6e siècle.

Mais, quoique précédé du pronom *en*, le participe est variable s'il qualifie un *complément direct* ou un *sujet*, comme dans ces exemples :

Je dois tout à ma mère; les bienfaits *que* j'EN ai *reçus* ne sortiront jamais de ma mémoire.

Le participe *reçus* s'accorde avec le complément direct *que ;* EN signifie d'*elle*, de ma mère.

Nous ne sentons tout le prix d'un bienfait que quand *nous* EN sommes *privés*.

Le participe *privés* s'accorde avec le sujet *nous ;* EN signifie DE CELA.

VIII.

Adverbe de quantité en rapport avec un participe.

Précédé d'un adverbe de quantité, le participe se met au pluriel, lors même que le pronom *en* se trouve dans la phrase :

Il y a BEAUCOUP d'*appelés* et PEU d'*élus*.

AUTANT D'ENNEMIS il a *attaqués*, AUTANT il en a *vaincus*.

COMBIEN en a-t-on *vus*
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches.

Des pleurs, ma faiblesse en a *tant répandus*.

Mais tu écriras, sans faire varier le participe, parce qu'il est suivi de l'adverbe;

J'en ai *connu* beaucoup.

IX.

LE PEU.

Le participe est variable quand le mot *le peu* signifie *une petite quantité:*

Le peu d'INSTRUCTION QU'il a *reçue* lui a servi.

C'est pour : l'instruction *qu*'il a *reçue*.

Tu vois que *le peu* se supprime dans la pensée.

Mais le participe est invariable lorsque *le peu* veut dire le *manque total :*

Le PEU d'instruction QU'il a *reçu* l'a fait tomber dans mille erreurs.

Il n'a pas reçu d'instruction, car il ne serait pas

tombé dans mille erreurs. Ainsi ***le peu*** signifie le manque.

Dans le premier cas, le participe est variable, parce qu'il se rapporte au substantif ***instruction;*** dans le second, il est invariable, attendu qu'il se rapporte au mot ***le peu,*** qui devient à son tour le mot dominant.

X.

L' en rapport avec un participe.

Lorsque le pronom ***l',*** complément direct, signifie ***cela,*** le participe est invariable :

Ce n'est pas ainsi que la chose s'est passée ; vous L'avez ***avoué*** vous-même.

Vous avez avoué ***cela.***

Mais quand le pronom ***l'*** représente un substantif, il en prend le genre et le nombre, alors le participe est ***variable.***

Je L'ai *vue*, à la fin, cette grande cité.

Tu peux dire j'ai vu ***elle*** (c'est une cité vue).

Quelquefois cependant le participe peut être variable ou invariable, selon le sens que l'on donne à la phrase :

Cette chose est arrivée sans qu'il l'ait ***sue*** ou ***su.***

Si tu veux dire sans qu'il ait su ***elle, la chose*** dont il s'agit, tu écriras ***sue,*** au féminin.

Mais au contraire, tu mettras ***su,*** au masculin, si tu veux faire entendre qu'il a su CELA, ***que la chose était arrivée.***

Tu vois que l'accord de la plupart des participes dépend de la vue de l'esprit.

Tableau des principaux cas dans lesquels le participe est variable ou invariable.

On aura soin, en dictant les phrases suivantes, d'interroger l'enfant sur la règle en vertu de laquelle le participe est variable ou invariable, afin qu'il corrige lui-même ses fautes s'il en fait.

LE PARTICIPE EST

VARIABLE DANS	INVARIABLE DANS
La faute *avouée* est à demi pardonnée.	J'ai *avoué* ma faute.
La lettre que vous avez *reçue.*	Vous avez *reçu* ma lettre.
La peine qu'elle s'est *donnée.*	Elle s'est *donné* de la peine.
Les arbres que j'ai *vus* croître. (Ces artistes.)	Les arbres que j'ai *vu* abattre. (Ces airs.)
Je les ai *entendus* chanter.	Je les ai *entendu* chanter.
	Elle s'est *fait* mourir.
	Elle s'est *fait* peindre
Elle s'est *laissée* tomber.	Elle s'est *laissé* tromper.
Il s'est *rappelé* toutes les bonnes actions qu'il avait *faites.*	Il a *secouru* tous les malheureux qu'il a pu secourir.
	Que d'années il a *vécu!*
La leçon qu'on m'a *donnée* à apprendre.	La leçon que j'ai *oublié* d'apprendre.
Elle s'est *proposée* pour vous peindre.	Elle s'est *proposé* de vous peindre.
Ce sont des choses qu'ils ont *crues* permises.	Ce sont des choses qu'ils se sont *cru* permis de faire.
Ces choses, je les ai *pensées.*	Les choses que j'ai *pensé* que vous feriez. J'ai pensé quoi ? *que vous feriez.*
Vos fleurs,	Des fleurs,
Je les ai *cueillies.*	J'en ai *cueilli.*
Combien j'en ai *cueillies!*	
Ce domestique nous a fidèlement *servis.*	Ce livre nous a bien *servi.*
(A servi nous.)	(A servi à nous.)
Ils nous ont *aidés* dans nos besoins.	Ils nous ont *aidé* à descendre.
(Ils ont aidé nous.)	(Ils ont aidé à nous.)
Les grandes chaleurs que nous avons *essuyées.*	Les grandes chaleurs qu'il a *fait.*
Les pluies que nous avons *eues.*	La pluie qu'il y a *eu.*
Cette promenade est telle que je l'avais *crue.*	Cette promenade m'a paru plus agréable que je ne l'avais *cru.* (Que je n'avais *cru* qu'elle me paraîtrait.)

DICTÉE.

Que l'amour-propre abonde en mauvaises défaites,
Quand il faut réparer les fautes QU'on a *faites.*

Sa mère lui portait sa douce nourriture.
Mes yeux se sont *mouillés* de pleurs.

Tu n'as pas ***oublié*** les soins QUE tu m'as ***coûtés*** depuis ton enfance.

Les honneurs QUE j'ai ***reçus,*** c'est mon habit qui me LES a ***valus.***

Je regrette les nombreuses années que j'ai ***vécu*** sans pouvoir m'instruire.

Tous les jours que la cheminée a ***fumé*** ont été pluvieux.

Le Télémaque a ***fait*** quelques imitateurs, les Caractères de La Bruyère en ont ***fait*** davantage.

Il est de ces instants où l'âme *anéantie*,
D'un sinistre avenir paraît être *avertie.*

QUE DE VEILLES, QUE DE TOURMENTS tu m'as ***coûtés !***

Que de BIEN n'a-t-elle pas ***fait*** pendant le peu de jours qu'elle a ***régné.***

Le peu de troupes ***qu'***il a ***rassemblées*** ont ***tenu*** ferme dans leur poste.

Combien Dieu en a-t-il ***exaucés ?***

La chose était plus sérieuse que vous ne L'aviez ***pensé.***

Tout le monde m'a *offert* des services, et personne ne m'en a *rendu*.

Combien en ai-je *vus*, je dis des plus *huppés*,
A souffler dans leurs doigts dans ma cour *occupés*.

Ainsi qu'une image qui passe,
Mon printemps s'est *évanoui*;
Mes yeux ne verront plus la trace
De tous ces biens dont j'ai *joui*.

L'aigle ne veut que des rocs *escarpés*

QUE l'hiver a *blanchis*, QUE la foudre a *frappés*.

Tous les grands hommes ont toujours quelque petit GRAIN de folie *mêlé* à leur science.

A merveille!

Tu connais maintenant les principales règles de la langue française; ainsi ma tâche est remplie. Désormais tu pourras recevoir des leçons plus savantes que les miennes : elles ne seront plus pour toi qu'une étude facile et agréable.





GRAMMAIRE — LOCUTIONS VICIEUSES.

Il est bon de s'accoutumer à parler toujours correctement, et à ne pas répéter certaines fautes de langage que les personnes qui parlent mal font journellement dans la conversation. Voici une liste des plus fréquentes; et si parfois il t'arrive d'entendre prononcer quelques-unes de ces mauvaises locutions, en te rappelant que tu les as vues dans la colonne des ***locutions vicieuses***, tu te rappelleras aussitôt ce qu'il faut dire pour les éviter.

ON NE DOIT PAS DIRE :	ON DOIT DIRE :
Elle a *abîmé* sa robe.	Elle a *sali* sa robe.
A *nos âges* on n'étudie plus.	A *notre âge*. (Chacun a son âge.)
Assis-toi.	*Assieds*-toi.
Si tu t'*avises* de sortir, tu seras pris.	Si tu *oses* sortir, tu seras pris.
Il *bègue*.	Il *bégaie*.
A *brasse* corps.	A *bras*-le-corps.
Le vin est fait pour *boire*.	Le vin est fait pour *être bu*.
Il a *bosselé* ce chandelier.	Il a *bossué* ce chandelier.
Il *brouillasse*.	Il *bruine*.
Un propos *capable* de nuire.	Un propos *susceptible* de nuire.
Le verre est *casuel*.	Le verre est *cassant*, *fragile*.
Changez-vous.	*Changez de vêtements*.
Promenez-vous dans le *colidor*.	Promenez-vous dans le *corridor*.
Je vais *colorer* cette image.	Je vais *colorier* cette image.
C'est une affaire *conséquente*.	C'est une affaire *importante*.
Il *est bien corporé*.	Il *a de la corpulence*.
Sauter à *croche*-pied.	Sauter à *cloche*-pied.
Il est *dangereux* que ce mur ne croule.	Il est *à craindre* que ce mur ne croule.
Il ne *décesse* de parler.	Il ne *cesse* de parler.
Je me suis en allé.	*Je m'en suis allé*.
C'est un danger *iminent*.	C'est un danger *imminent*.
Descendez vite *les escaliers*.	Descendez vite *l'escalier*.
Il a *fait* une longue maladie.	Il *a eu* une longue maladie.
Il *fait* de la rosée.	Il *tombe* de la rosée.
Cet homme est *farce*.	Cet homme est *plaisant*.
Il m'a *fixé* longtemps.	Il m'a *regardé* longtemps.
Cet homme est *fortuné*.	Cet homme est *riche*.
Le *gaudron* est une espèce de poix.	Le *goudron* est une espèce de poix.
J'ai une hémorrhagie *de sang*.	J'ai une *hémorrhagie*.
Imaginez-*vous* que.	*Imaginez* que.
Il est dans une place *imminente*.	Il est dans une place *éminente*.
La majesté et la gloire *en imposent*.	La majesté et la gloire *imposent*. (*En imposer* signifie tromper.
Il ne faut *invectiver* personne.	Il ne faut *invectiver contre* personne.
Il *jouit* d'une mauvaise santé.	Il *a* une mauvaise santé.
Je leur *suis* parent.	Je *suis* leur parent.
Il y a un *jeu* d'eau dans le jardin.	Il y a un *jet* d'eau dans le jardin.
Je me suis laissé dire.	*On m'a dit*.
Je *lui en* défie.	Je *l'en* défie.
J'ai eu vingt personnes à *manger*.	J'ai eu vingt personnes à *dîner*.
Il est d'une humeur *massacrante*.	Il est d'une humeur *insupportable*.
C'est un homme bien *membré*.	C'est un homme bien *membru*.
Il a un air *minable*.	Il a un air *misérable*.
Il *morigine* ses enfants.	Il *morigène* ses enfants.
Je vous *observe* que.	Je vous *fais observer* que.
Il est rentré sur *les* minuit.	Il est rentré sur *le* minuit ou *vers* minuit.
Est-il *ostiné*!	Est-il *obstiné*!
Cette rue est très-*passagère*.	Cette rue est très-*fréquentée*.
Cette personne est bien *portante*.	Cette personne *se porte bien*

ON NE DOIT PAS DIRE :	ON DOIT DIRE :
J'irai le voir *vers les midi précises*.	J'irai le voir *à midi précis*.
Qu'avez-vous à vous plaindre?	*De quoi* avez-vous à vous plaindre?
Je ne me rappelle pas *de son* nom.	Je ne me rappelle pas *son* nom.
Il a *recouvert* la vue, la santé.	Il a *recouvré* la vue, la santé.
Il a bien *rempli* son but.	Il a *atteint* son but.
Rétablir le *désordre*.	Rétablir l'*ordre*.
Il a pris sa *revanche*.	Il a pris sa *revanche*.
Elle a l'air d'une sainte-*n'y-touche*.	Elle a l'air d'une sainte-*ni-touche*.
Tu *sais* bien un tel?	Tu *connais* bien un tel.
Il est *susceptible* de faire cela.	Il est *capable* de faire cela.
Tâchez que je sois satisfait.	*Faites en sorte* que je sois satisfait.
Tel qu'il soit, cela m'est égal.	*Quel* qu'il soit, cela m'est égal.
J'ai acheté trois *têtes* d'oreiller.	J'ai acheté trois *taies* d'oreiller.
Voici une étoffe bien *tissée*.	Voici une étoffe bien *tissue*.
Les fruits tombent *par terre*.	Les fruits tombent *à* terre.
Un arbre tombe *à* terre.	Un arbre tombe *par* terre.
Je vous le dis une fois pour *tout*.	Je vous le dis une fois pour *toutes*.
Un insecte est *vénéneux*.	Un insecte est *venimeux*.
Une plante est *venimeuse*.	Une plante est *vénéneuse*.
Comment *vous va*?	Comment vous *portez-vous*?
Voyez *voir*.	*Voyez, regardez*.
Ces enfants se *disputent* toujours.	Ces enfants se *querellent* toujours. *Mais on dit : Ils se disputent* le prix.
Je vais *promener*.	Je vais *me* promener.
Allons *coucher*.	Allons *nous* coucher.
J'ai plusieurs endroits à *aller*.	Je *dois aller* dans plusieurs endroits.
Venir *à* bonne heure.	Venir *de* bonne heure.
La maison *à* mon père.	La maison *de* mon père.
On fait *à* savoir.	On fait *savoir*.
La clef est *après* la porte.	La clef est *à* la porte.
Aussitôt son départ.	Aussitôt *après* son départ.
Cinq *ou* six heures.	Cinq *à* six heures (parce qu'une heure peut se diviser).
On a pris cinq *à* six vaisseaux.	On a pris cinq *ou* six vaisseaux (car un vaisseau ne se divise pas).
Au jour d'aujourd'hui.	*Aujourd'hui*.
C'est à vous *à qui* je parle.	C'est à vous *que* je parle.

ON NE DOIT PAS DIRE :	ON DOIT DIRE :
Cela est supérieurement *bien* fait.	Cela est *supérieurement* fait.
Vous êtes aussi grand *comme* moi.	Vous êtes aussi grand *que* moi.
Heureux *comme tout*.	Heureux *autant qu'on peut l'être*.
Il a ses souliers *dans* ses pieds.	Il a ses souliers *à* ses pieds.
Il a *davantage* de bien que d'esprit.	Il a *plus* de bien que d'esprit.
Comme *de* juste.	Comme *il* est juste, ou comme de raison.
C'est de vous *de qui* je parle.	C'est de vous *que* je parle.
Ainsi *donc* vous avez tort.	*Ainsi* vous avez tort.
Il va en *arrière*.	Il va en *arrière*.
En cas que vous ne réussissiez pas.	*Au* cas que.
En outre de cela.	*Outre* cela.
Il va dîner et *puis* ensuite il partira.	Il va dîner, *ensuite* il partira.
A fur et à mesure que.	*A mesure* que.
Hier *soir*, hier *matin*	Hier *au* soir, hier *au* matin.
Il fut forcé *malgré lui* de partir.	Il fut *forcé* de partir.
Je me le *remémoire*.	Je me le *remémore*.
Or donc j'ai raison.	*Donc* j'ai raison.
C'est là *où* je demeure.	C'est là *que* je demeure.
Où que vous avez été?	*Où* avez-vous été?
Arracher brin *par* brin.	Arracher brin *à* brin.
Fermez *un peu* la porte.	*Fermez* la porte.
Tant *piar*.	Tant *pis*.
Combien *que* tu en as?	Combien *en* as-tu?
Quoique ça.	*Malgré cela*.
A la rebours.	*Au* rebours.
Obéissez *de suite*.	Obéissez *tout de suite*.
Je l'ai lu *sur* le journal.	Je l'ai lu *dans* le journal.
Tant qu'à moi.	*Quant* à moi.
J'irai *tout de même*.	J'irai *néanmoins*.
Ingrat *vis-à-vis* de ses parents.	Ingrat *envers* ses parents.
Du jour *au lendemain*.	D'un jour *à l'autre*.
Ce livre *ici*, ce jour *ici*.	Ce livre-*ci*, ce jour-*ci*.
Prenez garde *de ne pas* tomber.	Prenez garde *de* tomber.
J'aime *lire*, j'aime *jouer*.	J'aime *à lire*, *à jouer*.
S'asseoir *contre* quelqu'un.	S'asseoir *près* de quelqu'un.
J'irai *en* campagne.	J'irai *à la* campagne.
Je suis venu *auparavant* vous.	Je suis venu *avant* vous.



TABLE DES MATIÈRES

DE LA GRAMMAIRE.



ÉDUCATION MATERNELLE.

SIXIÈME PARTIE.

LE LIVRE D'ORTHOGRAPHE

OU

DE DICTÉE.


PARIS.
Typographie Plon frères
RUE DE VAUGIRARD, 36.

ÉDUCATION MATERNELLE.

LE LIVRE D'ORTHOGRAPHE

OU

DE DICTÉE

POUR SERVIR

AUX SIMPLES LEÇONS D'UNE MÈRE A SES ENFANTS,

PAR

MADAME AMABLE TASTU.



PARIS.

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.



ORTHOGRAPHE.

PREMIÈRE LEÇON.

UNE des choses les plus difficiles à apprendre est sans contredit l'orthographe usuelle, celle pour laquelle il n'y a point de règle certaine et qu'un long usage peut seul enseigner. Le meilleur moyen de s'y perfectionner est à coup sûr de lire et d'écrire beaucoup, et l'on cite plusieurs personnes qui, simplement en s'exerçant à copier des livres, ont appris l'orthographe sans maître et sans grammaire. J'ai donc pensé qu'un choix de dictées, extraites des meilleurs auteurs, serait le plus utile des exercices, surtout en procédant de la manière suivante; on fera lire à l'enfant, à haute voix, un des morceaux choisis, puis on le lui fera écrire sous la dictée, après quoi il comparera lui-même sa besogne à l'original et corrigera les fautes qu'il aura faites.

On remarquera que ces morceaux sont choisis parmi ceux qui contiennent la plus grande variété de mots, le plus grand nombre de ces noms dont l'orthographe ne s'apprend que par l'usage. On sera peut-être étonné du bon effet d'une méthode si simple, conseillée, au reste, par d'excellents juges en ces matières, surtout en la faisant marcher de front avec l'étude de la grammaire.

LE BERGER ET LE TROUPEAU.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur, le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ses brebis; il ne les perd pas de vue, il les suit, il les conduit, il les change de pâturage; si elles se dispersent, il les ressemble; si un



loup avide parait, il lâche son chien qui le met en

fuite; il les nourrit; il les défend; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins! quelle vigilance! quelle servitude! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince!

La Bruyère.

LA CURIOSITÉ OU LES MANIES.

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique; pour ce qu'on a, et que les autres n'ont point. Ce n'est point un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode; ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares, et qui ont cours, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare, et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg; il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *solitaire*. Il ouvre de grands yeux; il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle; il a le cœur épanoui de joie, la quitte pour l'*orientale;* de là il va à la *veuve;* il passe au *drap d'or;* de celle-ci à l'*agate,* d'où il se rend enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie le dîner; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées; elle a un beau vase, ou un beau calice: il la contemple, il l'admire: Dieu et la nature sont en cela tout ce qu'il n'admire point; il ne va pas plus loin que l'ognon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée: il a vu des tulipes.

La Bruyère.

LEVER DU SOLEIL.

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes; à leur éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre: à chaque instant on croit le voir paraître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe, l'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli.

La verdure a pris, durant la nuit, une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie; en ce moment pas un seul ne se tait, leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée; il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

J.-J. Rousseau. *Emile,* l. III.

DOULEUR

DE MADAME DE LONGUEVILLE EN APPRENANT LA MORT DE SON FILS, TUÉ AU PASSAGE DU RHIN, DÉFENDU PAR LES HOLLANDAIS, SOUS LOUIS XIV.

Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit; je ne l'ai point vue; mais voici ce que je sais: Mademoiselle de Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours. On est allé la querir avec M. Arnauld pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer. Ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet dès qu'elle parut: Ah! mademoiselle, comment se porte monsieur mon frère? sa pensée n'osa aller plus loin: — Madame, il se porte bien de sa blessure. — Et mon fils? On ne lui répondit rien. — Ah! mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort sur-le-champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? Ah! mon Dieu, quel sacrifice! Et là-dessus elle tombe sur son lit; tout ce que la plus vive douleur peut faire et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens; elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut. Elle n'a aucun repos; sa santé est déjà très-mauvaise et visiblement altérée; pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

Mme de Sévigné.



LA MAISON, LES AMIS, LES PLAISIRS

DE JEAN-JACQUES A LA CAMPAGNE S'IL ÉTAIT RICHE.

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fund d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts, et, quoiqu'une converture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne convre pas autrement les maisons de mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leurs fauteuils et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là tous les airs de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers; une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour tables et pour chaises; les bords de la fontaine serviraient de buffets, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui; de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait sans grossièreté, sans faussetés, sans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politesse et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos mor-

ceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelque bon propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère, et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles et de me dire en secret : « Je suis encore homme. »

J.-J. Rousseau, *Émile.*

FRAGMENT

DE SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Hier, tourmenté de mes chagrins, j'étais assis sous l'ombrage d'un bois épais, seul et dévorant mon cœur; car, dans les maux, j'aime la consolation de s'entretenir en silence avec son âme. Les brises de l'air mêlées à la voix des oiseaux versaient un doux sommeil du haut de la cime des arbres, où ils chantaient, réjouis par la lumière. Les cigales, cachées sous l'herbe, faisaient résonner tout le bois; une eau limpide baignait mes pieds, s'écoulant doucement à travers le bois rafraîchi; mais, moi, je restais occupé de ma douleur, et je n'avais nul souci de ces choses; car, lorsque l'âme est accablée par le chagrin, elle ne veut pas céder au plaisir. Dans le tourbillon de mon âme agitée, je laissais échapper ces mots qui se combattent : Qu'ai-je été? Que suis-je? Que deviendrai-je? Je l'ignore. Un plus sage que moi ne le sait pas mieux. Enveloppé de nuages, j'erre çà et là, n'ayant rien, pas même le rêve que je désire; car nous sommes déchus et égarés tant que le nuage des sens est appesanti sur nous; et celui-là paraît plus sage que moi qui est le plus trompé par le mensonge de son cœur. Je suis; dites quelle chose? Car ce que j'étais a disparu de moi; et maintenant je suis autre chose.

Que serai-je demain, si je suis encore? Rien de durable. Je passe et je me précipite, tel que le cours d'un fleuve. Dis-moi ce que je te parais être le plus; et, t'arrêtant ici, regarde avant que j'échappe. On ne repasse pas les mêmes flots que l'on a passés; on ne revoit pas le même homme que l'on a vu..... Mon âme, quelle es-tu? D'où viens-tu? Qui t'a chargée de porter un cadavre? Quel pouvoir t'a liée des chaînes de cette vie? Comment es-tu mêlée, souffle, à la matière; esprit, à la chair? Si tu es née à la vie en même temps que le corps, quelle funeste union pour moi!... Mais si tu es quelque chose de céleste, ô mon âme! apprends-le-moi; si tu es, comme tu le penses, un souffle, une parcelle de Dieu, rejette la souillure du vice, et je te croirai.

(*Traduction de M. Villemain.*)

L'ENFANCE.

L'enfant peut être rempli d'agréments, de grâces et de charmes, si une éducation mal entendue n'a pas contraint ses mouvements, si la simple nature a développé librement ses membres, s'il a pu en faire usage par tous les exercices qui conviennent à cet âge tendre, mais ami de l'agitation et du changement dans tous les genres. Les proportions les plus agréables, c'est-à-dire les proportions les plus naturelles, règnent dans ses membres; il n'a pas encore appris à les tenir repliés par contenance, à les roidir par bon air, à leur donner des attitudes bizarres par convention; les travaux forcés ne les ont pas encore viciés, déformés, altérés. Sa main n'a pas encore manié des instruments pesants; son dos n'a pas été courbé sur une charrue ou sur un atelier; ses cheveux flottent au gré des vents et de la belle nature, sans avoir été décolorés bizarrement, brûlés avec art, et souvent ridiculement contraints; sa peau n'a pas été ternie par un soleil ardent, ou gercée par le froid; la tempête n'a pas encore fondu sur sa tête; il ne voit la vie qui se présente à lui que comme une route semée de fleurs; il ne prévoit aucun des dangers et des malheurs qui l'attendent; le chagrin n'a pas ridé son front et effacé la noblesse de ses traits; l'on y distingue encore la première origine du roi de la nature; la défiance n'a pas rendu sa démarche arrêtée et suspendue, son regard inquiet, son coup d'œil fixe et sinistre; son esprit, dégagé de préjugés et de soucis, ne lie que des idées agréables, n'enfante que des images gracieuses; si quelques peines légères viennent troubler les beaux jours qui sont tissus pour lui, elles sont toutes hors de lui, elles ne laissent aucun souvenir, elles se dissipent rapidement avec les objets qui les ont fait naître. Que lui manque-t-il pour offrir l'image la plus fidèle des grâces, de la gaieté, de l'agrément, des charmes et de la gentillesse?

Lacépède.



ORTHOGRAPHE. — TROISIÈME LEÇON.

COUP D'OEIL SUR L'ESPAGNE.

Considérée géographiquement et physiquement, l'Espagne tient presque autant à l'Afrique qu'à l'Europe; on ne peut en douter quand, sur la carte de la Méditerranée, à côté des péninsules de Grèce et d'Italie, on voit celle d'Espagne donner, pour ainsi dire, la main à la pointe d'Afrique, qui semble n'être que sa continuation, malgré le nom et le détroit qui les séparent.... A travers les différences que la religion, le gouvernement et les lois ont établies dans les mœurs, dans le costume, dans le langage, on voit que les rapports matériels et terrestres, le sol, les eaux, la culture, se retrouvent encore les mêmes entre des pays voisins, qu'une longue suite d'événements a rendus étrangers l'un à l'autre. Ainsi le même soleil brûlant dévore la Barbarie et l'Andalousie ou les Algarves. Les montagnes, dépouillées de forêts, n'y amassent plus les nuages et les pluies. Les plaines et souvent les vallons sont en proie à la sécheresse. Partout, il est vrai, où l'art rencontre des eaux fertilisantes, il en profite avec un succès prodigieux pour donner des récoltes à la terre. Mais auprès de ces riches campagnes sont des déserts, ou des *despoblados* immenses, où l'œil se perd et la pensée s'attriste en embrassant de toutes parts l'espace aride et solitaire. Quand on s'élève sur le sommet de quelques-unes des nombreuses montagnes qui traversent l'Espagne, on n'aperçoit, sous un ciel presque toujours ardent, que des plateaux incultes et des pentes nues, dont rien de vivant ne coupe l'uniformité. Seulement au fond des vallées serpente au loin une rivière ou un ruisseau, entouré d'une lisière de verdure, où l'on suit comme à la trace les moissons, les plantations et les habitations des hommes. Une carte enluminée, présentant la forme de tous les bassins, les eaux avec une teinte d'azur, et leurs bords avec une teinte verte plus ou moins large, serait un tableau fidèle, où l'on pourrait reconnaître l'état réel de ce territoire, qui, à peu près égal en surface à celui de la France, ne contient cependant et ne nourrit qu'une population à peine égale au tiers de la nôtre. On embrasserait d'un coup d'œil, comme par l'anatomie, les veines et les artères de ce grand corps, qui manque d'embonpoint, mais qui a encore des nerfs et des muscles, si l'on ose employer une telle comparaison, et dont la structure présente une charpente taillée pour la grandeur et la force.

(*Mémoires du maréchal Suchet.*)

COMBIEN LE TEMPS EST PRÉCIEUX.

Connaître tout le prix du temps, c'est savoir vivre. Un sommeil agité par des songes pénibles ne laisse que de la fatigue et un souvenir désagréable; il en est ainsi d'une longue vie qui a été mal employée.

Je réparerai le temps perdu; phrase bien irréfléchie: on peut en expier le mauvais usage, on n'en répare point la perte.

Je suppose qu'ayant passé deux ou trois ans dans la paresse, vous vous soyez ensuite livré avec ardeur au travail pendant le même espace de temps, il n'en sera pas moins vrai que, si vous eussiez mis à profit les années précédentes écoulées dans l'oisi-

veté, vous auriez obtenu du temps le double de ce qu'il vous a donné.

Non-seulement le temps n'accorde qu'à ceux qui savent l'apprécier, mais il reprend ses dons à ceux qui, après l'avoir cultivé, le négligent. On perd tous ses bienfaits quand on ne s'en occupe pas habituellement.

Il n'y a rien de si calomnié que le temps; tantôt on lui reproche sa vitesse et tantôt sa lenteur; sa marche est terrible, car elle est irrévocable et sans repos; mais elle est lente, égale et mesurée; votre œil n'en peut apercevoir le mouvement imperceptible sur le cadran qui la trace; mais songez que cette aiguille qui vous paraît immobile marche toujours, qu'elle ne s'arrête point et qu'elle ne rétrograde jamais!... Mme DE GENLIS.

L'ORAGE.

L'horizon se chargeait au loin de vapeurs ardentes et sombres: le soleil commençait à pâlir; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrait de couleurs lugubres, dont les teintes variaient sans cesse. Déjà le ciel, tendu et fermé de toutes parts, n'offrait à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait et qui s'appesantissait sur la terre. Toute la nature était dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquait jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feu suspendue sur nos têtes; des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrents sur la terre; les vents déchaînés fondre sur la mer et la bouleverser dans ses abîmes.

Tout grondait, le tonnerre, les vents, les flots, les antres, les montagnes; et, de tous ces bruits réunis, il se formait un bruit épouvantable qui semblait annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlants de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain, le soleil brilla d'une clarté plus pure; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étaient élevées jusqu'aux cieux, traînait à peine ses flots jusque sur le rivage.

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

LES CIMETIÈRES DE CAMPAGNE.

Les anciens n'ont peut-être point eu de lieux de sépulture plus agréables que nos cimetières de campagne; des prairies, des champs, des eaux, des bois, toute une riante perspective mariait ses simples images avec les tombeaux des laboureurs; on aimait à y voir le gros if qui ne végétait plus que par son écorce, les pommiers du presbytère, le haut gazon, les peupliers, l'ormeau des morts et les buis et les petites croix; au milieu des paisibles monuments, le temple villageois élevait sa tour, surmontée de l'emblème rustique de la vigilance; on n'entendait dans ces lieux que le chant du rouge-gorge et le bruit des brebis qui broutaient l'herbe de leur ancien pasteur; les divers sentiers qui traversaient l'enclos béni aboutissaient à l'église ou à la maison du curé; ils étaient tous tracés par le pauvre et par le pèlerin qui allaient prier le Dieu des miracles ou demander le pain de l'aumône à l'homme de l'Évangile : l'indifférence ou le riche ne passaient pas sur ces tombeaux.

On y lisait pour toute épitaphe : *Guillaume* ou *Paul*, né en telle année, mort en telle autre; sur quelques-uns il n'y avait même pas de nom : le laboureur chrétien repose oublié dans la mort, comme ces végétaux utiles au milieu desquels il a vécu; la nature ne grave pas le nom des chênes sur leurs troncs abattus dans la forêt.

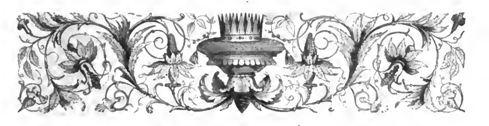
Cependant, en errant un jour dans un cimetière de campagne, nous aperçûmes une épitaphe latine sur une petite pierre qui annonçait le tombeau d'un enfant. Surpris de cette magnificence, nous nous en approchâmes pour connaître l'érudition du curé du village; nous lûmes ces mots de l'Évangile :

Sinite parvulos venire ad me.
Laissez les petits enfants venir à moi.

Les cimetières de la Suisse sont quelquefois placés sur des rochers, d'où ils commandent les lacs, les précipices et les vallées; le chamois et l'aigle y fixent leur demeure, et la mort croît sur ces sites escarpés comme ces plantes alpines dont la racine est plongée dans des glaces éternelles. Après son trépas, le paysan de Glaris ou de Saint-Gall est transporté sur ces hauts lieux par son pasteur; le convoi a pour pompe funèbre la pompe de la nature, et pour musique, sur les croupes des Alpes, ces airs bucoliques qui rappellent au Suisse exilé son père, sa mère, ses sœurs, et les bêlements des troupeaux de sa montagne.

L'Italie présente les catacombes ou l'humble monument d'un martyr dans les jardins de Mécène ou de Lucullus.

L'Angleterre a ses morts vêtus de laine, et ses tombeaux semés de réséda. Dans ces cimetières d'Albion nos yeux attendris ont quelquefois rencontré un nom français au milieu des épitaphes étrangères. CHATEAUBRIAND.



ORTHOGRAPHE — QUATRIÈME LEÇON

POMPÉIA.

Les ruines de Pompéia sont du même coté de la mer que le Vésuve. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés; mais à Pompéia, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à nous telle qu'elle était; le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps; jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première, et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante; les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant, la farine qui allait être pétrie est encore là; les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus les bracelets de pierreries qui les entourent encore.

On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie; le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps-de-garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville, qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir, et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves; ainsi, ruines sur ruines et tombeaux sur tombeaux. Cette histoire du monde où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplit le cœur d'une profonde mélancolie.

Qu'il y a longtemps que l'homme existe! qu'il y a longtemps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt! où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées? L'air qu'on respire dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel, où règne l'immortalité? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculanum et à Pompéia sont tout ce qui nous reste pour interpréter les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres, que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière, où de nobles idées sont peut-être encore empreintes.



Les édifices publics dans cette ville même de Pompéia, qui était une des moins grandes de l'Italie, sont encore assez beaux; le luxe des anciens avait presque toujours pour but un objet d'intérêt public. Leurs maisons particulières sont très-petites, et l'on n'y voit point la recherche de la magnificence, mais un goût vif pour les beaux-arts s'y fait remarquer; presque tout l'intérieur était orné de peintures les plus agréables et de pavés de mosaïque artistement travaillés; il y a beaucoup de ces pavés sur lesquels on trouve écrit: Salut (*Salve*); ce mot est placé sur le seuil de la porte; ce n'était pas sûrement une simple politesse, mais une invocation

à l'hospitalité. Les chambres sont singulièrement étroites, peu éclairées, n'ayant jamais de fenêtres sur la rue, et donnant presque toutes sur un portique qui est dans l'intérieur de la maison, ainsi que la cour de marbre qu'il entoure; au milieu de cette cour est une citerne simplement décorée.

Il est évident, par ce genre d'habitations, que les anciens vivaient presque toujours en plein air, et que c'était ainsi qu'ils recevaient leurs amis. Rien ne donne une idée plus douce et plus voluptueuse de l'existence que ce climat, qui unit intimement l'homme avec la nature; il semble que le caractère des entretiens et de la société doit être différent, avec de telles habitudes, que dans les pays où la rigueur du froid force à se renfermer dans les maisons; on comprend mieux les dialogues de Platon en voyant ces portiques sous lesquels les anciens se promenaient la moitié du jour; ils étaient sans cesse animés par le spectacle d'un beau ciel; l'ordre social, tel qu'ils le concevaient, n'était point l'aride combinaison du calcul et de la force, mais un heureux ensemble d'institutions qui excitaient les facultés, développaient l'âme, et donnaient à l'homme pour but le perfectionnement de lui-même et de ses semblables.

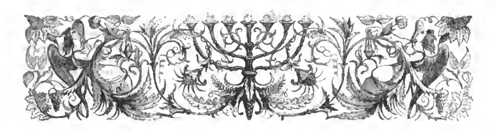
Mme de Stael.

LES OISEAUX ET LES POISSONS.

Jusque dans les derniers détails, l'économie tout entière des poissons contraste avec celle des oiseaux. L'être aérien découvre nettement un horizon immense; son ouïe subtile apprécie tous les sons, toutes les intonations; sa voix les reproduit : si son bec est dur, si son corps a dû être enveloppé d'un duvet qui le préservât du froid des hautes régions qu'il visite, il retrouve dans ses pattes toute la perfection du toucher le plus délicat. Il jouit de toutes les douceurs de l'amour conjugal et paternel; il en remplit les devoirs avec courage; les époux se défendent, défendent leur progéniture. Un art surprenant préside à la construction de leur demeure; quand le temps est venu, ils y travaillent ensemble et sans relâche : pendant que la mère couve ses œufs avec une constance si admirable, le père, d'amant passionné devenu tendre époux, charme par ses chants les ennuis de sa compagne. Dans l'esclavage même, l'oiseau s'attache à son maître; il se soumet à lui et exécute, sous ses ordres, les actes les plus adroits, les plus délicats; il chasse pour lui comme le chien, et il revient à sa voix du plus haut des airs: il imite jusqu'à son langage, et ce n'est qu'avec peine que l'on se décide à lui refuser une espèce de raison. L'habitant des eaux, au contraire, ne s'attache point, il n'a point de langage, point d'affection; il ne sait ce que c'est que d'être époux et père, ni que de se préparer un abri; dans les dangers, il se cache sous les rochers de la mer, ou se précipite dans la profondeur des eaux; sa vie est silencieuse et monotone; sa voracité seule l'occupe, et ce n'est que par elle qu'on peut lui enseigner à diriger ses mouvements par des signes venus du dehors. Et cependant ces êtres, à qui il a été ménagé si peu de jouissances, ont été ornés par la nature de tous les genres de beauté : variété dans les formes, élégance dans les proportions, diversité et vivacité de couleurs, rien ne leur manque pour attirer l'attention de l'homme, et il semble que ce soit cette attention qu'en effet la nature ait eu le dessein d'exciter : l'éclat de tous les métaux, de toutes les pierres précieuses dont ils resplendissent, les couleurs de l'iris qui se brisent, se reflètent en bandes, en taches, en lignes onduleuses, anguleuses et toujours régulières, symétriques, toujours de nuances admirablement assorties ou contrastées, pour qui auraient-ils reçu tous ces dons, eux qui ne peuvent au plus que s'entrevoir dans ces profondeurs où la lumière a peine à pénétrer; et quand ils se verraient, quel genre de plaisir pourraient réveiller en eux de pareils rapports?

Cuvier. *Hist. des Poissons, livre* 1, *chap.* 1er, *pag.* 280-282.

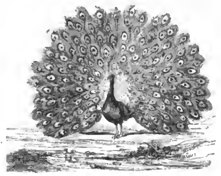




ORTHOGRAPHE. — CINQUIÈME LEÇON.

LE PAON.

Si l'empire appartenait à la beauté, et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux ; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion : la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné. Une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger : son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel ; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent, de leur mélange avec des nuances plus sombres et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.



Tel paraît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour du printemps : mais, s'il éprouve quelque vive émotion, toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête, les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes ; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses ; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année. Le paon, comme s'il sentait la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté : car on prétend qu'il en jouit en effet ; qu'il est sensible à l'admiration ; que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges ; et qu'au contraire, lorsqu'on paraît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

BUFFON.

DE L'EAU.

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau. C'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit. De l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environ-

nent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air, toute la face de la terre serait sèche et stérile. Il n'y aurait que des animaux volatiles : nulle espèce d'animal ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre : il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides? Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux. Les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses? elle est docile : l'homme la mène, comme un cavalier mène son cheval, sur la pointe des racines; il la distribue comme il lui plaît; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est



descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer pour suppléer à ce qui lui manque dans les arts les plus nécessaires par la petitesse et par la faiblesse de son corps. Mais ces eaux, qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes et d'y demeurer longtemps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eau, rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si adondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil et du Gange, l'inondation régulière des fleuves, en certaines saisons, pourvoit à point nommé aux besoins des peuples, pour arroser les terres? Peut-on s'imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes, où leurs réservoirs sont placés : elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées. Les rivières serpentent dans les vastes campagnes pour les mieux arroser. Elles vont enfin se précipiter dans la mer pour en faire le centre du commerce à toutes les nations. Cet Océan, qui semble être mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses. Les eaux distribuées avec tant d'art font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain. Mais, outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et le reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux. Ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et vous reporte précisément aux mêmes lieux à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer et puis revenir sur ses pas avec tant de régularité? Un peu plus, un peu moins de mouvement dans cette masse fluide déconcerterait toute la nature. Un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans des corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : Là vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues? Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup, pendant l'hiver, dures comme des rochers. Les sommets des hautes montagnes ont

même en tout temps des glaces et des neiges, qui sont les sources des rivières, et qui, abreuvant les pâturages, les rendent plus fertiles. Ici les eaux sont douces pour désaltérer l'homme; là elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois dans les nues qui volent au-dessus de nous des espèces de mers suspendues pour tempérer l'air, pour arrêter les rayons enflammés du soleil et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eau? Quelle main prend soin de ne les jamais laisser tomber que par des pluies modérées?

FÉNELON.

L'OUBLI ET L'ABANDON DES PAUVRES.

Combien de pauvres sont oubliés! combien demeurent sans secours et sans assistance! Oubli d'autant plus déplorable que, de la part des riches, il est volontaire et par conséquent criminel. Je m'explique : combien de malheureux réduits aux dernières rigueurs de la pauvreté et que l'on ne soulage pas, parce qu'on ne les connait pas et qu'on ne veut pas les connaitre! Si l'on savait l'extrémité de leurs besoins, on aurait pour eux, malgré soi, sinon de la charité, au moins de l'humanité. A la vue de leur misère, on rougirait de ses excès, on aurait honte de ses délicatesses, on se reprocherait ses folles dépenses, et l'on s'en ferait avec raison des crimes. Mais parce qu'on ignore ce qu'ils souffrent, parce qu'on ne veut pas s'en instruire, parce qu'on craint d'en entendre parler, parce qu'on les éloigne de sa présence, on croit en être quitte en les oubliant; et, quelque extrêmes que soient leurs maux, on y devient insensible.

Combien de véritables pauvres que l'on rebute comme s'ils ne l'étaient pas, sans qu'on se donne et qu'on veuille se donner la peine de discerner s'ils le sont en effet! Combien de pauvres dont les gémissements sont trop faibles pour venir jusqu'à nous et dont on ne veut pas s'approcher pour se mettre en devoir de les écouter! Combien de pauvres abandonnés! Combien de désolés dans les prisons! Combien de languissants dans les hôpitaux! Combien de honteux dans les familles particulières! Parmi ceux qu'on connait pauvres, et dont on ne peut ni ignorer ni même oublier le douloureux état, combien sont négligés! combien sont durement traités! combien manquent de tout pendant que le riche est dans l'abondance, dans le luxe, dans les délices! S'il n'y avait point de jugement dernier, voilà ce que l'on pourrait appeler le scandale de la Providence, la patience des pauvres outragés par la dureté et par l'insensibilité des riches.

BOURDALOUE.

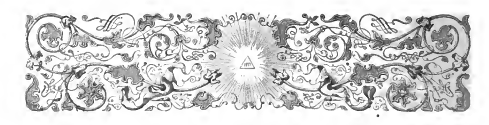
LA FEMME DU MARIN.



En nous promenant un soir à Brest, au bord de la mer, nous aperçûmes une pauvre femme qui marchait courbée entre les rochers; elle considérait attentivement les débris d'un naufrage, et surtout les plantes attachées à ces débris, comme si elle eût cherché à deviner, par le plus ou moins de vieillesse, l'époque certaine de son malheur. Elle découvrit sous des galets une de ces boîtes de matelot qui servent à mettre des flacons. Peut-être l'avait-elle remplie elle-même autrefois pour son époux de cordiaux achetés du fruit de ses épargnes: du moins nous le jugeâmes ainsi, car elle se prit à essuyer ses larmes avec le coin de son tablier. Des mousserons de mer remplaçaient maintenant ces présents de sa tendresse. Ainsi, tandis que le bruit du canon apprend aux grands le naufrage des grands du monde, la Providence, annonçant aux mêmes bords quelque deuil aux petits et aux faibles, leur dépêche secrètement quelques brins d'herbe et un débris.

CHATEAUBRIAND.





ORTHOGRAPHE — SIXIÈME LEÇON.

LES COULEURS.

Dans une belle nuit d'été, quand le ciel est serein et chargé seulement de quelques vapeurs légères propres à arrêter et à réfranger les rayons du soleil lorsqu'ils traversent les extrémités de notre atmosphère, transportez-vous dans une campagne d'où l'on puisse apercevoir les premiers feux de l'aurore. Vous verrez d'abord blanchir à l'horizon le lieu où elle doit paraître; et cette espèce d'auréole lui a fait donner, à cause de sa couleur, le nom d'aube, du mot latin *alba*, qui veut dire blanche. Cette blancheur monte insensiblement au ciel et se teint en jaune à quelques degrés au-dessus de l'horizon; le jaune en s'élevant à quelques degrés plus haut passe à l'orangé; et cette nuance d'orangé s'élève au-dessus en vermillon vif qui s'étend jusqu'au zénith. De ce point, vous apercevez au ciel, derrière vous, le violet à la suite du vermillon, puis l'azur, ensuite le gros-bleu ou indigo, et enfin le noir tout à fait à l'occident.

Quoique ce développement de couleurs présente une multitude infinie de nuances intermédiaires qui se succèdent assez rapidement, cependant il y a un moment, et, si je me le rappelle bien, c'est celui où le soleil est près de montrer son disque, où le blanc éblouissant se fait voir à l'horizon; le jaune pur, à quarante-cinq degrés d'élévation; la couleur de feu, au zénith; à quarante-cinq degrés au dessous, vers l'occident, le bleu pur; et à l'occident même, le voile sombre de la nuit qui touche encore l'horizon. Du moins j'ai cru remarquer cette progression entre les tropiques, où il n'y a presque pas de réfraction horizontale qui fasse anticiper la lumière sur les ténèbres, comme dans nos climats.

Jean-Jacques Rousseau me disait un jour que, quoique le champ de ces couleurs célestes soit le bleu, les teintes du jaune qui se fondent avec lui n'y produisent point la couleur verte, comme il arrive dans nos couleurs matérielles, lorsqu'on mêle ces deux nuances ensemble. Mais je lui répondis que j'avais aperçu plusieurs fois du vert au ciel, non-seulement entre les tropiques, mais sur l'horizon de Paris. A la vérité, cette couleur ne se voit guère ici que dans quelque belle soirée de l'été. J'ai aperçu aussi dans les nuages des tropiques, principalement sur la mer et dans les tempêtes, toutes les couleurs qu'on peut voir sur la terre. Il y en a alors de cuivrées, de couleur de fumée de pipe, de brunes, de noires, de grises, de livides, de couleur marron et celle de gueule de four enflammé. Quant à celles qui y paraissent dans les jours sereins, il y en a de si vives et de si éclatantes qu'on n'en verra jamais de semblables dans aucun palais, quand on y assemblerait toutes les pierreries du Mogol. Quelquefois les vents alizés du nord-est ou du sud-est, qui soufflent constamment, cardent les nuages comme si c'étaient des flocons de soie; puis ils les chassent à l'occident en les croisant les uns sur les autres comme les mailles d'un panier à jour. Ils jettent sur les côtés de ce réseau les nuages qu'ils n'ont pas employés et qui ne sont pas en petit nombre; ils les roulent en énormes masses blanches comme la neige, les contournent sur leurs bords en forme de croupes et les entassent les uns sur les autres comme les Cordilières du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes, de cavernes et de rochers; ensuite, vers le soir, ils calmisent un peu comme s'ils craignaient de déranger leur ouvrage. Quand le soleil vient à descendre derrière ce magnifique réseau, on voit passer par toutes ses losanges une multitude de rayons lumineux qui y font un tel effet, que les deux côtés de chaque losange qui en sont éclairés paraissent relevés d'un filet d'or, et les deux autres qui devraient être dans l'ombre sont teints d'un superbe nacarat. Quatre ou cinq gerbes de lumière, qui s'élèvent du soleil couchant jusqu'au zénith, bordent de franges d'or les sommets indécis de cette barrière céleste, et vont frapper des reflets de leurs feux les pyramides des montagnes aériennes collatérales, qui semblent alors être d'ar-

gent et de vermillon. C'est dans ce moment qu'on aperçoit, au milieu de leurs croupes redoublées, une multitude de vallons qui s'étendent à l'infini, en se distinguant à leur ouverture par quelque nuance de couleur de chair ou de rose. Ces vallons célestes présentent dans leurs divers contours des teintes inimitables de blanc qui fuient à perte de vue dans le blanc, ou des ombres qui se prolongent sans se confondre sur d'autres ombres. Vous voyez, çà et là, sortir des flancs caverneux de ces montagnes des fleuves de lumière qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des rochers de corail. Ici, ce sont de sombres rochers, percés à jour, qui laissent apercevoir par leurs ouvertures le bleu pur du firmament; là, ce sont de longues grèves sablées d'or qui s'étendent sur de riches fonds du ciel, ponceau, écarlates et verts comme l'émeraude. La réverbération de ces couleurs occidentales se répand sur la mer, dont elle glace les flots azurés de safran et de pourpre. Les matelots, appuyés sur les passavants du navire, admirent en silence ces paysages aériens. Quelquefois ce spectacle sublime se présente à eux à l'heure de la prière et semble les inviter à élever leurs cœurs comme leurs vœux vers les cieux. Il change à chaque instant : bientôt ce qui était lumineux est simplement coloré et ce qui était coloré est dans l'ombre. Les formes en sont aussi variables que les nuances; ce sont tour à tour des îles, des hameaux, des collines plantés de palmiers, de grands ponts qui traversent des fleuves, des campagnes d'or, d'améthystes, de rubis, ou plutôt ce n'est rien de tout cela; ce sont des couleurs et des formes célestes qu'aucun pinceau ne peut rendre ni aucune langue exprimer....

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.
Études de la Nature.

DE L'AIR.

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? C'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres situés dans une distance presque infinie de nous le percent tout entier, sans peine et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce fluide nous aurait dérobé le jour et ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air qui ferait mourir les poissons, l'air de son côté nous ôterait la respiration s'il devenait plus épais et plus humide. Alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi comme un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons? S'il était plus épais, il nous suffoquerait : comme s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme. Nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons. Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers, dans des saisons précises. Ils durent un temps réglé, et il leur en succède d'autres, comme tout exprès pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

FÉNELON.

FORÊTS AMÉRICAINES

Pénétrez dans ces forêts américaines aussi vieilles que le monde : quel profond silence dans ces re-



traites quand les vents reposent! quelles voix inconnues quand les vents viennent à s'élever! Êtes-vous immobile, tout est muet : faites-vous un pas, tout soupire. La nuit s'approche, les ombres s'épaississent : on entend des troupeaux de bêtes sau-

vages passer dans les ténèbres; la terre murmure sous vos pas; quelques coups de foudre font mugir les déserts : la forêt s'agite, les arbres tombent, un fleuve inconnu coule devant vous. La lune sort enfin de l'orient : à mesure que vous passez au pied des arbres, elle semble errer devant vous dans leur cime et suivre tristement vos yeux. Le voyageur s'assied sur le tronc d'un chêne pour attendre le jour; il regarde tour à tour l'astre des nuits, les ténèbres, le fleuve; il se sent inquiet, agité, et dans l'attente de quelque chose d'inconnu; un plaisir inouï, une crainte extraordinaire, font palpiter son sein comme s'il allait être admis à quelque secret de la Divinité: il est seul au fond des forêts; mais l'esprit de l'homme remplit aisément les espaces de la nature; et toutes les solitudes de la terre sont moins vastes qu'une seule pensée de son cœur.

CHATEAUBRIAND.

TESTAMENT D'UN CALCULATEUR.

Fortunatus DREGNULL, arithméticien à Strasbourg, a laissé un testament dans lequel on lisait les dispositions suivantes :

« Mon très-honoré grand-père *Prosper Dregnull* me fit apprendre l'écriture et les calculs. Lorsque j'eus atteint l'âge de huit ans, il me donna la preuve qu'en accumulant tous les ans les intérêts avec leur capital, au bout de cent ans la somme principale se trouvait multipliée par cent trente. L'attention que je prêtai à ses discours parut faire plaisir au vieillard; il tira aussitôt une pièce d'or de vingt-quatre livres de son gousset, et me dit avec un enthousiasme que j'ai encore présent à mon esprit : — Mon enfant, souviens-toi, tant que tu vivras, qu'avec de l'économie et du calcul on ne saurait jamais manquer : voici un louis que je te donne, porte-le à un négociant de mes amis, qui, pour m'obliger, le placera dans son commerce; tous les ans tu joindras les intérêts au capital, et tu ordonneras, à ta mort, que la somme qui en résultera soit employée à une fondation pieuse pour le repos de ton âme et de la mienne.

» J'ai suivi ponctuellement ses ordres; les vingt-quatre livres, au bout de soixante-deux années, en ont rapporté cinq cents. Je veux et j'entends que l'on partage cette somme en cinq parties égales, qui, comme la première somme de vingt-quatre livres, se multiplieront par une accumulation continuelle, de manière que, tous les cent ans, un des cinquièmes soit distrait et prélevé.

» Le premier cinquième produira trente mille livres avec lesquelles on desséchera un marais qui se trouve près du village où je suis né.

» Le second cinquième, au bout de cent autres années, donnera *un million sept cent mille livres*. Avec cette somme, on fondera quatre-vingts prix pour le progrès des sciences, etc.

» Un siècle après, le troisième cinquième aura produit *deux cent vingt millions*. J'entends qu'une partie de ce capital soit consacrée à l'institution de cent *monts-de-piété*, où l'on prêtera aux artisans laborieux et honnêtes, sans intérêts. Le surplus de la somme sera employé à former, dans douze grandes villes, douze musées et douze bibliothèques publiques; chacun de ces établissements jouira de cent mille livres de rente, et entretiendra quarante gens de lettres.

» Cent ans plus tard, le quatrième cinquième rendra *trente* MILLIARDS. Cette somme servira à bâtir cent nouvelles villes, peuplées chacune de cinquante mille habitants. On m'objectera peut-être que dans toute l'Europe il ne se trouverait pas une somme aussi considérable d'or et d'argent; mais j'enjoins à mes exécuteurs testamentaires de convertir les espèces monnayées en immeubles, et d'en placer les revenus en acquisitions nouvelles.

» Enfin, le dernier cinquième, après un intervalle de cinq cents ans, s'élèvera à la somme colossale de *trois mille neuf cents* MILLIARDS. Ces fonds serviront d'abord à payer toute la dette publique de notre gouvernement. Je ne serais pas fâché que le reste fût employé, *jusqu'à concurrence*, à éteindre, du moins *en partie*, l'énorme dette publique dont l'Angleterre sera chargée à cette époque. Je dois ce témoignage de reconnaissance à une nation qui a produit Newton, l'auteur de l'*Arithmétique universelle et du Calcul infinitésimal*.

» Mes exécuteurs testamentaires, au nombre de six, seront choisis parmi les hommes les plus probes; chacun d'eux, en mourant, nommera son successeur. Je permets aux derniers de s'attribuer chacun, pour leurs peines, *trente-deux millions* sur le dernier cinquième. »

Voilà quelle merveille peut produire l'économie d'une somme de vingt-quatre livres.

DE KOTZBUE.



ORTHOGRAPHE — SEPTIÈME LEÇON.

LES VÉGÉTAUX.

Des beautés d'un autre ordre décorent l'architecture de notre globe et le rendent habitable aux êtres sensibles. Une ceinture de palmiers, auxquels sont suspendus la datte et le coco, l'entoure entre les brûlants tropiques; et des forêts de sapins moussus le couronnent sous les cercles polaires. D'autres végétaux s'étendent, comme des rayons, du midi au nord, et viennent expirer à différents degrés. Le bananier s'avance depuis la ligne jusqu'aux bords de la Méditerranée. L'oranger passe la mer, et borde de ses fruits dorés les rivages méridionaux de l'Europe. Les plus nécessaires, comme le blé et les graminées, pénètrent le plus loin, et, forts de leur faiblesse, s'étendent, à l'abri des vallées, depuis les bords du Gange jusqu'à ceux de la mer Glaciale. D'autres, plus robustes, partent des rudes climats du nord, s'avancent sur les croupes du Taurus, et arrivent, à la faveur des neiges, jusque dans le sein de la zone torride. Les sapins et les cèdres couronnent les montagnes de l'Arabie et du royaume de Cachemire, et voient à leurs pieds les plaines brûlantes d'Aden et de Lahor, où se recueillent la datte et la canne à sucre. D'autres arbres, ennemis à la fois du chaud et du froid, ont leurs centres dans les zones tempérées. La vigne languit en Allemagne et au Sénégal. Le pommier, l'arbre de ma patrie, n'a jamais vu le soleil à plomb sur sa tête, ou, décrivant autour de lui le cercle entier de l'horizon, mûrir ses beaux fruits. Mais chaque sol a sa Flore et sa Pomone. Les rochers, les marais, les vases, les sables, ont des végétaux qui leur sont propres; les écueils mêmes de la mer sont fertiles. Le cocotier ne se plaît que sur les sables marins, où il laisse pendre ses fruits pleins de lait au-dessus des flots salés. D'autres plantes sont ordonnées aux vents, aux saisons et aux heures du jour, avec tant de précision, que Linnæus en avait formé des almanachs et des horloges botaniques. Qui pourrait décrire la variété infinie de leurs figures? Que de berceaux, de voûtes, d'avenues, de pyramides de verdure chargés de fruits, offrent de ravissantes habitations! Que d'heureuses républiques vivent sous leurs tranquilles ombrages! Que de banquets délicieux y sont préparés! Rien n'est



perdu. Les quadrupèdes en mangent les tendres feuilles, les oiseaux les semences, d'autres animaux les racines et les écorces. Les insectes en ont la desserte : leurs légions infinies sont armées de toutes sortes d'instruments pour la recueillir. Les abeilles ont sur leurs cuisses des cuillers garnis de poils pour ramasser les poussières de leurs fleurs; les mouches, des pompes pour en sucer la séve; les vers, des tarières, des vilebrequins et des râpes pour en dépecer les parties solides; et les fourmis, des pinces pour en emporter les miettes. A la diversité de formes, de mœurs, de gouvernements et aux guerres perpétuelles de tous ces animaux, vous diriez d'une multitude de nations étrangères ennemies, qui vont bientôt s'entre-détruire. A la constance de leurs amours, à la perpétuité de leurs espèces, à leur admirable harmonie avec toutes les parties du règne végétal, vous diriez d'un seul peuple

qui a sa noblesse domaniale, ses charpentiers, ses pompiers, ses artisans.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.
Études de la Nature.

L'ORAGE.

Mais le ciel se couvre de toutes parts. Le soleil, voilé par des nuages sombres, laisse échapper de longs rais d'une lumière pâle qui nous annoncent la tempête. Déjà elle s'élève : des giboulées de neige volent dans les airs, comme des plumes d'oiseau; les troupeaux inquiets mugissent au fond des vallées; le berger, trompé par l'espoir d'un beau jour, se hâte de les rassembler avant la nuit. Le terrible vent du sud-ouest s'élève de l'horizon; il couvre le ciel de montagnes de nuages semblables à celles des Alpes; dans sa course rapide et pesante, il creuse la surface des eaux, et courbe les cimes des forêts, qui font entendre au loin de rauques mugissements; les troncs des arbres tombent avec fracas : tandis que ces vieux monuments des siècles sont renversés, un oiseau paraît immobile dans les cieux. L'épervier lutte contre la tempête, en jetant des cris funèbres; il épie quelque oiseau malheureux, qui ne doit plus revoir le printemps.

Ne regardez point les tempêtes de l'atmosphère, les ravages des forêts et les guerres des animaux comme des désordres de la nature : tout est bien dans un plan infiniment sage. L'oiseau de proie, en détruisant les oiseaux âgés ou infirmes, prépare de nouvelles places à leurs générations. Les tourbillons du sud-ouest renouvellent les vieux végétaux et disséminent au loin leurs graines; ils portent aux régions glacées du nord l'air chaud de l'Afrique, chargé des vapeurs de la Méditerranée; ils adoucissent l'atmosphère de notre zone, et entassent sur notre pôle septentrional des montagnes de neige, qui doivent donner, à l'équinoxe du printemps, de nouvelles sources à l'Océan.

Enfants, hâtez-vous de rassembler vos ballons, vos volants et vos cerfs-volants; déjà vos mères inquiètes accourent et vous rappellent à vos foyers. Heureux celui qui habite avec des parents chéris une humble chaumière au fond d'un vallon! A l'abri des collines et de ses vergers, il entend, la nuit, sans crainte, les mugissements des vents; il s'endort au murmure lointain des forêts, et, en fermant les yeux à la lumière, il bénit celui qui a pourvu aux besoins de tout l'univers.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.
Harmonies de la Nature.

MASSILLON.

Il excelle dans la partie de l'orateur qui seule peut tenir lieu de toutes les autres, dans cette éloquence qui va droit à l'âme, mais qui l'agite sans la renverser, qui la consterne sans la flétrir et qui la pénètre sans la déchirer. Il va chercher au fond du cœur ces replis cachés où les passions s'enveloppent, ces sophismes secrets dont elles savent si bien s'aider pour nous aveugler et nous séduire. Pour combattre et détruire ces sophismes, il lui suffit presque de les développer avec une onction si affectueuse et si tendre, qu'il subjugue moins qu'il n'entraîne, et qu'en nous offrant même la peinture de nos vices il sait encore nous attacher et nous plaire.

Sa diction, toujours facile, élégante et pure, est partout de cette simplicité noble, sans laquelle il n'y a ni bon goût, ni véritable éloquence; simplicité qui, réunie dans Massillon à l'harmonie la plus séduisante et la plus douce, en emprunte encore des grâces nouvelles; et, ce qui met le comble au charme que fait éprouver ce style enchanteur, on sent que tant de beautés ont coulé de source et n'ont rien coûté à celui qui les a produites. Il lui échappe même quelquefois, soit dans les expressions, soit dans les tours, soit dans la mélodie si touchante de son style, des négligences qu'on peut appeler heureuses, parce qu'elles achèvent de faire disparaître non-seulement l'empreinte, mais jusqu'au soupçon du travail. C'est par cet abandon de lui-même que Massillon se faisait autant d'amis que d'auditeurs; il savait que plus un orateur paraît occupé d'enlever l'admiration, moins ceux qui l'écoutent sont disposés à l'accorder, et que cette ambition est l'écueil de tant de prédicateurs qui, chargés, si on se peut exprimer ainsi, des intérêts de Dieu, veulent y mêler les intérêts si minces de leur vanité.

D'ALEMBERT.





ORTHOGRAPHE. — HUITIÈME LEÇON.

DU FEU.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout sa lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux, et il y attend à éclater, jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer et l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu de soleil, quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences; elle est comme l'âme de tout ce qui vit; elle consume tout ce qui est impur et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles. Il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré, il réchauffe l'homme, il cuit les aliments. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux.

Fénelon.

DU CIEL.

Il est temps d'élever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte? Quelle étonnante variété d'admirables objets! C'est pour nous donner un beau spectacle, qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands et de si éclatants objets. C'est pour nous faire admirer le ciel, dit Cicéron, que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. Il est droit et lève la tête, pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt nous voyons un azur sombre où les feux les plus purs étincellent; tantôt nous voyons dans un ciel tempéré les plus douces couleurs, avec des nuances que la peinture ne peut imiter; tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures et de toutes les couleurs les plus vives, qui changent à chaque moment cette décoration par les plus beaux accidents de lumière. La succession régulière des jours et des nuits, que fait-elle entendre? Le soleil ne manque jamais, depuis tant de siècles, à servir les hommes, qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour. Elle le commence à point nommé, au moment et au lieu réglés. Le soleil, dit l'Écriture, sait où il doit se coucher chaque jour. Par là, il éclaire tour à tour les deux côtés du monde, visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail. La nuit, enveloppant de ses ombres la terre, finit tour à tour toutes les fatigues et adoucit toutes les peines; elle suspend; elle calme tout; elle répand le silence et le sommeil. En délassant le corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient pour rappeler l'homme au travail et pour ranimer toute la nature.

Fénelon.

DU SOLEIL.

Mais, outre le cours si constant qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre, par lequel il s'approche pendant six mois d'un pôle, et au bout de six mois revient avec la même diligence sur ses pas pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit à toute la terre. S'il était plus grand dans la même distance, il embraserait tout le monde; la terre s'en irait en poudre. Si, dans la même distance, il était moins grand, la terre serait toute glacée et inhabitable. Si, dans la même grandeur, il était plus voisin de nous, il nous enflammerait. Si, dans la même grandeur, il était plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre faute de chaleur. Quel compas, dont le tour embrasse le ciel et la terre, a prix des mesures si justes? Cet astre ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne, pour la tempérer, qu'à celle dont il s'approche, pour la favoriser de ses rayons. Ses regards bienfaisants fertilisent tout ce qu'il voit. Ce changement fait celui des saisons, dont la variété est si agréable. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs, et promet les fruits. L'été donne les riches moissons. L'automne répand les fruits promis par le printemps. L'hiver, qui est une espèce de nuit où l'homme se délasse, ne concentre tous les trésors de la terre qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature, diversement parée, donne tour à tour tant de nouveaux spectacles, qu'elle ne donne jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède.

Mais comment est-ce que le cours du soleil peut être si régulier? Il paraît que cet astre n'est qu'un globe de flamme très-subtile, et par conséquent très-fluide. Qui est-ce qui tient cette flamme si mobile et si impétueuse dans les bornes précises d'un globe parfait? Quelle main conduit cette flamme dans un chemin si droit, sans qu'elle s'échappe jamais d'aucun côté? Cette flamme ne tient à rien, et il n'y a aucun corps qui pût la guider ni la tenir assujettie. Elle consumerait bientôt tout corps qui la tiendrait renfermée dans son enceinte. Où va-t-elle? Qui lui a appris à tourner sans cesse et si régulièrement, dans des espaces où rien ne la gêne? ne circule-t-elle pas autour de nous tout exprès pour nous servir? Que si cette flamme ne tourne pas, et si, au contraire, c'est nous qui tournons autour d'elle, je demande d'où vient qu'elle est si bien placée dans le centre de l'univers, pour être comme le foyer ou le cœur de toute la nature? Je demande d'où vient que ce globe, d'une matière si subtile, ne s'échappe jamais d'aucun côté, dans ces espaces immenses qui l'environnent, et où les corps qui sont fluides semblent devoir céder à l'impétuosité de cette flamme?

Enfin je demande d'où vient que le globe de la terre, qui est si dure, tourne si régulièrement autour de cet astre, dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujetti pour régler son cours? Qu'on cherche tant qu'on voudra dans la physique les raisons les plus ingénieuses pour expliquer ce fait, toutes ces raisons (supposé même qu'elles soient vraies) se tourneront en preuve de la Divinité. Plus ce ressort, qui conduit la machine de l'univers, est juste, simple, constant, assuré et fécond en effets utiles, plus il faut qu'une main très-puissante et très-industrieuse ait su choisir ce ressort, le plus parfait de tous.

Fénelon.

DES ASTRES.

Mais regardons encore une fois ces voûtes immenses où brillent les astres et qui couvrent nos têtes. Si ce sont des voûtes solides, qui en est l'architecte? Qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux à certains endroits de ces voûtes, de distance en distance? Qui est-ce qui fait tourner ces voûtes si régulièrement autour de nous? Si, au contraire, les cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides, comme l'air qui nous environne, d'où vient que tant de corps solides y flottent, sans s'enfoncer jamais, et sans se rapprocher jamais les uns des autres? Depuis tant de siècles que nous avons des observations astronomiques, on est encore à découvrir le moindre dérangement au mouvement si constant et si régulier des corps qui nagent circulairement dans son enceinte. Mais que signifie cette multitude presque innombrable d'étoiles? La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise tant qu'il lui plaira que ce sont autant de mondes semblables à la terre que nous habitons! je le suppose pour un moment. Combien doit être puissant et sage celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent les rivages des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit un troupeau! Si, au contraire, ce sont

seulement des flambeaux allumés, pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre, quelle puissance que rien ne lasse et à qui rien ne coûte! Quelle profusion pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant!

Mais, parmi ces astres, j'aperçois la lune, qui semble partager avec le soleil le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé, avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé d'aller ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi, tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art, qu'un globe voisin de la terre, et aussi ténébreux qu'elle par lui-même, sert néanmoins à lui renvoyer, par réflexion, les rayons qu'il reçoit du soleil; et que ce soleil éclaire par la lune les peuples qui ne peuvent le voir pendant qu'il doit en éclairer d'autres.

Le mouvement des astres, dira-t-on, est réglé par des lois immuables. Je suppose le fait. Mais c'est ce fait même qui prouve ce que je veux établir. Qui est-ce qui a donné à toute la nature des lois tout ensemble si constantes et si salutaires, des lois si simples, qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes, et si fécondes en effets utiles, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un art merveilleux? D'où nous vient la conduite de cette machine universelle qui travaille sans cesse pour nous, sans que nous y pensions? A qui attribuerons-nous l'assemblage de tant de ressorts si profonds et bien concertés, et de tant de corps grands et petits, visibles et invisibles, qui conspirent également pour nous servir? Le moindre atome de cette machine qui viendrait à se déranger démonterait toute la nature. Les ressorts d'une montre ne sont point liés avec tant d'industrie et de justesse. Quel est donc ce dessein si étendu, si suivi, si beau, si bienfaisant? La nécessité de ces lois, loin de m'empêcher d'en chercher l'auteur, ne fait qu'augmenter ma curiosité et mon admiration. Il fallait qu'une main également industrieuse et puissante mît dans son ouvrage un ordre également simple et fécond, constant et utile. Je ne crains donc pas de dire, avec l'Écriture, que chaque étoile se hâte d'aller où le Seigneur l'envoie, et que, quand il parle, elles répondent avec tremblement: Nous voici. *Ecce adsumus.*

FÉNELON.

DES ANIMAUX.

Mais tournons nos regards vers les animaux, encore plus dignes d'admiration que les cieux et les astres. Il y en a des espèces innombrables. Les uns n'ont que deux pieds, les autres en ont quatre, d'autres en ont un très-grand nombre. Les uns marchent, les autres rampent; d'autres volent, d'autres nagent; d'autres volent, marchent et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux et les nageoires des poissons sont comme des rames qui fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduisent le corps flottant de l'oiseau ou du poisson, dont la structure est semblable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des plumes avec un duvet qui s'enfle à l'air et qui s'appesantirait dans les eaux. Au contraire, les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches qui fendent l'eau sans en être imbibées, et qui ne s'appesantissent point quand on les mouille. Certains oiseaux qui nagent, comme les cygnes, élèvent en haut leurs ailes et tout leur plumage, de peur de le mouiller, et afin qu'il leur serve comme de voiles. Ils ont l'art de tourner ce plumage du côté du vent, et d'aller, comme les vaisseaux, à la bouline, quand le vent ne leur est pas favorable. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux qui s'étendent, et font des raquettes à leurs pieds, pour les empêcher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières.

Parmi ces animaux, les bêtes féroces, telles que les lions, sont celles qui ont les muscles les plus gros aux épaules, aux cuisses et aux jambes: aussi ces animaux sont-ils souples, agiles, nerveux et prompts à s'élancer. Les os de leurs mâchoires sont prodigieux, à proportion du reste de leurs corps. Ils ont des dents et des griffes qui leur servent d'armes terribles pour déchirer et pour dévorer les autres animaux. Par la même raison, les oiseaux de proie, comme les aigles, ont un bec et des ongles qui percent tout. Les muscles de leurs ailes sont d'une extrême grandeur et d'une chair très-dure, afin que leurs ailes aient un mouvement plus fort et plus rapide. Aussi ces animaux, quoique assez pesants, s'élèvent-ils sans peine jusque dans les nues, d'où ils s'élancent comme la foudre sur toute proie qui peut les nourrir. D'autres animaux ont des cornes. La plus grande force des uns est dans les reins et le cou; d'autres ne peuvent que ruer. Chaque espèce a ses armes offensives et défensives. Leurs chasses sont des espèces de guerres qu'ils font les uns contre les autres pour les besoins de la vie. Ils ont aussi leurs règles et leur police

L'un porte, comme la tortue, sa maison, dans laquelle il est né; l'autre bâtit la sienne, comme les oiseaux, sur les plus hautes branches des arbres, pour préserver ses petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés; il pose même son nid dans les feuillages les plus épais, pour le cacher à ses ennemis. Un autre, comme le castor, va bâtir jusqu'au fond des eaux d'un étang l'asile qu'il se prépare, et sait élever ses digues pour le rendre inaccessible à l'inondation. Un autre, comme la taupe, naît avec un museau si pointu et si aiguisé qu'il perce en un moment le terrain le plus dur pour se faire une retraite souterraine. Le renard sait creuser un terrier avec deux issues pour n'être point surpris et pour éluder les piéges du chasseur. Les animaux reptiles sont d'une autre fabrique. Ils se plient et se replient par les évolutions de leurs muscles; ils gravissent, ils embrassent, ils serrent, ils accrochent les corps qu'ils rencontrent; ils se glissent subtilement partout. Leurs organes sont presque indépendants les uns des autres : aussi vivent-ils encore après qu'on les a coupés. Les oiseaux, dit Cicéron, qui ont les jambes longues ont aussi le cou long à proportion, pour pouvoir abaisser leur bec jusqu'à terre et y prendre leurs aliments. Le chameau est de même. L'éléphant, dont le cou serait trop pesant pour sa grosseur s'il était aussi long que celui du chameau, a été pourvu d'une trompe, qui est un tissu de nerfs et de muscles qu'il allonge, qu'il retire, qu'il replie en tous sens, pour saisir les corps, pour les enlever et pour les repousser : aussi les Latins ont-ils appelé cette trompe une main.

Certains animaux paraissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser, pour se dresser comme il lui plaît, pour lui donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse; pour garder tout ce qu'on lui confie; pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables se trouvent sous la main de l'homme pour le soulager dans son travail et se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour marcher, pour soulager l'homme dans sa faiblesse et pour obéir à tous ses mouvements. Les bœufs ont la force, la patience en partage pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les moutons ont dans leur toison un superflu qui n'est pas pour eux, et qui se renouvelle pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres même fournissent un crin long qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures dans les pays les plus éloignés du soleil. Ainsi l'auteur de la nature a vêtu les bêtes selon leurs besoins, et leurs dépouilles servent encore ensuite d'habits aux hommes pour les réchauffer dans ces climats glacés. Les animaux qui n'ont presque point de poil ont une peau très-épaisse et très-dure, comme des écailles; d'autres ont des écailles même qui se couvrent les unes les autres comme les tuiles d'un toit, et qui s'entr'ouvrent et se resserrent suivant qu'il convient à l'animal de se dilater ou de se resserrer. Ces peaux et ces écailles servent aux besoins des hommes. Ainsi, dans la nature, non-seulement les plantes, mais encore les animaux sont faits pour notre usage. Les bêtes farouches mêmes s'apprivoisent ou du moins craignent l'homme. Si tous les pays étaient peuplés et policés comme ils devraient l'être, il n'y en aurait point où les bêtes attaquassent les hommes. On ne trouverait plus d'animaux féroces que dans les forêts reculées, et on les réserverait pour exercer la hardiesse, la force et l'adresse du genre humain par un jeu qui représenterait la guerre, sans qu'on eût jamais besoin de guerre véritable entre les nations. Mais observez que les animaux nuisibles à l'homme sont les moins féconds, et que les plus utiles sont ceux qui multiplient davantage. On tue incomparablement plus de bœufs et de moutons qu'on ne tue d'ours et de loups, il y a néanmoins incomparablement moins d'ours et de loups que de bœufs et de moutons sur la terre. Remarquez encore, avec Cicéron, que les femelles de chaque espèce ont des mamelles dont le nombre est proportionné à celui des petits qu'elles portent ordinairement. Plus elles portent de petits, plus la nature leur a fourni de sources de lait pour les allaiter.

Pendant que les moutons font croître leur laine pour nous, les vers à soie nous filent à l'envi de riches étoffes et se consument pour nous les donner. Ils se font de leur coque une espèce de tombeau où ils se renferment dans leur propre ouvrage, et ils renaissent sous une figure étrangère pour se perpétuer. D'un autre côté, les abeilles vont recueillir avec soin le suc des fleurs odoriférantes pour en composer leur miel, et elles le rangent avec un ordre qui nous peut servir de modèle. Beaucoup d'insectes se transforment tantôt en mouches et tantôt en vers. Si on les trouve inutiles, on doit considérer que ce qui fait partie du grand spectacle de la nature et qui contribue à sa variété n'est point sans usage pour les hommes tranquilles et attentifs.

FÉNELON.



ORTHOGRAPHE — NEUVIÈME LEÇON.

MERVEILLES DES INFINIMENT PETITS.

D'un autre côté, l'ouvrage n'est pas moins admirable en petit qu'en grand. Je ne trouve pas moins en petit une espèce d'infini qui m'étonne et qui me surmonte. Trouver dans un ciron, comme dans un éléphant ou dans une baleine, des membres parfaitement organisés; y trouver une tête, un corps, des jambes, des pieds formés comme ceux des plus gradds animaux! Il y a, dans chaque partie de ces atomes vivants, des muscles, des nerfs, des veines, des artères, du sang; dans ce sang, des esprits, des parties rameuses et des humeurs; dans ces humeurs, des gouttes composées elles-mêmes de diverses parties, sans qu'on puisse jamais s'arrêter dans cette composition infinie d'un tout si infini.

Le microscope nous découvre, dans chaque objet, comme mille objets qui ont échappé à notre connaissance. Combien y a-t-il, dans chaque objet découvert par le microscope, d'autres objets que le microscope lui-même ne peut découvrir! Que ne verrions-nous pas si nous pouvions subtiliser toujours de plus en plus les instruments qui viennent au secours de notre vue trop faible et trop grossière? Mais suppléons, par l'imagination, à ce qui nous manque du côté des yeux, et que notre imagination elle-même soit une espèce de microscope qui nous représente en chaque atome mille mondes nouveaux et invisibles : elle ne pourra pas nous figurer sans cesse de nouvelles découvertes dans les petits corps; elle se lassera : il faudra qu'elle s'arrête, qu'elle succombe, et qu'elle laisse enfin dans le plus petit organe d'un corps mille merveilles inconnues. FÉNELON.

DE LA NOURRITURE.

Qu'y a-t-il de plus beau qu'une machine qui se répare et se renouvelle sans cesse elle-même! L'animal, borné dans ses forces, s'épuise bientôt par le travail; mais, plus il travaille, plus il se sent pressé de se dédommager de son travail par une abondante nourriture. Les aliments lui rendent chaque jour la force qu'il a perdue. Il met au dedans de son corps une substance étrangère, qui devient la sienne par une espèce de métamorphose. D'abord elle est broyée et se change en une liqueur; puis elle se purifie comme si on la passait par un tamis, pour en séparer tout ce qui est trop grossier; ensuite elle parvient au centre ou foyer des esprits, où elle se subtilise et devient du sang; enfin, elle coule et s'insinue, par des rameaux innombrables, pour arroser tous les membres; elle se filtre dans les chairs, elle devient chair elle-même. Tant d'aliments et de liqueurs, de couleurs si différentes, ne sont plus qu'une même chair. L'aliment, qui était un corps inanimé, entretient la vie de l'animal, et devient l'animal même. Les parties qui le composaient se sont exhalées par une sensible et continuelle transpiration. Ce qui était, il y a quatre ans, un tel cheval, n'est plus que de l'air ou du fumier. Ce qui était alors du foin ou de l'avoine est devenu ce même cheval, si fier et si vigoureux : du moins il passe pour le même cheval, malgré ce changement insensible de sa substance. FÉNELON.

DU CORPS DE L'HOMME.

Il y a une portion de matière que je nomme *mon corps*, parce que ses mouvements dépendent de mon seul vouloir, au lieu que nul autre corps ne dépend de ma volonté; cette portion de matière me paraît façonnée exprès pour toutes les fonctions auxquelles elle sert. Je vois un corps fait avec symétrie : il est posé sur deux cuisses et sur deux jambes égales et bien proportionnées. Veux-je demeurer debout et immobile, mes cuisses et mes jambes sont droites et forment comme des colonnes qui portent tout cet édifice. Au contraire, veux-je marcher, ces deux grandes colonnes se trouvent brisées par des jointures : pendant que l'une demeure appuyée pour me soutenir, l'autre s'avance pour me porter vers les objets dont je veux m'approcher; mais ce corps, en se penchant, sait se planter, en sorte qu'il garde un parfait équilibre pour ne pas tomber. Le corps, proportionné à ces deux soutiens, est fortifié par des côtes bien rangées en demi-cercle, qui viennent se joindre par-devant. Elles sortent toutes de l'épine du dos, qui est formée de vertèbres, c'est-à-dire de petits ossements très-durs, emboîtés les uns dans les autres; en sorte que le dos est très-étroit et très-ferme, quand il me plaît, et très-flexible pour se courber et pour se pencher, dès que j'en ai besoin. Les côtes servent à renfermer et à tenir en sûreté les principaux organes, qui sont comme le centre de la vie et dont la délicatesse est extrême : elles laissent néanmoins entre elles un intervalle à l'endroit précis où j'en ai besoin, pour faciliter l'élargissement ou le resserrement de toutes ces parties internes, par rapport à la respiration et aux autres opérations vitales. Mon cœur est comme la source d'où part avec impétuosité le sang, qui va, par des rameaux innombrables, arroser et nourrir les chairs de tous les membres, de même que les rivières vont arroser et fertiliser toutes les campagnes. Ce sang, qui se ralentit dans sa course, revient des extrémités du corps au centre, pour s'y rallumer et pour y prendre de nouveaux esprits. Les poumons sont des soufflets qui font la respiration. L'estomac est un réservoir qui reçoit tous les aliments : il a des sucs tout propres pour les dissoudre et pour les convertir en une espèce de lait qui devient ensuite du sang. Le gosier, quand il est bien formé, est le plus parfait de tous les instruments de musique. Tout est merveilleux dans le corps humain, jusqu'aux organes mêmes des fonctions les plus viles et les plus abjectes qu'on ne nomme pas. Il n'y a dans tout ce corps aucun ressort interne qui ne surpasse toute l'industrie des mécaniques. Vers le haut de ce corps pendent deux bras qui sont brisés par des jointures, en sorte qu'ils se meuvent presque en tous sens. Ils sont terminés par deux mains qui s'allongent et qui se replient par les articles des doigts armés d'ongles. Que pourrait-on jamais inventer de plus propre à saisir, à repousser, à porter, à traîner, à séparer les corps voisins, à démêler les choses entrelacées, à faire des ouvrages les plus rudes ou les plus délicats?

Au-dessus de ce corps s'élève le cou, qui se dresse ou qui se penche, qui se tourne à droite ou à gauche, selon les besoins, et qui porte la tête, siége des principales sensations. Le derrière de la tête est couvert de cheveux qui l'ornent et le fortifient. Le devant est le visage, où les deux yeux, égaux et placés avec symétrie, semblent allumés d'une flamme céleste. Le nez sert à relever le visage, et il est en même temps l'organe de l'odorat. Les oreilles sont aux deux côtés pour entendre à droite et à gauche. Ces sensations principales sont doubles, non-seulement pour les rendre plus promptes et plus faciles des deux côtés, mais encore pour préparer une ressource dans les accidents où l'un des deux organes serait blessé. La bouche est, par les lèvres, un grand ornement du visage : quand elle s'ouvre, elle montre un double rang de dents destinées à briser les aliments et à en préparer la digestion. La langue, souple et humide, va toucher le palais et les dents en tant de manières qu'elle articule assez de sons pour en composer tout le langage du genre humain. Mais je n'ai garde de vouloir remarquer tout l'artifice de mon corps; je ne fais que l'effleurer. Il est infini : plus on l'approfondit, plus on y trouve un art qui surpasse infiniment l'art de tous les hommes. Le corps humain est la plus composée et la plus industrieuse de toutes les machines. FÉNELON.

DU CORPS DES ANIMAUX.

Si je passe de mon corps aux autres corps qui m'environnent, non-seulement j'aperçois un grand nombre d'autres corps semblables au mien, mais encore je vois de tous côtés des animaux faits, pour ainsi dire, sur divers patrons. Les uns marchent à quatre pieds; les autres ont des ailes pour voler dans l'air; les autres, des nageoires pour nager dans l'eau. Les navires, que les hommes construisent avec tant d'art, suivant des règles si savantes, ne sont que des copies faites d'après ces oiseaux et ces poissons qui voguent dans ces deux éléments liquides, dont l'un est un peu plus épais que l'autre. De ces

animaux, les uns nous servent à porter des fardeaux, comme le cheval et le chameau; d'autres servent, par leur force, comme les bœufs, à suppléer à notre force bornée, puis ce même animal devient notre aliment; d'autres, comme les brebis, nous nourrissent de leur lait et nous vêtissent de leur laine. L'homme sait dominer, par force ou par industrie, sur tous les animaux et les plier à son usage. Un vermisseau, une fourmi, un moucheron, montrent cent fois plus d'art et d'industrie que l'horloge la plus parfaite. FÉNELON.

SAINT VINCENT DE PAUL.

A la tête de ces protecteurs de l'humanité souffrante, je vois un homme qui a reçu du ciel le don de l'élocution et la sensibilité la plus profonde, éloquent à force d'âme et de vertu, fécond en pensées du cœur, et par là même, également sublime et populaire dans ses discours, doué du plus rare courage d'esprit, de la conception des grandes entreprises et de la patience des plus petits détails, d'une imagination hardie et d'un jugement sage, d'une prudence consommée pour discerner l'à-propos des moments opportuns, saisir le point de maturité des projets utiles, et s'attacher aux établissements durables; enfin d'un zèle ardent et inébranlable, d'un attrait de persuasion qui rallie toutes les opinions à ses sentiments, et du talent plus heureux encore et plus rare d'embraser les cœurs du feu divin dont il est consumé lui-même. Cet homme anime tout, propose les bonnes œuvres, discute les moyens, indique les ressources, écarte les obstacles, correspond à la fois avec le gouvernement, avec les riches, avec les malheureux. Son regard embrasse toutes les provinces; il veille sans cesse pour la patrie; il est présent à toutes les calamités; il atteint tous les malheurs par sa bienfaisance; il transporte tous ses auditeurs au milieu des désastres publics; il les entraîne dans ce tourbillon de clarté qui l'environne, les pénètre de terreur, les fait fondre en larmes, les oppresse de sanglots, leur ôte leur âme pour leur donner la sienne, et cet homme de la Providence est Vincent de Paul, qui, du milieu de son assemblée de charité, semble dire, comme le Fils de Dieu, d'une voix qui est entendue jusqu'aux extrémités du royaume : *Venez à moi, ô vous qui souffrez, et je vous soulagerai.* Le cardinal MAURY.

L'EMPIRE DE L'AME SUR LE CORPS.

Nous ne saurions trop admirer cet empire absolu de l'âme sur des organes corporels qu'elle ne connaît pas, et l'usage continuel qu'elle en fait sans les discerner. Cet empire se montre principalement par rapport aux images tracées dans notre cerveau. Je connais tous les corps de l'univers qui ont frappé mes sens depuis un grand nombre d'années. J'en ai des images distinctes qui me les représentent, en sorte que je crois les voir lors même qu'ils ne sont plus. Mon cerveau est comme un cabinet de peinture dont tous les tableaux se remueraient et se rangeraient au gré du maître de la maison. Les peintres, par leur art, n'atteignent jamais qu'à une ressemblance imparfaite. Pour les portraits que j'ai dans la tête, ils sont si fidèles, que c'est en les consultant que j'aperçois tous les défauts de ceux des peintres et que je les corrige en moi-même. FÉNELON.

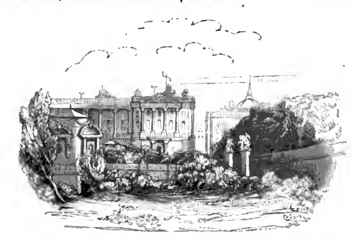




TABLE DES PRINCIPAUX HOMONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE.

On entend par *homonymes*, des mots semblables, ou à peu près semblables, dont on se sert pour exprimer des choses d'une nature différente, comme dans les exemples suivants :

Laisse là tous les *livres*,
Cent francs, au denier cinq, combien font-ils? — Vingt *livres*.
BOILEAU.

Et du riche Yémen les errantes *tribus*
A ses pieds tous les ans déposent leurs *tributs*.
BAOUR-LORMIAN.

Dans l'exemple de Boileau, le mot *livres* du premier vers signifie des feuilles de papier écrites ou imprimées, et réunies en tome ou volume, dans lesquels on peut lire ou étudier. Le mot *livres* du deuxième vers signifie monnaie; il faut vingt sous ou un franc pour faire la livre. Vingt livres représentent vingt francs de nos monnaies décimales actuelles.

Dans le premier vers de l'exemple de M. Baour-Lormian, le mot *tribus* veut dire une des parties d'un peuple. Chez les peuples juifs, c'étaient tous les descendants des douze fils de Jacob, de chacun desquels sortirent de grandes familles, qui toutes ensemble formèrent un grand peuple. Chacune de ces grandes familles fut nommée *tribu*. Les écrivains sacrés et profanes, en parlant des *douze tribus*, entendent par là le peuple entier d'Israel. Ce mot s'est conservé parmi les peuples orientaux. Sur la côte d'Afrique le peuple est encore divisé par *tribus*.

Dans le deuxième vers, *tributs* est mis là pour *impôts*, *contributions*. Les Israélites furent souvent soumis à des princes étrangers qui les accablèrent de *tributs*. Les royaumes de l'Afrique payent un tribut au sultan de Constantinople, c'est-à-dire à l'empereur ou au chef de la nation ottomane.

Bien connaître la valeur de tous les *homonymes*, c'est être déjà fort avancé dans la connaissance d'une langue. Aussi je recommande cette étude particulière à nos élèves. Les mères proposeront les exemples, ce sera aux enfants à les écrire à la dictée, parcourant ainsi la liste que je donne des principaux *homonymes* de la langue française.

La qualification des mots étant souvent répétée, pour ne pas trop allonger la matière je donne ici la note des abréviations dont je me sers.

adj	adjectif.
adj. masc.....................	adjectif masculin.
adj. masc. et fém.............	adjectif masculin et féminin.
adj. masc. et fém. et subst....	adjectif masculin et féminin et substantif.
adj. fém..................	adjectif féminin.
adj. fém. plur...............	adjectif féminin pluriel.
adj. et part.................	adjectif et participe.
adj. et subst................	adjectif et substantif.
adj. num....................	adjectif numéral.
adj. num. masc. et fém......	adjectif numéral masculin et féminin.
adj. poss. masc. et fém......	adjectif possessif masculin et féminin.
adj. sing....................	adjectif singulier.

adv. de temps	adverbe de temps.
part	participe.
plur	pluriel.
prem. pers	première personne.
prép. de lieu	préposition de lieu.
prép. excl.	préposition exclusive.
pron. dém	pronom démonstratif.
pron. fém	pronom féminin.
pron. pers. masc. et fem. plur.	pronom personnel masculin et féminin pluriel.
pron. pers. adj. et adv	pronom personnel adjectif et adverbe.
pron. pers fem	pronom personnel feminin.
pron. plur. des deux gen	pronom pluriel des deux genres.
subst. masc	substantif masculin.
subst. masc. et adj	substantif masculin et adjectif.
subst. masc. et fém	substantif masculin et féminin.
subst. masc et adj. masc et fem	substantif masculin et adjectif masculin et féminin.
subst. masc. plur	substantif masculin pluriel.
subst. fém	substantif féminin.
trois. pers	troisième personne.
trois. pers. plur.	troisième personne plurielle.
verb. act	verbe actif.
verb. imp	verbe impersonnel.

A

1. ABAISSE. — 2. ABBESSE. — 3. ABAISSE.
subst. fém. subst. fém. verbe.

1. Pâte qui fait le fond de toute espece de pâtisserie. — 2. Supérienre d'un monastère de filles. — 3. Impératif du verbe abaisser.

1. ACCORD. — 2. ACCORT.
subst. masc. adj.

1. Consentement. En musique, l'union de plusieurs sons entendus à la fois et formant harmonie. — 2. Doux, poli, compleisant.

1. ACHE. — 2. HACHE. — 3. HACHE.
subst. fém. subst. fém. verbe.

1. Herbe qui ressemble au persil. — 2. Instrument tranchant, à manche de bois, à large fer, pour fendre, couper le bois : fait à coups de hache, pour dire mal fait. — 3. Impératif du verbe hacher.

1. AILE. — 2. ELLE.
subst. fém. pron pers fém.

1. *Aile* d'un oiseau, d'un moulin. — 2. *Elle* est bonne autant que sage.

1. AINE. — 2. AISNE. — 3. HAINE.
subst. fém. rivière. subst. fém.

1. La partie du corps humain qui est entre le heut de la cuisse et le bas-ventre. — 2. Rivière qui preud sa source dans le département de la Marne. — 3. Passion qui fait haïr : *haine* implacable.

1. AIRE. — 2. ÈRE. — 3. HAIRE. — 4. HÈRE.
subst. fém. subst. fém. subst. fém. subst. masc.

1. Place unie et préparée pour y battre les grains. — 2. Point fixe d'où l'on commence à compter les années, suite de ces années que l'on compte depuie ce point fixo. L'*ère* chrétienne. — 3. Chemisette de crin, autrement dite cilice, que les religieux et religieuses portent sur la peau lorsqu'ils veulent faire une dure pénitence. — 4. Terme de mépris ou de pitié; on dit d'un malheureux : C'est un pauvre *hère*. L'*h* est aspirée.

1. ALÈNE. — 2. HALEINE.
subst. fém. subst. fém.

1. Espèce de poinçon de fer, emmanché dans un morceau de boie rond, dont on se sert pour percer le cuir et pour le coudre. — 2. L'air attiré et repoussé par les poumons. Avoir l'*haleine* douce comme celle d'un enfant.

1. ALLÉE. — 2. HALÉE. — 3. HALÉE.
subst. fém. adj. et part. part. de verbe.

1. Passage entre deux murs dans une maison, terrain uni entre deux rangées d'arbres. — 2. Brûlée du soleil. Ma fille, vous voilà *hâlée*. — 3. La petite barque a été *halée* (tirée à force de bras).

1. AMANDE. — 2. AMENDE.
subst. fém. subst. fem.

1. Fruit de l'amandier, le dedans de tous les noyaux. — 2. Peine pécuniaire : être condamné à payer l'*amende*.

1. AN. — 2. EN.
subst. masc. prép.

1. Année; le temps que le soleil met à parcourir le zodiaque, et qui est composé de douze mois. — 2. Il surpasse ses camarades *en* sagesse.

1. ANCHE. — 2. HANCHE.
subst. fém. subst. fém.

1. Petit tuyau plat, dans lequel on souffle lorsqu'on veut jouer du hautbois, du basson ou de le clarinette. — 2. Partie du corps humain dans laquelle le haut de la cuisse est emboîté : j'ai une douleur dans la *hanche*.

1. ANCRE. — 2. ENCRE.
subst. fém. subst. fém.

1. Grosse pièce de fer attachée à un câble qu'on laisse tomber au fond de l'eau pour arrêter les vaisseaux; on dit : jeter l'*ancre*, ou mouiller dans tel port, dans tello rado. — 2. Liqueur noire dont on se sert pour écrire; on appelle aussi *encre* celles qui ne sont pas noires : *encre* rouge, verte, bleue.

1. ANSE. — 2. ANSE.
subst. fém. subst. fém.

1. Sorte de demi-cercle attaché à un panier, à un seau, à un vase. — 2. En géographie, espèce de golfe peu profond, qui sert d'ebri aux petites embarcations.

1. ANTRE. — 2. ENTRE. — 3. ENTRE.
subst. masc. prép. verbe.

1. Caverne. — 2. Qu'as-tu *entre* les mains? — 3. *Entre* si tu veux; mais tu ne sortiras que plus tard.

1. ANVERS. — 2. ENVERS. — 3. ENVERS.
ville. subst. masc. prép.

1. Étiez-vous au siége d'*Anvers?* — 2. Côté le moins beau d'une étoffe. — 3. *Envers* et contre tous.

1. AUSPICE. — 2. HOSPICE.
subst. masc. subst. masc.

1. Expression figurée pour exprimer la bonne ou mauvaise fortune : être né sous d'heureux *auspices*. — 2. Établissement où sont logés, nourris, entretenus des individus infirmes ou d'un âge avancé, dénués de moyens d'existence; un hôpital est un asile momentané et doit ne contenir que des malades susceptibles de guérison.

1. AUTAN. — 2. AUTANT.
subst. masc. adv. relat.

1. Vent du midi; en poésie il ne s'emploie qu'au pluriel. — 2. *Autant* ou non moins; *autant* en emporte le vent.

1. AUTEL. — 2. HOTEL.
subst. masc. subst. masc.

1. Partie de l'église devant laquelle se dit la messe. — 2. Grande maison d'une personne riche; maison où on loge en garni, auberge; on dit *Hôtel-Dieu*, pour un hôpital.

1. AUTEUR. — 2. HAUTEUR.
subst. masc. subst. fém.

1. Celui qui crée, qui produit. Cause première; il se dit de Dieu, auteur de tout ce qui existe; de la personne qui a composé un ouvrage de prose ou de vers. — 2. Étendue en élévation. Orgueil, fierté.

1. AVANT. — 2. AVENT.
prép. subst. masc.

1. Je partirai *avant* le jour. — 2. Temps qui précède la fête de Noël.

B

1. BAN. — 2. BANC.
subst. masc. subst. masc.

1. Proclamation de promesse de mariage; cri public pour annoncer quelque chose; exil, bannissement : on a publié les *bans* de Monsieur et de Mademoiselle. On a battu un *ban* dans l'armée. Il a rompu son *ban*. — 2. Siége de bois ou de pierre plus ou moins long. Écueil, roche cachée sous l'eau, ou grand amas de sable dans la mer, que les vaisseaux ont soin d'éviter de peur d'échouer.

1. BAS. — 2. BAS.
adj. subst. masc.

1. Qui a moins de hauteur qu'un autre corps auquel on le compare. — 2. Vêtement pour couvrir la jambe et le pied.

1. BAT. — 2. BAT (il).
subst. masc. verbe.

1. Selle pour les bêtes de somme. — 2. Il *bat* son chien mal à propos.

1. BEL. — 2. BELLE. — 3. BÊLE.
adj. adj. verbe.

1. Beau. Oh! le *bel* enfant! Voyez-vous ce *bel* appartement? — 2. Elle est *belle* comme un ange. — 3. Il *bêle* comme un mouton, au lieu de chanter.

1. BILL. — 2. BILLE.
subst. masc. subst. fém.

1. Mot anglais passé dans notre langue, qui signifie *acte, projet de loi* : les ministres demandent un *bill*. — 2. Petite boule d'ivoire pour jouer au billard; faire une *bille*, la diriger si bien qu'elle entre dans la blouse ou l'un des six trous du billard. Jouer aux *billes* : tous les jeunes élèves des écoles ou colléges vous diront ce que c'est. Les petites filles n'ont pas de ces jeux-là.

1. BILLION. — 2. BILLON.
subst. masc. subst. masc.

1. Autrement dit *milliard*, dix fois cent millions. La France vote tous les ans plus d'un *milliard*. — 2. Monnaie de cuivre, dans lequel se trouve un mélange, en très-petite quantité, d'argent. Il a reçu une forte somme en monnaie de *billon*, ce qui lui a paru embarrassant.

1. BISE. — 2. BISE.
subst. fém. adj.

1. Vent du nord. — 2. Pâte *bise*, avec laquelle on fait le pain *bis*, un pain tel qu'on en mange à la campagne; le pain de seigle est un pain *bis*; le pain de *griot*, qu'on écrit mal à propos *gruau*, est d'une blancheur éclatante.

1. BON. — 2. BOND.
adj. subst. masc.

1. Qui réunit certaines perfections : c'est un enfant obéissant et *bon*. *Bon*, papier qui autorise à toucher une certaine somme : un *bon* du Trésor. — 2. faire un *bond*, c'est sauter, bondir : la balle et le ballon bondissent; le cheval, l'agneau, la chèvre font des *bonds*.

1. BONACE. — 2. BONASSE.
subst. fém. adj. masc. et fém.

1. Quand la mer est calme, le marin dit : Nous ferons peu de chemin, la *bonace* va retarder la marche du navire. — 2. Terme familier pour dire un homme simple, sans malice et sans esprit aussi.

1. BOUCHER. — 2. BOUCHER. — 3. BOUCHÉE.
subst. masc. verbe actif. subst. fém.

1. Celui qui, après avoir tué les bœufs, les vaches, les veaux et les moutons, vend leur viande en détail. — 2. *Boucher* un trou, une fenêtre. — 3. Ce que contient la bouche. On lui a donné un gâteau, le gourmand n'en a fait qu'une *bouchée*.

1. BRIGAND. — 2. BRIGUANT.
subst. masc. part. de verbe.

1. C'est un voleur de grands chemins, un *brigand*. — 2. C'est un ambitieux, on le voit toujours *briguant*, ou

prêt à briguer des emplois et des honneurs qu'il ne mérite guère.

1. BROCARD. — 2. BROCART.
subst. masc. subst. masc.

1. Parole de moquerie, raillerie piquante : lancer des *brocards* à quelqu'un. — 2. Étoffe brochée de soie, d'or ou d'argent.

1. BUT. — 2. BUTTE.
subst. masc. subst. fém.

1. Point où l'on vise : atteindre le *but*. — 2. Petite montagne ou élévation de terre, naturelle ou factice. La *butte* Montmartre est une montagne pour les Parisiens ; ce serait un monticule, une taupinière pour les habitants des Alpes ou des Pyrénées.

C

1. ÇA. — 2. SA.
pron. dém. adj. poss.

1. Contraction de *cela*. *Ça* fait mal, n'y touche point. — 2. *Sa* paresse est bien grande ; *sa* mère ne l'aimera pas s'il ne se corrige point.

1. CACHET. — 2. CACHAIT.
subst. masc. verbe.

1. Prends mon joli *cachet* à devise, nous cachèterons la lettre que tu as écrite à ton père. — 2. Il se *cachait*, le petit méchant, tant il était honteux.

1. CAEN. — 2. CAMP. — 3. QUAND. — 4. QUANT.
ville. subst. masc. adv. de temps. adv.
5. QU'EN.
locution pron.

1. Chef-lieu du département du Calvados : *Caen* est une belle ville. — 2. Lieu où une armée se loge : les Français dressèrent leur *camp* sous les murs de la ville. — 3. *Quand* aurez-vous fini, paresseux ? — 4. *Quant* à ta mémoire, j'y compte ; mais c'est ta paresse dont je me défie. — 5. *Qu'en* dis-tu, cher enfant ?

1. CAHOT. — 2. CHAOS (qu'on prononce CAOS).
subst. masc. subst. masc.

1. Saut que fait une voiture en roulant sur un terrain inégal. — 2. Mélange confus de toutes choses : le monde était un *chaos*, Dieu mit tout à sa place.

1. CAISSE. — 2. QU'EST-CE.
subst. fém. locution interr.

1. Les banquiers ont une *caisse* pour renfermer l'argent, l'or et les billets ; le tambour bat sa *caisse* ; on fait une *caisse*, ou plusieurs *caisses*, lorsqu'on veut emporter ce qu'on a de meubles ou d'effets. — 2. Quelle chose est ceci : *qu'est-ce ?* que demandes-tu ? explique-toi.

1. CANE. — 2. CANNE. — 3. CANNES.
subst. fém. subst. fém. village d'Italie.

1. Le canard est plus gros que la *cane*, sa femelle. — 2. Monsieur, voulez-vous me prêter votre *canne* pour rattraper mon volant ? — 3. Annibal, général carthaginois, remporta une grande victoire sur les Romains à *Cannes* ; ce fut en l'an de Rome 538.

1. CANOT. — 2. CANAUX.
subst. masc. subst. pl. de canal.

1. Barque. Robinson mit son *canot* à la mer ; chaque navire ou bâtiment a son *canot* ; chaque vaisseau a son *canot* et sa chaloupe. — 2. Les *canaux* sont des rivières faites de mains d'hommes ; le canal du Languedoc est un des plus magnifiques du monde.

1. CAP. — 2. CAPE.
subst. masc. subst. fém.

1. Le *cap* de Bonne-Espérance est la pointe la plus méridionale de l'Afrique. — 2. Manteau à capuchon comme en portent les marins en temps d'hiver ; c'est aussi la grande voile du grand mât d'un vaisseau. On dit : *rire sous cape*, pour rire en cachette, sans oser le faire voir.

1. CARACOLLE. — 2. CARACOLE.
subst. fém. verbe.

1. Plante légumineuse, grimpante et odorante. — 2. Se dit ordinairement d'une personne à cheval : mon frère *caracole* autour de la voiture de madame L...

1. CARTE. — 2. QUARTE.
subst. fém. adj. et subst.

1. Montre-moi ta *carte*, je dirai ton jeu. Si tu veux connaître la France, je te montrerai la *carte* où elle est représentée. On demande la *carte* au restaurateur pour choisir ce qu'on veut manger, et la *carte à payer* après qu'on a fini son repas. — 2. Une fièvre *quarte* est celle qui revient tous les quatre jours. La *quarte* est en musique un intervalle de quatre notes. C'est aussi un terme d'escrime.

1. CARTIER. — 2. QUARTIER.
subst. masc. subst. masc.

1. Celui qui fait et vend les jeux de cartes s'appelle un *cartier*. — 2. Partie d'une ville : le *quartier* Saint-Jacques. Les troupes qui forment la garnison d'une ville sont dans un lieu qu'on appelle caserne ou *quartier*.

1. CE. — 2. SE.
pron. dém. ou adj. pronom.

1. Ou *cela*, adjectif déterminatif qui indique les personnes ou les choses : *ce* livre est très-instructif. — 2. Ma sœur *se* fait aimer de tous ceux qui la connaissent ; maman *se* donne la peine de m'instruire.

1. CINQ. — 2. SAIN. — 3. CEINT. — 4. SAINT.
adj. num. adj. part. adj. et subst.
— 5. SEIN. — 6. SEING.
subst. masc. subst. masc.

1. *Cinq* fois cinq font vingt-cinq. — 2. Salubre. Ce pays que nous habitons est très-*sain* ; personne n'y a eu le choléra. — 3. On m'a donné un sabre avec son ceinturon ; je l'ai *ceint* à mon côté gauche, comme un mili-

taire, pour tout de bon. — 4. *Saint* Nicolas est le patron des petits enfants; à la *Saint*-Charlemagne, les élèves distingués sont invités à un bon repas où assistent leurs maîtres. — 5. Viens, cher enfant, que je te presse sur mon *sein;* tu es toute ma joie et toutes mes espérances. — 6. Lorsque tu as écrit ton nom au bas de ton devoir, tu y as mis ton *seing* (ta signature).

1. CÉLER. — 2. SELLER. — 3. SCELLER.
verb. act. verbe actif. verbe actif.

1. Tenir une chose cachée. — 2. *Seller* un cheval. — 3. Mettre le sceau (grand cachet) à une lettre, à une loi, à un diplôme.

1. CÉLERI. — 2. SELLERIE.
subst. masc. subst. fém.

1. Herbe potagère. — 2. Lieu où l'on serre les selles et les harnais des chevaux.

1. CELLE. — 2. SCEL. — 3. SEL. — 4. SELLE.
pron. fém. subst. masc. subst. masc. subst. fém.
— 5. SCELLE. — 6. SELLE.
verbe. verbe.

1. Au masculin *celui*, au pluriel *ceux* et *celles : celle* que je préfère est la plus sage. — 2. Ou *sceau*, des lettres-patentes où l'on a apposé le *scel* ou le *sceau*.— 3. Le *sel* est un produit que la Providence a donné aux hommes. — 4. Prenez cette *selle*, elle est plus commode. — 5. *Scelle* ce diplôme. — 6. *Selle* toi-même ton cheval.

1. CELLIER. — 2. SELLIER.
subst. masc. subst. masc.

1. Caveau. On a mis du vin dans le *cellier*. — 2. Dites au *sellier* de faire une selle neuve pour la jument.

1. CÈNE. — 2. SAINE. — 3. SCÈNE. — 4. SEINE.
subst. fém. adj. subst. fém. subst. fém.
— 5. SEINE.
fleuve.

1. Souper. Notre Seigneur Jésus-Christ fit la *cène* aves ses douze apôtres la veille de sa passion.— 2. Cette petite fille est bien *saine;* aussi n'est-elle jamais malade. — 3. La partie du théâtre où les acteurs jouent la comédie; la *scène* française, pour dire le théâtre français, ou la littérature dramatique en France. — 4. Grand filet à prendre les poissons. — 5. Fleuve. La *Seine* traverse Paris; son eau est légère et bonne à boire.

1. CENT. — 2. SANG. — 3. C'EN. — 4 SANS.
adj. num. subst. masc. locution pron. prép. excl.
— 5. SENS. — 6. S'EN. — 7. SENS
subst. masc. locution pron. verbe.

1. Quatre fois vingt-cinq font *cent*. — 2. Le *sang* coule dans nos veines. — 3. *C'en* est trop, mademoiselle, voilà trois fois que je vous dis de vous taire. C'est comme s'il y avait : *ce en est trop.* — 4. Préposition exclusive : c'est un enfant *sans* défauts. — 5. Il n'a pas le *sens* commun, tant il est étourdi. — 6. Locution composée de *se* et *en :* si les enfants sont aimables, les parents ne manquent pas de *s'en* réjouir — 7. *Sens* cette fleur, comme elle *sent* bon.

1. CERF. — 2. SERF.
subst. masc. subst. masc.

1. Le *cerf* est un animal vif et léger. — 2. Il n'y a plus de *serfs* en France. En Russie et en Pologne, le *serf* ou l'homme qui n'est pas libre appartient, lui et la terre qu'il habite, à des seigneurs qui peuvent en disposer à leur gré.

1. CES. — 2. SES. — 3. SAIS (Je).
adj. dét. plur. adj. poss. verbe.

1. C'est le pluriel masculin et féminin de l'adjectif déterminatif *ce* et *cet*; il sert à indiquer les personnes ou les choses : *ces* enfants sont sages. — 2. *Son* père, *sa* mère, *ses* frères et sœurs. — 3. Je *sais* que vous m'aimez.

1. CET. — 2. CETTE. — 3. SEPT. — 4. CETTE.
pron. dém. masc. pr. dém. fém. adj. num. port et ville.

1. *Cet* arbre est beau. — 2. *Cette* fontaine est limpide. — 3. Qui de neuf ôte deux, reste *sept*. — 4. *Cette*, jolie petite ville du département de l'Hérault; elle a un port très-fréquenté.

1. CHAINE. — 2. CHÊNE.
subst. fém. subst. masc.

1. La *chaîne* est difficile à rompre. — 2. Arbre. Que ce *chêne* est grand, que son ombrage est agréable en été!

1. CHAIR. — 2. CHAIRE. — 3. CHER. — 4. CHÈRE.
subst. fém. subst. fém. subst. et adj. adj. et subst.

1. L'homme se nourrit de la *chair* des animaux. — 2. Le prêtre monte à la *chaire* et prêche. — 3. Le *Cher* est une rivière de France Ce petit jardin me coûte *cher*. — 4. Ma *chère* enfant, vous travaillez bien. Voilà une dentelle qui est fort *chère*. Un gourmand aime la bonne *chère*.

1. CHAMP. — 2. CHANT.
subst. masc. subst. masc.

1. Ce *champ* rapportera beaucoup de blé. — 2. Le *chant* du rossignol est délicieux à entendre.

1. CHAUD. — 2. CHAUX.
adj. subst. fém.

1. Il fait *chaud*. — 2. La *chaux* sert à bâtir les murailles.

1. CHAUME. — 2. CHOME.
subst. masc. verbe.

1. Paille :

Le pauvre en sa cabane, où le *chaume* le couvre,
Est sujet à ses lois.
MALHERBE.

2. Je *chôme* cette fête.

1. CHOEUR. — 2. COEUR.
subst. masc. subst. masc.

1. Partie de l'église où se tiennent les chantres : les chanoines sont en *chœur*. Réunion de voix. Lorsqu'une voix a chanté seule, le *chœur* reprend le chant. — 2. Mon *cœur* est à Dieu, à la patrie, à mes parents. C'est un homme de *cœur*.

1. CHRÊME. — 2. CRÈME.
subst. masc. subst. fém.

1. Huile consacrée, mêlée de baume, servant aux onctions dans l'administration des sacrements. — 2. La partie la plus grasse du lait : une *crème* à la vanille.

1. CHUT. — 2. CHUTE.
particule. subst. fém.

1. *Chut*, le voici qui vient. — 2. Il a fait une *chute* dangereuse.

1. CIRE. — 2. SIRE.
subst. fém. titre d'honneur.

1. Les abeilles font la *cire* et le miel à la fois. — 2. Le roi me questionna, je lui répondis : *Sire*, puisque votre majesté sait écouter la vérité, voici mon opinion.

1. CISEAU. — 2. CISEAUX.
subst. masc. subst. masc. plur.

1. Outil. La Fontaine a dit dans une fable :

Un bloc de marbre était si beau,
Qu'un statuaire en fit l'emplette :
Qu'en fera, dit-il, mon *ciseau*?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

— 2. Prêtez-moi vos *ciseaux* pour couper cette étoffe.

1. COIN. — 2. COING.
subst. masc. subst. masc.

1. Point de rencontre de deux lignes faisant angle : le *coin* d'une rue. Outil : un *coin* pour faire éclater le bois. Lieu retiré : vivre dans un *coin*. — 2. Gros fruit odorant qui n'est guère bon qu'à confire : de la gelée de *coings*.

1. COMPTANT. — 2. CONTANT. — 3. CONTENT.
adj. masc. verbe. adj.

1. Il a reçu de l'argent *comptant*. — 2. Il était assis, *contant* une histoire. — 3. Il est toujours *content* de son sort.

1. COMPTE. — 2. COMTE. — 3. CONTE.
subst. masc. subst. masc. subst. masc.

1. Le *compte* est juste. — 2. M. le *comte* de *** est un homme charmant. — 3. Quelques personnes vous diront que c'est un *conte*; mais non, c'est bien une histoire.

1. COR. — 2. CORPS.
subst. masc. subst. masc.

1. Le *cor* accompagné par la harpe est très-agréable à entendre. — 2. Il est bien fait de *corps*; mais il manque de tournure.

1. COTE. — 2. COTTE. — 3. QUOTE. — 4. COTE.
subst. fém. subst. fém. adj. fém. verbe.

1. Il faut faire de tout ceci une *cote* mal taillée. — 2. Jupe. *Cotte* d'armes, casaque qui se portait autrefois par-dessus la cuirasse; *cotte* de mailles, chemise faite de mailles ou petits anneaux de fer. — 3. Il a payé sa *quote*-part. — 4. *Cote* ce chapitre, c'est-à-dire marque ou numérote.

1. COU. — 2. COUP. — 3. COUT. — 4. COUDS.
subst. masc. subst. masc. subst. masc. verbe.

1. Sauter au *cou* de son camarade. — 2. Il a reçu un *coup* à la tête. — 3. Je ferais bien rebâtir la maison, mais le *coût* en serait trop considérable. — 4. Maman, *couds*-moi ce bouton qui ne tient plus.

1. CRI. — 2. CRIC. — 3. CRIE (Je).
subst. masc. subst. masc. verbe.

1. Il a poussé un *cri* qui nous a effrayés. — 2. Avec ce *cric* vous pourrez relever cette voiture renversée. — 3. Je *crie*, j'ai beau crier, personne ne m'écoute.

1. CROISÉE. — 2. CROISÉ. — 3. CROISÉS. — 4. CROISÉ.
subst. fém. adj. subst. masc. part.

1. Fenêtre. Cette *croisée* est trop haute. — 2. Mis en *croix*. Deux bâtons croisés. — 3. Ceux qui allaient combattre par un motif de religion et qu'on reconnaissait à une croix d'étoffe cousue sur leurs habits. Les *croisés* jetèrent l'effroi dans les pays qu'ils traversèrent. — 4. Saint Louis s'était *croisé* par un motif de religion.

1. CYGNE. — 2. SIGNE. — 3. SIGNE.
subst. masc. subst. masc. verbe.

1. Oiseau aquatique. Le *cygne* est beau dans un bassin. — 2. Il lui donna la main en *signe* de pardon. — 3. *Signe*-moi cette lettre.

D

1. DANS. — 2. DENT.
prép. de lieu. subst. fém.

1. Je suis *dans* mon cabinet. — 2. Cette *dent* va tomber.

1. DANSE. — 2. DENSE. — 3. DANSE.
subst. fém. adj. masc. et fém. verbe.

1. La *danse* est une récréation. — 2. Épais, compacte : l'eau est plus *dense* que l'air. — 3. *Danse* donc, mon cher enfant.

1. DATE. — 2. DATTE. — 3. DATE.
subst. fém. subst. fém. verbe.

1. Quelle est la *date* de cette lettre? — 2. La *datte* est un fruit qui nous vient d'Égypte, de Syrie, d'Afrique et des Indes. — 3. *Date* ta lettre, c'est une chose importante.

1. DÉCELER. — 2. DESCELLER. — 3. DESSELLER.
verbe act. verbe act. verbe act.

1. *Déceler* un secret, le trahir. — 2. Il faut *desceller* cette barre de fer, l'arracher du lieu où on l'a scellée. — 3. Il faut *desseller* le cheval, lui ôter la selle.

1. DÉLACER. — 2. DÉLASSER.
verbe act. verbe act.

1. *Délacer* un corset, ôter le lacet. — 2. Un esprit fatigué doit chercher à se *délasser* de son travail. Se reposer.

1. DESSEIN. — 2. DESSIN.
subst. masc. subst. masc.

1. Projet. J'ai le *dessein* de vous servir, non celui de vous nuire. — 2. Ouvrage au crayon ou à la plume. Oh! le joli *dessin!* L'art de dessiner. Qui vous a si bien enseigné le *dessin?*

1. DIFFÉREND. — 2. DIFFÉRENT.
subst. masc. adj.

1. Dispute. Nous n'aurons point de *différend* ensemble. — 2. C'est bien *différent* de ce que je croyais.

E

1. ÉCHO. — 2. ÉCOT.
subst. masc. subst. masc.

1. On appelle ainsi le retentissement et la répétition d'un son; le lieu où ce phénomène se produit. C'est aussi le nom d'une nymphe mythologique :

Écho n'est plus un son qui dans l'air retentisse;
C'est une nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.
BOILEAU.

— 2. Quote-part que chacun doit payer; au figuré, *payer son écot*, c'est remplir sa tâche, contribuer à l'agrément de la société.

1. ÉCOSSAIS. — 2. ÉCOSSER.
subst. masc. et adj. verbe.

1. Habitant de l'Écosse. Walter-Scott était *Écossais*. — 2. *Écosser* des pois, les tirer de leur cosse.

1. ENTE. — 2. HANTE.
subst. fém. verbe.

1. Greffe; l'arbre même où l'on fait une *ente*. — 2. Si tu veux être bon, *hante* les bons (fréquente ou cultive la société des bons).

1. ÉTAIM. — 2. ÉTAIN. — 3. ÉTEINT.
subst. masc. subst. masc. part.

1. Les bas d'*étaim* sont des bas faits du plus fin de la laine. — 2. Métal. Un potier d'*étain*. — 3. C'est un volcan *éteint*. Un flambeau *éteint*.

1. ÊTRE. — 2. HÊTRE (l'H s'aspire).
verbe. subst. masc.

1. *Être* sage, *être* laborieux. — 2. Le *hêtre* est un arbre utile.

F

1. FAIM. — 2. FIN. — 3. FEINT (il).
subst. fém. subst. fém. verbe.

1. J'ai *faim*. — 2. Voici la *fin* de mon livre. — 3. Il *feint* de travailler.

1. FAITE. — 2. FÊTE.
subst. masc. subst. fém.

1. La partie la plus élevée. Le *faîte* d'un édifice, d'une maison. Il est arrivé au *faîte* des grandeurs. — 2. C'est aujourd'hui la *fête* de maman, la *Fête-Dieu*.

1. FAON (prononcez *fan*). — 2. FENDS.
subst. masc. verbe.

1. Nom du petit d'une biche ou d'un chevreuil. — 2. *Fends* cette branche d'arbre.

1. FAUSSE. — 2. FOSSE. — 3. FAUSSE (il).
adj. fém. subst. fém. verbe.

1. Cette nouvelle est *fausse*. — 2. Il est tombé dans une *fosse*. — 3. Il *fausse* sa parole.

1. FOSSÉ. — 2. FAUSSÉ. — 3. FAUSSET. — 4. FAUSSET.
subst. masc. verbe. subst. masc. subst. masc.

1. Il a franchi un *fossé* qui entoure le château. — 2. Il a *faussé* la clef de son cabinet. — 3. Voix aigre et peu agréable : chanter en *fausset*. — 4. Petite broche de bois pour boucher le trou que l'on fait à un tonneau pour goûter le vin.

1. FLAN. — 2. FLANC.
subst. masc. subst. masc.

1. Le *flan* est excellent, le pâtissier ne m'a pas trompé. — 2. Partie du corps chez l'homme et les autres animaux, depuis le défaut des côtes jusqu'aux hanches. Il entend aussi bien qu'un soldat : par le *flanc* droit, par le *flanc* gauche, c'est-à-dire qu'il tourne à droite et à gauche au moindre commandement.

1. FOI. — 2. FOIE. — 3. FOIS. — 4. FOIX.
subst. fém. subst. masc. subst. fém. ville.

1. La *foi* nous sauve. — 2. Un pâté de *foie*. — 3. Je vous avertis pour la dernière *fois*. — 4. Petite ville du département de l'Ariége, ancienne capitale du comté de *Foix*.

1. FOND. — 2. FONDS. — 3. FONTS. — 4. FONDS.
subst. fém. subst. masc. subst. masc. verbe.
— 5. FONT (ils).
verbe.

1. L'endroit le plus bas d'une chose creuse : il est tombé au *fond* de la mer. — 2. Terre, champs, argent, héritage : il est riche en biens-*fonds*; il a mal placé ses *fonds*. — 3. Endroit où l'on baptise. Ils ont tenu un enfant sur les *fonts*. — 4. *Fonds* ce suif pour faire de la chandelle. — 5. Ils *font* un bruit à n'y pas tenir.

G

1. GAI. — 2. GAIE. — 3. GUÉ.
adj. masc. adj. fém. adv.

1. Cet enfant est toujours *gai*. — 2. Voyez comme la jolie fille est *gaie*. — 3. Nous passerons la rivière à *gué*.

1. GAZ. — 2. GAZE. — 3. GAZE.
subst. masc. subst. fem. verbe.

1. On n'éclaire plus guère qu'au *gaz*. — 2. Étoffe. Cette *gaze* est bien légère. — 3. *Gaze* une vérité trop dure (voile, dissimule).

1. GEAI. — 2. JAIS. — 3. J'AI. — 4. JET.
subst. masc. subst. masc. verbe. subst. masc.

1. Oiseau. Le *geai* paré des plumes du paon. — 2. Oh!

le joli collier de *jais!*—3. *J'ai* faim, *j'ai* soif.—4. Voyez ce *jet* d'eau, comme il s'élève et rend ce bassin agréable!

1. GRACE. — 2. GRACES. — 3. GRASSE. — 4. GRASSE.
subst. fém. mythologie. adj. ville.

1. Faites-moi la *grâce* de m'écouter. — 2. Les trois *Grâces* s'appelaient : Aglaé, Thalie et Euphrosine. — 3. Comme cette oie est *grasse*, à peine peut-elle marcher. — 4. La ville de *Grasse*.

1. GRAISSE. — 2. GRÈCE. — 3. GRAISSE.
subst. fém. subst. fém. verbe.

1. La *graisse* tache les habits. — 2. La *Grèce* comprend la Macédoine, l'Albanie, la Livadie, la Morée, l'île de Candie et plusieurs autres de l'archipel grec. — 3. *Graisse* les roues de la voiture si tu veux aller vite.

1. GRAMMAIRE. — 2. GRAND'MÈRE.
subst. fém. subst. fém.

1. Étudiez bien votre *grammaire*. — 2. Un enfant doit aimer son grand-père et sa *grand'mère* comme ses plus proches parents après son père et sa mère.

1. GRÉ. — 2. GRÈS.
subst. masc. subst. masc.

1. Bon *gré*, mal *gré*, c'est-à-dire de *gré* ou de force. — 2. Le *grès* est dur et propre à faire des pavés.

1. GRIL. — 2. GRILLE. — 3. GRILLE.
subst. masc. subst. fém. verbe.

1. Ustensile de cuisine : mettez les côtelettes sur le *gril*. — 2. Ferme la *grille* du jardin. — 3. *Grille* cette fenêtre (mets-y une grille).

H

1. HALE. — 2. HALLE. — 3. HALE.
subst. masc. subst. fém. verbe.

1. Ardeur de l'air pendant les chaleurs de l'été; l'*h* s'aspire : le *hâle* noircit le teint. — 2. Grand couvert où les marchands mettent leurs marchandises : la *halle* aux blés. — 3. *Hale* ce bateau, en terme de marine, veut dire : tire ce bateau avec une corde.

1. HAUTE. — 2. HOTE. — 3. HOTTE.
adj. subst. masc. subst. fém.

1. La maison est très-*haute*. — 2. Manger à table d'*hôte*. — 3. La *hotte* est une sorte de panier à bretelles qu'on porte sur le dos.

1. HAUTESSE. — 2. HOTESSE.
subst. fém. subst. fém.

1. Titre qu'on donne à l'empereur des Turcs. — 2. Celle qui vous loge soit en payant, soit gratis : cette *hôtesse* reçoit bien tout le monde; on dîne chez elle à bon marché.

1. HERAULT. — 2. HÉRAUT. — 3. HÉROS. — 4. HÉRO.
département. subst. masc. subst. masc nom prop.

1. Montpellier est le chef-lieu du département de l'*Hérault*. — Un *héraut* d'armes était un officier chargé, sous les rois, des cris publics, des proclamations; il portait les défis, les cartels d'une cour à une cour étrangère, ou d'un camp au camp ennemi. — 3. Alexandre, César, Henri IV, Napoléon étaient des *héros*. — *Héro* était une prêtresse de Vénus; Léandre l'aima tellement qu'il passait à la nage l'Hellespont pour l'aller voir pendant la nuit; elle allumait au haut d'une tour un flambeau pour l'éclairer; mais Léandre à la fin se noya, et *Héro* se jeta de désespoir dans la mer.

1. HORS. — 2. OR. — 3. OR.
prép. de lieu. part. subst. masc.

1. Nous voilà *hors* de la rivière. — 2 *Or*, dites-moi si vous savez la leçon. — 3 Cette pièce est d'*or*.

I

1. ICI. — 2. ISSY.
adv. de lieu. village.

1. Venez *ici*, mon enfant. — 2. *Issy* est un village à une lieue et demie au sud-ouest de Paris.

1. ILOT. — 2. ILOTE.
subst. masc. subst. masc.

1. Petite île. Il y a un *îlot* à côté de cette île. — 2. Nom que l'on donnait à Lacédémone ou à Sparte aux esclaves.

L

1. LAC. — 2. LAQUE. — 3. LAQUE.
subst. masc. subst. masc. subst. fém.

1. Nous ferons une promenade sur le *lac*. — 2. Bois vernis. Voilà un meuble en beau *laque* de Chine. — 3. Couleur rouge tirant sur le violet.

1. LAI. — 2. LÉ.
subst. masc. subst. masc.

1. Complainte, doléance. Sorte de poésie ancienne.— 2. Largeur d'une étoffe ou d'une toile entre deux lisières : on fait deux mouchoirs au *lé* quand la toile a une aune de large.

1. LAID. — 2. LAIT. — 3. LAIE. — 4. LES.
adj. subst. masc. subst. fém. article.

1. Cette coiffure rend cet enfant extrêmement *laid*.— 2. On ne va guère à la campagne sans y boire de bon *lait*. — 3. La femelle du sanglier. — 4. Si *les* petits garçons et *les* petites filles étudient bien, on *les* récompensera.

1. LAON (prononcez *Lan*). — 2. LENT.
ville. adj.

1. La ville de *Laon* est à douze lieues de Reims et à trente-trois de Paris. — 2. Voyez donc comme cet enfant est *lent* au travail!

1. LEST. — 2. LESTE.
subst. masc. adj. masc. et fém.

1. *Lest*, terme de marine. Ce qu'on met au fond d'un navire pour le tenir en équilibre; on se sert de pierres ou de fer qu'on place à fond de cale — 2. Agile. Philippe est *leste*, certes; mais Philippine ne l'est pas moins.

1. LEUR. — 2. LEURRE.
pron. pers. subst. masc.

1. Pronom personnel masculin et féminin qui signifie *à eux*, *à elles* : une mère aime ses enfants, elle ne *leur* refuse rien. *Leur* est aussi un adjectif possessif masculin et féminin; il signifie *qui appartient à eux*, *à elles* : ce jeune homme et cette jeune fille nourrissent *leur* père et *leur* mère. *Leur* se prend aussi substantivement en le joignant à l'article *le*, *la*, *les* : les gens sages conservent leurs amis, les fous perdent les *leurs* (il est alors pronom). — 2. *Leurre*, terme de fauconnerie : cuir rouge façonné en forme d'oiseau pour rappeler l'oiseau de proie; c'est une sorte de tromperie, aussi dit-on : en lui avait promis une récompense, mais ce n'était qu'un *leurre*; il ne se laissera pas attraper à ce *leurre*.

1. LICE. — 2. LICE. — 3. LIS. — 4. LISSE.
subst. fém. subst. fém. subst. masc. adj. masc. et fém.

1. Champ-clos; carrière où combattaient les anciens chevaliers. — 2. Femelle d'un chien de chasse. — 3. Le *lis* est une fleur agréable dans les jardins. — 4. Ce qui est poli, uni, s'appelle *lisse* : cela est *lisse* comme du verre.

1. LIEU. — 2. LIEUE.
subst. masc. subst. fém.

1. Mettez chaque chose en son *lieu*. — 2. Nous avons une *lieue* à faire pour arriver à la ville.

1. LION. — 2. LYON. — 3. LIONS.
subst. masc. ville. verbe.

1. Le *lion* rugit. — 2. *Lyon* est la seconde ville de France. — 3. *Lions* ces fleurs pour en faire un bouquet.

1. LIRE. — 2. LYRE.
verbe. subst. fém.

1. Voulez-vous *lire* ce livre? — 2. La *lyre* était un instrument en usage chez les anciens.

1. LUTH. — 2. LUTTE.
subst. masc. subst. fém.

1. Instrument à cordes qui n'est plus d'usage en France. — 2. La *lutte* était un exercice très-important parmi les peuples antiques; la *lutte* est maintenant un amusement qui sert à essayer les forces.

M

1. MA. — 2. MAT.
adj. poss. fém. subst. masc.

1. *Ma* fille est laborieuse. — 2. Terme de marine. Grosse et longue pièce de bois plantée debout dans un navire, et qui sert à porter les voiles. Il y a plusieurs sortes de *mâts*.

1. MAI. — 2. MAIS. — 3. MES. — 4. METS.
subst. masc. conjonct. adj. poss. verbe.

1. *Mai* est le cinquième mois de l'année. — 2. Je voulais vous embrasser, *mais* vous n'avez pas été sage. — 3. *Mes* enfants, travaillez, étudiez, et vous serez heureux. — 4. Dès que tu auras fini, *mets* ton livre sur cette planche.

1. METZ. — 2. MESSE.
ville. subst. fém.

1. La ville de *Metz* est fortifiée. — 2. L'Église nous commande d'aller à la *messe* les dimanches et fêtes.

1. MAITRE. — 2. MÈTRE. — 3. METTRE.
subst. masc. subst. masc. verbe.

1. L'écolier doit aimer et respecter son *maître*. — 2. Cette table a un *mètre* de longueur. — 3. Mes enfants, allez vous *mettre* à table.

1. MAL. — 2. MALLE.
subst. masc. subst. fém.

1. Si vous n'y prenez garde, vous allez vous faire *mal*. — 2. Il fait sa *malle* pour partir.

1. MAURE. — 2. MORS. — 3. MORT.
subst. masc. subst. masc. subst. fem.

1. Les *Maures* habitent cette partie de l'Afrique qu'on appelle Mauritanie. — 2. Le *mors* est passé dans la bouche du cheval, sans cela il serait impossible de le guider. — 3. La *mort* ne surprend point le sage.

1. MON. — 2. MONT.
adj. poss. subst. masc.

1. *Mon* fils, soyez sage. — Le *Mont*-Blanc est en Savoie.

1. MOU. — 2. MOU. — 3. MOUE. — 4. MOUT.
subst. masc. adj. subst. fém. subst. masc.
5. MOUDS.
verbe.

1. Donnez un peu de *mou* de bœuf au chat. — 2. Ce lit est trop *mou* pour un enfant. — 3. Ah çà, si vous faites la *moue*, je me fâcherai. — 4. Ce vin sent encore le *moût* comme s'il n'avait point fermenté. — 5. Meunier, *mouds* mon blé.

1. MUR. — 2. MUR. — 3. MURE.
adj. subst. masc. subst. fém.

1. Ce fruit est trop *mûr*. — 2. Ne vous appuyez pas contre ce *mur*. — 3. Il y a des *mûres* à l'arbre, elles ne valent pas celle qui vient dans les haies et qu'on appelle *mûre* sauvage.

N

1. NÉ. — 2. NEZ.
adj. et part. subst. masc.

1. Cet enfant est *né* heureux. — 2. Ne touchez pas à votre *nez*, cela n'est pas propre.

1. NI. — 2. NID. — 3. NIE.
partic. subst. masc. verbe.

1. Cette particule conjonctive et négative s'emploie ainsi : il n'est *ni* beau, *ni* laid; *ni* sage, *ni* laborieux. — 2. Voyez-vous ce *nid*? il ne faut pas y toucher. — 3. *Nie* si tu l'oses, je t'ai vu monter sur l'arbre.

1. NON. — 2. NOM.
particule. subst. masc.

1. Particule négative, directement opposée à la particule affirmative *oui* : dites *oui* ou *non*. — 2. Mon ami, vous portez un *nom* honorable, il vous oblige à bien travailler.

1. NOYER. — 2. NOYER.
subst. masc. verbe.

1. Arbre : ne jetez pas de pierre sur ce *noyer*. — 2. Ne vous exposez point seul à la rivière, de peur de vous *noyer*.

P

1. PAIN. — 2. PIN. — 3. PEINT.
subst. masc. subst. masc. verbe.

1. Donnez ce *pain* au pauvre. — 2. Arbre : voyez comme ce *pin* vient bien dans le jardin. — 3. Voilà un tableau bien *peint*.

1. PEINE. — 2. PÈNE.
subst. fém. subst. masc.

1. J'étais en *peine* de vous ; on n'a rien sans *peine*. — 2. Terme de serrurerie, morceau de fer long et carré, dont le bout sort de la serrure de laquelle il fait partie, et entre dans la gâche.

1. PAIR. — 2. PAIR. — 3. PAIRE. — 4. PÈRE.
adj. masc. subst. masc. subst. fém. subst. masc.

1. Pareil : il peut aller de *pair* avec les enfants les plus studieux et les plus sages. — 2. Dignité : le roi et les ministres nomment les *pairs* de France. — 3. Une couple : une *paire* de pigeons, une *paire* de gants. — 4. Mon *pere* a été content de moi.

1. PAN. — 2. PAN. — 3. PAON — 4. PENDS.
mythologie. subst. masc. subst. masc. verbe.

1. *Pan* était le dieu des campagnes et des bergers. — 2. Une partie, un *pan* de mur : il l'a tiré par le *pan* de l'habit. — 3. Le *paon* est un bel oiseau, dont le cri est maussade. — 4. Pierre, *pends* ces raisins au plancher.

1. PANSER. — 2. PENSER.
verbe act. verbe neutre.

1. Soigner : *panser* les blessés. Il faut *panser* son cheval une fois par jour. — 2. *Penser* à quelque chose : il faut toujours *penser* avant d'agir.

1. PARC. — 2. PARQUE. — 3. PARQUE.
subst. masc. subst. fém. verbe.

1. Bois clos de murs : notre *parc* est d'une grande étendue. — 2. La mythologie nomme trois *Parques*, Clotho, Lachésis et Atropos. L'une tirait le fil de nos jours ; l'autre tournait le fuseau, et la troisième coupait le fil. — 3. Berger, *parque* ton troupeau (*parquer* veut dire enfermer dans une clôture en bois).

1. PAU. — 2. PO. — 3. POT. — 4. PEAU.
ville. fleuve. subst. masc. subst. fém.

1. *Pau* est une très-jolie ville de France, capitale du Béarn, chef-lieu du département des Basses-Pyrénées. — 2. Le *Pô* est le plus considérable fleuve d'Italie ; il prend sa source dans le Piémont. — 3. Le *pot* de terre ne doit pas lutter contre le *pot* de fer. — 4. La *peau* de l'hermine sert à faire de jolies fourrures.

1. PAUL. — 2. POLE.
subst. masc. subst. masc.

1. Saint *Paul* était un des douze apôtres de Jésus-Christ. — 2. Le *pôle* est le point de la superficie du ciel, qui paraît immobile. Il y a le *pôle* arctique et le *pôle* antarctique qui correspondent aux points nord et sud de la terre.

1. PAUME. — 2. PAUME. — 3. POMME.
subst. fém. subst. fém. subst. fém.

1. Le dedans de la main : il a été blessé à la *paume* de la main. — 2. Le jeu de la *paume* est très-amusant, le lieu où l'on y joue s'appelle *jeu de paume*. — 3. La *pomme* de reinette est un fruit excellent.

1. PAUSE. — 2. POSE.
subst. fém. subst. fém.

1. Temps de repos : quand on est las de travailler, il faut faire une *pause*, afin de reprendre des forces. En musique on compte des *pauses*, c'est-à-dire des silences. — 2. La *pose* des grandes pierres, pour construire un monument, se fait au moyen des machines que l'homme a inventées. Attitude : une *pose* gracieuse.

1. PEINTE. — 2. PINTE.
adj. subst. fém.

1. Cette chambre sera *peinte* en vert ; la douleur est *peinte* sur son visage. — 2. Mesure pour mesurer les liquides : cette bouteille contient une *pinte* d'eau.

1. PINÇON. — 2. PINSON. — 3. PINÇONS.
subst. masc. subst. masc. verbe.

1. La marque qui reste sur la peau lorsqu'on a été pincé. — 2. Petit oiseau qui a le bec gros et dur, et dont le plumage est assez joli : il est gai comme un *pinson*. — 3. *Pinçons*-le pour le réveiller, sans lui faire du mal cependant.

1. PERÇANT. — 2. PERSAN.
adj. subst. masc.

1. Qui perce, qui pénètre : un cri *perçant*. — 2. Qui est de Perse, qui appartient à la Perse : c'est un ambassadeur de Perse, son interprète est *Persan*.

1. PERCE (en). — 2. PERSE. — 3. PERCE.
locution adverbiale. roy. d'Asie. verbe.

1. Il ne faut pas laisser si longtemps du vin en *perce*, c'est-à-dire dans un tonneau qu'on a percé pour mettre le vin en bouteilles. — 2. La *Perse* est un grand royaume d'Asie. — 3. *Perce* cette planche, cette muraille, cette étoffe, c'est-à-dire fais-y un trou.

1. PIC. — 2. PIQUE. — 3. PIQUE.
subst. masc. subst. fém. verbe.

1. Instrument de fer courbé et pointu vers le bout, qui a un manche de bois, et dont on se sert pour casser des morceaux de roche ou pour ouvrir la terre. Terme

du jeu de piquet : faire *pic* et capot. Terme de géographie, c'est le nom que l'on a donné à quelques montagnes fort élevées : le *pic* du Ténériffe, le *pic* des Açores, le *pic* d'Adam. Cette montagne est coupée à *pic*. — 2. Sorte d'arme à long bois, dont le bout est garni d'un fer plat et pointu. Ce n'est pas une *pique* qua tient à la main le suisse de Saint-Sulpice, c'est une ballebarde. *Pique* est encore un terme de jeu de cartes : l'as do *pique*, le roi de *pique*. C'est aussi una brouillerie, une aigreur qui survient entre deux ou plusieurs personnes : il a fait cela par *pique;* ils sont en *pique* l'nn contra l'autre. — 3. Je sens une épiogle qui me *pique*.

1. PIEU. — 2. PIEUX.
subst. masc. adj.

1. Pièce de bois pointue par un des bouts, afin qu'on puisse l'enfoncer en terre : une file de *pieux* plantés très-près l'un de l'autre forme nne palissade. — 2. Qui a de la piété, qui est sincèrement attaché aux devoirs de religion : c'est un homme très-*pieux*.

1. PLAIN. — 2. PLAINT. — 3. PLEIN. — 4. PLAINS.
adj. part. adj. verbe.

1. Qui est uni et sans inégalités : un pays où il n'y a ni montagne, ni vallée, est un pays *plain* ou une *plaine*. — 2. Il est *plaint* de tout le monde ; il n'est *plaint* de personne. — 3. Qui ne peut contenir davantago : ce flacon est *plein* de sirop da groseilles. — 4. Du verbe plaindre : *plains*-moi ; *plains* ce pauvre qui a froid.

1. PLAINE. — 2. PLEINE.
subst. fém. adj.

1. Campagne unie, sans montagnes ni forêts : grande *plaine*. vaste *plaine*. — 2. Cette bouteille est *pleine*, cello que je tiens est vide.

1. PLAINTE. — 2. PLINTHE.
subst. fém. subst. fém. ou masc.

1. Témoignage de douleur, de regret ou d'affliction : Dieu entend les *plaintes* des affligés. — 2. Terme d'architecture ; cette partie qui a la formo d'une petite table carrée qu'on plnco tant au-dessus qu'au-dessous des piédestaux, et sous les moulures des bases des colonnes. On la nommo aussi soclo dans les bases, et tailloir dans les chapiteaux des colonnes : la *plinthe* de cette base n'a pas de proportion avec la *plinthe* du chapiteau.

1. PLAT. — 2. PLAT.
adj. subst. masc.

1. Sans épaisseur : une montre *plate*. Sans saveur : un vin *plat*. Uni, monotone : un pays *plat*. — 2. Vaisselle creuse servant à l'usage de la table : un *plat* de faïence, un *plat* de terre, un *plat* de porcelaine. un *plat* d'étain, un *plat* d'argent, en voilà pour tous les goûts, pour toutes les fortunes.

1. POÊLE. — 2. POÊLE. — 3. POIL.
subst. masc. subst. fém. subst. masc.

1. Drap mortuaire qu'on met à l'église sur le cercueil ; pièce d'étoffe qu'on soutient au-dessus de la tête des mariés. Sorte de fourneau de terre ou de fonte, par le moyen duquel, avac peu de bois, on échauffe en peu de temps una chambre, une salle à manger. — 2. Ustensile de cuisine dont on se sert pour frire, etc. — 3. Le chat a un *poil* donx ; il y n des chiens à long *poil*, comme les barbets et les épagneuls.

1. POIDS. — 2. POIS. — 3. POIX.
subst. masc. subst. masc. subst. fém.

1. Ce qui sert à peser : un *poids* d'une livre. Pesanteur, qualité de ce qui est pesant : le *poids* d'un fardeau. — 2. Légume qui vient dans une gousse, dans une cosse : *pois* verts, petits *pois*. — 3. Suc ou gomma qui se tire des bois résineux, comme le pin, le sapin ; la *poix* résine liqnide vient du térébinthe, du mélèze, du lentisque ou du cyprès.

1. POING. — 2. POINT. — 3. POINT.
subst. masc. adv. de négation. subst. masc.

1. Il s'est battu comme un polisson à coups de *poing*. — 2. Ne voulez-vous *point* venir ? — 3. La piqûre qui se fait dans l'étoffe avec une aiguille enfilée de soie, de laine, de fil, etc. : des *points* arrière, des *points* à jour. Mettez un *point* snr les *i*, un *point* se met toujours à la fin d'une phrase.

1. POU. — 2. POULS (on ne prononce pas la lettre L).
subst. masc. subst. masc.

1. Insecte qui s'attache ordinairemeot aux cheveux ou au corps des gens malpropres. Le roi Louis XIII, ayant pris un *pou* sur l'habit du maréchal de Bassompierre, le voulait montrer à tout le monde. N'en faites rien, sire, répondit le maréchal, chacun dirait qu'on ne gagne que des *poux* à votre service. — 2. Mouvement des artères qui se fait seutir en plusieurs endroits du corps, et particulièroment vars le poignet : cet enfant est malado, son *pouls* est très-inégal.

1. POUCE. — 2. POUSSE. — 3. POUSSE.
subst. masc. subst. fém. verbe.

1. Le plus gros doigt de la main ou des pieds : j'ai mal au *pouce* de la main droile. Une mesure qni fait la douzième partie d'un pied : on ne compte plus par pieds et par *pouces*, mais par mètres. — 2. On dit qu'un arbre a fait une belle *pousse;* on appelle première *pousse* les jets que les arbres ont produits à la séve du printemps ; seconde *pousse*, ceux qu'ils ont produits à la séve d'automne. — 3. Ne me *pousse* pas, je te prie.

1. PRÉ. — 2. PRÈS. — 3. PRÊT. — 4. PRÊT.
subst. masc. prép. adj. subst. masc.

1. Terre où l'on recueilla du foin, ou qui sert au pâturage. — 2. Préposition qui marque proximité de lieu ou de temps, proche : il y a *pres* d'une heure que je vous attends. — 3. Tenez-vous *prêt* à m'obéir ; il est *prêt* à partir. — 4. Action par laquelle on *prête* de l'argent : il lui a fait un *prêt* d'argent très-considérable.

1. PRIS. — 2. PRIX. — 3. PRIE.
part. subst. masc. verbe.

1. Nous sommes *pris* de tous côtés ; la fièvre l'a *pris*.

— 2. Il a reçu le *prix* de sa conduite; il a eu le premier *prix* d'orthographe. — 3. *Prie* Dieu, mon ami, pour qu'il te rende sage; *prie*-le bien, et il ne pourra te refuser.

1. PUBLIC. — 2. PUBLIQUE.
adj. masc. adj. fém.

1. Ce qui est à tout le monde : l'intérêt *public*, le trésor *public*, un lieu *public*. — 2. La chose *publique*, une place *publique*.

1. PUIS. — 2. PUITS. — 3. PUIS (Je).
adv. de temps. subst. masc. verbe.

1. Il fit d'abord ceci, *puis* cela. — 2. Il tomba dans le *puits* sans se faire le moindre mal; il pouvait se tuer. — 3. *Puis*-je lui pardonner sa faute? Je ne *puis* en vérité que l'aimer, tant il est sage et obéissant.

R

1. REINE. — 2. RÊNE. — 3. RENNE. — 4. RENNES.
subst. fém. subst. fém. subst. masc. ville.

1. Le roi et la *reine* sont venus au secours de ce malheureux. — 2. La *rêne* droite est plus courte que la gauche, votre cheval en peut souffrir — 3. Le *renne* est un animal fort commun en Laponie; il ressemble beaucoup au cerf, mais il est plus grand, son poil est plus fourni, et son bois est différent. — 4. *Rennes* est une ancienne, belle et considérable ville de France, capitale de la Haute-Bretagne, chef-lieu du département d'Ille-et-Vilaine.

1. RAIPONSE. — 2. RÉPONSE.
subst. fém. subst. fém.

1. Plante qui croît le long des haies et des buissons; cette racine se mange en salade. — 2. Ce qu'on répond : *réponse* positive, *réponse* favorable; telle demande, telle *réponse*.

1. RAISONNER. — 2. RÉSONNER.
verbe neutre. verbe neutre.

1. Se servir de sa raison : *raisonner* juste, *raisonner* de travers. — 3. Retentir, renvoyer le son : faire *résonner* les échos. Après le départ d'Ulysse, on n'entendait plus la grotte de Calypso *résonner* de son chant.

1. RAUQUE. — 2. ROC. — 3. ROCH (saint).
adj. masc. et fém. subst. masc. subst. fém.

1. Une voix *rauque*, rude, enrouée. — 2. Rocher : dur comme un *roc*. — 3. Saint *Roch* naquit à Montpellier vers la fin du treizième siècle; il est invoqué en temps de peste ou de maladies contagieuses.

1. ROUE. — 2. ROUX.
subst. fém. adj.

1. Machine ronde et plate qui, en tournant sur son essieu, sert au mouvement de quelque chose : la *roue* du cabriolet, de la charrette, du moulin. — 2. Qui est de couleur entre le jaune et le rouge : cheveux *roux*, le papier devient *roux* au grand air.

S

1. SAIGNEUR. — 2. SEIGNEUR.
subst. masc. subst. masc.

1. Votre médecin passe pour un grand *saigneur*, il est trop partisan de la saignée. — 2. On disait anciennement : il est le *seigneur* de plusieurs villages. Seigneur ne se dit plus que de Notre *Seigneur* Jésus-Christ. Cependant on dit encore par forme de plaisanterie, il vit comme un grand seigneur, pour dire qu'il fait beaucoup de dépense ou qu'il mène un grand train.

1. SALE. — 2. SALLE. — 3. SALE.
adj. masc. et fém. subst. fém. verbe.

1. Malpropre : cet enfant est toujours *sale;* cette eau est *sale*. — 2. La *salle* d'étude est vaste et bien aérée, les enfants y sont à l'aise et s'y plaisent beaucoup. — 3. Le charcutier *sale* le cochon afin de le conserver; la servante *sale* son pot deux fois plutôt qu'une.

1. SANDAL. — 2. SANDALE.
subst. masc. subst. fém.

1. Bois des Indes, très-précieux; on en fait des étuis, des éventails et d'autres objets de curiosité. — 2. Espèce de chaussure qui ne couvre qu'en partie le dessus du pied et dont se servent les religieux en guise de souliers.

1. SATIRE. — 2. SATYRE.
subst. fém. subst. masc.

1. Ouvrage moral, en prose ou en vers, fait pour reprendre, pour censurer les vices, les passions, les sottises et les impertinences des hommes, ou pour les tourner en ridicule. Boileau a fait beaucoup de *satires* sur les mœurs de son temps, il n'épargnait personne; mais, il faut le dire, c'était un parfait honnête homme que Boileau, aussi pouvait-on lui pardonner sa sévérité. — 2. *Satyre*, on nommait ainsi chez les anciens un demi-dieu qui, selon la mythologie, présidait aux forêts avec les faunes et les sylvains : on les peignait moitié hommes et moitié boucs.

1. SCIEUR. — 2. SIEUR (il n'est que d'une syllabe).
subst. masc. subst. masc.

1. Celui dont le métier est de scier : *scieur* de bois, *scieur* de pierre, *scieur* de marbre; les *scieurs* de long sont ceux qui scient le bois en long pour en faire des planches. — 2. *Sieur*, diminutif de seigneur qui s'employait anciennement : le *sieur* tel, au lieu de monsieur tel, ne se dit plus que par plaisanterie ou par mépris, si ce n'est en style de palais.

1. SEREIN. — 2. SEREIN. — 3. SERIN.
subst. masc. subst. masc. subst. masc.

1. Doux, calme : un ciel *serein*, un visage *serein*. — 2. Vapeur froide et ordinairement malsaine qui s'élève au coucher du soleil : aller au *serein*, braver le *serein*. — 3. Petit oiseau dont le chant est fort agréable, auquel on apprend à chanter de petits airs; il est d'un

jaune plus ou moins vif. Mon *serin* s'est envolé ; le chat a mangé mon *serin*.

1. SOI. — 2. SOIE. — 3. SOIS. — 4. SOIT.
pronom. subst. fém. verbe. conj. alter.

1. Pronom de la troisième personne, des deux genres et du singulier : prendre garde à *soi*, ne vivre que pour *soi*, prendre sur *soi* l'événement d'une affaire. — 2. Fil produit par une espèce de ver, que pour cette raison l'on appelle ver à soie. *Soie* blanche, *soie* bleue. On dit aussi les *soies* du sanglier ; cet épagneul et ce bichon ont de belles *soies*. — 3. Que je *sois* ou non malade, je veux étudier ma leçon. — 4. *Soit* est conjonction alternative dans ces exemples : *soit* qu'il fasse, *soit* qu'il ne fasse pas ; *soit* est une façon de parler elliptique pour dire que cela *soit*, je le veux bien ; vous le voulez, *soit* ; voulez-vous que cela se fasse ainsi ? *soit*, j'y consens.

1. SOL. — 2. SOL. — 3. SOLE.
subst. masc. subst. masc. subst. fém.

1. Terroir, considéré suivant sa qualité : un *sol* aride, un *sol* fertile. — 2. Note de musique : ut, ré, mi, fa, *sol*, la, si : il a pris un *sol* pour un fa. — 3. *Sole*, poisson de mer : *sole* frite, *sole* en ragoût.

1. SOU. — 2. SOUL. — 3. SOUS.
subst. masc. adj. prép.

1. Un *sou*, deux *sous* : il a perdu tout jusqu'à son dernier *sou*. — 2. Pleinement repu, plus que rassasié. Il signifie plus ordinairement ivre, plein de vin : cet homme est si *soûl* qu'il tombe à tout instant. — 3. Les renards se logent *sous* terre ; il va prendre le frais *sous* l'ombrage du grand chêne.

1. SOUFRE. — 2. SOUFFRE (je).
subst. masc. verbe.

1. Minéral qui s'enflamme facilement : cela pue le *soufre*. — Je *souffre* beaucoup, il *souffre* de grandes douleurs.

T

1. TAIN. — 2. TEINT. — 3. THYM. — 4. TEINT.
subst. masc. subst. masc. subst. masc. part.

1. Feuille ou lame d'étain fort mince que l'on met derrière des glaces pour en faire des miroirs : le *tain* de ce miroir est gâté. — 2. Le coloris du visage : *teint* brun, *teint* blanc. — 3. Plante odoriférante que l'on cultive dans les jardins : les abeilles sucent le *thym*. — 4. Ce teinturier nous a *teint* cette étoffe en vert clair. Cette robe est bon *teint*.

1. TAN. — 2. TANT. — 3. TEMPS.
subst. masc. adv. subst. masc.
4. TAON (on prononce *tan*). — TEND ou TENDS.
subst. masc. verbe.

1. Écorce de chêne moulue avec laquelle on prépare les cuirs : on écorce les jeunes chênes pour en faire du *tan*. — 2. Cet adverbe marque une quantité indéfinie : il a *tant* d'amis qu'il ne manquera de rien. — 3. La succession des moments, qui est la mesure de la durée des choses : compter le *temps*, employer le *temps*, un long *temps*. — 4. Insecte ou grosse mouche qui par les chaleurs persécute cruellement les chevaux, les bœufs, les vaches et autres gros animaux. — 5. On *tend* des cordes à travers une rivière pour conduire un bac ; *tends* ton arc, ajuste bien, et tire ; on *tend* un piége aux oiseaux.

1. TANTE. — 2. TENTE. — 3. TENTE.
subst. fém. subst. fém. verbe.

1. Sœur du père ou de la mère : ma *tante* m'aime beaucoup plus que mon oncle. — 2. As-tu vu des *tentes* dressées dans un jardin ? cela s'est vu sans avoir été à l'armée. — 3. *Tente* le hasard et tu verras qu'il ne pourra te servir ; un bel arbre chargé de fruits *tente* le passant ; mais il a la sagesse de dire : ces fruits ne m'appartiennent point.

1. THON. — 2. TON. — 3. TONDS.
subst. masc. adj. poss. masc. verbe.

1. Le *thon* est un gros poisson de mer qui a la peau déliée, de grandes écailles, le museau pointu et des dents ; sa chair ressemble assez à celle du veau. *Thon* frais, *thon* mariné. — 2. *Ton* père et ta mère sont venus chez moi et m'ont beaucoup parlé de toi. — C'est aussi un certain degré d'élévation ou d'abaissement de la voix ou de quelque autre son : *ton* de voix, un *ton* aigre, un *ton* doux. Dans un sens figuré, on dit : cet homme a un mauvais *ton*, pour donner à connaître qu'il a des manières ou des procédés de mauvais goût, et point de quelqu'un comme il faut — 3. Berger, *tonds* tes moutons.

1. TAPIS. — 2. TAPI.
subst. masc. participe.

1. *Tapis* de table, *tapis* de pied, *tapis* de Turquie. — 2. Te voilà *tapi* comme une marmotte ; il s'est *tapi* dans ce coin ; il s'était *tapi* contre le mur ; comme si l'on disait : il s'est caché en se tenant dans une posture raccourcie et resserrée.

1. THRACE. — 2. TRACE. — 3. TRACE.
contrée. subst. fém. verbe.

1. La *Thrace* était ce qu'on appelle aujourd'hui la Romanie. Le Bosphore de *Thrace*, c'est le canal de Constantinople. — 2. Vestige qu'un homme, ou quelque animal, laisse à l'endroit où il a passé : suivre la *trace* des chevaux ; voilà la *trace* de ses pas. On dit aussi figurément ; suivre la *trace* de ses pères, pour dire suivre l'exemple de ses parents. — 3. Mon cher ami, *trace* toi-même sur le papier le travail que tu veux faire.

1. TOI. — 2. TOIT.
pron. pers. subst. masc.

1. Ce pronom personnel *toi* est de la seconde personne du singulier : tais-*toi*, tu m'étourdis. — 2. Couverture d'un édifice : as-tu vu le chat, comme il grimpait sur le *toit* ?

1. TRIBU. — 2. TRIBUT.
subst. fém. subst. masc.

1. Le peuple juif était divisé en tribus : la *tribu* de Juda. — 2. On dit des princes qui lèvent des impôts dans leurs États : le prince a levé un *tribut* sur son peuple. En France il n'en est pas ainsi, la chambre des députés et celle des pairs votent tous les ans l'impôt que chaque Français doit payer pour les besoins de l'État.

V

1. VAIN. — 2. VIN. — 3. VINGT.
adj. subst. masc. adj. num.

1. Orgueilleux, superbe : il est *vain*, extrêmement *vain*. On dit aussi adverbialement : c'est en *vain* que tu me résistes, comme s'il y avait, tu me résistes inutilement. — 2. *Vin* blanc, *vin* de Bordeaux, *vin* de Roussillon. — 3. Dix-sept, dix-huit, dix-neuf, *vingt*.

1. VAINE. — 2. VEINE.
adj. subst. fém.

1. Féminin de vain : la gloire du monde est une chose bien *vaine*. — 2. On appelle une *veine* ou les *veines* les vaisseaux qui reçoivent de toutes les parties du corps le sang que les artères y ont porté du cœur, et qui le rapportent au cœur. Le sang coule dans les *veines*.

1. VER. — 2. VERRE. — 3. VERS. — 4. VERS. — 5. VERT.
subst. masc. subst. masc. subst. masc. prép. subst. et adj.

1. Insecte long et rampant : un gros *ver*, *ver* de terre. — 2. Corps transparent et fragile : *verre* à vitres; *verre* à vin; chacun doit boire dans son *verre*. — 3. Assemblage de mots mesurés et cadencés selon certaines règles fixes et déterminées. Les fables de La Fontaine sont écrites en *vers*. — 4. *Vers* est une préposition de lieu, servant à désigner, à peu près, un certain côté, un certain endroit, une certaine situation : *vers* l'Orient, *vers* le Nord. *Vers* est aussi une préposition de temps et signifie environ : *vers* les quatre heures, *vers* le printemps. — 5. Couleur : le jaune et le bleu forment le *vert*; du satin *vert*; *vert* comme un pré.

1. VANTER. — 2. VENTER.
verbe actif. verbe neutre.

1. Louer, priser extrêmement : on ne saurait trop *vanter* son mérite. — 2. Faire du vent : il a *venté* toute la nuit; qu'il pleuve, qu'il grêle ou qu'il *vente*, vous le voyez toujours laborieux et gai.

1. VICE. — 2. VIS (se prononce *visse*).
subst. masc. subst. fém.

1. Une disposition habituelle au mal : en ce sens *vice* est opposé à vertu : la jeunesse a d'ordinaire plus de penchant au *vice* que d'inclination à la vertu. — 2. Pièce ronde de fer ou de bois, en forme de cylindre, et cannelée en ligne spirale, qui entre dans un trou qui l'est de même, en sorte que, s'engageant l'un dans l'autre, ils font un très-grand effort pour élever ou presser les corps : la *vis* de la serrure a été enlevée.

1. VIL. — 2. VILLE.
adj. subst. fém.

1. C'est un homme *vil*, c'est une âme *vile*, c'est-à-dire méprisable par la bassesse des sentiments. — 2. Paris est une très-grande *ville*.

1. VOIE. — 2. VOIX. — 3. VOIS.
subst. fém. subst. fém. verbe.

1. Chemin, route où l'on va d'un lieu à un autre : cet enfant est dans la bonne *voie*, il réussira. Mesure : une *voie* d'eau, de bois. — 2. Il a une jolie *voix*, mais il n'est pas assez bon musicien. — 3. Du verbe *voir* : *vois* donc !

1. VOL. — 2. VOL. — 3. VOLE. — 4. VOLE.
subst. masc. subst. masc. verbe. verbe.

1. Cet oiseau a un *vol* très-rapide. — 2. Le *vol* est un crime que les lois punissent sévèrement. — 3. Mon oiseau *vole* et ne s'en va point. — 4. On assure que cet homme n'est pas honnête, on va même jusqu'à dire qu'il *vole*.





TABLE DES MATIÈRES

DE L'ORTHOGRAPHE.



ÉDUCATION MATERNELLE.

SEPTIÈME PARTIE.

LE LIVRE DE GÉOGRAPHIE.


PARIS.
TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

ÉDUCATION MATERNELLE.

LE LIVRE
DE GÉOGRAPHIE

POUR SERVIR

AUX SIMPLES LEÇONS D'UNE MÈRE A SES ENFANTS,

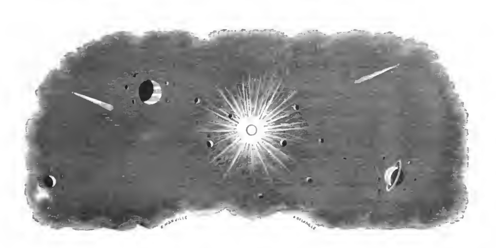
PAR

MADAME AMABLE TASTU.



PARIS.

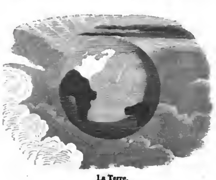
DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.



GÉOGRAPHIE.

INTRODUCTION A LA GÉOGRAPHIE.

La terre sur laquelle nous vivons est un globe ou une boule de 9,000 lieues de circonférence, d'où il résulte que son diamètre est de 2,865 lieues, et son rayon de 1,433 lieues. Les trois quarts de sa surface sont couverts par les eaux, un quart seul est à découvert; mais l'eau et la terre sont peuplées par des millions de créatures vivantes. Nous savons très-peu de chose sur l'intérieur du globe; de la surface au centre on compte, comme nous venons de le dire, 1,433 lieues, et les mines les plus profondes ne descendent pas à plus de 1,800 pieds au-dessous de la surface de la terre.



La Terre.

On s'est assuré que la terre était ronde par plusieurs observations. Les peuples qui sont vers l'orient voient lever le soleil plus tôt que ceux qui sont à l'occident, ce qui n'arriverait pas si la terre était plate; l'ombre de la terre, quand elle se projette sur la lune, est une portion de cercle : la mer elle-même est convexe, c'est-à-dire arrondie à sa surface, puisqu'en voyant arriver un navire on aperçoit d'abord la pointe de ses mâts, puis ses voiles, puis enfin le corps du bâtiment; s'il était sur une surface plane, aussitôt qu'on l'apercevrait il se laisserait voir tout entier.

Les plus hautes montagnes et les vallées les plus profondes ne diminuent pas plus la rondeur de la terre que les inégalités de la peau d'une orange ne l'empêchent d'être ronde. Cependant, malgré la grandeur énorme de la terre, le soleil qui l'échauffe et l'éclaire est plus d'un million [1] de fois plus gros, ou, en d'autres termes, il faudrait un million de terres comme la nôtre réunies ensemble pour égaler la grosseur du soleil.

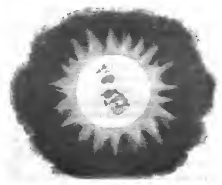
Ce brillant soleil, à qui nous devons la lumière, la chaleur, la vie et la végétation, et sans lequel la terre ne serait qu'une obscure masse de glace, a de diamètre 320,000 lieues; sa distance de la terre

[1] 1,397,000 fois, d'après les calculs des astronomes.

est d'environ 34 millions de lieues. Le soleil est le centre d'un vaste système de planètes ou globes comme la terre, qui tournent autour de lui dans l'espace à des distances inégales, en périodes qui comprennent les diverses saisons; c'est ce que nous appelons une année.

Un enfant, accoutumé à considérer un jour de marche comme une grande distance, a peine à se former une idée des distances astronomiques, et cependant elles ne sont que des points dans l'univers. Les savants ayant trouvé le moyen de mesurer la terre, ses dimensions nous servent à mesurer l'étendue et la distance des autres corps qui se meuvent dans l'espace.

Le soleil a été regardé longtemps comme un globe de feu. Cette opinion a fait place à celle qui le considère comme un corps opaque entouré d'un gaz incandescent ou atmosphère lumineuse. Quoi qu'il en soit, on remarque à sa surface, au moyen du télescope, un certain nombre de taches ou de points obscurs; c'est à ces taches qu'on s'est aperçu que le soleil tourne sur lui-même, en les voyant changer de place, disparaître et reparaître à des temps marqués.



Le Soleil.

Il est plus près de nous en hiver qu'en été. Cependant, à cette époque, nous sentons moins sa chaleur, parce que ses rayons nous arrivent obliquement; quand cet astre est à sa distance moyenne de nous, sa lumière parvient à la terre en 8 minutes 13 secondes, c'est-à-dire qu'elle parcourt, dans ce court espace de temps, 34 millions de lieues.

Les planètes décrivent autour du soleil des cercles un peu allongés ou ellipses; elles ont en outre un mouvement de rotation sur elles-mêmes, comme une toupie qui ferait le tour de la chambre tout en tournant sur elle-même. Elles sont au nombre de onze, les unes plus petites, les autres plus grosses que la terre, quelques-unes plus près, d'autres plus loin du soleil. Voici leurs noms dans l'ordre de leur distance du soleil : *Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Vesta, Junon, Cérès, Pallas, Jupiter, Saturne* et *Uranus*, qu'on appelle aussi *Herschel*, du nom de l'astronome qui l'a découvert; quelques-unes de ces planètes servent à leur tour de centre à des globes plus petits appelés *lunes* ou *satellites*, qui accompagnent la planète dans son voyage autour du soleil, et lui renvoient pendant la nuit la lumière qu'ils reçoivent de cet astre, car ils ne sont point lumineux par eux-mêmes.



Système planétaire.

La Terre a un satellite, qui est la lune;

Jupiter en a quatre;

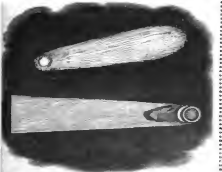
Saturne, sept : cette planète a en outre un large anneau double et aplati, qui l'environne sans la toucher.

Uranus a six satellites ou lunes.

Mercure, Vénus et Mars, Cérès, Pallas, Junon et Vesta n'ont pas de lunes; les quatre dernières sont elles-mêmes beaucoup plus petites que la lune. Ce n'est qu'à l'aide de lunettes très-fortes qu'on a pu les découvrir.

Il existe un certain nombre de corps célestes appelés *comètes*, qui présentent des phénomènes particuliers. Au lieu de se mouvoir comme les planètes dans une orbite presque circulaire, elles parcourent une orbite très-allongée qui se rapproche beaucoup du soleil à l'une de ses extrémités, et qui s'en éloigne de l'autre à des distances incalculables; aussi leurs apparitions sont-elles fort rares : on est pourtant parvenu à calculer la marche de plusieurs d'entre elles, et à annoncer leur retour avec assez de

précision. On les appelle *comètes*, d'un mot grec qui signifie *chevelure*, parce que ces astres sont ordinairement suivis ou précédés d'une longue traînée de lumière qu'on appelle *queue*, *barbe* ou *chevelure*.



Comètes.

Mercure est la moins considérable des planètes, si l'on en excepte les quatre petites, *Pallas*, *Cérès*, *Junon* et *Vesta*. Son diamètre n'est que les deux cinquièmes de celui de la terre. Elle est à 13,300,000 lieues du soleil. On estime que sa chaleur est égale à celle d'un fer rouge.

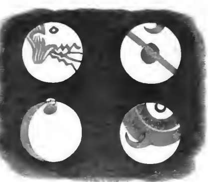


Vénus.

Vénus, qui vient après, est cette brillante planète qu'on appelle l'*étoile du soir*, ou l'*étoile du matin*, selon qu'elle se montre un peu après le coucher du soleil ou avant son lever. Cette planète a différentes phases, comme la lune; elle apparaît de même tantôt pleine, tantôt en croissant. Sa distance du soleil est de 24,840,000 lieues; son diamètre est à peu près le même que celui de la terre.

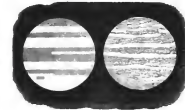
La Terre. Sa distance du soleil est d'environ 34 millions de lieues; son diametre est de 2,865 lieues.

Mars est à 52 millions 350 mille lieues du soleil.



Mars.

Jupiter est la plus grande des planètes. Elle est 1,281 fois plus grosse que la terre; sa distance du soleil est de 179 millions de lieues.



Jupiter.

Saturne est à 328 millions de lieues environ du soleil. Cette planète est mille fois plus grosse que la terre.



Saturne.

Uranus ou *Herschel*. Cette planète, la plus éloignée que nous connaissions, est à 660 millions de lieues du soleil.

Tu peux voir leurs diverses figures telles qu'elles

apparaissent au télescope, et comparer, sur la planche ci-dessous, leur grosseur respective. A la simple



Gr sseur des planètes.

vue on ne les distingue des étoiles que parce qu'elles changent de place, et que ces dernières gardent toujours la même.

Ces planètes accomplissent leur révolution, c'est-à-dire qu'elles font le tour du soleil, *Mercure* en 3, *Vénus* en 7, *la Terre* en 12, *Mars* en 23, *Jupiter* en 143, *Saturne* en 353, et *Uranus* en 1,008 de nos mois.

Dans leur orbite, les planètes ne se meuvent pas toutes sur le même *plan*. Elles n'ont pas non plus leurs axes perpendiculaires au plan de leur orbite, mais diversement inclinés; ce qui produit la différence de leurs saisons et les différentes longueurs de leurs jours et de lenrs nuits.


Lune.

Après le soleil, la lune est de tous les corps célestes celui qui intéresse le plus notre curiosité. La lune est un globe comme la terre, qnoiqu'elle nous paraisse plate; la lumière qu'elle nons transmet est celle qu'elle reçoit du soleil; aussi est-elle beancoup plus faible; elle n'est éloignée de la terre, à sa moyenne distance, que de 87,000 lieues; car elle est tantôt plus près, tantôt plus loin; son diamètre est de 788 lieues.

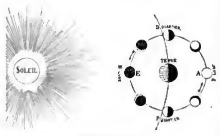
Elle accompagne la terre dans sa révolution annuelle autour du soleil, et durant cette période de temps elle tourne à peu près treize fois autour de la terre dans son orbite à elle. Cette révolution s'accomplit en 27 jours 8 heures. Mais, comme la terre marche pendant ce même temps, il faut à la lune 29 jours 13 heures pour se retrouver au même point par rapport au soleil : on appelle la première révolution *mois périodique*, et la seconde, *mois synodique* de la lune.

La lune tourne sur elle-même, comme toutes les planètes; mais, comme elle nous montre toujours la même face, il en résulte qu'elle met à faire nn tour sur elle-même le même temps qu'à tourner autour de la terre : par conséquent la longueur de ses jours et de ses nuits doit être égale au temps qui s'écoule de la nouvelle lune à la pleine lune, c'est-à-dire 14 à 15 de nos jours.

La terre à son tour renvoie à la lune la lumière du soleil et lui sert de lnne; de sorte que, quand il est *nouvelle lune* pour la terre, il est *pleine terre* pour la lune, avec la différence que nous lui rendons une lumière bien plus considérable, la terre étant quarante-neuf fois plus grosse que la lnne, ce qui veut dire qu'il faudrait quarante-neuf lunes pour faire une terre.

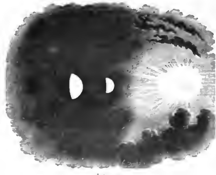
Ce qu'on appelle les *phases* de la lune, ou les divers aspects sous lesquels elle nous apparaît, proviennent des différentes manières dont cet astre est éclairé par rapport à nous; ainsi, quand il est placé entre le soleil et la terre, il n'est point visible, puisque son côté sombre est tourné entièrement vers nous, c'est la nouvelle lnne. A mesure qu'elle s'éloigne du soleil, nous commençons à apercevoir sa partie éclairée; c'est ce qui donne le *croissant*, ou premier quartier; il s'élargit de jour en jour jusqu'à ce que, la terre se trouvant précisément entre le soleil et la lune, on aperçoive tout le côté éclairé de cette dernière; c'est alors *pleine lune*. Elle recommence à décroître en se rapprochant du soleil, jusqu'à ce qu'elle disparaisse, et qu'il soit encore *nouvelle lune*.

La planche suivante te donnera une idée plus nette que cette description.



Phases de la Lune.

Ceci te représente le soleil, ceci la terre; le cercle qui l'entoure te montre comment la lune dans son orbite reçoit la lumière du soleil, et comment elle est vue de la terre dans les divers points de son orbite. Ainsi, en *A*, la *lune* est *pleine*, ou éclairée en entier pour la terre. En *E*, elle est *nouvelle*, ou tout à fait obscure pour la terre. Ainsi des autres phases. Chaque fois que la lune se trouve au point *E*, elle devrait produire une éclipse de soleil, c'est-à-dire jeter son ombre sur la terre; chaque fois qu'elle se trouve au point *A*, elle devrait être elle-même éclipsée par la terre, qui lui cacherait le soleil : c'est ce qui aurait lieu en effet si à chaque révolution la lune rencontrait la ligne qui va du soleil à la terre; mais à cause de l'inclinaison de son orbite, elle passe le plus souvent au-dessus ou au-dessous de cette ligne. Quand il arrive que la nouvelle ou la pleine lune ont lieu au temps même où elle passe dans l'orbite de la terre, le phénomène d'une éclipse a lieu.



Éclipses.

On choisit pour observer la lune le moment où elle se montre sous la forme d'un croissant, afin de mieux voir les saillies et les inégalités que l'ombre rend alors plus sensibles; tu trouveras ici la figure qu'elle présente à l'observateur.



Croissant.

Toutes ces étoiles brillantes que tu vois étinceler chaque soir dans les cieux n'appartiennent pas à notre système solaire, on croit qu'elles sont elles-mêmes des soleils d'où dépendent d'autres planètes comme la nôtre.

Chaque étoile serait ainsi le centre d'un nouveau système, qui aurait ses planètes, ses lunes et ses comètes à part. Leur distance est si prodigieuse qu'on ne peut pas la mesurer; on sait seulement qu'elles sont au delà de certaines limites. Leur lumière emploie, dit-on, trois ans à nous parvenir; ainsi, si l'une d'elles venait à s'éteindre, nous ne le saurions que trois ans après. La lumière du soleil, qui est à 34 millions de lieues de nous, nous parvenant en 8 minutes 13 secondes, peut servir de terme de comparaison.

On les appelle *étoiles fixes*, parce qu'elles ne paraissent pas se mouvoir, et demeurent toujours à la même distance de nous, et les unes des autres. Elles peuplent l'espace infini par groupes ou *systèmes* d'étoiles, et notre soleil ne serait lui-même qu'un de ces points innombrables qui forment, pressés les uns contre les autres, cette bande lumineuse que tu as pu observer au ciel dans les belles nuits d'été, et qu'on nomme la *voie lactée*, c'est-à-dire le *chemin de lait*.

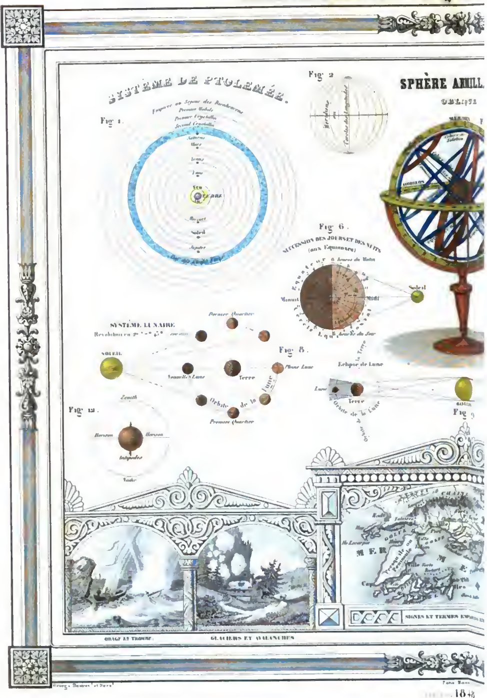
Les étoiles, vues au télescope, sont en nombre infini; on en a déjà catalogué plus de 100,000. Mais à l'œil nu, dans la nuit la plus claire, on n'en peut

compter plus de 6 à 800. Les étoiles forment entre elles divers groupes ou figures, qui sont appelées *constellations*. Les anciens, pour classer et décrire plus facilement les étoiles, avaient donné à ces constellations des noms d'hommes ou d'animaux. Les modernes ont suivi cet usage, et en ont ajouté vingt-quatre aux cinquante déjà connus, de sorte que le globe céleste est couvert des figures imaginaires de ces constellations. Dans le zodiaque ou la route que le soleil paraît suivre dans les cieux, bien que ce soit la terre qui se meuve, il y a douze de ces constellations, qui sont :






BIBLIOTECA NAZIONALE • NAPOLI •


SYSTÈME DE PTOLÉMÉE.
Fig. 1.
Fig. 2
Fig. 6.
Soleil
SYSTÈME LUNAIRE
Premier Quartier
Fig. 8.
Terre
Pleine Lune
Orbite de la Lune
Eclipse de Lune
Lune
Terre
Orbite de la Lune
Fig. 12.
Zenith
Horizon
Horizon
Antipodes
Nadir
ORAGE ET TROMBE.
GLACIERS ET AVALANCHES
SIGNES ET TERMES EMPLOYÉS
MER

1848



RMILLAIRE

Fig. 4

Parallèles ou Cercles des Latitudes

SYSTÈME PLANÉTAIRE.

Fig. 5.

Fig. 3.

Neptune ou le Verrier

Orbite de Saturne

Flore

Vesta

Iris

Astrée

Venus

Orbite d'une Comète

Saturne

Mercure

Cérès

la Terre

Junon

Hébé

Uranus ou Herschell

Pallas

Mars

Jupiter

Orbite d'Uranus

Orbite de Neptune

Fig. 7.

ROSE DES VENTS

Nord

Ouest

Est

Sud

Solstice d'Été

SUCCESSION DES SAISONS.

PRINTEMPS

Fig. 10.

Terre

Cercle de l'Écliptique

Éclipse de Soleil

Soleil

Equinoxe d'Automne

Equinoxe de Printemps

Foyer de l'Ellipse

Orbite de la Lune

Nord

Pôle Boréal ou Arctique

Fig. 11.

Ouest Couchant

Est Levant

Orbite Terrestre

AUTOMNE

HIVER

Solstice d'Hiver

Sud

Pôle Austral ou Antarctique

VALLÉE ET CHUTE D'EAU.

ÉRUPTION DE VOLCAN.

PLOYÉS EN GÉOGRAPHIE.


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI



GEOGRAPHIE. — PREMIÈRE LEÇON.

La *géographie* a pour objet la description de la terre. Ce mot vient de deux mots grecs, *guê*, la terre, et *graphô*, je décris. Elle appreud à connaître la situation relative des terres et des mers, les montagnes, les rivières; les peuples qui habitent le globe, leurs villes, etc.

La terre, comme je te l'ai déjà dit, a la forme d'une boule immense dont l'eau couvre la plus grande partie.

Quand, au milieu d'une campagne, on porte ses regards autour de soi, l'étendue de terre que peuvent embrasser les yeux semble se confondre de toutes parts avec le ciel. La ligne circulaire où le ciel et la terre paraissent se toucher, est ce qu'on nomme l'*horizon*. Cet horizon change de place à mesure qu'on en change soi-même.

Le point de l'horizon où le soleil se lève s'appelle le *levant*, l'*est* ou l'*orient*.

Le point où il se couche s'appelle le *couchant*, l'*ouest* ou l'*occident ;* il est opposé au levant.

Quand tu te places de manière à voir le levant à ta droite et le couchant à ta gauche, le point de l'horizon qui te fait face est le *nord* ou *septentrion ;* celui qui lui est directement opposé, et auquel tu tournes le dos, est le *midi* ou le *sud*.

Ces quatre points, l'*est*, l'*ouest*, le *nord* et le *sud*, sont appelés *points cardinaux ;* entre ceux-ci on compte quatre points collatéraux, qui sont : le *nord-est*, entre le nord et l'est; le *nord-ouest*, entre le nord et l'ouest ; le *sud-est*, entre le sud et l'est ; le *sud-ouest*, entre le sud et l'ouest.

En quelque lieu qu'on se trouve, dès qu'on sait la position d'un de ces points on connaît tous les autres : cela s'appelle *s'orienter*.

Si, par exemple, tu as le visage au nord, tu me diras bien vite quels points sont à ta droite et à ta gauche; et quand tu es tourné vers le midi, quel point est derrière toi.

Sur les cartes le levant est à droite, le couchant à gauche, le nord en haut et le midi en bas; les points collatéraux correspondent aux quatre angles. Ces points servent à déterminer la position des différentes parties de la terre.

Note. Il faut avoir soin d'adresser des questions à l'enfant, pour s'assurer qu'il a bien compris et bien retenu. Je ne puis qu'en indiquer la formule, car on peut les varier à l'infini.

EXERCICES.

Qu'est-ce que la géographie?

Quelle est la forme de la terre?

Qu'est-ce que l'horizon ?

Qu'est-ce que les points cardinaux ?

Qu'est-ce que le levant? — le couchant? — le nord? — le midi ?

Où les place-t-on sur la carte?

Quels sont les points collatéraux?

Tu as maintenant le levant à droite; où est le couchant? — le nord? — le midi?

Quels sont les autres noms du levant ? — du couchant? — du nord ? — du midi?

EXPLICATION DES TERMES USITÉS EN GÉOGRAPHIE.

Observation. Voir en même temps la carte ci-jointe, pour apprendre à l'enfant à distinguer la manière dont on représente les diverses parties de la terre et des eaux, à mesure qu'il en lit les définitions.

DES TERMES QUI SE RAPPORTENT A LA TERRE ET A SES PARTIES.

CONTINENTS.

Les terres sont distinguées en *continents* et en îles.

Les continents sont des terres d'une vaste étendue. La surface du globe en présente deux principaux : celui que nous appelons *ancien continent*, parce qu'il fut seul connu des anciens, et qui comprend l'Europe, l'Asie et l'Afrique ; celui que nous appelons *nouveau continent*, parce que sa découverte ne date que de 1492. Le nouveau continent est aussi appelé *Amérique*, du nom de l'un des premiers navigateurs qui y abordèrent. On compte maintenant un troisième continent, moins considérable cependant que les deux autres et plus récemment découvert, c'est l'*Australie*.

ILE.

Une *île* est une partie de terre plus ou moins étendue, complétement entourée d'eau.

Lorsqu'une île a peu d'étendue, c'est un *îlot*.

Un amas d'îles ou d'îlots est appelé *archipel*.

MONTAGNE.

Une montagne est une élévation de terre considérable.

Lorsqu'elle a une grande étendue en longueur, on dit une *chaîne de montagnes*.

Le point où plusieurs chaînes de montagnes se réunissent est appelé *nœud*.

On dit souvent *mont* pour montagne, et *monts* pour chaîne de montagnes.

Les pointes isolées que présente souvent le sommet d'une chaîne de montagnes reçoivent les noms particuliers de *cime*, *pic*, *aiguille*, *dent*, *ballon*, etc. Le nom de *crête* désigne le sommet d'une chaîne qui présente une de ces pointes isolées.

Les élévations moins considérables que les montagnes sont appelées, selon leur importance, *colline*, *monticule*, *butte*, *tertre*, etc.

La descente d'une montagne en est le *versant* ou le *flanc* ; la descente d'une colline est appelée *côte*, *coteau*, *pente* et *penchant*.

Le *pied* d'une montagne est le point où commence sa pente. La *largeur d'une chaîne* est l'espace compris entre les deux pieds de ces pentes opposées.

Une montagne qui vomit des flammes est un *volcan*.

VALLÉE, VALLON, DÉFILÉ.

Une *vallée* est l'espace compris entre deux élévations.

Un *vallon* est une vallée peu large et comprise entre deux collines.

Un *défilé* est un passage resserré entre deux élévations escarpées et très-rapprochées. Les défilés reçoivent diverses dénominations locales, telles que celles de *pas*, *col*, *port*, *détroit*, *gorge*, etc.

PLAINE, DÉSERT, PLATEAU.

Une *plaine* est un espace uni et d'une certaine étendue. En Russie, les plaines incultes sont appelées *steppes*. Dans l'Amérique septentrionale, on appelle *savanes* des plaines immenses où croît une herbe élevée ; des plaines semblables sont nommées *pampas* dans l'Amérique méridionale.

Un *désert* est un grand espace aride, sans habitants, presque toujours sablonneux. Les plus célèbres sont ceux de *Gobi* ou *Chamo* en Asie, et de *Sahara* en Afrique.

Lorsqu'une plaine est fort élevée et que ses extrémités se terminent par des descentes rapides, cette plaine reçoit le nom de *plateau*. Le plus fameux est celui qui s'élève au centre de l'Asie.

Lorsque des plateaux sont adossés à d'autres plateaux plus élevés, on les désigne par le nom de *terrasses*.

CÔTE, PRESQU'ILE OU PÉNINSULE, ISTHME, POINTE, CAP OU PROMONTOIRE.

Une *côte* est la partie d'un continent ou d'une île que baigne la mer. Une côte basse et unie est appelée *grève* ; une côte escarpée reçoit le nom de *falaise*. Les *dunes* sont des monticules de sable que la mer forme sur quelques côtes basses.

Une *presqu'île* ou *péninsule* est une terre entourée d'eau de toutes parts, excepté d'un seul côté. Si la partie de terre qui réunit cette presqu'île au continent est étroite, c'est un *isthme*. Il y a deux isthmes célèbres : celui de *Suez*, qui réunit l'Afrique à l'Asie, et celui de *Panama*, qui lie les deux parties de l'Amérique.

Une partie saillante de la côte, se terminant en

pointe, est appelée *pointe* si elle est basse, *cap* ou *promontoire* si elle est élevée. Les deux caps les plus renommés sont ceux de *Bonne-Espérance* et de *Horn*, qui terminent au sud, le premier l'Afrique; le second l'Amérique.

SOURCE, RUISSEAU, RIVIÈRE, FLEUVE, RIVE, EMBOUCHURE, CONFLUENT, AFFLUENT, CASCADE, SAUT, CATARACTE, TORRENT, RAVIN.

Une *source* est une ouverture presque toujours située au pied d'une montagne, et d'où surgit une quantité d'eau plus ou moins abondante.

Un *ruisseau* est un cours d'eau peu large et peu profond.

Une *rivière* est un cours d'eau plus large et plus profond que le ruisseau. Plusieurs ruisseaux forment ordinairement une rivière.

Un *fleuve* est un cours d'eau formé par la réunion de plusieurs rivières, et qui se jette dans la mer.

La *droite* ou la *gauche* d'un cours d'eau est la *rive* qu'on a à droite et à gauche lorsqu'on marche dans le sens de son cours, c'est-à-dire vers l'embouchure.

L'*embouchure* d'un fleuve est l'endroit où il se jette dans la mer.

La réunion de deux cours d'eau se nomme *confluent*. Celui des deux cours d'eau dont la source est le moins éloignée ou qui perd son nom, est regardé comme *affluent* de l'autre.

Une *cascade*, appelée aussi *saut*, *cataracte*, est une chute d'eau occasionnée, dans le lit d'une rivière, par une différence subite de niveau. La cataracte du *Niagara*, dans l'Amérique septentrionale, est fort élevée.

Un *torrent* est un courant d'eau très-rapide. Le lit d'un torrent est ordinairement un *ravin*.

LAC, ÉTANG, LACUNES, MARAIS, MARÉCAGE.

Un *lac* est un amas d'eau au milieu des terres, qui reçoit ordinairement et d'où il sort quelque rivière.

Un *étang* est un lac peu étendu, peu profond, et assez souvent sans écoulement.

Des *lagunes*, telles que celles de *Venise*, sont des amas d'eau formés par la mer sur des côtes basses.

Un *marais* est un amas d'eau sans issue, moins considérable que les lagunes. Un *marécage* est un marais fangeux et couvert d'herbages.

BASSIN, POINT DU PARTAGE DES EAUX, LIGNE DU PARTAGE DES EAUX, LIGNES DE FAÎTE.

Toutes les rivières du globe, à peu d'exceptions près, vont se perdre dans un océan ou dans quelqu'une des mers particulières qui en dépendent. L'ensemble du pays arrosé par tous les cours d'eau, fleuves, rivières ou ruisseaux, qui se perdent dans la même mer ou dans le même océan, forme le *bassin* de cette mer ou de cet océan. Un bassin de mer comprend ordinairement plusieurs bassins de fleuve; un bassin de fleuve, plusieurs bassins de rivières; un bassin de rivière, plusieurs bassins de ruisseaux.

Le point d'où sortent plusieurs cours d'eau dont la direction est différente, s'appelle le *point du partage des eaux*. Une chaîne de montagnes offrant ordinairement une longue suite de ces points de partage, forme dans ce cas une *ligne du partage des eaux*.

Les lignes du partage des eaux sont appelées aussi *lignes de faîte*, parce qu'elles dominent toutes les parties du bassin qu'elles entourent, c'est-à-dire qu'elles en sont toujours les points les plus élevés.

TERMES QUI SE RAPPORTENT A LA MER OU A SES PARTIES.

L'*océan* est l'ensemble des eaux marines du globe.

Une *mer* est une partie de l'océan à laquelle les terres forment des limites naturelles.

Une mer est dite *méditerranée* lorsqu'elle est totalement renfermée dans les terres, sauf un passage par lequel elle communique à une autre mer.

Un *détroit* est un passage étroit par lequel deux mers ou deux parties d'une mer communiquent ensemble. Un détroit peu large et peu étendu est appelé *passe*, *canal* ou *chenal*.

Les divers enfoncements des côtes où pénètre la mer sont appelés, selon leur étendue et leur forme, *golfe*, *baie*, *anse*, *crique*, *rade*, *havre*, *port*.

Outre les *îles*, les *îlots* et les *archipels* répandus à la surface de la mer, on y rencontre des rochers nus, peu étendus, isolés ou en groupe, qu'on appelle *écueils*, *récifs*, *dangers*, *brisants*.

Un *bas-fond* est un écueil recouvert par la mer, à une légère profondeur.

Un *banc* est un amas de sable ou une île sablonneuse, dont la surface est à fleur d'eau. Le banc le plus célèbre est celui de *Terre-Neuve*, près de la côte orientale de l'Amérique du Nord.

EXERCICES.

Qu'est-ce qu'un continent?

Qu'est-ce qu'une île?

Combien y a-t-il de continents?

Qu'est-ce qu'un îlot?

Qu'est-ce qu'un archipel?

Qu'est-ce qu'une montagne?

Qu'est-ce qu'une chaîne de montagnes?

Qu'est-ce qu'un nœud de montagnes?

Qu'entend-on par crête d'une chaîne de montagnes?

Comment nomme-t-on les élévations moindres que les montagnes?

Qu'est-ce que le versant ou le flanc d'une montagne?

Qu'est-ce qu'un coteau?

Qu'est-ce que le pied d'une montagne?

Qu'entend-on par la largeur d'une chaîne de montagnes?

Qu'est-ce qu'un volcan?

Qu'est-ce qu'une vallée, un vallon, un défilé?

Qu'est-ce qu'une plaine?

Qu'est-ce qu'on appelle steppe en Russie?

Qu'est-ce qu'on appelle savanes et pampas en Amérique?

Qu'est-ce qu'un plateau?

Qu'est-ce qu'une terrasse?

Quels noms donne-t-on aux côtes d'après leur nature?

Qu'appelle-t-on dunes?

Qu'est-ce qu'une presqu'île?

Qu'est-ce qu'un isthme?

Qu'est-ce qu'un cap, un promontoire ou une pointe?

Quels sont les deux isthmes et les deux caps les plus fameux du globe?

Qu'est-ce qu'une source?

Qu'est-ce qu'un ruisseau?

Qu'est-ce qu'une rivière?

Qu'est-ce qu'un fleuve?

Qu'entend-on par la droite et la gauche d'une rivière?

Qu'est-ce que l'embouchure d'un fleuve?

Qu'est-ce qu'un confluent?

Qu'est-ce qu'un affluent?

Qu'est-ce qu'une cascade ou cataracte?

Quelle est la cataracte la plus fameuse?

Qu'est-ce qu'un torrent?

Qu'est-ce qu'un lac?

Qu'est-ce qu'un étang?

Qu'est-ce qu'une lagune?

Qu'est-ce qu'un marais?

Qu'est-ce qu'un marécage?

Qu'est-ce qu'un bassin d'océan, de mer, de fleuve, de rivière, de ruisseau?

Qu'est-ce qu'un point du partage des eaux?

Qu'est-ce qu'une ligne du partage des eaux?

Qu'est-ce que l'océan?

Qu'est-ce qu'une mer?

Quand une mer est-elle dite *méditerranée?*

Qu'est-ce qu'un détroit?

Qu'est-ce qu'un golfe, une baie, une anse, une crique, une rade, un havre, un port?

Qu'est-ce qu'un écueil?

Qu'est-ce qu'un bas-fond?

Qu'est-ce qu'un banc de sable?

Après avoir donné une simple définition des divisions physiques de la terre, j'ai cru bien faire d'y joindre le morceau suivant que j'ai traduit de mistriss Barbault, et qui donne une idée de la formation des sociétés.

SOCIÉTÉS.

Voyez s'élever là-bas la cabane du laboureur, couverte de son toit de chaume; la mère file sa quenouille devant la porte, les jeunes enfants jouent à ses pieds sur le gazon; les aînés apprennent à labourer, et se montrent soumis. Le père travaille pour leur nourriture à tous : tantôt il cultive la terre, tantôt il rentre la moisson, ou secoue les pommes mûres de l'arbre; ses enfants courent à sa rencontre quand il revient au logis après sa journée, et sa femme lui prépare un repas nourrissant.

Le père, la mère et les enfants font une famille, le père en est le chef. Si la famille est nombreuse et les terres étendues, on prend des domestiques pour aider à faire l'ouvrage. Tous demeurent dans la même maison, dorment sous le même toit, mangent le même pain, ils s'agenouillent ensemble pour prier Dieu, soir et matin, d'une voix unanime; ils sont étroitement unis, et plus chers les uns aux autres que ne le sont des étrangers. Si l'un d'eux est malade, ils s'affligent ensemble; ils se réjouissent ensemble, si l'un d'eux est heureux.

Là, beaucoup de maisons sont réunies, beaucoup de familles vivent près l'une de l'autre; elles se rencontrent sur l'herbe verte, dans de riantes promenades, et dans le marché pour vendre ou acheter, et dans le tribunal où se rend la justice; le son de la cloche les appelle ensemble à la maison du Seigneur. Si l'un est pauvre, son voisin l'assiste; s'il est triste on le console. Ceci est un village; voyez-le s'élever, environné de verts ombrages avec son haut clocher qui regarde au-dessus des arbres.

S'il y a encore plus de maisons, c'est une ville; elle est gouvernée par un magistrat. Beaucoup

de villes et une vaste étendue de pays font un royaume ; il est borné par des montagnes, divisé par des fleuves, lavé par des mers ; les habitants sont compatriotes ; ils parlent la même langue ; ils sont unis dans la guerre ou la paix. Un roi en est le gouverneur suprême.

Beaucoup de royaumes et de contrées populeuses, des îles, de vastes continents, des climats divers, composent ce monde entier. Dieu le gouverne. Les hommes s'agitent à sa surface, comme les fourmis sur leur petite butte. Les uns sont noircis par un soleil brûlant; les autres s'enveloppent de fourrures pour se préserver du froid aigu. Ceux-ci boivent le jus des fruits de la vigne; ceux-là le lait savoureux de la noix de coco; d'autres étanchent leur soif dans l'eau du torrent.

Tous sont la famille de Dieu; il les connaît tous, comme un berger connaît son troupeau. Chacun d'eux le prie dans un langage différent ; mais lui les comprend tous, les écoute tous, et prend soin de tous. Il n'en est point parmi eux de si grands qu'il ne puisse châtier, de si petits qu'il ne daigne protéger.

Pauvre négresse qui souffres les douleurs de l'esclavage, et pleures sur ton enfant malade; si personne ne te voit, Dieu te voit ; si personne ne te plaint, Dieu te plaint ; élève ta voix dans l'isolement et l'abandon; invoque-le du milieu de tes chaînes, et sois sûre qu'il t'entendra. Monarque qui règnes sur de nombreux états, dont le front est terrible comme la mort, et dont les armées couvrent la terre, ne te glorifie pas dans la pensée qu'il n'y a personne au-dessus de toi. Dieu est au-dessus de toi; et si tu fais le mal, sois sûr qu'il te punira.

Nations de la terre, craignez le Seigneur!

Familles des hommes, invoquez le nom de votre Dieu!

Est-il un de vous que Dieu n'ait pas créé? Que celui-là ne l'adore pas. — Est-il un de vous que Dieu n'ait pas béni ?... Que celui-là ne le loue point.





GÉOGRAPHIE — DEUXIÈME LEÇON.

GRANDES DIVISIONS DE LA TERRE.

La carte que voici[1] te représente le globe de la terre, comme si on l'avait coupé en deux d'un pôle à l'autre, afin d'en voir les deux moitiés à la fois. Chaque moitié de la sphère s'appelle hémisphère, c'est-à-dire *demi-sphère*. On les distingue en *ancien hémisphère* et *nouvel hémisphère*. Ces mots *ancien* et *nouveau* ne veulent pas dire que l'un soit plus vieux que l'autre, mais seulement qu'il est plus anciennement connu.

L'ancien hémisphère contient plus de terres que le nouveau.

Les terres sont divisées en deux grands *continents*, l'*ancien* et le *nouveau*, et un très-grand nombre d'*îles* plus ou moins étendues.

Ces deux continents se divisent eux-mêmes en grandes portions qu'on nomme *parties du monde*. L'ancien continent en comprend trois, l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Afrique*. Le nouveau continent comprend la quatrième, l'*Amérique*. Enfin une multitude d'îles, dont plusieurs très-considérables, répandues dans le Grand-Océan, forment la cinquième partie du monde, appelée *Océanie*. Il y a donc *cinq parties du monde :* l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie.

L'*Europe*, qui occupe la partie nord-ouest de l'ancien continent, est la plus petite des cinq parties du monde : c'est celle que nous habitons.

L'*Asie* est la plus vaste de toutes et la plus anciennement peuplée; elle occupe la partie orientale de l'ancien continent, dont elle forme environ la moitié.

L'*Afrique* forme la partie sud-ouest de l'ancien continent, auquel elle ne tient que par l'isthme de Suez. Elle est moins grande que l'Asie, et quatre fois aussi grande que l'Europe.

L'*Amérique*, qui comprend l'*Amérique septentrionale* et l'*Amérique méridionale*, forme à elle seule le nouveau continent. Les deux Amériques sont réunies par l'isthme de Panama.

L'*Australie* ou *Nouvelle-Hollande*, la plus grande île connue, à laquelle même on donne parfois le nom de continent, fait partie de l'*Océanie*.

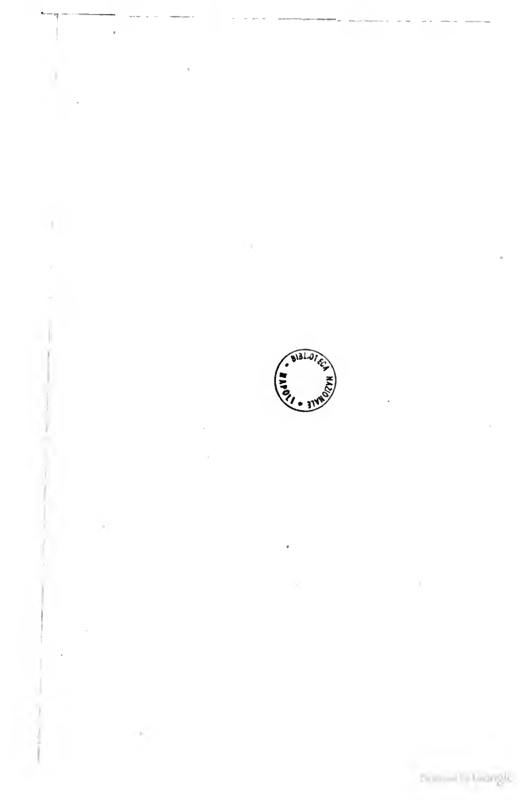
DIVISIONS DE L'OCÉAN.

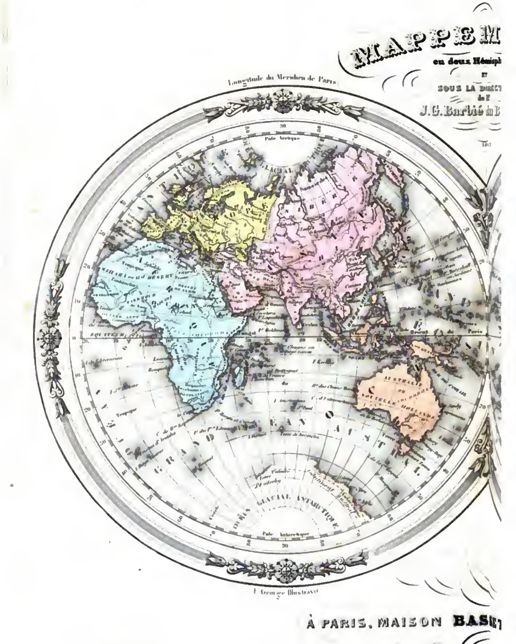
L'Océan se divise en quatre parties principales : l'*océan Atlantique*, qui baigne les côtes occidentales de l'ancien continent et les côtes orientales du nouveau; le *Grand-Océan*, compris entre les côtes orientales de l'ancien continent et les côtes occidentales du nouveau; l'*océan Glacial arctique* ou *du Nord*, qui baigne les côtes septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique; et l'*océan Glacial antarctique* ou *du Sud*, où l'on ne connaissait aucunes terres avant le dernier voyage du commandant Dumont-d'Urville, qui a donné à sa nouvelle découverte le nom de *terre Louis-Philippe*.

Chaque partie du monde se divise encore en plusieurs portions, qu'on nomme *pays* ou *contrées*.

On appelle *peuple* ou *nation* la masse des habi-

[1] Voir la *Mappemonde*.


BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI



Ch. Smith Sculpsit

MONDE

Hémisphères

DIRECTION

du Bocage

Longitude du Méridien de Paris

Pole Arctique

GRAND OCÉAN

OCÉAN

BORÉAL

Longit. Ouest de Paris

ÉQUINOXIALE

GRAND

OCÉAN

AUSTRAL

GLACIAL ANTARCTIQUE

Pole Antarctique

Géogr.hie Universelle

SSET, RUE DE SEINE, 33.

43.

Mme George Scripsit


Digitized by Google

tants qui occupe un même pays et parle une même langue.

Un *état* est l'étendue de pays soumis au même gouvernement.

Un état gouverné par un roi est un *royaume*. Gouverné par un empereur, c'est un *empire*. Un état où le pouvoir est exercé par la nation ellemême, ou par un certain nombre de délégués nommés par elle, est une *république*.

Les divisions intérieures d'un état prennent généralement le nom de *provinces*. Mais elles reçoivent, selon leur importance ou selon les pays, les noms de *départements*, *cantons*, *cercles*, *districts*, etc.

L'espèce humaine qui peuple les diverses parties du monde est distinguée, d'après la couleur de la peau et quelques autres caractères, en *cinq* variétés ou *races* principales :

La race *blanche* ou *caucasique*, qui peuple l'Europe, l'Asie occidentale, le nord de l'Afrique et une partie des deux Amériques ;

La race *jaune* ou *mongolique*, répandue dans l'Asie orientale ;

La race *malaise*, qui habite une partie de l'Océanie;

La race *nègre* ou *noire*, qui peuple la plus grande partie de l'Afrique et une partie de l'Océanie ;

La race *rouge*, qui ne se trouve qu'en Amérique.

ACCIDENTS NATURELS COMMUNS AUX DEUX CONTINENTS.

La *mer de Behring*, partie septentrionale du Grand-Océan, entre les îles Aléoutiennes, l'Amérique et l'Asie ;

Le *détroit de Behring*, qui communique de la mer de Behring à l'océan Glacial du Nord, entre l'ancien et le nouveau continent.

ACCIDENTS NATURELS COMMUNS A PLUSIEURS PARTIES DU MONDE.

ANCIEN CONTINENT.

Les mers communes à plusieurs parties du monde sur l'ancien continent sont :

La *Méditerranée*, commune à l'Europe, à l'Asie et à l'Afrique, et qui communique avec l'Atlantique, dont elle dépend, par le détroit de Gibraltar;

L'*Archipel* ou mer *Egée*, formée par la Méditerranée, entre l'Europe et l'Asie;

La *mer de Marmara*, qui communique à l'Archipel par le détroit des Dardanelles, entre l'Europe et l'Asie ;

La *mer Noire*, qui communique à la mer de Marmara par le détroit de Constantinople, entre l'Europe et l'Asie ;

La *mer Caspienne*, qui baigne l'Europe et l'Asie;

La *mer Rouge*, qui communique à la mer des Indes par le détroit de Bab-el-Mandeb, entre l'Asie et l'Afrique ;

La *mer des Indes*, partie occidentale du Grand-Océan, renfermée entre la côte orientale d'Afrique et la côte méridionale d'Asie;

La *mer de Chine*, formée par le Grand-Océan équinoxial, entre la côte orientale d'Asie et les îles occidentales de l'Océanie.

Les détroits communs à plusieurs parties du monde sur l'ancien continent sont :

Le détroit de *Gibraltar*, qui conduit de l'Atlantique à la Méditerranée, entre la pointe sud-ouest de l'Europe et la pointe nord-ouest de l'Afrique; sa largeur est de quatre lieues;

Le détroit des *Dardanelles* ou *Hellespont*, qui communique de l'Archipel à la mer de Marmara, entre l'Europe et l'Asie ;

Le détroit de *Constantinople* ou *Bosphore*, qui communique de la mer de Marmara à la mer Noire, entre l'Europe et l'Asie ;

Le détroit de *Bab-el-Mandeb*, qui conduit de la mer des Indes à la mer Rouge, entre l'Afrique et l'Asie ;

Le détroit de *Malacca*, qui conduit du golfe du Bengale à la mer de la Chine, entre la presqu'île de Malacca, en Asie, et l'île de Sumatra, la plus occidentale de l'Océanie.

Le *golfe de Kara*, formé par l'océan Glacial arctique, est commun à l'Europe et à l'Asie.

L'*isthme de Suez*, entre la Méditerranée et la mer Rouge, est commun à l'Asie et à l'Afrique, qu'il réunit.

Les monts *Oural*, entre la Russie d'Europe et la Sibérie, et les monts *Caucase*, entre la Russie d'Europe et la Géorgie, sont deux chaînes communes à l'Europe et à l'Asie.

La *Kara*, rivière peu importante qui sort de l'Oural, coule au nord et se jette dans le golfe de Kara; et l'*Oural*, grand fleuve qui sort aussi des monts Oural, coule au sud et se jette dans la mer Caspienne, sont communs à l'Europe et à l'Asie, qu'ils séparent.

Sur le nouveau continent, la *mer des Antilles*, appelée aussi *des Caraïbes*, formée par l'océan Atlantique, est la seule qui soit commune à l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud.

Le *golfe de Panama*, formé par le Grand-Océan

équinoxial, est commun aussi aux deux parties de l'Amérique.

Ces deux parties sont liées entre elles par l'*isthme de Panama*, qui s'étend entre le golfe du même nom et la mer des Antilles.

Les *îles Antilles*, qui forment une chaîne demi-circulaire en avant de la mer à laquelle elles donnent leur nom, sont aussi communes aux deux parties de l'Amérique.

Observation. On aura soin de montrer à l'enfant, sur la carte, toutes les grandes divisions du globe, à mesure qu'on les lui nomme; de lui faire remarquer la situation des parties du monde par rapport les unes aux autres, afin de les fixer dans sa tête, et on l'exercera, à l'aide des questions suivantes, tantôt sans la carte, tantôt avec la carte.

EXERCICES.

Comment se divise la sphère?

Dans quel hémisphère se trouve la plus grande partie des terres?

Comment divise-t-on ces terres?

Comment distingue-t-on les deux continents?

Montrez-les moi sur la carte.

Comment se divisent les continents?

Combien compte-t-on de parties du monde?

Quelles sont-elles?

Quelle est la plus grande, ou la plus petite des cinq parties du monde?

Quelle est la plus anciennement peuplée?

En combien de parties divise-t-on l'Océan?

Quelles sont-elles? montrez-les sur la carte.

Quelles sont les parties du monde baignées par l'océan Atlantique?

— Par le Grand-Océan?

— Par l'océan Glacial du Nord?

— Par l'océan Glacial du Sud?

Qu'appelle-t-on *pays* ou *contrée?*

Comment nomme-t-on la masse des habitants d'un même pays?

Qu'est-ce qu'un *état?*

Comment nomme-t-on un état gouverné par un roi? — Par un empereur? — Par la nation elle-même ou ses délégués?

Quels sont les noms divers donnés aux divisions intérieures d'un état?

Combien y a-t-il de *races* d'hommes et quelles parties du monde peuplent-elles?

Quels sont les accidents naturels communs aux deux continents? Montrez-les sur la carte.

Quelles sont les mers communes à l'Europe et à l'Asie?

— à l'Asie et à l'Afrique?

Quel détroit est commun à l'Europe et à l'Afrique?

Quels détroits sont communs à l'Europe et à l'Asie?

Quel détroit est commun à l'Asie et à l'Afrique?

Quel est le golfe commun à l'Europe et à l'Asie?

Quel isthme réunit l'Afrique à l'Asie?

Quelles sont les montagnes communes à l'Europe et à l'Asie?

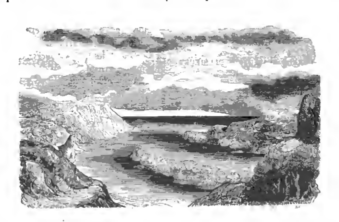
Quelles sont les rivières?

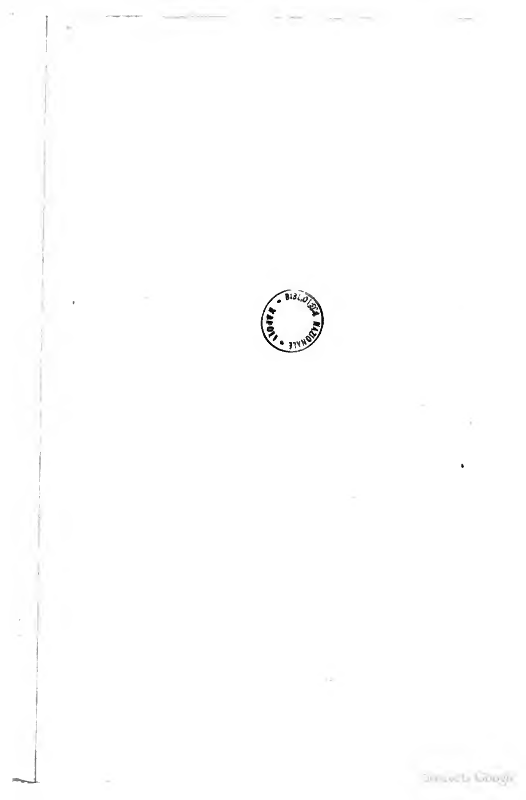
Quelle mer est commune aux deux Amériques?

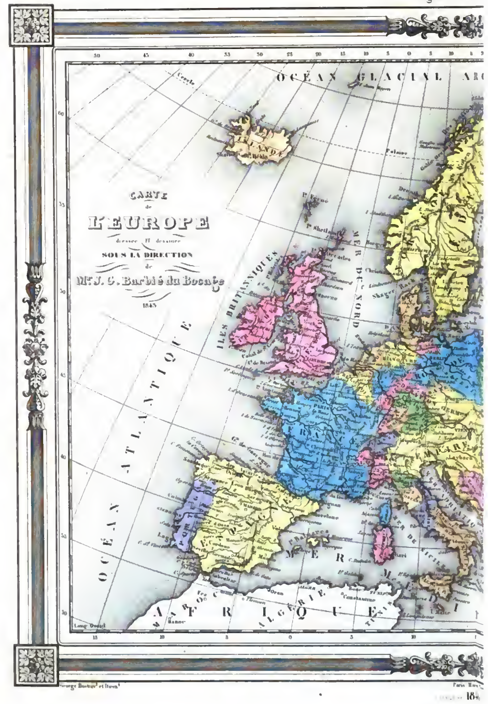
Quel golfe est commun aux deux Amériques?

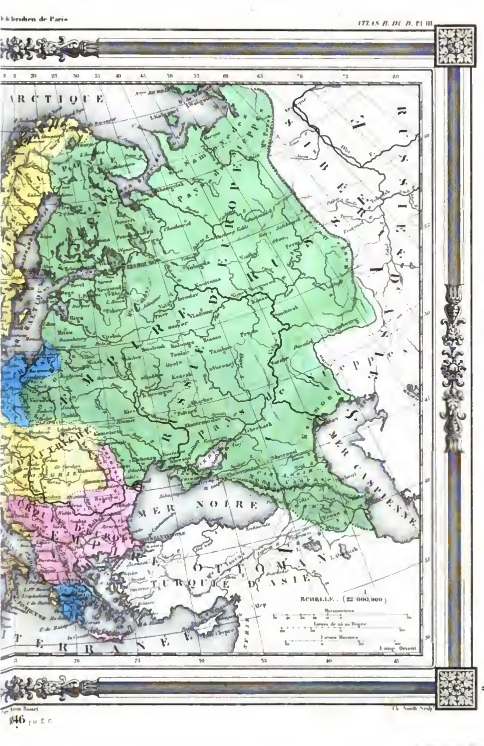
Quel isthme réunit les deux Amériques?

Quelles sont les îles qui s'étendent entre les deux Amériques?






Longitude du Méridien
CARTE
de
L'EUROPE
SOUS LA DIRECTION
de
Mr. J. G. Barbié du Bocage
1843
OCÉAN GLACIAL
OCÉAN ATLANTIQUE
ISLANDE
ILES BRITANNIQUES
MER DU NORD
FRANCE
MER
AFRIQUE
ALGÉRIE


ARCTIQUE
RUSSIE D'EUROPE
EMPIRE RUSSE
RUSSIE D'ASIE
SIBÉRIE
MER NOIRE
MER CASPIENNE
EMPIRE OTTOMAN
TURQUIE D'ASIE
MÉDITERRANÉE
ECHELLE (22 000,000)
Long. Orient



GÉOGRAPHIE. — TROISIÈME LEÇON.

EUROPE.

LIMITES NATURELLES.

L'Europe est bornée, *au nord*, par l'océan Glacial arctique; *à l'ouest*, par l'océan Atlantique; *au sud*, par le détroit de Gibraltar, la mer Méditerranée, l'Archipel, les Dardanelles, la mer de Marmara, le détroit de Constantinople, la mer Noire, les montagnes du Caucase; *à l'est*, par la mer Caspienne, le fleuve Oural, les monts Oural et la rivière de Kara.

CONTRÉES.

L'Europe est divisée en dix-sept contrées ou pays, dont trois au nord, huit au milieu, cinq au sud et une à l'est.

Les *trois* contrées *du nord* sont :

Les *Iles Britanniques*, dont la capitale est Londres;

Le royaume de *Suède et Norwége*, capitale Stockholm;

Le *Danemark*, capitale Copenhague.

Les huit contrées du milieu sont :

La *France*, capitale Paris;

La *Belgique*, capitale Bruxelles;

La *Hollande*, capitale La Haye;

La *Suisse;* villes principales, Bâle, Berne et Genève;

L'empire d'*Autriche*, capitale Vienne;

Le royaume de *Prusse*, capitale Berlin;

Les *états secondaires d'Allemagne;* villes principales, Hambourg, Hanovre, Dresde, Francfort-sur-le-Mein, Stuttgard et Munich;

La *Pologne*, capitale Varsovie.

Les *cinq* contrées *du sud* sont :

Le *Portugal*, capitale Lisbonne;

L'*Espagne*, capitale Madrid;

L'*Italie;* villes principales, Turin, Milan, Florence, Rome et Naples;

La *Turquie*, capitale Contantinople;

La *Grèce*, capitale Athènes.

Une seule contrée se trouve à l'*est*, c'est :

La *Russie* d'*Europe*, capitale Saint-Pétersbourg.

MERS.

Outre les trois grandes mers dont nous avons déjà parlé, l'*océan Glacial* au nord; l'*océan Atlantique* à l'ouest; et la *mer Méditerranée* au sud; l'Europe est baignée par douze mers plus petites, qui sont :

La *mer Blanche*, formée par l'océan Glacial arctique;

La *mer Baltique*, la *mer du Nord* ou *d'Allemagne;*

La *Manche* et la *mer d'Irlande*, formées par l'océan Atlantique;

La *mer Adriatique*, appelée aussi *golfe de Venise;* la *mer Ionienne*, l'*Archipel*, la *mer de Marmara*, la *mer Noire* et la *mer d'Azof*, formées par la *mer Méditerranée;* et la *mer Caspienne*, qui ne communique à aucune autre mer.

DÉTROITS.

Il y a en Europe seize détroits principaux, dont neuf au nord et sept au sud.

Les neuf au nord sont :

Le *détroit de Waïgatz*, au nord de la Russie;

Le *Skager-rack*, le *Kattégat*, le *Sund*, le *grand Belt* et le *petit Belt*, entre la mer Baltique et la mer du Nord;

Le *Pas-de-Calais*, entre l'Angleterre et la France;

Le *canal du Nord* et le *canal de Saint-Georges*, entre la mer d'Irlande et l'océan Atlantique.

Les sept au sud sont :

Le *détroit de Gibraltar*, entre l'Espagne et l'Afrique;

Le *détroit de Bonifacio*, entre la Corse et la Sardaigne;

Le *détroit* ou *phare de Messine*, au sud de l'Italie;

Le *canal d'Otrante*, entre la mer Ionienne et la mer Adriatique;

Le *détroit des Dardanelles* ou *de Gallipoli*, entre l'Archipel et la mer de Marmara;

Le *détroit de Constantinople*, entre la mer de Marmara et la mer Noire;

Le *détroit d'Iénikalé* ou *de Caffa*, entre la mer Noire et la mer d'Azof.

GOLFES.

Il y a en Europe onze golfes principaux, dont trois grands et huit petits.

Les trois grands sont :

Le *golfe de Bothnie* et le *golfe de Finlande*, formés par la mer Baltique;

La *baie de Biscaye* ou *golfe de Gascogne*, formé par l'océan Atlantique.

Les huit petits sont :

Le *golfe de Livonie* ou *de Riga*, formé par la mer Baltique;

Le *Zuyderzée*, formé par la mer du Nord;

Le *golfe de Valence*, le *golfe de Lyon*, le *golfe de Gênes*, le *golfe de Tarente*, le *golfe de Lépante*, et le *golfe de Salonique* ou *de Thessalonique*, formés par la Méditerranée.

ÎLES.

Il y a en Europe soixante-six *îles* ou *groupes d'îles* remarquables, savoir :

Sept dans l'océan Glacial arctique, ce sont :

Le *Spitsberg*, l'île de *Cherry*, la *Nouvelle-Zemble*, l'île de *Waïgats*, l'île de *Kalgouef*, les îles de *Loffoden*, et l'île de *Jean-Mayen*.

Quinze dans l'océan Atlantique, dont trois grandes, savoir :

La *Grande-Bretagne*, l'*Irlande* et l'*Islande*.

Douze petites, savoir :

Les îles *Faroër*, les *Shetland*, les *Orcades*, les *Hébrides*, les îles *Sorlingues*, l'île d'*Ouessant*, l'île de *Groix*, *Belle-Ile*, l'île de *Noirmoutier*, l'*Ile-Dieu*, l'île de *Ré* et l'île d'*Oléron*.

Onze dans la Méditerranée, dont trois grandes, savoir :

La *Corse*, la *Sardaigne* et la *Sicile*.

Huit petites qui sont :

L'île de *Formentera*, l'île d'*Iviça*, l'île *Majorque*, l'île *Minorque*, les îles d'*Hyères*, l'île d'*Elbe*, les îles de *Lipari* et l'île de *Malte*.

Onze dans la mer Baltique, qui sont :

Les îles d'*Aland*, de *Dago*, d'*OEsel*, de *Gothland*, d'*Oland*, de *Rugen*, de *Bornholm*, de *Laaland*, de *Falster*, de *Séeland* et de *Fionie*.

Quatre dans la mer du Nord, qui sont :

Les îles de *Sylt*, d'*Helgoland*, de *Texel* et les îles de la *Zélande*.

Deux dans la mer d'Irlande, ce sont :

L'île de *Man* et l'île d'*Anglesey*.

Quatre dans la Manche, ce sont :

Les îles de *Wight*, d'*Aurigny*, de *Guernesey* et de *Jersey*.

Sept dans la mer Ionienne, ce sont :

Les îles de *Corfou*, de *Paxo*, de *Sainte-Maure*, de *Théaki* ou *Ithaque*, de *Céphalonie*, de *Zante* et de *Cérigo*.

Un groupe dans le mer Adriatique, ce sont :

Les îles *Illyriennes*.

Quatre dans l'Archipel, savoir :

L'île de *Candie*, l'île de *Négrepont*, l'île de *Lemnos* ou de *Stalimène*, et les *Cyclades*.

PRESQU'ÎLES.

Il y a en Europe six presqu'îles ou péninsules principales, dont trois grandes et trois petites ; les trois grandes sont :

La *Suède* avec la *Laponie russe*, l'*Espagne* avec le *Portugal*, et l'*Italie*.

Les trois petites sont :

Le *Jutland*, en Danemark ; la *Morée*, en Grèce ; et la *Crimée*, en Russie.

ISTHMES.

On compte en Europe *deux isthmes* principaux :

L'isthme de *Corinthe*, qui joint la Morée à la Livadie en Grèce ; et l'isthme de *Pérékop*, qui joint la Crimée à la Russie.

CAPS.

Les principaux caps de l'Europe sont au nombre de quinze, qui sont :

Le cap *Nord*, au nord de la Suède ; le cap *Nase*

ou *Lindesness*, au midi de la Norwége; le cap *Skagen*, au nord du Jutland; le cap *Mizen*, au sud-ouest de l'Irlande; le cap *Land's-End*, au sud-ouest de l'Angleterre; le cap de la *Hogue*, au nord-ouest de la France; le cap *Finistère*, au nord-ouest de l'Espagne; le cap *Saint-Vincent*, au sud-ouest du Portugal; le cap *Trafalgar*, au sud-ouest de l'Espagne; le cap *Saint-Martin*, à l'orient de l'Espagne, vis-à-vis de l'île d'Iviça; le cap *Corse*, au nord de la Corse; le cap *Tavalaro*, au sud de la Sardaigne; le cap *Passaro*, au sud de la Sicile; le cap *Spartivento*, au sud de l'Italie; et le cap *Matapan*, au sud du Péloponèse.

MONTAGNES ET VOLCANS.

On compte en Europe dix-sept chaînes de montagnes principales, neuf grandes et huit petites :

Les neuf grandes sont : les monts *Ourals*, entre l'Europe et l'Asie; les monts de *Kœlen* ou *Alpes Scandinaves*, entre la Norwége et la Suède; les *Pyrénées*, entre la France et l'Espagne; les monts *Ibériens*, en Espagne; les *Alpes*, entre la France et l'Italie; les *Apennins*, qui parcourent toute la longueur de l'Italie; les monts *Karpathes*, dans l'empire d'Autriche; les monts *Balkans* ou la chaîne de l'*Hémus*, en Turquie; et le mont *Caucase*, qui s'étend depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne.

Les huit petites sont : les monts *Cheviots*, entre l'Angleterre et l'Écosse; les *Vosges*, à l'orient de la France : le *Jura*, entre la France et la Suisse; les *Cévennes*, au midi de la France, d'où dépendent les montagnes d'Auvergne; les *Asturies*, la *Sierra*[1] *Morena*, la *Sierra Nevada*, en Espagne; la *Sierra d'Estrella*, en Portugal.

Les principaux volcans sont :

Le mont *Hékla*, en Islande;

Le *Vésuve*, en Italie, près de Naples;

Et le mont *Etna*, en Sicile.

LACS.

Il y a en Europe vingt-cinq lacs principaux : neuf dans les contrées du nord, sept dans celles du milieu, et neuf dans celles du sud.

Les neuf des contrées du nord sont : en Suède, les lacs *Wenern*, *Wettern*, *Melar ;* en Russie, les lacs *Saïma*, *Onega*, *Ladoga*, *Peipus*, *Ilmen*, et le lac *Blanc* ou *Bielo*.

Les sept dans les contrées du milieu sont : en Suisse, les lacs de *Neuchâtel*, de *Geneve*, de *Lucerne* et de *Zurich ;* entre la Suisse et l'Allemagne, le lac de *Constance ;* en Hongrie, les lacs de *Neusiedel* et *Balaton*.

Les neuf dans les contrées du sud sont : entre la Suisse et l'Italie, le lac *Majeur* et le lac de *Lugano ;* en Italie, les lacs de *Côme*, de *Garde*, de *Commachio*, de *Pérouse*, de *Bolsena* et de *Célano ;* en Turquie, le lac de *Zante* ou de *Scutari*.

FLEUVES.

Les principaux fleuves de l'Europe sont au nombre de quarante, dont :

Un qui se jette dans l'océan Glacial arctique; c'est la *Petchora ;*

Un qui se jette dans la mer Blanche; c'est la *Dwina ;*

Six qui se jettent dans la mer Baltique: la *Tornéa*, la *Newa*, la *Duna*, le *Niémen*, la *Vistule* et l'*Oder ;*

Sept qui se jettent dans la mer du Nord; ce sont : l'*Elbe*, le *Weser*, le *Rhin*, la *Meuse*, l'*Escaut*, la *Tamise*, la *Tweed ;*

Deux dans la Manche : la *Seine* et la *Somme ;*

Onze dans l'océan Atlantique : le *Shannon*, la *Saverne*, la *Loire*, la *Charente*, la *Garonne*, l'*Adour*, le *Minho*, le *Duero*, le *Tage*, la *Guadiana*, et le *Guadalquivir ;*

Quatre dans la Méditerranée : l'*Èbre*, le *Rhône*, l'*Arno* et le *Tibre ;*

Deux dans la mer Adriatique : le *Pô* et l'*Adige ;*

Trois dans la mer Noire : le *Danube*, le *Dniester* et le *Dniéper ;*

Un dans la mer d'Asof; c'est le *Don ;*

Deux dans la mer Caspienne : le *Volga* et l'*Oural*.

RIVIÈRES.

Il y a en Europe trente-deux rivières principales, qui sont :

Le *Bug*, qui se jette dans la Vistule ; la *Warthe*, qui se jette dans l'Oder; le *Necker*, l'*Aar*, le *Mein* et la *Moselle*, qui se jettent dans le Rhin; la *Sambre*, qui se jette dans la Meuse; la *Scarpe* et la *Lys*, qui se jettent dans l'Escaut; l'*Yonne*, la *Marne* et l'*Oise*, qui se jettent dans la Seine; l'*Allier*, le *Cher*, la *Vienne* et la *Mayenne*, qui se jettent dans la Loire; le *Tarn*, le *Lot* et la *Dordogne*, qui se jettent dans la Garonne; la *Saône*, l'*Isère* et la *Durance*, qui se jettent dans le Rhône; le *Tésin* et l'*Adda*, qui se jettent dans le Pô; l'*Isar*, l'*Inn*, la *Drave*, le *Save*, la *Theiss* et le *Pruth*, qui se jettent

[1] *Sierra*, en espagnol, signifie une chaîne de montagnes.

dans le Danube; la *Bérésina*, qui se jette dans le Dniéper; et la *Kama*, qui se jette dans le Volga.

EXERCICES.

Quelles sont les limites naturelles de l'Europe, au nord? — à l'ouest? — au sud? — à l'est?

En combien de contrées divise-t-on l'Europe?

Combien sont au nord? — au milieu? — au midi? — à l'est?

Montrez la France, — l'Espagne, etc., — Paris, — Londres, etc.

Qu'est-ce que la France? — l'Autriche? etc.

Quelle est la capitale de la Suède? — des Pays-Bas? etc.

Qu'est-ce que Paris? — Vienne? — Londres? etc.

Quelles sont les contrées qui touchent la France?

Quelle est la contrée qui borne la France au sud-ouest? — au nord? — à l'est? — au sud-est?

Nota. Mêmes questions pour les autres contrées.

Montrez ces contrées et ces villes sur la carte d'Europe.

De Saint-Pétersbourg ou de Paris, quel est le plus au nord? De Paris ou de Rome, quel est le plus à l'est? etc.

Nota. L'élève doit répondre à ces questions sans voir la carte.

Montrez, dans la salle où vous êtes, de quel côté vous passeriez pour aller à Vienne, — à Madrid, — à Londres, etc.

Quelles contrées traverseriez-vous pour aller de France en Prusse? — de Prusse en Italie? etc.

Par combien de mers l'Europe est-elle baignée?

Montrez la Méditerranée, — la mer Baltique, — la mer Caspienne, etc.

Quelles sont les petites mers formées par l'Océan? — par la Méditerranée? etc.

Qu'est-ce que la mer Méditerranée? — l'océan Atlantique? etc.

Quelles sont les contrées que baigne la mer Méditerranée? — l'océan Glacial? etc.

Quelles sont les mers qui baignent la France?

Quelle est la mer qui baigne l'Espagne à l'est? — à l'ouest? (De même pour les autres contrées.)

Faites les mêmes exercices sur la carte et sans la carte.

Combien y a-t-il de détroits principaux en Europe?

Combien au nord? — au sud?

Montrez le détroit du Sund, — de Constantinople, etc.

Où est situé le détroit de Gibraltar? — le détroit d'Iénikalé? etc.

Quel est le détroit qui est entre l'Angleterre et la France? — entre l'Espagne et l'Afrique?

Montrez ces détroits sur la carte.

Indiquez sur la carte toutes les mers et tous les détroits par lesquels vous passeriez pour aller par la mer d'Azov à Saint-Pétersbourg?

Faites le même exercice sur la carte et sans la carte.

Combien y a-t-il de golfes principaux en Europe?

Montrez sur la carte le golfe de Tarente, — de Botnie, etc.

Quels sont les golfes formés par la Méditerranée? — par la mer Baltique? etc.

Quel est le golfe qui est au midi de la France? — au nord de l'Espagne? etc.

Combien y a-t-il d'îles principales en Europe?

Combien dans l'océan Atlantique? — dans la mer du Nord? etc.

Nommez-les et montrez les.

Montrez sur la carte l'île de Vaigatz, — la Nouvelle-Zemble, — la Grande-Bretagne, — l'Ile-Dieu, etc.

Quelles sont les îles qui sont à l'ouest de la France? — à l'est de l'Espagne? etc. — au sud de la Sicile? — de l'Angleterre? etc.

De l'île de Majorque ou de l'île de Zante, quelle est la plus au nord? etc.

Combien y a-t-il de presqu'îles principales en Europe?

Montrez la Morée, la Suède, etc.

Quelles sont les mers qui entourent la presqu'île d'Espagne et de Portugal, à l'est? — au sud? — à l'ouest? — au nord?

A quelle contrée est jointe cette presqu'île?

Quelles sont les mers qui entourent l'Italie?

A quelle contrée est-elle jointe?

Quelle presqu'île touche à la mer Baltique?

Quelle presqu'île est dans la mer Noire?

Combien compte-t-on d'isthmes principaux en Europe?

Montrez l'isthme de Corinthe, — de Pérékop?

Quelles sont les contrées et les presqu'îles que joignent ces isthmes?

Entre quelles mers se trouve l'isthme de Corinthe? — de Pérékop?

Combien y a-t-il de caps principaux en Europe?

Montrez le cap Mizeu, — le cap Trafalgar, etc.

Dans quel pays et de quel côté se trouve le cap Matapan? — le cap Nord-Kyn? etc.

Quel est le cap qui est au nord de l'Europe? — au sud de l'Espagne? etc.

Qu'est-ce qu'une montagne?

Qu'est-ce qu'une chaîne de montagnes?

Combien y a-t-il de chaînes principales en Europe?

Montrez les Apennins, — les Alpes, — le Caucase, etc.

Quelle est la chaîne qui se trouve entre la France et l'Italie? — entre la France et l'Espagne? etc.

Qu'est-ce qu'un volcan?

Qu'est-ce qu'un cratère?

Combien y a-t-il de volcans principaux en Europe?

Montrez le mont Vésuve, — l'Etna, — l'Hékla.

Qu'est-ce qu'un lac?

Combien y a-t-il de lacs principaux en Europe?

Combien dans les contrées du nord? — du milieu? — du sud?

Montrez le lac de Genève, — de Saïma, etc.

Exercices de jetons.

Dans quelle contrée se trouve le lac Weter? etc.

Quels sont les lacs qui se trouvent en Italie? etc.

Quel est le lac qui est près de Stockholm? — de Saint-Pétersbourg? etc.

Combien compte-t-on de fleuves principaux en Europe?

Montrez la Seine, — le Don, — le Rhin, etc.

Dans quelle mer se jette la Seine? — le Rhin? le Volga? etc.

Combien y a-t-il de fleuves qui se jettent dans la mer du Nord? — dans la Méditerranée? etc.

Dans quelle contrée passe le Danube? — le Rhône? etc.

Quel est le fleuve qui passe entre la France et l'Allemagne? — entre la Suède et la Russie? etc.

Quels sont les fleuves qui coulent dans la Grande-Bretagne? — en Espagne? — en France? etc.

Quels sont les fleuves qui prennent leur source en Suisse? etc.

Combien y a-t-il de rivières principales en Europe?

Montrez l'Yonne, — l'Oise, etc.

Dans quel fleuve se jette le Pruth? — Dans quelle contrée passe-t-il?

Quelles sont les rivières qui arrosent la France? — l'Italie? etc.



GÉOGRAPHIE — QUATRIÈME LEÇON. — DIVISION DES CONTRÉES DE L'EUROPE.

CONTRÉES DU NORD.

ILES BRITANNIQUES.



Les îles Britanniques, qui forment le *royaume d'Angleterre*, sont situées dans l'océan Atlantique; elles sont séparées de la Norwége et du Danemark par la mer d'Allemagne et du Nord, et de la France par la Manche et le Pas-de-Calais.

Les îles Britanniques comprennent deux grandes îles et plusieurs petites.

La plus étendue des deux premières renferme :

L'Angleterre, qui donne son nom au royaume; capitale *Londres;*



Londres.

L'Écosse, capitale *Édimbourg.*

L'autre grande île à l'ouest est :

L'Irlande, capitale *Dublin.*

Les petites îles sont :

Les *Schetland*, les *Orcades* et les *Hébrides*, dans l'océan Atlantique; *Man* et *Anglesey*, dans la mer d'Irlande; *Helgoland*, dans la mer du Nord; *Wigth, Guernesey* et *Jersey*, dans la Manche;

Malte, dans la Méditerranée.

Les îles de la mer Ionienne, savoir :

Corfou, Paxo, Sainte-Maure, Théaki, Céphalonie, Zante et *Cerigo*, appartiennent à l'Angleterre.

Elle possède encore la ville de *Gibraltar*, près du détroit de ce nom.

L'Angleterre est divisée en quarante comtés, non compris le *pays de Galles*, qui en forme douze: en tout cinquante-deux, dont trente-sept au pourtour et quinze au milieu.

Ses villes principales sont :

York, Liverpool, Bristol, Manchester, Birmingham, Oxford et *Cambridge.*

L'Écosse est divisée en trente-deux comtés; ses villes principales sont :

Perth, Aberdeen, Dundée et *Glascow.*

L'Irlande est divisée en quatre provinces :

Le *Leinster*, à l'est; *l'Ulster*, au nord; le *Connaught*, à l'ouest, et le *Munster*, au sud. Ces quatre provinces se subdivisent aussi en trente-deux comtés.

Les principales villes de l'Irlande, après *Dublin*, sont *Limerick* et *Cork.*

DANEMARK.

Le royaume de Danemark se divise en trois parties, qui sont :

1° Le *Jutland*, villes principales *Viborg* et *Sleswig;*

Les provinces qui font partie de la Confédération germanique, savoir :

2° Le duché de *Holstein*, villes principales *Kiel* et *Altona;* et le duché de *Lauenbourg*, capitale *Lauenbourg*.

Les Iles, savoir :

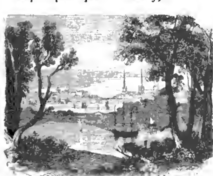
Dans la mer Baltique, l'île de *Séeland*, capitale *Copenhague;* l'île de *Fionie*, capitale *Odensée;* et les îles de *Laland*, de *Falster*, de *Bornholm;* dans la mer du Nord, l'île de *Sylt;* dans l'Océan, l'*Islande*, capitale *Reikiavik;* et les Iles *Féroé*.

SUÈDE.

Le royaume de Suède est compris dans une grande péninsule, appelée quelquefois *presqu'île Scandinave*, formée par l'océan Glacial, au nord; l'océan Atlantique et la mer d'Allemagne, à l'ouest; la mer Baltique, au sud et à l'est.

La *Suède* comprend trois parties :

1° Le royaume de *Suède*, capitale *Stockholm;* villes principales *Upsal* et *Gotheborg;*



Stockholm.

2° Le royaume de *Norwége*, capitale *Christiania;* villes principales *Bergen* et *Drontheim;*

3° Les *îles Gothland* et *Oland*, dans la mer Baltique, et les Iles de *Loffoden*, sur les côtes de la Norwége.

La péninsule est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes fort élevée qui sépare la Suède de la Norwége. Cette chaîne a différents noms; le plus général est celui de *Dofrines*.

La *Suède* est divisée en trois grandes provinces : le *Nordland*, au nord; la *Suède propre*, au milieu, et le *Gothland*, au sud. Ces trois provinces sont subdivisées en vingt-six préfectures.

CONTRÉES DU MILIEU.

FRANCE.

La France est bornée au nord-est par les Pays-Bas; à l'est, par l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, dont la séparent le Rhin, le Jura et les Alpes; au sud, par la Méditerranée et les monts Pyrénées, qui la séparent de l'Espagne. L'océan Atlantique la baigne à l'ouest, et la Manche au nord.

La France est divisée en quatre-vingt-six départements, qui prennent tous le nom de quelque localité remarquable, telle qu'une montagne, une rivière, etc. L'*île de Corse*, dans la Méditerranée, forme un de ces départements; *Ajaccio* en est le chef-lieu.

Paris, capitale de la France, renferme plus de 900,000 habitants. Elle est sur la Seine, à 50 lieues de son embouchure.

Après Paris, les villes les plus remarquables sont :

Lille, chef-lieu du département du Nord;

Rouen, chef-lieu du département de la Seine-Inférieure, sur la Seine, à 32 lieues au-dessous de Paris;

Cherbourg, port de mer sur la Manche;

Brest et *Lorient*, deux autres ports sur l'Atlantique;

Nantes, sur la Loire;

Rochefort, port de mer sur l'Atlantique;

Bordeaux, ville de 95,000 habitants, avec un port magnifique formé par la Garonne;

Marseille et *Toulon*, ports de mer sur la Méditerranée;

Lyon, située au confluent de la Saône et du Rhône, célèbre par ses manufactures de soieries;

Strasbourg, ville de guerre près du Rhin.

ANCIENNES DIVISIONS.

On partageait autrefois la France en trente-deux gouvernements ou provinces, dont six au nord, six à l'est, six au sud, six à l'ouest, et huit au milieu.

Les six au nord étaient :

La *Flandre*, capitale *Lille;* l'*Artois*, capitale *Arras;* la *Picardie*, capitale *Amiens;* la *Normandie*, capitale *Rouen;* l'*Ile-de-France*, capitale *Paris;* et la *Champagne*, capitale *Troyes*.

Les six à l'est étaient :

La *Lorraine*, capitale *Nancy;* l'*Alsace*, capitale

Strasbourg; la *Franche-Comté*, capitale *Besançon*; la *Bourgogne*, capitale *Dijon*; le *Lyonnais*, capitale *Lyon*; et le *Dauphiné*, capitale *Grenoble*.

Les six au sud étaient :

La *Provence*, capitale *Aix*; le *Languedoc*, capitale *Toulouse*; le *Roussillon*, capitale *Perpignan*; le comté de *Foix*, capitale *Foix*; la *Guyenne* et la *Gascogne*, capitale *Bordeaux*; le *Béarn*, capitale *Pau*.

Les six à l'ouest étaient :

La *Saintonge* et l'*Angoumois*, capitales *Saintes* et *Angoulême*; l'*Aunis*, capitale *La Rochelle*; le *Poitou*, capitale *Poitiers*; la *Bretagne*, capitale *Rennes*; l'*Anjou*, capitale *Angers*; et le *Maine*, capitale le *Mans*.

Les huit au milieu étaient :

L'*Orléanais*, capitale *Orléans*; la *Touraine*, capitale *Tours*; le *Berry*, capitale *Bourges*; le *Nivernais*, capitale *Nevers*; le *Bourbonnais*, capitale *Moulins*; la *Marche*, capitale *Guéret*; le *Limousin*, capitale *Limoges*; et l'*Auvergne*, capitale *Clermont-Ferrand*.

L'île de *Corse*, capitale *Bastia*, formait aussi un gouvernement.

DÉPARTEMENTS.

Des quatre-vingt-six départements dont se compose aujourd'hui la France, quatre-vingt-cinq sont formés des anciennes provinces; le quatre-vingt sixième (le département de Vaucluse, formé du Comtat d'Avignon) a été réuni à la France en 1791.

Voici le tableau des divisions anciennes et nouvelles de la France, où l'on peut voir d'un coup d'œil à quelle province appartenait tel ou tel département. Quand il est composé du démembrement de plusieurs provinces, on l'a considéré comme appartenant à la province dont son chef-lieu faisait partie.



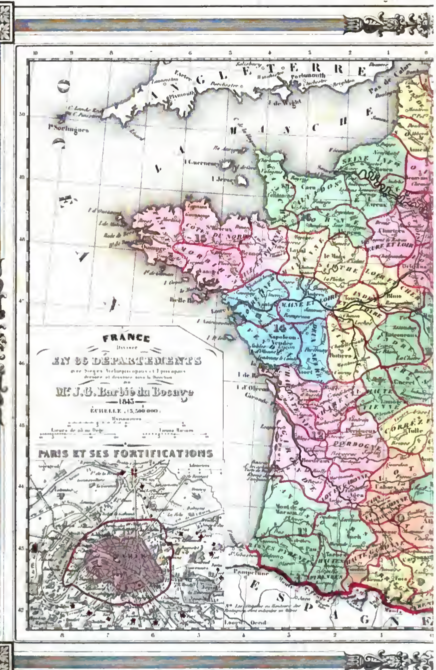
Lille.

Départements.	Chefs-lieux et villes principales.	Anciennes provinces et capitales.
NORD	*Lille.*	FLANDRE, *Lille.*
	Dunkerque.	
	Douai.	
	Valenciennes.	
	Cambrai.	
PAS-DE-CALAIS ...	*Arras.*	ARTOIS, *Arras.*
	Calais.	
	Boulogne.	
	Saint-Omer.	
	Aire.	
SOMME..........	*Amiens.*	PICARDIE, *Amiens.*
	Abbeville.	

Rouen.

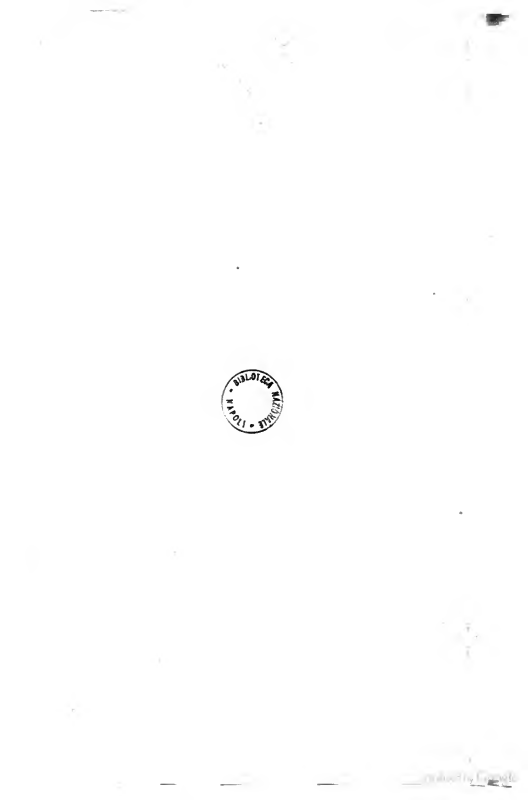
SEINE-INFÉRIEURE.	*Rouen.*	NORMANDIE, *Rouen.*
	Dieppe.	
	Le Havre.	
	Elbeuf.	
EURE	*Evreux.*	
	Louviers.	
CALVADOS.......	*Caen.*	
	Bayeux.	
	Honfleur.	
	Lisieux.	
	Falaise.	
LA MANCHE.....	*Saint-Lô.*	
	Cherbourg.	
	Coutances.	
ORNE	*Alençon.*	
	Séez.	
SEINE..........	*Paris.*	ILE-DE FRANCE. *Paris.*
	Saint-Denis.	
SEINE-ET-OISE ...	*Versailles.*	
	Pontoise.	
	Étampes.	
SEINE-ET-MARNE .	*Melun.*	
	Meaux.	
	Fontainebleau.	
OISE	*Beauvais.*	
	Compiègne.	
	Senlis.	


NAPOLI



FRANCE
EN 86 DÉPARTEMENTS
Mr. J.G. Barbié du Bocage
PARIS ET SES FORTIFICATIONS
ANGLETERRE
MANCHE
ESPAGNE
Portsmouth
I. de Wight
I. Guernesey
I. Jersey
Caen
Chartres
Blois
Tours
Poitiers
Bordeaux
Tulle
Pampelune
Belle Ile
Napoléon Vendée
SEINE INFÉRIEURE
EURE ET LOIR
CÔTES DU NORD
MAINE ET LOIRE
DORDOGNE
CORRÈZE

BELGIQUE
Gand
Bruxelles
Namur
Aix la Chapelle
CERCLE DU RHIN
BADE
WURTEMBERG
Stuttgard
Carlsruhe
Augsbourg
Bayreuth
Munich
Schaffouse
Constance
Bâle
Zurich
Soleure
Lucerne
Berne
Glaris
Altorf
Coire
Lausanne
SUISSE
ARDENNES
Châlons
MEURTHE
Nancy
Épinal
HAUTE SAÔNE
Vesoul
DOUBS
Besançon
JURA
Dijon
Melun
Troyes
NIÈVRE
Nevers
ALLIER
Moulins
SAÔNE ET LOIRE
Macon
Bourg
Genève
Chambéry
ÉTATS SARDES
Turin
Alexandrie
Côme
Milan
ROYAUME LOMBARD VÉNITIEN
EMPIRE D'AUTRICHE
Innspruck
Mantoue
Parme
Modène
Lucques
TOSCANE
GOLFE DE GÊNES
Grenoble
HAUTE LOIRE
DRÔME
Valence
HAUTES ALPES
BASSES ALPES
Digne
Draguignan
Montpellier
Rhodez
GOLFE DU LION
MÉDITERRANÉE
Perpignan
Ajaccio



Départements.	Chefs-lieux et villes principales.	Anciennes provinces et capitales.
AISNE	*Laon.* Saint-Quentin. La Fère. Soissons. Château-Thierry.	CHAMPAGNE. *Troyes.*
AUBE	*Troyes.*	
HAUTE-MARNE	*Chaumont.* Langres. Bourbonne-les-Bains.	
MARNE	*Châlons.* Reims. Épernay.	
ARDENNES	*Mézières.* Rocroy. Sedan.	
MEURTHE	*Nancy.* Lunéville. Toul.	LORRAINE. *Nancy.*
MOSELLE	*Metz.* Thionville.	
MEUSE	*Bar-le-Duc.* Verdun.	
VOSGES	*Épinal.* Saint-Dié. Plombières.	

Strasbourg.

Départements.	Chefs-lieux et villes principales.	Anciennes provinces et capitales.
BAS-RHIN	*Strasbourg.* Weissembourg. Schelestadt.	ALSACE. *Strasbourg.*
HAUT-RHIN	*Colmar.* Mulhausen. Belfort.	
DOUBS	*Besançon.* Montbelliard. Pontarlier.	FRANCHE-COMTÉ. *Besançon.*
HAUTE-SAÔNE	*Vésoul.* Gray.	
JURA	*Lons-le-Saulnier.* Dôle. Saint-Claude.	

Départements.	Chefs-lieux et villes principales.	Anciennes provinces et capitales.
CÔTE-D'OR	*Dijon.* Beaune. Auxonne.	BOURGOGNE. *Dijon.*
YONNE	*Auxerre.* Sens. Joigny.	
SAÔNE-ET-LOIRE	*Mâcon.* Autun. Châlons-sur-Saône.	
AIN	*Bourg.* Belley.	

Lyon.

Départements.	Chefs-lieux et villes principales.	Anciennes provinces et capitales.
RHÔNE	*Lyon.* Tarare.	LYONNAIS. *Lyon.*
LOIRE	*Montbrison.* Roanne. Saint-Étienne.	
ISÈRE	*Grenoble.* Vienne.	DAUPHINÉ. *Grenoble.*
DRÔME	*Valence.* Montélimart.	

Marseille.

Départements.	Chefs-lieux et villes principales.	Anciennes provinces et capitales.
HAUTES-ALPES	*Gap.* Briançon.	PROVENCE. *Aix.*
BOUCH.-DU-RHÔNE	*Marseille.* Tarascon. Arles. Aix.	

Départements.	Chefs-lieux et villes principales.	Anciennes provinces et capitales.
Basses-Alpes	*Digne.*	
	Sisteron.	
Var	*Draguignan.*	PROVENCE. *Aix.*
	Grasse.	
	Antibes.	
	Fréjus.	
	Toulon.	
Haute-Garonne	*Toulouse.*	
Tarn	*Alby.*	
	Gaillac.	
	Lavaur.	
	Castres.	
Aude	*Carcassonne.*	
	Narbonne.	
	Castelnaudary.	
Hérault	*Montpellier.*	
	Lodève.	
	Béziers.	
	Cette.	
	Lunel.	LANGUEDOC. *Toulouse.*
Gard	*Nîmes.*	
	Pont-Saint-Esprit.	
	Alais.	
	Uzès.	
	Beaucaire.	
Lozère	*Mende.*	
Haute-Loire	*Le Puy.*	
	Yssengeaux.	
Ardèche	*Privas.*	
	Annonay.	
	Viviers.	
Pyrén.-Orient.	*Perpignan.*	ROUSSILLON. *Perpignan.*
Ariége	*Foix.*	COMTÉ DE FOIX. *Foix.*
	Pamiers.	
Basses-Pyrénées	*Pau.*	
	Bayonne.	BÉARN. *Pau.*
	Orthez.	
	Oloron.	

Bordeaux.

Départements.	Chefs-lieux et villes principales.	Anciennes provinces et capitales.
Gironde	*Bordeaux.*	
	Blaye.	
	Libourne.	
Dordogne	*Périgueux.*	
	Bergerac.	
Lot-et-Garonne	*Agen.*	
	Marmande.	
	Nérac.	
	Villeneuve-d'Agen.	
Lot	*Cahors.*	
	Figeac.	GUYENNE ET GASCOGNE.
Aveyron	*Rodez.*	
	Milhau.	*Bordeaux,*
Tarn-et-Garonne	*Montauban.*	*Auch.*
	Moissac.	
	Castel-Sarrazin.	
Landes	*Mont-de-Marsan.*	
	Saint-Sever.	
	Aire.	
Gers	*Auch.*	
	Condom.	
	Lectoure.	
Hautes-Pyrénées	*Tarbes.*	
	Bagnères.	
	Baréges.	
Charente	*Angoulême.*	ANGOUMOIS. *Angoulême.*
	Cognac.	
Charente-Infér.	*La Rochelle.*	AUNIS ET SAINTONGE. *Saintes.*
	Rochefort.	
	Saintes.	
Vienne	*Poitiers.*	
	Châtellerault.	
Deux-Sèvres	*Niort.*	POITOU. *Poitiers.*
Vendée	*Bourbon-Vendée.*	
	Fontenay.	
	Luçon.	
	Les Sables.	
Ille-et-Vilaine	*Rennes.*	
	Saint-Malo.	
	Saint-Servan.	
	Fougères.	
	Vitré.	
Côtes-du-Nord	*Saint-Brieuc.*	
	Dinan.	
Finistère	*Quimper.*	BRETAGNE. *Rennes.*
	Morlaix.	
	Brest.	
Morbihan	*Vannes.*	
	Lorient.	
	Port-Louis.	
Loire-Infér.	*Nantes.*	
	Le Croisic.	
	Paimbœuf.	
Maine-et-Loire	*Angers.*	ANJOU. *Angers.*
	Saumur.	

Départements.	Chefs-lieux et villes principales.	Anciennes provinces et capitales.
Sarthe	*Le Mans.*	MAINE. *Le Mans.*
	La Flèche.	
Mayenne.......	*Laval.*	
	Château-Gonthier.	
	Mayenne.	
Loiret.........	*Orléans.*	ORLÉANAIS. *Orléans.*
	Montargis.	
Eure-et-Loir...	*Chartres.*	
	Dreux.	
	Nogent-le-Rotrou.	
	Châteaudun.	
Loir-et-Cher....	*Blois.*	
	Vendôme.	
Indre-et-Loire..	*Tours.*	TOURAINE. *Tours.*
	Chinon.	
Cher	*Bourges.*	BERRY.
	Saint-Amand.	
Indre..........	*Châteauroux.*	
	Issoudun.	
Nièvre	*Nevers.*	NIVERNAIS. *Nevers.*
	Cosne.	
Allier.........	*Moulins.*	BOURBONNAIS. *Moulins.*
	Vichy.	
Creuse.........	*Guéret.*	MARCHE. *Guéret.*
	Aubusson.	
Haute-Vienne ..	*Limoges.*	LIMOUSIN. *Limoges.*
	Saint-Yrieix.	
Corrèze	*Tulle.*	
	Brives.	
Puy-de-Dôme....	*Clermont-Ferrand.*	AUVERGNE. *Clermont-Ferrand.*
	Riom.	
	Thiers.	
	Issoire.	
	Ambert.	
Cantal	*Aurillac.*	
	Saint-Flour.	
Vaucluse	*Avignon.*	COMTAT D'AVIGNON. *Avignon.*
	Carpentras.	
	Orange.	
Corse..........	*Ajaccio.*	ILE DE CORSE *Bastia.*
	Bastia.	
	Bonifacio.	

EXERCICES.

SUR LES CONTRÉES DE L'EUROPE.

Quelle est la situation des îles Britanniques?
Quelles sont leurs limites?
Comment les divise-t-on?
Quelles sont les principales villes d'Angleterre?
Quelles sont les principales rivières d'Angleterre?
Quelles sont les principales villes d'Écosse?
Quelles sont ses principales rivières?
Comment divise-t-on l'Irlande?
Quelle est la capitale de l'Irlande?
Quelle est la capitale des îles Britanniques?
Quelle est la principale rivière de l'Irlande?
Quelles îles en Europe appartiennent à l'Angleterre?

Où est situé le Danemark?
Comment le divise-t-on?
Quelle en est la capitale?
Quelles îles appartiennent au Danemark?
Quelles sont les provinces qui dépendent de la Confédération germanique?
Montrez sur la carte Reikiavik, Odensée, etc.
Qu'est-ce que le Jutland?

Quelle est la situation du royaume de Suède?
Quelles sont ses limites?
Quel est le royaume de Suède?
Quelles sont les deux grandes parties du royaume de Suède?
Comment divise-t-on la Suède?
Quelle chaîne de montagnes sépare la Suède de la Norwége?
Quel cap est au nord de la Suède?
Quels lacs se trouvent en Suède?
Quelle est la capitale de la Suède?
Quelle est la capitale de la Norwége?

Quelle est la situation de la France?
Quelles sont ses limites?
Comment divise-t-on la France aujourd'hui?
Comment divisait-on anciennement la France?
Quelles étaient les provinces à l'ouest? — au sud? etc.
Quelle était la capitale de l'Alsace?—de la Franche-Comté? — du Dauphiné? etc
Qu'était-ce que la Bourgogne?—l'Ile-de-France? — l'Orléanais? etc.
Qu'était-ce que Bordeaux? — Aix? etc.
Montrez sur la carte la situation de la Bretagne, — du Dauphiné, etc.
Placez-y Dijon, — Rouen, Bordeaux, etc.

Comment divise-t-on maintenant la France?

Quels sont les départements formés de l'ancienne Normandie? — de la Bretagne? etc.

Quel est le chef-lieu du département de la Gironde? — des Hautes-Pyrénées? — des Basses-Alpes? etc.

Quelles sont les villes principales du département de la Manche? — du Tarn? etc.

Qu'est-ce que Marseille? — Toulouse? — Nantes? etc.

D'où vient le nom du département de la Seine? — des Hautes-Pyrénées? — de la Manche? etc.

Quels sont les départements qui tirent leur nom des Pyrénées? — des Alpes? — du Rhin? etc.

Quels sont les départements baignés par la Méditerranée? — par la Manche? etc.

Quels sont ceux qui touchent l'Espagne? — l'Italie? etc.

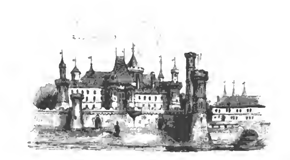
Quels sont les départements qui entourent le département du Loiret? — de la Seine? — du Cher? etc.

Quelle est la ville le plus au nord de Marseille ou de Toulouse? — de Paris ou de Rouen? etc.

Quel est le plus à l'est de Bordeaux ou de Brest? — de Strasbourg ou de Marseille? etc.

Quel est le fleuve qui passe à Tours? — à Nantes? — à Toulouse? etc.

Montrez sur la carte le département du Nord, — de la Seine, — du Jura, etc.





GÉOGRAPHIE — CINQUIÈME LEÇON. — DIVISION DES CONTRÉES DE L'EUROPE.

CONTRÉES DU MILIEU.

BELGIQUE.

La Belgique est bornée, au nord, par la mer du Nord et la Hollande; à l'ouest, par la France; à l'est, par le grand-duché du Bas-Rhin et le Luxembourg hollandais.

Elle se divise en neuf provinces, qui sont: le Brabant méridional, capitale *Bruxelles*, ville principale *Louvain*; la province d'Anvers, capitale *Anvers*, ville principale *Malines*; la province de Liége, capitale *Liége*; la province de Namur, capitale *Namur*; le Hainaut, capitale *Mons*; la Flandre orientale, capitale *Gand*; la Flandre occidentale, capitale *Bruges*, villes principales *Ostende*, *Nieuport* et *Courtrai*; le Limbourg belge, capitale *Hasselt*; et le Luxembourg belge, capitale *Arlon*.

HOLLANDE.

Elle se divise en onze provinces, qui sont: la Hollande proprement dite, villes principales *Amsterdam*, *Harlem*, *La Haye*, *Leyde* et *Rotterdam*; la Zélande, province composée de plusieurs îles, capitale *Middelbourg*, ville principale *Flessingue*; le Brabant septentrional, villes principales *Bois-le-Duc*, *Breda* et *Berg-op-Zoom*; la province d'Utrecht, capitale *Utrecht*; la province de Gueldre, capitale *Arnheim*, ville principale *Nimègue*; la province de l'Over-Yssel, capitale *Zwol*, ville principale *Deventer*; la province de Drenthe, capitale *Assen*; la province de Groningue, capitale *Groningue*; la Frise, capitale *Leuwarden*; le Limbourg hollandais, capitale *Maëstricht*; et le Luxembourg hollandais, capitale *Luxembourg*.



Amsterdam.

SUISSE.

La Suisse est bornée, au nord, par l'Allemagne, dont elle est séparée par le Rhin; à l'est, par l'empire d'Autriche; au sud, par les Alpes, qui la séparent de l'Italie; à l'ouest, par la France.

La Suisse est divisée en vingt-deux cantons, qui portent pour la plupart le nom de leurs chefs-lieux.

Je nommerai le chef-lieu seulement quand le nom du canton sera différent.



Berne.

Voici les noms des cantons ;

Bale; Soleure; Argovie, chef-lieu *Arau;* Zurich; Turgovie, chef-lieu *Fraunfeld;* Schaffouse; Saint-Gall; Appenzel; Glaris; les Grisons, chef-lieu *Coire;* Berne; Neuchatel; Fribourg; Vaud, chef-lieu *Lausanne;* Genève; Zug; Lucerne; Schwitz; Underwald, chef-lieu *Stanz;* Ury, chef-lieu *Altorf;* le Tesin, chef-lieu *Bellinzona,* et le Valais, chef-lieu *Sion.*

ÉTATS SECONDAIRES DE L'ALLEMAGNE.

L'Allemagne ou Confédération germanique est la réunion de plusieurs États qui ont chacun leur souverain et qui sont tout à fait indépendants les uns des autres, mais qu'un acte de fédération lie ensemble pour leur sûreté commune.

Les États qui composent la Confédération germanique sont au nombre de trente-six. Sur ces trente-six États, il y a quatre royaumes, sept grands-duchés, cinq duchés, un électorat, un landgraviat, quatorze villes libres et quatre principautés.

Outre ses trente-six États la Confédération comprend encore seize provinces qui font partie des royaumes de Danemark, de Prusse, des Pays-Bas et de l'empire d'Autriche. Ainsi le nombre total des États ou provinces de la Confédération est de cinquante et un.

Les quatre royaumes de la Confédération sont ceux : 1° de Saxe, capitale *Dresde;* 2° de Hanovre, capitale *Hanovre;* 3° de Bavière, capitale *Munich;* 4° de Wurtemberg, capitale *Stuttgard.*

Les sept grands-duchés sont ceux : 1° de Bade, capitale *Carlsruhe;* 2° de Hesse-Darmstadt, capitale *Darmstadt;* 3° de Saxe-Weimar, capitale *Weimar;* 4° de Holstein-Oldenbourg, capitale *Oldenbourg;* 5° de Mecklembourg-Schwerin, capitale *Schwerin;* 6° de Mecklembourg-Strelitz, capitale *Strelitz;* 7° de Luxembourg, capitale *Luxembourg.*

Les cinq duchés sont ceux de Brunswich, de Nassau-Usingen, de Saxe-Meiningen, de Saxe-Altenbourg, de Saxe-Cobourg et Gotha.

L'électorat est celui de Hesse-Cassel, capitale *Cassel.*

Le landgraviat est celui de Hesse-Hombourg.

Les quatre villes libres sont celles de *Francfort-sur-le-Mein;* *Brême,* sur le Wéser; *Hambourg,* sur l'Elbe; *Lubeck,* dans le Holstein.



Hambourg.

Les quatorze principautés sont celles de Nassau-Weilburg, Anhalt-Dessau, Anhalt-Bernbourg, Anhalt-Coethen, Schwartzbourg-Sondershausen, Schwartzbourg-Rudolstadt, Lichtenstein, Waldeck, Reuss (branche aînée); Reuss (branche cadette); Lippe-Schaumbourg, Lippe-Detmold, Hohenzollern-Sigmaringen et Hohenzollern-Hechingen.

PRUSSE.

Le royaume de Prusse est divisé, par le Hanovre et quelques petites principautés allemandes, en deux parties inégales, l'une à l'est et l'autre à l'ouest.

Ses bornes sont à l'est, la Russie et la Pologne; au sud, la Bohême et le royaume de Saxe; à l'ouest, le royaume de Hanovre et les principautés allemandes qui le séparent de la partie occidentale; au nord, les duchés de Mecklenbourg et la mer Baltique.

La partie occidentale porte le nom de *Grand-Duché du Bas-Rhin;* elle est traversée par le Rhin dans le bas de son cours, et touche, à l'ouest, au royaume des Pays-Bas.

Le royaume de Prusse est divisé en dix provinces, dont sept font partie de la Confédération germanique.


Berlin.

Les sept provinces dans la Confédération sont : 1° le Brandebourg, capitale *Berlin*, villes principales *Postdam*, *Custrin* et *Francfort-sur-l'Oder* ; 2° la Poméranie, capitale *Stettin*, ville principale *Stralsund;* 3° la province de Saxe, capitale *Magdebourg;* 4° la Silésie, capitale *Breslau ;* 5° la Westphalie, capitale *Munster;* 6° le duché de Clèves et Berg, capitale *Cologne,* villes principales *Clèves*, *Wesel*, *Dusseldorf* et *Bonn ;* 7° le duché du Bas-Rhin, capitale *Coblentz*, villes principales *Aix-la-Chapelle* et *Trèves*.

Les trois provinces hors de la Confédération sont: 1° la Prusse orientale, capitale *Kœnigsberg ;* 2° la Prusse occidentale, capitale *Dantzick ;* 3° le grand-duché de Posen, capitale *Posen*.

AUTRICHE.

L'empire d'Autriche est le plus grand État de l'Europe centrale.

Ses bornes sont, au nord, les royaumes de Prusse et de Pologne; à l'est, la Russie et la Turquie; au sud, la Turquie, la mer Adriatique et le Pô; à l'ouest, le royaume de Sardaigne, la Suisse et la Bavière.

Cet empire comprend quatre territoires distincts; ce sont : 1° les États d'Allemagne; 2° les États d'Italie; 3° la Hongrie, avec la Transylvanie, l'Esclavonie, la Croatie et la Dalmatie; 4° la Gallicie ou Pologne autrichienne.

Ces quatre territoires forment treize grandes provinces : chacune d'elles est subdivisée en cercles, qui correspondent à nos départements.

Les États d'Allemagne forment six grandes provinces :

1° L'archiduché d'Autriche et de Salzbourg; chef-lieu *Vienne*, capitale de tout l'empire, sur la droite du Danube.


Vienne.

2° La Bohême, au nord de l'Autriche; chef-lieu *Prague*.

3° La Moravie et la Silésie autrichienne, à l'est de la Bohême. *Olmutz* est la capitale de la Moravie, et *Teschen* celle de la Silésie.

4° La Styrie, au sud de l'Autriche; chef-lieu *Grætz*.

5° Le royaume d'Illyrie, au sud de la Styrie; capitale *Laybach*. Le royaume d'Illyrie comprend les provinces de Carinthie, chef-lieu *Klagenfurth;* de Carniole, chef-lieu *Laybach;* de Frioul, chef-lieu *Gorizia;* d'Istrie, chef-lieu *Trieste;* de Croatie, chef-lieu *Carlstadt*.

6° Le Tyrol, à l'ouest du royaume d'Illyrie; chef-lieu *Inspruck*, sur l'Inn; ville principale *Trente*, sur l'Adige.

Ces six provinces de l'empire d'Autriche font partie de la Confédération germanique.

En Italie, l'empereur d'Autriche possède le royaume Lombard-Vénitien, capitale *Milan*, formé de l'ancienne Lombardie, capitale *Milan*, et des États de Venise, capitale *Venise*.

La Hongrie formait jadis un grand royaume; elle a au nord la Gallicie, dont elle est séparée par les monts Krapaks.

Villes principales : *Presbourg*, capitale, sur le Danube, à l'est de Vienne; *Bude* ou *Offen*, sur la droite du Danube, au-dessous de Presbourg, vis-à-vis de *Pesth; Temesvar*, capitale de l'ancien bannat du même nom.

Les territoires annexes de la Hongrie sont : la Transylvanie, capitale *Hermanstadt ;* l'Esclavonie, capitale *Eszeg;* la Croatie, capitale *Agram;* et la Dalmatie, capitale *Zara*.

La Hongrie et ses annexes forment ainsi cinq grandes provinces.

La Gallicie ou Pologne autrichienne est au nord de la Hongrie, dont elle est séparée par les monts Krapaks; capitale *Lemberg*.

L'extrémité méridionale de la Gallicie porte le nom de *Bukowine*. Le chef-lieu en est *Tschernovitz* sur le Pruth.

POLOGNE.

Le royaume de Pologne fut autrefois très-étendu. Mais, démembré à trois reprises, en 1772, 1793 et 1795, par les trois puissances environnantes, la Russie, la Prusse et l'Autriche, il fut enfin totalement anéanti par le dernier de ces démembrements.

En 1814, un nouveau royaume de Pologne a été créé; mais ce nouveau royaume, qui ne comprend qu'une petite partie de l'étendue de l'ancienne Pologne, n'est pas un État indépendant. Il appartient à l'empereur de Russie, qui le fait gouverner par un vice-roi.

Ses bornes sont, au nord et à l'est, la Russie; au sud, la Gallicie; à l'ouest, la Prusse.



Varsovie.

Les villes principales de la Pologne sont : *Varsovie*, capitale, sur la Vistule; *Ploch*, sur le même fleuve, au-dessous de Varsovie; *Lublin* et *Krakovie*, sur la Vistule.

CONTRÉES DU MIDI.

PORTUGAL.

Le royaume de Portugal est situé à l'extrémité sud-est de l'Europe; il occupe la partie occidentale de la *péninsule Hispanique*, qui comprend ce royaume et celui d'Espagne.

Il est borné au nord et à l'est par l'Espagne; à l'ouest et au sud, par l'océan Atlantique.



Lisbonne.

Le Portugal est divisé en six provinces : 1° la province Entre-Douro-et-Minho, capitale *Braga*, ville principale *Porto;* 2° de Tras-os-Montes, capitale *Bragance;* 3° de Béira, capitale *Coïmbre;* 4° de l'Estramadure, capitale *Lisbonne,* qui est en même temps celle du royaume; 5° de l'Alentéjo, capitale *Évora;* 6° et l'Algarve, capitale *Lagos,* ville principale *Tanira.*

ESPAGNE.

Le royaume d'Espagne occupe la majeure partie de la péninsule Hispanique. Il a au nord les monts Pyrénées, qui le séparent de la France, et le golfe de Gascogne; à l'ouest, l'océan Atlantique et le Portugal; au sud, le détroit de Gibraltar, qui le sépare de l'Afrique; à l'est, la Méditerranée.



Madrid.

L'Espagne se divise en quatorze provinces ou royaumes, dont cinq au nord, quatre au centre, deux au sud et trois à l'est.

Les cinq au nord sont : la Galice, capitale *Santiago de Compostelle*, villes principales *la Corogne* et *le Ferrol;* les Asturies, capitale *Oviedo;* les provinces Basques, capitale *Bilbao*, villes principales *Vittoria, Saint-Sébastien* et *Fontarabie* à l'embouchure de la Bidassoa ; la Navarre, capitale *Pampelune ;* et l'Aragon, capitale *Saragosse.*

Les quatre au centre sont : la Vieille-Castille, capitale *Burgos*, ville principale *Ségovie;* le royaume de Léon, capitale *Léon*, ville principale *Salamanque;* la Nouvelle-Castille, capitale *Madrid ;* l'Estramadure, capitale *Badajoz.*

Les deux au sud sont : l'Andalousie, capitale *Séville*, villes principales *Cordoue*, *Grenade*, *Malaga*, *Cadix* et *Gibraltar* (cette place forte appartient à l'Angleterre); et le royaume de Murcie, capitale *Murcie*, ville principale *Carthagène.*

Les trois à l'est sont : le royaume de Valence, capitale *Valence*, ville principale *Alicante ;* la principauté de Catalogne, capitale *Barcelone*, ville principale *Roses;* et les Iles Baléares, savoir : Formentera, Iviça, capitale *Iviça;* Majorque, capitale *Palma;* Minorque, capitale *Citadella*, ville principale *Port-Mahon.*

ITALIE.

L'Italie est une péninsule bornée au nord par les Alpes ; à l'ouest, par la Méditerranée ; à l'est, par la mer Adriatique Au sud, le détroit de Messine la sépare de la Sicile.

L'Italie renferme neuf États séparés, cinq grands et quatre petits. De ces neuf États, cinq sont au nord :

1° Le royaume Lombard-Vénitien, qui appartient à l'Autriche et qui comprend l'ancien duché de Milan, capitale *Milan*, villes principales *Crémone* et *Mantoue ;* les États de l'ancienne république de Venise, capitale *Venise*, villes principales *Vérone*, *Vicence*, *Padoue*, *Trévise* et *Udine ;*

2° Le royaume de Sardaigne, comprenant la *Savoie*, capitale *Chambéry*, ville principale *Annecy;* le Piémont, capitale *Turin*, qui est celle du royaume; villes principales *Aoste*, *Vercelli*, *Alexandrie*, *Asti*, *Saluces* et *Nice ;* l'État de Gênes, capitale *Gênes*, villes principales *Savone* et *Chiavari;* et l'île de Sardaigne, capitale *Cagliari;* et la principauté de Monaco;

3° Le duché de Parme, capitale *Parme*, ville principale *Plaisance ;*

4° Le duché de Modène, capitale *Modène*, villes principales *Reggio*, *Mirandole* et *Massa ;*

5° Le duché de Lucques, capitale *Lucques;*

Trois au centre :

1° Le grand-duché de Toscane, capitale *Florence*, villes principales *Livourne*, *Pise* et *Sienne;*



Rome.

2° Les États du Pape, capitale *Rome*, villes principales *Ferrare*, *Bologne*, *Ravenne*, *Rimini*, *Urbin*, *Ancône*, *Lorette*, *Macerata*, *Pérouse*, *Spolète*, *Viterbe*, *Ponte-Corvo* et *Bénévent* (ces deux dernières villes sont enclavées dans le royaume de Naples);

3° La république de Saint-Marin, sous la protection du pape :

Un au midi :



Naples.

Le royaume de Naples ou des Deux-Siciles, capitale *Naples*, villes principales *Aquila*, *Salerne*, *Foggia*, *Bari*, *Tarente*, *Cosenza* en Italie ; *Palerme* et *Messine* dans l'île de la Sicile.

TURQUIE.

La Turquie d'Europe est bornée au nord par l'Autriche et la Russie; à l'est, par la mer Noire; au sud, par la mer de Marmara, l'Archipel et la Méditerra-

née; à l'ouest, par la mer Ionienne (partie de la Méditerranée au sud du canal d'Otrante) et la mer Adriatique.



Constantinople.

La Turquie forme huit grandes provinces ou *pachaliks* subdivisés en *sandjaks*, dont cinq au nord, qui sont;

La Moldavie, capitale *Jassi;* la Valachie, capitale *Bukarest;* la Bulgarie, capitale *Sophie;* la Servie, capitale *Belgrade;* et la Bosnie, capitale *Bosna-Séraï.*

Et trois au midi, qui sont :

La Romélie, capitale *Constantinople*, villes principales *Andrinople* et *Salonique;* l'Albanie, capitale *Janina;* la Thessalie, capitale *Larisse.*

GRÈCE.

La Grèce se divise en quatre parties, savoir :



Athènes.

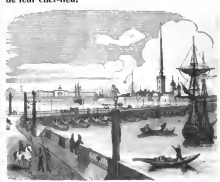
1° La Livadie, villes principales *Livadie* et *Athènes;* 2° l'île de Négrepont ou Eubée, capitale *Négrepont;* 3° la Morée, villes principales *Corinthe*, *Argos*, *Napoli de Romanie*, *Tripolitza*, *Mistra* et *Navarin;* 4° les Cyclades et une partie des Sporades.

CONTRÉES DE L'EST.

RUSSIE D'EUROPE.

La Russie d'Europe occupe la moitié orientale de notre partie du monde; elle s'étend, de l'ouest à l'est, depuis la mer Baltique, les frontières de Prusse, d'Autriche et de Turquie, jusqu'aux monts Ourals, qui la séparent de l'Asie; du nord au sud, depuis l'océan Glacial, qui y forme la *mer Blanche,* jusqu'à la mer Noire et au Caucase. Elle est presque dix fois aussi grande que la France.

La Russie d'Europe est divisée en cinquante-deux gouvernements, qui presque tous portent le nom de leur chef-lieu.



Saint-Pétersbourg.

Les villes les plus remarquables sont : *Saint-Pétersbourg,* capitale, sur la Néva; *Arkangelsk,* sur la Dwina, près de la mer Blanche; *Abo,* capitale de la Finlande, sur le golfe de Finlande; *Revel,* ville commerçante sur la côte opposée du même golfe, capitale de l'Esthonie; *Riga,* capitale de la Livonie, sur la Duna, à 3 lieues de son embouchure dans le golfe de Courlande; *Mittau,* capitale de Courlande; *Vilna*, ville importante, ancienne capitale de la Lithuanie, située sur la Vilia; *Smolensk,* sur le Dniéper; *Kief,* ville fortifiée, sur la même rivière; *Pultava,* petite ville célèbre par la défaite de Charles XII, roi de Suède, en 1709; *Bender,* place forte sur le Dniester, en Bessarabie; *Kherson,* place forte avec un port, à l'embouchure du Dniéper dana la mer Noire; *Odessa,* port fréquenté sur la même mer, à l'ouest de Kherson; *Kaffa,* port de mer, dans la

Krimée, sur la mer Noire; *Moscou*, ancienne capitale de la Russie, à peu près au centre du pays; ***Kazan***, près de la gauche du Volga; ***Orenbourg***, ville frontière du pays des Kirghiz, sur l'Oural; ***Astrakhan***, à l'embouchure du Volga, dans la mer Caspienne; ***Derbend***, place forte, sur la côte occidentale de la mer Caspienne, capitale du Daghestan, vers le sud d'Astrakhan.

Dans les cinquante-deux gouvernements de la Russie d'Europe, nous n'avons pas compris le *royaume de Pologne*, qui en dépend, et qui forme huit gouvernements.

La *Circassie* est une vaste région qui s'étend au nord des monts Caucase, depuis la mer Noire jusqu'au Daghestan, qui longe la mer Caspienne; elle est habitée par des peuplades guerrières, tributaires des Russes.

Au sud des monts Caucase, la Russie possède aussi la Géorgie, capitale *Tiflis;* le Chirvan, capitale *Chamakhi;* et quelques cantons voisins entre la mer Noire et la mer Caspienne.

EXERCICES.

Où est située la Belgique?
Quelles sont ses limites?
Comment divise-t-on la Belgique?
Quelles sont ses villes principales?

Quelle est la situation de la Hollande? — Quelles sont ses principales villes?
Comment divise-t-on la Hollande?
Qu'est-ce que le Zuyder-Zée?

Quelle est la situation de la Suisse?
Comment est divisée la Suisse?—Quelles en sont les villes principales? — Quelles en sont les montagnes les plus remarquables? — Quels sont ses principaux lacs?

Qu'est-ce que la Confédération germanique, autrement l'Allemagne?
De combien d'États est-elle composée?
Quels sont les quatre royaumes de la Confédération?
Quels en sont les six grands-duchés?
Quels en sont les cinq duchés?
Quel électorat y est compris?
Quel landgraviat y est compris?
Quelles sont les quatre villes libres de la Confédération?
Quelles en sont les quatorze principautés?
Quelles provinces le royaume de Danemark a-t-il dans la Confédération?
Quelles provinces la Prusse a-t-elle dans la Confédération?
Quelle province le royaume des Pays-Bas a-t-il dans la Confédération?
Quelles provinces l'empire d'Autriche a-t-il dans la Confédération?
Quelle est la situation du royaume de Prusse? — Quelles en sont les grandes divisions?
Quelles sont les principales villes du royaume de Prusse?
Quelles en sont les principales rivières?

Quelle est la situation de l'empire d'Autriche?
Quelles en sont les grandes divisions?
Combien les États allemands compris dans l'empire forment-ils de provinces, et quelles sont ces provinces?
Qu'est-ce que l'empereur d'Autriche possède en Italie?
Qu'est-ce que la Hongrie? — Quelles sont ses principales villes?
Quels sont les territoires annexes de la Hongrie?
Qu'est-ce que la Gallicie?
Quelles sont les principales montagnes de l'empire d'Autriche?

Quelle est la situation du Portugal?
Quelle est son étendue et sa population?
Quelles sont ses villes principales?
Combien de provinces renferme-t-il?
Quelles en sont les principales rivières?

Quelle est la situation de l'Espagne?
Comment divise-t-on l'Espagne?
Quelles sont les principales villes d'Espagne?
Où sont situées les îles Majorque et Minorque?
Quelles sont les principales montagnes d'Espagne?
Quelles sont ses principales rivières?

Où est située l'Italie?
Quelles sont les dimensions et la population de l'Italie?

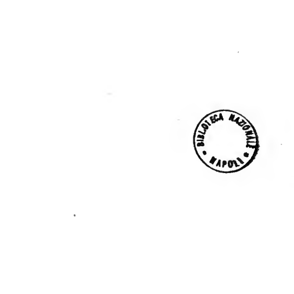
Combien d'États renferme l'Italie?
Quelle est la situation du royaume Lombard-Vénitien?
Quelles sont ses villes?
Quelles sont les limites du royaume de Sardaigne?
Quelles sont ses grandes divisions?
Quelle est la capitale de la Savoie?
Quelles sont les principales villes du Piémont?
Quelle est la capitale du comté de Nice?
Quelles sont les villes principales du duché de Gênes?
Quelles sont les villes principales de l'île de Sardaigne?
Quelles sont les limites du duché de Parme?
Quelles en sont les principales villes?
Quelles sont les limites et les villes principales du duché de Modène?
Où est situé le duché de Massa?
Où est situé le duché de Lucques?
Où est la république de Saint-Marin?
Quelles sont les limites de la Toscane?
Comment est divisée la Toscane?
Quelle est la capitale de la Toscane?
Quelles sont les limites de l'État de l'Église?
Quelles en sont les villes principales?
Quelles sont les limites du royaume de Naples?
Quelles en sont les principales villes?
Quelles sont les principales villes de la Sicile?
Quelles sont les rivières les plus remarquables de l'Italie?
Quels sont les lacs d'Italie les plus remarquables?
Quels sont les deux volcans de l'Italie?
Quelles îles entourent l'Italie, dans la Méditerranée?

Quelle est la situation de la Turquie d'Europe?
Combien de provinces y a-t-il en Turquie, et quelles sont-elles?
Quelles sont les principales villes de la Turquie?

Quelles sont les principales villes de la Grèce?
Quelles sont les principales villes de la Morée?
Quelles sont les îles les plus notables de l'Archipel?
Quelles sont les sept îles Ioniennes?

Où est située la Russie d'Europe?
En combien de gouvernements est-elle divisée?
Quelles en sont les villes principales?
Qu'est-ce que la Circassie?
Qu'est-ce que la Géorgie?
Où sont les monts Ourals?
Où sont les monts Caucase?
Quelles sont les principales rivières de la Russie?
Quels sont les lacs les plus remarquables en Russie?




BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

ASIE

Dressée et dessinée

SOUS LA DIRECTION

DE

Mr. J. G. Barbié du Bocage

1843

ÉCHELLE. (1/40,000,000)

Myriamètres

Lieues de 25 au Degré

Lieues Marines

Milles Géographiques

Milles Anglais


AMÉRIQUE
NORD
Polaire
Toungous
CHINOIS
MONGOLIE
PEKIN
EMPIRE DU JAPON
MER DU JAPON
Arch. Magellan
Cancer
Carolines ou Philippines
GRANDE OCÉANIE
MER DE CHINE
ILES PHILIPPINES
ÉQUINOXIAL
Nlle GUINÉE
Hainan
100
110
120
130
140
150

1846


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI



GÉOGRAPHIE — SIXIÈME LEÇON.

ASIE.

LIMITES NATURELLES.

L'Asie est bornée, au nord, par l'océan Glacial arctique; à l'ouest, par la Kara, les monts Ourals, le fleuve Oural, la mer Caspienne, les monts Caucase, la mer Noire, le détroit de Constantinople, la mer de Marmara, les Dardanelles, l'Archipel, la Méditerranée, l'isthme de Suez, la mer Rouge, le détroit de Bab-el-Mandeb; au sud, par la mer des Indes et le détroit de Malacca; à l'est, par la mer de Chine, le Grand-Océan, la mer de Behring, le détroit de Behring.

CONTRÉES.

On peut diviser l'Asie en onze contrées principales, savoir :

Une au nord : c'est la Sibérie ou Russie d'Asie, capitale *Tobolsk.*

Cinq au milieu : la Turquie d'Asie, villes principales *Smyrne, Alep, Damas, Jérusalem, Bagdad;*

Le Turkestan ou Tartarie indépendante, villes principales *Boukhara, Samarkand* et *Khiva;*

La Perse, capitale *Téhéran;*

L'empire chinois, capitale *Péking*, et le Japon, capitale *Yédo.*

Cinq au midi : l'Arabie, villes principales la *Mecque, Médine, Moka;*

L'Afghanistan, capitale *Kaboul;*

Le Béloutchistan, capitale *Kélat;*

L'Hindoustan, villes principales *Delhy, Calcutta Agra, Bénarès, Pounah* et *Cachemyr;*

Et l'Indo-Chine ou *presqu'île au delà du Gange*, villes principales *Oummérapoura, Ava, Saïgon, Bankok* et *Malacca.*

MERS.

L'Asie est baignée par treize mers, dont quatre grandes et neuf petites.

Les quatre grandes sont :

L'*océan Glacial*, au nord;

La *mer Méditerranée*, à l'ouest;

La *mer des Indes*, au sud;

Et le *Grand-Océan*, à l'est.

Les neuf petites sont :

La *mer Caspienne*, la *mer Noire*, la *mer de Marmara* et la *mer Rouge*, à l'ouest;

La *mer de la Chine*, la *mer Jaune*, la *mer du Japon*, la *mer d'Okhotsk* et la *mer de Behring*, à l'est.

DÉTROITS.

On remarque en Asie dix détroits principaux :

A l'ouest, les *détroits de Constantinople* et *des Dardanelles*, entre la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie.

Au sud, le *détroit de Bab-el-Mandeb*, entre l'Arabie et l'Afrique;

Le *détroit d'Ormouz*, entre l'Arabie et la Perse;

Le *détroit de Palk*, au sud de l'Hindoustan;

Le *détroit de Malacca*, au sud de l'Indo-Chine.

A l'est, le *détroit de Corée*, entre la Chine et le Japon;

La *Manche de Tartarie*, entre l'île de Tarrakaï et le pays des Mantchoux;

Le *détroit de La Pérouse*, le *détroit de Behring*, entre l'Asie et l'Amérique.

ILES.

Il y a en Asie dix-neuf îles ou groupes d'îles principaux. Les groupes sont :

Les îles *Liakof* ou *Nouvelle-Sibérie* dans l'océan Glacial; les îles *Aleoutiennes*, les *Kouriles*, entre la mer d'Okhotsk et le Grand-Océan; les îles du *Japon*, entre la mer du Japon et le Grand-Océan (îles principales *Yédo*, *Kiusiu*, *Sikokf* et *Niphon*); les îles *Lieou-Kieou*, dans le Grand-Océan; les îles *Andaman* et *Nicobar*, dans le golfe du Bengale; les *Maldives* et les *Lacquedives*, dans la mer des Indes; et dans l'Archipel une partie des *Sporades*, dont les principales sont : *Mételin*, *Scio*, *Cos* et *Samos*.

Les îles sont :

L'île de *Tarrakaï*, séparée du continent par la Manche de Tartarie; l'île *Formose*, l'île *Macao* qui appartient aux Portugais, et l'île *Haïnan*, dans la mer de la Chine; l'île de *Ceylan*, possession anglaise, dans la mer des Indes; l'île de *Bahraïn*, dans le golfe Persique; les îles de *Chypre* et de *Rhodes*, dans la Méditerranée, et l'île de *Marmara* dans la mer du même nom.

PRESQU'ILES.

On remarque en Asie huit presqu'îles, dont quatre grandes et quatre petites :

Les quatre grandes sont :

L'*Anatolie* ou *Anadoli*, en Turquie; l'*Arabie*, le midi de l'*Hindoustan* et l'*Indo-Chine*.

Les quatre petites sont :

Le *Kamtchatka*, à l'est de la Sibérie; la *Corée*, à l'est de la Chine; la presqu'île de *Malacca*, au sud de l'Indo-Chine; et le *Goudjerat*, à l'ouest de l'Hindoustan.

CAPS.

Les neuf principaux caps de l'Asie sont :

Le cap *Oriental*, à l'est de la Sibérie; le cap *Septentrional*, au nord de la même contrée; le cap *Baba*, à l'ouest de la Turquie d'Asie; le cap *Lopatka*, au sud du Kamtchatka; le cap *Mocadon*, en Arabie, à l'entrée du golfe Persique; le cap *Rasalgate* et le cap *Fartak*, l'un à l'orient, l'autre au sud de l'Arabie; le cap *Nehrais*, dans l'empire Birman, sur le golfe du Bengale; et le cap *Comorin*, au sud de l'Hindoustan.

MONTAGNES.

Les principales chaînes de montagnes de l'Asie sont au nombre de quinze; ce sont :

Les *monts Ourals*, entre la Russie d'Europe et la Sibérie; les *monts Gouberlinski*; le *grand Altaï* et les *monts Stanovoï* ou *Jablonnoï*, entre la Sibérie et l'empire chinois; la *chaîne du Kamtchatka*; le *petit Altaï*; le *Thian-Chan* ou *Mont-Céleste*, au centre de l'Asie; le *Kuen-lun* ou *Koulkoun*, sur les confins du Tibet et de la Chine; l'*Himâlaya*, entre l'Hindoustan et l'empire chinois; les *monts Taurus* et le *Liban*, dans la Turquie d'Asie; le *Caucase*, entre la mer Caspienne et la mer Noire; les *monts Elvend*, en Perse; les *monts El-ared*, en Arabie; enfin les *Gates*, qui traversent l'Hindoustan du nord au sud.

Les pics les plus remarquables de ces diverses chaînes sont : dans l'Himâlaya, le *Dhowalagiri* et le *Djawahir*, les pics les plus élevés du globe; le *Bokhdaoo-la*, dans le Thian-Chan; le *mont Carmel* et le *mont Tabor*, dans la chaîne du Liban; les *monts Sinaï* et *Horeb*, au nord-ouest de l'Arabie; le *mont Ararat*, en Arménie, et le *pic d'Adam*, dans l'île de Ceylan.

LACS.

L'Asie compte douze lacs principaux, au nombre desquels on doit nommer d'abord la *mer Caspienne*, le plus grand lac connu du globe; les autres sont le *lac d'Aral*, appelé aussi *mer d'Aral*, dans le Turkestan indépendant; le *lac Balkachi*, sur les confins de cette contrée et de l'empire chinois; le *lac Namtso* ou *Tangri-noor*, dans le Tibet; le *lac Zerrah*, dans le royaume de Kaboul; les *lacs Bakhteghian* et *Ourmiah*, en Perse; le *lac Érivan*, dans l'Arménie russe; le *lac de Van*, dans la Turquie d'Asie; le *lac Asphaltite* ou *mer Morte*, dans l'Asie ottomane, au nord de l'Arabie; le *lac Dzaïsang*, dans l'empire chinois, et le *lac Baïkal* en Sibérie.

FLEUVES.

On compte en Asie quinze fleuves principaux, savoir : trois qui se jettent, au nord, dans l'océan Glacial : l'*Ob* ou *Obi*, le *Jenissei* et la *Lena*.

Trois à l'orient, dans le Grand-Océan ou ses dépendances : l'*Amour* ou *Sakhalian*, le *Houang-ho* ou *fleuve Jaune*, le *Kiang*.

Six autres coulent au midi; ce sont :

Le *May-Kong*, qui se jette dans la mer de Chine; le *Salouen*, l'*Iraouaddi* ou *Pin-long-Kiang*; le *Gange*

et le *Brahma-poutra*, qui se jette dans le golfe du Bengale; l'*Indus* ou *Sindh*, qui se jette dans le golfe d'Omen.

Un, le *Chat-el-Arab*, se jette dans le golfe Persique.

Deux enfin, l'*Amou-daria* ou *Djihoun* et le *Sihoun*, se jettent dans le lac d'Aral.

RIVIÈRES.

Les sept principales rivières de l'Asie sont : le *Tobol* et l'*Irtyche*, qui se jettent dans l'Obi; l'*Angara*, qui se jette dans le Jenisseï; la *Djemma*, qui se jette dans le Gange; l'*Hydaspe*, qui se jette dans le Sindh; le *Tigre* et l'*Euphrate*, qui, en se réunissant, forment le Chat-el-Arab.

DIVISION DES CONTRÉES DE L'ASIE.

CONTRÉES DU NORD.

SIBÉRIE.

La SIBÉRIE ou RUSSIE D'ASIE forme à peu près le tiers de l'Asie. Elle a à l'ouest les monts Ourals, qui la séparent de la Russie d'Europe; au sud, le Turkestan et l'empire chinois, dont elle est en partie séparée par les petits monts Altaï et les monts Stanovoï; à l'est, la mer d'Okhotsk, la mer et le détroit de Behring; au nord, l'océan Glacial.



La Sibérie est divisée en trois grands gouvernements, qui prennent le nom de leurs villes principales : celui de *Tobolsk* à l'ouest; celui de *Tomsk* au milieu, et celui d'*Irkoutsk* à l'est. Ces gouvernements sont subdivisés en provinces; *Tobolsk* est regardée comme la capitale de la Sibérie.

Le *Kamtchatka* est une grande péninsule à l'extrémité orientale de la Sibérie, entre les mers d'Okhotsk et de Behring.

CONTRÉES DU MILIEU.

TURQUIE D'ASIE.

La TURQUIE d'ASIE s'étend de l'Archipel ou mer Égée au Tigre, et de la mer Noire à l'isthme de Suez. Elle touche, au nord, au Caucase, qui la sépare de la Russie; à l'est, à la Perse; au sud, la Turquie d'Asie comprend plusieurs contrées jadis fameuses. Ces contrées sont au nombre de six :

L'ANADOLI ou ANATOLIE, autrefois *Asie-Mineure;* villes principales *Smyrne* (capitale *Trebizonde*), *Angora*, *Scutari*, *Koutaièh;* l'ARMÉNIE, ville principale *Erze Roum;* le KOURDISTAN n'a pas de villes remarquables; l'IRAK-ARABI, villes principales *Bagdad* et *Bassora;* l'AL-DJÉZIRÈH, autrefois Mésopotamie, ville principale *Mossoul;* la SYRIE, villes principales *Alep*, *Antioche*, *Beyrout*, *Acre*, *Damas*, *Jérusalem*, *Tripoli*.

Jérusalem.

TURKESTAN.

Le TURKESTAN ou TARTARIE INDÉPENDANTE est une grande contrée située à l'est de la mer Caspienne. Il a au nord la Sibérie, au sud la Perse et l'Afghanistan.

Le Turkestan est habité par plusieurs peuples en partie nomades, en partie fixés dans des villes. Au nord sont les *Khirgiz*, au sud-ouest, sur la mer Caspienne, les *Turkomans*, au sud les *Ouzbeks*. Le pays occupé par les Ouzbeks est appelé *grande Boukharie*, du nom de *Boukhara*, sa capitale. *Samarkand*, ville autrefois riche et puissante, est à l'est. Les autres villes les plus remarquables sont : *Khiva*, *Otrar*, *Tournhat*, *Tachkend* et *Khodjend*.

Le Turkestan est divisé entre plusieurs petits souverains qui ont le titre de *khans*. Le plus puissant est celui de Boukhara.



Boukhara.

PERSE.

Le royaume de **Perse** est à l'est de la Turquie, entre la mer Caspienne au nord et le golfe Persique au sud.

La Perse est aujourd'hui divisée en onze provinces subdivisées en districts.



Téhéran.

Villes principales : *Téhéran*, capitale ; *Ispahan*, ancienne capitale, au midi de Téhéran ; *Hamadan* (l'ancienne *Ecbatane*, capitale de Médie) ; *Goumroun* ou *Bender-Abassy*, port sur le golfe Persique ; *Chiraz*.

CHINE.

L'empire chinois est le plus vaste du monde après l'empire russe. Sa superficie surpasse d'un tiers celle de l'Europe, et comprendrait vingt-quatre fois celle de la France.

Il a pour bornes, au nord, la Sibérie ; à l'ouest, le Turkestan ; au sud, l'Hindoustan et l'Indo-Chine ; à l'est, le Grand-Océan, qui forme sur ses côtes la mer du Japon, la mer Jaune, la mer de Lieou-Kieou et la mer de Chine. Des montagnes presque inaccessibles l'entourent en grande partie au nord, à l'ouest et au sud.

Ce grand empire comprend sept contrées tout à fait distinctes, habitées par des peuples dont le langage, les lois, les mœurs diffèrent totalement. Ces sept pays sont : la **Chine** ; villes principales : *Péking*, capitale de l'empire ; *Nankin, Canton* et *Macao ;* la **Mandchourie** ; la **Corée**, ville principale *Hon-Yang-Tching ;* la **Mongolie** ; la **Kalmoukie**, villes principales *Tourfon*, *Hami ;* le **Turkestan oriental**, ville principale *Yarkand ;* et le **Tibet**, ville principale *Lhassa*. Une partie de ces pays est seulement tributaire et non provinces de l'empire.



Pékin.

La Chine, la Corée et quelques parties du Tibet, du Turkestan et du pays des Kalmouks, sont seules couvertes de villes et soumises à une administration régulière. Tout le reste est occupé par des tribus nomades qui habitent sous des tentes, et qui n'ont que peu de villages fixes, encore moins des villes.

JAPON.

L'empire du **Japon** comprend plusieurs îles situées dans le Grand-Océan, à l'est de la Corée et de la côte des Mandchoux. Il y en a trois principales : *Niphon,* qui est la plus grande de toutes ; capitale *Yédo*, résidence du souverain ; *Sikokf*, au sud ; *Kiusiu*, à l'ouest de Sikokf. *Nangasaki*, capitale de Kiusiu, est le seul port où les Européens soient admis, dans toute l'étendue du Japon.

Matsmaï ou *Jesso*, au nord de Niphon, est une île étendue et en partie déserte.


Japon.

Au nord de Jesso s'étend la grande île *Tarrakaï*, sur la côte du pays des Mandchoux, vis-à-vis de l'embouchure de l'Amour.

CONTRÉES DU MIDI.

ARABIE.

L'ARABIE est une presqu'île presque aussi grande que l'Hindoustan, mais bien différente quant à son aspect géographique : d'immenses déserts de sable en occupent la plus grande partie.

Le golfe Persique, la mer d'Oman et la mer Rouge en baignent trois côtés; au nord, elle tient à l'Iràk-Arabi et à la Syrie.

Les principaux pays de l'Arabie sont : l'HEDJAZ, à l'ouest; l'YÉMEN et l'HADRAMAUTH, au sud-ouest; l'OMAN, au sud-est; le NEDSJED, au centre.


La Mecque.

Les principales villes sont : la *Mecque*, *Djeddâh*, *Médine*, *Sanâ*, capitale de l'Yémen; *Aden*, *Moka*, *Mareb*, capitale de l'Hadramaüth; *Maskât*, port fameux sur la côte d'Oman; *Dréih*, capitale du Nedjed.

AFGHANISTAN.

L'AFGHANISTAN est au nord du BÉLOUTCHISTAN. Il est borné à l'est par l'INDUS, qui le sépare de l'HINDOUSTAN; au nord par la grande BOCKHARIE, et à l'ouest par la PERSE.

L'Afghanistan comprend quatre grandes contrées subdivisées en provinces : le pays de BALK, au nord; le KHORAÇAN, au nord-ouest; le SEDJISTAN, au sud-ouest, et l'AFGHANISTAN PROPRE, au centre et à l'est.

Les principales villes sont : *Kaboul*, capitale du pays; *Ghisneh*, *Kandahar*, qui fut longtemps la capitale des Afghans; *Balk*, *Hérat*, capitale du *Khoraçan*.



BÉLOUTCHISTAN.

Le BÉLOUTCHISTAN est un pays habité par les tribus nomades des *Béloutchis* entre la Perse à l'ouest, l'Hindoustan à l'est, l'Afghanistan au nord, et la mer d'Oman au sud. Il n'y a guère, dans ce pays, de villes remarquables que *Kelat*, qui en est la capitale, et *Pendj-Pour*.

Le Béloutchistan et l'Afghanistan ont fait autrefois partie de la Perse.

HINDOUSTAN.

L'HINDOUSTAN ou INDE en deçà du Gange est une vaste presqu'île dont l'étendue répond au tiers de celle de l'Europe. Elle est bornée au nord par le Tibet, dont les monts Himâlaya la séparent; à l'est par le royaume d'Assam, l'empire birman et le golfe du Bengale; à l'ouest par le Sindh, qui la sépare de

l'Afghanistan et du Béloutchistan, et par la mer d'Oman.



On peut diviser l'Hindoustan en quatre parties, savoir :

1° Les possessions anglaises de la Compagnie des Indes orientales;

2° Les possessions des autres nations européennes;

3° Les États alliés ou tributaires des Anglais;

4° Les États indépendants.

POSSESSIONS ANGLAISES.

Les provinces anglaises occupent plus de la moitié de la péninsule; elles sont au nombre de dix-neuf, qui ressortissent de trois administrateurs généraux avec le titre de *présidents*, lesquels résident à Calcutta, à Madras et à Bombay. Les principales provinces de la *présidence de Calcutta* ou *du Bengale* sont :

Le Bengale, villes principales *Calcutta*, capitale de toute l'Inde anglaise, sur l'Ougly; *Sérampour*, aussi à peu de distance de Calcutta.

Le Bahar, à l'ouest du Bengale; chef-lieu *Patna*, sur le Gange.

L'Allah-Abad, à l'ouest du Bahar : villes principales *Allah-Abâd*, chef-lieu, au confluent du Gange et de la Djemnâh; *Bénarès*, l'une des premières villes de l'Hindoustan, sur le Gange.

La province d'Agrah, à l'ouest de l'Allah-Abâd; chef-lieu *Agrâh*, sur la Djemnâh : c'est l'ancienne capitale de l'empire mogol, détruit par les Anglais au commencement de ce siècle.

La province de Delhy, au nord de celle d'Agrâh, chef-lieu *Delhy*, qui fut aussi la résidence des empereurs mogols.

L'Oricah, au sud du Bengale, sur le golfe du Bengale : villes principales *Cuttak*, chef-lieu; *Balassore*, port de mer; *Jagarnaût*, avec une *pagode*, la plus révérée de l'Hindoustan.

Les principales provinces de la *présidence de Madras* sont :

Les Serkars, sur le golfe du Bengale, au sud de l'Oricâh : villes principales *Mazulipatnam*, chef-lieu; *Cicacole*, ancienne capitale.

Le Karnatic, sur la côte, au sud des Serkars : villes principales *Madras*, capitale; *Arcât*, ancienne capitale; *Madhourèh* ou *Maduré*.

La province de Cochin, sur la côte occidentale de l'Inde; chef-lieu *Cochin*, port de mer important, au sud-ouest de Madras.

La province de Malabar, au nord de celle de Cochin, aussi sur la côte; ville principale *Calicut*, capitale, port de mer.

Les villes principales de la *présidence de Bombay*, qui comprend quatre provinces, sont :

Bombay, capitale, dans une île de la mer d'Oman, près de la côte; *Pounâh*, ancienne capitale des *Mahrattes*; *Surate*, ville d'un grand commerce, près de l'embouchure du Tapty.



Bénarès.

POSSESSIONS FRANÇAISES.

Chandernagor, au nord de Calcutta; *Ganjame*, *Karikal* et *Pondichéry*, sur la côte de Coromandel, et *Mahé* sur la côte de Malabar.

POSSESSIONS PORTUGAISES.

Chef-lieu *Goa*, dans une île au sud de Bombay.

POSSESSIONS DANOISES.

Chef-lieu *Tranquebar*, au sud de Pondichéry.

ÉTATS ALLIÉS OU TRIBUTAIRES DES ANGLAIS.

La Nabadie d'Aoude, capitale *Luknau.*

Le Bundelkund.

Le Holkar, chef-lieu *Indour.*

Le Goudjérate ou Guzerate, presqu'île au nord-ouest de Surate.

Le Dekhan, gouverné par un *nizam*, au centre de la péninsule. Il est divisé en quatre provinces. Les villes principales sont : *Aureng-Abâd*, *Kaider-Abâd*, *Ellitchpour*, *Golconde.*

Le Gandouanah, capitale *Nagpour.*

Le Maissour ; villes principales : *Seringapatnam*, capitale ; *Maissour*, ancienne capitale ; *Bengalore.*

Le Travancore ; villes principales : *Trivanderam*, capitale ; *Travancore.*

Le royaume de Népal, capitale *Katmandou.*

Le pays d'Adjémyr ; villes principales *Adjémyr*, *Oudeypour*, *Bickanyr*, *Djecelmyr.*



ÉTATS INDÉPENDANTS.

Le Sindayah, capitale *Oudjein.*

Le pays de Sindhy, capitale *Kaïder-Abâd-Tattâh.*

Le Pendj-ab ou pays de Lahor, où dominent les *Seyhks ;* villes principales : *Lahor*, capitale ; *Attok*, *Modltan.*

Le Kachmyr, capitale *Sirinagor*. On tire du Kachmyr une grande quantité de *schalls*, auxquels on a donné le nom de ce pays.



Bankok.

INDO-CHINE.

L'Indo-Chine, qu'on appelle aussi Inde au dela du Gange, est une grande péninsule qui touche au nord à la Chine, au nord-ouest à l'Hindoustan, et qui, de tout autre côté, est baignée par la mer : à l'ouest, c'est le golfe du Bengale ; au sud-ouest le détroit de Malacca, qui la sépare de Sumatra ; à l'est la mer de Chine, qui y forme les deux grands golfes du *Tunkin* et de *Siam.*

La péninsule comprend cinq États ou grandes divisions géographiques : l'empire d'Annam à l'est, capitale *Tréohoa* dans la Cochinchine ; le royaume de Siam au milieu, villes principales *Juthia* et *Bankok ;* le presqu'île de Malacca au sud, ville principale *Malacca ;* l'empire Birman à l'ouest, ville principale *Oummérapoura*, et le royaume d'Assam au nord-ouest, villes principales *Djorkât* et *Tchergoung.*





GÉOGRAPHIE. — SEPTIÈME LEÇON.

AFRIQUE.

L'Afrique est une immense presqu'île qui ne tient au reste de l'ancien continent que par l'*isthme de Suez :* de tout autre côté elle est baignée par la mer; au nord, par la Méditerranée; à l'ouest par l'océan Atlantique; à l'est par la mer Rouge et la mer des Indes. Sa forme représente un triangle irrégulier dont la base regarde le nord-est, et dont le sommet, formé par le *cap de Bonne-Espérance* ou le *cap des Aiguilles*, est tourné vers le sud.

CONTRÉES.

Les divisions de l'Afrique, auxquelles on donne le nom de contrées, sont au nombre de :

Deux au nord sur la Méditerranée : l'Égypte et les États barbaresques.

Deux à l'est sur la mer Rouge : la Nubie et l'Abyssinie.

Quatre à l'ouest sur l'Atlantique : la Sénégambie, la Guinée septentrionale, la Guinée méridionale et la côte des Cimbebas.

Deux à l'extrémité méridionale : le gouvernement du Cap et le pays des Hottentots.

Six sur l'océan Indien, en remontant au nord : la Kafferie, le Monomotapa, la côte de Mozambique, le Zanguebar, la côte d'Ajan, la côte des Somaulis.

Trois dans l'intérieur : le grand Désert ou Sahara, la Nigritie ou Soudan, et les contrées inconnues.

MERS.

Nous avons déjà nommé les quatre mers qui baignent l'Afrique : la mer *Méditerranée*, au nord; l'*océan Atlantique*, à l'ouest; le *Grand-Océan*, au sud; et la *mer des Indes*, à l'est.

GOLFES.

Les quatre golfes principaux de l'Afrique sont : les golfes de la *Syrte* et de *Cabès*, dans la Méditerranée; le golfe de *Guinée*, dans l'océan Atlantique; et le golfe *Arabique* ou *mer Rouge*, dans la mer des Indes.

ILES.

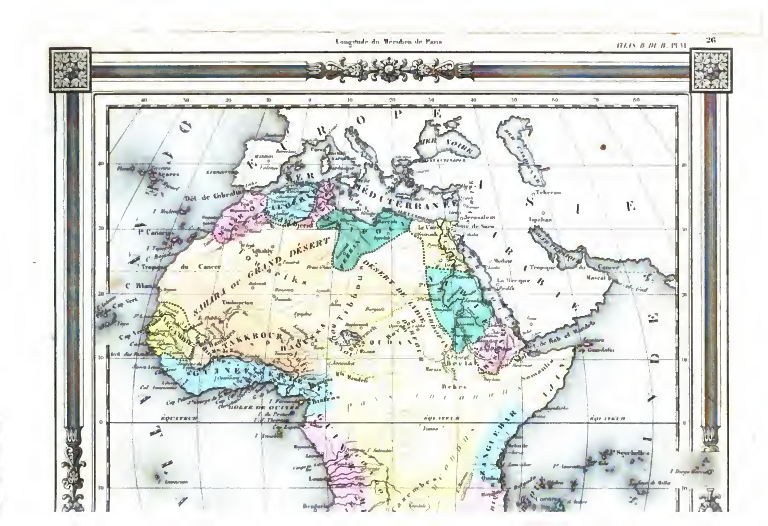
On compte en Afrique seize îles ou groupes principaux, savoir : neuf dans l'océan Atlantique, qui sont les *Açores*, les îles de *Madère*, les îles *Canaries*, les îles du *cap Vert*, les îles *Anno-Bon* et *Fernao-do-po*, dans le golfe de Guinée; les îles *Saint-Matthieu*, de l'*Ascension* et de *Sainte-Hélène*.

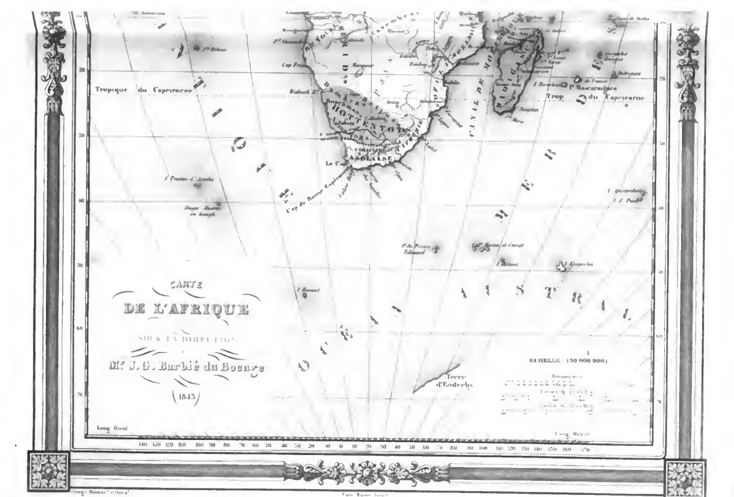
Sept dans la mer des Indes : *Socotora, Zanzibar, Pemba*, les *Seychelles*, les îles *Comores*, *Madagascar*, et les *Mascareignes*, dont les principales sont : l'île de *Bourbon*, l'*Ile-de-France* ou *Maurice*, et l'île *Rodrigue*.

CAPS.

Les dix-sept caps principaux de l'Afrique sont les caps *Bon*, *Razat* et *Spartel*, dans la Barbarie; le cap *Blanc*, dans le Sahara; le cap *Vert*, le cap *Rouge*,


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI


MER NOIRE
MER MÉDITERRANÉE
Dét. de Gibraltar
Açores
Tropique du Cancer
C. Blanc
Cap Vert
SAHARA ou GRAND DÉSERT
DÉSERT DE LIBIE
TAKKROUR
Tembouctou
Teheran
Ispahan
Jérusalem
Isthme de Suez
Le Caire
Médine
La Mecque
Mascat
Dét. de Bab el Mandeb
Cap Guardafui
Bertah
Behes
GOLFE DE GUINÉE
ÉQUATEUR
ZANGUEBAR
Seychelles
Comores
Benguela
Loanda



CARTE
DE L'AFRIQUE
SOUS LA DIRECTION
Mr J. G. Barbié du Bocage
1843
Tropique du Capricorne
Trop du Capricorne
HOTTENTOTS
CANAL DE MOZAMBIQUE
Le Cap
Cap de Bonne Espérance
Ste Hélène
Tristan d'Acunha
I. Bouvet
Terre d'Enderby
I. Amsterdam
I. S. Paul
I. Kerguelen
Is. du Prince Edouard
Is. Marion et Crozet
Madagascar
I. de France
I. Bourbon
ECHELLE (30 000 000)
Long. Occid.
Long. Orient.
140 130 120 110 100 90 80 70 60 50 40 30 20 10 0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 110 120 130 140 150 160 170

1846


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

dans la Sénégambie; les caps des *Palmes* et des *Trois-Pointes*, dans la Guinée septentrionale; les caps *Lopez* et *Négro*, dans la Guinée méridionale; le cap de *Bonne-Espérance* et le cap des *Aiguilles*, dans le gouvernement du Cap; le cap *Delgado*, au nord du Mozambique; le cap *Orfui* et le cap *Gardafui*, au nord de l'Ajan; le cap d'*Ambre* et le cap *Sainte-Marie*, dans l'île de Madagascar.

MONTAGNES.

On compte en Afrique six principales chaînes de montagnes, savoir: le mont *Atlas*, en Barbarie; les montagnes de *Kong*, entre la Nigritie et la Guinée septentrionale; les monts de la *Lune*, au sud de la Nigritie et de l'Abyssinie; les monts *Lupata*, au sud-est de l'Afrique; les monts *Sneeuweld* ou *Neigeux*, dans le gouvernement du Cap, et les *Ambostimènes*, dans l'île de Madagascar.

Parmi les pics les plus élevés on compte le pic de *Ténériffe* dans l'île de ce nom, l'une des Canaries.

LACS.

Les principaux lacs de l'Afrique sont au nombre de cinq: le lac *Loudéah*, près du golfe de Cabès; le lac *Kéroun* ou *Mœris*, en Égypte; le lac *Tchad*, en Nigritie; le lac *Dembéa*, dans l'Abyssinie, et le lac *Zambre* ou le lac *Maravi* qu'on croit être le même que le lac *Kouffoua* découvert par M. Douville dans l'intérieur de l'Afrique méridionale.

FLEUVES.

On connaît en Afrique sept fleuves principaux: un qui se jette dans la Méditerranée, c'est le *Nil*; cinq qui se jettent dans l'océan Atlantique, ce sont: le *Sénégal*, la *Gambie*, le *Djoliba* ou *Niger*, le *Zaïre* ou *Couango* et l'*Orange*; un qui se jette dans la mer des Indes, c'est le *Zambèze*.

DIVISION DES CONTRÉES DE L'AFRIQUE.

CONTRÉES DU NORD.

L'ÉGYPTE.

L'ÉGYPTE, baignée au nord par la Méditerranée est la portion de l'Afrique qui tient à l'Asie par l'isthme de Suez. Le Nil passe au milieu, il coule du sud au nord jusqu'à la Méditerranée, où il se jette par plusieurs embouchures. Une étroite vallée, qui suit le cours du Nil et qu'il inonde régulièrement, chaque année, est la seule partie de l'Égypte qui puisse être cultivée et habitée. Les principales villes de l'Égypte sont:



Alexandrie.

Le *Caire*, capitale, sur le Nil, au-dessous du point où il se partage en deux branches pour se jeter à la mer; *Damiette*, sur un des bras du Nil, près de la mer; *Rosette*, sur un autre bras du Nil; *Alexandrie*, sur la côte, à l'ouest de Rosette; *Suez*, à l'extrémité de la mer Rouge.

On peut encore citer *Syout*, *Girgèh*, *Dendérah*, on y a trouvé un planisphère célèbre; les superbes ruines de *Thèbes*, *Assouan*, l'ancienne *Syène*, et enfin *Louqsor*.

On partage ordinairement l'Égypte en trois parties: la basse ÉGYPTE, BAHARI ou *Delta*, au nord; le OUESTANIÈH ou *moyenne Egypte*, au centre; le SAÏD ou *haute Egypte*, au sud.

ÉTATS BARBARESQUES.

On donne le nom de CÔTES DE BARBARIE à toute la côte septentrionale d'Afrique, depuis la frontière



Alger

d'Égypte jusqu'au détroit de Gibraltar. Les États qui bordent la côte de Barbarie sont appelés États barbaresques; il y en a quatre, qui sont, de l'est à l'ouest, *Tripoli, Tunis, Alger* et *Maroc*.

La régence de Tripoli, capitale *Tripoli*, est la plus orientale; elle comprend trois parties principales, savoir: l'État de Tripoli proprement dit; le pays de Bargan, ville principale *Derne;* et le *Fezzan*, capitale *Mourzouck*.

La régence de Tunis touche, à l'est, à celle de Tripoli; à l'ouest, à celle d'Alger. Villes principales: *Tunis*, capitale; *Porto-Farina*.

La régence d'Alger, qui aujourd'hui appartient à la France, est à l'est des États de Maroc. Villes principales: *Alger*, capitale, avec un port défendu par de fortes batteries; *Bône*, avec un port; *Bougie*, place-forte; *Oran; Constantine*, dans les terres; *Trémécen*, aussi dans l'intérieur du pays.

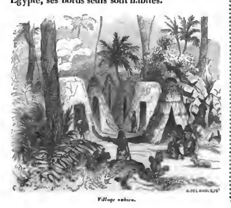
L'empire de Maroc, à l'ouest de l'État d'Alger, borde la côte de la Méditerranée jusqu'au détroit de Gibraltar, et la côte de l'Océan au sud de ce détroit.

Les villes principales sont: *Maroc*, capitale, dans les terres; *Fez*, sur la Raçalema; *Tetouan*, sur la Méditerranée, près du détroit de Gibraltar; *Ceuta* et *Tanger*, sur le détroit même; *Méquinez*, dans les terres; *Mogador*, sur l'Atlantique; *Taroudant*, sur la rivière de Sous; *Tafilet*, à l'est du mont Atlas.

CONTRÉES DE L'EST.

NUBIE.

La Nubie est un grand pays peu connu, entre l'Égypte au nord, l'Abyssinie au sud, et la mer Rouge à l'est. Le Nil le traverse, et, comme en Égypte, ses bords seuls sont habités.



Village nubien.

Les principales villes de la Nubie sont: *Dongolâh* et *Sennâr*, toutes deux sur le Nil, la première au nord, la seconde au sud.

On a récemment découvert les ruines de l'ancienne *Méroé*, sur la rive droite du fleuve, au nord de Sennâr. Sur la mer Rouge est le port de *Souakim*, où l'on s'embarque pour la Mecque.

ABYSSINIE.

L'Abyssinie est au sud de la Nubie. Elle est bornée à l'est par la mer Rouge, et au midi par des montagnes élevées dont le *Djebel-el-Kumr* fait partie. Le Nil coule à l'ouest de l'Abyssinie, qui est baignée par plusieurs affluents de ce fleuve; entre autres le *Bâhr-el-Azrek*, qu'on a pris longtemps pour le Nil même.

L'Abyssinie est partagée en plusieurs États. Celui de Tigré à l'est, capitale *Adouèh*, proche des ruines de l'ancienne *Axoum*. Le royaume d'Amhara, capitale *Gondar*, près du lac Dembéa. Enfin dans le sud domine la nation féroce des *Gallas*.

CONTRÉES DE L'OUEST.

SÉNÉGAMBIE.

La Sénégambie tire son nom de ses deux principales rivières, le *Sénégal* et la *Gambie*. Elle est bornée, au nord, par le grand Désert; à l'est, par la Nigritie; au sud, par la Guinée; à l'ouest par l'océan Atlantique, sur lequel elle projette le *cap Vert* entre les bouches du Sénégal et de la Gambie.



La Sénégambie est partagée entre trois nations: les *Yalofs* et les *Mandingues*, sur l'Océan; les *Foulâhs*, au centre et à l'est. Les deux premières sont nègres; la troisième ressemble plutôt aux Arabes.

Chacune des trois nations est partagée en une infinité de petits royaumes.

GUINÉE.

On donne le nom de Guinée au pays qui s'étend, dans une longueur de plus de 1,000 lieues, depuis la frontière de la Sénégambie jusqu'à celle des Cimbebas. On distingue cet espace en Guinée septentrionale ou *haute Guinée*, et en Guinée méridionale ou *basse Guinée*.

La Guinée septentrionale s'étend, de l'ouest à l'est, sur le grand golfe de Guinée. L'intérieur est très-peu connu. Il y a de grandes rivières et beaucoup de petits royaumes nègres.

La côte est partagée par les Européens en plusieurs espaces qu'on appelle *Côte des Graines*, *Côte d'Ivoire*, *Côte d'Or*, *Côte des Esclaves*, etc., d'après la nature du commerce qu'y font nos vaisseaux.



Les royaumes de l'intérieur les plus puissants et les plus connus sont ceux d'Achanti, capitale *Coumassie ;* de Dahomey, capitale *Abomey ;* de Bénin, avec une capitale du même nom.

L'intérieur de la Guinée méridionale n'est guère plus connu que celui de la haute Guinée. On y distingue les royaumes de Loango, Congo, Angola, Benguela, etc.

Les Portugais donnent à la capitale du Congo, principal royaume de cette contrée, le nom de *San-Salvador*. Les naturels du pays la nomment *Bansa-Congo*.

La haute Guinée est au nord de l'équateur, la basse Guinée est au sud. Cette situation des deux pays dans la zone torride indique assez la chaleur qu'on y ressent.

CIMBEBASIE.

Au sud de la basse Guinée, et dans une longueur de près de 300 lieues, s'étend, sur l'Atlantique, une côte qu'on désigne par le nom de *Cimbebasie*, de celui de la principale nation de l'intérieur. Cette côte est inculte et peu connue.

CONTRÉE DU SUD.

Le gouvernement du Cap occupe l'extrémité méridionale de l'Afrique. C'est un pays grand comme la moitié de la France, colonisé par les Hollandais, et dont les Anglais sont aujourd'hui les maîtres. La ville du *Cap*, sur la baie de la Table, à 12 lieues nord du *cap de Bonne-Espérance*, est la résidence du gouverneur.



Cap de Bonne-Espérance.

Au nord, dans les terres, habitent les *Hottentots*, divisés en tribus.

CONTRÉES DU SUD-EST.

A partir de la limite orientale du gouvernement du Cap, et en remontant au nord, le long de la côte de la mer des Indes, jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, où commence l'Abyssinie, on rencontre successivement :

1° La *côte de Kaffrerie*, ville principale *Zoula*. Les *Kaffres*, qui confinent à l'ouest avec les Hottentots, se divisent en un grand nombre de tribus, dont quelques-unes habitent dans des villages.

2° La côte du *Monomotapa* ou *Moçaranga*.

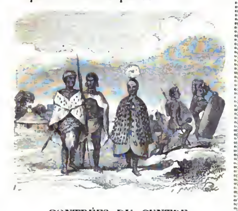
Le *Monomotapa*, qui fut autrefois un pays considérable, est maintenant divisé entre plusieurs peuplades dont les *Maravi* sont la plus puissante. *Zembasé* et *Soffola* sont les villes principales.

3° La *côte de Mozambique*, sur le détroit du même nom. *Mozambique*, dans une île, est le chef-lieu des établissements portugais de cette côte.

4° Le *Zanguebar*, avec plusieurs ports, entre lesquels on distingue ceux de *Quiloa*, de *Zanzibar*, de *Monbaza*, de *Magadoxo* et de *Melinde ;* cette dernière ville est en partie ruinée.

5° La *côte d'Ajan*, qui s'étend jusqu'au cap Guardafui. Elle est absolument inculte.

6° La *côte* ou *pays des Somaulis*, qu'on nommait autrefois *côte d'Adel*. Elle s'étend du cap Guardafui à la frontière d'Abyssinie. *Barbora* et *Zeyla* en sont les ports ou villes remarquables.



CONTRÉES DU CENTRE.

SAHARA.

Le Sahara ou grand Désert est une plaine immense qui occupe une grande partie de l'Afrique septentrionale. Elle borde la Barbarie au sud, et s'étend depuis l'Égypte jusqu'à l'Atlantique. Cette plaine, couverte de sables mouvants, est interrompue en quelques endroits par des cantons habités et fertiles; les moins étendus sont seulement désignés par le nom d'*oasis*.

L'extrémité nord-est du Désert, vers la frontière d'Égypte, est appelée *désert de Libye*.

NIGRITIE.

Tout le reste de l'Afrique intérieure au nord de l'équateur, entre le Sahara au nord, la Nubie et l'Abyssinie à l'est, et la Sénégambie à l'ouest, est encore bien peu connu. On désigne cette vaste région par le nom générique de Nigritie ou de Soudan, parce que les habitants sont nègres. Entre les États dont on ne connaît guère que les noms, les plus puissants paraissent être ceux de Tombouctou, à l'ouest, et de Bournou, au centre, avec des capitales du même nom. Le grand lac *Tchâd*, espèce de mer intérieure qui paraît être sans écoulement, est voisine et à l'est de Bournou. Entre ce lac et la Nubie, on connaît les États de Dar-four et de Kordofan.



Tombouctou.

La plus grande rivière de cette contrée est désignée en Europe par le nom de *Niger ;* et dans le pays, par celui de *Djoli-Bâ*. Elle passe près de Tombouctou, mais on ne sait pas encore où elle va se perdre.

Toute la partie intérieure de l'Afrique méridionale nous est absolument inconnue.




BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI


Pôle Arctique
ECHELLE (38,000,000)
OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE
GROENLAND
MER DE BAFFIN
Dt. de Davis
COCKBURN
CUMBERLAND
Polaire
HUDSON BAIE
LABRADOR
NOUVELLE BRETAGNE
CANADA
AMÉRIQUE RUSSE
MER DE BERING
ASIE
Cercle
GRAND OCÉ
OCÉAN ATLANTIQUE
ISLANDE



CARTE
de
L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE
dressée et dessinée
SOUS LA DIRECTION
de
Mr J. G. Barbié du Bocage
1843
GRAND OCÉAN ÉQUINOXIAL
MER DES ANTILLES
MER DU MEXIQUE
AMÉRIQUE MÉRIDle
FLORIDES
Tropique
Cancer
LIGNE ÉQUINOXIALE
Long. Orient
Long. Occident


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI



GÉOGRAPHIE — HUITIÈME LEÇON.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

L'AMÉRIQUE se divise en deux grands continents réunis seulement par l'isthme de Panama : l'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE et l'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

L'Amérique septentrionale est bornée, à l'est, par l'océan Atlantique ; au sud, par la mer des Antilles et l'isthme de Panama ; à l'ouest, par le Grand-Océan, la mer de Behring et le détroit de Behring ; au nord, ses limites sont encore inconnues.

L'Amérique méridionale est bornée, au nord, par l'isthme de Panama, la mer des Antilles et une partie de l'océan Atlantique ; à l'est, par l'océan Atlantique austral ; à l'ouest, par le Grand-Océan.

CONTRÉES.

L'Amérique septentrionale comprend six contrées.

Trois au nord, les terres POLAIRES, l'AMÉRIQUE RUSSE et l'AMÉRIQUE ANGLAISE.

Une au milieu, les ÉTATS-UNIS.

Deux au sud, le MEXIQUE et le GUATEMALA.

L'Amérique méridionale comprend neuf contrées.

Deux au nord, la COLOMBIE et les GUIANES.

Six au milieu, le BRÉSIL, le PÉROU, le haut PÉROU, le PARAGUAY, la PLATA et le CHILI.

Une au sud, la PATAGONIE.

MERS.

Les mers qui baignent l'Amérique sont : l'*océan Arctique* ou *mer Polaire*, la *mer de Baffin*, la *mer d'Hudson*, au nord ; l'*océan Atlantique* et la *mer des Antilles*, à l'est ; le *Grand-Océan* et la *mer de Behring*, à l'ouest.

DÉTROITS.

On compte en Amérique treize détroits principaux, qui sont : le détroit de *Behring*, entre l'Asie et l'Amérique ; le canal de la *reine Charlotte*, au nord-ouest, entre le continent et l'île Vancouver ; les détroits de *Lancaster-et-Barrow*, de *Davis*, de *Cumberland* et d'*Hudson*, au nord de la Nouvelle-Bretagne ; le détroit de *Belle-Ile*, entre la côte du Labrador et l'île de Terre-Neuve ; le canal de *Bahama*, au sud des États-Unis ; le canal de la *Floride*, entre la péninsule de ce nom et les récifs de Bahama ; la *Bouche-du-Dragon*, entre la Péninsule de Paria, dans la Colombie, et l'île de la Trinité ; les détroits de *Magellan* et de *Lemaire*, au sud de la Patagonie ; le détroit de *Mesier*, entre la Patagonie et l'île Wellington (Campana).

GOLFES.

On compte en Amérique vingt golfes principaux, dont cinq grands et quinze petits.

Les cinq grands sont : la baie de *James*, formée par la mer d'Hudson ; le golfe de *Saint-Laurent*, formé par l'océan Atlantique ; le golfe du *Mexique* et le golfe d'*Honduras*, formés par la mer des Antilles ; le golfe de *Californie*, formé par le Grand-Océan.

Les quinze petits sont : les golfes de *Kotzebue*, de

Mackenzie et de *Georges IV*, formés par l'océan Arctique; les baies de *Fundy*, de *Delaware* et de *Chesapeak*, formées par l'océan Atlantique, à l'est des États-Unis; les golfes de *Darien*, de *Maracaïbo* et de *Paria*, formés par la mer des Antilles, au nord de la Colombie; la baie de *Tous-les-Saints*, à l'est du Brésil, les golfes de *Saint-Antoine* et de *Saint-Georges*, à l'est de la Patagonie, tous trois formés par l'océan Atlantique; les golfes de *Guayaquil*, de *Chonos* et de *Panama*, à l'ouest de la Colombie, formés par le Grand-Océan.

ILES.

Les îles de l'Amérique peuvent se diviser en dix-neuf îles ou groupes principaux, qui sont :

Le *Groenland*, dans l'océan Glacial;

Les îles de la mer de *Baffin;*

Six dans l'océan Atlantique, savoir : les îles du golfe *Saint-Laurent*, *Terre-Neuve*, les *Bermudes*, les *Lucayes* ou *archipel de Bahama*, les *Grandes-Antilles*, dont les principales sont : *Haïti*, *Cuba* et la *Jamaïque*, et les *Petites-Antilles;*

Sept dans le Grand-Océan au sud, savoir : la *Nouvelle-Géorgie*, les îles *Malouines*, l'archipel de *Magellan* ou *Terre-de-Feu*, l'archipel de la *Mère-de-Dieu*, l'île de *Chiloé*, les îles de *Juan-Fernandez* et de *Gallapagos;*

Trois dans le Grand-Océan au nord : les îles de *Révilla-Gigédo*, l'archipel de *Quadra* et de *Vancouver* dont une partie appartient à l'Angleterre et l'autre à la Russie, et l'île de *Kodiak;*

Les îles de la mer de *Behring.*

PRESQU'ILES.

Les huit presqu'îles les plus remarquables de l'Amérique sont : le *Labrador* et la *Nouvelle-Écosse* ou *Acadie*, dans la Nouvelle-Bretagne; la presqu'île *Melville* sur la mer de Baffin; la *Floride*, au sud-est des États-Unis; la *Californie* et l'*Yucatan*, dans le Mexique; la presqu'île d'*Alaska* et celle des *Tchougatchis*, dans l'Amérique russe.

CAPS.

On compte dix-neuf caps principaux en Amérique.

Six au nord : le cap *Lisburn* et le *Cap-Nord*, dans l'Amérique russe; les caps *Parry*, *Barrow*, *Bathurst* et *Clarence*, dans l'Amérique anglaise.

Dix à l'est : le cap *Farewel*, au sud du Groenland, les caps *Wostenholm*, *Chudleigh* et *Charles*, dans le Labrador; le cap *Sable*, au sud de la Nouvelle-Écosse; le cap *Tancha*, au sud de la Floride; le cap *Catoche*, au nord-est de l'Yucatan; le cap *Saint-Roch*, à l'est du Brésil; le cap *Froward*, à la pointe sud de l'Amérique méridionale; et le cap *Horn*, au sud de l'archipel de Magellan.

Trois à l'ouest : le cap *Blanco*, au nord du Pérou; le cap *Saint-Lucas*, au sud de la Californie; le cap du *prince de Galles*, à l'ouest de l'Amérique russe, vis-à-vis du cap *Oriental* situé en Asie.

MONTAGNES.

Les sept chaînes principales de l'Amérique sont : les monts *Alléghany*, dans les États-Unis; les monts *Rocheux*, la *Sierra-Verde*, la *Sierra-de-los-Mimbres*, la *Sierra-de-la-Madre*, qui parcourent, du nord au sud, l'Amérique septentrionale; la *Cordilière des Andes*, qui parcourt l'Amérique méridionale du nord au sud, et les monts du *Brésil.*

VOLCANS.

Les six principaux volcans sont : le mont *Saint-Elie*, dans l'Amérique russe; le mont *Popocatépetl*, dans le Mexique; l'*Antisana*, le *Cotopaxi* et le *Pichincha*, dans la Colombie; et le volcan d'*Arequipa*, dans le Pérou.

LACS.

Les neuf lacs principaux de l'Amérique sont : 1° dans l'Amérique septentrionale, les lacs de l'*Esclave* et *Winnipeg* dans la Nouvelle-Bretagne; les lacs *Supérieur*, *Michigan*, *Huron*, *Erié* et *Ontario*, au nord des États-Unis (ces cinq lacs, qui communiquent les uns aux autres, sont connus aussi sous le nom de mer du *Canada* ou mer d'*Eau douce*); le lac *Nicaragua*, dans le Guatemala.

2° Dans l'Amérique méridionale, le lac de *Titicaca* entre le Pérou et le Haut-Pérou; le lac de *los Patos*, au sud du Brésil, n'est à proprement parler qu'une lagune.

FLEUVES.

On compte en Amérique treize fleuves principaux, dont sept dans l'Amérique septentrionale, qui sont : le fleuve *Mackenzie*, qui se jette dans l'océan Arctique; le fleuve *Nelson*, qui se jette dans la mer d'Hudson; le fleuve *Saint-Laurent*, qui se jette dans le golfe du même nom; le *Mississipi* et le *Rio-del-Norté*, qui se jettent dans le golfe du Mexique; la *Colombia*, qui se jette dans le Grand-Océan; et le *Rio-Colorado*, qui se jette dans le golfe de Californie.

Six dans l'Amérique méridionale; ce sont : la *Ma-*

deleine, qui se jette dans la mer des Antilles; l'*Orénoque*, le fleuve des *Amazones*, le *Tocantin*, le *San-Francisco* et le *Rio de la Plata*, qui se jettent dans l'océan Atlantique.

RIVIÈRES.

Les quinze principales rivières de l'Amérique sont : le *Missouri*, l'*Ohio*, l'*Arkansas* et la *rivière Rouge*, qui se jettent dans le Mississipi; l'*Ucayale*, le *Rio-Negro*, la *Madeira*, le *Tapayos* et le *Xingu*, qui se jettent dans l'Amazone; le *Cassiquiare*, qui fait communiquer l'Orénoque avec le Rio-Negro et l'Amazone; l'*Araguay*, qui se jette dans le Tocantin; le *Paraguay*, le *Parana*, le *Pilcomayo* et l'*Uruguay*, qui forment la Plata.

DIVISION DES CONTRÉES.

CONTRÉES DU NORD.

TERRES POLAIRES.

On appelle Terres polaires un amas immense d'îles plus ou moins étendues, et qui s'approchent au moins à 12 degrés du pôle arctique. Une partie de ces terres a été découverte depuis peu; la plupart sont encore mal connues, à cause des difficultés que le froid et les glaces opposent aux navigateurs. Les principales de ces terres sont : le *Groenland*, séparé des autres terres Polaires situées plus à l'ouest par la mer de *Baffin* et le détroit de *Davis*, qui communique de cette mer à l'Atlantique : on n'en connait pas la partie septentrionale; les îles de la *Nouvelle-Géorgie*, au nord de la mer *Polaire* et du détroit de *Lancastre*, qui communique de cette mer à celle de Baffin.



Esquimaux.

Ces terres, absolument improductives, sont presque dénuées d'hommes et d'animaux. On y trouve cependant quelques rennes et des tribus misérables d'*Esquimaux*, qui vivent principalement de la pêche.

AMÉRIQUE RUSSE.

On donne le nom d'Amérique russe aux côtes nord-ouest de l'Amérique septentrionale, où les Russes ont des établissements pour le commerce des pelleteries.

Les îles *Aléoutiennes*, qui s'étendent en chaîne au midi de la mer de Behring, entre l'Amérique et l'Asie, dépendent de l'Amérique russe, ainsi que l'Archipel, qui comprend les îles du *Prince-de-Galles*, du *Duc-d'York*, de l'*Amirauté*, etc.

AMÉRIQUE ANGLAISE.

L'Amérique anglaise occupe tout le nord de l'Amérique septentrionale, depuis le Grand-Océan à l'ouest, jusqu'à l'Atlantique à l'est. Elle touche au nord-ouest à l'Amérique russe, au nord à la mer Polaire, et au sud aux États-Unis.

Une partie des pays que comprend l'Amérique anglaise est à peu près inhabitable, à cause du climat; le petit nombre d'habitants qu'on y rencontre sont encore sauvages; les Anglais font avec eux le commerce des pelleteries.



Québec.

L'Amérique anglaise comprend huit divisions géographiques : 1° la Nouvelle-Calédonie, à l'ouest, sur le Grand-Océan; 2° le pays des Indiens, au centre : cette partie est la plus vaste; 3° la Nouvelle-Galles, sur la côte occidentale de la mer d'Hudson; 4° le Labrador, grande péninsule entre la mer d'Hudson et l'Atlantique; 5° le Canada, entre la mer d'Hudson et le fleuve Saint-Laurent; 6° le Nouveau-Brunswick, capitale *Frederick-Town*, au sud de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent; 7° la Nou-

VELLE-ÉCOSSE, au sud du Nouveau-Brunswick, capitale *Halifax*, bon port de mer; 8° la grande île de TERRE-NEUVE; villes principales : *Plaisance* et *Saint-Jean*.

De ces huit divisions, les quatre dernières seules sont peuplées d'Européens. Le *Canada* se divise en haut et bas, d'après le cours du fleuve Saint-Laurent. Villes principales : QUÉBEC, capitale, et *Montréal*.

CONTRÉES DU MILIEU.

ÉTATS-UNIS.

Les ÉTATS-UNIS de l'Amérique septentrionale touchent à l'ouest au Grand-Océan, à l'est à l'Adriatique, au sud-est au golfe du Mexique, au sud au Mexique, au nord à l'Amérique anglaise. *Washington*, sur le Potomac, en est la capitale.

Cet immense territoire se divise naturellement, de l'ouest à l'est, en quatre régions : la première est comprise entre le Grand-Océan et les monts Rocheux; la deuxième, entre les monts Rocheux et le Missisipi; la troisième, entre le Missisipi et les monts Alleghany; la quatrième, entre les monts Alleghany et l'Atlantique. C'est dans cette quatrième région qu'est concentrée presque toute la population des États-Unis.

Les États qui composent l'*Union* sont au nombre de vingt-six : chacun d'eux forme une république séparée, ayant son administration particulière; mais toutes reconnaissent l'autorité du congrès général qui siége à Washington, et qui est composé des députés de tous les États.

Outre les vingt-six États, il y a trois territoires qui seront admis au rang des États de l'Union, lorsqu'ils auront une population suffisante.



New York.

Noms des États.	Capitales et villes principales.
ÉTATS DE L'EST.	
MAINE	*Portland*; Augusta, Bath.
NEW-HAMPSHIRE	*Concord*; Porthmouth, Dover.
VERMONT.	*Montpellier*; Burlington, Windsor.
MASSACHUSETS	*Boston*; Charlestown, Salem, Lowel.
CONNECTICUT.	*New-Haven* et *Hartford*; New-London, Middletown.
RHODE-ISLAND.	*Providence*; Newport.
ÉTATS DU CENTRE.	
NEW-YORK	*Albany*; New-York, Brooklyn.
PENSYLVANIE.	*Harrisburg*; Philadelphie, Pittsburg.
NEW-JERSEY.	*Trenton*; Newark, New-Brunswick.
DELAWARE.	*Dover*; Wilmington.
ÉTATS DU SUD.	
MARYLAND.	*Annapolis*; Baltimore.
VIRGINIE	*Richmond*; Williamsburg, Norfolk.
DISTRICT DE COLOMBIA	*Washington*; Alexandrie.
CAROLINE DU NORD	*Raleigh*; Newboro.
CAROLINE DU SUD	*Columbia*; Charleston, Georgetown.
GÉORGIE.	*Milledgeville*; Savannah, Augusta.
ALABAMA.	*Tuscaloosa*; Mobile.
ÉTATS DE L'OUEST.	
MISSISSIPI	*Jackson*; Natchez.
LOUISIANE.	*Nouvelle-Orléans*.
OHIO	*Columbus*; Cincinnati.
INDIANA	*Indianapolis*; Vincennes.
ILLINOIS	*Vandalia*.
KENTUCKY	*Frankfort*; Louisville.
TENNESSEE	*Murfreesborough*; Nashville.
MISSOURI	*Jefferson*; Saint-Louis.
ARKANSAS	*Arkopolis*.
MICHIGAN	*Detroit*.
TERRITOIRES.	
TERRITOIRE DU NORD-OUEST	
TERRITOIRE DE MISSOURI	
TERRITOIRE DE L'OUEST	
FLORIDE.	*Talahassée*; Saint-Augustin; Pensacola.

CONTRÉES DU SUD.

MEXIQUE.

Le MEXIQUE est borné au nord par les États-Unis, et au sud par le Guatemala. Il est baigné à l'est par le golfe du Mexique et la mer des Antilles, à l'ouest par le Grand-Océan.

Le Mexique fut jusqu'en 1821 une colonie espagnole, et porta le nom de *Nouvelle-Espagne;* aujourd'hui c'est une république qui comprend dix-neuf États et cinq territoires, en tout vingt-quatre provinces.

Les principales villes sont : *Mexico*, capitale, sur le bord d'un lac qui l'entourait autrefois; *Guanaxuato*, près de riches mines d'argent; *Acapulco*, port considérable sur le Grand-Océan; *Tlascala*, dans les montagnes; *Santa-Fé*, capitale du Nouveau-Mexique, c'est-à-dire de la partie septentrionale du

Mexique, près du Rio del Norte; *Durango; San-Luis de Potosi*, près d'abondantes mines d'argent; la *Vera-Cruz*, port sur le golfe du Mexique : c'est la plus ancienne ville européenne de l'Amérique septentrionale; *Chihuahua, Guadalaxara, Zacatecas, Aguas-Callientes, Puebla, Oaxaca* et *Monterey; Campêche*, port sur le même golfe; *Mérida*, capitale de la presqu'île de Yucatan.

Au nombre des territoires du Mexique est la *Californie*, étroite et longue péninsule sur le Grand-Océan, et qui est séparée de la côte du Mexique, proprement dite, par le golfe de *Californie*, qu'on appelle aussi *mer Vermeille* et *mer de Cortez*.



Mexico.

TEXAS.

Le Texas est borné au nord par les États-Unis, à l'ouest par le golfe du Mexique, à l'est et au sud par le Mexique. Il était, il y a quelques années, compris dans le Mexique; il s'est déclaré indépendant et forme une nouvelle république.

San-Felipe de Austin est la capitale. Villes principales : *San-Antonio de Bejar, Anahuac, Velasco* sur le golfe, *Nacogdoches*.

GUATEMALA.

Le Guatemala occupe une partie de l'isthme qui réunit l'Amérique septentrionale à l'Amérique méridionale. Il était autrefois compris dans le Mexique; maintenant il forme un État séparé, sous le nom de *république Centrale*. Il touche au nord au Mexique, au sud à l'isthme de Panama.

Guatemala, sur le Grand-Océan, est la capitale. Villes principales : *Verapaz* ou *Coban, San-Salvador, Comayagua* ou *Valladolid, Léon, Nicaragua, San-Jose, Cartago* et *Truxillo*.

ARCHIPEL COLOMBIEN OU DES ANTILLES.

Ce grand archipel, qui forme un arc de cercle immense depuis l'entrée du golfe du Mexique jusqu'aux bouches de l'Orénoque de l'Amérique du sud, peut être rattaché à l'Amérique du nord, à l'exception des Iles-sous-le-Vent, *Tabago, Trinidad*, et autres qui dépendent de l'Amérique méridionale.

On partage l'archipel colombien en quatre groupes principaux, savoir : 1° les îles *Lucayes* ou *Bahama*; 2° les *Grandes-Antilles*; 3° les *Petites-Antilles* ou *Iles-du-Vent*; 4° les *Iles-sous-le-Vent*.

Iles Lucayes ou Bahama. Ce grand groupe d'îles appartenant aux Anglais est situé au nord de l'archipel. Leur nombre va à cinq cents, dont les principales sont : *Grande-Inague, Abaco, San-Salvador, Bahama, Providence*, dont *Nassau* est la ville principale; l'*Ile-Longue, Eleuthéra, Mogane, Aklin*, etc.

Les Grandes-Antilles. Ces îles sont situées au sud des Lucayes; elles sont au nombre de quatre : 1° *Cuba*, la plus grande de toutes, appartient aux Espagnols. La *Havane*, capitale, ville très-forte et un des plus beaux ports du monde. Villes principales: *Puerto-Principe* et *Santiago-de-Cuba*. 2° La *Jamaïque*; cette île importante appartient aux Anglais. Villes principales: *Spanish-Town*, capitale; *Kingston* et *Port-Royal*. 3° *Haïti*, autrefois *Saint-Domingue*, était une ancienne colonie française. Elle s'est déclarée indépendante et forme une république. Les villes principales sont : *Port-au-Prince*, capitale; *Cap-Haïtien* et *Santo-Domingo*. 4° *Porto-Rico*, possession espagnole à l'est d'Haïti. *San-Juan-de-Porto-Rico*, capitale, est une des plus fortes places de l'Amérique.

Petites-Antilles, ou Iles-du-Vent. Le groupe des Petites-Antilles est aussi nommé *Iles-du-Vent* et *Caraïbes*. Les îles principales sont : les *Iles Vierges, Anguilla*, aux Anglais; *Sainte-Croix*, aux Danois; *Saint-Martin*, aux Français et aux Hollandais; *Saint-Barthélemy*, à la Suède; *Saba* et *Saint-Eustache*, à la Hollande; *Antigoa, Saint-Christophe, Barboude, Monserrat*, à l'Angleterre; la *Guadeloupe*, colonie française, possède plusieurs jolies villes qui sont: *Pointe-à-Pitre*, la *Basse-Terre*; les îles de la *Désirade*, la *Petite-Terre* et *Marie-Galande*, sont des dépendances de la Guadeloupe. La *Dominique*, aux Anglais; la *Martinique*, aux Français. Villes principales : *Fort-Royal* et *Saint-Pierre*. Les îles *Sainte-Lucie, Saint-Vincent*, la *Grenade*, la *Barbade*, etc., aux Anglais.

Iles-sous-le-Vent. Cette dernière division de l'archipel des Antilles dépend géographiquement de l'Amérique du sud; elle comprend les principales îles suivantes: *Tabago*, où fut trouvé le tabac; la *Trinidad*, aux Anglais; *Margarita* et *Tortuga*, à la Colombie; *Buen-Ayre, Curaçao, Aves* et *Oruba*, aux Hollandais.



GÉOGRAPHIE. — NEUVIÈME LEÇON.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

CONTRÉES DU NORD.

COLOMBIE.

La Colombie occupe la partie septentrionale de l'Amérique du sud. Elle touche par le nord-ouest au Guatemala, par l'est aux Guyanes, par le sud au Brésil et au Pérou. La mer des Antilles la baigne au nord, l'Atlantique au nord-est, le Grand-Océan à l'ouest.

La Colombie se compose de trois républiques :

Bogota.

1° République de la Nouvelle-Grenade. Villes : *Bogota*, sur un plateau élevé : c'est la capitale de toute la Colombie; *Panama*, dans l'isthme du même nom; *Popayan*, près la source du Cauca, *Carthagène* et *Santa-Martha*.

2° République de l'Équateur, capitale *Quito*. Villes principales : *Guayaquil*, bon port de mer, *Cuença* et *Loxa*.

3° République de Venezuela, capitale *Caracas*, près la mer des Antilles. Villes principales : *Cumana*, sur le golfe de Curiaco; *Maracaïbo*, près d'un grand golfe du même nom, et *Varinas*.

GUYANES.

La Guyane est située au nord-ouest de l'Amérique méridionale. Elle est partagée en trois parties :

1° La Guyane anglaise, capitale *George-Town* ou *Stabrock*.

2° La Guyane hollandaise, capitale *Paramaribo*, entre la Guyane anglaise et la Guyane française.

3° La Guyane française, capitale *Ca ye n*

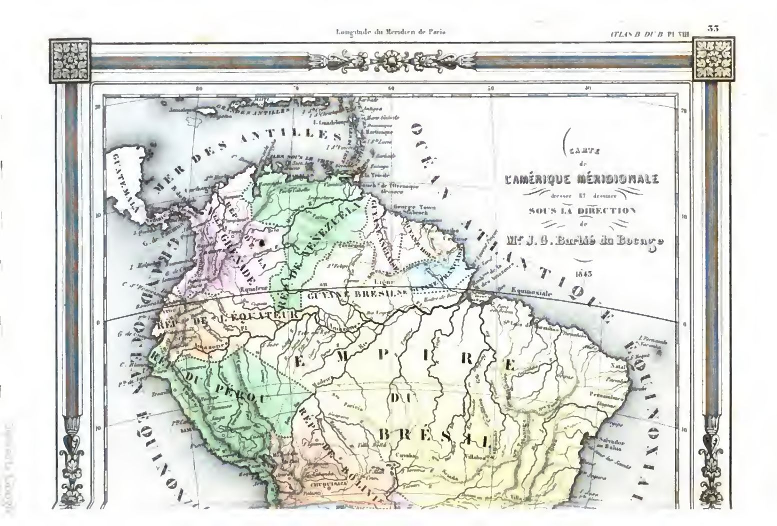
Ces trois parties de la Guyane prennent le nom des trois puissances européennes auxquelles elles appartiennent. Toutes trois sont baignées par l'Atlantique.

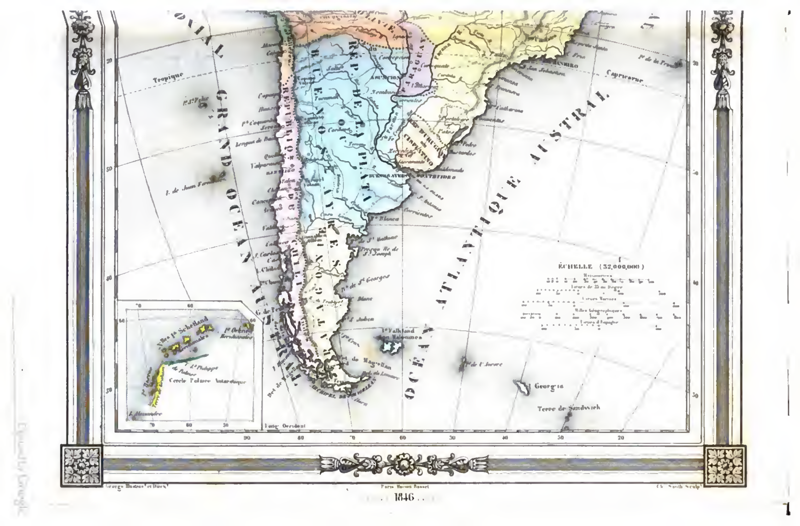
CONTRÉES DU MILIEU.

BRÉSIL.

Le Brésil est le plus grand état de l'Amérique méridionale. Il est borné au nord par les trois Guyanes et la Colombie, à l'ouest par le Pérou, le haut


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI


CARTE
de
L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE
dressée et dessinée
SOUS LA DIRECTION
de
Mr. J. G. Barbié du Bocage
1843
OCÉAN ATLANTIQUE ÉQUINOXIAL
GRAND OCÉAN ÉQUINOXIAL
MER DES ANTILLES
GRANDES ANTILLES
GUATEMALA
REP. DE LA NLLE GRENADE
REP. DE VENEZUELA
GUYANE ANGLAISE
GUYANE HOLL.
GUYANE FRANÇAISE
GUYANE BRÉSILNE
REP. DE L'ÉQUATEUR
REP. DU PÉROU
REP. DE BOLIVIE
EMPIRE DU BRÉSIL
Equateur
Ligne Équinoxiale
Natal
Pernambuco
Salvador ou Bahia
Cuyaba
Villaboa
Madeira
Amazones
Trinité
Jamaïque
I. Guadeloupe
Martinique
George Town
Cayenne
Carthagène
Chuquisaca



GRAND OCEAN AUSTRAL
OCEAN ATLANTIQUE AUSTRAL
RÉP. DE LA PLATA OU BUENOS AYRES
RÉPUBLIQUE DU CHILI
PATAGONIE
Tropique
Capricorne
I. de Juan Fernandez
Iles Falkland ou Malouines
Georgia
Terre de Sandwich
Cercle Polaire Antarctique
ÉCHELLE (32,000,000)
Long. Occident
1846


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI

Pérou, le Paraguay et la république de la Plata; à l'est par l'océan Atlantique.



Rio-Janeiro.

Le Brésil est divisé en dix-neuf provinces; les villes principales sont: *Rio-de-Janeiro*, capitale, avec un port magnifique sur l'Atlantique; *Pernambuco; Bahia*, ancienne capitale du Brésil; *Villa-Boa*, dans l'intérieur, vers l'ouest; *Santa-Catharina*, bon port, dans une petite île du même nom; *Maranhao*, fondée par les Français, bon port de mer; *Saint-Paul*, *Belem* ou *Para*, *Natal* et *Portalègre*.

Le Brésil a été jusqu'en 1822 une colonie portugaise. Depuis cette époque il forme un empire indépendant du Portugal.

PÉROU.

Le Pérou a au nord la Colombie, à l'est le Brésil, au sud le haut Pérou. Le Grand-Océan le baigne à l'ouest.



Lima.

Le Pérou, aussi bien que le Mexique, le Guatemala, la Colombie, le haut Pérou, le Paraguay, Buénos-Ayres et le Chili, était, depuis la découverte de l'Amérique, une colonie espagnole. Il s'est déclaré indépendant en 1821, et s'est constitué en république.

Les principales villes sont: *Lima*, capitale, près de la mer, avec un port appelé *Callao; Truxillo*, près de la mer; *Cuzco*, capitale du pays sous les *Incas*, qui y régnaient avant la venue des Espagnols; *Arequipa* et *Aripa*, port de mer, vers l'extrémité méridionale du Pérou; *Puno, Huanuco, Huamanga*.

HAUT PÉROU.

Le Haut Pérou ou Bolivia est au sud du Pérou; il est borné à l'est par le Brésil et la république de Buénos-Ayres, au sud par cette même république et le Chili, à l'ouest par le Grand-Océan et le Pérou.

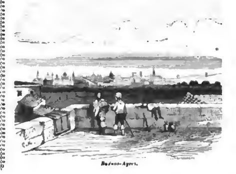
Les principales villes sont: *Chuquisaca* ou la *Plata*, capitale, sur le Cochimaya; la *Paz*, *Potosi*, fameuse par ses riches mines d'argent; *Oruro, Santa-Cruz-de-la-Sierra, Cobija*, seul port de cette république.

PARAGUAY.

Le Paraguay était autrefois le nom d'une très-grande contrée entre le Brésil et le Pérou; ce nom est restreint aujourd'hui à un pays que la rivière de Paraguay borne à l'ouest, le Parana au sud et à l'est, et le Brésil au nord. L'*Assomption* en est la capitale. Villes principales: *Itapua* et *Tevego*.

LA PLATA.

La Confédération du Rio de la Plata ou République argentine est bornée au nord par le haut Pérou et le Paraguay, à l'est par le Brésil et l'Atlantique, au sud par la Patagonie, à l'ouest par les Andes qui la séparent du Chili. C'est un pays très-grand et peu peuplé, montagneux au nord-ouest, et n'offrant au sud que des plaines immenses appelées *Pampas*.



Buénos-Ayres.

Buénos-Ayres, capitale, est sur la droite du Rio-de-la-Plata, près de l'Atlantique : c'est une assez belle ville très-commerçante. Les autres villes sont : *Santa-Fé*, sur la Parana ; *Salta, Tucuman, Mendoza, Cordova, Corrientes, San-Juan.*

URAGUAY.

La république de l'Uraguay est bornée au nord et à l'est par le Brésil, au sud par l'Océan et le Rio-de-la-Plata, à l'ouest par l'Uraguay.

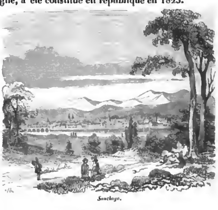
Monte-Video, capitale. Villes principales : *Maldonado*, avec un port; *Colonia, Canclones, Paysandu, Cerro, San-Jose* et *Soriano.*

CHILI.

Le Chili est compris entre le Grand-Océan à l'ouest, et la Cordillière des Andes à l'est. Il a au nord le Pérou, au sud la Patagonie.

Ses principales villes sont : *Santiago*, capitale ; *Coquimbo*, avec un port; *Valparaiso*, bon port de mer ; la *Conception*, près de la mer ; *Valdivia*, place forte vers l'extrémité méridionale du Chili ; et *San-Carlos*, chef-lieu de l'archipel de *Chiloé*.

Cet état, qui s'est déclaré indépendant de l'Espagne, a été constitué en république en 1823.



Santiago.

PATAGONIE.

L'extrémité méridionale de l'Amérique, au sud du Chili et de Buénos-Ayres, jusqu'au cap Horn, est un pays froid, inculte et presque désert. On l'a nommé *Patagonie*, parce qu'on a trouvé aux environs du détroit de Magellan des sauvages d'une haute stature appelés *Patagons*. Les autres peuples indigènes sont les Moluches, les Puelches et les Chulilaux.





GEOGRAPHIE — DIXIÈME LEÇON.

OCÉANIE.

Cette cinquième partie du monde, comprise entre l'Amérique et l'Asie, se compose de toutes les îles répandues dans le Grand-Océan, appelé improprement mer du Sud et Océan-Pacifique.

Les limites de l'Océanie sont, à l'ouest, l'Océan-Indien; au nord-ouest, le détroit de Malacca, la mer de la Chine, les îles Formose, Lieou-Khieou et du Japon; au nord, le Grand-Océan boréal; au nord-est et à l'est, le Grand-Océan, qui la sépare de l'Amérique; au sud, le Grand-Océan austral. Population, 30,000,000 d'habitants.

CONTRÉES.

L'Océanie se compose de quatre parties distinctes: 1° La Polynésie ou Océanie orientale; 2° la Micronésie ou Océanie boréale; 3° la Malaisie ou Océanie occidentale; 4° la Mélanésie ou Océanie australe.

MERS.

La mer de *Chine*, la mer de *Lanchidol*, la mer de *Corail*.

GOLFES ET BAIES.

Les plus considérables sont: dans la Nouvelle-Zélande, la baie d'*Abondance* et celle de *Tasman*; dans l'Australie, le grand golfe de *Carpentarie*, le golfe *Van-Diemen*, ceux de *Spencer* et de *Saint-Vincent*, la baie des *Chiens Marins*; dans la Papouasie, la baie de *Geelvink*; dans les Célèbes, les baies de *Boni*, de *Tolo*, de *Tomini*, et la baie de *Illana* dans l'île Mindanao.

DÉTROITS.

Parmi le grand nombre de détroits de cette partie du monde, on remarque le détroit de *Malacca*, entre la presqu'île de ce nom et l'île de Sumatra; le détroit de *Singhapour* ou *Sincapoura*, entre les îles Singhapour et Binton ou Bintang; le détroit de la *Sonde*, entre les îles Sumatra et Java; le détroit de *Macassar*, entre les îles Célèbes et Bornéo; celui de *Torres*, entre l'Australie et la Papouasie (Nouvelle-Guinée); celui de *Bass*, entre l'Australie au sud et la Terre de Diemen; le détroit de *Cook*, entre les deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande.

CAPS.

Les plus remarquables sont: dans la Malaisie, les caps d'*Achem*, dans l'île de Sumatra; de *Java*, à l'ouest de cette île; et *Kenneungan*, à l'est de Bornéo; d'*Engano* au nord-est, et *Boyador* au nord-ouest de Luçon. Dans la Mélanésie, les caps *Rodney* au sud-est, *Walsh* au sud-ouest de la Papouasie, *York* au nord, *Wilson* au sud, *Leeuwin* au sud-ouest de l'Australie. Dans la Polynésie, le cap *Nord* au nord de l'île Ika-na-mawi, et le cap *Sud* au sud de Tavai-Pounamou (Nouvelle-Zélande).

MONTAGNES.

Les îles de la Malaisie sont montagneuses, particulièrement l'intérieur. La Polynésie offre, dans l'archipel des îles Hawaii, le mont *Mouna-Roa*, un des plus élevés du globe. La Mélanésie présente dans l'Australie la chaîne des *Montagnes-Bleues*.

DIVISION DES CONTRÉES DE L'OCÉANIE.

POLYNÉSIE OU OCÉANIE ORIENTALE.

La Polynésie se compose d'un nombre infini d'îles distribuées en plusieurs archipels.

Les principales îles qui composent la Polynésie sont, en partant du nord, l'archipel de *Hawaii* (Sandwich); l'archipel *Nouka-Hiva* (archipel de *Mendana* ou des Marquises); les îles *Paumotou* (archipel *Paumotou* ou des Iles-Basses); les îles *Taïti* (*Tahiti*, îles de la Société); l'île *Waihou* (Pâques), et les rochers *Salas y Gomez*; le groupe *Toubouaï*; l'archipel *Mangia* (archipel de *Cook*, îles Harvey et Cook); l'archipel *Hamoa* (archipel des *Navigateurs*);

l'archipel de *Tonga* (îles des Amis); la *Nouvelle-Zélande*, qui se divise en deux grandes îles et plusieurs petites.



Habitants de la Polynésie.

MICRONÉSIE OU OCÉANIE BORÉALE.

Les principales îles qui forment cette division sont : l'archipel de *Magellan*, où se trouve le groupe *Mounin-Sima*; l'archipel des *Mariannes*; le groupe de *Pelew* (archipel de *Palaos*); l'immense archipel des *Carolines*; les îles *Marshall* et les îles *Gilbert*, qui forment l'archipel *Mulgrave*.



Habitants de la Micronésie.

MALAISIE OU OCÉANIE OCCIDENTALE.

La Malaisie comprend les îles de la *Sonde*, les îles *Arrow*, les *Moluques*, les *Célèbes*, la grande île *Bornéo* et les *Philippines*.

1° Îles de la Sonde. Les îles principales sont : *Sumatra*, traversée par une chaîne de montagnes dont la plus haute est le mont Ophir; villes principales : *Achem, Palembang, Bencoulen*. *Java*, villes principales : *Batavia, Bantam, Chéribou*; et les îles plus petites de *Banca, Billiton, Sumbawa, Flores, Timor*.

2° Îles des Moluques ou îles aux Épices; les îles principales sont : *Gilolo, Céram, Bourou, Amboine* et *Banda*.

3° Îles Célèbes. La principale est *Célèbes*, et les îles plus petites sont : *Bouton, Pangansane, Cabina, Paling, Songuy*.

4° Îles Bornéennes. La principale est *Bornéo*, la plus grande île du globe après l'Australie. Les autres îles sont : *Poulot-Laut, Carimata* et les *Natunas*.

5° Îles Philippines. Les principales sont : *Luçon*, capitale *Manille*; *Mindanao*; et les plus petites, *Leyte, Samar, Palawan, Panay* et *Négros*.



Habitants de la Malaisie.

MÉLANÉSIE OU OCÉANIE AUSTRALE.

Les îles et principaux archipels qui composent la Mélanésie sont : l'*Australie* ou Nouvelle-Hollande,



Habitants de la Mélanésie.

qui, d'une étendue presque égale à celle de l'Europe, prend le nom de continent; la terre de *Diemen* ou


BIBLIOTECA NAZIONALE
NAPOLI


Longitude du Me
100
110
120
130
140
150
160
170
Canton
Hainan
BORNEO
Célèbe
SONDE
Archip. Magellan
Tropique
Iles Carolines
Nouvelles Philippines
EQUINOXIALE
AUSTRALIE
ou
NOUVELLE HOLLANDE
Terre de Nuyts
T de Baudin
de Diemen
ou Tasmanie
Long. Orient
18.

180 170 160 150 140 130 120 110

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

OCÉAN BORÉAL

Cancer

Sandwich ou Hawaii

I. Clipperton

Iles Marquises

Iles Tonga

Iles des Navigateurs

Archipel Dangereux ou Pomotou

Tropique du Capricorne

OCÉAN ÉQUINOXIAL

OCÉAN AUSTRAL

I. Pitcairn

Point Antipode de Paris

CARTE
de
L'OCÉANIE
ET
SOUS LA DIRECTION
de
M.r J. G. Barbié du Bocage

1843

Long. Occidental

Ch. Smith Sculp.



Tasmanie; la *Papouasie* ou Nouvelle-Guinée, les archipels de la *Louisiade*, de la *Nouvelle-Bretagne*, des îles *Salomon*, de la *Nouvelle-Irlande*, de *La Peyrouse*, de *Quiros* ou Nouvelles-Hébrides, de la *Nouvelle-Calédonie*, des îles *Viti*, et des îles de *Norfolk*.

1° L'Australie. Les côtes de ce continent sont dénommées ainsi qu'il suit : au nord, la terre de *Van-Diemen*, la terre d'*Arnheim*, la terre de *Carpentarie;* au sud, la terre de *Nuyts*, la terre de *Flinders*, la terre de *Baudin*, la terre de *Grent;* à l'ouest, la terre de *Witt*, la terre d'*Andracht*, la terre d'*Edel*, la terre de *Leuwin;* à l'est, toute la côte prend le nom de *Nouvelle-Galles du Sud* ou Méridionale, divisée en dix comtés : le gouvernement anglais y envoie les condamnés à la déportation.


Sydney.

Le lieu de déportation est *Botany-Bay*, au sud de *Sydney*, capitale de la colonie anglaise.

2° La terre de Diemen. Cette île est située au sud-est de l'Australie et appartient aux Anglais. *Hobart-Town* est la ville principale; les îles *Furneaux* et l'île *King* sont les îles dépendantes de cette terre.

3° Papouasie ou Nouvelle-Guinée. Elle est située au nord de l'Australie. C'est la plus longue et l'une des plus grandes îles du monde.

Les îles dépendantes de la Papouasie sont : *Waigiou*, *Mysori* et *Jobie*.

4° Nouvelle-Bretagne. On remarque parmi les îles de cet archipel, situé à l'est de la Papouasie, les îles de l'*Amirauté* et celles de la *Nouvelle-Irlande*.

5° Lousiade. Cet archipel est au sud de la Nouvelle-Bretagne.

6° Salomon. Parmi les îles qui composent cet archipel on remarque : *Bougainville, Choiseul, Isabelle, Guadalcanar* et *Saint-Christoval*.

7° La Peyrouse. Situé au sud-est des îles Salomon, cet archipel, composé des *îles de la Reine-Charlotte, Tikopia, de Sainte-Croix* et *Vanikoro*, est célèbre par le naufrage du célèbre navigateur La Peyrouse qui y périt.

8° Quiros ou Nouvelles-Hébrides. Situé au sud du précédent. Les îles principales sont : *Saint-Esprit, Mallicollo, Sandwich, Koro-Mango* et *Tanna*.

9° Nouvelle-Calédonie. Située au sud-ouest du précédent, se compose des îles *Halgan, Chabrol, Britannia* et de l'île *des Pins*.

10° Viti. Cet archipel est situé à l'est des précédents, il se compose des îles *Vanoua-Lebou*, *Viti-Levou* et *Kandabon*.





TABLE DES MATIÈRES

DE LA GÉOGRAPHIE.



ÉDUCATION MATERNELLE.

HUITIÈME PARTIE.

LE LIVRE D'HISTOIRE SAINTE.



PARIS.
Typographie Plon frères
RUE DE VAUGIRARD, 36.

ÉDUCATION MATERNELLE.

LE LIVRE

D'HISTOIRE SAINTE

POUR SERVIR

AUX SIMPLES LEÇONS D'UNE MÈRE A SES ENFANTS,

PAR

MADAME AMABLE TASTU.



PARIS.
DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.



HISTOIRE SAINTE.

PREMIÈRE LEÇON.

OBSERVATION PRÉLIMINAIRE.

En donnant un abrégé de l'Histoire Sainte coupée en petits récits détachés, que j'ai pris ou imités, pour la forme, de ceux que donne madame Leprince de Beaumont dans le *Magasin des Enfants*, j'ai pensé qu'il serait bon d'accoutumer les enfants à les retenir sans les apprendre par cœur, c'est-à-dire de leur lire ou faire lire tout haut un des petits chapitres, puis de leur faire raconter à leur manière ce qu'ils en auront retenu. S'ils se trompent, on les laisse faire, puis on relit avec eux le chapitre, et on tâche qu'ils reconnaissent eux-mêmes ce qu'ils ont omis ou changé. Je crois cet exercice propre à développer leur jugement et une mémoire autre que celle des mots : la mémoire des faits. En outre, il accoutumera les enfants à parler avec plus de facilité et à formuler leurs idées dans une langue qui soit à eux.

PREMIER AGE. — 1656 ANS.

DEPUIS LA CRÉATION DU MONDE JUSQU'AU DÉLUGE.

LA CRÉATION.

Dieu a fait le monde de rien, par sa parole et sa volonté, et pour sa gloire. Il l'a fait en six jours. Le premier jour il a créé le ciel et la terre, ensuite la lumière; le second jour il créa le firmament, qu'il appela le ciel; le troisième jour il sépara l'eau et la terre, et fit produire à la terre toutes les plantes; le quatrième il créa le

soleil, la lune et les étoiles; le cinquième il forma les oiseaux dans l'air et les poissons dans la mer; le sixième il produisit les animaux terrestres, et forma l'homme à son image; et Dieu se reposa le septième.



Pour faire l'homme, il forma d'abord de terre le corps, puis il y mit une âme faite à son image. L'homme est l'image de Dieu, parce qu'il est capable de connaître Dieu et de l'aimer; et c'est pour cela que Dieu l'a fait. Le premier homme eut le nom d'Adam. Dieu lui donna pour compagne la femme, qu'il forma d'une de ses côtes, afin qu'il l'aimât comme une partie de lui-même : ainsi il institua le mariage.

La première femme fut nommée Ève. Dieu mit Adam et Ève dans le paradis terrestre, qui était un jardin délicieux, où ils vivaient heureux. Ils avaient la liberté de manger toutes sortes de fruits, excepté celui de l'arbre de la science du bien et du mal, que Dieu leur avait défendu. Ils étaient tout nus, sans avoir de honte, parce qu'ils n'avaient point de malice. Ils ne souffraient aucune incommodité, et ne devaient point mourir. Dieu avait aussi créé de purs esprits, qui sont les anges.

PÉCHÉ DU PREMIER HOMME.

Il y eut de ces anges qui se révoltèrent contre Dieu. Dès ce moment ces esprits de lumière devinrent des esprits de ténèbres; ils n'eurent plus de lumières que pour nuire, et de puissance que pour faire le mal. Celui de ces esprits qui avait été le plus beau et le plus parfait était devenu le plus méchant et le plus malheureux. Jaloux du bonheur de l'homme, qui par sa nature était au-dessous des anges, il résolut de le faire tomber dans le même malheur en le poussant à désobéir. Pour y réussir, il prit la forme d'un serpent, et s'adressa à Ève comme la plus faible. — « Pourquoi, dit-il, » Dieu ne vous a-t-il pas permis de manger » du fruit de tous les arbres de ce jardin? » — Ève, au lieu de se boucher les oreilles et de s'enfuir, s'amusa à répondre au démon : — « Nous mangeons, dit-elle, de tous » les fruits du jardin; seulement il nous est » défendu de toucher à l'arbre qui est au milieu, de peur que nous ne mourions. » — « Assurément vous ne mourrez point, ré» pliqua le tentateur; mais, aussitôt que » vous en aurez mangé, vos yeux seront » ouverts, et vous serez comme Dieu, con» naissant le bien et le mal. » — Ève, séduite par les promesses du démon, cueillit de ce fruit, en mangea, et en fit manger à son mari, qui ne voulut pas l'attrister en la refusant.

Quand ils eurent mangé de ce malheureux fruit, ils virent bien qu'ils avaient fait une faute: et, tout honteux, ils se cachèrent sous des arbres, comme si on pouvait se cacher du bon Dieu. Quelque temps après, Dieu appela Adam, et lui dit : « Pourquoi avez-vous été désobéissant? » — Adam, au lieu de reconnaître sa faute et de demander pardon à Dieu, s'excusa, et dit : « Seigneur, la femme que vous » m'avez donnée m'a dit de manger de ce » fruit. » — « Seigneur, dit Ève, c'est le » serpent qui m'a conseillé d'en manger. » — « Puisque vous êtes coupables tous les » trois, vous serez punis tous les trois, dit

» le bon Dieu. Le serpent sera maudit, et la » femme lui écrasera la tête. Ève sera obli- » gée d'obéir à son mari. Pour Adam, il » mourra aussi bien que sa femme, et il » sera obligé de travailler s'il veut avoir du » pain. » — Après cela, Dieu chassa Adam et Ève du beau jardin qu'on appelait le *Paradis terrestre;* et, pour les empêcher d'y rentrer, il mit un ange à la porte avec une épée de feu.

MEURTRE D'ABEL.

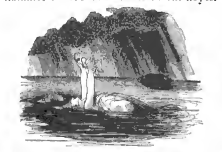
Après qu'Adam et Ève furent sortis du paradis terrestre, ils eurent deux fils. Ils nommèrent l'aîné Caïn, et le plus jeune Abel. Caïn se fit laboureur, et Abel se fit berger, c'est-à-dire qu'il avait soin des petits moutons. Adam avait coutume d'offrir à Dieu une partie des choses qu'il avait, comme les premiers fruits, les premières fleurs, les premiers animaux. Ce n'est pas que le bon Dieu eût besoin de ces choses; mais Adam les lui offrait pour se souvenir que tout ce qu'il avait, c'était Dieu qui le lui donnait. Caïn et Abel suivirent l'exemple de leur père ; mais Caïn ne donnait pas de bon cœur ce qu'il offrait à Dieu, et ne lui présentait que ce dont il ne se souciait pas. Abel, au contraire, choisissait les moutons les plus gras et les plus beaux, pour les offrir au Seigneur : aussi Dieu l'aimait-il plus que son frère Caïn. Celui-ci devint jaloux ; il était tout triste. Un jour le bon Dieu lui dit : « Caïn, pourquoi êtes-vous » triste? ne savez-vous pas que, si vous faites » bien, vous en recevrez la récompense, et » que si vous faites mal, vous serez puni? » C'était comme si Dieu lui eût dit : On ne doit avoir du chagrin que quand on est méchant; ainsi, au lieu d'être triste, devenez bon, et cela vous rendra content tout aussitôt. — Caïn, au lieu de profiter des avis que Dieu avait la bonté de lui donner, dit à son frère Abel : « Voulez-vous venir » vous promener avec moi ? » — Abel, qui croyait son frère aussi bon que lui, répondit : « Je le veux bien. » — Ils allèrent donc se promener bien loin, et alors le méchant Caïn tua son pauvre frère Abel. Il



avait été si loin, afin qu'Adam et Ève ne sussent pas sa méchanceté; mais Dieu, qui est partout, lui avait vu commettre ce crime. Il voulut voir si Caïn mentirait, et lui dit : « Caïn, où est votre frère Abel? je » ne le vois plus. » — Caïn lui répondit : « Est-ce que vous m'avez donné mon frère » à garder? » — « Vous êtes un maudit, lui » dit Dieu, vous avez tué votre frère; allez, » courez par le monde; vous n'aurez jamais » un moment de repos. Votre crime vous » tourmentera jour et nuit; et, pour vous » faire souffrir plus long-temps, j'empê- » cherai les autres enfants d'Adam de vous » tuer. » — Aussitôt Caïn s'enfuit de ce pays avec sa femme, et il eut un grand nombre d'enfants.

DÉLUGE UNIVERSEL.

Caïn ayant été méchant, ses descendants furent aussi méchants que lui. Adam avait eu un autre fils nommé Seth, dont les enfants conservèrent la crainte de Dieu; mais ils s'allièrent avec les méchants, et se corrompirent; de sorte que, tous les hommes s'étant adonnés à mal faire, Dieu résolut de les faire périr dans un déluge universel. Il n'y eut que Noé, descendu de Seth, qui trouva grâce devant Dieu. Dieu l'avertit de son dessein, et lui commanda de bâtir une arche, c'est-à-dire un vaisseau, couvert en forme de coffre, assez grand pour contenir une double paire de chaque espèce de bêtes et d'oiseaux. Quand l'arche fut faite, il y entra avec sa femme, ses trois fils qu'on appelait Sem, Cham et Japhet, et les femmes de ses fils. Alors Dieu fit tomber pendant quarante jours et quarante nuits une pluie épouvantable accompagnée de débordements de la mer, en sorte que toute la terre fut couverte d'eau. Tous les hommes et tous les animaux furent noyés.



Noé ne fut pas noyé comme les autres, car Dieu avait bien fermé l'arche, et elle se tenait au-dessus de l'eau. Quand tous les hommes furent morts, il ne tomba plus de pluie, et il vint un grand vent qui sécha la terre; alors Noé ouvrit une fenêtre de l'arche et laissa sortir un corbeau. Le corbeau est un vilain animal qui mange les corps morts; ainsi, comme il en trouva beaucoup sur la terre, il ne revint point dans l'arche. Quelque temps après Noé ouvrit encore la fenêtre, et laissa sortir un beau petit pigeon. Le pigeon cueillit une branche d'arbre et l'apporta en son bec. Ensuite Dieu dit à Noé de sortir de l'arche. Noé se mit à genoux avec toute sa famille, pour remercier le bon Dieu; et en même temps il vit au ciel une belle chose qui était bleue, rouge, verte, violette; cela s'appelait *arc-en-ciel;* et le bon Dieu lui dit :



« Cet arc-en-ciel, je vous l'enverrai souvent, pour vous faire souvenir que jamais il n'y aura un autre déluge, c'est-à-dire de si grandes pluies sur la terre. »

DEUXIÈME AGE. — 426 ANS.

DEPUIS LE DÉLUGE JUSQU'A LA VOCATION D'ABRAHAM.

MALÉDICTION DE NOÉ.

Quand Noé fut sorti de l'arche, il planta la vigne. Il vint du raisin à cette vigne, et Noé fit du vin avec ce raisin. Quand il eut fait du vin, il voulut savoir quel goût il avait; car il est à croire qu'il n'y avait point eu de vin auparavant. Mais ce patriarche but avec tant d'excès de cette liqueur, qu'il en perdit la raison et fit des sottises. Son fils Cham, au lieu d'être fâché de voir les sottises que son père faisait, se mit à rire, et appela ses deux frères Sem et Ja-

phet pour se moquer de lui; mais ses frères lui dirent : « Fi! cela est vilain, de se » moquer de son père. » Quand Noé eut dormi et qu'il eut recouvré sa raison, il sut ce que ses enfants avaient fait, et dit à Cham : « Vous êtes un méchant, parce que



» vous avez perdu le respect que vous me » deviez, je vous maudis, et, au contraire, » je donne ma bénédiction à vos frères. »

TOUR DE BABEL.

Noé et ses trois fils ayant eu beaucoup d'enfants, le pays où ils demeuraient leur parut trop petit, ils résolurent de se séparer. Mais auparavant ils voulurent bâtir une grande tour, bien plus haute que les tours de Notre-Dame ; parce qu'ils voulaient que ceux qui viendraient au monde quand ils seraient morts dissent qu'ils avaient eu beau-



coup d'esprit de faire un si bel ouvrage. Ils disaient aussi : « Si Dieu voulait nous noyer » une autre fois, nous monterions au haut » de cette tour, et l'eau ne pourrait venir » jusque-là. » Ils commencèrent donc cette tour; mais Dieu se moqua de leur vanité et de leur folie, car tout d'un coup il leur fit oublier la langue qu'ils savaient, et leur en apprit une autre, en sorte qu'ils ne s'entendaient plus. Ces hommes donc furent bien surpris; car, quand l'un disait : « Donnez» moi une pierre, » l'autre, qui ne l'entendait pas, lui apportait de l'eau ou du bois. Il fallut donc laisser la tour, qui était déjà bien avancée : on la nomma *Babel*, qui veut dire *confusion*, et chacun pensa à s'en aller de son côté. Les enfants de Cham et de Chanaan, son fils, furent du côté de l'Orient; ceux de Japhet allèrent demeurer à l'Occident, et ceux de Sem habitèrent dans le pays d'Assur.

TROISIÈME AGE. — 430 ANS.

DEPUIS LA VOCATION D'ABRAHAM JUSQU'À LA SORTIE D'ÉGYPTE.

ABRAHAM.

Parmi les enfants de Sem, il y avait, longtemps après le déluge, un homme qu'on appelait *Abraham*. Il aimait beaucoup le bon Dieu, et Dieu l'aimait aussi beaucoup. Il vint demeurer dans un pays qu'on nommait *Chanaan*, avec Sara sa femme, et Loth son neveu. Dieu lui avait commandé de venir dans ce pays, et lui avait promis de le rendre père d'un grand peuple. Abraham, qui était fort vieux, n'avait point d'enfants, mais cela ne l'empêcha pas de croire ce que le bon Dieu lui promettait, parce qu'il savait fort bien que Dieu pouvait tout. Abraham et son neveu Loth devinrent fort riches; car ils avaient un grand nombre de bœufs, de moutons et de valets. Un jour les valets d'Abraham et ceux de Loth eurent une grande dispute ensemble, et Abraham, qui savait qu'on fait un péché quand on querelle, dit à Loth :

« Mon frère, je ne veux pas quereller, » ainsi il faut nous séparer. Voilà deux pays, » choisissez : j'irai demeurer dans celui que » vous ne voudrez pas. » — Loth choisit le plus beau pays, et fut demeurer dans une ville qu'on appelait *Sodome;* mais tous les gens de cette ville étaient si méchants que Dieu finit par les détruire. Après avoir averti Loth de sortir de la ville, il y fit tomber le feu *du ciel* et la brûla.

Un jour qu'Abraham était devant sa tente, il vit venir trois voyageurs. Il fut au-devant d'eux, et leur dit : « Je vous prie, » faites-moi l'honneur de vous arrêter ici » pour manger un morceau. » — Les étrangers lui dirent : « Nous le voulons bien, »



et alors Abraham dit à sa femme de préparer du pain et des gâteaux pour ces étrangers; et il commanda à ses valets de leur apprêter de l'eau pour laver leurs pieds, et de la viande pour leur dîner. Après qu'ils eurent dîné, ils dirent à Abraham : « Où est votre femme? — Abraham leur répondit : « Elle est dans sa tente. » — Et ces trois étrangers, qui étaient des anges, lui dirent que Sara aurait bientôt un fils. Quand Sara entendit cela, elle se mit à rire, parce qu'elle était très-vieille, et que ce n'est pas la coutume que les vieilles femmes aient des enfants. Les anges dirent à Sara : « Pourquoi riez-vous? Dieu n'est- » il pas le maître de vous donner un fils, » lui qui est le Tout-puissant? » — Sara, toute honteuse, dit qu'elle n'avait pas ri. « Ah! que c'est vilain de mentir! dirent » les anges, demandez pardon à Dieu de » cette mauvaise action. » — En même temps les anges s'en allèrent, et quelque temps après Sara eut un fils qu'elle nomma *Isaac.*

SACRIFICE D'ISAAC.

Abraham aimait tendrement son fils Isaac, mais il aimait Dieu encore davantage, comme cela est juste. Un jour Dieu dit à Abraham : « Prenez votre fils, et allez » sur une grande montagne, pour m'en » faire un sacrifice, » c'est-à-dire pour lui couper la tête, et ensuite brûler son corps; car dans ce temps-là on tuait des bêtes, qu'on offrait au Seigneur, et après cela on les brûlait, et Dieu voulait Isaac au lieu d'une bête. Un autre qu'Abraham aurait dit en lui-même : « Dieu m'a promis de » donner à mon fils un grand nombre d'en- » fants; si je le tue, cela ne pourra pas » arriver. » Mais Abraham était bien plus sage, il ne raisonnait point quand Dieu lui commandait quelque chose, et savait fort bien qu'il peut faire les choses qui nous paraissent impossibles. Abraham prit du bois, et dit à Isaac de le porter; et, pendant qu'ils montaient la montagne, Isaac disait : « Mon père, nous avons du bois et » du feu pour l'allumer, mais nous n'avons » point de bête pour faire le sacrifice. » — « Dieu y pourvoira, » lui répondit Abraham; mais quand ils furent au haut de la montagne, il dit à Isaac : « Mon fils, c'est » vous que je vais sacrifier à Dieu, car il me » l'a commandé. » — « Je le veux bien, dit » Isaac; le bon Dieu m'a donné la vie, je » dois la lui rendre, puisqu'il le veut. » Aussitôt Abraham fit un bûcher avec le bois, lia son fils sur ce bois; ensuite il prit son grand couteau, et leva le bras pour lui couper la tête; mais il vint un ange qui lui

arrêta le bras, et lui dit : « Ne tuez pas



» votre fils; Dieu voulait voir seulement si » vous seriez obéissant. » — Abraham délia Isaac; et dans le même temps ils virent un bélier qui était pris par les cornes dans un buisson. Ils prirent ce bélier et le sacrifièrent au Seigneur; ensuite ils retournèrent fort contents dans leur tente.

MARIAGE D'ISAAC.

Abraham, voulant marier son fils Isaac, appela son serviteur Éliézer, et lui dit d'aller dans le pays où demeurait son frère, qui s'appelait Nachor, pour chercher une femme à son fils. Quand Éliézer fut arrivé dans le pays de Nachor, il pria Dieu de faire réussir son voyage, et dit : « Seigneur, montrez-moi la femme que vous voulez donner à mon jeune maître. » Et comme il s'était assis auprès d'un puits, il dit encore à Dieu : « Seigneur, les filles de la ville vont » venir chercher de l'eau à la fontaine; je » leur demanderai à boire; inspirez à celle » qui doit être la femme d'Isaac de me présenter honnêtement sa cruche et de m'offrir aussi à boire pour mes chameaux. » — En même temps les filles sortirent de la ville, et il y en avait une qui était fort belle. Éliézer s'approcha d'elle, et lui demanda à boire. « De tout mon cœur, » lui dit cette fille; et en même temps elle baissa sa cruche, et lui dit : « Je veux aussi donner à boire à vos chameaux. » — Éliézer lui demanda comment elle s'appelait. Elle lui répondit : « Je m'appelle Rebecca; mon » grand-père se nommait Nachor. — Alors Éliézer remercia Dieu, et fit présent à Rebecca d'une bague d'or et de belles boucles d'oreilles. Rebecca courut à la maison pour montrer ces présents à ses frères. Laban, frère de Rebecca, ayant vu ces présents, courut à la fontaine, et pria Éliézer de venir loger chez lui. Cet homme ne voulut ni boire ni manger qu'il n'eût fait sa commission. Il demanda Rebecca en mariage pour Isaac, et ses frères y consentirent. Ils dirent ensuite à Rebecca : « Voulez-vous aller avec cet homme pour » épouser votre cousin Isaac? » — Elle répondit : « Je le veux bien; » et elle partit avec Éliézer, qui lui fit de beaux présents, ainsi qu'à ses frères. Quand ils eurent marché bien long-temps, Rebecca vit un homme qui se promenait dans les champs, et Éliézer lui ayant dit que c'était Isaac, elle mit son voile sur sa tête, et Isaac l'épousa bientôt; et il aima tellement Rebecca, qu'elle le consola un peu de la mort de sa mère Sara, qui mourut peu de temps après.

ÉSAÜ ET JACOB.

Quand Isaac eut épousé Rebecca, il pria Dieu de lui envoyer des enfants : elle eut deux fils; l'aîné fut nommé Ésaü, et le second Jacob.

Quand ils furent grands, Ésaü devint un habile chasseur, et il était toujours dans les champs. Jacob, au contraire, d'un caractère simple et paisible, demeurait à la maison. Isaac aimait Ésaü, qui lui faisait manger de sa chasse; mais Rebecca chérissait Jacob. Un jour que celui-ci avait apprêté un plat de lentilles, Ésaü, qui revenait des champs, las et affamé, le pria de lui donner de ce mets. Jacob, instruit par sa mère des desseins de Dieu sur lui, voulut néanmoins tenir de la cession volontaire

de son frère ce qui lui appartenait par l'élection divine; et profitant de l'occasion qui se présentait : « Vendez-moi, lui dit-il, » votre droit d'aînesse. » — Ésaü y consentit, en disant : « Je m'en vais mourir, à » quoi me servira mon droit d'aînesse? » — Jacob ajouta : « Jurez-le-moi donc tout » à l'heure, » et il le lui jura. — Alors Jacob lui donna du pain et le plat de lentilles. Ésaü mangea et but, et s'en alla ensuite, sans se mettre beaucoup en peine de ce qu'il avait vendu son droit d'aînesse.



Cependant c'était à ce droit que l'on croyait attachée l'alliance spirituelle avec Dieu, et le privilége de faire passer à ses descendants la bénédiction promise à Abraham et à Isaac.

MARIAGE DE JACOB.

Ésaü n'aimait pas son frère Jacob, parce qu'il lui avait acheté son titre, et qu'il lui avait volé la bénédiction de son père. Rebecca dit à Jacob : « J'ai peur que votre » frère Ésaü ne se venge de vous; ainsi, » mon fils, allez trouver votre oncle Laban, » et demeurez avec lui jusqu'à ce que la » colère de votre frère soit passée. » — Laban avait deux filles; Lia, l'aînée, était laide, et Rachel, la seconde, était belle. Jacob devint amoureux de Rachel, et la demanda en mariage à Laban, qui lui dit : « Je vous donnerai ma fille Rachel, si vous » voulez être mon domestique pendant sept » ans. » Jacob y consentit; et il aimait tant Rachel, que ces sept années lui parurent très-courtes. Au bout de ce temps il croyait épouser Rachel; mais Laban le trompa, et lui donna Lia à la place de Rachel. Jacob voyant cela se mit fort en colère, mais Laban lui dit : « Ce n'est pas la coutume » de marier la plus jeune avant l'aînée; » mais si vous voulez encore me servir sept » ans, je vous donnerai Rachel dans huit » jours; » car en ce temps-là il était permis d'épouser plusieurs femmes. Jacob y consentit, et après ce temps Laban, qui voyait que Dieu le bénissait à cause de Jacob, le pria de rester chez lui, et lui promit une bonne récompense; mais il cherchait à le tromper, ce qui n'empêcha pas Jacob de devenir très-riche. Il n'aimait point sa femme Lia, et Dieu eut pitié d'elle. Il lui donna un grand nombre d'enfants, et Rachel n'en avait point. A la fin, pourtant, elle eut un fils qui fut nommé Joseph. Cependant Jacob quitta son beau-père Laban et revint dans son pays. Comme il en était proche, il apprit que son frère Ésaü venait au-devant de lui avec un grand nombre d'hommes armés. Il eut peur, mais Dieu lui envoya un ange pour le rassurer; et Jacob apaisa la colère de son frère par ses présents.

Jacob s'arrêta avec sa famille près de la ville de Sichem; il avait onze garçons et une fille nommée Dina. Dieu lui promit, comme il avait fait à Abraham et à Isaac, de donner à ses enfants le pays dans lequel ils demeuraient actuellement. Jacob quitta cet endroit et vint demeurer à Bethel, qu'on a depuis appelé Bethléem. Quand ils furent arrivés, Rachel eut encore un fils, et elle mourut quand il vint au monde. Elle le nomma Benoni, c'est-à-dire l'enfant de ma douleur; mais Jacob l'appela Benjamin. Et Rachel fut enterrée auprès de Bethléem.



HISTOIRE SAINTE. — DEUXIÈME LEÇON.

FIN DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

JOSEPH VENDU PAR SES FRÈRES.

Jacob aimait mieux son fils Joseph que ses autres enfants, parce qu'il était plus honnête homme que ses frères, et parce qu'il était fils de sa chère Rachel; mais il fut haï de ses frères par plusieurs motifs. Un jour Joseph leur vit faire une mauvaise action, il en avertit son père Jacob, ce qui aliéna l'esprit de ses frères. Un autre jour il leur dit : « J'ai rêvé que nous étions dans un champ » et que nous faisions des gerbes de blé, » mais toutes vos gerbes se sont abaissées » devant la mienne; j'ai rêvé une autre fois » que le soleil, la lune et onze étoiles se » prosternaient devant moi. » Quoique Jacob pensât que Dieu avait envoyé ces rêves à Joseph, il le gronda pourtant de ce qu'il les racontait, et lui dit : « Crois-tu » que ta mère et tes frères seront tes servi- » teurs? » Les autres enfants de Jacob étaient donc bien en colère contre Joseph; et un jour qu'ils étaient allés bien loin mener leurs troupeaux, ils virent venir Joseph, que Jacob avait envoyé pour savoir comment ils se portaient, et ils dirent : « Voici » notre rêveur, il faut le tuer. » Ruben, qui n'était pas si méchant que les autres, dit : « Ne le tuons pas, mais jetons-le dans » un grand trou, » car Ruben avait envie de revenir la nuit pour le tirer de ce trou; mais quand il fut parti, les enfants de Jacob virent venir des marchands qui allaient en Égypte. Ils tirèrent Joseph de la fosse, et



le vendirent à ces marchands, pour être esclave. Quand Ruben vint le soir pour sauver Joseph, il fut bien fâché de ne le point trouver, et il pleura : ses frères prirent la robe de Joseph, et l'ayant toute remplie de sang, ils la renvoyèrent à Jacob, qui crut qu'une bête sauvage avait dévoré Joseph, ce qui lui donna beaucoup de chagrin.

JOSEPH EXPLIQUE LES SONGES.

Les marchands qui avaient acheté Joseph le vendirent à un grand seigneur d'Égypte. Joseph, se voyant esclave, résolut de servir fidèlement son maître, qui se nommait *Putiphar*, et il gagna l'affection de ce seigneur. Putiphar avait une très-méchante femme, et elle voulut engager Joseph à trahir son maître : Joseph ne voulut jamais faire cette mauvaise action, et la femme de Putiphar, outrée de son refus, dit à son mari que Joseph était un méchant qui le trahissait. Putiphar, qui ne savait pas que sa femme était une calomniatrice, fut fort en colère contre Joseph, et le fit mettre en prison : il y demeura

long-temps; mais le maître de la prison, touché de sa vertu, avait beaucoup d'amitié pour lui. Il y avait dans cette prison deux officiers du roi d'Égypte, qui s'appelait *Pharaon*. L'un était son échanson, c'est-à-dire celui qui lui versait à boire; l'autre était son panetier, c'est-à-dire celui qui lui fournissait son pain. Un jour l'échanson dit à Joseph : « J'ai rêvé que j'avais de » fort beaux raisins. Je les ai écrasés dans » une coupe, et le roi a bu le jus de ces » raisins. » Joseph lui dit : « Ce rêve veut » dire que le roi vous pardonnera et vous » rendra votre charge : quand vous serez » retourné à la cour, je vous prie de parler » au roi pour me faire sortir de prison, car » je suis innocent. » Le panetier dit à Joseph : « Et moi, j'ai rêvé que je portais sur » ma tête une corbeille pleine de gâteaux, » et que les oiseaux venaient les manger. » Joseph lui répondit : « Ce rêve veut dire » que vous serez pendu, et que les oiseaux



» mangeront votre corps. » Toutes ces choses arrivèrent comme Joseph l'avait prédit; mais quand l'échanson fut à la cour, il oublia son ami Joseph, qui resta en prison.

ÉLÉVATION DE JOSEPH.

Le roi Pharaon eut deux songes en une même nuit. Dans l'un, il vit sept vaches grasses qui sortaient du Nil (c'est un fleuve de l'Égypte), et qui allaient paître dans les prairies voisines. Il en vit sept autres fort maigres, qui dévorèrent les premières, sans en devenir plus grasses. Dans l'autre songe, il vit sept épis pleins, qui furent dévorés par sept autres épis maigres et desséchés. Ces deux songes donnèrent beaucoup d'inquiétude à Pharaon. Il fit venir tous les sages de son royaume, pour savoir d'eux ce que ces songes signifiaient; mais il ne se trouva personne qui pût les expliquer. Alors le grand-échanson se souvint de Joseph; il parla de lui au roi. Joseph sortit de la prison, et parut devant Pharaon. Après que le roi eut raconté ce qu'il avait



vu, Joseph lui dit : « Ces deux songes signifient la même chose; Dieu a voulu » vous apprendre par là ce qui doit arriver » dans l'Égypte. Les sept vaches grasses et » les sept épis pleins marquent sept années » d'abondance; les vaches maigres et les » épis desséchés signifient sept années de » stérilité et de famine, qui viendront ensuite. On verra donc sept années d'une » fertilité extraordinaire dans toute l'Égypte; elles seront suivies de sept autres » années stériles, qui consumeront l'abondance des premières et qui désoleront » l'Égypte. Il convient d'établir sur tout » votre royaume un homme sage et habile, » qui ait bien soin, pendant les sept années d'abondance, de faire serrer une » partie des grains dans les greniers publics, afin que l'Égypte trouve une ressource pendant la stérilité. » Ce conseil plut à Pharaon. « C'est vous-même,

» dit-il à Joseph, que j'établis aujourd'hui » pour commander à toute l'Égypte : tous » mes sujets vous obéiront, et vous serez, » après moi, le premier de mon royaume. » En même temps il ôta son anneau et le mit au doigt de Joseph ; il le fit ensuite monter sur son char, et il ordonna à un héraut de crier que tout le monde fléchît le genou devant Joseph ; il changea aussi son nom, et lui en donna un qui signifiait en langue égyptienne, *sauveur du monde*.

LES FRÈRES DE JOSEPH VONT EN ÉGYPTE.

Les sept années d'abondance arrivèrent, comme Joseph l'avait prédit. Pendant ce temps, Joseph fit mettre en réserve une grande quantité de blé dans les greniers du roi. La stérilité vint ensuite, et la famine était dans tous les pays. Joseph ouvrit alors les greniers, et vendit du blé, non-seulement aux Égyptiens, mais encore aux autres peuples. Jacob, l'ayant appris, envoya ses enfants en Égypte pour y acheter du blé. Ils partirent au nombre de dix; car Jacob avait retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le voyage. Quand les enfants de Jacob furent devant Joseph, ils ne le reconnurent pas; mais lui les reconnut fort bien; et faisant semblant d'être en colère, il leur dit : « Vous êtes des espions, vous » êtes venus dans ce pays pour trahir le » roi. » Ils lui répondirent, en se prosternant devant lui : « Seigneur, nous ne som- » mes point des espions, mais nous sommes » frères et enfants du même père; nous » avons encore un frère à la maison, et un » autre qui est mort il y a long-temps. » — » Vous êtes des menteurs, leur dit Joseph, » et je ne vous croirai point, à moins que » vous n'ameniez ici ce jeune frère que vous » avez. » Alors les frères de Joseph, qui ne le connaissaient pas et qui croyaient qu'il n'entendait pas leur langue, dirent : » Dieu nous punit pour avoir tué notre » pauvre frère Joseph, qui nous priait » d'avoir pitié de lui. » — Joseph, qui n'avait pas oublié la langue de son pays, les entendit fort bien, et leur dit : « Re- » tournez chez votre père pour ramener le » petit Benjamin, je garderai un de vous » dans la prison, et si vous ne revenez pas, » je le ferai mourir. » Les neuf enfants de Jacob retournèrent auprès de leur père; mais ils furent bien étonnés de retrouver dans leurs sacs l'argent qu'ils avaient donné pour payer le blé; car Joseph avait commandé qu'on remît leur argent dans les sacs. Cependant ils racontèrent leur aventure à leur père; mais Jacob ne voulait point laisser aller Benjamin. Quand ils eurent mangé tout leur blé, il fallut pourtant retourner; et Judas, l'aîné des enfants de Jacob, lui dit qu'il lui répondait de son jeune frère, et Jacob les laissa partir.

JOSEPH RECONNU PAR SES FRÈRES.

Joseph fut bien charmé quand il vit son jeune frère; et ayant fait sortir Siméon, qui était en prison, il dit à son intendant de mener ces étrangers dans sa maison, parce qu'il voulait manger avec eux. Ils eurent peur quand ils entendirent cela, et dirent à l'intendant : « Nous ne savons pas com- » ment cela s'est fait, mais nous avons » trouvé dans nos sacs l'argent que nous » avions donné pour le blé dans l'autre » voyage. » L'intendant leur répondit : « Soyez tranquilles, j'ai reçu votre argent, » je ne vous demande rien. » Quand Joseph fut venu, il demanda comment se portait Jacob, et regardant son frère, qui était comme lui fils de Rachel, les larmes lui vinrent aux yeux, et il se retira un moment. Ensuite ils se mirent à table, et Benjamin avait une portion cinq fois plus grosse que les autres. Le lendemain, Joseph commanda à son intendant de leur donner du

blé; mais il lui dit en même temps de cacher dans le sac de Benjamin une belle coupe d'or dans laquelle il buvait. Quand les enfants de Jacob furent un peu éloignés, le maître-d'hôtel courut après eux, et leur dit : « Vous êtes des voleurs et des » méchants : mon maître vous a bien reçus » dans sa maison, et pour le récompenser » vous avez emporté sa coupe d'or. » Ils répondirent tous : « Nous n'avons point fait » cette mauvaise action; et si vous trouvez la » coupe parmi nous, nous consentons d'être » esclaves de votre maître. » Alors ils vidèrent leurs sacs, et on trouva la coupe dans le sac de Benjamin. Ils retournèrent auprès de Joseph, qui leur dit : « Il n'est pas juste que » les innocents souffrent pour le coupable; » allez chez votre père, et le voleur sera » mon esclave. » Juda, se jetant aux pieds



de Joseph, lui dit : « Seigneur, ne vous » mettez point en colère, je vous prie; » permettez-moi d'être votre esclave à la » place de Benjamin; car si mon père nous » voit retourner sans lui, il mourra de cha» grin. » Joseph, ne pouvant plus retenir ses pleurs, fit sortir tout le monde, et dit à ses frères : « Je suis Joseph votre frère que » vous avez vendu; mais je vous pardonne, » n'ayez pas peur. C'est Dieu qui a permis » cela, pour que je pusse vous donner du » pain. » Cependant Pharaon, ayant appris que Joseph avait retrouvé ses frères, en fut très-content, et lui dit : « Prenez des cha» riots, et envoyez chercher votre père, je » veux qu'il vienne en Égypte avec sa fa» mille, et je lui donnerai le plus beau pays » de toute l'Égypte pour y demeurer. » Ensuite Joseph, après avoir beaucoup caressé ses frères, surtout Benjamin, leur fit de grands présents, et les renvoya chercher leur père Jacob.

MORT DE JACOB ET DE JOSEPH.

Quand les enfants de Jacob furent arrivés, ils dirent à leur père : « Réjouissez» vous, votre fils Joseph n'est pas mort, il » est devenu un grand seigneur : c'est lui » qui a le blé de toute l'Égypte. » Jacob eut bien de la peine à croire cette bonne nouvelle, mais quand il eut vu les présents, il remercia Dieu en pleurant de joie, et partit avec toute sa famille pour aller revoir son cher fils. Joseph, après l'avoir embrassé, le présenta au roi, qui lui demanda quel âge il avait. « Cent trente ans, répondit Ja» cob, et les jours de mon voyage sur la » terre ont été courts et fâcheux. » Pharaon donna à Jacob et à ses enfants un fort beau pays nommé Gessen, où il y avait des pâturages pour ses troupeaux, et Jacob y vécut encore plusieurs années. Avant de mourir, il prédit à ses enfants tout ce qui devait leur arriver, et il assura à Juda son fils que la couronne viendrait dans sa maison et qu'elle n'en sortirait jamais. Après sa mort, on transporta son corps au tombeau de ses pères, car il avait fait jurer à Joseph de lui accorder cette satisfaction. Joseph vécut un grand nombre d'années; et comme Dieu lui avait révélé que les descendants de Jacob, qu'on nommait *Israélites*, sortiraient un jour de l'Égypte, il fit jurer à ses enfants d'emporter ses os pour les mettre auprès de ceux de Jacob.

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE MOÏSE.

Les enfants de Jacob, qu'on nommait *Israélites*, eurent une grande quantité

d'enfants, et cela fit un grand peuple. Longtemps après, un autre roi, nommé aussi *Pharaon*, monta sur le trône, et Joseph était mort avant que ce roi fût né. Ce méchant prince voulut faire périr les Israélites, et il les forçait de travailler à lui bâtir des villes; mais plus ils travaillaient, plus ils se portaient bien, et plus ils avaient d'enfants. Pharaon, qui voulait les détruire, commanda qu'on jetât dans le Nil tous les enfants mâles des Israélites.

Dans le temps que les ordres de Pharaon s'exécutaient avec rigueur, Jochabed, femme d'*Amram*, de la tribu de Lévi, accoucha d'un fils d'une beauté extraordinaire. Elle conçut le dessein de le conserver, s'il était possible. Elle le tint caché pendant trois mois, malgré la sévérité de l'édit du roi. A la fin, ne pouvant plus tenir la chose secrète, elle prit une corbeille de jonc qu'elle enduisit de bitume et de poix; elle mit dedans le petit enfant, et l'exposa parmi les roseaux sur les bords du Nil. Elle dit en même temps à sa fille, nommée *Marie*, de se tenir à quelque distance de là, et d'observer ce qui arriverait. Un instant après, la fille de Pharaon vint au fleuve pour se baigner. La princesse aperçut le panier; elle envoya une de ses suivantes pour le lui apporter; elle l'ouvrit



avec empressement. Apercevant un petit enfant qui pleurait, elle en eut pitié. « *C'est*, dit-elle, *un enfant des Israélites : » je ne puis me résoudre à le laisser périr.* » Alors la sœur de l'enfant s'approcha et lui dit : « Si vous voulez, j'irai chercher une femme pour nourrir ce petit » enfant? » — « Allez, répondit la princesse. » La petite fille courut aussitôt, et amena sa mère, à qui la fille du roi confia l'enfant, en lui promettant de la récompenser de ses soins. La mère prit l'enfant et le nourrit. Quand il fut devenu assez fort, elle le rendit à la princesse, qui l'adopta pour son fils et lui donna le nom de Moïse, qui signifie *tiré des eaux*. Moïse fut donc élevé dans le palais du roi, et il y fut instruit dans toutes les sciences des Égyptiens. Ainsi, Dieu fit servir Pharaon lui-même à préparer un vengeur aux Israélites, que ce prince opprimait. Moïse, parvenu à l'âge de quarante ans, sentit qu'il était destiné de Dieu pour être le libérateur de son peuple : il quitta la cour et alla joindre ses frères, qui étaient toujours dans l'oppression. Ayant aperçu un Égyptien qui maltraitait un Israélite, il prit la défense de l'Israélite, et par un mouvement de l'esprit de Dieu il tua l'Égyptien. Par cette action hardie, il voulait faire comprendre à ses frères que sa main était l'instrument dont Dieu se servirait pour les délivrer de l'oppression; mais ils ne le comprirent point. Le lendemain, il trouva deux Israélites qui se querellaient, et il fit quelques reproches à l'un d'eux de ce qu'il frappait son frère. Cet homme lui répondit : « Qui vous a établi pour nous » juger? est-ce que vous voulez me tuer » comme vous tuâtes hier un Égyptien? » Moïse se douta bien que cette affaire allait devenir publique, et qu'elle parviendrait jusqu'aux oreilles du roi : il se cacha et s'enfuit dans le pays des Madianites : il s'y attacha au service de Jéthro, prêtre du pays, qui lui fit épouser sa fille nommée *Séphora*.

VOCATION DE MOÏSE.

Moïse gardait un jour les troupeaux de son beau-père Jéthro, et il vint jusqu'à la montagne d'Horeb. Pendant qu'il regardait autour de lui, il vit un buisson tout en feu, mais pourtant ce buisson ne brûlait pas. Moïse s'approcha pour admirer cette merveille; alors il entendit une voix qui lui dit: « Otez vos souliers, car ce lieu est saint. » Alors Moïse se prosterna la face contre terre, et la voix lui dit : « Je suis le Dieu » d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; j'ai entendu le cri de mon peuple qui est en » Égypte, car les Israélites sont mon peuple, c'est pourquoi je te commande d'aller » vers eux pour les délivrer, et tu leur diras » que tu viens de ma part. » — « Seigneur, » dit Moïse, je ne sais pas votre nom, comment pourrai-je le leur dire? » — « *Je*



» *suis celui qui est,* répondit la voix; va-t'en trouver Pharaon, et tu lui demanderas la permission de mener ton peuple dans le désert, pour y sacrifier » pendant trois jours. » — « Seigneur, reprit Moïse, Pharaon ne voudra pas me » croire, et me fera mourir. » — « Je serai » avec toi, reprit la voix, et je te donnerai » le pouvoir de faire des miracles. Jette à » terre la petite baguette que tu as dans la » main. » Moïse obéit, et cette baguette ou verge fut d'abord changée en serpent. Moïse eut peur et s'enfuit, mais la voix lui dit : « Prends ce serpent par la queue, et » aussitôt il redeviendra baguette. » Cela arriva comme la voix l'avait dit, et pourtant Moïse n'était pas encore rassuré. La voix lui commanda de mettre sa main dans son sein, et aussitôt elle fut couverte de lèpre; et puis ayant remis cette main lépreuse dans son sein, elle fut guérie. Quoique Moïse connût par ces miracles que c'était Dieu qui lui parlait, il avait bien de la peine à se résoudre d'aller trouver Pharaon, et il dit : « Seigneur, vous savez bien » que je n'ai pas la langue fort libre; j'ai eu » toute ma vie beaucoup de peine à prononcer, et depuis que je vous ai parlé, j'ai » encore plus de peine qu'auparavant. » La voix lui répondit : « Qui a fait la bouche du muet et de celui qui parle? n'est-» ce pas moi? Va-t'en, je serai dans ta » bouche, et puis j'enverrai au-devant de » toi ton frère Aaron, qui parle aisément, » qui sera ton interprète. » Moïse quitta donc cette montagne et retourna en Égypte; comme il était en chemin, Aaron vint au-devant de lui, comme Dieu le lui avait promis.

PLAIES D'ÉGYPTE.

Moïse et Aaron vinrent trouver Pharaon, et lui dirent : « Le Dieu éternel te commande de laisser aller son peuple dans le » désert, afin qu'il lui offre un sacrifice. » Pharaon répondit : « Je ne connais pas le » Dieu éternel. » Ce méchant roi envoya chercher ceux qui faisaient travailler les Israélites, et leur dit : « Augmentez le travail de ce peuple; c'est parce qu'il ne » travaille pas assez, qu'il a le temps de » souhaiter d'aller au désert. » On donna donc aux Israélites plus de travail qu'ils n'en pouvaient faire, et on les battait quand ils n'avaient pas fait leurs ouvrages. Les Israélites, voyant qu'ils étaient plus malheureux qu'auparavant, dirent à Moïse : « Vous êtes cause de notre malheur; pourquoi avez-vous dit à Pharaon de nous » laisser aller dans le désert? » Alors Moïse

dit au Seigneur : « Vous voyez que mes » frères sont en colère contre moi. » Le Seigneur lui répondit : « Je suis le Dieu d'Abra» ham, d'Isaac et de Jacob. Je donnerai aux » Israélites la terre de Chanaan, qui est le » meilleur pays du monde; retournez à » Pharaon, et Aaron fera des prodiges en » sa présence. » Moïse et Aaron furent encore trouver le roi; et Aaron ayant jeté sa verge contre terre, elle fut changée en dragon. Les magiciens de Pharaon changèrent aussi leurs baguettes en dragons; mais le dragon d'Aaron mangea les dragons des magiciens. Ensuite Aaron frappa de sa baguette les eaux du fleuve, et elles furent changées en sang; ces eaux étaient puantes, et firent mourir tous les poissons; mais comme les magiciens changeaient aussi les eaux en sang, Pharaon ne voulut point laisser aller les Israélites.

L'AGNEAU PASCAL.

Dieu commanda ensuite à Aaron d'étendre sa verge, et il vint dans l'Égypte une grande quantité de grenouilles : elles montaient dans les maisons, dans les lits, dans les fours et jusque dans la chambre du roi. Alors Pharaon dit à Moïse : « Prie ton Dieu » qu'il fasse mourir ces grenouilles, et je » laisserai aller les Israélites. » Moïse pria Dieu, et les grenouilles moururent; mais après qu'elles furent mortes, Pharaon ne voulut plus tenir sa promesse. Alors Dieu envoya une grande quantité de poux dans l'Égypte, puis des bêtes, ensuite une grosse grêle qui tuait les hommes et les animaux; il envoya aussi des plaies sur tous les hommes, et à midi on ne voyait pas clair, parce que la terre était couverte d'un affreux brouillard; il n'y avait que dans le pays des Israélites que tous ces malheurs n'arrivaient pas : mais pour cela, Pharaon ne voulut pas laisser aller les Israélites. Alors Dieu dit à Moïse : « Que chaque famille des » Israélites prenne un agneau ou un che» vreau; ils le tueront le quatorzième jour » de ce mois, et ils frotteront avec son » sang toutes leurs portes. On doit faire » rôtir cet agneau ou ce chevreau, et le » manger avec du pain sans levain et des » laitues amères; il faudra tout manger, et, » s'il en reste quelque chose, il faut qu'il » soit brûlé. Vous mangerez ce souper de» bout, à la hâte, ayant des habits de voya» geurs, car je vais vous tirer d'Égypte, et » tous les ans vous célébrerez cette déli» vrance pendant sept jours, en mangeant » du pain sans levain. »



Les Israélites, ayant appris la volonté du Seigneur par la bouche de Moïse et d'Aaron, firent tout ce qui leur était ordonné. Sur le minuit, Dieu envoya son ange qui tua les fils aînés des Égyptiens, depuis le fils du roi jusqu'à celui des esclaves; mais il ne mourut personne dans les maisons dont les portes étaient arrosées du sang de l'agneau. Alors Pharaon et le peuple firent de grands cris, et dirent aux Israélites : « Allez-vous-en au plus tôt, et priez Dieu » pour nous. » Quand les Israélites sortirent de l'Égypte, ils étaient six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Dieu leur recommanda de ne jamais manquer à manger cet agneau tous les ans, pour célébrer leur délivrance; mais il leur défendit de casser un seul de ses os.



HISTOIRE SAINTE — TROISIÈME LEÇON.

QUATRIÈME AGE. — 479 ANS.

DEPUIS LA SORTIE D'ÉGYPTE JUSQU'À LA FONDATION DU TEMPLE.

PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Lorsque Moïse et les Israélites sortirent d'Égypte, le Seigneur ordonna à son ange de les conduire. Le jour, il marchait devant eux dans une nuée, et la nuit dans une colonne de feu qui les éclairait. Cependant Pharaon eut regret d'avoir laissé partir ce peuple, qui travaillait pour lui; et ayant assemblé une grande armée, il courut après lui. Quand les Israélites virent les Égyptiens, ils eurent une grande peur, et ils dirent à Moïse : « Pourquoi nous avez-vous amenés dans ce désert pour y périr tout d'un coup? Il fallait nous laisser en Égypte; aviez-vous peur qu'il y manquât de la terre pour nous mettre après notre mort? » Moïse les exhorta à mettre leur confiance en Dieu, et il pria le Seigneur d'avoir pitié de son peuple. En même temps, l'ange, qui était devant les Israélites, passa derrière, et se mit entre eux et les Égyptiens. Du côté des Israélites, il faisait jour, car la colonne de feu les éclairait : mais du côté des Égyptiens il n'y avait qu'une nuée; ainsi ils ne voyaient pas les Israélites, car cette nuée était comme un grand brouillard. Alors Moïse, par ordre du Seigneur, leva sa baguette sur la mer Rouge, et aussitôt cette mer s'ouvrit en deux, en sorte que l'eau était en l'air des deux côtés, comme deux murs, et qu'on pouvait passer sans se mouiller au milieu de cette mer. Pendant toute la nuit les Israélites passèrent, et les Égyptiens crurent qu'ils pouvaient passer après eux; mais quand ils furent tous dans la mer avec Pharaon leur roi, les eaux revinrent à leur place, et tous les Égyptiens furent noyés,



sans qu'il s'en sauvât un seul. Alors Moïse, Aaron et leur sœur Marie chantèrent avec le peuple un cantique de louange au Seigneur, qui les avait sauvés de leurs ennemis.

VOYAGE DANS LE DÉSERT.

Les Israélites arrivèrent dans un lieu où les eaux étaient si amères qu'il n'était pas possible d'en boire. Ils recommencèrent à murmurer contre Moïse; mais ce saint homme, sans se rebuter de leur ingratitude, pria le Seigneur. Dieu lui commanda de jeter dans ces eaux d'un certain bois, et en

même temps elles devinrent douces. Ensuite les Israélites entrèrent dans un grand désert où il n'y avait rien à manger, et ils murmurèrent encore en disant : « Pour- » quoi nous as-tu tirés d'Égypte, où nous » étions assis auprès des marmites pleines » de viandes? C'est pour nous faire mourir » de faim que tu nous a menés dans ce » désert. » Moïse pria le Seigneur, qui fit tomber sur la terre une grande rosée, et sur cette rosée, de petits grains comme de la grêle. Alors Moïse dit au peuple : « Voici



» le pain que Dieu vous envoie; qu'on en » ramasse une mesure pour chaque per- » sonne, mais il ne faut pas en garder pour » le lendemain. » Le peuple, qui n'avait jamais rien vu comme ces petits grains, les appela *manne*. Chacun se dépêcha d'en ramasser; mais il y en eut quelques-uns qui désobéirent à Moïse, et qui en gardèrent pour le lendemain : ils furent bien surpris quand ils la voulurent manger le matin, car elle sentait mauvais et était pleine de vers. Cependant Moïse dit au peuple de la part de Dieu : « Vous ramasserez chacun » une mesure de manne pendant cinq » jours; mais, le sixième jour, vous en ra- » masserez deux mesures : celle-là se con- » servera bonne et fraîche pour le lende- » main, car il n'en tombera pas le septième » jour; ce septième jour sera consacré au » Seigneur, et il ne sera pas permis de tra- » vailler ce jour-là. » Les choses arrivèrent comme Moïse les avait prédites, et la manne, qui se gâtait du jour au lendemain pendant toute la semaine, se conserva bonne le jour du Seigneur, et ce septième jour fut appelé Sabbat. Moïse commanda aussi à Aaron de ramasser une mesure de cette manne, et de la garder comme un témoignage du miracle que Dieu avait fait pour les Israélites, qui en mangèrent pendant quarante ans. Mais les paresseux, qui n'aiment pas à se lever matin, en manquaient, car la manne se fondait au soleil; ainsi il fallait prévenir le soleil pour en faire provision.

Les Israélites étant allés dans un autre endroit manquèrent d'eau; et, oubliant tous les miracles que Dieu avait faits pour eux, ils dirent à Moïse : « Pourquoi nous as-tu » tirés de l'Égypte, et nous as-tu menés ici » pour mourir de soif avec nos familles et » nos troupeaux? » Moïse leur répondit : « Ce n'est pas contre moi que vous murmu- » rez, mais contre Dieu; toutefois je vais » le prier qu'il vous donne de l'eau. » Alors Moïse, par l'ordre du Seigneur, frappa un rocher avec sa baguette, et il en sortit une grande quantité d'eau.

Enfin, les peuples voisins ayant pris de l'ombrage des Israélites, vinrent les attaquer; mais Moïse envoya Josué, de la tribu d'Éphraïm, pour leur livrer bataille; et Dieu, à cause de ses prières, accorda la victoire à son peuple.

DIEU PUBLIE SA LOI.

Ensuite les Israélites arrivèrent près de la montagne de Sinaï, et Dieu dit à Moïse : « Montez sur cette montagne, mais que le » peuple n'approche pas, car il mourrait. » Moïse monta donc sur le mont Sinaï, et ce fut là que Dieu donna sa loi à son peuple, le cinquantième jour après la Pâque. Ils virent la montagne tout en feu et couverte d'un nuage épais, d'où sortaient des éclairs,

des tonnerres, et un bruit comme de trompettes, et ils entendirent une voix qui dit :



I. Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai tiré de la servitude d'Égypte. Tu n'auras point d'autres dieux devant moi ; tu ne feras point d'idole, ni aucune figure pour l'adorer.

II. Tu ne prendras point en vain le nom du Seigneur ton Dieu.

III. Souviens-toi de sanctifier le jour du Sabbat, c'est-à-dire le repos du septième jour.

IV. Honore ton père et ta mère, afin que tu vives long-temps sur la terre promise.

V. Tu ne tueras point.

VI. Tu ne commettras point d'adultère.

VII. Tu ne déroberas point.

VIII. Tu ne diras point de faux témoignages contre ton prochain.

IX. Tu ne désireras point la femme de ton prochain.

X. Tu ne désireras point le bien de ton prochain.

Dieu donna à Moïse ces dix commandements écrits sur des tables de pierre, et ces dix commandements sont ceux que nous répétons chaque jour dans nos prières.

ALLIANCE DE DIEU AVEC LES ISRAÉLITES.

Dieu fit mettre les tables de la loi dans l'arche d'alliance, qui était un coffre de bois précieux, tout revêtu d'or. Cette arche était gardée dans un tabernacle, c'est-à-dire une tente de riches étoffes ; et devant il y avait un autel pour les sacrifices, qui se faisaient en égorgeant des bœufs et des moutons, que l'on faisait brûler ensuite sur l'autel. Telle était la manière d'honorer Dieu en ce temps-là. Aaron et ses enfants furent consacrés prêtres pour offrir les sacrifices, et tout le reste de la tribu de Lévi fut destiné au service du tabernacle. L'arche et le tabernacle étaient la marque de l'alliance de Dieu avec les Israélites ; et cette alliance, qui s'appelle aussi testament, était la même qu'il avait faite avec Abraham ; car il renouvela en leur faveur toutes les promesses qu'il avait faites à leurs pères. Il promit de les établir dans la terre de Chanaan, de les y prendre pour son peuple bien-aimé, de les combler de biens. Le peuple, de son côté, promit de ne point reconnaître d'autre Dieu que le Seigneur, de l'aimer de tout son cœur, et d'observer tous ses commandements, sous peine d'être chassé de la terre promise et accablé de misère. Cette alliance fut confirmée par le sang des victimes, et Dieu l'exécuta très-fidèlement. Il fit remonter le Jourdain vers sa source, il arrêta le soleil et la lune, et fit plusieurs autres grands miracles pour mettre les Israélites en possession de la terre de Chanaan ; mais ils ne tinrent rien de ce qu'ils avaient promis à Dieu, et se révoltèrent plus de dix fois pendant le voyage.

MORT D'AARON ET DE MOISE.

Dieu, voulant faire voir aux Israélites qu'il avait choisi Aaron pour être son prêtre, fit dire au peuple, par la bouche de Moïse : « Que les chefs de toutes les tribus » d'Israël apportent chacun une verge en » ma présence. » Ils obéirent, et le lendemain la verge d'Aaron avait poussé des fleurs, des boutons et des amandes. Alors Dieu dit : « J'ai choisi Aaron et sa famille

» pour être mes sacrificateurs. Nul autre » qu'eux ne pourra m'offrir de l'encens; » mais je leur donne les enfants de Lévi » pour avoir soin des choses qui me seront » consacrées : ils vivront des choses qui me » seront offertes, et auront la dixième partie » tie des bêtes et des fruits de la terre. » Après cela, les Israélites vinrent en un lieu où il n'y avait point d'eau, et murmurèrent encore. Moïse et Aaron se prosternèrent devant le Seigneur, qui dit à Moïse : « Prends » ta verge et marche avec ton frère vers le » rocher, devant toute l'assemblée du peu- » ple, tu parleras au rocher, et il te don- » nera de l'eau. » Moïse et Aaron assemblèrent le peuple, mais ils n'obéirent pas simplement au commandement du Seigneur, et, au lieu de parler au rocher, ils le frappèrent de deux coups de baguette. Alors Dieu dit à Moïse et à Aaron : « Parce » que vous n'avez pas cru à la parole du Sei- » gneur, vous mourrez tous deux avant » d'entrer dans la terre promise. » Et Dieu commanda à Moïse de monter sur la montagne avec son frère Aaron : il commanda aussi à Aaron d'ôter ses habits de grand-prêtre, et de les donner à son fils, parce qu'il allait mourir. Aaron obéit à Dieu et mourut aussitôt. Une autre fois les Israélites murmurèrent encore contre Dieu, qui, pour les punir, envoya contre eux des serpents brûlants; mais le peuple s'étant repenti, Dieu commanda à Moïse de faire un serpent d'airain et de l'élever en haut; et tous ceux qui étaient mordus et qui regardaient ce serpent, étaient guéris sur-le-champ. Cependant les Israélites demandèrent aux rois qui étaient voisins la permission de passer dans leur pays, promettant de ne leur faire aucun tort, et de payer jusqu'à l'eau qu'ils boiraient; mais ces rois ne voulurent pas leur accorder cette grâce, et Dieu dit aux Israélites : « Combattez-les, et vous les vain- » crez par mon secours. » Les Israélites obéirent, et ils remportèrent de grandes victoires.

Dieu commanda à Moïse de poser ses mains sur Josué, et de donner son esprit à cet homme, pour conduire son peuple dans la terre qu'il avait promise à Abraham. Moïse obéit à Dieu, et fit souvenir les Israélites de tous les miracles que Dieu avait faits pour l'amour d'eux. Il leur promit que Dieu ne les abandonnerait jamais, s'ils étaient fidèles à observer ses commandements, et leur fit jurer qu'ils n'y manqueraient jamais. Après quoi il monta sur une haute montagne, d'où il découvrit cette



terre dans laquelle il ne devait point entrer à cause de sa désobéissance. Il mourut en cet endroit; mais on n'a jamais su où l'on avait enseveli son corps : il avait vécu cent vingt ans.

JOSUÉ.

Josué ayant succédé à Moïse, par ordre de Dieu, envoya deux espions à une ville nommée *Jéricho*. Ils allèrent chez une femme nommée *Rahab;* mais le roi de Jéricho envoya des soldats chez cette femme pour prendre ces espions. Ils ne les trouvèrent pas, car elle les avait cachés; et le lendemain elle leur dit : « Je sais que vous êtes » venus de la part du vrai Dieu, et qu'il li- » vrera cette ville entre vos mains; mais » puisque je vous ai rendu service, je vous

» prie de ne me point faire de mal ni à ma » famille. » Les espions lui dirent : « Nous » ne vous ferons point de mal ; assemblez » toute votre famille chez vous quand nous » prendrons cette ville, et mettez un cordon » d'écarlate à votre fenêtre ; on ne vous » fera aucun mal. » Ils retournèrent après cela vers Josué, qui commanda au peuple de se tenir prêt pour passer le Jourdain, qui est un grand fleuve. Les Israélites étaient fort embarrassés, car il n'y avait pas de pont sur le Jourdain ; mais Josué commanda aux prêtres de prendre l'arche du Seigneur, et d'entrer dans le fleuve. A peine leurs pieds eurent-ils touché l'eau,



que le fleuve s'ouvrit en deux pour laisser passer les Israélites ; et Dieu dit à Josué : « Faites prendre douze pierres à la place » où les prêtres ont resté au milieu du Jour- » dain pendant que le peuple passait ; et de » ces douze pierres vous ferez un autel, et » quand vos enfants vous demanderont ce » que signifie cet autel, vous leur répon- » drez : c'est pour vous faire souvenir du » miracle que Dieu a fait pour l'amour de » vous, afin de vous faire entrer dans la » terre qu'il avait promise à Abraham. » Et les Israélites obéirent en tout au commandement du Seigneur, et entrèrent dans la terre promise.

Aussitôt que les Israélites furent entrés dans la terre promise, ils firent du pain avec le blé du pays, et aussitôt la manne cessa de tomber. Cependant Josué vit un ange qui avait une épée à la main, pour montrer que Dieu combattait pour son peuple ; et le Seigneur dit à Josué : « Que les prêtres » prennent l'arche du Seigneur, et qu'ils la » portent en silence autour des murailles » de Jéricho pendant six jours ; le septième » jour, vous ferez le tour de la ville sept » fois, et la septième fois les prêtres son- » neront de la trompette, et le peuple jet- » tera un cri de réjouissance ; aussitôt les » murailles de la ville tomberont et chacun » entrera de son côté dans cette ville ; mais » prenez bien garde à ce que je vais vous » dire : Je ne veux pas qu'on pardonne à » aucun des habitants de Jéricho ; je vous » commande donc de tuer les hommes et » les bêtes, excepté Rahab et sa famille. » Après cela vous détruirez cette ville, car » tous ceux qui y demeurent sont des mé- » chants : je vous défends de garder rien de » ce qui sera dans Jéricho ; mais vous pren- » drez l'or, l'argent, le cuivre et le fer ; et » vous me les consacrerez, et tout le reste » sera brûlé. » Josué exécuta ce que Dieu



lui avait ordonné. Les murailles de Jéricho tombèrent, et la seule Rahab fut sauvée avec sa famille. Josué avait défendu expressément, de la part de Dieu, de rien réserver du butin, mais un homme, nommé *Achan*, désobéit à cet ordre, et retint pour

lui quelque chose de ce qui avait été pris. Cette désobéissance irrita le Seigneur; le supplice du coupable apaisa sa colère. Ainsi périt cette ville, que Dieu avait dévouée à l'anathème à cause de ses crimes.

Josué remporta encore un grand nombre de victoires : ensuite il partagea les pays qu'il avait conquis aux tribus des enfants d'Israël, puis il les fit souvenir des miracles que Dieu avait faits en sa faveur : il leur demanda s'ils voulaient servir ce Dieu tout-puissant qui les avait tirés d'Égypte, ou les dieux des peuples qu'ils venaient de détruire. Le peuple répondit avec de grands cris, qu'il ne voulait d'autre Dieu que l'Éternel. Josué, ayant reçu son serment, mourut âgé de cent dix ans.

Les enfants d'Israël n'obéirent point au Seigneur; car ils se contentèrent de faire payer un tribut à plusieurs des peuples qui habitaient la terre promise, et ne les détruisirent point : or, ces peuples adoraient les idoles, et ne voulaient pas adorer le vrai Dieu. Le Seigneur dit donc aux Israélites : « Parce que vous avez épargné ces peuples » contre ma défense, désormais vous ne » pourrez plus les détruire; ils vous engageront à adorer leurs idoles, et je me servirai d'eux pour vous punir. » Ce que Dieu avait prédit arriva, les Israélites épousèrent des femmes de ces peuples, et ils adorèrent leurs dieux; aussi furent-ils plusieurs fois esclaves de ces peuples. Quand ils étaient bien misérables, ils levaient les mains au ciel et demandaient miséricorde; alors Dieu avait pitié d'eux, et leur envoyait des juges pour les gouverner et les délivrer de leurs ennemis; mais ils retombaient bientôt dans le crime par le mauvais exemple de leurs voisins.

JEPHTÉ, JUGE D'ISRAEL.

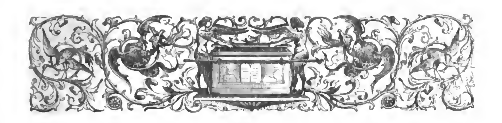
De nouveau les enfants d'Israël ayant abandonné le Seigneur pour adorer de faux dieux, il les livra aux Ammonites et aux Philistins. Alors ils demandèrent du secours au Seigneur, qui leur dit : « Demandez du » secours aux dieux que vous avez servis. » A la fin pourtant Dieu eut pitié d'eux, et leur inspira de choisir Jephté pour leur chef. Avant le combat, il dit tout haut : « Seigneur, si vous me donnez la victoire, » je promets de vous sacrifier la première » personne qui paraîtra à mes yeux quand » je rentrerai dans la ville. » Il remporta la victoire; et sa fille, ayant appris cette bonne nouvelle, vint au-devant de lui avec ses compagnes, qui jouaient des instruments, et elle marchait la première. Quand Jephté vit sa fille unique, il détourna les yeux et déchira sa robe; car il n'avait que cette fille, et il l'aimait beaucoup. Elle fut fort surprise de voir la douleur de son père dans un jour de réjouissance; mais quand il eut dit qu'il était affligé à cause d'elle, parce qu'il était obligé de la sacrifier au Seigneur à cause de son vœu, elle lui répondit : « Ne » vous affligez pas, je consens à mourir, » puisque vous l'avez promis à Dieu. » Elle demanda seulement deux mois pour pleurer avec ses compagnes; et au bout de deux mois elle revint trouver son père, qui la sacrifia au Seigneur.

SAMUEL.

Le dernier juge d'Israël fut Samuel, qui, dès son enfance, avait été consacré au Seigneur et élevé dans son temple. Samuel était prophète, c'est-à-dire inspiré de l'esprit de Dieu. Dès qu'il fut devenu juge, il parcourut la Judée pour achever d'en bannir le culte des idoles, et rétablir partout celui du vrai Dieu; le peuple d'Israël se soumit à ses instructions, et commença à pleurer ses péchés; alors Dieu lui pardonna, et tant que le saint prophète les gouverna par lui-même, les Philistins et les autres peuples étrangers cessèrent de ravager les terres

des Israélites, et le peuple de Dieu vécut en paix. Mais Samuel étant devenu vieux, ses fils jugèrent le peuple à sa place; par malheur ils ne ressemblaient point à leur père: ils étaient méchants et avides, et recevaient des présents pour rendre des jugements injustes. Leur mauvaise conduite fut cause que le peuple se lassa de leur gouvernement. Les Israélites vinrent donc trouver Samuel, et lui dirent: « Donnez-nous un roi » pour nous gouverner comme les autres » nations. » Cette demande affligea Samuel; mais le Seigneur lui dit : « Ce n'est pas toi, » c'est moi que le peuple a rejeté; expli- » que-leur à quoi ils s'engagent en deman- » dant un roi, et s'ils persistent, donne- » leur-en un. » Samuel fit ce qui lui était ordonné; mais les Israélites s'obstinant à vouloir un roi, Dieu dit à Samuel de préparer un sacrifice, et qu'il lui enverrait celui qu'il avait choisi.





HISTOIRE SAINTE. — QUATRIÈME LEÇON.

SUITE DU QUATRIÈME AGE.

SAUL, PREMIER ROI D'ISRAEL.

Il y avait un homme de la tribu de Benjamin, nommé Saül, qui était beau de visage, et plus grand que tous les jeunes gens de son âge. Le père de Saül, ayant perdu ses ânesses, commanda à son fils de les aller chercher, et il courut fort loin avec son serviteur pour les trouver. Après avoir cherché long-temps, son serviteur lui dit : « Allons consulter Samuel, qui est l'homme » de Dieu. » Et Samuel, ayant invité Saül à souper, lui fit donner la meilleure part, et le mena ensuite sur le haut de la maison; là il répandit sur lui une fiole d'huile, et



lui dit que Dieu l'avait choisi pour gouverner son peuple. Et comme Saül lui répondit qu'il était de la dernière des tribus du peuple, Samuel lui donna plusieurs signes pour lui prouver son élection, et lui dit, entre autres choses : « Vous rencontrerez » au sortir d'ici une troupe de prophètes; » vous vous mêlerez avec eux, et vous pro» phétiserez; ensuite vous m'attendrez pen» dant sept jours pour offrir un sacrifice au » Seigneur. » Saül étant sorti rencontra les prophètes, et l'esprit de Dieu l'ayant rempli, il devint un autre homme. Ceux qui le connaissaient furent tout étonnés de l'entendre prophétiser, en disant : *Saül entre les prophètes!* ce qui a passé en proverbe. Cependant, Samuel ayant assemblé le peuple, on tira au sort, et il tomba sur Saül, qu'on eut bien de la peine à trouver, car il s'était caché.

DÉSOBÉISSANCE ET VICTOIRE DE SAUL.

Saül régna paisiblement pendant deux ans; mais son fils Jonathas ayant attaqué les Philistins, ils assemblèrent une armée innombrable contre les Israélites. Le plus grand nombre, effrayé, se cacha, et les autres s'assemblèrent auprès de Saül. Or Samuel avait dit à Saül : « Vous m'attendrez » pour sacrifier au Seigneur. » Saül attendit sept jours; mais, voyant que Samuel ne venait point, que les soldats désertaient, il offrit seul le sacrifice. A peine fut-il achevé, que Samuel arriva, qui dit à Saül : « Si vous » eussiez obéi à ce que le Seigneur vous a » commandé par ma bouche, la couronne » serait restée dans votre famille; mais, » parce que vous avez désobéi, le Seigneur

» vous rejette, et a choisi un autre roi qui



» sera selon son cœur. » Cette parole affligea Saül, qui se prépara pourtant à combattre les Philistins.

Les Philistins avaient leur camp proche de celui des Israélites, et Jonathas, plein de confiance en Dieu, auquel il demanda du secours, entra dans leur camp, suivi d'un seul homme : il tua vingt Philistins, et Dieu les frappa d'une telle crainte, qu'ils s'entretuaient, ou jetaient leurs armes pour fuir plus vite. Saül les poursuivit, et dit : « Mau- » dit soit celui qui mangera avant que j'aie » fini de vaincre mes ennemis! » Le peuple était fort fatigué et avait une grande faim; mais, quoiqu'il passât dans un bois où il y avait beaucoup de miel, personne n'osa y toucher. Jonathas, qui ne savait pas les paroles que son père avait dites, se trouva mal de besoin de manger, et prit un rayon de miel au bout de sa baguette : ce petit secours le fortifia. Quelqu'un lui ayant dit le serment que son père avait fait, il le blâma. Cependant, après la victoire, Saül consulta Dieu pour savoir s'il devait encore combattre les Philistins; mais le Seigneur ne lui répondant point, il connut par là que quelqu'un avait manqué au serment qu'il avait fait. Il tira au sort pour connaître le coupable, et le sort tomba sur Jonathas. Saül voulait le faire mourir; mais le peuple s'y opposa, et força le roi de lui accorder sa grâce.

DAVID SACRÉ PAR SAMUEL.

Dieu dit à Samuel : « Saül a négligé mes » ordres, c'est pourquoi je l'ai abandonné, » et j'ai choisi un autre roi pour mon peu- » ple. » Samuel annonça à Saül les paroles du Seigneur. Ce prince lui dit : « J'ai péché, » demandez miséricorde au Seigneur pour » moi. » Comme il retenait le prophète par son manteau, il lui en déchira un morceau. Samuel lui dit : « Comme tu as déchiré ce » manteau et ôté ce morceau de dessus mon » corps, de même Dieu t'ôtera le royaume » d'Israël. » Après ces paroles, Samuel quitta Saül et ne le vit plus le reste de sa vie.

Dieu alors ordonna à Samuel de prendre un vase qui contenait l'huile sainte, et d'aller à Bethléem dans la maison d'Isaï ou Jessé, pour la répandre sur celui de ses fils que le Seigneur lui ferait connaître. Samuel obéit à cet ordre; et, à l'occasion d'un sacrifice qu'il devait offrir à Dieu, il se rendit à Bethléem. Il invita Isaï avec sa famille au repas qui suivait ordinairement le sacrifice, et demanda à voir ses enfants, Isaï lui présenta d'abord l'aîné de ses fils, qui était d'un âge mûr et d'une taille avantageuse. Le prophète, en le voyant, crut que c'était celui que Dieu avait choisi, mais le Seigneur lui répondit « Ne vous arrêtez pas à sa » bonne mine et à la grandeur de sa taille, » car ce n'est pas celui que je veux établir » roi de mon peuple, L'homme ne juge que » par ce qui paraît au dehors, mais je vois » le fond des cœurs. » Isaï présenta son second fils, puis les cinq autres. Dieu fit connaître au prophète qu'il n'avait choisi aucun de ceux-là. « Sont-ce là tous vos fils? » dit Samuel à Isaï. — « Il m'en reste un, ré- » pondit le père; mais c'est un enfant que » j'occupe à garder mes troupeaux. » — « Faites-le venir, ajouta Samuel, car nous » ne nous mettrons point à table qu'il ne » soit ici. » Isaï l'envoya donc chercher. C'était un jeune homme de quinze ans,

blond, et d'une belle figure : on le nommait *David*. Quand il parut, Dieu dit à Samuel : « Voilà celui que j'ai choisi ; ne » tardez pas à le sacrer. » Samuel prit aussitôt sa fiole pleine d'huile, et le sacra au milieu de ses frères. Depuis ce moment, l'esprit du Seigneur se reposa sur David, et Saül au contraire fut livré au mauvais esprit, qui le tourmentait si fort, qu'il entrait en fureur. On dit à Saül que, s'il faisait jouer de la harpe devant lui, il serait soulagé ; et comme David jouait fort bien de cet instrument, le roi le demanda à son père. Aussitôt que Saül eut vu David, il l'aima et lui fit porter ses armes ; et toutes les fois que le malin esprit le tonrmentait, David jouait de la harpe, et le roi était soulagé.

DAVID COMBAT GOLIATH.

Il y avait parmi les Philistins un géant nommé *Goliath,* qui était armé d'une manière terrible. Il vint défier les Israélites au combat, mais personne n'osait l'attaquer. David demanda quelle serait la récompense de celui qui tuerait cet homme. On lui répondit que le roi lui donnerait sa fille en mariage. Saül, ayant appris les questions que faisait David, lui demanda s'il voudrait combattre le géant, David ayant répondu qu'il le voudrait bien, Saül lui donna ses propres armes ; mais David les trouva trop pesantes ; il prit seulement sa fronde, et ramassa cinq cailloux. Après avoir invoqué le Seigneur, il courut contre le géant, lui lança



une pierre qui lui entra daus le front, et le tua. Les Philistins, voyant le géant mort, s'enfuirent, et les Israélites en tuèrent un grand nombre. On fit de grandes réjouissances pour cette victoire ; et les femmes chantaient en jouant des instruments : ***Saül en a tué mille, et David dix mille.*** Ces paroles donnèrent une grande jalousie au roi, et il commença à ne plus aimer David, car tout réussissait à ce jeune homme, parce que Dieu était avec lui ; mais Jonathas, fils de Saül, fut plus juste que son père : il admira la belle action de David, et lui fit présent de l'habit qu'il portait ; car en ce temps-là c'était la plus grande marque d'estime qu'on pût donner à une personne.

DAVID PERSÉCUTÉ PAR SAUL.

La jalousie de Saül contre David augmenta au point qu'il résolut de le faire périr. Il lui dit qu'il lui donnerait sa fille en mariage, pourvu qu'il tuât cent Philistins ; le Seigneur protégea David, qui tua deux cents Philistins au lieu de cent. Saül fut donc forcé de lui donner sa fille. Un jour que David jouait de la harpe devant lui, Saül voulut le tuer ; David se sauva dans sa mai-



son : le roi envoya des soldats pour le prendre ; mais Michol, sa femme, le descendit par une fenêtre, et il se réfugia chez le grand-prêtre Achimélech.

Saül continua à poursuivre David daus tous les lieux où il croyait pouvoir le reu-

contrer. Or, un jour que David était caché dans le fond d'une caverne avec soixante de ses gens, Saül eut un besoin qui l'obligea d'y entrer; or vous savez que quand on sort du grand jour et qu'on entre dans un lieu obscur, on ne voit rien : Saül ne vit donc pas David; mais David le vit fort bien, et ceux qui étaient avec lui lui conseillaient de le tuer; mais David leur répondit : « Dieu » me préserve de mettre la main sur mon » roi, sur celui qu'il a sacré de son huile » sainte! » Il se contenta donc de lui couper un morceau de son habit, encore en eut-il regret après, craignant d'avoir manqué de respect à son roi. Quand Saül fut sorti, David monta sur le rocher et appela Saül, en lui disant : « Seigneur, pourquoi » écoutez-vous les discours de ceux qui » vous parlent mal de moi? Puisque j'ai pu » couper un morceau de votre habit, je » pouvais aussi vous tuer; mais je vous ai » respecté, parce que vous êtes mon roi : » l'Éternel sera juge entre vous et moi; car » il sait que vous me persécutez injuste- » ment. » Saül ayant entendu ces paroles, dit : « N'est-ce pas votre voix, mon fils » David? » Et il pleura. Il dit encore : « Vous » êtes plus juste que moi, et je connais à » votre bonté que Dieu vous a certainement » choisi pour vous donner la couronne; » jurez-moi devant Dieu que quand vous » serez monté sur le trône, vous ne ferez » point mourir ma famille. » David le lui ayant juré, le roi se retira. Jonathas avait fait la même prière à David, et lui avait dit : « Ayez bon courage, mon père ne peut » vous faire périr, et il sait très-bien que » vous serez roi d'Israël; pour moi, je ne » serai point jaloux de vous voir sur le trône, » et je serai très-content d'être le premier » après vous; » car Jonathas aimait mieux David que la royauté.

En ce temps-là Samuel mourut, et David se retira dans un désert près du mont Carmel, où il épousa une femme nommée Abigaïl; il en avait déjà deux, Michol et Achinoam, car en ce temps on pouvait épouser plusieurs femmes. Saül assembla encore une armée pour le poursuivre.

Étant arrivé dans une plaine, on dressa des tentes pour passer la nuit. Abner gardait la tente du roi avec ses soldats; mais, au lieu de faire bonne garde, ils s'endormirent, et David, avec un de ses gens, entra jusque dans la tente du roi. Celui qui suivait David lui demanda la permission de tuer Saül; mais David l'en empêcha en lui disant : « L'homme qui mettra la main sur » l'oint du Seigneur ne sera point inno- » cent. » Il se contenta donc d'emporter la coupe et la hallebarde de Saül, et quand il fut bien loin, il cria à Abner : « Vous êtes un » brave homme; certainement vous avez » mérité la mort, pour n'avoir pas gardé le » roi. » Saül, entendant ces paroles, appela encore David son fils, et convint qu'il était plus honnête homme que lui; il promit même de ne plus chercher à lui faire du mal; mais David le connaissait trop bien pour oser se fier à sa parole, et il se retira chez les Philistins.

MORT DE SAUL.

Les Philistins déclarèrent la guerre à Saül; il eut très-peur, et voulut consulter une femme qui devinait par le moyen du malin esprit. Il y alla déguisé, accompagné de deux de ses domestiques, et lui dit qu'il la priait de faire revenir une personne dont il avait besoin. Cette femme fit ses conjurations, et lui dit qu'elle voyait un vieillard; Saül reconnut, au portrait qu'elle en fit, que c'était Samuel, et lui demanda quel devait être le succès de la bataille : « Ce » que je t'ai prédit arrivera, répondit Sa- » muel; le Seigneur va t'ôter ton royaume, » et toi et tes fils vous serez demain avec » moi. » Saül s'en alla tout effrayé. Le len-

demain il donna la bataille; comme il vit que les ennemis étaient plus forts que lui, il se passa son épée au travers du corps : ses fils furent tués.



Alors David fut reconnu roi par la tribu de Juda, dont il était sorti. Abner, un des capitaines de Saül, fit reconnaître pour roi un des fils de ce malheureux prince par les autres tribus; mais le fils de Saül ayant maltraité Abner pour une femme, celui-ci vint se rendre à David, et le reconnut pour maître. Abner fut tué en trahison par Joab, capitaine de David, dont il avait tué le frère en se défendant. David pleura Abner et maudit Joab. David, ayant consulté le Seigneur, fit la guerre aux Philistins, qu'il vainquit, et prit aussi Jérusalem.

Un prophète nommé Nathan vint trouver David de la part du Seigneur, et lui dit : « Dieu m'ordonne de te dire qu'il t'a donné » la couronne d'Israël, et que ton sang » régnera jusqu'à la fin des siècles. » David s'humilia devant le Seigneur, et chanta un cantique à sa louange. Quelque temps après, ayant découvert un des fils de Jonathas, il lui rendit tous les biens de Saül.

CHUTE ET PÉNITENCE DE DAVID.

David eut une nouvelle guerre avec les Philistins; mais il resta à Jérusalem, et nomma Joab son lieutenant-général. Un jour qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, il vit une belle femme qui se baignait : il apprit que c'était Bethsabée, femme d'Urie, qui était à l'armée. David écrivit à Joab de faire combattre Urie dans un endroit dangereux où il pût être tué : Joab lui obéit, et le brave Urie mourut. David épousa sa veuve et en eut un fils. Au bout de deux ans, Dieu envoya le prophète Nathan, qui lui dit : « Dieu vous » avait donné le royaume d'Israël, des biens » en abondance, et un grand nombre de » femmes, et, malgré tous ces bienfaits, » vous l'avez offensé, et vous avez fait tuer » Urie pour avoir sa femme; je vous annonce que l'épée ne sortira point de votre » maison, et qu'on vous enlèvera vos femmes. » David répondit : *J'ai péché!* Le prophète lui dit : « Et le Seigneur vous a » pardonné; toutefois, comme vous avez » scandalisé votre peuple, le fils que vous » avez eu de Bethsabée mourra. »

David se soumit aux volontés du Seigneur, et s'humilia devant lui : Dieu récompensa sa soumission en lui donnant un autre fils de Bethsabée, qui fut nommé Salomon et qui régna après lui. David eut encore plusieurs enfants, mais ce fut pour son malheur; l'un d'eux, nommé Absalon, ayant reçu un outrage de son frère Amnon, l'invita à un festin et le tua. Absalon, craignant la colère de son père, s'enfuit chez un prince voisin, où il resta trois ans; au bout de ce temps, Joab, qui commandait les troupes de David, obtint son pardon. Absalon, au lieu d'être touché de la bonté de son père, résolut de le détrôner. Il s'attacha à flatter le peuple pour gagner ses bonnes grâces; quand il crut y avoir réussi, il demanda à David la permission d'aller exécuter un vœu qu'il avait fait; mais, au lieu de cela, il assembla des troupes et marcha sur Jérusalem. David se sauva avec ses amis, et se retira sur la montagne des Oliviers.

Quand Absalon eut assemblé son armée, il marcha contre son père : ceux qui étaient avec David ne voulurent pas qu'il allât contre Absalon. Ce fut Joab qui commanda

l'armée, et David lui recommanda d'épargner son fils; mais il n'obéit pas aux ordres du roi; car Absalon ayant été battu, et voulant s'enfuir, fut arrêté par ses cheveux en passant sous un arbre où il demeura accroché. Joab lui perça le cœur; ce qui ayant été rapporté à David, il se renferma, plein de douleur, dans ses appartements, et on l'entendit s'écrier à plusieurs reprises : *Plût à Dieu que je fusse mort, et que mon fils fût vivant!*

SACRE DE SALOMON.

Entre les enfants de David, Salomon, l'un des plus jeunes, fut celui que Dieu choisit pour lui succéder. Le Seigneur avait déclaré son choix à David, mais la chose était demeurée secrète. Quand le roi fut devenu vieux et infirme, tout Israël avait les yeux sur lui, et attendait qu'il désignât son successeur. Adonias, l'aîné de ses fils, avant que le roi son père se fût expliqué, dit hautement : « La couronne m'appar- » tient, c'est moi qui régnerai. » Il se fit faire des chariots, il affecta de se montrer dans la ville, environné de gardes à cheval, et précédé de cinquante valets de pied, qui couraient devant lui. David, en ayant été informé, donna ordre à Sadoc, grand-prêtre, et à Banaïas, capitaine des gardes, de faire promptement la cérémonie du sacre



et du couronnement de son fils Salomon. Le jeune prince monta sur la mule du roi; il fut conduit à Gihon, et y reçut l'onction royale des mains du grand-prêtre. Après la cérémonie, on joua de la trompette, et tout le monde cria : *Vive le roi!* Le jeune prince retourna ensuite à Jérusalem au son des trompettes, et au milieu des acclamations redoublées d'un peuple immense qui le suivait. Après avoir assuré la couronne à Salomon, David assembla tous les princes, les chefs du peuple, tous les officiers de l'armée et de la cour; puis, recueillant ses forces, il leur dit : « J'avais eu dessein de bâtir un » temple pour y placer l'arche d'alliance; » mais le Seigneur m'a déclaré que cet hon- » neur était réservé à Salomon. Je vous con- » jure de vous appliquer à connaître et à » observer fidèlement la loi de Dieu. » Il adressa ensuite la parole au jeune roi : « Et » vous, mon fils, adorez le Dieu de votre » père, servez-le avec un cœur parfait et de » toute l'étendue de la volonté; car le Sei- » gneur sonde les cœurs, il pénètre toutes » les pensées des esprits. Si vous le cher- » chez, vous le trouverez; mais si vous » l'abandonnez, il vous rejettera pour tou- » jours. Que le Seigneur soit donc avec » vous; qu'il vous donne la sagesse et l'in- » telligence : qu'il vous apprenne à gouver- » ner son peuple et à garder fidèlement sa » loi; car vous ne pouvez être heureux » qu'en observant les commandements du » Seigneur votre Dieu. J'ai préparé toutes » choses pour le grand ouvrage de la mai- » son du Seigneur : c'est vous qui devez » exécuter ce dessein. Armez-vous donc de » force; travaillez avec zèle à l'œuvre de » Dieu. Le Seigneur sera avec vous. » David mourut peu de temps après, dans une heureuse vieillesse, plein de gloire et de mérites, aimé de Dieu qu'il avait eu le malheur d'offenser, mais avec qui il se réconcilia par la ferveur de sa pénitence et par l'humilité de sa soumission.

SAGESSE DE SALOMON.

Salomon était fort jeune quand il monta sur le trône. Une nuit, le Seigneur lui apparut et lui dit : « Demande-moi ce que tu » voudras et je te l'accorderai. » Salomon s'humilia devant Dieu, et, considérant sa grande jeunesse, il le pria de lui accorder cette sagesse qui convient aux rois, et qui leur est nécessaire pour bien gouverner leurs peuples. Dieu lui répondit : « Puisque » tu as préféré la sagesse aux richesses et » aux autres biens temporels, je te rendrai » non-seulement le plus sage de tous les » rois, mais aussi le plus riche et le plus » puissant. » Ce fut après cette vision que Salomon eut occasion de montrer sa sagesse, en jugeant un procès fort singulier. Deux femmes vinrent se présenter devant lui, et l'une d'elles lui dit : « Je logeais avec » cette femme dans une même chambre; » nous avions chacune un petit enfant à qui » nous donnions à teter : il est arrivé que » cette femme ayant mis son enfant dans » son lit, elle l'a étouffé. Quand elle a vu » son fils mort, elle s'est levée tout douce» ment, et ayant mis son enfant mort auprès » de moi, elle a pris mon fils vivant. Le » matin j'ai été bien affligée; mais en regar» dant attentivement cet enfant mort, j'ai » reconnu que ce n'était pas mon fils, mais » celui de cette femme. » L'autre femme dit au roi : « Seigneur, cette femme vous » trompe : c'est son fils qui est mort, et le » mien qui est vivant. » Un autre que Salomon aurait été bien embarrassé, car il n'y avait point de témoins; mais il dit à un de ses gardes : « Prenez l'enfant qui est vivant, » et coupez-le en deux avec une épée; par » ce moyen, ces deux femmes en auront » chacune la moitié. » La femme qui avait parlé la première, et qui était la vraie mère de l'enfant, frémit en entendant ces paroles, et toutes ses entrailles se révoltèrent; elle se jeta donc aux pieds du roi, et dit à Salomon : « Ah! seigneur, donnez l'enfant tout entier » à cette femme qui le demande, j'aime



» mieux le perdre que de le voir périr! » Mais l'autre femme disait : « Ce que le roi » a ordonné est fort juste, nous n'aurons » l'enfant ni l'une ni l'autre. » Alors Salomon dit : « Donnez l'enfant vivant à cette » première femme; je connais à sa tendresse » qu'elle est la véritable mère. » Tout le monde fut étonné de l'adresse avec laquelle le roi avait découvert la vérité, et la vraie mère se retira en le comblant de bénédictions.

CONSTRUCTION DU TEMPLE.

Salomon, se voyant tranquille dans son royaume, pensa sérieusement à bâtir un temple au Seigneur. Il demanda à Hiram, roi de Tyr, du bois de cèdre, qui est un bois précieux, et il s'en servit pour bâtir le temple, qu'il fit couvrir d'or en partie. Il y avait aussi un autel d'or; dix chandeliers

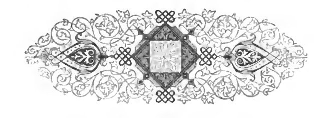


et une grande partie des vaisseaux du temple étaient d'une matière précieuse, ou ad-

mirables par leur travail. Après que cet édifice superbe fut achevé, Salomon y fit porter l'arche qui renfermait les tables de pierre où Dieu avait écrit sa loi. Ensuite Salomon fit la dédicace de ce temple en immolant un grand nombre de victimes; puis il pria le Seigneur de vouloir résider, c'est-à-dire de demeurer d'une manière particulière, dans cette maison qu'il lui avait bâtie, reconnaissant pourtant qu'elle n'était pas digne de celui que les cieux ne peuvent contenir. Il le pria d'écouter les vœux de ceux qui prieraient dans ce temple; et le Seigneur, voulant lui montrer qu'il exauçait sa prière, remplit le temple d'une nuée qui empêcha pendant quelque temps les prêtres de s'acquitter de leurs fonctions. Salomon, ayant béni le peuple qui était assemblé, se retira dans sa maison, et la même nuit Dieu lui apparut, pour lui dire qu'il avait exaucé ses prières, et pour lui recommander encore une fois d'être fidèle à ses commandements.

Salomon ensuite se bâtit un palais et un à son épouse; puis il s'appliqua à faire fleurir le commerce dans ses états; et il réussit si bien, que l'argent était aussi commun à Jérusalem que les pierres. Il établit aussi un si bel ordre dans sa maison, qu'on en parlait dans tout le monde. La reine de Saba quitta même son royaume pour venir à Jérusalem admirer la sagesse de ce grand roi. Mais Salomon, dans sa vieillesse, abandonna le chemin de la vertu; et ce fut l'amour des femmes qui lui fit oublier ce qu'il devait au Seigneur. Il en eut jusqu'à mille, dont sept cents étaient princesses; et comme il les avait prises parmi les nations qui n'avaient pas été détruites dans la terre promise, quoique Dieu eût expressément défendu ces mariages, ces femmes idolâtres exigèrent qu'il bâtit des autels à leurs faux dieux. Il fut assez lâche pour leur obéir, et même il sacrifia avec elles.

Alors Dieu abandonna Salomon, et lui suscita des ennemis. Il envoya même un prophète vers un jeune homme nommé Jéroboam, et ce prophète, lui ayant coupé son manteau en douze parts, lui dit : » Prends dix morceaux de ce manteau; de » même je diviserai ton royaume, et je t'en » donnerai dix parts; mais je laisserai le » reste au fils de Salomon, à cause de David » mon serviteur. » Dieu apparut aussi une dernière fois à Salomon ; mais ce fut pour lui reprocher son ingratitude et lui annoncer le démembrement de son royaume : toutefois il lui dit que cela n'arriverait qu'après sa mort, à cause de David son père. Salomon, ayant appris qu'un prophète avait promis une partie de son royaume à Jéroboam, chercha à faire périr ce jeune homme ; mais il se sauva en Égypte, et ne revint qu'après la mort de Salomon, qui arriva quelque temps après. Or, Salomon n'avait pas écrit seulement sur tous les arbres et les plantes, mais aussi sur tous les animaux : il avait aussi composé un livre de proverbes ou de belles sentences.





HISTOIRE SAINTE. — CINQUIÈME LEÇON.

CINQUIÈME AGE. — 476 ANS.

DEPUIS LA FONDATION DU TEMPLE JUSQU'A LA FIN DE LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

DIVISION DU ROYAUME D'ISRAEL.

ROBOAM, fils de Salomon, ayant assemblé le peuple pour se faire couronner roi, ses sujets lui dirent : « Votre père nous a imposé de grands tri» buts; soulagez-nous un peu à présent que » vous montez sur le trône. » Roboam demanda trois jours pour répondre ; il consulta d'abord les vieillards qui avaient conseillé son père; ceux-ci approuvèrent la demande du peuple, et furent d'avis de céder. Roboam consulta ensuite les jeunes gens avec lesquels il avait été élevé, et ils lui dirent : « Gardez-vous bien de céder au » peuple ; il faut lui répondre qu'au lieu de » diminuer les taxes vous les augmenterez ; » alors vous serez craint, et personne » n'osera vous résister. » Roboam suivit ce mauvais conseil, et dix des tribus se révoltèrent, et choisirent Jéroboam pour leur roi : les seules tribus de Juda et de Benjamin restèrent fidèles à Roboam. Ainsi, depuis ce temps, il y eut deux royaumes : celui d'Israël, où régnait Jéroboam, et celui de Juda, où régnait Roboam et sa postérité. Cependant Jéroboam dit en lui-même : « Si » je laisse aller mes sujets sacrifier à Dieu » dans Jérusalem, ils reprendront l'affec» tion naturelle qu'ils ont pour le sang de » David, et ils me feront mourir pour faire » leur paix avec Roboam. » Pour prévenir ce malheur, Jéroboam fit faire des veaux d'or qu'il exposa en public, et dit aux dix tribus : « Voici les dieux qui vous ont tirés



» d'Égypte. » Ainsi Jéroboam fit adorer ces faux dieux à son peuple.

LES PROPHÈTES.

Tous les rois d'Israël furent méchants et idolâtres ; il y en eut aussi plusieurs parmi les rois de Juda. Dieu leur envoya aux uns et aux autres plusieurs prophètes, pour les rappeler à son service. On appelle prophètes tous ceux que Dieu a remplis de son esprit et à qui il a découvert les choses cachées. Ainsi Moïse, Samuel, David et Salomon étaient des prophètes ; mais on donna ce nom particulièrement à ceux qui menaient une vie austère et retirée comme des religieux, et qui furent en fort grand nombre

pendant la division des deux royaumes. Tel fut Élie, qui arrêta la pluie pendant trois ans et demi, et après avoir fait plusieurs autres miracles, fut enlevé au ciel sur un char de feu. Il y a d'autres prophètes dont nous avons des écrits, comme Isaïe et Jérémie. Ils prédirent que Samarie et Jérusalem seraient détruites, et que Jérusalem serait rétablie. A ces prédictions ils en mêlaient plusieurs touchant le Messie, marquant toutes les circonstances de sa naissance, de sa vie, de ses souffrances, de sa mort, de son règne éternel. Ils ont dit que Dieu ferait avec son peuple une nouvelle alliance, plus parfaite que l'ancienne, et qu'il rappellerait à son service toutes les nations du monde, en les faisant renoncer à leurs idoles.

FIN DU ROYAUME D'ISRAEL.

Il y avait long-temps, dit l'Écriture, que ceux d'Israël péchaient contre le Dieu qui les avait tirés de l'Égypte, et qu'ils rendaient un culte sacrilége à des divinités étrangères. Ils suivaient les coutumes criminelles des peuples que Dieu avait exterminés à cause de leurs abominations. Ils avaient planté des bois profanes sur toutes les hauteurs et élevé des statues sur tous les arbres chargés de feuillages; ils y brûlaient de l'encens sur les autels; ils adoraient les astres du ciel; ils servaient *Baal*, en faisant passer par le feu leurs fils et leurs filles, ils pratiquaient les divinations, les enchantements; en un mot, ils commettaient toutes sortes d'excès devant le Seigneur. Cependant Dieu les supporta pendant deux cent cinquante ans. Il ne cessa de les rappeler à la pénitence par des miracles innombrables; mais ce peuple, endurci dans le crime, rejetait avec mépris les avertissements multipliés des prophètes, se moquait des menaces qu'ils lui faisaient de la part de Dieu. Enfin, après une si longue patience, le Seigneur se détermina à frapper ce peuple rebelle et impénitent. Il résolut de le chasser pour toujours de la terre promise. Il suscita contre lui une nation qu'il arma du glaive de sa justice, et qu'il chargea de l'exécution de ses vengeances. Salmanasar, roi d'Assyrie, vint mettre le siége devant la capitale du royaume d'Israël, et l'emporta d'assaut. Le roi d'Israël fut pris et enfermé dans une étroite prison. Les dix tribus furent transportées dans différentes contrées de l'empire d'Assyrie. Il ne resta dans le pays que des laboureurs, des vignerons et des bergers, qui étaient condamnés à cultiver la terre au profit des vainqueurs. Ainsi fut détruit le royaume d'Israël ou des dix tribus, parce qu'il avait abandonné son Dieu. Au milieu de la prévarication générale d'Israël, Dieu s'était conservé quelques serviteurs fidèles, qui, loin de prendre part à l'idolâtrie et aux crimes de leurs frères, ne cessèrent de pratiquer la loi, et d'adorer le Seigneur dans son temple. C'est ce que démontre l'histoire de Tobie, qui vivait dans ce même temps.

JEUNESSE DE TOBIE.

Tobie était de la tribu de Nephtali, l'une des dix tribus séparées. Quoiqu'il fût le plus jeune de sa tribu, sa conduite n'eut rien qui tint de l'enfance. Tandis que tous les autres allaient adorer les idoles que Jéroboam avait faites, Tobie se rendait à Jérusalem pour y adorer le Dieu de ses pères, et pour lui offrir dans son temple les prémices et la dime de tous ses biens. Lorsqu'il fut en âge de former un établissement, il épousa une femme de sa tribu, nommée *Anne*. Il en eut un fils, auquel il donna son nom. Il lui apprit de bonne heure à craindre Dieu et à s'abstenir de tout péché. Tobie se trouva enveloppé dans le malheur de sa nation. Il fut emmené captif à Ninive avec

sa femme et son fils ; mais, dans la captivité même, sa vertu ne se démentit pas. Lorsque les autres se permettaient l'usage des viandes interdites par la loi, il conserva toujours son âme pure, et il ne se souilla jamais en mangeant des viandes défendues. Sa vertu lui fit trouver grâce devant le roi d'Assyrie, qui lui donna une charge dans son palais, et lui permit d'aller partout où il voudrait. Tobie usa de cette liberté pour visiter les Israélites captifs dans ce pays. Il leur distribuait tout ce qu'il avait, et il leur donnait des avis salutaires.

Un jour qu'il était à Ragès, ville des Mèdes, il prêta dix talents d'argent à un Israélite nommé *Gabelus*, qui en avait besoin. Après la mort du roi d'Assyrie, son successeur persécuta les Israélites; plusieurs furent tués par ses ordres. Ce fut pour Tobie une occasion de redoubler les efforts de sa charité. Il nourrissait ceux qui avaient faim, il revêtait ceux qui étaient nus, il



ensevelissait les morts contre la défense du roi. On en informa le roi, qui confisqua ses biens, et le fit chercher lui-même pour le mettre à mort. Tobie fut donc obligé de s'enfuir avec sa femme et son fils. Comme il était fort aimé, il trouva moyen de se cacher. Dieu ne permit pas que cette persécution durât long-temps. Le roi mourut peu de jours après; ses édits furent annulés. Ainsi, Tobie revint dans sa maison et recouvra ses biens.

PATIENCE DE TOBIE.

Dieu, qui se plaît à éprouver la fidélité de ses serviteurs, permit que Tobie devînt aveugle. Un jour que ce saint homme s'était endormi au pied d'une muraille, il lui tomba dans les yeux de la fiente chaude d'hirondelle, qui lui fit perdre la vue. Comme il était solidement affermi dans la crainte de Dieu, il ne s'affligea point; mais il rendit grâces à Dieu du triste état où il était réduit. Ses proches mêmes insultaient à son malheur : « Où est, lui disaient-ils, votre espérance? Que vous ont servi toutes vos » bonnes œuvres? Était-ce donc là le prix » que vous en attendiez? — Ne parlez pas » ainsi, répondit Tobie; ce n'est pas dans » cette vie que nous attendons notre récompense; nous sommes les enfants des » saints, et nous espérons en une autre vie » que Dieu a promise à ceux qui persévèrent jusqu'à la fin dans la fidélité qu'ils » lui doivent. » Tobie, dans cet état, ne subsistait plus que du travail de sa femme. Elle apporta un jour à la maison un chevreau qu'elle avait acheté. Tobie entendit le cri de cet animal; et, craignant qu'il n'eût été dérobé, il rappela à sa femme qu'il nous est défendu de toucher au bien d'autrui. Sa femme, piquée de cet avertissement, éclata en reproches. « On voit maintenant, » lui dit-elle, combien votre espérance était » vaine, et quel a été le fruit de toutes vos » aumônes. » Tobie, pénétré de douleur et baigné de larmes, fit à Dieu cette prière : « Seigneur, vous êtes juste et toutes vos » voies ne sont que miséricorde, vérité et » justice. Souvenez-vous maintenant de moi, » ô mon Dieu! oubliez mes péchés et ceux » de mes pères; n'en tirez pas la vengeance » qu'ils méritent. Nous n'avons point obéi à » vos commandements; c'est pourquoi vous » nous avez abandonnés au pillage, à la » captivité et à la mort. Maintenant, Seigneur, traitez-moi selon votre miséri-

» corde : appelez à vous votre serviteur, » et recevez mon âme en paix; car il m'est » plus avantageux de mourir que de vivre. »

AVIS DE TOBIE A SON FILS.

Tobie, qui, après la prière qu'il avait faite à Dieu, se croyait près de mourir, appela son fils, et lui dit : « Écoutez, mon fils, les der-



» nières paroles d'un père qui vous aime. » Conservez-les dans votre cœur; que cette » instruction soit pour toujours le fonde- » ment et la règle de votre conduite. Lors- » que Dieu m'aura appelé à lui, donnez la » sépulture à mon corps. Honorez votre » mère tous les jours de sa vie; n'oubliez » jamais à combien de périls elle a été ex- » posée, quand elle vous portait dans son » sein. Lorsqu'elle aura elle-même achevé » sa course sur la terre, ensevelissez-la au- » près de moi. Pour vous, mon fils, ayez » Dieu présent à l'esprit tous les jours de » votre vie. Gardez-vous bien de consentir » jamais à aucun péché, et de violer les » commandements du Seigneur notre Dieu. » Faites l'aumône de votre bien, et ne dé- » tournez les yeux d'aucun pauvre. Par là » vous mériterez que Dieu ait toujours les » yeux ouverts sur vous. Exercez la misé- » ricorde selon votre pouvoir : si vous avez » beaucoup de bien, donnez beaucoup; si » vous en avez peu, donnez de bon cœur » de ce peu que vous avez. Par là vous » amasserez un trésor et une grande récom- » pense pour le jour de la nécessité : car » l'aumône délivre de la mort, et elle ne » laissera point tomber une âme dans les » ténèbres; l'aumône inspire à ceux qui la » font une grande confiance devant le » souverain Juge. Veillez sur vous, mon » fils, pour éviter toute sorte d'impu- » reté; gardez-vous de connaître jamais » d'autre femme que la vôtre. Que l'or- » gueil ne domine jamais dans vos pensées » ni dans vos paroles; car c'est de l'orgueil » que sont venus tous les maux. Si quel- » qu'un travaille pour vous, payez-lui aussi- » tôt ce qui lui est dû, et ne retenez pas la » récompense du mercenaire. Ne faites à » personne ce que vous ne voudriez pas » que l'on vous fit. Mangez votre pain avec » les pauvres; couvrez de vos vêtements » ceux qui sont nus. Demandez toujours » conseil à un homme sage. Bénissez Dieu » en tout temps; priez-le d'être votre guide » dans toutes vos voies, et ne comptez que » sur lui dans toutes vos entreprises. » Tobie termina cette belle instruction par ces paroles : « Ne craignez pas, mon fils, nous » sommes pauvres, à la vérité, mais nous » aurons beaucoup de biens, si nous avons » la crainte de Dieu, si nous évitons le pé- » ché et si nous faisons de bonnes œuvres. »

VOYAGE DU JEUNE TOBIE.

Tobie déclara à son fils qu'il avait autrefois prêté dix talents à *Gabelus*. « Cherchez, lui dit-il, un guide fidèle, et allez » avec lui à la ville de *Ragès*, où demeure » Gabelus. Il vous remettra cet argent, et » vous lui rendrez son obligation. » Le jeune Tobie, étant sorti, aperçut un homme en habit de voyageur. C'était un ange envoyé de Dieu pour accompagner le jeune Tobie. Celui-ci ne le savait pas; mais il lui demanda d'où il était, et s'il connaissait la route qui conduisait à Ragès. « Je suis, ré- » pondit l'envoyé céleste, un des enfants

» d'Israël; je connais la Médie, et j'ai logé » chez Gabelus, qui est à Ragès. » Le jeune Tobie, charmé de l'heureuse rencontre, le fit entrer chez son père, à qui il rapporta ce qu'il venait d'entendre. Le père demanda à l'ange, qu'il prenait pour un homme, s'il pouvait conduire son fils chez Gabelus, et lui promit de le récompenser de sa peine. « Soyez tranquille, répondit » l'ange, j'accompagnerai votre fils et je ne » le quitterai pas que je ne l'aie remis entre » vos mains. » Comme Tobie désirait savoir de quelle tribu et de quelle famille il était, l'ange ajouta : « Je suis *Azarias*, fils du » grand *Ananie*, que vous connaissez. » L'ange effectivement en avait pris la figure. « Allez, lui dit Tobie, je vous souhaite un » heureux voyage. Que Dieu soit avec vous » et que son ange vous accompagne! » On prépara tout ce qui était nécessaire pour le départ; et le jeune Tobie, ayant dit adieu à son père et à sa mère, se mit en chemin avec son guide. Les voyageurs s'arrêtèrent la première nuit dans un lieu qui était sur les bords du Tigre. Tobie voulut se laver les pieds dans le fleuve; mais un poisson monstrueux s'élança hors de l'eau, comme pour le dévorer. A cette vue, Tobie, tout effrayé, jeta un grand cri. L'ange le rassura, et lui dit : « Prenez hardiment le poisson



» par les ouïes; il expirera à l'instant. Ou» vrez-le; mettez à part le foie et le fiel; » vous vous en servirez utilement. En met» tant le foie sur des charbons, la fumée » qui en sort chasse toute espèce de démon. » Le fiel sert à guérir les yeux où il s'est » formé une taie. » Tobie obéit à l'ange. Les chairs du poisson, qu'ils salèrent, leur tinrent lieu de provisions pour le voyage.

MARIAGE DU JEUNE TOBIE.

Tobie et son guide étaient près de la ville d'Echatane, lorsque l'ange lui dit : « Il y a » ici un homme, nommé Raguel, qui est de » votre tribu et votre parent. Il n'a qu'une » fille, qui se nomme Sara. Vous devez » l'épouser; vous en ferez la demande à son » père, et il vous l'accordera. » — « Mais, » répondit Tobie, j'ai ouï dire que Sara a » déjà eu sept maris, et que le démon les a » tués aussitôt après les noces. » — « Ne » craignez pas pour vous, reprit l'ange. Le » démon n'a de pouvoir que sur ceux qui, » en s'engageant dans le mariage, bannis» sent Dieu de leur cœur, et ne pensent » qu'à satisfaire leur passion. La première » nuit vous brûlerez le foie du poisson, qui » mettra le démon en fuite; la seconde nuit » vous serez associé aux saints patriarches; » la troisième nuit vous recevrez la bénédic» tion de Dieu, afin qu'il naisse de vous des » enfants dignes d'être de la race d'Abra» ham. » Après cette instruction ils entrèrent chez Raguel, qui les reçut avec joie. Raguel, ayant envisagé Tobie, dit à sa femme : « Voilà un jeune homme qui res» semble beaucoup à Tobie, notre parent. » Puis il demanda aux deux voyageurs de quel pays ils étaient. Lorsqu'ils eurent répondu qu'ils étaient de la tribu de Nephtali, et qu'ils demeuraient à Ninive, Raguel ajouta : » Connaissez-vous Tobie, mon pa» rent? » Alors l'ange lui déclara que Tobie était le père de ce jeune homme qu'il voyait. Aussitôt Raguel se jeta au cou de ce jeune parent, et lui dit en l'arrosant de ses larmes : « Que Dieu vous bénisse, mon fils;

» vous avez pour père un homme de bien, » un saint homme. » Sa femme et sa fille, qui étaient présentes, ne purent s'empêcher de pleurer. Alors le jeune Tobie, suivant le conseil que l'ange lui avait donné, demanda Sara pour épouse. Comme Raguel hésitait à accorder cette demande au jeune Tobie, dans la crainte qu'il ne lui arrivât malheur, l'ange lui dit de ne pas balancer à donner sa fille au jeune Tobie, à qui Dieu l'avait destinée. Raguel, rassuré par cette parole, y consentit. « Je connais maintenant, dit-il, » que mes prières ont été exaucées; Dieu » vous a envoyés ici pour donner à ma fille » un époux de sa parenté, selon la loi de » Moïse. » Puis, prenant la main droite de sa fille, et la mettant dans celle de Tobie, il



dit : « Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de » Jacob soit avec vous; que lui-même vous » unisse, et qu'il répande sur vous sa sainte » bénédiction! »

Raguel fit préparer un grand festin, auquel il invita ses amis et ses voisins. Tobie, dans cette circonstance, ne pouvait s'éloigner; en conséquence, l'ange se chargea d'aller seul à Ragès pour y recevoir l'argent prêté à Gabelus, et lui rendre son obligation. Il fit plus, il ramena avec lui Gabelus, qui assista aux noces. Raguel retint Tobie plus long-temps que l'on n'en était convenu, et il faisait de nouvelles instances pour retarder encore son départ. Cependant Tobie, qui savait dans quelle inquiétude ce retard mettait son père et sa mère, sollicitait vivement son congé. Il l'obtint enfin, et Raguel remit sa fille entre ses mains. Le départ fut précédé de tristes adieux et de tendres embrassements. Raguel donna à sa fille de sages conseils et la combla de ses vœux et de ses bénédictions; puis on s'embrassa pour la dernière fois, et les voyageurs se mirent en chemin.

RETOUR DE TOBIE.

Cependant le père et la mère de Tobie, ne voyant point arriver leur fils au jour marqué, étaient dans les plus vives alarmes. La mère surtout ne pouvait se consoler. « Mon fils, s'écriait-elle, mon cher fils, pour- » quoi vous avons-nous envoyé si loin? vous » étiez la lumière de nos yeux, le bâton de » notre vieillesse, la consolation de notre » vie et l'espérance de notre postérité; » seul vous nous teniez lieu de tout : fallait- » il vous éloigner de nous? » Tobie tâchait de la rassurer. « Calmez-vous, lui disait-il » souvent, votre fils se porte bien. Celui à » qui nous l'avons confié est un guide sûr et » fidèle. » Mais elle ne voulait rien entendre; elle sortait tous les jours de sa maison, et allait dans tous les chemins par où son fils pouvait revenir, pour voir si elle ne le découvrirait pas de loin. Un jour qu'elle était sur une hauteur, regardant de tous côtés, elle l'aperçut enfin. Aussitôt elle court à son mari : « Voilà votre fils qui » vient. » Elle ne put en dire davantage; mais cette heureuse nouvelle fut bientôt confirmée. Un chien, qu'on nourrissait à la maison, avait suivi le jeune Tobie, et ne l'avait point quitté de tout le voyage. Quand on fut près de la ville, ce chien prit les devants; et, comme si c'eût été un exprès dépêché pour annoncer le retour, il se mit à caresser le vieux Tobie, à sauter autour de lui, et à donner, à sa manière, mille marques de joie. Alors l'ange dit à Tobie : « Quand vous serez

« entré dans la maison de votre père, vous » commencerez par adorer le Seigneur et » lui rendre des actions de grâces. Ensuite, » après avoir embrassé votre père, vous lui » appliquerez sur les yeux le fiel du pois- » son, que vous avez réservé. Bientôt ses » yeux se rouvriront à la lumière, et il sera » comblé de joie en vous voyant. » Ce bon père, à la première nouvelle de l'arrivée de son fils, s'était levé brusquement; et, ayant donné la main à un domestique, il accourait au-devant de lui. Lorsqu'il l'eut joint, on s'embrassa en versant des larmes. On adora Dieu; on lui rendit mille actions de grâces et l'on s'assit. Alors le jeune Tobie prit le fiel du poisson, et il en frotta les yeux de



son père. Alors il se détacha des yeux du malade une taie blanche, semblable à la pellicule d'un œuf. Son fils la tira doucement, et l'aveugle recouvra la vue. Il se mit aussitôt à louer Dieu : « Je vous bénis, s'écria-t-il, » Seigneur, Dieu d'Israël, de ce que vous » m'avez châtié et de ce que vous m'avez » guéri. Vous ne m'avez privé de la lumière » du jour que pour me la rendre avec » bonté, et pour me donner la joie de voir » mon fils. »

L'ANGE RAPHAEL SE DÉCOUVRE A TOBIE.

Le jeune Tobie raconta à son père tous les bienfaits dont Dieu l'avait comblé par le moyen de son sage conducteur. Après de grandes réjouissances, où furent invités tous les parents et amis de la famille, Tobie appela son fils, et lui dit en particulier : « Que pouvons-nous donner à ce guide » fidèle qui vous a accompagné? » Alors tous deux convinrent, après en avoir délibéré, qu'ils ne pouvaient faire moins que de lui offrir la moitié de l'argent rendu par Gabelus. Ils le prirent à part pour le conjurer d'accepter cette offre. L'ange leur dit : « Bénissez le Seigneur, Dieu du ciel, » parce qu'il a fait éclater en vous sa misé- » ricorde. Il est bon de cacher le secret des » rois de la terre; mais c'est un devoir ho- » norable de publier hautement les œuvres » de Dieu. La prière, accompagnée du jeûne » et de l'aumône, vaut mieux que tous les » trésors qu'on peut amasser, car l'aumône » délivre de la mort. C'est elle qui efface les » péchés, et qui fait trouver la miséricorde » et la vie éternelle; au contraire, ceux qui » commettent le péché et l'iniquité sont » les ennemis de leurs âmes. Quand vous » offriez à Dieu vos larmes et vos prières, » quand vous donniez la sépulture aux » morts, j'ai présenté vos vœux au Seigneur. » Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a » été nécessaire que vous fussiez éprouvé » par l'affliction; mais le Seigneur m'a en- » voyé pour vous délivrer. Je suis l'ange » Raphaël, l'un des sept esprits qui sont » toujours présents devant Dieu. » A ces

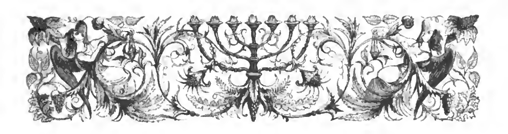


mots les deux Tobie furent saisis de frayeur,

et tombèrent le visage contre terre. L'ange les rassura : « La paix soit avec vous, leur » dit-il; ne craignez point : quand j'étais » avec vous, j'y étais par l'ordre de Dieu; » il est temps que je retourne vers celui qui » m'a envoyé. Pour vous, bénissez le Sei- » gneur et annoncez ses merveilles. » Puis l'ange disparut, et les deux Tobie demeurèrent prosternés en bénissant Dieu.

Tobie avait soixante ans quand il recouvra la vue : il en vécut encore quarante-deux, qu'il passa dans la paix, qui est le fruit de la vertu. Il fit tous les jours de nouveaux progrès dans la crainte de Dieu : il fut comblé des faveurs du ciel, et il eut la consolation de voir les enfants de ses petits-fils.





HISTOIRE SAINTE. — SIXIÈME LEÇON.

CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

Quoique le royaume de Juda compte plusieurs bons et saints rois, il en fut bientôt comme du royaume d'Israël, le Seigneur y fut mis en oubli. Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint mettre le siége devant Jérusalem avec une grande armée; il ruina la ville, brûla le temple, et emmena le peuple en captivité ainsi que le roi, appelé Sédécias, auquel il fit crever les yeux. Nabuchodonosor avait aussi donné ordre de choisir entre les captifs plusieurs jeunes gens de familles illustres, pour les faire élever dans son palais et les attacher à sa personne. De ce nombre furent Daniel, Ananias, Misaël et Azarias; mais dans le palais du roi, et au milieu de tous les soins qu'on leur prodiguait, ces jeunes gens n'oublièrent pas la loi de Dieu, et continuèrent à l'observer fidèlement. Le roi, charmé de leurs belles qualités, les prit en affection et leur confia des emplois importants; l'élévation des jeunes Israélites alluma contre eux la jalousie des courtisans : on chercha une occasion pour les perdre; on ne put la trouver que dans leur fidélité au culte du Dieu de leurs pères.

ANANIAS, MISAEL ET AZARIAS DANS LA FOURNAISE.

Nabuchodonosor avait fait élever une statue d'or, haute de soixante coudées : il commanda à tous ses sujets d'adorer cette idole, sous peine d'être jetés dans une fournaise ardente en cas de refus. Les trois jeunes hommes étaient bien éloignés de se soumettre à cet ordre impie (Daniel, alors absent de Babylone, ne fut point exposé à cette persécution). On les accusa auprès du roi de mépriser ses ordonnances, et de ne pas fléchir le genou devant la statue. Nabuchodonosor les fit amener en sa présence, et leur dit d'un ton menaçant : « Est-il vrai » que vous n'adorez pas mes dieux, et que » vous ne vous prosternez pas devant la sta- » tue que j'ai dressée? Si vous ne m'obéis- » sez pas, je vous ferai jeter dans la four- » naise; et quel est le Dieu qui puisse vous » soustraire à ma vengeance? » — « Prince, » lui répondirent les serviteurs de Dieu, » celui que nous adorons est assez puissant » pour nous délivrer de l'ardeur des flam- » mes; mais quand même il ne voudrait pas » opérer ce prodige en notre faveur, nous » vous déclarons que nous n'honorons point » vos dieux et que nous n'adorons point » votre statue, parce que notre Dieu est le » seul Dieu, et nous ne rendons qu'à lui le » culte suprême. » Le roi, outré de colère, ordonna d'allumer un feu sept fois plus ardent que de coutume, de lier les pieds aux jeunes Israélites, et de les jeter dans la fournaise. Le feu était si grand qu'il étouffa ceux qui les y jetèrent; mais l'ange du Seigneur descendit dans la fournaise avec les trois Israélites; il écarta d'eux les flammes; il fit souffler au milieu de cette prison brû-

lante un vent frais, en sorte que le feu ne leur fit aucun mal : il ne brûla que leurs liens, sans toucher même à leurs habits. On les voyait marcher tous trois au milieu de la flamme, louant et bénissant Dieu, et invitant toutes les créatures à exalter ses miséricordes. Nabuchodonosor voulut être témoin lui-même de ce prodige : il vint à la fournaise, et il aperçut avec les trois jeunes hommes un quatrième, qui lui parut sem-



blable au fils de Dieu. Frappé d'étonnement, il s'écria : « Serviteurs du Dieu très-haut, » sortez de la fournaise ? » Ils sortirent aussitôt ; et l'on vit avec une extrême surprise que le feu n'avait eu aucun pouvoir sur leur corps, que leurs cheveux n'avaient point été brûlés, et qu'il ne paraissait aucune trace de feu sur leurs habits. Le roi donna un édit qui défendait, sous peine de la vie, de blasphémer le nom du Dieu d'Ananias, de Misaël et d'Azarias, et il éleva ces jeunes Israélites aux plus hautes dignités.

DANIEL.

Daniel possédait aussi la faveur et la confiance du roi, qui le faisait manger à sa table ; mais ces honneurs ne lui faisaient pas oublier ce qu'il devait à Dieu. Il y avait à Babylone une idole fort révérée, qu'on appelait *Bel ;* on lui offrait tous les jours douze mesures de farine, quarante moutons et six grands vases pleins de vin, et les prêtres de *Bel* faisaient croire au peuple que l'idole mangeait tout ce qui lui était offert. Daniel découvrit au roi l'imposture de ces prêtres ; le roi, en colère d'avoir été trompé, les fit mettre à mort, et livra l'idole à Daniel, qui le brisa et détruisit son temple.

Les Babyloniens, irrités de la perte de leur idole, se soulevèrent et forcèrent le roi à leur livrer Daniel. Dans leur fureur, ils le jetèrent dans une fosse profonde où il y avait sept lions. Daniel y demeura sept jours entiers, pendant lesquels on ne donna aucune nourriture aux lions, afin qu'ils dévorassent le prophète. Dieu n'abandonna pas son serviteur : il ferma la gueule des lions, et il prit soin de nourrir Daniel. Un ange apparut à Habacuc, qui était en Judée, et lui dit : « Portez » à Babylone le dîner que vous avez pré- » paré, et donnez-le à Daniel, qui est dans » la fosse aux lions. » Sur ce que Habacuc représenta qu'il n'avait jamais été à Babylone, et qu'il ne savait où était cette fosse, l'ange l'enleva, et le transporta en un moment à Babylone près de la fosse. Habacuc appela Daniel, et lui dit : « *Daniel, serviteur de » Dieu, recevez la nourriture que Dieu » vous envoie.* » — « Seigneur, s'écria le » prophète, vous vous êtes souvenu de moi, » et vous n'abandonnez jamais ceux qui » vous aiment. » Aussitôt l'ange remit Habacuc au même lieu où il l'avait pris. Le septième jour après qu'on eut jeté Daniel dans la fosse, le roi y vint lui-même pour pleurer Daniel, qu'il aimait et qu'il croyait mort. S'étant approché de l'entrée, il vit le

prophète assis tranquillement au milieu des lions. Plein d'admiration, il s'écria : « *Vous » êtes grand, Seigneur, Dieu de Daniel.* » Il le fit tirer de la fosse, et il commanda d'y jeter ceux qui avaient demandé sa mort. Ceux-ci furent dévorés en un instant. Le roi donna un édit en ces termes : « Que tous les » habitants de la terre révèrent avec frayeur » le Dieu de Daniel, car c'est lui qui sauve, » qui fait des prodiges sur la terre, et qui a » délivré Daniel de la fosse aux lions. »

RETOUR DE LA CAPTIVITÉ.

Sous le règne de Balthazar, petit-fils de Nabuchodonosor, les temps que Dieu avait marqués pour la fin de la captivité étant arrivés, les Mèdes et les Perses s'emparèrent de la ville de Babylone, qui fut pillée et saccagée, et Cyrus leur roi devint maître de ce grand empire.

Dès la première année de son règne, Cyrus donna un édit par lequel il permettait à tous les Juifs de retourner dans leur patrie et de rebâtir le temple de Jérusalem. Il tira du trésor des rois de Babylone tous les vases sacrés qui y avaient été transportés par Nabuchodonosor, et il les rendit aux Juifs. Ceux-ci partirent au nombre de plus de quarante-deux mille, sous la conduite de Zorobabel, prince de la maison de David. Peu de temps après leur retour, les Juifs s'assemblèrent à Jérusalem pour y célébrer la *fête des Tabernacles*. L'autel des holocaustes fut rétabli, et l'on commença dès lors à y offrir à Dieu des sacrifices. On n'avait pas encore jeté les fondements du temple; des lévites furent commandés pour présider aux travaux. Quand les fondements eurent été posés, les prêtres, revêtus de leurs ornements, se présentèrent avec leurs trompettes, et les lévites avec leurs timbales, pour louer Dieu par le chant des psaumes. Ils chantaient tous ensemble en faisant retentir l'air de ces paroles : « Louez le Sei» gneur, parce qu'il est bon, parce que sa » miséricorde s'est répandue pour jamais » sur Israël. » Le peuple, de son côté, pous-

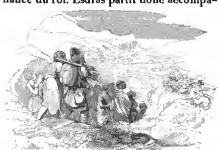


sait des cris de joie, et bénissait le Seigneur en voyant l'ouvrage heureusement commencé. L'édifice néanmoins fut longtemps interrompu par les obstacles que les ennemis des Juifs y mirent; ils gagnèrent par argent les ministres du roi, et vinrent à bout de traverser ce dessein pendant tout le règne de Cyrus et de ses premiers successeurs. Enfin tous ces obstacles furent levés : on se remit au travail avec une ardeur incroyable. L'on acheva la construction du temple : la dédicace s'en fit avec de grandes réjouissances. Mais, au milieu des cris de joie que poussaient les jeunes gens, on entendait les gémissements de ceux qui étaient âgés et qui avaient vu le premier temple. Ceux-ci, en comparant la petitesse et la pauvreté du nouveau temple avec la grandeur et la magnificence de l'ancien, ne pouvaient retenir leurs larmes; et il n'était pas possible de discerner les témoignages de joie d'avec les plaintes de ceux qui pleuraient, parce que tout était confus dans ces cris du peuple, et que le bruit en retentissait au loin.

VOYAGE D'ESDRAS.

Après Cyrus, ses successeurs continuèrent à être favorables aux Juifs; un d'eux, que l'Écriture nomme Assuérus, épousa

Esther, nièce de Mardochée. Ce fut elle qui, à l'instigation de son oncle, demanda et obtint la grâce des Juifs, condamnés par Aman, premier ministre du roi, à être tous massacrés, et fit pendre ce parvenu à la potence où devait être suspendu Mardochée. Xerxès, fils et successeur d'Assuérus, confirma aux Juifs tous les priviléges que son père leur avait accordés. Artaxerce, qui lui succéda, ne fut pas moins ami du peuple de Dieu. Ce prince envoya en Judée Esdras, qui était de race sacerdotale; il le chargea de présents magnifiques pour le temple de Jérusalem; il lui donna d'amples pouvoirs pour instruire, en visitant la Judée, le peuple dans la loi de Dieu, et y établir des juges et des magistrats qui eussent l'autorité de punir, même de mort, quiconque n'obéiraït pas à la loi de Dieu et à l'ordonnance du roi. Esdras partit donc accompa-



gné d'un grand nombre de Juifs, et vint à Jérusalem. Il fait lui-même le récit intéressant de son voyage en ces termes : « Béni » soit le Seigneur Dieu de nos pères, qui a » mis dans le cœur du roi la pensée de re- » lever le temple de Jérusalem, et qui par » sa miséricorde m'a fait trouver grâce de- » vant le roi de Perse et devant les grands » de la cour! Étant arrivé devant la rivière » d'Ahava, je publiai un jeûne pour nous » humilier devant le Seigneur notre Dieu » et pour le prier de nous conduire heu- » reusement dans notre voyage, nous, nos » enfants, et tout ce que nous portions avec » nous; car j'eus honte de demander au » roi une escorte de cavaliers pour nous » défendre de nos ennemis pendant le che- » min, parce que nous avions dit au roi » que la main favorable de notre Dieu est » sur tous ceux qui le cherchent sincère- » ment, et qu'il sait les garantir de tout » danger : après avoir exalté la puissante » protection de notre Dieu, nous craignions » de donner la moindre marque de timi- » dité. Nous jeunâmes donc, et nous fîmes » notre prière à Dieu, qui l'exauça. Tout » nous réussit heureusement. Nous arrivâ- » mes à Jérusalem le premier jour du cin- » quième mois, et nous portâmes à la mai- » son de Dieu l'argent et les vases que le roi » et ses officiers avaient offerts volontaire- » ment pour être employés au service du » temple. »

Esdras, à son arrivée dans Jérusalem, apprit avec douleur que le peuple de Dieu avait, au retour de la captivité, contracté des mariages avec des femmes étrangères; mais, ayant convoqué toutes les tribus à une grande assemblée, il fit casser toutes ces alliances.

MURS DE JÉRUSALEM REBATIS.

La construction du temple était achevée depuis longtemps, mais les murs de Jérusalem n'étaient point encore relevés la vingtième année du règne d'Artaxerce; cependant Dieu disposa le cœur du roi à favoriser les Juifs. Voici en quelle occasion. Un vertueux Israélite exerçait auprès du roi la charge d'échanson. Un jour qu'il remplissait à table ses fonctions ordinaires, Artaxerce, remarquant qu'il avait l'air abattu, lui dit : « Pourquoi êtes-vous triste ? » Il répondit : « Comment ne serais-je pas » triste? mes parents viennent de me ren- » dre visite, ils m'ont appris que la ville où » reposent mes ancêtres est encore déserte, » et que les portes en sont brûlées. Permet-

» tez-moi d'aller en Judée et de faire re-» bâtir la ville où sont les tombeaux de mes » pères. » Le roi, touché, le lui permit, et lui donna des lettres pour le grand-maître de la forêt royale, afin qu'il eût à lui fournir les bois nécessaires.

Arrivé à Jérusalem, Néhémie ne découvrit d'abord à personne ce qu'il voulait faire; mais il sortit la nuit à cheval et fit le tour de la ville pour en considérer les murailles. Ensuite, ayant assemblé les magistrats et les anciens du peuple, il leur dit : « Venez, relevons les murailles de la cité » sainte, et faisons cesser l'opprobre dont » elle est couverte. » A peine eut-il fini de parler, que tout le monde demanda à être mis à l'ouvrage en s'encourageant mutuellement. Les ennemis du peuple de Dieu apprirent avec chagrin l'arrivée de Néhémie et l'entreprise qu'il formait; mais, dissimulant leurs alarmes, ils se contentèrent d'en faire des railleries amères : « Que préten-» dent ces insensés? disaient-ils; bâtiront-ils » un jour leurs murailles de ces monceaux » de pierres calcinées et réduites en pou-» dre? » Enfin, toutes les brèches de la muraille étaient réparées jusqu'à la moitié de la hauteur où on voulait les élever. Alors



les ennemis du peuple de Dieu essayèrent de surprendre les travailleurs à l'ouvrage; mais Néhémie, averti de leur dessein, après avoir adressé à Dieu une prière touchante, arma le peuple de Jérusalem et le rangea le long des murailles. Depuis ce jour-là, une moitié des jeunes gens était occupée au travail, et l'autre se tenait prête à repousser l'ennemi. Néhémie donnait à tous l'exemple d'une assiduité infatigable, et soutenait le courage de ses frères en ne s'accordant à lui-même aucun repos. On n'employa que cinquante-deux jours à relever les murs de Jérusalem. Lorsqu'ils furent achevés, on fit la dédicace de la ville au Seigneur par plusieurs cérémonies. Ensuite il régla ceux qui habiteraient dans la ville sainte et ce qu'il fallait faire pour sa sûreté; et, ayant appris que plusieurs riches pratiquaient l'usure, il prononça contre eux et ceux qui leur ressembleraient un anathème terrible que tout le peuple approuva.

LECTURE DE LA LOI.

La fête des Tabernacles approchait. Les Juifs se rendirent de toutes les villes de Judée à Jérusalem pour y célébrer cette fête, qui durait sept jours. Ils prièrent Esdras d'apporter le livre de la loi de Moïse, que le Seigneur avait prescrite à son peuple. Esdras fit dresser une estrade ou tribune au milieu de la place. Il y monta pour en faire la lecture; il avait six des principaux prêtres à sa droite, et six à sa gauche. Des lévites étaient répandus dans l'assemblée pour tenir le peuple dans le silence et le disposer à écouter avec respect la loi de Dieu. Esdras ouvrit le livre devant la multitude, et à l'instant le peuple se leva et se tint debout. Esdras commença par invoquer et bénir le nom de Dieu. Tout le peuple, levant la main, répondit : *Amen, amen.* Puis, s'étant prosterné en terre, il adora Dieu. Le saint docteur lut à haute voix dans le livre de la loi depuis le matin jusqu'à midi : tout le peuple avait les oreilles attentives à cette lecture. On ouvrit les yeux sur bien des devoirs auxquels on avait manqué : et, pé-

nétrés de douleur, les assistants fondaient



en larmes. Néhémie et les lévites s'empressèrent de les consoler. « Ne vous attristez » point, leur disaient-ils; ce jour est saint, » il est consacré au Seigneur : ce doit être » un jour de joie et non de tristesse. Allez » dans vos maisons prendre vos repas, et » faites part de votre abondance à ceux qui » sont dans le besoin : encore une fois, ne » pleurez point; réjouissez-vous dans le Sei» gneur. » Les Juifs célébrèrent leurs fêtes par des festins et des réjouissances où les étrangers, les pauvres, les veuves et les orphelins étaient admis. On eut bien de la peine à calmer la douleur du peuple et à arrêter ses larmes. Esdras profita de l'ardeur que le peuple avait pour l'instruction : il continua à lui faire la lecture de la loi chaque jour de la fête, qui durait depuis le quinze du septième mois jusqu'au vingt-deux. Le peuple, affamé de cette nourriture céleste, ne se lassait point d'entendre la parole de Dieu. Lorsque la solennité fut passée, l'on consacra un jour aux exercices de la pénitence; on se revêtit de cilices; on se couvrit la tête de cendres; des lévites prononcèrent à haute voix une prière touchante où ils célébraient la grandeur de Dieu, ses bienfaits multipliés et sa miséricorde envers un peuple ingrat. Après cette prière, on renouvela solennellement l'alliance avec le Seigneur, on promit avec serment d'observer ses commandements. L'acte en fut dressé. Néhémie et les premiers d'entre les prêtres et les lévites le signèrent.

COMMENCEMENTS D'ALEXANDRE.

Les desseins de Dieu sur le second empire étant remplis, la puissance des Perses passa entre les mains des Grecs. Alexandre vint attaquer, avec toutes les forces de la Grèce, Darius Codoman, dernier roi de Perse. Ayant passé l'Hellespont, il défit l'armée des Perses, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Cette victoire fut suivie de deux autres; le vainqueur entra dans la Syrie et la Phénicie, il n'y eut que la ville de Tyr qui l'arrêta quelque temps. Pendant qu'il en faisait le siége, il envoya des commissaires sommer les Juifs de se soumettre à sa domination et de lui envoyer les secours qu'ils avaient coutume de fournir à Darius. Les Juifs s'en excusèrent sur ce qu'ayant prêté serment de fidélité à ce prince, ils ne pouvaient pas reconnaître d'autre souverain de son vivant. Alexandre, irrité de cette réponse, n'eut pas plutôt réduit Tyr qu'il marcha vers Jérusalem, résolu de faire de cette ville un second exemple de sévérité. Les historiens racontent ainsi l'entrevue de ce prince avec le grand-prêtre des Hébreux.

Lorsqu'Alexandre, transporté de colère, s'avançait pour exterminer la nation sainte, le grand-prêtre, qui se nommait *Jaddus*, eut recours à Dieu. Il ordonna des prières publiques, et offrit des sacrifices pour implorer son secours. Dieu veillait à la conservation de son peuple et à l'accomplissement de sa promesse touchant le Messie qui en devait naître. Il apparut en songe au grand-prêtre, et il lui ordonna de faire répandre des fleurs dans la ville, d'en faire ouvrir toutes les portes, et d'aller lui-même, revêtu de ses habits pontificaux, au-devant

d'Alexandre, sans rien craindre de ce prince, parce qu'il le protégerait. Jaddus, plein de joie, rapporta au peuple la révélation qu'il avait eue. Tout fut préparé comme il avait été prescrit dans la vision. Le grand-prêtre, accompagné des sacrificateurs et des autres ministres, en robes de lin, s'avancèrent hors de la ville jusqu'à un lieu élevé, d'où l'on découvrait le temple et la ville de Jérusalem. On y attendit en cet état l'arrivée d'Alexandre. Quand on sut qu'il approchait, on alla au-devant de lui de la manière pompeuse qui a été décrite. Alexandre fut frappé à la vue du grand-prêtre, vêtu de son éphod, avec sa tiare sur la tête, et une lame d'or sur le front, où le nom de Dieu était écrit. Saisi de respect, il s'inclina devant Jaddus, et le salua avec une vénération religieuse. On ne peut exprimer qu'elle fut la surprise de tous les assistants. A peine en croyaient-ils leurs propres yeux; ils ne comprenaient rien à un changement si peu attendu. Parménion, l'un des confidents du prince, ne pouvait revenir de son étonnement. Il lui demanda pourquoi il adorait le grand-prêtre, lui qui était adoré de tout le monde : « Ce n'est pas le grand-prêtre que j'adore, » répondit Alexandre, mais le Dieu dont » il est le ministre. Lorsque j'étais en Ma» cédoine, et que je méditais la conquête » de la Perse, ce même homme, avec les



» mêmes habits, m'apparut en songe, et m'as» sura que son Dieu marcherait avec moi, et » me rendrait victorieux des Perses. Dès que » j'ai aperçu ce prêtre, je l'ai reconnu à son » habillement et aux traits de son visage. Je » ne puis douter que cette guerre n'ait été » entreprise par les ordres et sous la con» duite du Dieu qu'il adore. C'est pour cela » que je lui rends hommage en la personne » de son prêtre. » Alexandre embrassa ensuite Jaddus, et vint à Jérusalem : il monta au temple, et y offrit à Dieu des sacrifices en la manière que le grand-prêtre lui indiqua. On lui montra les prophéties de Daniel, qui annonçaient que l'empire des Perses serait détruit par un roi de la Grèce. Alexandre, comblé de joie et d'admiration, accorda aux Juifs toutes les grâces qu'ils désiraient. Il permit à ceux d'entre eux qui voudraient servir dans ses armées d'y vivre selon leur religion. Il y en eut, en effet, plusieurs qui s'enrôlèrent et suivirent ce prince dans ses expéditions. C'est l'historien Josèphe qui rapporte ce fait.

TRADUCTION DES LIVRES SAINTS.

Alexandre étant mort prématurément à l'âge de trente-trois ans, son vaste empire se divisa en plusieurs portions, qui échurent à ses généraux et amis. Ptolémée, surnommé Soter, s'empara de l'Égypte et de la Palestine; Seleucus Nicanor eut la Syrie et la grande Asie. En ce temps-là, on trouvait des Juifs dans tout l'Orient, dans la Médie et la Babylonie, où beaucoup étaient restés après l'édit de Cyrus; dans l'Égypte, la Syrie, l'île de Chypre, de Crète, la Macédoine et la Grèce, où ils faisaient connaître le vrai Dieu à ces différents peuples, et les préparaient de loin à recevoir un jour la lumière de l'Évangile.

Ptolémée Philadelphe, fils et successeur de Soter, fut encore plus favorable aux Juifs. Ce prince forma à Alexandrie une riche bibliothèque, où il rassembla, de tous

les endroits du monde, les livres les plus rares et les plus curieux. Ayant appris que les Juifs en avaient un qui contenait les lois de Moïse et l'histoire de ce peuple, il conçut le dessein de le faire traduire d'hébreu en grec, pour enrichir sa bibliothèque. Il s'adressa au grand-prêtre Éléazar, qui avait succédé à Jaddus. Il lui envoya des ambassadeurs chargés d'une lettre très-obligeante et de présents magnifiques. Ces envoyés furent reçus avec toutes sortes d'honneurs, et ils obtinrent sans peine ce que le roi demandait. Éléazar leur donna



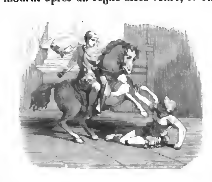
une copie exacte de la loi de Moïse écrite en lettres d'or, et les fit accompagner de six anciens de chaque tribu pour la traduire en grec. Ptolémée combla ces interprètes de marques d'amitié : il leur fit préparer une maison, et il ordonna de leur fournir tout ce qui leur était nécessaire. Ils se mirent au travail sans perdre de temps, et l'ouvrage fut achevé en septante-deux jours. C'est ce qu'on appelle la *Version des Septante*. Elle fut lue et approuvée en présence du roi, qui admira surtout la profonde sagesse des lois de Moïse, et renvoya les interprètes avec de riches présents pour eux et pour le temple de Jérusalem.

LES JUIFS SOUS LA DOMINATION DE LA SYRIE.

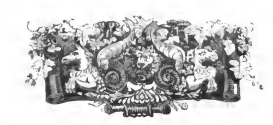
Après Ptolémée Philadelphe, régna son fils, surnommé Philopator, qui tourmenta long-temps et cruellement les Juifs, à l'occasion d'une aventure qui lui était arrivée. Étant entré dans le temple, il avait voulu pénétrer jusqu'au saint des saints, ce que la loi ne permettait qu'au grand-prêtre, et une seule fois dans l'année. Mais il fut renversé et jeté par terre sans force et sans mouvement. Il en conçut une haine violente contre les Juifs, et à son retour il leur ôta les priviléges que leur avaient accordés ses prédécesseurs. Il fit appliquer avec un fer chaud, en signe de servitude, sur le corps de ceux qui étaient à Alexandrie, une feuille du lierre consacré à Bacchus. Enfin, ayant résolu de les faire tous périr, on les amena chargés de chaînes dans l'Hippodrome, pour y être écrasés et mis en pièces par des éléphants rendus furieux par le vin qu'on leur avait fait boire. Mais les éléphants, au lieu de se jeter sur les Juifs, massacrèrent ceux qui les conduisaient. Le roi, effrayé, fit rendre le peuple saint à la liberté, et défendit de l'inquiéter désormais.

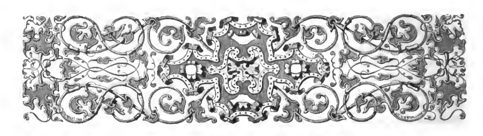
Ce prince impie perdit bientôt la Palestine, qui fut conquise par Antiochus, surnommé le Grand, roi de Syrie; et les Juifs, qui, depuis Alexandre, avaient été soumis à la domination de l'Égypte, passèrent sous celle de la Syrie. Antiochus, qui était fort content des Juifs qu'il avait déjà dans son royaume, traita avec bonté ses nouveaux sujets. Il leur donna une pleine liberté de vivre suivant leurs lois et d'observer leur religion. Pour rendre à la ville de Jérusalem sa splendeur passée, il donna de grands priviléges à ceux qui viendraient s'y établir, et fit achever à ses dépens les ouvrages qu'il restait à faire dans le temple. Antiochus mourut enfin, après avoir entrepris contre les Romains une guerre qui lui fut très-funeste, et laissa le trône à son fils Séleucus, qui maintint la tranquillité de la Judée. Ce fut sous son règne qu'un ambitieux lui ayant annoncé qu'on gardait dans le temple des sommes immenses dont il pouvait s'empa-

rer, Héliodore, son premier ministre, fut envoyé pour les saisir. En vain Onias, le grand-prêtre, lui représenta-t-il que c'étaient des dépôts destinés à la nourriture des veuves et des orphelins : il persista à vouloir accomplir les ordres du roi, et se rendit dans le temple avec des satellites. Mais soudain parut un homme monté sur un cheval qui frappa Héliodore de ses pieds de devant et le renversa, tandis que deux jeunes gens le frappaient sans relâche de verges. Laissé évanoui sur la place, et guéri par l'intercession d'Onias, quand il revint à lui, Héliodore reconnut sa faute, et alla rendre compte de ce qui lui était arrivé au roi, qui n'insista plus pour s'emparer des trésors. Séleucus mourut après un règne assez court, et eut



pour successeur son frère, nommé Antiochus Épiphane, qui causa des maux infinis au peuple juif.





HISTOIRE SAINTE. — SEPTIÈME LEÇON.

FIN DU CINQUIÈME AGE.

PERSÉCUTIONS CONTRE LES JUIFS.

Le saint pontife Onias avait été obligé de sortir de Jérusalem et de se retirer en lieu de sûreté. Plusieurs ambitieux donnèrent à Antiochus de grosses sommes d'argent pour obtenir la place du grand-prêtre, et le firent assassiner. Jérusalem devint alors le théâtre d'une guerre cruelle entre les concurrents. Antiochus, irrité contre les Juifs qui, disait-on, s'étaient réjouis du faux bruit de sa mort, arriva dans la ville sainte et y fit un carnage horrible. Quatre-vingt mille hommes furênt tués ou réduits en esclavage. Il entra ensuite dans le temple du Seigneur, et enleva l'autel, la table d'or, tous les vases précieux et les richesses qui étaient dans le trésor. Il défendit ensuite par un édit à tous ses sujets d'exercer d'autre religion que la sienne. Les Israélites fidèles furent réduits à se cacher. L'idole de Jupiter Olympien fut placée dans le temple, les livres de la loi de Dieu déchirés et jetés au feu. Malgré ces cruautés multipliées, plusieurs du peuple d'Israel prirent la généreuse résolution de ne rien faire contre la loi de Dieu, et de mourir plutôt que de la violer : ils se réunirent dans les cavernes pour y célébrer le jour du sabbat. Le gouverneur, ayant été averti, les y fit tous consumer par la flamme, sans qu'ils osassent se défendre, à cause du respect qu'ils avaient pour la sainteté de ce jour. Parmi les Israélites qui aimèrent mieux sacrifier leur vie que violer la loi du Seigneur, il y en eut un, nommé Éléazar. C'était un vénérable vieillard de quatre-vingt-dix ans, dont la vie avait toujours été pure et innocente. Il avait refusé de manger des viandes défendues par la loi, et on le conduisait au supplice, après avoir vainement essayé de le faire céder. Ses amis, l'ayant pris à part, lui offrirent de lui apporter des viandes permises, qu'il mangerait comme si elles eussent été celles qu'on lui offrait; mais le courageux vieillard refusa de se prêter à cette ruse, qui lui parut de mauvais exemple, et se laissa traîner au supplice. Près de mourir sous les coups du bourreau, il disait en s'adressant à Dieu : « Vous le savez, Seigneur, à qui rien n'est



» caché, je pouvais éviter les maux que je » souffre en mon corps; mais je trouve de » la joie à les endurer, par la crainte où je » suis de vous déplaire. » Et il mourut en prononçant ces mots.

MARTYRE DE SEPT ENFANTS ET DE LEUR MÈRE.

Il y avait parmi les Israélites une mère qui avait sept enfants, tous florissants de santé et de jeunesse. Antiochus se les fit amener, et leur commanda de manger des viandes défendues par la loi. Comme ils refusaient de le faire, on les dépouilla devant le roi, et on les déchira à coups de fouet. L'aîné, adressant la parole à Antiochus, lui dit : « Qu'attendez-vous de nous? Nous » sommes disposés à mourir plutôt que de » violer la loi que Dieu a donnée à nos » pères. » Le roi, outré de dépit, ordonna que l'on fit rougir au feu des poêles et des chaudières d'airain; que l'on coupât la langue à celui qui avait parlé le premier; qu'on lui arrachât la peau de la tête, et qu'on lui coupât les extrémités des pieds et des mains en présence de sa mère et de ses frères. Après qu'il eut été ainsi mutilé, on le jeta tout vivant dans une fournaise ardente. Pendant ce supplice, la mère et les frères du martyr s'encourageaient l'un l'autre à mourir généreusement. « Le Seigneur, disaient- » ils, aura égard à la justice de notre cause, » et il nous consolera, selon la promesse de » Moïse, dans son cantique. » Après qu'il eut expiré, les autres frères furent traités avec autant de cruauté, mais tous montrèrent un courage inébranlable.



La mère des jeunes martyrs était présente à cette scène sanglante, soutenue par l'espérance et la confiance qu'elle avait en Dieu, elle voyait tous ses enfants périr en un même jour, avec une fermeté inébranlable; bien plus, elle les animait par des discours pleins de force et de tendresse. Il ne restait plus que le dernier de ses enfants. Le tyran essaya de le gagner par une fausse douceur. Il l'exhorta à ne point se perdre lui-même; il lui promit avec serment de le rendre riche et heureux, de le mettre au rang de ses favoris, s'il voulait abandonner les lois de ses pères. Comme cet enfant paraissait insensible à toutes les promesses, le roi fit approcher la mère, et l'exhorta à donner à son fils un conseil salutaire. Elle promit de le faire; et, adressant la parole à l'enfant, elle lui dit dans la langue de son pays : « Mon fils, ayez pitié de » votre mère; souvenez-vous que je vous » ai porté neuf mois dans mon sein; que je » vous ai nourri de mon lait pendant trois » ans, et que je vous ai élevé jusqu'à l'âge » où vous êtes. Ouvrez les yeux, mon fils : » regardez le ciel et la terre, ce sont les ou- » vrages du Dieu que vous adorez; il a fait » toutes les créatures par sa toute-puissance. » Que cette vue vous encourage : ne crai- » gnez point ce cruel bourreau; mais mon- » trez-vous digne de vos frères, en recevant » la mort avec constance, afin que nous » soyons tous réunis dans la gloire que nous » attendons. » A peine avait-elle achevé ces mots, que le jeune homme s'écria : « Qu'at- » tendez-vous de moi? Je n'obéis point au » commandement du roi, mais à la loi de » Dieu; » et, continuant de parler d'un esprit prophétique : « Pour vous, qui nous » faites souffrir ces maux, vous n'éviterez » pas la main du Seigneur. Ce sont nos pé- » chés qui nous ont attiré ce châtiment : » Dieu, pour nous corriger, a fait éclater » sa colère contre nous; mais bientôt il » s'apaisera, et il se réconciliera avec ses » serviteurs. Il n'en sera pas ainsi de vous :

» vous porterez tout le poids de sa juste » vengeance. » Antiochus, transporté de fureur, fit tourmenter cet enfant plus cruellement encore que les autres. La mère fut immolée elle-même après tous ses enfants.

MATHATHIAS ET SES ENFANTS.

Mathathias, chef d'une famille qui descendait d'Aaron, s'était retiré dans le lieu de son origine, sur la montagne de Modin. Il avait cinq fils : Jean, Simon, Judas, surnommé Machabée, Éléazar et Jonathas. Résolu à ne point se laisser massacrer comme les autres Israélites, il se décida à combattre, même le jour du sabbat, s'il était attaqué. Plusieurs des vaillants de la nation et tous ceux qui étaient demeurés fidèles à la loi se joignirent à lui et formèrent un corps d'armée, avec lequel Mathathias parcourut toute la Judée, renversa les autels des idoles, et délivra la loi sainte de la servitude des infidèles. Après ces premières expéditions, Mathathias, se sentant près de mourir, appela ses enfants; et, après leur avoir donné les meilleurs conseils pour les diriger dans leur conduite, il leur dit : « Armez-vous donc, mes enfants, et combattez » vaillamment pour la défense de la loi; par » là vous acquerrez une gloire immortelle; » Simon, votre frère, est homme de bon » conseil; suivez ses avis, il vous tiendra lieu » de père. Que Judas Machabée commande » vos troupes et venge votre peuple. » Judas, ainsi désigné par son père pour chef de la petite armée, prit possession du commandement. Ayant formé un corps de six mille hommes, il adressa au Seigneur les plus ferventes prières. Dieu les exauça et répandit sa bénédiction sur ses armes. A la tête de la nation sainte, il fit des prodiges de valeur, et se rendit redoutable aux infidèles. Il parcourait les villes de la Judée, et il en chassait les impies; il se saisissait des postes avantageux, et mettait en fuite ceux qui s'y opposaient. Le bruit de ses exploits se répandit de toutes parts. Apollonius, l'un des principaux officiers du roi, qui entreprit le premier d'arrêter les progrès de ses armes, éprouva une résistance à laquelle il ne s'attendait pas. A la tête d'une armée nombreuse, il méprisait la petite troupe de Judas; mais il connut bientôt que ce n'était pas le nombre des soldats qui décide de la victoire. Judas marcha contre lui, l'attaqua et le vainquit. Apollonius périt dans le combat : le reste de l'armée se débanda, et abandonna aux vainqueurs un riche butin. Judas ne prit pour lui que l'épée d'Apollonius, dont il se servit



toujours dans la suite, pour conserver le souvenir, non de sa valeur, mais de la protection de son Dieu. Le gouverneur de la Syrie, nommé *Séron*, crut que l'occasion était favorable pour rétablir sa réputation, et pour mériter la faveur d'Antiochus par la défaite des Juifs. Il entra dans la Judée avec toutes les forces de la Syrie. Les soldats de Machabée furent d'abord ébranlés; mais le brave général les rassura : « Qu'im» porte, leur dit-il, qu'importe au Dieu du » ciel que nous soyons peu ou beaucoup? » Une poignée de monde peut vaincre l'ar» mée la plus forte : c'est Dieu qui donne la » victoire. Nos ennemis viennent à nous, » fiers de leur multitude; ils se flattent de » nous faire périr tous avec nos femmes et » nos enfants. Le Seigneur les fera tomber

» sous nos yeux. Ne craignez point; nous » combattons pour notre vie et pour notre » loi. » Dès qu'il eut cessé de parler, il se jeta sur les ennemis, les renversa et les mit en déroute.

Antiochus, furieux des succès de Machabée, voulait exterminer tous les Juifs; mais forcé d'aller en Perse, il remit à Lysias son gouvernement et le soin de châtier ce peuple. Celui-ci envoya Nicanor avec une armée nombreuse contre Judas. Les Juifs, encouragés par leur général, rencontrèrent leur ennemi dans un lieu nommé Maspha, et, aidés par Dieu, ils le défirent complétement, lui tuèrent neuf mille hommes et mirent le reste en fuite. Les Juifs poursuivirent les fuyards, qui auraient perdu bien plus de monde, si l'heure du sabbat survenant n'avait arrêté les vainqueurs. On fit part du butin aux infirmes, aux orphelins et aux veuves, et le reste fut partagé également entre ceux qui avaient combattu.

MORT D'ANTIOCHUS.

Judas Machabée, soutenu par la protection de Dieu, reprit la ville de Jérusalem, et força les infidèles à se retirer dans la citadelle. Lysias, consterné de ces victoires, ayant rassemblé l'année suivante une armée de soixante mille fantassins et de cinq mille cavaliers, vint à leur tête camper en Judée, dans un lieu appelé *Bethoron*. Judas Machabée, qui n'avait que dix mille hommes, vint à sa rencontre, le combattit et le mit en déroute, après lui avoir tué cinq mille hommes. Judas fit ensuite purifier le temple, et établit en mémoire de cet événement une fête qui durerait huit jours et se renouvellerait tous les ans le vingt-cinquième jour du neuvième mois. Cependant Antiochus revenait de Perse, couvert de honte, car son armée avait été battue, quand il apprit les nouvelles victoires des Juifs. Dans la vue de venger sur eux l'affront qu'il venait de recevoir, il commanda à celui qui conduisait son char de précipiter sa marche. En vain Dieu le frappa d'une violente douleur d'entrailles; il n'en continua pas moins sa marche avec la même diligence. Dans le mouvement impétueux de la voiture, il tomba et se meurtrit tout le corps. Humilié alors, anéanti par l'excès de ses douleurs, il se fit porter dans une litière. Son corps fourmillait de vers, sa chair tombait en lambeaux

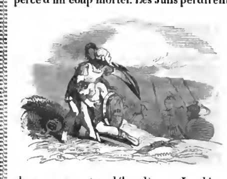


et exhalait une odeur insupportable. Enfin il reconnut que le Dieu des Juifs était plus fort que lui, et il adressa aux Juifs des lettres pleines de douceur dans lesquelles il leur recommandait son fils. Cependant sa pénitence n'apaisa pas le ciel, et il mourut d'une manière misérable. Judas, cependant, poursuivait ses succès; protégé par des envoyés célestes qui combattaient à ses côtés, il vainquit d'abord Timothée, puis une seconde fois Lysias, qui était venu l'attaquer avec une immense armée, et qui fut obligé de demander la paix. Mais elle fut bientôt rompue, et Judas obligé de reprendre les armes. La victoire lui fut toujours aussi fidèle, et il résolut de s'emparer de la forteresse de Sion, qui était toujours restée au pouvoir des ennemis. Antiochus-Eupator, fils et successeur d'Antiochus-Épiphane, irrité de cette nouvelle, entra en Judée à la tête d'une armée de cent mille hommes, accompagnés de plusieurs éléphants dres-

sés au combat. Dans une surprise nocturne, Judas, qui avait quitté le siége de la forteresse pour venir au-devant de lui, lui tua quatre mille hommes. Le lendemain, dans la bataille générale qui suivit, un Israélite, nommé Éléazar, apercevant un éléphant d'une taille extraordinaire qui causait beaucoup de ravage parmi les troupes, perça jusqu'à lui, et se glissant sous son ventre le frappa de son épée. L'éléphant tomba mort, mais dans sa chute il écrasa le brave Israélite.

MORT DE JUDAS MACHABÉE.

Cependant Antiochus fut forcé de conclure la paix à l'avantage des Juifs. Antiochus-Eupator ne survécut pas longtemps à cette expédition, et l'année suivante il mourut. Démétrius-Soter, son fils, envoya contre les Juifs Nicanor à la tête d'une nombreuse armée. Celui-ci, après avoir vainement essayé de se faire livrer Judas, marche contre lui pour lui livrer bataille. Mais il fut tué dès le commencement de l'action et son armée mise en déroute. Judas, qui s'attendait que le roi, furieux de la perte de son général, viendrait attaquer en force ceux qui l'avaient vaincu, songea à s'appuyer de l'alliance des Romains. Les députés furent probablement reçus, et un traité fut conclu; mais Judas mourut avant d'en avoir retiré les avantages. Le roi de Syrie leva de nouvelles troupes, et leur donna pour général un nommé Bacchide. Judas n'avait à lui opposer que trois mille hommes, qui jusque-là ne l'avaient jamais abandonné; mais la peur les ayant saisis, beaucoup s'en allèrent et il ne resta auprès de Judas que huit cents hommes. Judas, un moment triste et irrésolu, reprit bientôt tout son courage, et la bataille se livra. Elle dura depuis le matin jusqu'au soir. Judas, à la tête de ses braves compagnons, avait enfoncé l'aile droite de l'armée ennemie lorsqu'il fut enveloppé par l'aile gauche, et, après des prodiges de valeur, il tomba percé d'un coup mortel. Les Juifs perdirent



alors courage et se débandèrent. La désolation fut immense dans Israël à cette nouvelle, et on ne se lassait point de répéter ces mots : « Comment est-il mort, comment » a-t-il succombé, cet homme invincible » qui sauvait Israël ? »

SUCCESSEURS DE MACHABÉE.

Tous ceux qui avaient été attachés à Judas se réunirent, et élurent Jonathas son frère. Jonathas se mit de suite à la tête des troupes, joignit Bacchide, et mit les Syriens en déroute. Bacchide, épouvanté, se retira, et le pays de Juda demeura en repos pendant deux ans. Jonathas employa ce temps à faire des alliances avec les Romains et les Lacédémoniens. Cependant Typhon, un des concurrents au trône de Syrie, ayant attiré Jonathas à une entrevue, le fit périr avec ses deux enfants. Des cinq fils de Mathathias il ne restait plus que Simon. Ayant appris la douleur que causait la perte de son frère, il vint à Jérusalem, et, s'adressant au peuple, il lui dit : « C'est pour la sain- » teté de nos lois que tous mes frères ont » péri ; je reste seul de la maison de mon » père. A Dieu ne plaise que j'épargne ma » vie, tant que durera ce temps d'afflic- » tion ! » A ces mots le peuple reprit cou-

rage et le nomma son chef. Celui-ci, après avoir relevé les fortifications de la ville, offrit au roi légitime son secours contre l'usurpateur Typhon. Celui-ci accepta, et,



supprimant tous les impôts, il affranchit les Juifs de sa domination. Alors on commença à dater les actes et les registres *de la première année de Simon, grand-pontife, chef et prince des Juifs*. Le peuple accorda aussi le pouvoir aux descendants de Simon, avec cette restriction remarquable, *jusqu'à ce qu'il s'élève parmi le peuple un prophète fidèle.* Après la mort de Simon, Hyrcan son fils lui succéda. Assiégé dans Jérusalem et pressé par la famine, il conclut la paix à condition de payer un tribut annuel au roi de Syrie; mais, le monarque ayant été tué, Hyrcan profita de l'occasion pour secouer le joug. Il fit plus, il s'empara de Samarie et détruisit le temple des idoles. Par l'union de l'Idumée au royaume de Juda, Hyrcan devint un des princes les plus puissants de son temps. Sa vieillesse cependant fut troublée par les divisions intestines qu'élevèrent deux sectes religieuses, les pharisiens et les sadducéens. Il laissa en mourant le trône à son fils aîné, Aristobule. Celui-ci, profitant de l'affaiblissement de ses voisins, prit le titre de *roi des Juifs* sans qu'ils pussent s'y opposer, et fit mourir de faim dans sa prison sa mère, qui avait voulu régner à sa place. Après avoir forcé les habitants de l'Idumée à embrasser le judaïsme, il fit périr son frère Antigone, contre lequel les calomnies de la reine l'avaient indisposé; mais, accablé de remords, il tomba sérieusement malade, et mourut après un an de règne. Son frère, Alexandre Jannée, lui succéda; mais, ayant été vaincu par le roi d'Égypte dans une bataille où périrent trente mille Juifs, il se fit mépriser de ses sujets, et s'en vengea par mille cruautés. Cependant les Romains faisaient en ce temps la guerre à Mithridate, roi de Pont, et à Tigrane, roi d'Arménie. Pompée, après avoir vaincu ces deux rois, entra en Syrie, et trouva bientôt dans les démêlés qui survinrent entre les deux fils d'Alexandre, qui venait de mourir, un prétexte pour établir la domination romaine dans la Judée. Choisi pour arbitre entre les deux frères, Hyrcan II et Aristobule, il se décida pour le premier, vainquit le second qui voulait lui résister; mais en remettant Hyrcan sur le trône, il lui imposa un tribut annuel à payer aux Romains.

NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

A Hyrcan II succéda Hérode, sous le règne duquel le Christ vint au monde; son



histoire, je ne te la raconterai pas, elle est dans l'Évangile que tu apprends chaque jour et dont il n'est pas permis de changer les expressions. Tu y vois que le Sauveur du

monde est né dans une étable, qu'il a été un enfant comme toi, et qu'il se montrait obéissant à sa mère; à mesure que tu grandiras, tu comprendras mieux ce qu'il nous enseigne, et tu apprendras à le mettre en pratique. Te voilà hors de la première enfance, une instruction plus sérieuse, des devoirs plus sévères vont commencer pour toi; car, si à mesure que notre intelligence s'accroît, que notre raison se développe, nous n'en faisions pas usage pour nous instruire et nous corriger, il ne nous servirait de rien d'acquérir des années... Arrêtons-nous ici un moment, et avant de passer pour ainsi dire à une vie nouvelle, finissons cette dernière leçon du cours comme nous avons commencé la première, par une prière.

PRIÈRE

POUR DEMANDER LA BÉNÉDICTION DE DIEU.

Autrefois, car le temps vole,
On me portait dans les bras,
Ma langue était sans parole
Et mes pieds ne marchaient pas;
Mais j'ai commencé de vivre,
Mon Dieu, je lis dans le livre
Qui nous apprend votre loi;
Ma main déjà sait l'écrire,
Et du cœur je puis vous dire :
Mon père, bénissez-moi !

Bénissez, pour chaque année
Qui s'avance ou qui s'enfuit,
Mes soins de chaque journée,
Mon repos de chaque nuit;
Bénissez l'intelligence,
Dont le flambeau qui commence
Vacille encore incertain;
Et pour éclairer mon âme,
Laissez-en grandir la flamme
A l'ombre de votre main.

Pour que la route suivie
Tôt ou tard me mène au port,
Bénissez-moi dans la vie,
Bénissez-moi dans la mort.
Soit qu'un prompt trépas m'enlève,
Soit que mon destin s'achève
Dans l'ordre de vos desseins,
J'irai chanter vos louanges,
Jeune, au milieu de vos anges;
Vieux, au milieu de vos saints.

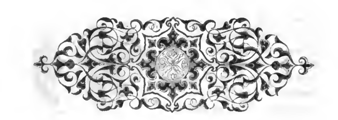




TABLE DES MATIÈRES

DE L'HISTOIRE SAINTE.

ÉDUCATION MATERNELLE.

NEUVIÈME PARTIE.

LE LIVRE DE RÉCRÉATIONS.


PARIS.
TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES,
RUE DE VAUGIRARD, 36.

ÉDUCATION MATERNELLE.

LE LIVRE
DE RÉCRÉATIONS

POUR SERVIR

AUX SIMPLES LEÇONS D'UNE MÈRE A SES ENFANTS,

PAR

MADAME AMABLE TASTU.



PARIS.
DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR.



RÉCRÉATIONS.

PREMIÈRE RÉCRÉATION.

Maintenant que tu as été bien sage et que tu as fait bien attention à ta leçon, je vais te lire une jolie petite histoire, une histoire vraie. Quand tu sauras lire toi-même, tu en liras de pareilles, et tu n'auras besoin de personne pour t'amuser.

LA PARTIE DE CHASSE.

Il y avait autrefois un bon prince qu'on appelait le duc Léopold de Lorraine; tout le monde l'aimait dans son pays, surtout les pauvres gens, parce qu'il les aimait aussi et leur faisait tout le bien qu'il pouvait. Un jour qu'il passait dans la grande salle de son château, il vit la petite princesse sa fille qui regardait dans la cour par une fenêtre, et dans la cour il y avait beaucoup de pauvres qui demandaient l'aumône, parce qu'ils savaient bien qu'on leur donnait toujours au château. En ce moment le bon duc Léopold entendit sa fille dire à une dame qui était avec elle : — Ces pauvres m'ennuient; ils sont toujours à crier qu'ils ont faim! Que ne mangent-ils du pain et du fromage? Le duc Léopold passa son chemin, sans rien dire à sa fille qui ne le vit pas; mais il était tout triste, parce qu'il avait peur qu'elle ne fût méchante, puisqu'elle n'avait pas pitié des pauvres.

Quelques jours après, le duc Léopold annonça qu'il irait à la chasse dans la forêt, et la petite princesse fut bien contente, parce qu'on lui avait promis qu'elle serait de la partie et qu'elle suivrait son père sur un beau petit cheval qui était à elle. Le jour de la chasse étant arrivé, la princesse se leva de grand matin, toute joyeuse; on lui mit un joli habit d'amazone et un chapeau avec des plumes blanches, puis on lui amena son petit cheval qui était tout blanc et qu'on avait paré aussi avec des rosettes de rubans rouges. La princesse s'assit sur la selle, car elle savait très-bien se tenir sur le petit cheval, et il y avait à côté d'elle un écuyer qui ne la quittait pas, et un piqueur pour sonner du cor. Et voilà le duc Léopold et toute la cour qui galopent à travers la forêt, et la princesse qui galope aussi, et cela l'amusait beaucoup. Mais, comme le petit cheval n'allait pas si vite que les grands chevaux

des chasseurs, la jeune princesse se trouva bientôt en arrière, et elle ne vit plus personne que son écuyer et son piqueur, qui étaient toujours près d'elle; et elle leur disait : — Allons vite, afin de rejoindre mon père. Mais elle avait beau courir, elle ne voyait rien et n'entendait rien; enfin l'écuyer lui dit : — Madame, je crois que nous nous sommes trompés de chemin et que nous voilà perdus dans la forêt. Oh! alors la princesse fut bien inquiète, car elle n'avait pas mangé depuis le matin, et elle avait faim. Après s'être reposé, on recommença à courir de tous côtés; mais la forêt était si grande qu'on ne pouvait en trouver le bout. La princesse était rendue de fatigue; le jour baissait, elle avait peur de devoir passer la nuit dans le bois sans manger, et elle se mit à pleurer en disant : — Mon Dieu, que j'ai faim! mon Dieu, que j'ai faim!... Alors l'écuyer dit au piqueur : — Sonnez un peu de votre cor, pour voir si on vous entendra. Le piqueur sonna une fanfare, et puis il s'arrêta pour écouter. Alors on entendit bien loin, bien loin, un autre cor qui répondait. Qui est-ce qui fut bien joyeuse? c'était la petite princesse; elle se mit à galoper du côté où elle avait entendu le cor, et elle aperçut bientôt son père avec les gens de la chasse; ils étaient tous assis sous une tente autour d'une grande table, où l'on avait servi un beau souper. La princesse courut à son père, se jeta à son cou en pleurant, et lui raconta comment elle s'était perdue dans la forêt, et comment elle avait eu peur de mourir de faim. — Pourquoi ne mangiez-vous pas du pain et du fromage? lui dit le duc Léopold d'un ton sévère. — Je n'en avais pas, répondit la princesse toute confuse. — Ma fille, les pauvres qui vous ennuient n'en ont pas davantage; s'ils en avaient ils ne vous en demanderaient pas. La princesse comprit cette leçon, et elle en profita.



Depuis ce jour-là, chaque fois qu'elle entendait un pauvre demander du pain, elle disait : — Qu'on lui donne bien vite, je sais ce que c'est que d'avoir faim.

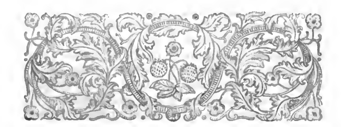
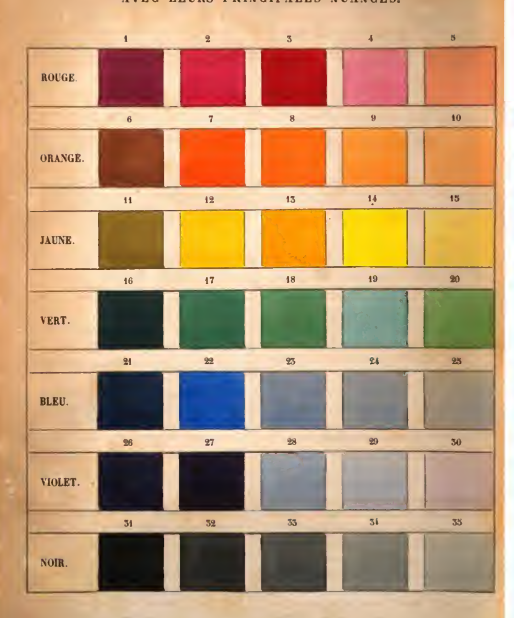
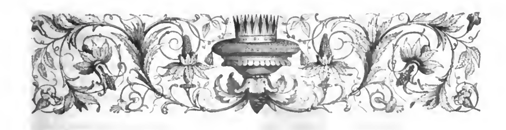




TABLEAU DES COULEURS

AVEC LEURS PRINCIPALES NUANCES.





RÉCRÉATIONS. — LEÇONS SUPPLÉMENTAIRES. — LES COULEURS.

PREMIÈRE SÉANCE.

VOICI quelque chose de nouveau. Regarde toutes ces jolies couleurs disposées sur cette feuille par petits carrés, comme la carte d'échantillons d'un teinturier. Il y a beaucoup de petits carrés, et pourtant il n'y a que sept couleurs. Tu en connais déjà quelques-unes, je te dirai le nom des autres. Voici le *rouge*, l'*orangé*, le *jaune*, le *vert*, le *bleu* et le *noir*. Il y a des savants qui disent que le noir n'est pas une couleur, parce que, quand il n'y a point de lumière, et par conséquent pas de couleurs du tout, tout est noir. Tu sais que quand il fait bien nuit on dit qu'il fait noir. Ferme tes yeux et mets tes mains dessus, tu ne verras rien du tout que du noir. — Mais tu connais aussi beaucoup de choses noires; tu as vu des chiens noirs, des chats noirs, des chevaux noirs; tu me diras bien comment sont tes souliers?... et le chapeau de papa?

Voyons maintenant notre tableau.

Comment nommes-tu cette couleur (n° 3)? — Rouge; — et celle-ci (n° 2)? — Rouge; — et celle-là (n° 1)? — Rouge aussi. — Comment, rouges toutes trois?... est-ce qu'elles te semblent toutes pareilles?... non, n'est-ce pas? Elles sont en effet de la même couleur, et cette différence que tu remarques entre elles est ce qu'on appelle *nuance*. A mesure que la couleur est plus sombre, qu'elle se rapproche du noir, on dit qu'elle est d'une nuance plus foncée; la nuance qui frappe le plus vite tes yeux, celle que malgré toi tu regardes la première, est la nuance la plus vive. Quand la couleur est pâle et comme effacée, on dit qu'elle est d'une *nuance claire*. — Voyons maintenant dans la couleur rouge, puisque tu la connais; quelle est la nuance la plus vive?... et la plus claire?... et la plus foncée? Plusieurs de ces nuances ont des noms particuliers; la plus vive de toutes (n° 3) s'appelle *écarlate*; la plus foncée, *amarante* (n° 1); tu connais celle-ci, c'est le *rose* (n° 4), et tu dois te rappeler qu'en effet c'est la couleur des roses. On a donné à la nuance la plus claire (n° 5) le nom de *couleur de chair*, parce qu'elle est, comme ta chair, d'un rose très-pâle, quoiqu'il ne soit pas exactement semblable. Te souviens-tu maintenant du nom de la seconde couleur? — *Orangé*. — Ne pourrais-tu pas trouver pourquoi on l'appelle ainsi? cherche bien. Voyons; ce nom et cette couleur ne te font-ils pas penser à quelque chose que tu connais, à un fruit que tu aimes bien? — Une orange. — C'est cela. Montre-moi maintenant les diverses nuances de cette couleur.

Quant au *jaune*, la plus belle nuance de cette couleur est nommée avec raison *jaune d'or* (n° 13), parce que, comme tu le sais, l'or est d'un beau jaune brillant. On l'appelle aussi *bouton d'or*, à cause d'une jolie fleur que tu te souviens peut-être d'avoir cueillie dans les prés. Si tu ne te la rappelles

pas, je te la montrerai quand nous irons nous promener ensemble dans les champs. Tu trouveras bien toi-même pourquoi on appelle ce jaune-là *citron* (nº 14), et celui-ci *paille* (15)?

Passons maintenant à la couleur suivante (le *vert*). Te souviens-tu de son nom? que te rappelle-t-elle? tu ne sais pas? De quelle couleur sont les arbres que tu as vus à la promenade? — Ils sont verts. — A laquelle de ces nuances de vert ressemblent-ils le plus? — A celle-là (nº 18). — Très-bien! Aussi appelle-t-on cette nuance *vert-pré*, c'est-à-dire *vert d'herbe;* car un pré est un endroit où il y a beaucoup d'herbe, et tu sais que l'herbe est verte aussi. Le vert le plus foncé est nommé *vert-bouteille* (nº 16), parce que le verre dont sont faites les bouteilles est en effet d'une vert noirâtre. Voici une autre nuance qu'on appelle *vert d'eau* (nº 19). Cependant l'eau de la carafe n'est pas verte, l'eau qui coule sous les ponts n'est pas verte non plus; mais, si tu voyais un étang ou une rivière en pleine campagne, l'eau te paraîtrait de cette nuance *verdâtre* ou un peu verte que tu vois ici (nº 19). Quant au *vert-pistache*, c'est, j'en suis sûre, une nuance que tu n'oublieras pas.

Quelle est cette couleur-ci? — *Le bleu.* — As-tu remarqué comment était le ciel quand il fait beau temps? — Oui, il est bleu. — Mais, si tu y fais bien attention, tu verras qu'il n'est pas toujours du même bleu; ainsi il est quelquefois de cette nuance plus pâle à laquelle on a donné le nom de *bleu de ciel* (nº 25); plus souvent de ce beau bleu-ci (nº 24), qu'on appelle *azur;* quelquefois même, quand il fait bien chaud, il est d'une nuance plus foncée encore, comme celle-ci (nº 23) que nous appelons *bleu-barbeau*, à cause de sa ressemblance avec la fleur appelée *barbeau* ou *bluet*, dont on fait l'été tant de belles couronnes pour les petits enfants. Plusieurs fleurs ont ainsi donné leurs noms aux couleurs qui les rappellent. Ainsi le *violet* (nº 26), le *lilas* (nº 29) te feront penser à ces fleurs qui sentent si bon, et les fleurs, quand tu les verras, te feront penser aux couleurs dont elles portent le nom.

Nous voici maintenant au *noir* (nº 31); le noir a cela de particulier qu'il n'a pas de nuances comme les autres couleurs. Ainsi le *noir pâle* n'est plus du noir, c'est une couleur différente qu'on nomme le *gris*. Voir les gris (nºˢ 32, 33, 34, 35).

DEUXIÈME SÉANCE.

Parmi ces couleurs, il y en a qu'on appelle *voyantes*, parce qu'on les voit plus vite que d'autres. Ainsi, si tu apercevais de loin une foule de gens habillés chacun d'une de ces couleurs, tu verrais d'abord ceux qui seraient habillés d'écarlate, d'orangé, de jaune, avant de distinguer les autres. Le rouge écarlate est la couleur qui se voit de plus loin. Détourne un moment les yeux, et puis reporte-les tout à coup sur la feuille de couleur, tu verras qu'ils iront tout de suite chercher le *rouge* (nº 3). As-tu vu quelquefois l'arc-en-ciel? Oui, n'est-ce pas? Eh bien! toutes ces belles couleurs s'y trouvent, mais non pas toutes leurs nuances. La première fois qu'il y aura un arc-en-ciel, je te les ferai remarquer.

Il y a pourtant une couleur qui n'est pas dans ces petits carrés; pourras-tu la trouver? Voyons; de quelle couleur est mon mouchoir? — Blanc. — Où est le *blanc?* Je le vois, moi; cherche bien... Comment est le papier où sont toutes ces couleurs? — Il est blanc. — Tu vois donc que le blanc est là aussi, quoiqu'on ne lui ait pas fait de place; sans lui on ne verrait pas si bien les autres couleurs.

OBSERVATIONS.

J'ai déjà dit que ces explications n'étaient qu'une espèce de canevas que chaque mère pouvait arranger à sa fantaisie, selon l'intelligence et le caractère de son enfant. On peut ajouter à ce que j'ai dit sur les couleurs l'exercice qui consiste à les leur faire reconnaître dans les objets qu'ils ont sous les yeux; on leur demande de quelle couleur sont les fauteuils, les rideaux, la robe de maman, et quelle est dans le tableau la nuance la plus approchante. On leur fait composer eux-mêmes un tableau de couleurs avec de petits échantillons de rubans, d'étoffes, ou même avec des pains à cacheter. Enfin, pour les enfants plus âgés ou plus intelligents, on pourrait avoir des couleurs et des pinceaux, et leur faire imiter les diverses teintes du tableau; ils apprendraient par là quelles sont les couleurs simples et les couleurs composées, et s'émerveilleraient de découvrir que le vert est composé du jaune et du bleu; le violet, du bleu et du rouge; l'orangé, du rouge et du jaune. Chose que je n'ai pas dite, parce que les enfants ne la comprendraient bien qu'en la voyant, et que les faits dont ils ne peuvent se former une idée nette leur chargent inutilement la mémoire.

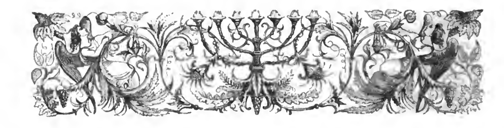
Si ces exercices paraissent des minuties à quelques personnes, qu'elles veuillent bien se rappeler que l'éducation tout entière consiste en ces trois choses: *regarder, retenir* et *comparer*, et que rien n'est indifférent de ce qui tend à développer ces facultés.

Voici les noms les plus communs ou les plus précis des diverses nuances, avec les numéros qui renvoient au tableau. Cette nomenclature n'a rien de scientifique, car, en science, les nuances ne comptent pas; mais elle exercera les yeux et la mémoire des enfants, et les accoutumera à saisir les différences peu sensibles, en leur fournissant des mots pour les exprimer.

NOMENCLATURE DES COULEURS.

1. Amarante.
2. Gros rouge ou rouge-carmin.
3. Écarlate.
4. Rose.
5. Couleur de chair.
6. Brun orangé.
7. Capucine.
8. Orangé ou couleur orange.
9. Aurore.
10. Chamois.
11. Jaune-brun.
12. Gros jaune.
13. Jaune d'or ou bouton d'or.
14. Citron.
15. Paille.
16. Vert-bouteille.
17. Gros vert ou vert-dragon.
18. Vert-pré.
19. Vert d'eau.
20. Vert-pistache.
21. Indigo ou bleu de roi.
22. Gros bleu.
23. Bleu-barbeau.
24. Azur.
25. Bleu de ciel.
26. Violet.
27. Pourpre.
28. Violet clair.
29. Lilas.
30. Mauve.
31. Noir.
32. Gris de fer.
33. Gris.
34. Gris cendré.
35. Gris de perle.





RÉCRÉATIONS. — LES LIGNES ET LES FIGURES.

PREMIÈRE SÉANCE.



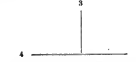
PRENONS une règle, un crayon et une feuille de papier; si je pose la règle sur le papier, et que je promène le crayon le long de la règle, j'aurai tracé une *ligne droite* (1).

Si je plie en deux la feuille de papier, le pli formera aussi une ligne droite. Si j'ôte la règle et que je prenne un compas dont je ferai tourner sur le papier l'une des pointes, tandis que l'autre restera fixe; ou si seulement je trace au crayon une ligne arrondie, comme si je voulais faire un *o*, cette ligne sera une ligne courbe (2).

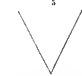
1

2

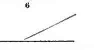
Eh bien! dans tous les objets que tu vois, tu ne trouveras que des *lignes droites* ou des *lignes courbes*. Cela te paraît drôle, n'est-ce pas? cela est pourtant vrai; regarde avec attention autour de toi... Le bord du marbre de la cheminée, par exemple... N'est-ce pas là une ligne droite? Cherches-en maintenant quelque autre dans la chambre... Le bâton de cette chaise? — C'est bien trouvé... Le pied de cette table est aussi une ligne droite dans un autre sens; les lignes droites qui vont de haut en bas, comme le pied de la table, s'appellent lignes *verticales* ou *perpendiculaires* (3); les lignes qui s'étendent en largeur, comme le marbre de la cheminée, sont *horizontales* (4).



Voici des lignes droites qui ne sont ni *perpendiculaires*, ni *horizontales;* elles sont penchées, l'une à droite, l'autre à gauche; ce sont des *lignes obliques* (5).



Me diras-tu maintenant le nom de celle-ci (6) qui touche la ligne horizontale? — Elle est oblique aussi. — Bien.



Deux lignes qui vont dans le même sens, à égale distance l'une de l'autre, s'appellent *lignes parallèles* (7).



Quand deux lignes droites se rencontrent, comme nous le voyons ici (*fig.* 5), elles forment un *angle;* le coin de la che-

minée est un *angle;* les quatre coins de cette feuille de papier sont des angles.

Faites toujours faire l'application à l'enfant sur les objets réels, et accoutumez-le à chercher lui-même l'explication de ce qui l'embarrasse, en le mettant seulement sur la voie.

Maintenant cherche-moi une *ligne courbe* dans cette chambre?

Un enfant de quatre ans et demi se trouvant un jour embarrassé par cette question : Et cela? lui dit-on en lui montrant une table ronde qu'il regardait avec hésitation. — Cela, dit-il, c'est rond; mais d'ici là, ajouta-t-il sur-le-champ, en posant ses deux petites mains sur le bord de la table, et regardant la distance comprise entre elles, voilà une *ligne courbe*.

Avec des lignes droites et des lignes courbes, on peut représenter toutes les choses imaginables.

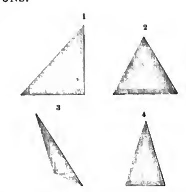
Par exemple, si je voulais dessiner cette porte, comment m'y prendrais-je? Je ferais une ligne pour le haut de la porte, une pour le bas et une pour chaque côté; comment serait la ligne du haut de la porte? — *Horizontale.* — Et celle du bas? — *De même.* — Et celles des côtés? — *Perpendiculaires.* — Quelles lignes sont les plus longues, celles des côtés ou celles du haut? (Si l'enfant se trompe, on lui fait prendre la mesure avec un bâton ou un ruban.)

La ligne qui marque le haut de la porte est-elle plus longue que celle du bas?

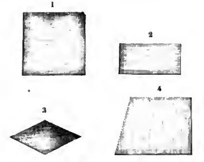
(Même épreuve que ci-dessus; on sent qu'on peut multiplier cet exercice à volonté.)

DEUXIÈME SÉANCE.

Tu vois que les lignes marquent les côtés des objets; une figure qui a trois côtés, ou qui se compose de trois lignes droites, s'appelle un *triangle* (1 2-3).



Voici des figures qui sont toutes composées de quatre lignes droites; cependant elles ne sont point semblables. Celle dont les quatre côtés sont égaux et les quatre angles pareils, s'appelle un *carré* (1).



Peux-tu me dire quelle différence il y a entre la seconde (2) et la première? Elles ont bien toutes deux quatre angles pareils et quatre côtés, n'est-ce pas? — Oui, mais celle-ci a deux grands côtés et deux petits. — C'est juste, aussi l'appelle-t-on *carré-long* ou *rectangle;* ce dernier mot veut dire : qui a les angles droits.

Regarde maintenant cette autre figure (3); elle a aussi quatre côtés, et ces côtés sont égaux; en quoi diffère-t-elle du carré? Te voilà bien embarrassé... tu vois bien qu'elle n'est pas semblable, et tu ne peux dire pourquoi. Regarde bien les angles de cette figure; ne vois-tu pas qu'il y en a deux

qui sont beaucoup plus *aigus* (c'est-à-dire plus pointus) que ceux du *carré*, et deux autres qui le sont beaucoup moins? Ainsi cette figure, qui s'appelle *losange*, a ses quatre côtés égaux, mais non ses quatre angles pareils; au contraire du *rectangle*, qui a ses angles pareils et qui n'a pas ses côtés égaux. Celle (4) qui a quatre côtés inégaux, mais dont deux sont *parallèles*, comme un toit de maison, s'appelle un *trapèze*.

Maintenant voyons si tu as bien retenu; montre-moi le *triangle*, le *carré*, la *losange*, etc.

Cherche aussi dans cette chambre si tu trouves quelque chose de carré.

Un cadre de gravure ou de tableau, une porte, une fenêtre, un carreau de vitre, le plafond même de la chambre, il faut que l'enfant remarque si ces choses sont réellement des *carrés*, c'est-à-dire s'il croit leurs côtés égaux.

Voici une feuille de papier, est-elle carrée? — Pas tout à fait, elle est plus longue que large. — Plions-la comme ceci, en appliquant le plus petit côté sur le plus grand; je vais couper maintenant tout ce que celui-ci a de trop : la feuille sera-t-elle carrée! — Oui, puisqu'à présent les côtés seront pareils. — Plie ce carré en biais d'un angle à l'autre, qu'est-ce qu'il te représente?—Un *triangle*. — Si tu coupes ton carré en suivant ce pli, tu auras deux *triangles*, et si tu rapproches ces deux *triangles*, tu retrouveras ton carré; et si tu plies en deux ta feuille carrée dans sa largeur, ou dans sa longueur, qu'auras-tu? — Deux *rectangles*. — Et si tu la plies en quatre? — Quatre autres carrés. — Eh bien! voilà des ciseaux et du papier, amuse-toi à découper ces figures.

On peut, selon l'intelligence et l'âge de l'enfant, lui faire connattre ou non des figures plus compliquées, que je n'ai pas indiquées, de peur de surcharger la mémoire. Ainsi une figure qui a cinq côtés se nomme *pentagone;* celle qui a six côtés, comme les briques à carreler, se nomme *hexagone;* celle qui a huit côtés, comme les pierres de liais des salles à manger, *octogone*. Au reste, en ceci, comme je l'ai déjà dit ailleurs, l'essentiel n'est pas d'enseigner un nombre de choses plus ou moins grand, mais d'exercer l'enfant à voir et à comparer.

Une figure parfaitement ronde, comme celle-ci,



se nomme *cercle;* on le trace, comme tu peux le voir, avec un compas; le point au milieu du cercle s'appelle *centre;* la ligne qui trace ce cercle *circonférence;* la ligne droite qui traverse le cercle dans toute sa largeur en passant par le centre s'appelle *diamètre;* cette ligne partage toujours le *cercle* en deux moitiés égales. Cette ligne, qui va du point-milieu ou du *centre* à la circonférence du cercle s'appelle *rayon*. Un *rayon* est la moitié d'un *diamètre*.

Exercez l'enfant, comme on l'a vu plus haut, sur tous les objets ronds que vous pourrez lui montrer: une boîte, une table, une pièce de cinq francs, d'un franc, etc.

Tu ne peux pas faire avec la ligne courbe un aussi grand nombre de figures qu'avec la ligne droite; tu traceras des cercles plus ou moins grands, et voilà tout. Voici cependant un petit médaillon qui est *arrondi*, puisqu'il n'a aucun angle, et qui n'est pas rond, car, en le mesurant, il est plus long dans un sens que dans l'autre; cette espèce de cercle allongé s'appelle *ovale* ou *ellipse :*

quand on met une allonge à la table à manger, elle devient *ovale*.



Quand nous irons à l'église, je te ferai voir dans les voûtes une autre figure qui se compose de deux lignes courbes réunies en pointe; on l'appelle *ogive*.



TROISIÈME SÉANCE.

LES SURFACES ET LES FORMES.

Viens ici maintenant, regarde bien cette table; si tu le veux, tu peux passer ta main dessus dans toute sa largeur, n'est-ce pas? De même sur le marbre de la cheminée ou sur le fauteuil. Eh bien! l'endroit d'une chose où tu peux ainsi passer la main s'appelle la *surface*. Le dessus de cette table ou de la cheminée est une *surface horizontale*. Tu peux aussi passer ta main tout le long de la muraille; la *surface* de cette muraille est une *surface verticale*. Une surface sur laquelle je puis appuyer une règle, de sorte que la règle touche partout exactement, est une *surface plane* (c'est-à-dire plate et unie) : le marbre de la table, le mur, etc. Si, au contraire, je pose la règle sur cette pelote, tu vois qu'elle n'y touche qu'en un seul endroit; j'aurais beau changer la règle de place, je ne puis faire qu'elle touche toute la surface de la pelote. La surface de la pelote est une *surface courbe*.

Tu t'es déjà amusé à découper, avec des ciseaux et du papier ou des cartes, des *carrés*, des *losanges*, des *triangles*, etc. Si tu découpes quatre triangles bien pareils, et que tu les réunisses, en manière de clocher, par les quatre pointes, tu auras fait une pyramide.



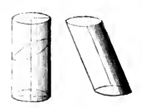
Veux-tu que je te fasse un petit coffre en cartes, comme cela m'est arrivé quelquefois? Tu ne demandes pas mieux, n'est-ce pas? Nous commençons par poser deux cartes en croix l'une sur l'autre; puis nous plions les deux bouts de chacune d'elles de tout ce qui dépasse la largeur de l'autre; ce qui fait que chaque carte forme un carré quand les plis sont marqués; et comme les cartes sont pareilles, les carrés sont pareils aussi; et quand nous avons six cartes ainsi pliées, nous les assemblons pour en former une petite boîte à six côtés; car les plis servent à maintenir ces cartes ensemble. Tu vois maintenant que, de quelque manière que tu tournes cette boîte, elle te présente toujours un *carré*. Combien a-t-elle de côtés? Comptons: un, deux, trois, quatre, cinq, six. Elle a six côtés. Eh bien! toute chose à laquelle tu verras six côtés ou six faces carrées comme ceci, est un *cube*. Un dé à jouer, par exemple; en voici un; tu peux compter les carrés, il en a six comme la boîte; c'est aussi un *cube*.



Une chose qui est à la fois ronde et pointue, comme ce cornet de papier, par exemple, est un *cône;* un pain de sucre est en forme de cône.—Maintenant dis-moi quelle est la forme d'un éteignoir?



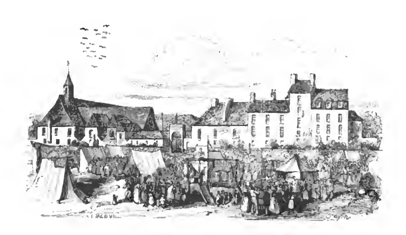
Voici une pièce de cinq francs, quelle est sa forme? — Elle est ronde. — Et cette boule? — Elle est ronde. — Et ce rouleau de papier? — Il est long. — Long comme la règle? — Non, la règle est longue et plate, et le rouleau de papier est long et rond. — C'est juste. Eh bien! ce qui est rond et plat, comme la pièce de cinq francs, est en forme de *disque* ou palet; ce qui est long et rond, comme le rouleau de papier, ou comme une bougie, ou comme un tonneau, est *cylindrique*, ou en forme de *cylindre*.



Ce qui est rond partout, comme une boule, s'appelle une *sphère*.



Exercez les enfants sur cette leçon comme sur les précédentes, en leur faisant appliquer la démonstration à tous les objets matériels qui peuvent se trouver à leur portée.



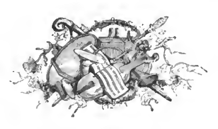


QUATRIÈME RÉCRÉATION.

LA CHANSON DE LA MAMAN.
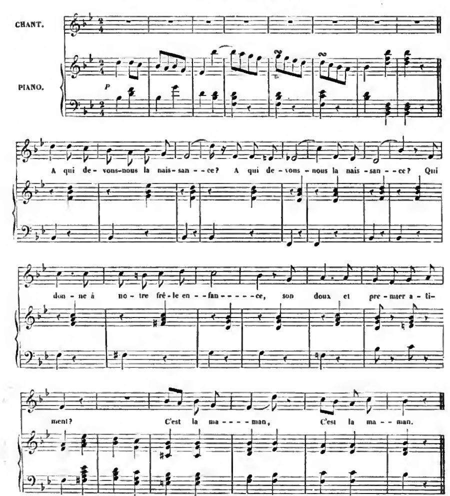
AUJOURD'HUI, pour te délasser et t'amuser, je vais t'apprendre une petite chanson faite tout exprès pour les enfants, par un Italien qui les aime beaucoup et qui s'appelle *César Cantù*. Il a fait pour eux un livre que l'auteur de ces leçons a mis en français pour les enfants de ce pays-ci qui ne pourraient pas le lire en italien [1]. C'est dans ce livre que se trouve la chansou que je dois te chanter. L'air en a été composé par un enfant comme toi; ce petit musicien de cinq ans et demi ne se borne pas à posséder un talent extraordinaire à son âge; il sait lire et écrire depuis longtemps, et, par conséquent, il a déjà pu retenir une foule de notions qu'on n'obtient que par les livres. Comme c'est un enfant observateur et réfléchi, il fait attention à tout ce qu'il voit, et peut en rendre compte. J'ai vu une lettre de lui écrite à l'âge de qnatre ans et demi, dans laquelle il racontait avec détails et en très-bons termes une cérémonie à laquelle il avait assisté. Tous les enfauts ne peuvent prétendre à ces talents précoces, mais ils peuvent être, comme celui-ci, attentifs, réfléchis et appliqués. Ajoutez qu'il n'est ni vaniteux ni importun, qu'il ne se croit pas au-dessus de ses petits camarades, avec lesquels il joue franchement et de bon cœur, sans faire le petit homme et sans chercher à attirer l'attention des grandes personnes quand elles ne s'occupent pas de lui.

1 *Éducation morale populaire*, Lectures graduées, morales et instructives, pour l'*enfance*, l'*adolescence* et la *jeunesse*, par César CANTU, ouvrage traduit par Mme A. TASTU, 2 beaux volumes avec vignettes. Chez Didier, éditeur.



LA MAMAN.

PAROLES DE Mme A. TASTU, MUSIQUE DE M. CAMILLE SAINT-SAËNS.

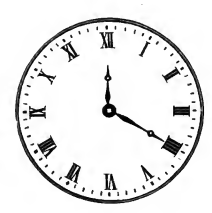


Bien avant nous qui donc s'éveille? (*bis*)
Bien après nous quel ange veille,
Penché sur notre front dormant?
C'est la maman. (*bis*)

Qui nous fait dire la prière (*bis*)
Au bon Dieu qui fit la lumière
Et la terre et le firmament?
C'est la maman. (*bis*)

A nous rendre sage qui pense? (*bis*)
Qui jouit de la récompense
Et s'afflige du châtiment?
C'est la maman. (*bis*)

Aussi qui devons-nous sans cesse (*bis*)
Bénir pendant notre jeunesse,
Chérir jusqu'au dernier moment?
C'est la maman. (*bis*)



CINQUIÈME RÉCRÉATION. — LES CHIFFRES.

DONNE-MOI ta petite main, et voyons si tu sais compter tes doigts. — Un, deux, trois, quatre, cinq. — Continuons avec l'autre main. — Six, sept, huit, neuf, dix. — Tu sais compter jusqu'à dix. Prenons maintenant des jetons, pour que je voie jusqu'à quel nombre tu iras. — Onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt. — Bien! Tu sais compter jusqu'à vingt, et c'est savoir beaucoup plus; car, après vingt, on reprend : vingt-un, vingt-deux, jusqu'à vingt-neuf; et après vingt-neuf on dit : Trente, puis de même jusqu'à trente-neuf; et après on dit : Quarante, puis cinquante, puis soixante; mais après soixante-neuf, on continue jusqu'à soixante-dix-neuf; puis on dit : Quatre-vingts, et après quatre-vingt-dix-neuf, on dit : Cent.

Comme pour compter il serait très-embarrassant d'écrire tout au long le nom de tous les nombres, on a imaginé de les représenter avec des *chiffres;* on en fait de deux manières: les uns s'appellent *chiffres romains,* et les autres *chiffres arabes.* Je veux t'apprendre à les connaître. Dans les chiffres romains *un* s'écrit, comme tu le ferais sans doute toi-même, par un petit trait : I; *deux,* par deux traits : II; de même III, IIII. Mais, comme un trop grand nombre de traits finiraient par nous embrouiller, on écrit *cinq* : V; *six*, cinq et un : VI; *sept*, cinq et deux : VII; *huit,* cinq et trois : VIII. Quant à *neuf,* au lieu d'écrire : V et IIII, comme *dix* s'écrit : X, on écrit IX, ou dix moins un. *Onze,* c'est dix et un : XI; *douze,* dix et deux : XII, etc. *Vingt* s'écrit : XX (ou deux fois dix); *trente*: XXX; *quarante* · XL, ou cinquante moins dix; L représente *cinquante ;* C, *cent ;* M, *mille.* — Quant aux chiffres arabes, ils sont au nombre de dix seulement :

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0,

avec lesquels on écrit tous les nombres imaginables. Voyons si tu sauras me les nommer sur ces cadrans; si tu y réussis, je t'apprendrai, comme récréation, à connaître les heures à la montre (ou à la pendule).

Ce qu'on appelle un jour se compose de vingt-quatre heures, car un jour n'est pas seulement le temps où il fait clair; *un jour* veut dire un jour et une nuit. En été, le jour est plus long que la nuit; en hiver, la nuit est plus longue que le jour; mais le jour entier a toujours vingt-quatre heures. Il n'y a, comme tu le vois, que douze heures sur le cadran. Ainsi l'aiguille la plus courte, celle qui marque les heures, fait deux fois le tour du cadran en un jour; la plus longue aiguille marque les minutes, et comme une heure se compose de soixante minutes, cette aiguille fait le tour du cadran pendant le temps que l'autre emploie à aller d'une heure à l'autre; c'est-à-dire qu'elle le fait vingt-quatre fois en un jour. — Une minute se compose, à son tour, de soixante secondes. Maintenant, si tu veux connaître l'heure, tu te places en face du cadran, et tu regardes quel chiffre te montre la plus petite aiguille; si elle est, par exemple, à la première heure à ta droite, après celle qui est tout en haut du cadran, tu dis : Une heure, deux heures à la suivante, puis trois, quatre, etc. Quand tu arrives à la douzième heure, tu dis *midi*, c'est-à-dire la moitié du jour, s'il est jour; ou *minuit,* c'est-à-dire la moitié de la nuit, s'il est nuit. Ces petits points noirs qui sont au-dessus des heures indiquent les minutes; quand l'aiguille des minutes se trouve vis-à-vis midi, il est l'heure juste; quand elle est vis-à-vis trois heures; il y a un quart d'heure de plus; à six heures, c'est la demi-heure; à neuf heures, les trois quarts. Quand il y a des minutes de plus, tu les comptes; l'espace d'une heure à l'autre contient cinq minutes; ainsi, si tu vois la petite aiguille sur midi et la grande sur quatre heures, tu diras, comme une grande personne : Il est midi un quart et cinq minutes.



SIXIÈME RÉCRÉATION.

LE JEU DE LA MAISON.

LA MÈRE.

Aujourd'hui que nous avons été sages, que nous avons fait bien attention à la leçon, que nous n'avons pas regardé à droite et à gauche ou en l'air, au lieu de répondre; nous réunirons nos petits amis, et je vous apprendrai à tous un nouveau jeu qui vous amusera, je l'espère. C'est le *jeu de la maison*.

LUCIE.

Oh! ma petite maman, jouons tout de suite!

CHARLES.

Oui, oui, tout de suite, maman.

LA MÈRE.

Un peu de patience! le jeu est plus amusant quand on est plusieurs; ainsi vous ferez mieux d'attendre vos camarades. Voici déjà Albert et Léon, Marie et Juliette ne sont pas loin... justement les voilà. Bonjour, mes petits amis; Charles et Lucie vous attendaient avec impatience.

LUCIE.

Oh! oui, avec impatience; car maman nous a promis de nous montrer un jeu et de jouer avec nous.

LA MÈRE.

Otez vos chapeaux, mes enfants, et reposez-vous un moment; car Lucie ne vous laisse pas le temps de vous reconnaître.

CHARLES.

Êtes-vous assez reposés maintenant?...

TOUS LES ENFANTS.

Oui, oui.

LUCIE.

Eh bien! jouons.. tu le veux bien, n'est-ce pas, maman?...

LA MÈRE.

A la bonne heure, puisque tu es si pressée; asseyez-vous tous en face de moi, mes enfants, et faites bien attention à ce que je vous dirai. Je vais vous raconter une histoire à propos d'une maison; toutes les fois qu'il s'agira d'une partie de la maison, je ferai signe à l'un de vous comme si je ne me souvenais plus du mot, et celui à qui je ferai signe devra me dire le mot dont j'ai besoin; s'il ne le sait pas, il donnera un gage, et je demanderai le mot à un autre; si celui à qui je demanderai un mot m'en fournit un mauvais, il donnera aussi un gage; mais je devrai me servir du mot donné, comme s'il était bon, jusqu'à ce qu'un de vous en trouve un meilleur. Avez-vous compris?...

LUCIE.

Je crois que oui, maman...

ALBERT.

Je n'en suis pas bien sûr; mais, si vous voulez commencer, madame, nous comprendrons en jouant.

LA MÈRE.

Je dois encore vous prévenir que celui qui répétera un mot déjà dit donnera aussi un gage; et si je vous redemande deux fois le même mot, je donnerai un gage à mon tour. Commençons maintenant...

J'ai parmi mes connaissances une dame qui a fait bâtir dernièrement une maison superbe, et qui m'engagea à la venir voir. Je me rendis donc dans la rue qu'elle m'avait indiquée; j'aperçus une belle maison neuve, et pensant que ce devait être celle-là, je m'arrêtai pour examiner la?...

(Elle fait un signe à Marie, qui ne répond pas.)

TOUS LES ENFANTS.

Un gage! un gage!...

LA MÈRE.

Vous ne savez pas comment s'appelle le devant d'une maison, Marie?... ni vous, Albert?... ni Léon?... ni Lucie?... ni Juliette?... ni Charles?... Allons, tout le monde me donnera des gages pour n'avoir pas su le mot : *façade*. J'examinai donc la façade de la maison, et j'y remarquai les...?

ALBERT.

Les *fenêtres*.

LA MÈRE.

Fort bien! J'y remarquai les fenêtres qui étaient grandes et fort ornées. Il y avait pour s'appuyer des?...

LÉON.

Des *balcons*.

LA MÈRE.

Précisément; des balcons en fer avec des rosaces dorées. Les fenêtres étaient garnies de?...

LUCIE.

De *persiennes*.

LA MÈRE.

De persiennes en dehors; et en dedans de?...

JULIETTE.

De *carreaux*.

LA MÈRE.

Il faut dire : de *carreaux de vitres*, ou simplement : de *vitres*. Après avoir admiré l'extérieur de la maison, je me disposai à visiter l'intérieur, et je frappai à la?...

CHARLES.

A la *porte*.

LA MÈRE

A la porte... Quelle porte?...

CHARLES.

La *porte cochère*.

LA MÈRE.

Je frappai à la porte cochère avec le?...

MARIE.

Le *marteau*.

LA MÈRE.

On m'ouvrit; je m'adressai au portier qui était dans sa?...

ALBERT.

Dans sa *loge*.

LA MÈRE.

Je demandai madame Morin... on me dit qu'elle demeurait au second?... Eh bien! Léon, vous ne répondez pas?...

LÉON.

Vous avez dit au second, madame; je n'ai rien à répondre, je crois?...

LA MÈRE.

Je sais qu'on dit ordinairement : Je demeure au premier ou au second; mais c'est une abréviation. Il y a un mot sous-entendu au bout de ceux-là, qui est-ce qui le sait?... Personne?... Quand on parle de l'élévation d'une maison, ne dit-on pas : C'est une maison à trois... à quatre... à cinq?...

LUCIE.

Je le sais... à cinq *étages*...

LA MÈRE.

C'est cela. Il me fallait donc monter au second étage; mais d'abord je traversai la?...

JULIETTE.

La *cour*.

LA MÈRE.

J'entrai dans le?... Eh bien! Charles?...

CHARLES.

Je ne sais pas, maman...

LA MÈRE.

Donne un gage; et vous, petite Marie, qu'y a-t-il au bas de l'escalier?... Personne ne le sait?... c'est le *vestibule*... Donnez tous des gages. J'entrai donc dans le vestibule, et je commençai à monter le?



ALBERT.

L'*escalier*.

LA MÈRE.

L'escalier était ciré et frotté avec soin, et si glissant que je me laissai tomber sur?...

LÉON.

Sur l'*escalier*.

JULIETTE.

Le mot a été dit : un gage!

LÉON.

Mais il n'y en a pas d'autres; sur quoi peut-on se laisser tomber quand on monte un escalier?...

LA MÈRE.

Cherchez bien, Léon; sur quoi posez-vous le pied en montant l'escalier?

LÉON.

Sur... sur...

LUCIE.

Je le sais, moi... Sur les *marches*.

LA MÈRE.

C'est cela même. Je me laissai tomber sur les marches; cela ne me serait pas arrivé, dis-je, si j'avais tenu la ?...

JULIETTE.

La *rampe*.

LA MÈRE.

Aussi j'eus soin de ne plus quitter cette rampe, en continuant de monter. Arrivée au second ?...

CHARLES.

Au second. . quoi, maman ?... *étage* a été dit.

LA MÈRE.

Ce n'est pas cela non plus que je te demande: comment se nomme l'endroit où s'arrête chaque étage de l'escalier ?...

CHARLES.

Je ne sais pas...

MARIE.

Donnez vite un gage; je le sais, moi, c'est le *carré*.

LA MÈRE.

Oui, c'est en effet un mot dont on se sert communément; mais il est impropre: le vrai nom de la chose est : le *palier*. Arrivée donc sur le palier, j'essuyai mes pieds au ?

ALBERT.

Au *paillasson*.

LA MÈRE.

Et je tirai le ?...

LÉON.

La *sonnette*.

LUCIE.

Maman a dit *le* et non pas *la*, pourquoi dites-vous la sonnette ?

LA MÈRE.

C'est juste; il aurait fallu dire le cordon de la sonnette; cependant, comme l'erreur est légère, Léon ne payera point de gage cette fois. Quand j'eus sonné, un domestique vint m'ouvrir et me fit entrer dans ?...

LUCIE.

Dans... dans la chambre.

LA MÈRE.

Quelle chambre ?... toutes les pièces d'un appartement ont un nom; et ordinairement ce n'est pas la chambre à coucher qui donne sur l'escalier.

LUCIE.

Dans... dans...

JULIETTE, vivement.

Dans l'*antichambre*.

LUCIE.

J'allais le dire; pourquoi parlez-vous avant votre tour ?...

LA MÈRE.

Pourquoi es-tu si lente à répondre ?... donne un gage. Je continue. De l'antichambre le domestique m'introduisit dans le ?... Ce n'est plus à vous à parler, Juliette, vous avez répondu à l'autre question; c'est à toi, Charles.

CHARLES.

Dans le *salon*.



LA MÈRE.

Là je m'assis pendant que le domestique allait prévenir sa maîtresse. Le salon était très-bien meublé. Il y avait ?...

(La mère interroge très-vite du geste tous les enfants l'un après l'autre, et ils répondent successivement.)

MARIE. Des *fauteuils*. — ALBERT. Des *chaises*. — LÉON. Un *canapé*. — LUCIE. Une *pendule*. — JULIETTE. Une *console*. — CHARLES. Des *tableaux*.

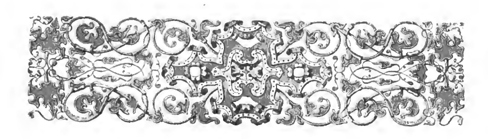
(Même jeu de la part de la mère.)

LES ENFANTS, l'un après l'autre, plus lentement,

Des *rideaux*. — Une *cheminée*. — Une *glace*. — Des *lampes*. — Un *tapis*. — Un *canapé*.

LA MÈRE.

Le mot a été dit, Charles; un gage. Vous voyez, mes enfants, que je puis vous promener ainsi dans toutes les pièces d'un appartement et vous faire dire ce qu'il y a dans chacune d'elles; mais ce sera pour la prochaine fois. Il vous faut faire maintenant un peu d'exercice. Jouez à Collin-Maillard; après la partie, nous tirerons vos gages, puis on vous servira la collation; et vous irez ensuite vous reposer pour être demain de bonne humeur, et appliqués à vos leçons comme de bons et gentils enfants.



SEPTIÈME RÉCRÉATION.

LES MONNAIES.

Sais-tu ce que c'est que cela? — C'est de l'argent. — Tu veux dire des pièces de monnaie, car elles ne sont pas toutes d'argent : il n'y a en *argent* que celles qui sont blanches; ces jaunes-ci sont d'*or*; celles-là qui sentent mauvais sont de *cuivre*. Tu peux jouer avec les pièces d'argent ou d'or; mais non avec celles de cuivre, parce que le cuivre produit une sorte de poison appelé vert-de-gris, qui pourrait te faire mal; quand on a touché du cuivre, il faut avoir grand soin de se laver les mains et de ne pas les porter à sa bouche. L'*or*, l'*argent* et le *cuivre* sont des métaux; ils se trouvent dans le sein de la terre, qu'il faut creuser à de grandes profondeurs pour les en tirer. L'endroit où se trouvent ces métaux s'appelle mine.

Le *fer*, le *plomb*, l'*étain* sont aussi des métaux : il y en a encore plusieurs autres dont je ne te parlerai que lorsque je pourrai te les montrer et t'en faire comprendre les propriétés.

Mais, comme nous l'avons remarqué, l'or, l'argent et le cuivre sont les seuls dont on fasse de la monnaie. On s'en sert dans tous les pays qui ont une monnaie : seulement chaque nation y met sa marque particulière comme une garantie. Pour la nôtre et pour plusieurs autres, cette marque est la figure du souverain, et c'est précisément comme si elle disait à tous ceux qui la voient : « Je suis là pour vous assurer que cette pièce contient bien la quantité d'or ou d'argent qu'il lui faut pour qu'elle ait la valeur qu'on lui attribue. »

Tu me demandes à quoi cela sert? Je vais tâcher de te l'expliquer. Il y a bien longtemps, bien longtemps, les hommes n'avaient pas encore inventé autant de choses commodes qu'ils en ont aujourd'hui; quand ils manquaient d'un objet quelconque, ils allaient trouver leur voisin qui le possédait, et lui proposaient de troquer cet objet contre quelque autre; mais tu comprends que cette manière donnait lieu à beaucoup de discussions : il était bien difficile de trouver deux objets qui eussent exactement la même valeur; il y avait toujours un des troqueurs qui perdait au change, c'était celui qui avait le plus besoin de la marchandise de l'autre. Voyant cela, les hommes se sont dit : « Convenons entre nous qu'il y aura une chose qui sera acceptée en échange de toutes les autres. » Et comme l'or et l'argent étaient des matières solides, rares et précieuses, ce furent celles-là qu'on choisit : et, afin de n'avoir pas toujours les balances à la main pour peser les morceaux d'or ou d'argent, et de s'éviter la peine d'essayer continuellement si le métal était bien pur et non mélangé, on décida qu'on ne recevrait comme monnaie que l'or ou l'argent marqué d'une certaine empreinte qui serait la même pour tout le pays, et qui constaterait la valeur des pièces; c'est pourquoi le gouvernement a seul le droit de *battre monnaie*, c'est-à-dire de mettre sur l'or et l'argent cette empreinte qui en détermine la valeur, et qu'on nomme le *coin*. On frappe la monnaie avec ce *coin*, à l'aide d'une machine appelée balancier, de sorte que toutes les pièces d'une même valeur sont exactement pareilles. C'est la même chose quant à la monnaie de cuivre; mais, comme elle est de bien moindre valeur, on y prend moins garde : elle sert à acheter les choses de peu de prix et pour lesquelles il aurait fallu faire des pièces d'or ou d'argent beaucoup trop petites pour être commodes; au contraire, s'il fallait payer de grosses sommes en monnaie de cuivre, on devrait prendre des charrettes pour les transporter. Tu peux en juger quand je t'aurai dit qu'il te faudrait quatre cents sous pour avoir en cuivre la valeur de cette pièce de vingt francs que tu tiens si facilement dans tes doigts.

Quand le souverain d'un état change, le coin de la monnaie change aussi, le nouveau roi ayant le

droit d'y mettre son *effigie*, c'est-à-dire son portrait; mais l'ancienne monnaie continue d'avoir cours selon sa valeur, ainsi tu rencontreras sur les pièces que tu pourras voir les figures de différents souverains. Le tableau que je viens de te montrer ne représente que nos monnaies actuelles; je vais t'en apprendre les valeurs relatives.

En France, l'argent se compte par *francs;* le franc se divise en cent parties qu'on appelle *centimes*, ou le centième d'un franc; un sou vaut cinq centimes; un gros sou ou décime vaut dix centimes ou deux sous.

Nous avons en argent :

Des pièces de cinq francs, ou cent sous;
de deux francs, ou quarante sous;
d'un franc, ou vingt sous;
d'un demi-franc, ou dix sous, ou 50 c.;
d'un quart de fr., ou cinq s., ou 25 c.

En or :

Des pièces de quarante francs;
de vingt francs.

Il y a de ces monnaies qui te plaisent beaucoup plus que les autres, par exemple, les petites pièces de cinq sous qui semblent faites pour ta bourse, mais les valeurs n'en restent pas moins les mêmes : ainsi, que tu aies vingt sous, ou dix décimes, ou quatre pièces de cinq sous, ou deux pièces de dix sous, ou une pièce d'un franc, tu seras exactement aussi riche. Je conçois cependant qu'il est plus agréable de mettre dans sa poche une belle pièce de quarante francs, comme celle-ci, ou deux pièces de vingt francs, que huit gros écus de cinq francs, ou vingt pièces de deux francs, ou quarante pièces d'un franc, ou quatre-vingts pièces d'un demi-franc, ou cent soixante pièces de cinq sous; et surtout d'avoir à porter quatre cents décimes ou huit cents sous en cuivre.

Te souviendras-tu bien de toutes ces valeurs?..... Cela n'est pas trop sûr, n'est-ce pas?..... Tu voudrais avoir à toi cette jolie pièce d'or; mais cela ne se peut pas, je dois la garder pour t'acheter des habits, du pain, de la viande et tout ce dont tu as besoin; d'ailleurs l'argent ne se donne pas, il se gagne. Si tu veux le gagner, je ne demande pas mieux. Voici comment nous ferons : tu lis passablement, tu commences à écrire, nous allons bientôt joindre à ces travaux quelques exercices pour ta mémoire et des leçons d'arithmétique; chaque fois que j'aurai été content de ta leçon ou de ta page d'écriture, tu gagneras un sou que nous mettrons dans une tirelire; en t'appliquant bien, tu peux gagner trois sous par jour; quand tu en auras cinq, tu les changeras contre une pièce de cinq sous, tu changeras deux pièces de cinq sous contre une de dix, et ainsi de suite jusqu'à ce que tu aies des pièces de cinq francs à échanger contre une pièce d'or. Tu peux en avoir une de vingt francs en six mois, ou de quarante francs en un an. Cela te paraît bien long; mais l'argent ne se gagne pas en un jour, et bien des gens voudraient en avoir autant avec aussi peu de peine; car ton travail n'est rien encore; songe que tu as d'ailleurs tout ce qui t'est nécessaire, et si tu trouves qu'un sou est peu de chose, va le donner à ce petit pauvre qui demande l'aumône à la porte, et tu verras comme il sera content de le recevoir.

J'ai joint ici un petit tableau de quelques monnaies étrangères avec leur valeur en argent de France, pour que tu puisses en faire la comparaison.



PETIT TABLEAU
DES PRINCIPALES MONNAIES ÉTRANGÈRES,
AVEC LEUR VALEUR EN ARGENT DE FRANCE.

ANGLETERRE.

		fr.	c.
Or. . .	Guinée de 21 schellings.	26	47
	Demi.	13	24
	Un quart.	6	61
	Souverain de 20 schellings, depuis 1818.	25	21
Argent.	Couronne de 5 schellings anciens.	6	»
	Schelling ancien.	1	24
	Couronne, depuis 1818.	6	81
	Schelling, depuis 1818.	1	17

AUTRICHE ET BOHÊME.

		fr.	c.
Or. . .	Ducat de l'empereur.	11	86
	Souverain.	17	58
	Demi.	8	79
Argent.	Écu, ou risdale de convention, depuis 1753.	5	20
	Demi-risdale, ou florin.	2	60

HOLLANDE.

		fr.	c.
Or. . .	Ducat.	11	93
	Ryder.	31	65
	Vingt florins, 1808.	43	14
	Dix florins, *idem*.	21	57
	Dix florins de Guillaume, 1818.	20	77
Argent.	Florin de 20 sous.	2	16

DANEMARK ET HOLSTEIN.

		fr.	c.
Or. . .	Ducat courant, depuis 1767. . .	9	47
	Ducat species, 1791 à 1802. . .	11	86
	Chrétien, 1773.	20	95
Argent.	Risdale courante, ou pièce de six marcs danois de 1750.	4	96

ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

		fr.	c.
Or. . .	Pistoles de Pie VI et Pie VII. . .	17	26
	Demi.	8	64
	Sequin, 1769, Clément XIV et ses 9 successeurs.	11	80
Argent.	Écu de 10 pauls ou 100 baïoques.	5	39
	Papeto de 20 baïoques.	1	8

ESPAGNE.

		fr.	c.
Or. . .	Pistole ou doublon de 8 écus, 1772 à 1786.	83	93
	Pistole de 4 écus.	41	97
	Pistole de 2 écus.	20	99
	Demi-pistole, ou écu.	10	50
Argent.	Piastre, depuis 1772.	5	43
	Réal de 2, ou piécette.	1	8

SUISSE.

		fr.	c.
Or. . .	Pièce de 32 francken de Suisse.	47	63
	Pièce de 16.	23	82
	Ducat de Zurich.	11	77
	Ducat de Berne.	11	64
Argent.	Écu de Bâle de 30 batz ou 2 flor.	4	56
	Demi-écu, ou florin de 15 batz.	2	28

NAPLES.

		fr.	c.
Or. . .	Once nouveau de 3 ducats, 1818.	12	99
	Quintuple de 13 ducats, 1818. .	64	95
	Décuple de 30 ducats, 1818. . .	129	90
Argent.	12 carlins de 120 grains, 1804.	5	10

PORTUGAL.

		fr.	c.
Or. . .	Moeda douro lisbonnine de 4,800 reis.	33	96
	Meia moeda, demi-lisbonnine de 2,400 reis.	16	98
	Meia dobra, portugaise de 6,400 reis.	45	27
	Demi-portugaise de 3,200 reis. .	22	64
Argent.	Cruzade neuve de 480 reis. . .	2	94

PRUSSE.

		fr.	c.
Or. . .	Ducat.	11	77
Argent.	Risdale ou écu thaler de 24 bons gros de 1767 à 1807.	3	72

RUSSIE.

		fr.	c.
Or. . .	Ducat de 1763.	11	59
	Impériale de 10 roubles, 1763. .	41	29
	Demi-impér. de 5 roubles, 1763.	20	65
Argent.	Rouble de 100 copecks, de 1750 à 1762.	4	61

SARDAIGNE.

		fr.	c.
Or. . .	Carlin, 1768.	49	33

SAVOIE ET PIÉMONT.

		fr.	c.
Or. . .	Sequin.	11	95
Argent.	Écu de 6 livres, 1755.	7	7

SUÈDE.

		fr.	c.
Or. . .	Ducat.	11	70
Argent.	Risdale d'espèce de 48 schellings de 1720 à 1802.	5	76

VENISE.

		fr.	c.
Or. . .	Sequin.	12	»
	Demi.	6	»
Argent.	Ducat eff. de 8 livres piccolis. .	4	18
	Écu à la croix.	6	70

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

		fr.	c.
Or. . .	Double-aigle de 10 dollars. . . .	55	21
	Aigle de 5 dollars.	27	61
	Demi-aigle ou 2 dollars.	13	81
Argent.	Dollar.	5	42
	Demi.	2	71



LES MONNAIES.

MONNAIE D'ARGENT.



PIÈCE DE CINQ FRANCS, OU 500 CENTIMES.



PIÈCE DE DEUX FRANCS,
OU 200 CENTIMES.



PIÈCE D'UN FRANC,
OU 100 CENTIMES.



DEMI-FRANC,
OU 50 CENTIMES.



QUART DE FRANC,
OU 25 CENTIMES.

MONNAIE D'OR.



PIÈCE DE QUARANTE FRANCS,
OU 4,000 CENTIMES.



PIÈCE DE VINGT FRANCS,
OU 2,000 CENTIMES.

HUITIÈME RÉCRÉATION.

L'OBÉISSANCE.

Maman, disait un jour le petit Charles à sa mère, pourquoi donc veut-on que les enfants obéissent toujours aux grandes personnes? — Mon ami, c'est comme si tu me demandais: Pourquoi ceux qui arrivent dans un pays inconnu obéissent à ceux qui y sont venus les premiers, et qui leur disent par quel chemin il faut passer pour ne pas s'égarer ou tomber dans quelque mauvais pas? La vie est pour les enfants ce pays inconnu, il faut donc qu'ils écoutent ceux qui le connaissent mieux qu'eux s'ils ne veulent pas qu'il leur arrive malheur. Presque toujours les défenses ou les recommandations qu'on fait aux enfants ont pour but de les préserver de quelque danger qu'ils ignorent; ils font donc bien de suivre exactement les ordres de leurs parents, même quand ils n'en comprennent pas le motif. Veux-tu savoir ce qui est arrivé à un petit garçon pour n'avoir pas obéi exactement à son père? — Oh! oui, ma chère maman, dites-moi vite son histoire. — Prends le journal qui est là sur ma cheminée, tu la liras toi-même. — C'est donc une histoire vraie? — Très-vraie. Lis.

« Le petit Philippe est un enfant de dix ans, fils d'un honnête ouvrier. Le père de Philippe était malade depuis quelque temps; le besoin commençait à se faire sentir au logis, où les ressources s'étaient rapidement épuisées: le pain manquait, le pharmacien refusait de livrer à crédit les médicaments nécessaires. Dans cette extrémité le père se rappela qu'il lui était dû quatre journées de travail par un maître charpentier qui l'avait occupé le mois dernier, et il envoya le petit Philippe réclamer les dix-huit francs qui lui revenaient, en lui recommandant expressément de ne pas s'arrêter en route. Philippe se rendit chez le maître charpentier, qui fit d'abord quelques difficultés de lui remettre cet argent; mais l'enfant insista avec tant d'intelligence, exposa si vivement que son père était malade, qu'il attendait, et que lui-même il serait si content en rentrant à la maison de rapporter les objets de première nécessité, que le débiteur fut vaincu et paya la modique somme.

» Le petit Philippe enveloppa soigneusement les dix-huit francs dans le coin de son mouchoir, fit un double nœud par-dessus et se retira plein de joie. Déjà il approchait

de la rue Aubry-le-Boucher, où son père demeure, lorsque près du marché des Innocents il fut accosté par deux enfants de son âge qui lui offrirent de jouer une partie de billes. Le petit Philippe refusa d'abord, se souvenant de la défense de son père; mais les autres enfants ayant insisté, il pensa qu'il n'y avait pas grand mal à s'arrêter un moment; il finit donc par céder, et joua pendant environ un quart d'heure. La partie finie, et tout en se reprochant le tort qu'il avait eu de s'arrêter, il reprit sa route, tenant toujours serré contre son sein le mouchoir dépositaire de l'argent. Mais qu'on juge de la douleur du pauvre enfant lorsque voulant, avant de rentrer, examiner son petit trésor il ne trouva plus rien! Pendant qu'il jouait, de petits filous avaient fait une incision au mouchoir et étaient parvenus à en extraire tout l'argent qu'il contenait.

» Dans son désespoir, le petit Philippe se prit à fondre en larmes; les passants s'attroupèrent, et le pauvre enfant, à travers ses pleurs et ses sanglots, raconta son aventure. — Allons, mes braves amis, dit alors une femme de la Halle en s'adressant à la foule, il faut réparer le malheur de ce pauvre petit et lui sauver le fouet en venant au secours de son père. Pour ma part, je mets une pièce de dix sous dans mon sabot, faites passer en guise de tirelire et exécutez-vous suivant vos moyens.

» Le sabot fit le tour du cercle, et en un clin d'œil la collecte produisit le double de la somme volée. Le tout fut remis à Philippe, que pour plus de sûreté on conduisit jusqu'à la porte du domicile de son père, tandis qu'il versait des larmes de reconnaissance et de joie, et baisait les mains de ceux qui avaient eu pitié de sa douleur et de l'infortune du pauvre ouvrier. »

— Tu vois, dit la mère de Charles, ce qui est arrivé à Philippe pour n'avoir pas fait exactement ce que son père lui avait prescrit. — Mais, maman, son père savait donc qu'il rencontrerait les petits filous? — Non, mon ami, mais il savait qu'un enfant se laisse aisément tromper, que sa confiance et son étourderie pouvaient l'exposer de mille manières à perdre son argent, et que le plus sûr pour lui était de revenir tout droit à la maison le plus vite possible. — Je vois bien, maman, qu'il avait raison, et je te promets, à l'avenir, de faire toujours bien exactement ce que tu me diras, quand même je ne comprendrais pas tout de suite pourquoi. — Tu t'en trouveras bien, mon ami. — Et la maman embrassa tendrement son fils.





NEUVIÈME RÉCRÉATION.

POIDS ET MESURES.

Les poids et les mesures sont des choses que les hommes ont inventées pour s'entendre plus vite entre eux sur la quantité ou le prix des choses qu'ils ont besoin d'acheter ou de vendre. Quand on achète de la toile pour tes chemises, ou du ruban pour ton chapeau, on se rend compte de la quantité qu'il en faut avec une certaine mesure que l'on appelle *aune*, et on demande une ou plusieurs fois la longueur de cette *aune*.

Quand on veut savoir la longueur d'un mur ou d'une chambre, on se sert d'une autre mesure appelée *pied*, et on sait combien de pieds une chambre a de long ou de large; si elle est très-grande, on prend une mesure qui a six pieds de long et qu'on appelle *toise*. S'il s'agit de la distance d'un lieu à un autre, on compte encore par toises, si cette distance est petite, comme deux maisons ou deux rues de la même ville, par exemple; si la distance est grande, comme d'une ville à une autre, on la mesure par *lieue*.

Si on veut connaître l'étendue d'un champ, on se sert d'une mesure carrée pour en savoir à la fois la largeur et la longueur.

Si c'est du bois à brûler dont on a besoin, on emploie une mesure *cube* (tu te souviens de ce mot), c'est-à-dire carrée dans tous les sens, en hauteur, en longueur et en largeur.

Les choses liquides, comme le vin, le lait, se mesurent avec des mesures creuses qui contiennent une certaine quantité connue et qu'on appelle *litre*, *pinte*, etc.

Ces mesures creuses servent encore pour les grains, et quelques légumes, les pois, par exemple, qu'on mesure au litre.

Enfin la plupart des autres denrées se pèsent dans les balances; le sucre, le café se vendent au poids. On appelle poids ce qui sert à mesurer la pesanteur d'une denrée quelconque.

Tu conçois combien il est essentiel de connaître les mesures pour s'entendre sur toutes les choses nécessaires à la vie; si on

te propose tant d'aunes d'étoffe, ou tant de litres de vin, tu ne pourras point te faire une idée de la quantité dont on te parle, si tu ne sais pas positivement ce que c'est qu'une aune ou un litre. C'est pourquoi il est essentiel que ces mesures soient les mêmes pour tout un pays. — Cela n'avait pas lieu autrefois : chaque province de France se servait de poids et de mesures différents, quoique souvent les noms fussent les mêmes. Ainsi l'aune de Flandre était juste la moitié de l'aune de Paris; la livre, qui pesait seize onces dans les provinces du nord, n'en pesait que douze dans celles du midi. Il en était de même de toutes les autres mesures. Des hommes de bon sens ont voulu remédier à ces inconvénients en établissant pour toute la France un système uniforme de poids et de mesures; de sorte que, lorsqu'on parlerait d'une certaine étendue de terrain ou d'une certaine quantité de denrée, tout le monde sût ce que cela voulait dire. Pour cela on prit pour première mesure une mesure qui ne pût point se perdre ni changer, on l'appela *mètre*. Le mètre est la dix-millionième partie du quart de la circonférence totale de la terre où nous sommes (on appelle cette circonférence *méridien*). Or comme les savants ont des moyens de mesurer la terre, sachant que le mètre est une certaine portion de cette mesure, ils auraient toujours le moyen de le retrouver s'il venait à se perdre, et le mètre a servi à établir toutes les autres mesures, qui sont ou un certain nombre de mètres, ou une certaine portion de mètre. Je vais te faire voir un mètre pour que tu puisses t'en former une idée. Celui-ci est marqué sur une règle; mais ce qui s'appelle mètre, ce n'est point cette règle; je pourrais couper un ruban de la longueur de cette règle, et ce ruban serait alors un mètre qui me servirait à mesurer autre chose; je pourrais également marquer la longueur du mètre sur le bord de cette table et je le retrouverais là aussi bien qu'ailleurs. Tu vois que le mètre est divisé en parties plus petites, qui ont chacune un millième, ou un centième, ou un dixième de sa longueur.

Je t'ai dit que le mètre avait servi à établir toutes les autres mesures, c'est-à-dire qu'elles se rapportent toutes au mètre ou à ses divisions; c'est pour cela qu'on l'appelle *étalon de mesure*.

Tu te souviens qu'il y a plusieurs sortes de mesures, selon l'espèce d'objet qu'on a à mesurer.

Il y a pour chaque sorte de mesure une mesure à laquelle se rapportent toutes les autres, et la seule qu'on ait besoin de connaître.

On appelle cette mesure *unité*. Ainsi le franc, dont nous avons parlé à l'article des monnaies, est l'*unité monétaire*, parce que la valeur des monnaies se compte par franc ou par dixième de franc (décime), ou par centième de franc (centime).

Les unités pour les diverses sortes de mesures sont :

Le Mètre[1]. . . . mesure de longueur ou linéaire.
L'Are[2]. . . . . . mesure de superficie agraire.
Le Stère[3]. . . . mesure de volume.
Le Litre[4]. . . . mesure de capacité.
Le Gramme[5]. . . mesure de pesanteur.

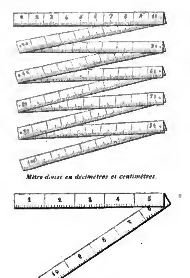
A chacune de ces mesures se rapportent d'autres mesures, qui sont dix fois, cent fois, mille fois, dix mille fois plus grandes, ou dix fois, cent fois, mille fois ou dix mille fois plus petites que la mesure principale.

[1] Pour ce qui se mesure en longueur seulement.
[2] Pour mesurer la surface des terrains ou l'étendue, en largeur et en longueur.
[3] Pour mesurer dans tous les sens.
[4] Mesure creuse.
[5] Pour tout ce qui se pèse.

En voici le tableau :

Myriamètre.	dix mille mètres.
Kilomètre.	mille mètres.
Hectomètre	cent mètres.
Décamètre.	dix mètres.
MÈTRE.	
Décimètre.	dixième de mètre.
Centimètre.	centième de mètre.
Millimètre.	millième de mètre.
Dimillimètre.	dix millième de mètre.

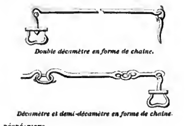
Le MÈTRE est la mesure des lignes, des surfaces, des solides et des étoffes.



Mètre divisé en décimètres et centimètres.

Décimètre divisé en centimètres.

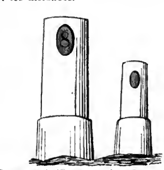
Le *décamètre* sert de chaîne d'arpentage pour les longueurs de terrain.



Double décamètre en forme de chaîne.

Décamètre et demi-décamètre en forme de chaîne.

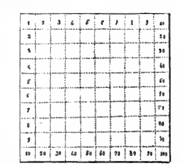
Le *kilomètre* et le *myriamètre* sont des mesures itinéraires qui servent à déterminer les distances.



Pour marquer les kilomètres et les hectomètres sur les routes.

Myriare.	dix mille ares.
Kilare.	mille ares.
Hectare.	cent ares.
Décare.	dix ares.
ARE.	
Déciare.	dixième d'are.
Centiare.	centième d'are.
Milliare.	millième d'are.

L'ARE est propre à la mesure des petites propriétés; l'*hectare*, à la mesure des terrains d'une certaine étendue; le *myriare*, à la mesure des territoires, c'est-à-dire des pays entiers.



L'ARE représente un carré dont chaque côté a dix mètres de longueur, ce qui fait cent mètres de superficie.

Décastère	dix stères.
Stère.	
Décistère	dixième de stère.

Le stère est un mètre cube comme serait une masse carrée dans la forme d'un dé à jouer, dont chaque carré aurait un mètre de côté.



Stère pour mesurer le bois de chauffage.

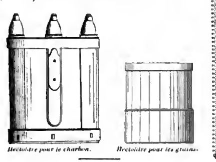
Kilolitre.	mille litres.
Hectolitre	cent litres.
Décalitre.	dix litres.
Litre.	
Décilitre.	dixième de litre.
Centilitre	centième de litre.

Le litre contient ce que contiendrait une boîte creuse de même forme, mais dont chaque carré n'aurait qu'un décimètre de côté.

Le litre est la mesure de détail pour les liquides, les graines, etc.

Le *décalitre* est celle de toutes les sortes de grains.

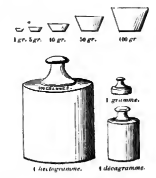
L'*hectolitre* sert pour le sel, la chaux, le charbon, et autres substances sèches.



Hectolitre pour le charbon. *Hectolitre pour les grains.*

Myriagramme. . . .	dix mille grammes.
Kilogramme.	mille grammes.
Hectogramme	cent grammes.
Décagramme.	dix grammes.
Gramme.	
Décigramme.	dixième de gramme.
Centigramme	centième de gramme.
Milligramme.	millième de gramme.

Le gramme est un poids de petite dimension, égal à ce que pèserait un centimètre d'eau rendue bien pure par des procédés chimiques.



1 gr. 5 gr. 10 gr. 50 gr. 100 gr

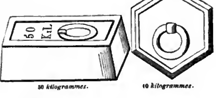
1 hectogramme. 1 décagramme. 1 gramme.

Le *kilogramme* sert à la pesée des matières les plus communes.

La *livre* dont on se sert encore aujourd'hui est un *demi-kilogramme*.



Demi-kilogr. Kilogr. Demi-kilogr. Kilogr.



50 kilogrammes. 10 kilogrammes.

Les *milligrammes*, *centigrammes*, *décigrammes* sont employés par les orfèvres

et les pharmaciens, pour les objets dont la pésée exige beaucoup d'exactitude.



Ainsi le *déca* est dix fois, l'*hecto* cent fois, le *kilo* mille fois, le *myria* dix mille fois plus grand que la mesure principale : ces mots sont tirés du grec.

Le *déci* est dix fois, le *centi* cent fois, le *milli* mille fois, le *dimilli* dix mille fois plus petit que la mesure principale : ces mots tirés du latin correspondent aux dixième, centième, millième et dix millième.

C'est ainsi que les mesures décimales s'élèvent de dix en dix, depuis la plus petite jusqu'à la plus grande.

Exemple. Dimillimètre, millimètre, centimètre, décimètre, *mètre*, décamètre, hectomètre, kilomètre, myriamètre.

Réciproquement, les mesures décimales descendent de dix en dix, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite.

Les mesures décimales non comprises dans le précédent tableau ne sont point en usage.





DIXIÈME RÉCRÉATION.

LE VENT.

De quel endroit vient le vent, et par où s'en va-t-il? Il court sur l'eau et sur la neige, il traverse les bois et les vallons; du haut des rochers escarpés que la chèvre ne peut pas gravir, il prend son vol sonore, il secoue avec violence les arbres dépouillés, comme vous pouvez le voir en levant les yeux. Mais d'où il vient et où il va, il n'y a pas en France un savant qui le sache.

Tout à coup il s'arrête dans l'angle aigu d'un mur, où il sonne une rude alarme; mais si vous allez y regarder vous ne verrez rien qu'un coussin de neige plus doux et plus blanc que votre petit oreiller. D'autres fois il se cache dans quelque caverne où il siffle comme un hibou, vous y courez; mais vous ne trouvez rien que le silence et le vide, si ce n'est un tas de feuilles sèches amoncelées pour servir de lit à quelque mendiant.

Demain, aussitôt qu'il fera jour, vous viendrez avec moi dans le verger et vous verrez des traces de son passage; des branches cassées et dispersées çà et là. Dieu veuille qu'il ait épargné ce bel arbre qui s'élevait si fier et si droit vers le ciel, et que nous avons vu l'été dernier chargé de tant de fruits.

Écoutez! le voilà qui se perche en grondant sur le toit; et, comme s'il enfonçait ses griffes dans les ardoises, il les fait pleuvoir à grand bruit autour de la maison. Laissons-le rôder au dehors; il ne peut nous faire aucun mal, nous sommes enfermés bien chaudement, nous avons un bon feu qu'il n'éteindra pas, une lampe qui brûle tranquillement, sans crainte qu'il vienne la souffler, et de bons livres pour nous amuser; mais quelle est cette cloche éloignée? Hélas! c'est l'horloge qui sonne huit heures. Il faut aller se mettre au lit. C'est pour le coup que nous ne nous inquièterons plus du vent. Il peut frapper à la porte, nous ne le laisserons pas entrer. Il peut heurter aux fenêtres, nous nous moquerons de lui. Qu'il aille se loger où il voudra, Charles et Lucie ont une chambre bien close et de petits lits bien doux qui ne sont pas pour lui.



ONZIÈME RÉCRÉATION.

LES CINQ SENS.

MADAME DE VERTEUIL.

Regarde bien, Pauline, voici ta poupée, qui a comme toi des bras, des jambes, une tête, des yeux, un nez, une bouche. Ta poupée est-elle une chose comme toi, ou crois-tu être une autre chose que ta poupée?



PAULINE.

Oh! il me semble que je suis bien une autre chose, maman.

MADAME DE VERTEUIL.

Quelle différence y a-t-il donc entre vous deux? Que peux-tu faire, par exemple, que ne puisse pas faire ta poupée?

PAULINE.

Voyez, maman, je puis lever ma main. Je puis courir, sauter, me tenir sur un pied; et la poupée ne peut rien faire de tout cela.

MADAME DE VERTEUIL.

Tu as raison; tu peux te mouvoir, et la poupée ne le peut pas; mais n'as-tu pas vu rouler le chariot de ton petit frère? il se meut aussi.

PAULINE.

Oui, maman, je le crois bien; lorsque Nanette le tire par devant ou le pousse par derrière, il faut bien alors qu'il se meuve. Mais moi, je n'ai pas besoin, pour me mouvoir, que l'on me pousse par derrière, ou que l'on me tire par devant. Voyez comme je sais courir et sauter toute seule!

MADAME DE VERTEUIL.

Il est vrai; le chariot et la poupée ne peuvent se mouvoir d'eux-mêmes; il faut traîner l'un et porter l'autre. Mais toi, tu peux te mouvoir de toi-même comme tu veux. Tu peux te lever, t'asseoir, marcher lentement ou courir, comme tu le trouves bon; tu peux faire usage de tes pieds, de tes mains, de ta langue, ainsi qu'il te plaît. Mais, Pauline, ton petit frère ne peut ni parler, ni sauter, ni courir; il a besoin qu'on le porte comme la poupée. n'est-il pas au moins, lui, la même chose qu'une poupée?

PAULINE.

Non, pas tout à fait, ce me semble, maman; mon petit frère peut lever la main, remuer la tête, pousser des cris. Et puis les petits enfants deviennent grands, au lieu que ma poupée ne grandira jamais.

MADAME DE VERTEUIL.

Ton observation est très-juste; mais, Pauline, comment sais-tu que ton petit frère peut faire tout ce que tu viens de dire?

PAULINE.

C'est que je l'ai vu plus d'une fois.

MADAME DE VERTEUIL.

Et avec quoi l'as-tu vu?

PAULINE.

Avec mes yeux, maman.

MADAME DE VERTEUIL.

Et si tu n'avais pas eu des yeux, aurais-tu pu le voir?

PAULINE.

Oh! non, sans doute.

MADAME DE VERTEUIL.

Tu n'aurais donc pu savoir alors si ton petit frère est en état de remuer sa tête ou de lever sa main?

PAULINE.

Non vraiment, je ne l'aurais jamais su.

MADAME DE VERTEUIL.

Et pourrais-tu savoir quelque chose si tu n'avais pas des yeux? Saurais-tu, par exemple, ce qui se passe autour de toi?

PAULINE.

Je ne le crois pas, maman. Je serais alors comme je suis pendant la nuit, quand je me réveille, et qu'il n'y a pas de lumière. C'est comme s'il n'y avait plus rien dans la chambre.

MADAME DE VERTEUIL.

Il est vrai, c'est la même chose. Mais ferme un instant les yeux, comme cela. Bon. Dis-moi maintenant comment est cette table sur laquelle tu es appuyée? Est-elle tendre ou dure?

PAULINE.

La table est dure, maman.



MADAME DE VERTEUIL.

Comment sais-tu cela, ma fille? Tu ne peux pas le voir, puisque tes yeux sont fermés.

PAULINE.

Non, maman, je ne peux pas le voir, sans doute; mais je sais bien que la table est dure quand je la touche.

MADAME DE VERTEUIL.

Ainsi tu peux le savoir par le toucher, sans te servir de tes yeux pour le voir?

PAULINE.

Oui, maman.

MADAME DE VERTEUIL.

Tu peux donc savoir quelque chose de deux manières, par la vue et par le toucher?

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

MADAME DE VERTEUIL.

Ferme encore un peu les yeux, et place tes mains derrière le dos. Qu'est-ce que je mets sous ton nez?

PAULINE.

Maman, c'est une rose.



MADAME DE VERTEUIL.

Tu as deviné juste. Mais comment sais-tu que c'est une rose, puisque tu ne l'as ni vue ni touchée?

PAULINE.

C'est que je l'ai sentie. Rien au monde n'a une si bonne odeur.

MADAME DE VERTEUIL.

Ainsi, ma fille, tu peux savoir encore quelque chose par l'odorat.

PAULINE.

Cela est vrai, maman.

MADAME DE VERTEUIL.

Voilà donc trois moyens par lesquels tu peux savoir quelque chose : la vue, le toucher et l'odorat. (Pauline entr'ouvre les yeux.) Non, non, Pauline, je n'ai pas fini. Les yeux encore fermés, s'il te plaît.

PAULINE.

Tenez, maman, je dois vous en avertir; je tricherais malgré moi.

MADAME DE VERTEUIL.

Comment donc?

PAULINE.

J'ai beau le vouloir, je ne puis tenir mes yeux fermés si longtemps; ils s'ouvrent d'eux-mêmes avant que j'y pense.

MADAME DE VERTEUIL.

Viens, je vais te les bander avec ce mouchoir. De cette manière tu ne pourras plus voir, quand même tu le voudrais. (Elle lui attache le mouchoir sur les yeux.) Eh bien? vois-tu maintenant?

PAULINE.

Non, maman, je ne vois rien : c'est en bonne conscience.

(Madame de Verteuil fait signe, sans la nommer, à Henriette, sa fille aînée, qui joue avec son petit frère et sa bonne à l'autre bout de la chambre, d'approcher doucement.)

MADAME DE VERTEUIL, à Pauline.

Tu es bien sûre de ne rien voir! ce n'est pas tout, place l'une de tes mains derrière le dos, et bouche-toi le nez de l'autre pour être aussi sûre que tu ne pourras ni toucher ni sentir. Reste comme cela. Voici une visite que je t'annonce. (A Henriette.) Avancez, je vous prie; souhaitez le bonjour à Pauline.

HENRIETTE.

Bonjour, Pauline.

PAULINE, vivement.

Bonjour, Henriette.



MADAME DE VERTEUIL.

Hé, hé! Pauline! comment sais-tu donc que c'est Henriette qui te souhaite le bonjour?

PAULINE.

C'est que je l'ai entendue, maman. Je reconnais bien la voix de ma sœur, peut-être.

MADAME DE VERTEUIL.

Fort bien. Voici une découverte nouvelle. Tu sais encore quelque chose, non pour avoir vu, touché et senti, mais seulement pour avoir entendu; ainsi donc, voilà déjà quatre moyens par lesquels tu peux savoir quelque chose: la vue, le toucher, l'odorat et l'ouïe.

PAULINE.

Vraiment oui, maman; je suis savante de quatre façons.

MADAME DE VERTEUIL.

Remets-toi comme tu étais tout à l'heure. Essayons s'il reste quelque autre moyen qui ne soit ni voir, ni toucher, ni sentir, ni entendre, par lequel tu puisses savoir encore quelque chose.

PAULINE.

Voyons, maman, je vous attends à l'épreuve.

MADAME DE VERTEUIL.

Ouvre la bouche. Qu'est-ce que je viens d'y mettre?

PAULINE, après avoir goûté.

C'est de la gelée de groseilles.



MADAME DE VERTEUIL.

Et comment le sais-tu?

PAULINE.

Fiez-vous à mon goût, je suis connaisseuse.

MADAME DE VERTEUIL.

Ton goût ne t'a point trompée. Ton goût! mais voilà donc un cinquième moyen par lequel tu peux savoir quelque chose. Pourrais-tu me les nommer, ces cinq moyens? ou veux-tu que je te les dise encore une fois?

PAULINE.

J'aime mieux que vous les disiez, maman, pour les mieux retenir. Moi, je pourrais en laisser égarer quelqu'un; et, franchement, j'aurais du regret à les perdre.

MADAME DE VERTEUIL, après avoir débandé les yeux à Pauline.

Ces cinq moyens par lesquels nous pouvons savoir quelque chose ou acquérir des connaissances sont: la vue, le toucher, l'odorat, l'ouïe et le goût. On les appelle les cinq sens.

PAULINE.

Je suis bien aise d'être assurée qu'il ne m'en manque pas un. Je sais très-bien voir, toucher, sentir, ouïr et goûter.

MADAME DE VERTEUIL.

Et ta poupée peut-elle faire quelques-unes de ces choses?

PAULINE.

Je la défie d'en faire une seule. Je lui donne à choisir.

MADAME DE VERTEUIL.

Voilà donc une grande différence entre vous deux. Ta poupée ne peut ni se mouvoir d'elle-même, ni voir, ni toucher, ni sentir, ni ouïr, ni

goûter comme toi. Et sais-tu comment on appelle ceux qui peuvent faire cela?

PAULINE.

Non, maman.

MADAME DE VERTEUIL.

On les appelle être vivants et animés. Ainsi tu es un être vivant et animé, et ta poupée ne l'est pas. Mais, dis-moi maintenant, les animaux, comme les chiens, les chats et les oiseaux, sont-ils des êtres vivants et animés, ou non?

PAULINE.

Je crois qu'ils le sont, maman.

MADAME DE VERTEUIL.

Tu as raison de le croire, car le chat peut se mouvoir de lui-même aussi bien que toi; et je me doute qu'il sait même courir un peu plus vite et sauter un peu plus haut : n'est-il pas vrai?

PAULINE.

Oui, maman; je lui cède ces avantages.

MADAME DE VERTEUIL.

Et lorsque tu vas à lui, en frappant dans tes mains, peut-il entendre le bruit que tu fais?

PAULINE.

Oh! il l'entend sans doute; car il se met aussitôt à fuir.

MADAME DE VERTEUIL.

Et lorsque tu lui fais toucher par derrière ton bâton?

PAULINE.

Il s'enfuit plus vite encore.

MADAME DE VERTEUIL.

Il est donc sensible au toucher?

PAULINE.

Oui, maman, je vous assure; il est fort douillet sur ce point.

MADAME DE VERTEUIL.

Mais, sans le poursuivre, lorsque tu lui montres seulement le bâton, en le menaçant du geste?

PAULINE.

Il le voit si bien, que bientôt je ne le vois plus lui-même.

MADAME DE VERTEUIL.

Voilà déjà trois sens qu'il possède comme toi : la vue, le toucher et l'ouïe. Voyons encore s'il a l'odorat et le goût.

PAULINE.

Oh! je vous en réponds. Il sent de fort loin une fricassée; et jetez-lui en même temps un morceau de gigot et un bouchon, il en sait très-bien faire la différence.

MADAME DE VERTEUIL.

Il en est de même de tous les autres animaux. Ils peuvent se mouvoir d'eux-mêmes comme ils veulent. Ils peuvent voir, toucher, sentir, ouïr et goûter comme nous. Ils sont donc, comme nous, des êtres vivants et animés. Ta poupée ne peut rien faire de tout cela : ta poupée est donc une chose sans vie, une chose inanimée, ainsi que cette table et ces fauteuils.

PAULINE.

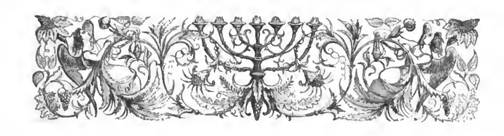
J'ai donc quelque chose de plus que ces fauteuils, que cette table et que ma poupée. Mais qu'ai-je de plus que le chat?

MADAME DE VERTEUIL.

Une chose bien précieuse, et dont nous parlerons plus tard; une chose que tu pourrais trouver dans ta question même : car Minet, de sa vie entière, n'aurait été en état de me faire cette question.

BERQUIN.





DOUZIÈME RÉCRÉATION.

LE CERF-VOLANT.

CHARLES.

Ma petite maman, tu m'as promis que si tu étais contente de mon travail et de ma conduite pendant un mois tout entier, j'aurais un beau cerf-volant que j'emporterais à la campagne, chez la maman d'Albert, où nous devons passer quelques jours; t'en souviens-tu?

LA MÈRE, en souriant.

M'as-tu déjà vue oublier mes promesses?

CHARLES.

Non, ma chère maman; cependant tu m'as dit que j'avais bien travaillé, je n'ai pas mérité une seule punition de tout le mois, et... je n'ai pas encore vu le cerf-volant.

LA MÈRE.

Tu es un créancier bien exigeant; c'est seulement aujourd'hui le dernier jour du mois, ce me semble; cependant sois tranquille, j'ai autant de mémoire que toi, et je suis prête à tenir ma parole.

CHARLES.

Quoi, maman! tu as déjà acheté le cerf-volant?

LA MÈRE.

J'ai fait mieux, je me suis procuré ce qu'il faut pour que tu puisses le faire toi-même.

CHARLES.

Mais je ne sais pas faire les cerfs-volants!

LA MÈRE.

Je t'aiderai, bien entendu, et ta sœur y travaillera aussi.

LUCIE.

Oh! bien volontiers, chère maman, pourvu que tu me dises ce que je dois faire.

LA MÈRE.

Cela va sans dire. Voici dans le tiroir de cette table tout ce qu'il nous faut : d'abord, une latte mince et légère, d'environ trois pieds de long sur deux pouces de large, taillée en pointe aux deux extrémités; une baguette d'osier bien droite et bien pliante, et une pelote de grosse ficelle torse et unie appelée *fouet*. Je commence par fixer solidement



avec cette ficelle le milieu de la baguette d'osier en croix presque au sommet de la latte, où j'ai soin, comme vous voyez, de faire deux petites entailles ou coches, pour que la corde ne glisse pas; je coupe la corde quand elle est bien nouée; je fais encore une coche ou entaille à chaque bout de la baguette d'osier : j'y attache la corde, et je la tends de manière à faire courber la baguette en forme d'arc ou plutot d'arbalète : pour plus de solidité, j'ai soin que la corde tourne une fois autour de la latte avant d'aller l'attacher au second bout de la baguette; alors, au lieu de couper la corde, je la conduis à l'endroit où la baguette est liée à la latte, et je la tourne une fois autour de la pointe qui dépasse la baguette pour la retenir; de là je la fais descendre à l'autre extrémité de l'arc, où je l'arrête encore solidement, puis tout en bas de la latte, où deux nouveaux crans m'aident à la fixer; ensuite je la fais remonter à la première extrémité de l'arc, redescendre encore vers la latte à la moitié de la distance qui se trouve entre la corde de l'arc et la pointe inférieure de la latte; là je l'arrête encore en la ser-

rant autour de la latte, où deux autres coches l'empêchent de glisser, et je dois enfin l'attacher définitivement à la deuxième extrémité de la baguette qui forme l'arc; donne-moi des ciseaux, Lucie, que je coupe cette corde. Vous voyez, mes enfants, que voilà une carcasse de cerf-volant très-légère et très-solide à la fois, c'est ce qu'il faut.



CHARLES.

C'est vrai, maman; mais tu avais dit que nous t'aiderions, et nous n'avons encore rien fait.

LA MÈRE.

Un moment, votre tour viendra : je vais maintenant coller du papier sur les deux faces de ce squelette de cerf-volant, je le couperai tout autour en suivant la forme, et je laisserai un des côtés dépasser l'autre d'environ deux pouces, afin de le rabattre par-dessus le bord, pour le rendre plus solide; pendant que je ferai cette besogne, toi, Charles, tu vas prendre ce papier blanc, c'est du papier à lettre commun qui ne vaut rien pour écrire, mais qui sera assez bon pour ce que nous allons en faire; avec ce couteau d'ivoire tu couperas chaque feuille en deux, puis en quatre, puis en huit; tu plieras en quatre, c'est-à-dire deux fois dans le même sens, chacun des huit morceaux, qui auront ainsi un pouce et demi de large sur trois pouces de long; tu feras environ une centaine de ces papiers pliés, c'est pour la queue du cerf-volant.

LUCIE.

Et moi, chère maman, que vais-je faire?

LA MÈRE.

Tu prendras ces petits papiers à mesure que Charles les aura préparés, et tu les attacheras à cette ficelle en les liant par le milieu à trois pouces et demi environ l'un de l'autre. La queue doit avoir au moins dix fois la longueur du cerf-volant. Voyez maintenant, le voilà qui prend figure. J'ai eu soin d'étendre mon papier sur cette table, et de l'enduire bien également de colle de farine avec ce gros pinceau, et de le laisser s'imbiber comme il faut : je l'ai ensuite appliqué sur mon cerf-volant, en prenant garde de ne pas faire de plis et de bien coller les bords; maintenant je vais le laisser sécher, et vous verrez comme le papier sera ferme et tendu après. Pendant ce temps je m'occuperai de la décoration.

CHARLES.

Oh! maman, qu'allez-vous faire de ce papier doré?

LA MÈRE.

Je vais découper un superbe soleil avec les planètes qui tournent autour de lui, nous le collerons sur l'une des faces du cerf-volant.

LUCIE.

Et sur l'autre, maman, que mettrons-nous?

LA MÈRE.

Une magnifique comète avec sa queue rayonnante, et nous l'entourerons d'étoiles figurant des constellations. Vous verrez comme tout cela relnira quand le cerf-volant s'élèvera dans les airs.

CHARLES.

Oh! quel bonheur! je voudrais déjà l'y voir!

LA MÈRE.

Regarde, tu peux déjà juger de l'effet de mes astres.

LUCIE.

Oh! que c'est joli! dépêchons-nous, mon frère, car je crois qu'il n'y a plus que la queue à attacher.

LA MÈRE.

Comme tu y vas! nous avons encore à faire ce qu'on appelle les oreilles ou les ailes du cerf-volant. Voyez : je vais employer ce joli papier couleur de rose qui me sert à faire des fleurs; nous en prendrons plusieurs feuilles que nous couperons jusqu'à la moitié en petites lanières comme pour faire des manchettes aux bougies; nous les friserons de même et nous les roulerons ensuite de manière à former deux gros pompons que nous assujettirons avec du gros fil ou de la ficelle, et que nous suspendrons de chaque côté du cerf-volant, aux extrémités de la baguette qui forme l'arc; nous ferons un autre pompon semblable pour terminer la queue, et notre cerf-volant sera complet.

CHARLES.

Maman, où attacherons-nous la ficelle pour le lancer?

LA MÈRE.

Tu as raison de m'y faire penser, j'allais l'oublier. Je vais, avec cette petite vrille, percer deux trous dans la latte qui traverse le cerf-volant, l'un à un cinquième environ de la hauteur totale vers le sommet, l'autre en bas un peu plus près de la pointe; par ces deux trous je fais passer les deux bouts d'une ficelle que j'assujettis de l'autre côté en y faisant un nœud; c'est à cette ficelle que s'attache le bout de la pelote qui dirige le cerf-volant.

CHARLES.

Oh! merci, chère maman. Maintenant je meurs d'envie de l'essayer.

LA MÈRE.

Je crains que nous ne l'ayons fait trop grand, et que tu ne sois pas assez fort pour l'enlever seul.

CHARLES.

Pas assez fort? tu te moques de moi, ma petite maman : il est si léger que je l'emporte avec un seul doigt.

LA MÈRE.

Et cependant quand il sera dans les airs et qu'il donnera prise au vent, c'est lui qui pourra bien t'emporter, si tu n'y prends garde. J'ai lu quelque part



que le célèbre docteur Franklin, l'un des fondateurs de la liberté américaine et l'inventeur du paratonnerre, avait coutume, quand il allait se baigner à la rivière, de lancer un cerf-volant avant d'entrer dans l'eau; et alors, couché sur le dos, il se laissait traîner tranquillement à la remorque, et remontait ainsi le courant sans aucune fatigue.

LUCIE.

Je n'aurais jamais cru qu'un cerf-volant fût assez fort pour entraîner un homme.

CHARLES.

Ni moi.

LA MÈRE.

J'ai vu citer un autre fait plus curieux encore : le chef d'une recommandable institution de la ville de Bristol, en Angleterre, a réussi, dit-on, à faire le voyage de Bristol à Londres dans une voiture traînée par des cerfs-volants, sans être arrêté par aucun des obstacles de la route.

LUCIE.

Comme cela devait être joli, maman, et que j'aurais voulu voir cela!

LA MÈRE.

Il est vrai que cela ressemble un peu à la voiture des fées. Vous voyez donc bien que je n'ai pas tort de craindre pour Charles la force de son cerf-volant; mais votre papa sera là pour vous aider.

CHARLES.

Oh! tant mieux, maman; car je ne serais pas du tout content de me voir emporter dans les airs par mon cerf-volant; je veux être son maître et non pas qu'il soit le mien.

LA MÈRE.

C'est ce que nous verrons au premier jour. En attendant, serre ton cerf-volant pour qu'il n'y arrive pas d'accident; car je ne me soucie pas de le recommencer.





TREIZIÈME RÉCRÉATION.

LA VAPEUR.

Quand l'eau bout, vous avez remarqué sans doute qu'il s'en échappe de la fumée. Bouchez exactement l'ouverture de la bouilloire, et cette fumée ou vapeur comprimée acquerra une telle force qu'elle fera sauter le couvercle. L'eau, en bouillant, se dilate au point qu'un seau d'eau devient 1700 seaux de vapeur; par conséquent, le même espace ne peut plus la contenir. Un de ces hommes qui réfléchissent à tout ce qu'ils voient se dit qu'on pourrait utiliser cette vapeur en la tenant captive dans un cylindre ou tuyau de métal; la vapeur dilatée cherche à s'échapper et soulève un piston, comme tu peux en voir aux pompes, et qui, montant et descendant dans le corps de pompe, élève l'eau jusqu'au robinet. Alors on introduit dans le cylindre de l'eau froide qui condense la vapeur en la refroidissant; le piston, n'étant plus soutenu, retombe pour être soulevé de nouveau par une nouvelle bouffée de vapeur. Dans les navires, le mouvement du piston fait tourner un essieu qui se termine à ses deux extrémités par deux roues armées de larges palettes comme la grande roue d'un moulin. Les palettes en frappant l'eau font l'office de rames et poussent le bateau en avant.

Tel est le secret de la navigation à la vapeur, dont l'usage est assez récent. L'invention de la machine est due à Denis Papin [1]. Le perfectionnement et l'application surtout appartiennent à Watt et à Fulton [2]. On leur accorda d'abord peu d'attention, on les tourna presque en ridicule. Aujourd'hui les mers, les fleuves, les lacs sont sillonnés par ces machines admirables, et l'Angleterre compte plus de cinq cents de ces bateaux. Celui qui fait le trajet de Londres à Édimbourg contient un salon où 130 personnes dînent à l'aise, tout en sillonnant la mer avec la rapidité du vent.

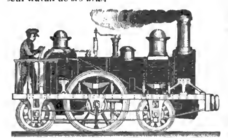
La navigation à la vapeur a fait de grands progrès aussi en France depuis 1830. Nous voyons actuellement des compagnies consacrer, dans nos ports, plusieurs millions à la construction de bateaux qui peuvent être comparés aux plus beaux de l'Angleterre et de l'Amérique. Des bateaux à vapeur font aujourd'hui un service de poste, à partir de Marseille, dans tous les ports de la Méditerranée. Nous nous occupons d'en établir qui feront un service de Bordeaux et du Havre en Amérique.

La vapeur s'applique à bien d'autres usages. On l'a substituée à l'homme dans une foule de travaux, pour tirer du charbon de terre de la profondeur des mines, élever l'eau, faire marcher des moulins, les marteaux, les cisailles, les soufflets, les cylindres qui servent à fabriquer le fer. On s'en sert pour forer les canons, filer le coton, la laine et le lin, imprimer, moudre, etc., etc. Il est telle machine qui en

[1] Denis Papin était né à Blois, d'une famille protestante; la révocation de l'édit de Nantes le força de s'expatrier. Il se réfugia en Allemagne, près du landgrave de Hesse, et remplit avec distinction les fonctions de professeur de mathématiques à l'Université de Marbourg. Il mourut en 1710. (Voyez, dans l'*Annuaire du bureau des longitudes pour* 1837, la Notice publiée par M. Arago, sur les machines à vapeur.)

[2] Watt naquit en Écosse, le 19 janvier 1736. Il était d'une complexion maladive. Un régime sobre lui permit de vivre jusqu'au 25 août 1819. Fulton, Américain, vécut de l'an 1765 à 1815.

un jour peut filer un fil de coton assez long pour faire deux fois le tour du globe. A Birmingham on en emploie pour la fabrication de la monnaie de cuivre et des boutons; chacune peut frapper de 4000 à 5000 pièces en une heure. Quelques machines à vapeur ont la force de cent chevaux; à quoi il faut ajouter que cette force étant constamment la même, tandis que celle du cheval va toujours en décroissant à mesure qu'il se fatigue et que le travail se prolonge, la force du cheval-vapeur représente une fois et demie la force d'un cheval. On calcule que la force d'un cheval représente la force de six hommes. Il est donc telle machine qui représente la force de plus de 600 hommes. On prétend qu'il s'est fabriqué à Londres, depuis vingt ans, pour le service des distributions d'eau et de gaz dans les rues et presque dans chaque maison, une quantité de tuyaux telle, que la population entière du globe ne la fabriquerait pas en un siècle avec le seul travail de ses bras.



La vapeur a été aussi appliquée aux transports par terre. Les *locomotives* sont des machines mises en mouvement par la vapeur et qui courent sur les deux bandes d'un chemin de fer avec une vitesse qui peut aller à plus de douze lieues à l'heure, remorquant derrière elles une longue suite de voitures chargées de voyageurs ou de marchandises.

Le savant Anglais Stephenson, ingénieur à Newcastle, a offert de construire une machine qui pourrait faire quarante lieues à l'heure.

Ne croyez pas cependant que ces machines soient arrivées tout d'un coup au point où elles sont aujourd'hui. Elles ont reçu successivement beaucoup de perfectionnements; vous serez bien aise de savoir qu'un des plus importants est dû à un enfant. La première machine à vapeur dont on fit usage fut construite par deux ouvriers anglais, Newcomen et Cawley, l'un quincaillier et l'autre vitrier à Darmouth en Devonshire. On en comprit bientôt l'utilité pour l'exploitation des mines, où on en fit usage pour épuiser les eaux qui filtrent à travers la terre et gênent les travaux des mineurs. Or ces premières machines, fort importantes, ne fonctionnaient qu'à l'aide d'une personne qui ouvrait et fermait alternativement les robinets qui introduisaient tour à tour dans le cylindre la vapeur d'eau chaude qui faisait monter le piston, et l'eau froide qui le faisait descendre. Un certain jour, la personne chargée de cette fonction était un jeune garçon nommé Henri Potter. Pendant qu'il exécutait les évolutions nécessaires avec autant de précision que d'intelligence, il entendait de loin les cris joyeux de ses petits camarades qui étaient alors en récréation; il grillait d'impatience d'aller les rejoindre et de partager leurs amusements; mais il n'y a pas moyen de quitter, même pour une seule minute, le travail qui lui est confié, sans causer beaucoup de mal. Henri aimait bien à jouer, mais c'était un enfant réfléchi et consciencieux, et il n'aurait pas préféré son plaisir à son devoir. Cependant il soupirait en entendant, au bruit des voix et aux éclats de rire, que le jeu s'animait de plus en plus. — Maudite machine! dit-il, encore si tu savais marcher toute seule! Tout à coup il se frappe la tête, une idée subite s'empare de lui, et c'était une idée de génie. Un balancier adapté à la machine l'avertissait du moment précis où il devait ouvrir et fermer les robinets. L'un d'eux s'ouvrait quand le balancier descendait, et se fermait quand il montait; c'était le contraire pour l'autre. Henri combine tout cela dans sa cervelle, tire de sa poche plusieurs morceaux de ficelle qu'il attache par un bout à la manivelle des robinets, et par l'autre au balancier en calculant leur longueur, de sorte que le balancier, en montant et descendant, ouvre et ferme tout seul les robinets au moment où il le faut. Henri, enchanté du succès de son invention, demeure un moment à la voir marcher; et quand il est sûr qu'elle va bien, en deux sauts il est dans la prairie, au milieu de ses petits camarades. Jugez un peu de la surprise des gens qui dirigeaient les travaux, quand à leur retour ils virent leur machine fonctionner ainsi toute seule. Ils comprirent bien vite qu'il était inutile d'employer les bras et l'intelligence d'une personne là où quelques bouts de ficelle pouvaient suffire. Ils adoptèrent donc l'invention d'Henri; seulement on remplaça les ficelles par de petites tringles de fer, et un enfant eut ainsi la gloire d'avoir grandement amélioré une des plus importantes découvertes de ce siècle.



QUATORZIÈME RÉCRÉATION.

LES DEUX SOIRÉES.

Qu'on est mal à la campagne quand il fait froid! — Que les longues soirées sont ennuyeuses! — On n'y voit pas! — On ne sait que faire! Telles étaient les plaintes que faisaient entendre les quatre petites filles de madame Tercy, réunies un soir d'automne autour de leur mère. — Il est vrai, dit celle-ci, que le froid nous a surprises un peu trop tôt cette année, mais est-ce une raison pour m'étourdir de vos lamentations? ne vaudrait-il pas mieux, mes enfants, vous soumettre de bonne grâce à ce que vous ne pouvez empêcher, d'autant qu'il ne tient qu'à vous de changer votre situation, en vous occupant à quelque chose d'utile, au lieu de l'empirer par votre mauvaise humeur. — Mais maman, dit Amélie, le travail n'empêchera pas le froid. — D'ailleurs, dit Juliette, cette salle est si peu commode! — Cette lampe éclaire si mal! ajouta Claire. Madame Tercy haussa les épaules. — Et puis, maman, s'écria la petite Lucie, cela n'est pas amusant de travailler. — Tu crois, Lucie? répondit la mère; pourquoi donc le travail m'amuse-t-il? — Ah! maman, parce que vous êtes une grande personne. — Non, en vérité, mon enfant; si tu t'appliquais à un travail quelconque, avec la volonté d'y réussir et de l'exécuter le mieux possible, tu y prendrais goût comme moi. — Mais Lucie était encore trop enfant pour comprendre ce que sa mère voulait dire, et ses sœurs, qui l'entendaient fort bien, étaient de trop mauvaise humeur pour convenir qu'elle avait raison. Après une longue et ennuyeuse soirée, madame Tercy les envoya au lit, et les quatre sœurs se couchèrent tristement, mécontentes de tout et d'elles-mêmes.

En entrant le lendemain dans la chambre de leur mère pour lui souhaiter le bonjour, elles y trouvèrent la petite Annette tout en pleurs; c'était la fille d'une pauvre veuve du voisinage, qui vivait de son travail et à laquelle madame Tercy donnait souvent de l'ouvrage. La pauvre femme était tombée dangereusement malade, et sa fille venait le dire à madame Tercy. Elle se rendit sur-le-champ chez la malade, afin de la consoler et de lui porter quelques secours. — Amélie, Juliette, Claire et Lucie accompagnaient leur mère. — Eh bien! ma pauvre Marianne, dit celle-ci en entrant chez la bonne femme, comment vous trouvez-vous? — Bien mal, ma chère dame, répondit Marianne d'une voix faible; mais ce qui m'inquiète le plus, c'est cette enfant qui est encore trop jeune pour travailler, qu'est-ce qu'elle va faire si je lui manque? — Soyez tranquille, Marianne, vous ne lui manquerez pas, il faut l'espérer, j'ai envoyé chercher le médecin, et nous aurons soin de vous. — Après avoir reçu les bénédictions de la malade, à laquelle elle avait remis quelque argent pour acheter les remèdes nécessaires, madame Tercy quitta la chaumière avec ses filles, tout attristée des souffrances de Marianne et de la douleur de la petite Annette.

— Maman, dit Amélie, Marianne est bien heureuse que vous la fassiez soigner. — C'est moi,

Amélie, qui suis heureuse de pouvoir la soulager, répondit sa mère; par malheur, je ne puis remédier à tout le dommage que causera sa maladie. — Comment cela, maman? — Ma fille, quand les riches sont malades, ils n'ont que l'inconvénient de la maladie, qui est déjà assez grave; mais les pauvres, ou ceux qui vivent de leur travail, ont de plus le malheur d'être privés de tout moyen de gagner de l'argent, et cela au moment où ils en ont le plus besoin. La pauvre Marianne va donc se trouver encore plus pauvre quand elle sera guérie. — Oh! maman, s'écria Claire, vous lui donnerez de l'argent. — Je ne pourrais, mon enfant, lui donner tout l'argent qu'il lui faudrait, mais si la petite Annette, qui a de la bonne volonté et de l'intelligence, pouvait gagner quelque chose de son côté, tout irait bien. — Et comment Annette pourrait-elle gagner de l'argent, petite comme elle est? — J'y ai pensé, mes enfants, et je crois en avoir trouvé le moyen, si vous voulez m'aider, car j'ai compté sur vous. — Oh! maman, dites-nous bien vite ce qu'il faut faire! — Vous le saurez après déjeuner. Les quatre sœurs déjeunèrent à la hâte, tant elles avaient d'impatience de savoir le projet de leur maman. Le déjeuner fini, madame Tercy chercha dans ses armoires, et en tira une foule de morceaux d'étoffes de toute espèce et de toute couleur, qu'elle apporta sur la table du salon. — Les petites filles la regardaient avec curiosité. Vous savez, mes enfants, dit madame Tercy en souriant, que la foire du village de *** a lieu dans dix jours; d'ici là, en employant bien notre temps, nous pouvons avoir fait de tous ces morceaux un magasin de mille bagatelles, que la petite Annette ira vendre à son profit. On peut juger si le projet fut approuvé et si les petites filles se mirent à l'ouvrage avec ardeur.

Un soir qu'elles étaient tout occupées avec leur mère, autour d'une table couverte de morceaux de soie, de cachemires, de rubans, de mousseline, etc., dont elles faisaient des sacs, des pelotes, des bourses, des nécessaires à aiguilles, des ménagères, des essuie-plumes, des écrans, et une foule de jolies bagatelles du même genre : — Il me semble, dit Amélie d'un air satisfait, qu'il ne fait pas si froid ce soir que les jours derniers. — J'allais remarquer que le feu était meilleur, s'écria Claire. — Certainement, ajouta Juliette, la lampe éclaire beaucoup mieux.



— Aussi le salon a l'air bien plus gai, dit la petite Lucie. — Madame Tercy sourit. — J'en suis bien fâchée pour l'honneur de votre sagacité, mes chères filles, mais le temps n'est pas plus chaud que l'autre soir, le feu ne brûle pas mieux, la lampe n'éclaire pas davantage, et le salon est toujours le même, c'est seulement la disposition de votre âme qui a changé, et j'en sais la raison. — Dites-nous-la, chère maman. — Vous étiez désœuvrées, et vous êtes occupées, voilà tout. Un travail auquel vous mettez toute votre application ne laisse point de place à l'ennui; la conviction que vous avez de faire une chose bonne et utile vous rend à la fois l'esprit tranquille et le cœur joyeux, et cette satisfaction intérieure se répand sur tout ce qui vous environne. N'oubliez donc pas, mes enfants, que nous portons en nous la cause de nos chagrins et de nos plaisirs, et que le secret d'être contentes de tout, c'est d'être contentes de vous-mêmes.





QUINZIÈME RECRÉATION.

LES TROIS RÈGNES.

LUCIE.

Maman, j'entends toujours dire que c'est le bon Dieu qui a fait toutes les choses de ce monde; cependant ce n'est pas lui qui a fait cette table, ni cette chaise, ni ma robe, ni mes souliers.

LA MÈRE.

Et qui donc?

LUCIE.

Mais la table et la chaise ont été faites par l'ébéniste, la robe par la couturière, les souliers par le cordonnier.

LA MÈRE.

Et avec quoi l'ébéniste a-t-il fait la table et la chaise?

LUCIE.

Avec du bois et de la paille.

LA MÈRE.

D'où venaient ce bois et cette paille?

LUCIE.

Mais le bois vient des arbres, et la paille du blé qui pousse dans les champs.

LA MÈRE.

Et pourrais-tu me dire quel ouvrier a fait les arbres et le blé? Tu ne réponds pas? Tu vois donc bien qu'on a raison de dire que Dieu a fait toute chose. L'homme ne peut rien créer, il ne fait que se servir de ce que Dieu lui a donné, et l'emploie selon ses besoins. Il peut améliorer une plante par la culture; mais il faut que Dieu fournisse la semence. Il peut faire du bois, de la pierre, des dépouilles des animaux, mille choses utiles ou agréables; mais c'est toujours Dieu qui fournit la matière première, qu'elle appartienne à l'un ou à l'autre des trois règnes de la nature.

LUCIE.

Qu'appelle-t-on les trois règnes de la nature, maman?

LA MÈRE.

Ce sont trois divisions que les hommes ont établies afin de se reconnaître dans les ouvrages de Dieu. Ils ont remarqué que toutes les choses visibles se distinguaient par quelques caractères principaux, qui les divisaient naturellement en trois classes. Ainsi regarde autour de toi, si tu prends une pierre, par exemple, tu sais qu'elle ne peut se mouvoir d'elle-même; en quelque endroit que tu la mettes, elle ne s'en trouvera ni mieux ni plus mal, et n'en deviendra pas plus grosse, quelque soin que tu en prennes. Si tu la brises en morceaux, chaque morceau aura exactement tous les caractères de la pierre primitive. Il en est de même de toutes les choses inertes, les métaux, le charbon de terre et en général tout ce qui se trouve du même genre sur ou dans la terre; ces choses prennent le nom de minéraux et appartiennent au *règne minéral*. Il y en a d'autres qui tiennent à la terre par des racines, y puisent des sucs dont elles se nourrissent, et, à l'aide de leurs rameaux et de leurs feuilles, aspirent l'air et la rosée; qui croissent, grandissent, se reproduisent par des semences et meurent. Ce sont les végétaux, c'est-à-dire les arbres, les fleurs, les herbes, les plantes de toute espèce enfin, qui forment le *règne végétal*. Le *règne animal* se compose de tout ce qui vit, sent et se meut, c'est-à-dire de toutes les bêtes connues sur la terre, dans les airs ou dans les eaux, depuis la plus grosse jusqu'à la plus

petite. Nomme toutes les choses qui peuvent te venir à l'esprit, et tu verras qu'elles appartiennent à l'un des trois règnes, en tout ce qui n'est pas l'ouvrage de l'homme.

LUCIE.

Voilà qui est singulier, maman; ainsi il n'y a au monde que trois espèces de choses : des minéraux, des végétaux et des animaux?

LA MÈRE.

Vraiment oui.

LUCIE.

Et nous, maman, de quel règne sommes-nous?

LA MÈRE.

Voilà une question à laquelle tu peux m'épargner la peine de répondre en cherchant toi-même.

LUCIE.

Voyons! je ne suis pas du règne minéral, car je ne ressemble pas à une pierre; je ne suis pas du règne végétal, car je n'ai point de racines qui m'attachent à la terre. Je suis donc du règne animal? Cependant, maman, je ne suis pas une bête?

LA MÈRE.

En es-tu bien sûre?

LUCIE.

Il me semble que oui, maman; je vois bien que je ne suis pas la même chose qu'un chat ou un chien.

LA MÈRE.

Peux-tu me dire où est la différence?

LUCIE.

Mais d'abord ils marchent à quatre pattes.

LA MÈRE

Il y a des singes qui marchent comme nous sur deux pieds, ainsi tu ne les compterais pas non plus parmi les bêtes?

LUCIE.

Pour cela, si, maman; cependant il y a bien une différence. Ah! voilà, les animaux ne parlent pas, et moi je parle.

LA MÈRE.

Les animaux parlent dans leur langage et se comprennent entre eux; d'ailleurs tu sais que le perroquet de ta tante parle aussi bien qu'une personne.

LUCIE.

Oui, maman, mais il dit toujours la même chose, et on ne peut pas causer avec lui.

LA MÈRE.

C'est vrai, mais qu'appelles-tu causer? est-ce dire indifféremment tous les mots qui vous viennent à la bouche?

LUCIE.

Non, maman, c'est dire ce qu'on pense.

LA MÈRE.

Dire ce qu'on pense; voilà en effet la différence entre toi et les animaux : tu penses et ils ne pensent point. Les mots que prononcent les perroquets n'ont aucun sens pour eux, mais ils en ont un pour toi; assurément ton chien voit bien la différence qu'il y a de toi à une pierre, cependant je ne crois pas qu'il lui arrive de réfléchir à cette différence et d'en tirer aucune conséquence.

LUCIE.

J'avais donc raison de dire que je n'étais pas une bête?

LA MÈRE.

Ne va pas si vite. Quoique nous soyons supérieurs aux bêtes, nous sommes cependant classés dans le règne animal par tout ce qui tient à la vie matérielle; mais nous avons un don de plus, comme la plante en a un de plus que la pierre, comme l'animal en a un de plus que la plante.

LUCIE.

Comment cela, maman?

LA MÈRE.

La pierre existe, puisqu'elle est; mais elle ne vit pas; la plante existe et vit; l'animal existe, vit et se meut; l'homme enfin existe, vit, se meut et pense. Par la pensée il se rend compte de ce qu'il voit, il en cherche l'origine et le but, il y reconnaît la main d'un Dieu créateur, et il sent qu'il a été fait à son image, puisqu'il peut s'élever jusqu'à lui

LUCIE.

Ainsi, maman, le bon Dieu ressemble à un homme?

LA MÈRE.

Ce n'est pas ton corps qui a été fait à l'image de Dieu, car ce n'est pas lui qui le comprend, c'est ton esprit ou plutôt ton âme; l'homme n'aurait jamais conçu l'idée d'un Dieu immortel, s'il n'avait en lui quelque chose d'immortel; aussi ce quelque chose, c'est notre âme.

LUCIE.

Ainsi, maman, notre âme ne meurt pas?

LA MÈRE.

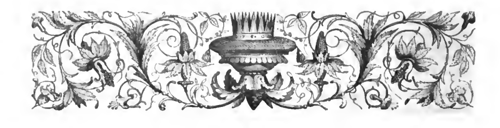
Non, mon enfant; un jour seulement elle quittera ton corps, comme tu quittes ta robe quand elle est usée, et elle ira se réunir à Dieu dans le ciel, si, comme je l'espère, tu as obéi à ses commandements.

LUCIE.

Oh! chère maman, je vous le promets.

LA MÈRE.

Eh bien! pour commencer, va écrire ton devoir de français, et prouve-moi que tu sais faire usage de ta raison et de ton intelligence en y mettant de la bonne volonté et de l'application.



SEIZIÈME RÉCRÉATION.

LA RICHESSE.

Oh! voilà maman! s'écria la petite Louise en entendant la sonnette; et elle courut au-devant de sa mère qui rentrait.

Madame Lacy devina bien vite à l'empressement de sa fille et à son air joyeux qu'elle avait lieu d'être contente d'elle; aussi l'embrassa-t-elle tendrement.

— Tu peux m'embrasser de tout ton cœur, maman, se hâta de dire Louise; j'ai fait tout ce que je t'avais promis, j'ai étudié mon piano une heure en m'appliquant comme si tu étais là, j'ai écrit à ma grand'maman la lettre qui devait remplacer mon devoir de français, et j'ai ourlé et marqué le dernier mouchoir de la douzaine que tu m'avais donnée à cette condition.

Et Louise fut embrassée encore une fois. Pendant que madame Lacy quittait son manteau et son chapeau, la petite fille s'approcha de la table sur laquelle sa mère avait déposé, en entrant, un sac de toile grise assez lourd.

— C'est de l'argent, maman, dit Louise en touchant le sac.



— Oui, répondit madame Lacy.

— Mon Dieu, comme cela pèse! Combien y a-t-il?

— Cinq cents francs.

— Et tout cela est à toi, maman? Pourquoi donc dis-tu toujours que tu n'es pas riche?

Madame Lacy sourit :

— Qu'est-ce que tu appelles *être riche?*

— Mais, maman, c'est avoir beaucoup, beaucoup d'argent.

— Et tu penses que cinq cents francs font beaucoup d'argent?

— Mais oui, maman.

— Louise, dit madame Lacy après un moment de silence, pourrais-tu me dire ce que c'est que l'argent?

Louise ouvrit de grands yeux. — Certainement oui, maman; l'argent, l'argent... c'est... ce sont des pièces de cent sous, ou de vingt sous, ou de dix sous.

— Et tu crois que c'est là tout?

— Oh! non, dit Louise avec vivacité, il y a aussi des pièces de vingt francs et de quarante francs, en or.

— Fort bien; mais écoute-moi, Louise : j'ai envie de vider ce sac dans un plat et de te le faire servir pour ton dîner.

— Pour mon dîner, maman, dit Louise en éclatant de rire, est-ce que je puis manger des pièces de cent sous?

— Que manges-tu donc tous les jours?

— Vous le savez bien : de la soupe, du pain, de la viande, des légumes.

— Et d'où viennent cette viande, ce pain, ces légumes?

— Mais la viande vient de chez le boucher; le pain, de chez le boulanger, et les légumes... je vois que la cuisinière les apporte du marché.

— Et sans doute tu crois que la cuisinière n'a qu'à prendre le pain, la viande et les légumes?

— Oh! non, maman, je sais bien que vous lui donnez tous les jours de l'argent pour en acheter.

— C'est vrai; tu vois donc bien que ton dîner, c'est de l'argent, et que tu avais tort de dire que tu ne manges pas de pièces de cent sous.

— De cette façon-là, je le crois bien, maman.

— Tu comprends que je pourrais dire aussi que tu es habillée de pièces de cent sous, puisque c'est avec cela que j'achète tes robes; tout ce que tu vois ici, la table, les fauteuils, le piano, la pendule, ce sont des pièces de cent sous.

— C'est pourtant vrai, maman, et cependant c'est si drôle de penser qu'en m'asseyant sur ce canapé je m'assois sur des pièces de cent sous, que je ne puis m'empêcher de rire.

— Ainsi, si je te demandais maintenant ce que c'est que l'argent?

— Je répondrais que l'argent, c'est du pain, de la viande, des robes, des meubles, enfin tout ce dont nous avons besoin.

— Tu pourrais même ajouter un logement, car tu sais que je paye chaque trois mois une certaine somme au propriétaire de cette maison pour l'appartement que j'occupe.

— Oui, maman; mais il me semble toujours que cinq cents francs font beaucoup d'argent.

— Comment peux tu le savoir si tu ne connais pas le prix et le nombre des choses qui te sont nécessaires?

— Je ne comprends pas bien cela, maman.

— Parce que tu ne réfléchis pas assez. Sais-tu, par exemple, combien de fois tu peux dîner pour cinq cents francs?

Louise hésita un moment : — Vraiment non, maman.

— Eh bien, va chercher le livre de la cuisinière, nous le verrons.

Louise courut à la cuisine et revint bientôt avec le livre de dépense.

— A combien se monte la dépense d'aujourd'hui? lui demanda sa mère.

— A 5 fr. 10 c., répondit la petite.

— Et celle d'hier?

— A 4 fr. 75 c.

— Et avant-hier?

— 2 fr. 80 c.

— Et le jour d'avant?

— 7 fr. 25 c. Mais, maman, me voilà bien embarrassée, puisque la dépense change tous les jours.

— Je vais t'aider à te tirer de ce calcul. Additionne le total des quatre jours : combien cela fait-il?

— 19 fr. 80 c., répondit Louise, qui comptait fort bien pour son âge.

— Tu vois que cela fait à peu près 5 fr. par jour; par conséquent tu n'aurais avec 500 fr. que de quoi payer cent dîners, c'est-à-dire de quoi vivre trois mois tout juste, sans qu'il te reste rien pour tes vêtements, ton loyer, ton blanchissage.

— Ah! mon Dieu! maman, s'écria Louise consternée, comment donc faire?

— Il y a cependant, reprit sa mère, beaucoup de gens qui n'en ont pas davantage pour vivre toute une année.

— Et comment font-ils?

— Ils ne mangent que du pain et quelques légumes cuits avec un peu de lard ou un morceau de basse viande, encore ne se procurent-ils cette chétive nourriture que par un rude et continuel travail, car ceux dont je te parle là ne sont point encore ce qu'on appelle les pauvres; ce sont les ouvriers, les gens laborieux : il y en a beaucoup d'autres plus malheureux encore.



— Comment donc ferais-tu, maman, si tu étais pauvre?

— Comme les autres, mon enfant; je tâcherais de gagner ma vie en travaillant, et surtout je m'efforcerais de régler toujours mes besoins sur mes ressources, ce qu'il faut faire du reste même avec une grande fortune, sous peine de n'être jamais riche.

— Est-ce donc qu'on peut être pauvre avec une grande fortune?

— Oui, si l'on a des fantaisies coûteuses, si l'on dépense trop d'argent pour les choses inutiles; car alors il n'en reste plus assez pour les choses nécessaires; il s'ensuit ou qu'on éprouve des privations, ou qu'on fait des dettes, et c'est là ce que j'appelle être pauvre.

— Comment fait-on des dettes, maman?

— De deux manières : ou en faisant attendre aux marchands et aux ouvriers le prix des denrées qu'on leur achète ou des objets qu'on leur commande, ou bien en empruntant de l'argent à ceux qui en ont plus que nous. La première manière est une

injustice, car celui qui vit de son travail a le droit de compter qu'il lui sera payé; l'autre est une espèce de mendicité, puisque c'est demander à autrui ce qui nous manque, inconvénient qu'il vaut mieux tâcher d'éviter par une bonne administration.

— Qu'est-ce que tu appelles une bonne administration?

— Une bonne administration, mon enfant, consiste à savoir dépenser juste ce qu'il faut, comme il faut et quand il le faut. C'est un secret que je voudrais bien t'enseigner, car, grâce à lui, on est riche avec peu d'argent.

— Qui donc te l'a appris à toi, maman?

— Personne, ma chère Louise; il m'a fallu faire sur ce point mon éducation moi-même: aussi ai-je tenté avant de réussir bien des essais malencontreux que je voudrais te faire éviter. J'étais beaucoup plus jeune que tu ne l'es maintenant quand j'eus le malheur de perdre ma mère. Mon père, qui ne pouvait se charger de l'éducation d'une fille, me mit dans une excellente pension; j'y trouvai les plus grands soins et les meilleurs maîtres. On m'enseignait le français, l'anglais, l'histoire, la géographie, le dessin, la musique et mille jolis ouvrages de femme. Mais de la valeur ou de l'emploi de l'argent, des soins domestiques, de l'administration d'une maison, pas un mot; c'est tout simple, l'organisation d'un grand établissement n'est pas celle d'un ménage ordinaire. Aussi, accoutumée à trouver mes vêtements à la lingerie quand j'en avais besoin, et mon dîner sur la table au coup de la cloche sans m'être donné la peine d'y penser, je me sentis toute dépaysée quand je me vis à la tête d'une maison et forcée de m'occuper de toutes ces choses. D'abord j'eus beaucoup de peine à établir la balance entre ma dépense et mon revenu. L'argent que j'employais de trop d'un côté me manquait de l'autre; aussi je me sentais alors beaucoup plus pauvre qu'aujourd'hui, bien que ma fortune fût la même.

— Comment donc cela se faisait-il, maman?

— J'ignorais le véritable prix de beaucoup d'objets, il m'arrivait souvent de les payer trop cher; je ne savais pas encore distinguer les choses véritablement nécessaires, de celles dont je pouvais me passer. Je sentais cependant que la justice voulait que je répondisse à la confiance de ton père en faisant le meilleur emploi possible de l'argent dont il me laissait la disposition, et je n'eus de repos que lorsque je m'y crus arrivée.

— Je voudrais bien savoir comment tu t'y pris?

— Je commençai par me rendre un compte exact de toutes mes dépenses en consultant le registre dans lequel je les écris, afin de réduire toutes celles qui dépasseraient la somme que je leur assignais dans la répartition de mon revenu. Je m'aperçus, par exemple, que je payais un loyer trop cher, et je pensai qu'il valait mieux avoir à monter quelques marches de plus que de m'imposer d'autres privations; ainsi du reste : n'es-tu pas de mon avis?

— Assurément; mais qu'est-ce que tu appelles la répartition de ton revenu?

— Je puis te le dire, car c'est en cela que consiste cette bonne administration dont je te parlais tout à l'heure. Je te crois maintenant assez raisonnable pour te donner cette marque de confiance. Nous sommes convenues que l'argent n'était que la représentation des choses nécessaires à la vie : des aliments, des habits, un logement. Il faut donc appliquer à chacune de ces dépenses une part de ce qu'on possède, de manière à établir entre elles une certaine proportion; c'est de cette distribution bien ou mal faite que dépend le plus ou moins de bien-être d'une famille. Et pour y parvenir nous devons considérer ce que nous devons à nous-mêmes et ce que nous devons à la société.

— Comment? est-ce que nous lui devons quelque chose?

— Assurément. Te souviens-tu, Louise, d'avoir lu dans l'Évangile que Dieu nous recommande de chercher avant tout sa justice?

— Oui, maman, je me le rappelle.

— Eh bien! de peur que les hommes ne l'oublient, il a répandu au milieu d'eux cet esprit de justice auquel ils sont en quelque sorte forcés d'obéir. La valeur de l'argent, c'est-à-dire le nombre de choses qu'on peut se procurer avec une somme donnée, étant connue, il s'ensuit qu'à une certaine fortune s'associe l'idée d'une certaine manière de vivre à laquelle on est pour ainsi dire obligé de se conformer.

— Et qui donc nous y oblige, maman?

— Personne, ma fille, si ce n'est l'esprit de justice dont je te parlais, et pourtant il n'est pas d'obligation à laquelle il soit plus difficile de se soustraire. Il ne tiendrait qu'à moi de me loger dans une petite chambre avec un lit de sangle, et de porter un bonnet de percale et un tablier de cotonnade, comme Henriette, mon ouvrière; je ne le fais pas cependant.

— Je le crois bien, maman! que diraient les dames qui viennent vous voir?

— Tu comprends donc que ma position m'oblige à une certaine dépense, proportionnée pourtant à la fortune qu'on me suppose, car personne ne s'avise de trouver mauvais que je ne porte pas des robes de velours et des cachemires de l'Inde, comme madame Dorcet. Tu vois qu'il est bon que la société exige de nous en raison de ce qu'elle nous donne, car une grande partie de l'argent des riches retourne de cette manière dans les mains des pauvres qui travaillent pour eux. Si les riches ne se sentaient pas dans l'obligation de dépenser, il y aurait dans le monde une grande masse d'argent qui ne profiterait à personne, et un très-grand nombre de gens qui mourraient de faim. Si par exemple tous ceux qui peuvent entretenir trois domestiques se contentaient d'un seul, beaucoup de domestiques se trouveraient sur le pavé. Tu sais maintenant ce que j'entends par ce qu'on doit à la société. Ce qu'on doit à soi-même consiste à se rendre un compte exact de ce que notre état de fortune nous impose ou nous permet, pour ne pas dépasser nos moyens et compromettre notre bien-être. Les gens qui par vanité cherchent à paraître plus riches qu'ils ne le sont en effet me semblent des dupes, puisqu'ils s'imposent pour briller aux yeux des autres tous les soucis de la gêne et du malaise; soit, comme je te le disais, en se privant du nécessaire pour donner au superflu, soit en dépensant tout ce qu'ils ont, pour vivre quelques années dans l'opulence et le reste dans la misère, au lieu de se contenter toute leur vie d'une existence conforme à leur situation.

— J'entends cela, maman; mais ne pensez-vous pas qu'il est bien agréable d'être riche comme madame Dorcet afin de pouvoir satisfaire toutes ses fantaisies?

— Je sais, mon enfant, qu'il est agréable d'être riche, mais comme je sais aussi qu'il n'y a point de fortune, si brillante qu'elle soit, qui nous permette de satisfaire toutes nos fantaisies, je tâche de me contenter de la mienne, et je n'envie la position de personne, sûre qu'il n'en est aucune qui n'ait ses peines et ses avantages. Ne serais-tu pas bien étonnée si je te disais que madame Dorcet, malgré sa richesse, est soumise à plus de privations que moi?

— Comment cela peut-il se faire, maman?

— Le voici : le mari de madame Dorcet possède une fortune très-considérable; mais, ainsi que tous les hommes qui font ce qu'on appelle des affaires, il a besoin d'avoir le plus de fonds possible à sa disposition, soit pour ne pas manquer une entreprise avantageuse, soit pour suppléer à une mauvaise spéculation; en conséquence il cherche à dépenser le moins possible, tout en gardant cependant l'apparence du luxe que sa situation exige. Ainsi il ne donne à sa femme que 1,800 fr. par an pour son entretien et les gages de sa femme de chambre. Cette somme est très-modique relativement à la toilette que madame Dorcet est obligée



de faire, afin que la société qu'elle voit ne dise pas ce que dirait la mienne si je portais le costume d'Henriette. Pour suffire à cette dépense, qui n'est pas un plaisir pour elle, par cela seul qu'elle s'y croit forcée, la pauvre madame Dorcet se passe en secret de beaucoup de choses qui lui seraient utiles ou agréables. Comme elle est presque toujours à court d'argent, elle refuse souvent de prendre part à des œuvres de charité qu'on lui propose, elle fait attendre ses fournisseurs et ses ouvriers, et elle a à la fois la réputation d'une femme avare et d'une dépensière.

— Pauvre madame Dorcet! vous aviez raison, maman, je vous assure maintenant que je ne voudrais pas être à sa place. Mais toi, maman, comment fais-tu donc pour ne dépenser que ce que tu veux?

— J'ai, comme je te l'ai déjà dit, assigné à chaque dépense une certaine somme proportionnée à mon revenu, que je me suis fait une loi de ne jamais dépasser. Il est vrai que je suis dans la situation la plus favorable pour établir cet ordre dans ma maison, ayant une somme fixe à dépenser par mois sur laquelle je puis compter. Ceux qui touchent leurs fonds par portions inégales et à des époques irrégulières, comme il arrive quand on vit d'un commerce ou d'une industrie quelconque, ont plus de peine à trouver la mesure juste de ce qu'ils peuvent se permettre. Du reste le

degré de richesse, le genre de fortune, la situation de chaque famille exige pour ainsi dire une combinaison différente; chacun doit chercher et adopter la plus convenable aux circonstantes qui lui sont particulières. Tu sens que si avec le même revenu j'avais plusieurs enfants, je devrais le distribuer d'une autre manière.

— Oui, maman : il faut partager ce qu'on a bien également, n'est-ce pas?

— Prends garde; l'égalité n'est pas toujours la justice. L'essentiel est de consulter les besoins de chacun. Quand j'achète deux robes pour moi et que je t'en donne autant, tu es aussi bien partagée que moi; et cependant comme il ne faut pour t'habiller que la moitié de l'étoffe qui m'est nécessaire, j'ai employé pour moi beaucoup plus d'argent.

— Cela est vrai, maman. Tout cela est bien difficile à retenir.

— Pas tant que tu le crois. Du reste je te donnerai, si tu veux, un excellent moyen de le graver dans ta mémoire. Ce sera la récompense de ta bonne conduite.

— Oh! oui, ma petite maman, donnez-moi tout de suite ce moyen, je vous en prie.

Madame Lacy ouvrit son secrétaire et en tira un joli petit registre couvert en maroquin rouge, elle le montra à Louise : — Vois, dit-elle, c'est un présent que je te destine. Dorénavant tu feras pour ta dépense particulière ce que je fais pour celle de ma maison. Je te remettrai chaque mois la somme que j'ai coutume de consacrer à ton entretien, tu en feras l'emploi toi-même et tu l'écriras dans ce petit registre. Tu vois que les pages en sont réglées, et qu'à la droite de chacune on a tracé à l'encre rouge deux colonnes inégalement divisées pour les francs et les centimes. Au-dessus de la première est écrit ce mot : *Recette;* au-dessus de la seconde, celui-ci : *Dépense.* A gauche de la page est une autre colonne pour les dates; tu vas écrire en haut de cette colonne le millésime 1842; au-dessous, le nom du mois où nous sommes : *Mai;* puis aux lignes suivantes le quantième de chaque jour à mesure que tu en auras besoin. Tu inscriras au milieu de la page l'origine de la recette ou le motif de la dépense, et tu placeras le chiffre dans la colonne qui lui est destinée. Comprends-tu?

— Il me semble qu'oui, maman.

— Voyons comment tu vas t'y prendre. Ce que tu me coûtes se monte environ à 20 fr. par mois; cependant cette somme ne se divise pas ainsi par portions égales. Au commencement de chaque saison je fais emplette de ce qu'il te faut, soit pour l'hiver, soit pour l'été; en sorte que le reste du temps il n'y a guère de dépenses considérables à faire, à moins d'accident. Au mois de janvier les emplettes d'hiver étaient faites : depuis lors j'ai donc mis de coté une grande partie de ton argent, j'ai à toi 55 fr., plus les 20 fr. du mois de mai que je vais te remettre. Quel emploi en veux-tu faire? Examine toi-même tes besoins et tes ressources.

Malgré tous les raisonnements de madame Lacy, quand Louise se vit à la tête d'une fortune de 75 fr. peu s'en fallut qu'elle ne crût de nouveau qu'il y avait là de quoi acheter tout Paris.

Suivant l'avis de sa mère, Louise prit une plume et écrivit à main posée sur son petit registre, à la date du 1er mai, la somme qu'elle avait en caisse et la recette de sa pension du mois. — Maintenant, maman, dit-elle, il faudrait que tu vinsses avec moi pour faire mes achats d'été.

— Un moment, si tu y vas de ce train, tu laisseras tout ton argent dans le premier magasin. Sachons d'abord ce que tu veux acheter.

— Mais, maman, comment puis-je le savoir d'avance?

— Rien n'est plus facile que de te rendre compte des choses dont tu as réellement besoin, et tu sais que nous ne devons nous donner que celles-là. Examine toi-même ce qui te manque; et quand tu auras décidé les objets que tu dois te procurer et le prix que tu veux y mettre, tu pourras les choisir à ton goût.



Louise commença la revue de sa garde-robe. — Il me semble, dit-elle à sa mère, que j'aurais besoin de deux robes cette année. De mes deux robes blanches l'une est ancienne et se trouvera trop étroite et trop courte; celle de mousseline anglaise peut être rallongée; ma robe rose, je crois, est encore mettable, mais la bleue est bien passée; je voudrais une robe bien jolie, mais pas trop

salissante, et une autre à fond blanc : le puis-je, maman?

— Voyons d'abord ce qui te reste à acheter.

— Mais ma capote ne peut plus servir, il me faudra un chapeau de paille, et puis...

— Et puis des souliers ou des brodequins, et des gants, reprit sa mère, voulant l'aider un peu.

— Vous avez raison, maman, mais cela ne fait pas beaucoup de chose; il me restera encore de l'argent.

— Tant mieux si tu n'es pas forcée de dépenser tout ce que tu as, car nous devons toujours avoir quelque chose en réserve pour parer aux événements imprévus. Louise est une petite étourdie qui perd souvent ses mouchoirs, qui déchire quelquefois ses robes ou qui les tache, faute de précautions. Or, il n'y a rien de plus cher qu'un défaut; et quand on ne s'en corrige pas, il faut se résoudre à le payer. Voyons, as-tu bien pensé à tout?

— Je crois qu'oui, maman.

— A la bonne heure; mais tu verras qu'il y aura encore quelque article oublié. C'est pourquoi je te conseille de ne pas fixer trop haut le prix que tu veux mettre à tes emplettes. Trente francs pour tes deux robes, onze à douze francs pour ton chapeau : cela fait déjà quarante-deux francs.

— J'en ai soixante-quinze, maman.

— Oui, mais tu as d'autres achats à faire, et nous sommes convenues de ne pas tout dépenser. Allons, maintenant que nous savons ce qu'il nous faut.

Louise mit bien vite son chapeau et ses gants, toute ravie de faire elle-même ses emplettes. Arrivée avec sa mère dans le magasin, elle se fit montrer des étoffes, elle remarqua bientôt une très-jolie mousseline cachemire d'un dessin tout nouveau qui lui fit grande envie. — Puis-je l'acheter, maman? demanda-t-elle à sa mère.

— Décide toi-même.

— Quel est le prix de cette étoffe?

— Neuf francs l'aune, madame, répondit le commis qui les servait; c'est une *disposition* toute nouvelle et qui a eu le plus grand succès.

— Neuf francs, maman! dit Louise à demi-voix.

— Il t'en faut quatre aunes pour une robe, cela fait trente-six francs : c'est plus que tu n'avais l'intention de mettre aux deux robes qui te sont nécessaires.

— Mais, maman, qui me force à n'y mettre que ce prix-là?

— L'obligation où nous sommes, mon enfant, de nous tenir parole quand nous avons pris un engagement avec nous-mêmes. A quoi nous servirait une résolution juste et sage, si nous nous croyions libres d'y renoncer dès qu'elle nous gênerait?

— Mais, maman, dit Louise qui regardait toujours la jolie mousseline, où des guirlandes de petites roses s'entrelaçaient sur un fond noir; si, au lieu de deux robes, je n'en achetais qu'une?

— Tu dépasserais encore ton budget et tu satisferais ta vanité aux dépens de tes vrais besoins; car deux robes te sont réellement nécessaires cette année, comme tu l'avais jugé quand tu n'étais pas exposée à la tentation. Tu vois maintenant pourquoi je veux que tu t'accoutumes à te prescrire d'avance ce que tu dois faire et à n'y pas manquer.

Louise soupira et elle pensa qu'il n'était pas si facile qu'elle l'aurait cru d'apprendre à bien administrer.

— Nous avons le même dessin sur toile, mademoiselle, dit le jeune commis en remarquant le chagrin de Louise; et il s'empressa de lui offrir une jolie indienne qui à quelques pas faisait l'effet de la mousseline. Louise, un peu consolée, se hâta d'en demander le prix. — Quatre francs soixante-quinze centimes. Cela dépassait encore le prix arrêté pour une robe.

— C'est trop cher, dit Louise en regardant sa mère.

— Attends, dit madame Lacy en souriant; l'autre ne sera peut-être pas d'un prix si élevé, et nous retrouverons notre compte.

En effet, Louise choisit une jolie percale semée d'un petit pois puce, qui ne coûtait que trois francs l'aune : les deux robes ensemble, à la grande joie de Louise, ne dépassaient que d'un franc la somme fixée. — Souviens-toi, lui dit madame Lacy, que nous devons économiser ces vingt sous sur un autre article. — Elle laissa son adresse au marchand afin qu'on portât les étoffes chez elle, sortit pour aller faire les autres emplettes et conduisit Louise dans un autre magasin où elle acheta, comme elle en avait envie, un petit chapeau de paille anglaise, doublé d'un taffetas rose glacé de blanc, et un ruban pareil croisé sur la forme. On l'avait fait treize francs, mais madame Lacy marchanda si bien qu'elle l'obtint à onze francs.

— Te voilà au niveau de tes affaires, dit-elle en riant à sa fille.

Elle alla ensuite chez le cordonnier commander de jolis petits brodequins de maroquin de couleur écrue; les brodequins coûtaient huit francs. Il fal-

lait encore acheter des gants de fil d'Écosse, Louise et sa mère entrèrent chez le bonnetier.

— Je savais bien, dit tout à coup madame Lacy, que nous ferions quelque oubli. Nous n'avons pas pensé à prendre des échantillons de tes robes pour assortir les ceintures Il fallut retourner au magasin.

En y entrant Louise remarqua une dame très-élégante assise devant un des comptoirs sur lequel étaient entassés des monceaux d'étoffes.



— Madame veut-elle voir des foulards de laine? nous en avons de charmants.

— Voyons! disait la belle dame d'un ton nonchalant, et on déployait vingt pièces d'étoffes qu'elle regardait dédaigneusement, mais non sans en prendre une robe ou deux. On lui offrit ensuite des pékins rayés et glacés; elle pensa que cela n'était point mal pour demi-toilette et elle en choisit quelques-uns. Après ceux-ci on lui fit voir des étoffes pour soirées, qui lui plurent assez, puis des jaconas qui étaient assez convenables pour peignoir. Enfin on lui présenta des châles d'été d'un nouveau genre. — Voyons, disait-elle toujours — et elle achetait tout ce qu'elle voyait.

Pendant qu'on donnait à madame Lacy les échantillons qu'elle avait demandés, Louise regardait la belle dame de tous ses yeux, et à la vue de cette quantité d'emplettes elle ne pouvait s'empêcher de penser que pour le coup cette dame avait une fortune à satisfaire toutes ses fantaisies.

— Allons donc, Louise, veux-tu rester là jusqu'à demain? dit madame Lacy.

Au son de sa voix, la dame assise se retourna et la reconnut; aussitôt elle se leva.

— Comment; c'est vous, Amélie? s'écria-t-elle, d'où vient donc que je ne vous vois plus? C'est bien mal à vous de négliger ainsi vos amies de pension.

Madame Lacy allégua ses occupations et sa vie retirée. — D'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, c'est du temps perdu que d'aller vous voir, on ne vous trouve jamais.

— C'est une méchanceté que vous me dites là, car je retourne chez moi à l'instant même, vous devriez bien m'y accompagner, Amélie; je vous ferais voir un nouveau tableau que M. Aubert a acheté. Il prétend que c'est superbe; vous me direz cela, vous qui savez peindre. Je serais charmée qu'il se fût trompé, cela le dégoûterait peut-être de cette manie de tableaux qui le ruine et qui n'est bonne à rien!

Madame Lacy fit quelques objections.

— Qu'est-ce que cela vous coûte? reprit madame Aubert, la peine de monter en voiture avec moi! En vérité, vous n'êtes guère complaisante.

Madame Lacy céda, et madame Aubert, après avoir ordonné qu'on portât chez elle les emplettes qu'elle avait faites, monta dans sa voiture avec madame Lacy et Louise. On ne tarda pas à arriver chez madame Aubert.

— Comme c'est commode, une voiture! s'écria Louise, on va si vite!

— Oh! dit madame Aubert, c'est une chose dont les gens honnêtes ne peuvent se passer.

— Je connais pourtant, reprit madame Lacy en riant, beaucoup d'honnêtes gens qui s'en passent.

— Croiriez-vous, poursuivit son ancienne amie sans l'écouter, que M. Aubert ne voulait avoir qu'un cabriolet? Mais j'ai déclaré que je ne me marierais pas sans une voiture; il faut savoir garder sa dignité.

— Il me semble, ma chère Emma, que la dignité d'une femme consiste à savoir se conformer à sa situation, et non à entraîner son mari dans des dépenses qui peuvent compromettre sa fortune.

— Vous pouvez avoir raison en d'autres cas, ma chère; mais une voiture est une chose de première nécessité, et il faut bien faire des sacrifices à sa position.

A ces paroles, madame Lacy jeta un regard sur sa fille et vit à son air de surprise qu'elle les avait entendues.

Madame Aubert occupait un très-bel appartement qu'elle fit traverser à madame Lacy en la conduisant au cabinet de son mari pour lui montrer le tableau en question. Pendant ce temps Louise resta avec la petite fille de madame Aubert et sa bonne. L'enfant, âgée de quatre ou cinq ans, s'amusait à se rouler sur le tapis. On la laissait faire sans s'en occuper. Elle portait une robe de velours noir dont la ceinture était attachée avec une épingle

parce que les agrafes étaient arrachées, une collerette brodée toute chiffonnée et des brodequins usés.



Madame Lacy vint chercher sa fille et prit congé de la maîtresse de la maison. Quand elles furent sorties, Louise demanda à sa mère si elle avait remarqué la toilette de la petite Aubert.

— Oui, dit madame Lacy, sa mère est beaucoup plus riche que moi; cependant son enfant porte des brodequins usés, et les tiens sont en bon état. Mais Emma n'a jamais songé qu'au plaisir de satisfaire ses fantaisies, jamais elle ne s'est rendu compte de ses besoins et de ses ressources; elle a envie de tout ce qu'elle voit, elle achète sans réflexion tout ce qui lui plaît; et l'idée de compromettre la fortune de son mari et l'avenir de sa fille n'est pas capable de l'arrêter, car elle ne raisonne jamais et ne voit rien au delà du moment présent. Aussi je m'aperçois avec chagrin qu'elle court à sa ruine, et qu'elle expiera un jour, dans une pauvreté qu'elle ne pourra supporter, le luxe désordonné qu'elle étale aujourd'hui.

— O maman! dit Louise, je te promets de résister à toutes mes fantaisies, afin qu'il ne m'en arrive pas autant.

— Promets-moi seulement d'y faire tes efforts, car on n'apprend pas ainsi à se vaincre du premier coup. Voici un magasin où nous pouvons acheter tes ceintures; car il faut faire toutes nos emplettes avant de rentrer, pour ne pas perdre plus de temps qu'il n'est nécessaire. Entrons.

Pendant qu'on leur montrait des ceintures, Louise remarqua un charmant petit fichu de soie dont elle eut grande envie : aussitôt il lui sembla qu'un fichu de soie était une chose absolument nécessaire, elle en demanda le prix; il coûtait cinq francs.

— Louise, dit madame Lacy, prends garde! ceci est une fantaisie.

— Mais, maman, dit Louise, j'ai bien besoin d'un fichu de soie, je n'en ai pas; et puisque j'ai de l'argent de reste, je ne vois pas pourquoi je ne l'achèterais pas.

— Combien te reste-t-il?

— Vingt francs, mon mois tout entier.

— Otes-en dix francs pour la façon de tes robes que tu oublies, et ce que tu dois mettre en réserve pour l'imprévu; car d'ici à un mois tu peux avoir besoin d'argent.

— Maman, en achetant le fichu j'aurais encore cinq francs.

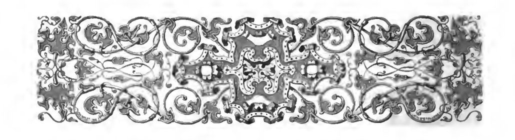
— Tu as donc bien envie de ce fichu, qui est une bagatelle assez chère et dont tu peux bien te passer? Sais-tu, Louise, que pour le même prix, avec quatre aunes d'indienne à vingt-cinq sous, les deux petits jumeaux de cette pauvre femme qui gagne sa vie à border des souliers et qui a été malade dernièrement auraient chacun une robe?

— Vraiment, chère maman? oh! alors laisse-moi employer mes cinq francs à cela, tu as trouvé le moyen de me guérir de mes fantaisies.

Et madame Lacy embrassa Louise de tout son cœur. — Tu vois, dit-elle, qu'il ne t'a fallu que la comparaison d'un besoin réel pour t'éclairer sur un besoin factice. Je te sais bon gré d'avoir compris que le meilleur emploi de l'argent est là où il produit le plus grand bien. Tu as fait aujourd'hui un pas vers l'acquisition de la plus utile des sciences, celle qui nous enseigne à vivre. Quand tu auras douze ans, après ta première communion, j'espère que tu seras en état de m'aider à tenir ma dépense et à gouverner mon ménage.

— Oh! quel plaisir, ma petite maman! Et comment faudra-t-il m'y prendre?

— Comme tu auras appris à le faire pour toi-même. Nous allons retourner à la maison : tu inscriras tes dépenses sur ton petit registre; ce qu'il faut toujours faire sur-le-champ, afin de ne pas s'exposer à des oublis; et, en persévérant dans cette habitude, tu contribueras à ton bonheur à venir; car le bonheur en ce monde ne dépend pas du plus ou moins de fortune, mais de l'emploi que nous faisons de celle qui nous est accordée.



DIX-SEPTIÈME RÉCRÉATION.

LA DINETTE.

Oh! ma chère maman, s'écria Lucie au retour d'une visite qu'elle venait de faire à une de ses petites amies, si tu savais comme Juliette est heureuse!

LA MÈRE.

Et quel est donc ce grand bonheur que tu as l'air de lui envier?

LUCIE.

Moi? non, maman, je ne le lui envie pas, car j'en aurai ma part si tu veux.

LA MÈRE.

Explique-toi donc un peu plus clairement?

LUCIE.

Eh bien! chère maman, il faut que tu saches que l'oncle de Juliette lui a donné pour ses étrennes un ménage superbe, tout complet, absolument comme un grand ménage, les assiettes, les plats, les soupières en porcelaine blanche, les verres ordinaires dans leur panier, les verres à pied, les carafes, les huiliers, le plateau à liqueurs, enfin tout, jusqu'à de petits couverts en argent avec les couteaux.

LA MÈRE.

Je conçois en effet le bonheur qu'on a à posséder toutes ces belles choses.

LUCIE.

Oh! ce n'est pas tout, maman; voici le plus beau: il y a aussi une batterie de cuisine, les casseroles, de vraies casseroles en cuivre, les tourtières, les grils, la cuisinière pour rôtir, un petit fourneau en faïence, enfin tout ce qu'il y a dans une cuisine; et la maman de Juliette lui a permis de faire la cuisine *pour de bon;* et la cuisinière lui montre comment il faut faire, en sorte que Juliette m'a promis d'apporter son ménage dimanche prochain, en venant passer la soirée ici avec sa sœur et les amis de mon frère, comme cela est convenu; et si tu voulais, ma petite maman, nous jouerions à la *madame*, elle serait la cuisinière et nous ferait un dîner qui ne serait pas pour rire.

LA MÈRE.

Je ne demande pas mieux; nous aurons soin seulement que ce dîner ait lieu à l'heure de votre goûter ordinaire, afin de ne pas déranger vos repas. Mais je ferai préparer les provisions nécessaires pour ce festin en miniature.

LUCIE.

Oh! chère maman, quel bonheur!...

LA MÈRE.

Mais savez-vous bien jouer à la *madame?...*

LUCIE.

Il me semble que cela n'est pas bien difficile; nous y avons joué bien souvent.

LA MÈRE.

Fort mal, à mon avis; car vous ne faites rien de ce que vous voyez faire aux grandes personnes, et vous êtes en général des dames fort peu polies et fort peu au courant des convenances.

LUCIE.

Mais, maman, puisque c'est pour rire?

LA MÈRE.

Il faut toujours faire ce qu'on fait le mieux possible, même pour rire; et le jeu sera d'autant plus amusant qu'il ressemblera plus à la vérité.

LUCIE.

Comment donc faut-il s'y prendre, maman?

LA MÈRE.

Vous ferez, ton frère et toi, comme de véritables maîtres de maison. D'abord vous enverrez à vos amis des invitations par écrit. Le jour du repas, tu commanderas le dîner à ta cuisinière, d'après le menu que je te dicterai; puis tu donneras les leçons à ta fille, c'est-à-dire à ta poupée; tu feras ta toilette et tu recevras ta compagnie, comme tu me le vois faire. Chacun de vous aura son personnage: ainsi Léon, qui est très-fort en géographie, sera un voyageur qui revient des pays lointains; Albert, qui

a passé les vacances dernières à la campagne de son oncle, sera le propriétaire de ce château, et vous parlera de ce qu'il y fait. Quand Juliette aura préparé son dîner, elle quittera son rôle de bonne, afin de se mettre à table avec vous, et prendra le personnage d'une dame de vos amies; sa petite sœur, Marie, sera sa fille, une jeune personne très-bien élevée. Celui de vous qui manquera à son rôle, ou qui fera quelque faute contre l'usage ou la civilité, donnera un gage.

LUCIE.

Oh! maman, quel joli jeu!... En seras-tu?

LA MÈRE.

Sans doute; je ferai mon propre personnage, c'est-à-dire que je serai la mère de la maîtresse de maison, ce qui ne nuira en rien à votre dignité.

LUCIE.

Ce sera charmant; qu'il me tarde d'être à dimanche! Dès que Charles sera rentré de sa pension nous écrirons nos invitations.

En effet, aussitôt que Charles fut de retour, sa sœur lui communiqua le plan de leur partie, qui obtint son approbation. Les invitations l'embarrassaient un peu cependant, quoi qu'il eût une fort jolie écriture pour son âge et qu'il fût en orthographe le premier de sa classe; mais il ne savait de quels mots se servir. Il fallut encore avoir recours à la maman. — Vous ferez, dit-elle, ces invitations comme les font les grandes personnes; mais en votre nom véritable, car il ne faut pas faire de *faux en écriture,* ajouta-t-elle en riant. — Mais, maman, demanda Charles, comment les grandes personnes les font-elles, ces invitations?

LA MÈRE.

A la troisième personne, c'est-à-dire en parlant de vous comme vous parleriez d'un autre. Ainsi vous écrirez à tous ceux que vous voulez inviter la formule suivante :

« M. Charles et Mlle Lucie Dartigues prient » Monsieur ou Mademoiselle (en mettant le nom » de la personne) de leur faire l'honneur de ve- » nir dîner chez eux dimanche, 15 mai... à deux » heures...

» Paris, 12 mai 1842. »

On indique en général l'heure de la réunion une demi-heure avant celle du dîner, afin que les domestiques aient le temps de dresser les plats, ce qu'on ne fait que quand tous les convives sont arrivés. A quoi penses-tu donc, Charles? Ne vas-tu pas écrire tes invitations sur du papier d'écolier, comme un devoir de classe? Tiens, voici du papier à lettre petit format; commence à peu près au tiers de la page, mets les mots *monsieur* et *mademoiselle* en abrégé pour les personnes qui écrivent, et en toutes lettres pour celles à qui tu t'adresses Tu glisseras ensuite chaque lettre dans une de ces enveloppes toutes faites; tu cachèteras avec de la cire et le petit cachet à ton chiffre que je t'ai donné, et tu mettras l'adresse proprement, et avec attention, pour ne pas te tromper.

CHARLES.

Vois, maman! en voici déjà deux : *A monsieur Léon Montalent,* et : *A monsieur Albert de Morelles.* Faut-il écrire séparément à Juliette et à Marie?

LA MÈRE.

Cela n'est pas nécessaire; tu inviteras par la même lettre mesdemoiselles Juliette et Marie Duvernoy; et sur l'adresse tu mettras seulement le nom de Juliette, qui est l'aînée.

Les invitations écrites, il fut convenu que Charles remettrait le lendemain celles d'Albert et de Léon, qui étaient ses camarades de pension, et que Lucie et sa mère iraient voir madame Duvernoy pour obtenir que Juliette et Marie vinssent passer la journée du dimanche; car il fallait que Juliette eût le temps de faire son dîner. A la vérité, madame Dartigues promit que les provisions seraient faites, que la cuisinière surveillerait l'exécution du repas, et qu'elle-même se chargerait de fournir le dessert.



Ce bienheureux dimanche arriva enfin. La chambre des enfants avait été divisée, à l'aide d'un paravent, de façon que l'une des deux parties formait la cuisine, l'autre la salle à manger. Juliette et sa sœur arrivèrent de bonne heure, menées par leur bonne, et suivies d'un domestique qui portait le *ménage* dans une grande manne d'osier. Après avoir souhaité le bonjour à madame Dartigues, Juliette, entrant de suite dans son rôle, mit un ta-

blier blanc et alla prendre les ordres de sa maîtresse :

— Madame, dit-elle à Lucie, que voulez-vous que je fasse pour le dîner?

— Ma chère, dit en riant madame Dartigues, si vous voulez avoir l'air d'une domestique de bonne maison, vous devez parler à la troisième personne, et dire : — Que veut madame?... Qu'est-ce que madame ordonne?... Autrement votre maîtresse vous renverra comme une mal-apprise.

— Eh bien! reprit Juliette en profitant de la leçon, qu'est-ce que madame ordonne pour son dîner?

— Catherine, reprit Lucie avec toute la dignité d'une maîtresse de maison, j'ai aujourd'hui du monde à dîner; vous avez déjà mis le pot au feu, sans doute?

— Oui, madame, répondit Juliette, qui savait que la cuisinière de madame Dartigues devait lui donner le bœuf et le bouillon.

— Très-bien! reprit Lucie; vous mettrez autour du bœuf des pommes de terre frites. Vous nous ferez pour entrée un salmis de perdreaux et des filets de soles en turban; au second service, une dinde rôtie avec une salade; pour entremèts, des petits pois et une crème à la vanille. Quant au dessert...

Ici Lucie s'arrêta.

— Cela me regarde; c'est convenu, dit madame Dartigues en riant; la cuisinière a bien assez à faire, et la maîtresse de maison serait, je crois, fort embarrassée de se le procurer. Je me charge aussi des *hors-d'œuvre*, auxquels vous n'avez pas pensé.

— Maman! demanda Lucie, ferai-je dîner Emmeline à table?

C'est le nom que Lucie donnait à sa poupée.

— Quel âge a ta fille? répondit madame Dartigues prenant un air de gravité.

— Quatre ans.

— Ordinairement on n'admet pas à table les enfants si jeunes quand on a du monde. Le repas est trop long pour eux; il est difficile d'exiger qu'ils demeurent tranquilles tant qu'il dure, et ils sont exposés à manger au delà de leur besoin à cause de la variété des mets.

— Je comprends cela, chère maman, et je ferai dîner Emmeline dans sa chambre; mais après le dîner on pourra la faire venir pour amuser Marie, n'est-ce pas?

— Rien ne s'y oppose assurément.

— En attendant, je vais lui donner ses leçons, puis j'irai m'habiller.

Lucie, en effet, rendit d'abord à sa poupée les leçons qu'elle-même avait reçues; elle en fut très-satisfaite et lui promit pour récompense de lui faire faire la connaissance d'une jeune personne très-aimable (c'était de Marie qu'elle voulait parler); en conséquence elle lui déclara qu'elle allait lui mettre sa robe neuve et son tablier de soie, ce qu'elle fit avant d'aller s'habiller elle-même. Un moment après, son frère vint voir si elle était prête, car il pensait que ses amis ne tarderaient pas à arriver.

Pendant tout ce temps madame Dartigues s'était occupée du repas en miniature. — Tu devrais, dit-elle à sa fille, donner un coup d'œil à la manière dont ta bonne met le couvert, et voir si rien ne manque. Il est bon qu'une maîtresse de maison veille à tout.

Lucie ne se le fit pas dire deux fois ; elle vit que par les soins de sa mère le couvert était mis sur une table basse, couverte en guise de nappe d'un napperon damassé. Sur les assiettes lilliputiennes on avait artistement plié des serviettes à prendre le thé, contenant chacune un tout petit pain doré de la boulangerie viennoise. Les couverts étaient bien à leur place, les verres grands et petits devant chaque convive; les carafes, contenant alternativement l'eau pure et l'eau rougie qui figurait le vin, étaient convenablement placées; les hors-d'œuvre, c'est-à-dire le beurre frais et les graines de capucine et d'épine-vinette confites au vinaigre, arrangés dans de jolies petites coquilles de porcelaine, ornaient les deux bouts de la table. Les cuillers pour le service, les salières, le moutardier, tout était en place. Le plateau à liqueurs était garni, c'est-à-dire qu'on avait rempli les flacons de sirop de groseilles, d'orange et d'eau sucrée, pour représenter les diverses liqueurs. Lucie enchantée reconnut la bonté de sa maman en voyant tout si bien arrangé. Juliette, aidée de la cuisinière, était fort affairée à son dîner; les casseroles étaient sur le feu, le rôti à la broche. Lucie aurait bien voulu mettre la main à la cuisine; mais sa dignité de maîtresse de maison ne le lui permettait pas, et elle se rendit dans le salon pour recevoir les amis de son frère, qui arrivaient. Elle leur souhaita le bonjour d'un air poli et affectueux, s'informa de la santé de leurs parents, et engagea son frère à faire voir à ces messieurs de beaux livres d'estampes dont on lui avait fait présent, afin qu'ils ne s'ennuyassent pas jusqu'au moment du dîner. Bientôt Juliette, qui à son honneur était venue à bout de son entreprise, laissa à la cuisinière le soin

de dresser les plats, et à sa bonne, à elle, celui de servir à table, et se rendit dans le salon accompagnée de sa petite sœur. On annonça madame et mademoiselle Duvernoy. Lucie se leva pour aller au-devant d'elles. — Vous êtes bien aimable, madame, lui dit-elle, de venir passer quelques moments avec nous.



JULIETTE.

C'est moi, madame, qui vous dois des remercîments pour le plaisir que vous me procurez.

LUCIE.

Vous avez trop de bonté, madame.

JULIETTE.

Voulez-vous me permettre de m'informer de la santé de madame votre mère?

LA MÈRE.

Je vous rends grâces, madame; elle est excellente. Ma fille aurait dû commencer par vous demander des nouvelles de la vôtre et de celle de mademoiselle votre fille. Heureusement vos visages ne laissent pas la moindre inquiétude à ce sujet.

LUCIE.

Oh! pour cela, c'est vrai, madame; vous et *votre demoiselle* vous avez de si belles couleurs!

LA MÈRE en riant.

Si tu t'adressais à une marchande, tu pourrais lui parler de sa *demoiselle* de boutique; mais on dit à une mère, mademoiselle votre fille, comme tu aurais pu le remarquer si tu écoutais avec attention. Il n'est pas non plus de bon goût de faire aux gens des compliments à bout portant sur leur figure ou leur esprit, car c'est moins les flatter que les embarrasser. Aussi les gens qui savent vivre ne donnent guère de louanges que d'une manière détournée qui permet à celui qui les reçoit de ne pas les accepter. (A Juliette.) Vous me pardonnerez cette leçon; vous savez que les mamans ne renoncent jamais à leurs priviléges.

JULIETTE.

Je n'ai pas à vous pardonner, madame, mais à vous remercier, car je profite de ce que vous dites; et même je vous demanderai la permission de vous questionner sur les usages que je ne sais pas ou que je ne comprends pas.

LA MÈRE.

Très-volontiers, ma chère dame; mais vous n'avez guère besoin de mes conseils. Quand on a naturellement du bon sens, de la bienveillance et de la modestie, on n'a pas de peine à acquérir un excellent ton.

JULIETTE.

Oh! madame, vous disiez qu'il ne fallait pas flatter!

LA MÈRE.

Ce n'est point flatter, mon enfant, que d'user du droit que me donne mon âge en louant les bonnes qualités que vous annoncez. Cependant je conviens qu'en ceci j'ai un peu oublié mon rôle et le vôtre; je donnerai donc un gage. Lucie devrait aussi en donner un pour s'être servie d'une expression impropre.

LUCIE.

Volontiers, et j'ai peur que ce ne soit pas le dernier. Mais dites-moi, chère maman, qui mettrai-je près de moi à table?

LA MÈRE.

Léon Montalent, qui est le voyageur, l'homme qui doit exciter l'attention, et qui a droit, après une longue absence, de s'attendre à un bon accueil de ses compatriotes. Cependant il faut t'arranger pour que la politesse que tu lui feras ne soit pas une impolitesse pour d'autres : ainsi aie soin qu'il se trouve près de toi au moment où on annoncera le dîner.

LUCIE.

Comment cela, maman?

LA MÈRE.

Comme ceci par exemple : (à Léon) Monsieur Montalent!

LÉON se retournant.

Madame!

LA MÈRE.

Voici ma fille qui voudrait vous présenter à son amie madame Duvernoy; nous avons toutes un grand faible pour les gens qui viennent de loin, et nous ne voulons pas que ces messieurs profitent seuls de votre intéressante conversation.

LÉON s'approche en saluant.

Vous êtes trop bonnes, mesdames.

LA BONNE annonçant.

Madame est servie.

LA MÈRE.

Ces messieurs et ces dames veulent-ils bien passer dans la salle à manger?... Charles, offrez votre bras à madame Duvernoy.

Léon, se trouvant près de Lucie, lui donne le bras.

ALBERT à la mère.

Et vous, madame, ne venez-vous pas?

LA MÈRE.

Ma *santé* ne me permet pas de me mettre à table avec vous, mais j'assisterai à votre repas. Veuillez conduire mademoiselle Marie, que le dîner va, j'espère, dédommager d'une conversation bien sérieuse pour elle.

MARIE.

Oh! oui, madame, car j'ai bien faim.



On passa dans la salle à manger, et la vue de la table servie tout à fait comme un repas de grandes personnes enchanta la petite société.

Le potage était flanqué de ses deux entrées, le salmis de perdreaux représenté par des mauviettes, et les filets de soles réduits à la proportion convenable; plus deux hors-d'œuvre chauds, des petits patés et des œufs frais (de pigeon).

Charles s'assit d'un côté de la table, entre Juliette et Marie; et Lucie de l'autre, entre Léon et Albert. Madame Dartigues s'établit dans un fauteuil, et Lucie, armée de la cuiller à potage, commença à servir sans trop de maladresse, remettant à mesure les assiettes à la bonne pour les porter aux personnes qu'elle désignait dans cet ordre : Juliette, Marie, Léon, Albert, Charles et elle-même.

Madame Dartigues avertit Albert de ne pas attacher sa serviette à sa boutonnière, et Léon de ne pas prendre la cuiller d'une main et la fourchette de l'autre pour manger sa soupe. — Il n'est pas surprenant, ajouta-t-elle, que dans ses voyages monsieur Léon ait un peu oublié les usages de son pays, il ne sera pas fâché qu'on les lui rappelle. Quand le héros des Anglais, lord Wellington, revint dans son pays, on remarqua qu'il prenait du sel avec son couteau au lieu de se servir de la petite pelle en argent destinée à cet usage, et on l'excusa de cette faute en raison du long service qu'il avait fait sur le continent.

LÉON.

Je vous remercie, madame, de vouloir bien m'avertir; mais, en apprenant ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, je voudrais bien en savoir les raisons.

LA MÈRE.

Je vous les dirai si je puis; cependant j'avoue qu'il y a quelques-uns de ces usages qui ne me semblent meilleurs qu'en ce qu'ils étaient adoptés par ceux qui composaient ce qu'on appelait autrefois le *grand monde*, et que ceux qui les ignoraient prouvaient par là qu'ils n'en faisaient point partie, comme de rompre son pain au lieu de le couper.

ALBERT.

Par exemple, madame, pourquoi ne faut-il pas attacher sa serviette?

LA MÈRE.

Parce que des gens bien élevés doivent savoir manger avec assez d'adresse et de propreté pour ne pas tacher leurs vêtements; à moins que ce ne soient des enfants trop jeunes ou trop étourdis pour s'en tirer convenablement.

CHARLES.

Maman, qui est-ce qui va couper le bouilli?

LA MÈRE.

Le *bœuf*, s'il vous plaît. Le mot *bouilli* est proscrit.

TOUS.

Le pourquoi? le pourquoi?

LA MÈRE.

Sans doute parce que *bouilli* n'est qu'une qualité du *bœuf*, et puis parce que ce mot n'est pas d'usage dans la bonne compagnie. J'avertis ceux qui mangeront des œufs qu'on ne doit les ouvrir que par le gros bout; jamais avec un couteau, mais avec la fourchette ou la petite cuiller; et qu'il faut casser la coquille vide, afin de l'empêcher de rouler sur l'assiette.

JULIETTE.

Mon Dieu! madame, que de choses auxquelles il faut penser!

LA MÈRE.

On n'y pense plus quand on s'y accoutume dès l'enfance : les bonnes habitudes ne coûtent pas plus à prendre que les mauvaises.

LÉON à Charles.

Je vous demanderais un peu de vin; je crois que c'est du bordeaux.

LA MÈRE.

C'est sûrement du vin de Bordeaux que désire monsieur Léon?

LÉON.

Je vois, madame, que j'ai besoin d'habiter longtemps la *capitale* pour me remettre au courant.

LA MÈRE.

La capitale de quoi? Vous voulez dire Paris apparemment?

LÉON.

Oui, madame; j'entends cependant beaucoup de personnes qui disent la *capitale* au lieu de dire Paris.

LA MÈRE.

Oui, c'est une locution provinciale, et c'est sans doute pour cela que les Parisiens l'ont proscrite. Mais voici le second service; je vais découper votre rôti, car vous n'en viendriez pas à bout.

LUCIE.

Est-ce que mademoiselle Marie ne mange pas de dindon?

MARIE.

Merci, madame, je n'aime pas la *volaille*.

LA MÈRE.

Bon Dieu! ma chère demoiselle, qu'avez-vous dit là! On ne parle de volaille qu'à la basse-cour.

MARIE.

Comment donc faut-il dire, madame?

LA MÈRE.

Puisque nous sommes convenus que ce rôti était dindon, tout pigeon qu'il est, il fallait dire du dindon.

CHARLES.

Et quand on ne sait pas quel est l'animal qu'on mange, maman?



LA MÈRE.

On demande du poulet.

LÉON.

Mais si c'est une poularde ou quelque autre bête?

LA MÈRE.

On dit toujours du poulet, cela ne compromet pas; et quand on ne l'aime pas, on se borne à refuser sans en dire la raison, comme ma petite Marie, sous peine de manquer à la civilité.

LUCIE à Marie.

Au moins, mademoiselle, je vais vous servir un peu de cette crème à la vanille?

MARIE.

Je le veux bien, madame.

LA MÈRE.

Madame la maîtresse de maison, ne servez pas sur l'assiette que vous avez devant vous, mais demandez-en une au domestique. Il peut se trouver sur votre assiette des miettes de pain ou quelques autres débris qu'il serait désagréable d'envoyer à vos convives.

LUCIE.

Mon Dieu! maman, qu'il est difficile de bien faire les choses!

LA MÈRE.

Cela est vrai, même pour les jeux, comme je vous l'ai déjà dit; mais aussi, une fois qu'on les fait bien, c'est pour toujours. Voici le dessert, qui va mettre, je pense, un terme à mes observations.

ALBERT.

Je crois, madame, qu'il nous est permis de dire que nous avons fait un excellent dîner.

LUCIE, regardant Juliette.

C'est un compliment pour le talent de ma cuisinière.

JULIETTE.

Vous êtes bien bonne; j'ai fait de mon mieux... Oh! mon Dieu, voilà que j'oublie mon rôle actuel; il faut que je donne un gage.

LA MÈRE riant.

Nous en aurons assez pour nous amuser cette après-midi à les racheter. Cependant il est mille petites choses qu'on n'a pas besoin de vous interdire, parce que vous avez pris tout naturellement l'habitude de ne pas les faire. Vous savez tous qu'il ne faut ni éternuer au nez des gens, ni se moucher avec un bruit de trompette, ni bâiller en s'étendant sur sa chaise, ni allonger les jambes de manière à gêner ses voisins, ni frapper sur la table avec son couteau ou sa fourchette, ni manger malproprement, ni boire la bouche pleine, comme le font les gens mal élevés. Parmi les choses que vous avez à apprendre, il en est sans doute plusieurs qui seront hors d'usage dans quelques années, et de nouvelles coutumes seront à la mode. Ainsi il était autrefois de la politesse de s'incliner quand une personne venait à éternuer. A la cour même, à chaque éternument du roi ou de la reine toutes les dames se levaient et leur faisaient à la fois une grande révérence. Rien de pareil n'a lieu aujourd'hui. Nous avons aussi certaines modes qui n'existaient pas au-

trefois. Il n'y a que ce qui est fondé sur la bienveillance mutuelle et sur le bon sens qui ne change pas.

Pendant cette leçon, on avait servi le dessert, composé de pâtisserie, de confitures, d'imitations en sucre de diverses sortes de fruits, sauf un saladier de fraises de bois très-naturelles et un joli fromage couleur de rose.

Madame Dartigues fit alors quelques questions à Léon sur ses prétendus voyages, auxquelles il répondit avec beaucoup d'aplomb, en racontant les choses intéressantes qu'il avait lues, comme s'il en avait été témoin. — Mais ce que j'ai vu de plus curieux, ajouta-t-il, c'est le pays des géants...

— Des géants?... s'écria tout le monde.

LÉON.

Oui vraiment, des géants... Dans ce pays-là, madame, les hommes et les femmes nous feraient aisément passer sous leurs bras; j'y ai vu des mauviettes aussi grosses que des perdreaux, des pigeons qu'on prendrait pour le dindon que nous avons mangé à dîner, et tout le reste à proportion.

LA MÈRE.

Très-bien, monsieur; et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que nous avons tous vu ce pays merveilleux sans songer à nous en étonner.

Tout le monde comprit cette plaisanterie, qui fit beaucoup rire. Après qu'on eut apporté les bols et les verres d'eau tiède, et que tout le monde se fut lavé la bouche et les mains, la maîtresse de la maison donna le signal de se lever de table; et l'on retourna comme on était venu dans le salon, où les tasses à café et le porte-liqueurs étaient disposés sur un guéridon.

En entrant dans le salon, les jeunes convives, déjà un peu las de leur rôle, quittèrent brusquement leur partenaire. Madame Dartigues les avertit qu'on ne se séparait point de la personne à laquelle on avait offert le bras sans un salut et une inclination polie des deux parts. Après le café ou la bavaroise au lait qui en tenait lieu, et que madame Dartigues prit la peine de verser dans les mignonnes petites tasses de porcelaine verte et or, on joua à diverses sortes de jeux jusqu'au moment du départ, pour lequel on reprit le rôle du matin.

Si, quand on entre dans un salon, dit madame Dartigues, on est obligé d'aller saluer la maîtresse de la maison, quand on s'en va, au contraire, on tâche de s'esquiver sans être aperçu, de manière à ne déranger personne. Cependant il ne faut pas pousser cela à l'excès, et surtout le faire naturellement. Si vous ne pouvez quitter le maître ou la maîtresse de la maison sans impolitesse, prenez doucement congé d'eux en peu de paroles; ne les retenez pas longtemps debout, et ayez soin qu'ils ne vous reconduisent pas trop loin. Les maîtres de maison, de leur côté, ne doivent ni gêner leurs hôtes par une politesse exagérée, en les forçant à rester quand ils ont envie de s'en aller; ni manquer d'égards en ne leur témoignant pas de regrets de leur départ s'ils s'en aperçoivent.

Les enfants comprirent à merveille. Pendant que Léon, debout près de la cheminée, causait avec Charles, et que Lucie et Juliette assises écoutaient la conversation, Albert prit doucement son chapeau et gagna la porte sans bruit. Léon, après avoir re-



mercié M. Charles et mademoiselle Lucie de leur bonne réception, prit congé; pendant que Lucie se levait pour recevoir ses adieux, Juliette fit signe à Marie de prendre son chapeau; et elle s'éloignait doucement, quand Lucie, qui s'en aperçut, courut à elle en lui disant : — Comment, madame, vous nous quittez déjà?

JULIETTE.

J'en suis bien fâchée; mais ma fille est obligée de se coucher de bonne heure à cause de ses leçons du matin.

LUCIE, après avoir salué Léon qui sort reconduit par Charles.

Par malheur, c'est une trop bonne raison pour que j'ose vous retenir. Mais j'espère que je ne serai pas longtemps sans vous voir.

JULIETTE.

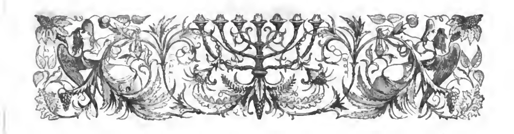
J'y trouve trop de plaisir pour que je ne m'empresse pas de revenir. Ne vous dérangez pas, madame, je vous en prie ..

LUCIE la reconduisant.

Je serai un peu plus longtemps avec vous, madame.

LA MÈRE.

Bravo! cela ne se serait pas mieux passé dans plus d'un salon que je connais. Voilà, mes enfants, un jeu de *madame* que vous ferez bien de vous rappeler, car vous aurez quelquefois dans votre vie occasion de le répéter.



DIX-HUITIÈME RÉCRÉATION.

UN JOUR DE VACANCES.

C'est une joyeuse époque que celle des vacances, surtout pour les enfants qui ont bien travaillé; comme ils sont contents d'eux-mêmes, rien ne trouble les plaisirs que leurs parents satisfaits s'empressent de leur procurer. On emmène les uns à la campagne, on fait faire aux autres quelque voyage d'agrément. On conduit ceux qui restent à Paris au Panorama ou au Diorama; on leur fait visiter le Jardin des plantes, le Musée d'artillerie et le Musée naval. On invite leurs camarades à venir partager leurs jeux. Il en était ainsi de Léon, qui avait obtenu à sa pension trois prix et deux accessits. Charles, qui avait eu aussi sa part de succès, venait de passer la journée chez lui. — Oh! ma chère maman, dit-il à sa mère en rentrant le soir à la maison, si tu savais comme nous nous sommes amusés, tu serais bien étonnée.

LA MÈRE.

C'est une chose qui t'arrive assez souvent pour que je ne m'en étonne pas beaucoup.

CHARLES.

Oh! c'est que nous avons vu des choses si surprenantes, si extraordinaires!

LA MÈRE.

Tu ferais beaucoup mieux de me les raconter que d'entasser ainsi des superlatifs qui ne m'apprennent rien. Voyons, dis-moi ce que tu as vu, et surtout commence par le commencement?

CHARLES.

D'abord, maman, il faut te dire que Léon a un cousin qui s'appelle Guillaume, qui est élève de l'École polytechnique, et, comme ses parents sont en province, il passe ses vacances chez son oncle, qui est le père de Léon.

LA MÈRE.

Je le sais, après?

CHARLES.

Eh bien! c'est un jeune homme très-savant, et surtout très-bon et très-complaisant.

LA MÈRE.

Ce qui vaut encore mieux que d'être savant; mais qu'est-ce que cela a de commun avec les choses extraordinaires et surprenantes que tu as vues?

CHARLES.

Voici, maman; c'est que M. Guillaume, pour nous amuser, s'est habillé en magicien avec une robe de chambre du père de Léon, et un grand bonnet pointu, et il nous a dit qu'il s'appelait *Mirlificorambo*, qu'il arrivait de la Cochinchine pour nous faire voir des choses merveilleuses : et en effet, il nous a tellement surpris que nous étions tentés de le croire sorcier.

LA MÈRE.

Et quoi encore?

CHARLES.

Il a commencé par nous dire qu'il allait nous montrer d'abord son secret le plus utile et celui qui lui avait valu le plus de succès, le secret de multiplier l'argent. Là-dessus il a pris un gobelet de cris-



tal qui allait en s'élargissant par le haut un peu en

forme de cornet, et qui était à moitié plein d'eau; il a dit de laisser tomber une pièce de vingt sous au fond du verre, puis il l'a convert d'une assiette et l'a retourné sens dessus dessous en tenant l'assiette bien ferme pour ne pas laisser échapper l'eau; et alors nous avons vu bien distinctement deux pièces dans l'eau, une sur l'assiette, grande comme une pièce de cent sous, et la pièce de vingt sous un peu plus haut.

LA MÈRE, souriant.

C'est tout?

CHARLES.

Oh! que non; après il a levé le verre, l'eau s'est répandue dans l'assiette et il n'y avait plus que la pièce de vingt sous qu'il m'a rendue en me disant que le reste était son bénéfice. Alors il a pris un petit morceau de papier tortillé, il l'a allumé, et l'a jeté au fond du verre, qu'il a renversé sur l'assiette pleine d'eau. Alors cette eau a commencé à monter dans le verre toute seule et l'a presque rempli.

LA MÈRE.

C'est tout simple. Je t'expliquerai cela plus tard.

CHARLES.

Ensuite, il a pris une pipe; il a mis dans le fourneau un petit charbon, et puis il l'a bien fermé avec de la terre glaise et l'a posé sur un réchaud allumé: un moment après, il a approché une bougie du tuyau de la pipe; aussitôt on a vu une petite flamme brillante danser au bout de ce tuyau sans que rien brûlât.

LA MÈRE.

Tu crois? Continue.

CHARLES.

Alors il nous a fait voir plusieurs choses rendues incombustibles. Ainsi, il a pris mon foulard, dans un coin duquel il a enveloppé sa montre, en sorte que le foulard fût bien tendu, puis il a posé dessus un charbon allumé. J'ai eu peur, car j'ai cru que mon foulard serait brûlé; mais, point du tout, il n'y paraissait pas. Après, il nous a fait tenir un anneau suspendu à un fil au-dessus d'une bougie; et il nous a dit que s'il y avait un de nous qui n'eût jamais manqué à une parole donnée, le fil ne brûlerait pas. Nous avons tous essayé, et chaque fois le fil a brûlé et l'anneau est tombé; ce qui était tout simple. Mais voilà que M. Montalent, le père de Léon, a voulu essayer, et à notre grande surprise la flamme a couru tout le long du fil et l'anneau est resté suspendu. C'est bien extraordinaire; n'est-ce pas, maman?

LA MÈRE.

Certainement, quand on n'en connait pas la cause; mais poursuis.

CHARLES.

Après, M. Guillaume nous a fait voir du feu qui brûlait dans l'eau. Puis il a exécuté plusieurs jolis tours d'escamotage; mais voilà le plus beau: il nous a distribué de petits papiers sur lesquels étaient écrits des énigmes en forme de questions. Il nous a dit que ceux qui ne pourraient pas trouver la réponse n'avaient qu'à mettre leur papier dans une grande boîte qu'il nous montra posée sur la table, et qu'il appelait l'*antre de la Sibylle*, et qu'on verrait la réponse écrite au-dessous de la question. Nous nous sommes dépêchés de regarder nos papiers. Sur le mien, il y avait: *Quelle est la question qui vous oblige toujours à répondre* oui? Je n'ai pas pu la trouver; alors j'ai mis mon papier dans la boîte, où j'ai bien vu qu'il n'y avait rien de plus: elle était élevée sur quatre petits pieds, de manière à ne pas toucher la table. M. Guillaume ni aucune personne ne s'en est rapproché. Eh bien! au bout de quelques minutes, j'ai été retirer mon papier et au-dessous de la question il y avait écrit bien lisiblement: *Comment fait* o, u, i? A quoi on est bien forcé de répondre *oui.* Sur un autre papier il y avait: *Qu'est-ce qui ressemble le plus à la moitié d'*un *fromage de Hollande?* Nous n'avons pas pu le deviner non plus, et la réponse disait: *L'autre moitié.* Ce qui nous a fait bien rire. Un autre demandait: *Quelle est la chose que peu de gens aiment à quitter et que personne ne se soucie de garder?* Et la Sibylle a répondu: *Le lit.* Ce qui est bien vrai. Enfin ce jeu-là nous a amusés longtemps en nous étonnant toujours; mais ce n'est pas tout: M. Guillaume nous a dit qu'il allait nous faire voir quelque chose de plus surprenant du pouvoir de cette boîte. Il nous a



montré un dessin représentant un paysage d'hiver: des arbres sans feuilles, une terre nue, un ciel gris;

il a mis ce dessin dans la boîte, et, quand il l'en a retiré au bout de quelque temps, le dessin était bien le même, seulement l'été avait succédé à l'hiver : il était venu des feuilles aux arbres, du gazon par terre et du bleu au ciel. Comprenez-vous cela, maman ?

LA MÈRE.

Je le crois ; cela est en effet merveilleux, bien qu'il n'y ait là aucune magie.

CHARLES.

Enfin, maman, pour terminer la soirée on nous a donné une représentation de *feux arabesques* qui sont la plus jolie chose du monde. On éteint toutes les lumières, et puis on voit une espèce de petit théâtre posé sur une table entre deux paravents d'où tombe un morceau d'étoffe qui cache le haut du théâtre. Alors on voit paraître sur un fond noir toutes fortes de feux différents : il y a des soleils, des étoiles, des globes, des pyramides de feux, puis des jets, des cascades et enfin un palais qui paraît tout illuminé avec des colonnes, des portiques et des lustres qui pendent au milieu. Et ce qu'il y a de joli, maman, c'est que ces feux ont du mouvement, les soleils paraissent tourner, les jets monter, les cascades descendre, et les feux changent de couleur et deviennent tour à tour jaunes, bleus, rouges, verts ; en sorte qne nous sommes partis enchantés de notre soirée, et trouvant Léon bien heureux d'avoir un cousin comme M. Guillaume.

LA MÈRE.

Tu n'as pas de cousin, il est vrai, mais n'as-tu pas une maman ?

CHARLES.

Oh ! oui, une bonne maman ; mais est-ce que vous pourriez faire tout ce qu'a fait M. Guillaume ?

LA MÈRE.

Je ferai mieux, je t'enseignerai à le faire toi-même.

CHARLES.

Quel bonheur !

LA MÈRE.

Tu sais que je fais tout ce qui t'amuse quand je suis contente de toi.

CHARLES.

Et je pourrai multiplier les pièces d'argent ?

LA MÈRE.

Sans doute, car ce n'est qu'une illusion d'optique qui te fait voir deux pièces là où il n'y en a qu'une.

CHARLES.

Mais l'eau qui montait dans le verre, ce n'était pas une illusion ?

LA MÈRE.

Non, mais c'est un effet naturel. Si tu peux vider un vase de l'air qu'il contient, l'eau y montera d'elle-même jusqu'à une certaine hauteur. C'est ce que fait le papier en brûlant ; il consume l'air contenu dans le verre et aussitôt l'eau y monte.

CHARLES.

Et la petite flamme au bout de la pipe ?

LA MÈRE.

Il y avait dans cette pipe un charbon qui, exposé à une forte chaleur, laisse échapper par le tuyau une vapeur ou fumée appelée *gaz*, c'est ce gaz qui brûle ; et c'est celui qui sert maintenant à éclairer nos rues et nos boutiques, comme tu as pu le voir dans Paris.

CHARLES.

Quoi, maman, ce gaz est de la vapeur de charbon ?

LA MÈRE.

Oui, une vapeur invisible, quand on n'en approche pas une lumière ou une mèche qui lui fait prendre feu. Ainsi, tout ce qui nous entoure est merveilleux ; mais Dieu seul est l'auteur de toutes ces merveilles, et les hommes savants sont ceux qui les regardent et s'en souviennent. Ainsi, le charbon posé sur ton mouchoir ne l'a pas brûlé, parce que le métal qui était dessous attirait à lui toute la chaleur ; tu produiras le même effet chaque fois que tu tiendras une étoffe bien tendue sur un objet métallique, une montre, une cuiller d'argent. Quant au fil qui ne brûle pas, on l'obtient en le faisant tremper dans l'eau fortement salée. Du moins, en brûlant, les cendres demeurent assez compactes pour soutenir l'anneau. Sans doute M. Guillaume, qui s'était servi de fil ordinaire pour votre épreuve, a pris un fil ainsi préparé pour celle de M. Montalent.

CHARLES.

Mais, maman, l'antre de la Sibylle ?

LA MÈRE.

Eh bien ! l'antre de la Sibylle est probablement une boîte dans laquelle il y avait une plaque de fer chaud, ou dont le fond était échauffé par quelque autre moyen ; au-dessous de vos questions, les réponses étaient écrites, soit avec une composition qu'on appelle *encre sympathique*, soit tout bonnement avec du jus de citron ou d'oignon. Les mots écrits de cette manière sont invisibles jusqu'à ce qu'on fasse chauffer le papier sur lequel on les a tracés ; la chaleur les fait apparaître distinctement et peu après ils disparaissent de nouveau, jusqu'à ce qu'on les approche encore du feu. C'est la même

chose pour le dessin : le paysage d'hiver est tracé avec des couleurs ordinaires, le ciel avec une dissolution de muriate, ou nitrate de cobalt, qui devient d'un beau bleu quand elle est exposée au feu ; la même composition, à laquelle on ajoute un mélange de fer, donne au feu une couleur verte, et sert pour le feuillage et l'herbe. Tu comprends maintenant que la chaleur de la boite ait fait paraître ces couleurs, invisibles quand elles sont froides!

CHARLES.

C'est-à-dire, maman, que je crois ce que tu me dis; mais cela me paraît toujours bien difficile de comprendre comment la chaleur produit ces couleûrs bleue ou verte.

LA MÈRE.

Les hommes les plus savants, mon ami, ne le comprennent guère plus que toi; seulement, comme je te l'ai dit, ils savent, pour l'avoir remarqué, que de telle cause résulte tel effet. Ainsi, tu sais bien qu'en mettant un grain de blé en terre il vient un épi; mais tu ne pourrais me dire le comment, ni le pourquoi.

CHARLES.

C'est vrai, maman, mais est-ce que c'est aussi la même chose pour les feux arabesques?

LA MÈRE.

Non ; ceci est un ouvrage humain; c'est-à-dire, une manière de se servir du feu qui est un don de Dieu, comme le reste, car nous ne pouvons rien créer. Mais ces merveilleux effets sont produits par des moyens si simples, que tu peux en faire autant avec un peu d'industrie et d'adresse.

CHARLES.

Oh, chère maman! est-ce possible?

LA MÈRE.

Si possible, que, quand tu voudras, je te donnerai ce qu'il te faut pour construire un petit appareil dans le genre de celui de Léon; à condition que tu y travailleras toi-même, et que tu y consacreras tes récréations jusqu'à ce qu'il soit terminé. Si tu veux me le promettre, je t'aiderai; mais je ne veux ni m'engager à te le faire toute seule, ni te le voir commencer pour l'abandonner.

CHARLES.

Je le promets de tout mon cœur.

LA MÈRE.

Eh bien! je vais commander au menuisier ce que ni toi, ni moi ne pourrions exécuter, et faire acheter les choses nécessaires, et demain nous commencerons!

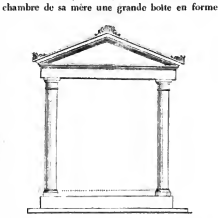
CHARLES.

Et vous êtes sûre, maman, de savoir comment ces feux scintillent et changent de couleur?

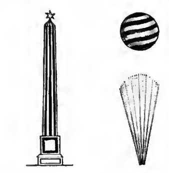
LA MÈRE.

Tu verras, si nous y réussissons.

Le lendemain, en effet, Charles trouva dans la chambre de sa mère une grande boîte en forme

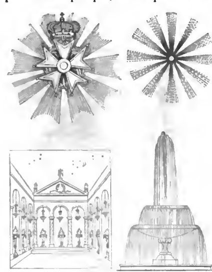


de théâtre, c'est-à-dire ouverte par devant et par dessus; le dedans était revêtu d'étain, la planche du fond glissait dans une coulisse et pouvait s'enlever à volonté, le devant était surmonté d'une frise assez large, appuyée sur deux pilastres; derrière ces pilastres se trouvaient deux rainures ou coulisses, où devaient venir se placer les tableaux de feux; après ces coulisses, en haut et en bas, deux rouleaux mobiles, en bois, avec une manivelle pour les tourner. La maman prit sur la table des carrés d'un papier noir, très-fort, sur chacun desquels était tracé en blanc un dessin tel qu'une pyramide, un globe, un

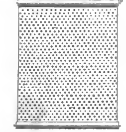


soleil, une étoile en forme de croix de la Légion-

d'Honneur, un jet d'eau, une cascade, et enfin un palais avec des portiques, entre lesquels étaient des



lustres et des pots à feu, comme pour une illumination. — Tu vois ces papiers noirs, dit-elle à Charles, tu vas prendre ces espèces de poinçons qu'on appelle *emporte-pièces*, et avec lesquels on peut percer des trous ronds ou ovales plus ou moins allongés de toutes dimensions; tu vas percer des trous dans ces papiers, suivant les dessins, de manière que ces dessins soient à jour. Il vaut mieux employer les trous ovales pour les jets, les rayons, les cascades; et les trous ronds pour les autres dessins. Quand ceci sera fait, nous collerons ces papiers sur les petits châssis de bois que voici, et qui sont disposés pour entrer dans les rainures de la boîte. Tu vois que la lumière en passant à travers les petits trous de ces dessins, leur donne l'air d'être tracés en feu. Maintenant, nous allons disposer le petit appareil qui produit cette apparence de mouvement et ce changement de couleur qui t'ont intrigué; tu verras que rien n'est plus simple. Tu vois ces feuilles de papier mince et de diverses couleurs qu'on a rendu encore plus transparent en y passant une couche d'huile; il est moucheté à distances égales de taches rondes et noires, faites avec une couleur très-opaque; je vais ajouter plusieurs de ces feuilles l'une à l'autre avec un peu de gomme, en variant leurs couleurs dans cet ordre : blanc, bleu, rouge, vert, jaune, de manière à former une longue bande, qui commencera et finira par une feuille de papier noir. Nous fixerons les deux bouts de cette bande aux deux rouleaux placés en haut et en bas de l'ouverture de la boîte : nous roulerons tout ce papier sur l'un des deux et nous le ferons passer sur l'autre à volonté, en tournant la manivelle. Maintenant, si tu veux avoir une représentation, tu places dans le fond de la boîte une lampe à réflecteur, tu fais glisser un de tes tableaux dans les rainures disposées pour les recevoir; tu as soin, pendant cette opération, que le papier transparent soit roulé tout entier sur un des rouleaux, de manière que la feuille noire qui le termine intercepte la lumière de la lampe. Alors tu commences à faire tourner le rouleau vide, et, à mesure que ton papier transparent monte ou descend, ton dessin s'éclaire; tu conçois qu'il change de couleur selon celle du papier qui passe derrière, jusqu'à ce que le papier noir, qui est à la fin, le fasse disparaître, et te permette de le remplacer par un autre. Quant au tremblement ou scintillement, il est produit par ces mouches noires qui



passent successivement devant les petits trous du dessin; tu comprendras cet effet si tu te souviens d'avoir remarqué qu'en passant en voiture dans la rue de Rivoli, et regardant le jardin des Tuileries à travers la grille, tous les objets te paraissaient trembloter, parce que les barreaux de la grille passaient successivement entre tes yeux et ces objets : tu auras soin, pour produire plus d'illusion, de placer les cascades quand le papier doit descendre, et les jets quand il doit remonter. Il y a une manière un peu plus compliquée d'imiter les feux tournants. Au lieu de rouleaux, on emploie une espèce de roue, faite en fil d'archal très-mince, on la recouvre d'un papier le plus transparent possible, sur lequel on a tracé, avec la couleur noire opaque, des lignes formant une sorte de spirale; on place cette roue derrière une figure du soleil de la même dimension, et on la fait tourner par un mécanisme semblable à celui des petits moulins d'en-

fants, c'est-à-dire une ficelle qui s'enroule autour d'un petit bâton qui sert d'arbre à la roue : tu peux



aussi varier tes représentations en entremêlant les feux de tableaux transparents, c'est-à-dire de chiffres, de fleurs, de sujets divers, coloriés et rendus transparents à l'aide d'une couche d'huile; tu décalques d'abord le dessin sur un papier noir, puis tu découpes exactement la place, et tu colles le dessin par derrière, en sorte qu'il se détache en transparent avec toutes ses couleurs, au milieu d'un fond noir.

On peut juger si Charles était satisfait de posséder, à son tour, ce spectacle qui l'avait tant charmé, et de voir qu'on pouvait produire de si merveilleux



effets avec quelques planches, une lampe et du papier. Cette découverte l'amusa pendant toutes les vacances, et il se promit bien qu'à la rentrée des classes il reconnaîtrait la bonté de sa mère par un redoublement de travail et d'application ; car c'est en faisant leur propre bonheur que les enfants récompensent leurs mères.



DIX-NEUVIÈME RÉCRÉATION.

LE VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Albert Leménil, âgé de dix ans, lisait un jour avec application un livre qui paraissait l'intéresser beaucoup, tandis que sa sœur Marthe fabriquait fort adroitement, avec du papier découpé, des fleurs artificielles pour orner les corbeilles du salon.

— Qu'on est malheureux de n'être qu'un enfant! s'écria-t-il tout à coup, en interrompant sa lecture.

— Je ne vois pas que ce soit un si grand malheur, reprit Marthe en souriant.

— Comment, tu ne te trouves pas malheureuse de ne pouvoir jamais faire ce que tu veux?

— Mais il me semble que personne ne m'empêche de faire ce que je veux, quand ce que je veux est possible et raisonnable?

— Oh! sans doute, toi qui n'es qu'une fille, tu ne peux avoir les idées d'un homme.

— Est-ce qu'à ton avis les hommes sont dispensés d'avoir de la raison?

— Ce n'est pas cela que je veux dire, répondit Albert un peu embarrassé de la question. Mais il y a des choses qui ne sont point déraisonnables, et que cependant on ne me laisserait pas faire.

— Et lesquelles, s'il te plaît?

— Par exemple, reprit Albert en s'animant, si je voulais m'embarquer pour faire le tour du monde, comme le capitaine Dumont-d'Urville, ou pour aller au pôle, comme le capitaine Parry; ou pour visiter Tembouctou, comme M. Caillié, ou les sources du Nil, comme M. Cailliaud : ce ne serait pas une folie, mais une chose très-belle et très-glorieuse. Eh bien! je suis sûr que mon père ne me le permettrait jamais.

— Et tu crois, dit M. Leménil, qui était entré dans la chambre depuis un moment sans qu'Albert l'aperçût, que pour accomplir une semblable entreprise tu n'as besoin que de ma permission?

Albert fut un peu confus d'avoir été entendu; mais, rassuré par le sourire de son père :

— Il me semble que oui, mon papa, reprit-il. J'ai lu avec la plus grande attention tous les voyages que j'ai pu me procurer, j'ai bien retenu les détails que les voyageurs nous donnent; et je crois que si je me trouvais dans les situations qu'ils nous décrivent, je me souviendrais à merveille de ce qu'il faudrait faire pour m'en tirer.

— On dirait, à t'entendre, que les mêmes incidents se reproduisent nécessairement à chaque voyage semblable; mais, sans te parler de la difficulté d'avoir sans cesse à parer à des dangers imprévus, tu serais bien étonné si je te disais que les obstacles que tu soupçonnes le moins sont ceux qui te touchent de plus près, et qu'avant d'aller affronter des contrées inconnues tu as à apprendre, sur ce qui t'entoure, une foule de choses indispensables, dont les voyageurs ne font point mention, parce qu'elles sont connues de tous ceux qui ont vécu un certain nombre d'années.

— Et comment ceux-là les ont-ils apprises, mon papa?

— Par leur propre expérience, à mesure qu'ils en sentaient le besoin. Tu les ignores, parce qu'elles te

sont inutiles encore; tant que tu te trouves sous la tutelle de tes parents, ce sont eux, pour ainsi dire, qui vivent pour toi, et ici, en France, dans Paris, tu ne sais pas même ce qu'il te faudrait faire si tu devais pourvoir par toi-même à la moindre de tes nécessités.

— Mon papa, dit Albert en secouant la tête, vous vous moquez de moi, mais, vous avez beau dire, vous ne me ferez pas croire que ce soit une chose si difficile que de partir pour un port de mer; et là, de s'embarquer dans un navire pour le Cap ou les grandes Indes.

— A la bonne heure, reprit froidement M. Leménil; et, puisque tu es sûr de toi-même, je te prends au mot.

— Plaisantez-vous, mon papa?

— Pas le moins du monde : je connais le capitaine d'un paquebot anglais qui fait continuellement la traversée du Havre à Portsmouth en Angleterre; il y a dans ce dernier port un navire destiné à faire nn voyage de découvertes dans le sud de l'Afrique, je te donnerai une lettre pour le capitaine Baker, qui commande le paquebot, afin qu'il te conduise à Portsmouth, et te recommande au chef do l'expédition; si tu peux gagner Portsmouth sans demander d'avis ni de secours à personne, je ne m'opposerai pas à ton départ, je t'en donne ma parole.

Albert demeura un moment étourdi de la proposition, mais son amour-propre était trop fortement engagé pour lui permettre de reculer.

— Et maman, que dira-t-elle? balbutia-t-il enfin à demi-voix.

— Je me charge de la décider, répondit M. Leménil, seulement ne lui parle de rien jusqu'au moment où tout sera prêt pour ton départ.

A ces mots, Marthe, qui jusque-là avait écouté sans mot dire, fondit en larmes et vint se jeter au cou de son frère en le suppliant de ne pas la quitter pour aller si loin...

Albert sentait déjà sa résolution ébranlée; mais M. Leménil objecta qu'on n'accomplissait rien de grand sans quelques sacrifices, et que sans doute Albert n'avait conçu son projet de voyage qu'après avoir pesé le chagrin qu'une telle séparation causerait à sa sœur et à sa mère. L'étourdi petit garçon ne voulut point avouer que rien de semblable ne lui était venu à l'esprit et renfonça ses larmes prêtes à couler. Il tâcha de consoler sa sœur en lui parlant de toutes les jolies choses qu'il lui rapporterait de ses voyages, puis se tournant vers son père en affectant un ton ferme:

— Papa, dit-il, ne faudrait-t-il pas que ma bonne me fasse ma malle?

— Je suppose que tu la feras toi-même; car je ne pense pas que, dans tes excursions lointaines, tu puisses emmener une bonne pour faire ta malle.

— Mais je ne saurai comment m'y prendre!

— Tu essaieras.

Albert commença à comprendre la vérité de ce que lui avait dit son père: que tout est difficulté à qui n'a encore rien fait par soi-même. Avant de faire sa malle, il fallait en avoir une; et il ne savait ni le prix qu'elle lui coûterait, ni la dimension qui lui était nécessaire, ni même à quel endroit on en vendait : enfin, son père voulut bien lui donner une petite valise de cuir, plus commode et plus légère qu'une malle, en le prévenant qu'il ne devait compter de sa part sur aucun autre secours et que désormais c'était à lui à s'arranger tout seul et à se procurer toutes les choses dont il croirait avoir besoin...

Albert commença donc à empaqueter ses effets



avec assez de peine et de maladresse; aucun de ses voyageurs ne lui donnait de renseignements sur les choses qui lui étaient nécessaires et la manière de les emballer. Il lui fallut les avis multipliés de sa bonne et de sa sœur pour y réussir, il fut obligé de recommencer plusieurs fois; car tantot il oubliait un objet, tantôt un autre.

— Monsieur Albert, disait la bonne, ce n'est pas comme cela qu'on s'y prend, on met les choses lourdes, comme les livres ou les boîtes, tout au fond, puis le gros linge, puis le linge fin, et les habits en dessus, parce qu'ils tiennent plus de place, tout le monde sait cela; et puis vous ne ferez jamais entrer là-dedans tout ce que vous voulez emporter.

Il fallut, en effet, mettre de côté une partie du

bagage, et Albert commençait à trouver que les préparatifs d'un voyage sont assez ennuyeux.

— Mais, lui dit Marthe tout à coup, as-tu assez d'argent pour ton voyage? je me souviens que quand je suis allée à Moulins avec maman, elle a donné de l'argent à la diligence et puis dans les auberges où nous avons dîné et couché.

— J'ai les vingt francs que mon grand-père m'a donnés pour mes étrennes.

— Bon! te voilà bien riche! tu n'as seulement pas de quoi payer la voiture.

— Comment donc faire? Papa ne m'en donnera point, j'en suis sûr... Attends, j'ai une bonne idée; j'ai trois habillements complets, j'en aurai bien assez de deux, je vais vendre celui-là qui est tout neuf, je sais qu'il a coûté 100 fr., cela me fera beaucoup d'argent... Je puis bien vendre mes habits, puisque mon père me les laisse emporter.

Tout joyeux de cette réflexion, Albert attendit avec impatience le tailleur qui devait venir le jour même; il courut à sa rencontre, en lui proposant de reprendre son habit; à sa grande surprise, le tailleur refusa.

— Mon petit monsieur, lui dit-il, mon métier est de faire des habits neufs, et non d'en vendre de vieux.

— Mais mon habit n'est pas vieux, vous le savez bien, je l'ai à peine mis.

— Ce n'en est pas moins un habit porté, et si vous voulez le vendre il faut vous adresser à un fripier qui achète les habits d'occasion; tout le monde sait cela.

Il fallut encore chercher un fripier; et quand on l'eut trouvé et qu'il eut bien examiné les vêtements, il offrit 30 fr. de la redingote et du pantalon.

— Comment, s'écria Albert, vous offrez 30 fr. de ce qui en a coûté cent?

— Assurément, monsieur, répondit tranquillement le fripier, et c'est tout ce que cela vaut: ceux qui veulent des habits neufs les font faire; on ne vient me trouver que pour avoir du bon marché; tout le monde sait cela. Peut-être aurai-je bien de la peine à vendre ces habits le prix que je vous en offre, et ils peuvent me rester longtemps avant qu'il se rencontre quelqu'un de votre taille qui en ait envie.

Albert comprit ce raisonnement, et livra les habits en soupirant, mais il n'en éprouvait pas moins un grand mécompte dans ses espérances. Il n'avait encore que 50 fr. pour commencer son tour du monde, c'était peu de chose.

— Au fait, dit-il à sa sœur, je puis bien me défaire encore de mon couvert et de ma timbale d'argent que j'avais emballés. Je me contenterai de la tasse de cuir que nous emportions dans nos promenades à la campagne, et d'un couvert de buis; mais il faudra encore que je coure pour vendre l'un et acheter l'autre, c'est bien ennuyeux de penser à tant de choses!

Albert sortit pour se rendre chez un orfévre du quartier; son père avait donné l'ordre de le laisser aller et venir à sa fantaisie. Il présenta à l'orfévre le couvert et le gobelet d'argent.

— A qui appartiennent ces objets? demanda celui-ci, vieux bonhomme goguenard.

— A moi, répondit Albert avec assurance, vous voyez bien qu'ils sont marqués à mon chiffre: Albert Leméuil.

— Vous n'avez pas besoin de me dire que vous venez ici en cachette du papa et de la maman, reprit le vieil orfévre en clignant de l'œil, autrement on vous aurait appris qu'un jeune homme n'a le droit de disposer de ce qui lui appartient



qu'à l'âge de vingt et un ans, car tout le monde sait cela. Je ne puis donc pas vous acheter ce que vous m'apportez, cela nous est défendu. Si vous avez fait quelques petites dettes, je vous conseille de les avouer à vos parents. Allez, mon cher enfant, retournez chez vous, et surtout ne vous adressez pas à quelque autre de mes confrères qui pourrait bien, comme c'est notre devoir, retenir la marchandise et faire reconduire le vendeur chez son père par un agent de police, pour s'assurer s'il a dit la vérité...

Albert trembla de la tête aux pieds à l'idée d'être reconduit chez son père par la police; il remercia le vieil orfévre.

— Comment donc fait-on quand on a besoin d'argent et qu'on n'a pas vingt et un ans? dit-il.

Le marchand sourit.

— On n'a guère, avant cet âge-là, de besoins auxquels nos parents ne pourvoient, à moins que ce ne soit pour faire des sottises; et croyez-moi, enfant, vous êtes heureux de n'avoir pas cette liberté-là.

Le pauvre Albert retourna chez lui tout désappointé; il alla trouver son père et lui raconta franchement sa déconvenue.

— Voici déjà la seconde fois que tu as recours à moi malgré nos conventions, dit M. Leménil.

— Il le faut bien, mon papa, puisqu'on ne peut rien faire sans argent et que je ne puis m'en procurer.

— Je t'avais bien dit que tu trouverais à ton projet des difficultés dont tu ne te doutais pas.

— Mais pourquoi les enfants n'ont-ils pas d'argent?

— Pourquoi les hommes en ont-ils?

Albert ne savait trop que répondre.

— Ne serait-ce pas, reprit M. Leménil, qu'ils le gagnent en travaillant?

— Oui, mon papa; mais les enfants ne savent faire aucun travail qui leur rapporte de l'argent.

— Il est vrai, et c'est pour cela qu'ils n'ont pas le droit d'en dépenser.

— Vous aviez bien raison de dire, mon papa, reprit Albert avec dépit, que les enfants ne peuvent rien faire dans ce pays-ci, puisqu'on les en empêche; mais si j'étais une fois chez les Hottentots, ce ne serait plus la même chose; là je n'aurais pas besoin d'argent pour me tirer d'affaire.

— Dès que tu es si assuré de te tirer d'affaire chez les Hottentots, j'aurais grand tort de ne pas t'y laisser aller; je ne puis te donner d'argent, car je n'avais pas fait entrer dans mon budget de cette année les dépenses de ton voyage autour du monde. Mais je puis t'acheter ce que tu voulais vendre à l'orfévre, au prix qu'il t'en aurait donné, puisque je suis sûr de l'avoir moi-même quand j'en aurai besoin.

Albert vit bien que son père se moquait de lui, mais il n'en fit pas semblant, car il ne voulait pas en avoir le démenti; il accepta donc la proposition. M. Leménil alla chercher de petites balances d'une grande justesse qu'il avait dans son cabinet, avec les poids en cuivre, depuis les plus pesants jusqu'aux plus légers qui n'étaient qu'une petite feuille mince de métal, marquée d'un certain nombre de points. Il pesa avec une scrupuleuse attention le couvert et le gobelet d'argent.

— Je croyais, dit-il, que tu avais là un marc d'argent, c'est-à-dire une demi-livre ou 8 onces, mais tu n'as que 6 onces 2 gros. Or, dans les ventes l'argenterie ne vaut que 48 fr. le marc ou 6 fr. l'once, c'est donc 37 fr. 50 c. que je te dois et que je vais te remettre.

Albert les prit en soupirant et fit le compte de sa fortune, qui se montait à 87 fr. Marthe, trouvant que c'était encore bien peu, y joignit tout ce qu'elle possédait, c'est-à-dire un peu plus de 25 fr.; alors Albert se crut riche, et n'imagina point que l'argent pût lui manquer jamais.

Il n'avait plus maintenant qu'à s'informer du bureau de la diligence et de l'heure du départ. Il consulta l'almanach des adresses et le plan de Paris, et n'eut pas peu de peine à se rendre de la rue Saint-Dominique à la rue Notre-Dame-des-Victoires. Il fut obligé de demander son chemin à plusieurs reprises, et il pensa qu'il lui serait difficile d'en faire autant chez les Hottentots qui ne le comprendraient pas. Parvenu enfin dans la grande cour des Messageries, il fut étourdi du bruit des voitures qui partaient ou arrivaient; il ne sut de longtemps où il devait s'adresser, condoyé de tous cotés par les allants et venants; enfin on lui indiqua le bureau qu'il cherchait, il s'y glissa avec assez de peine, car il était rempli de monde.

— A quelle heure part la diligence du Havre? demanda Albert à un commis qui écrivait sur un registre.

— Sept heures du matin, sept heures du soir, répondit celui-ci d'un ton bref, sans lever les yeux.

Il était midi; Albert se hâta de retourner chez lui pour faire ses préparatifs et dire adieu à sa famille. Il voulait partir le soir même, tant il craignait, s'il remettait au lendemain, de n'en avoir plus la force. Quand il eut fait part à son père de sa résolution, celui-ci le prit par la main et le conduisit auprès de sa mère en lui disant qu'elle était prévenue. Madame Leménil n'adressa pas un seul mot à son fils, car elle avait promis à son mari de ne rien dire pour détourner l'enfant de son projet; mais son visage était si pâle et si triste, et il y avait dans son regard tant de regrets et de reproches, qu'Albert eut le cœur serré en l'embrassant. Madame Leménil savait pourtant aussi bien que son mari que son fils ne viendrait pas à bout d'aller bien loin; mais elle s'affligeait de lui voir cette humeur vagabonde, cette obstination étourdie, qui lui faisaient oublier tout ce qu'il devait à la tendresse de ses parents, et elle avait peur que s'il ne

s'en corrigeait point, il n'en portât la peine par la suite Quant à Marthe elle pleurait si fort, que son



frère se hâta de quitter la chambre pour n'en pas faire autant... Il ne voulait pas pourtant revenir sur la résolution qu'il avait annoncée, au moment de l'exécuter; il pensait qu'on se moquerait de lui. Il rassembla donc ses effets, sa valise, un petit fusil qui lui appartenait, car son père l'emmenait souvent à la chasse avec lui quand ils étaient à la campagne, et, ses apprêts terminés, il se dépêcha de faire un léger repas qu'on lui avait préparé pendant que le domestique allait lui chercher un cabriolet. Son père lui remit alors la lettre de recommandation qu'il lui avait promise, et lui souhaita froidement un bon voyage; Albert baisa la main qu'il lui tendait, et monta le cœur gros dans le cabriolet, en disant au cocher :

— Aux Grandes-Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Il ne put s'empêcher, en partant, de regarder la maison qu'il croyait quitter pour bien longtemps, de penser à tous ceux qu'il y laissait, aux soins éclairés de son père, à la tendresse de sa mère, dont la faible santé serait peut-être altérée par le chagrin de son absence, à la complaisante amitié de sa sœur, si douce et si aimante, et il se disait : — Je ne croyais pas qu'un départ fût une chose si triste.

Il arriva cependant à sa destination; et quand il eut fait descendre ses effets et renvoyé son cabriolet, le mouvement de la cour des Messageries ne tarda pas à le distraire de ses pensées : il vit qu'on commençait à charger la diligence du Havre et joignit ses effets à ceux qu'on entassait sur l'impériale; il se mit à se promener dans la cour, les mains dans ses poches, puis il entra d'un air assuré dans la salle où se tiennent les voyageurs, afin qu'on vît bien qu'il était lui-même un voyageur; mais personne ne faisait attention à lui, ceux qui partaient s'occupaient de leurs affaires, presque tous étaient accompagnés par des parents ou des amis qui venaient leur dire adieu, et il se sentit bientôt mal à son aise d'être là tout seul, sans avoir personne à qui parler. Il remarqua cependant, assis dans un coin, un homme âgé, qui semblait aussi isolé, mais non aussi embarrassé que lui; les deux mains appuyées sur sa canne, il promenait sur tout ce qui l'environnait deux petits yeux gris, fort vifs et assez malicieux. Albert alla s'asseoir à côté de lui, et au bout de quelques minutes le vieillard lui demanda d'un ton jovial s'il était du voyage.

— Oui, monsieur, répondit Albert charmé d'entrer en conversation.

— Est-ce que vous voyagez seul?

— Tout à fait seul.

— Sans doute vous avez une permission de votre père?

— Assurément, se hâta de répondre Albert.

— Quelle place avez-vous retenue? car je serais charmé d'apprendre que nous ferons route ensemble.

— Retenue! dit le petit étourdi en ouvrant de grands yeux, je n'ai point retenu de place: est-ce qu'il faut en retenir?

— Sans doute, tout le monde sait cela; mais apparemment votre père l'aura retenue pour vous : il a dû la payer d'avance, autrement vous courez grand risque de rester ici.

Albert retourna au bureau de la diligence pour payer sa place; il s'était imaginé qu'on donnait l'argent au cocher en descendant de voiture, comme il l'avait fait pour le cabriolet.

— Vous êtes bien heureux, monsieur, que nous ayons encore une place vacante dans la rotonde, dit le commis, car d'ordinaire elles sont toutes prises à l'avance.

Il inscrivit sur son registre et sur la feuille du conducteur le nom d'Albert Leménil, après lui avoir demandé le prix de sa place, c'est-à-dire 40 fr., qu'Albert lui donna, tout étourdi de débourser ainsi d'un seul coup plus du tiers de sa fortune. Honteux de paraître ignorer ainsi *ce que tout le monde sait*, il n'osa pas rejoindre sa vieille connaissance jusqu'au moment où le conducteur, sa feuille à la main, ayant fait l'appel des voyageurs, ils montèrent ensemble dans la rotonde de la diligence.

— Je vous ai bien dit, commença le vieillard en s'adressant à Albert, que votre place devait avoir été retenue; il y a une foule de petites choses sem-

blables que les enfants ignorent parce qu'ils n'y font aucune attention, et que cependant ils devraient apprendre, car ils pourraient se trouver dans le cas d'en avoir besoin.

Par bonheur le bruit formidable de la diligence qui s'ébranlait servit de prétexte à Albert pour ne pas répondre, et laisser le vieillard dans la persuasion que sa place avait été arrêtée par son père. Bientôt le mouvement de la voiture et les objets qui passaient rapidement devant ses yeux l'absorbèrent tout entier et ne laissèrent plus de place à ses réflexions. On roulait alors doucement sur la belle route qui conduit à Neuilly, par une riante soirée de printemps; le temps était doux et frais, une petite pluie, tombée dans l'après-midi, avait abattu la poussière et reverdi les arbres du chemin; le cœur d'Albert battait d'émotion, et moitié triste, moitié content, il se disait tout bas : — « Enfin me voilà pourtant parti. » Bientôt le soleil se coucha; et l'obscurité ne permettant plus de rien voir, Albert, fatigué des agitations de la journée, s'endormit profondément. Il était nuit close quand on arriva à Saint-Germain, où se trouvait le relais; pendant qu'on changeait de chevaux, un brigadier de gendarmerie, suivi d'un de ses hommes qui portait une lanterne, s'approcha de la portière et demanda les passe-ports des voyageurs; chacun montra le sien sans se faire prier, mais en témoignant quelque étonnement d'avoir à remplir cette formalité si près de Paris; le gendarme, d'un ton assez poli, répondit qu'un jeune élève évadé d'un collége de Paris, étant soupçonné d'avoir pris la route du Havre, on leur avait prescrit cette mesure, afin de le retrouver pour le rendre à ses parents... Cependant Albert s'était réveillé, et demanda, en se frottant les yeux, ce qu'il y avait?

— Il y a qu'on demande nos passe-ports, lui répondit un des voyageurs; il ne manque plus que le vôtre, dépêchez-vous de le montrer.

— Un passe-port! dit Albert, qu'est-ce que c'est que cela?

— Il est encore tout endormi, reprit obligeamment le bon vieillard, laissez-moi lui parler : « Mon petit ami, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez pour voyager une permission de votre père?

— Certainement.

— Eh bien! votre père a dû prendre pour vous à la préfecture de police un passe-port où cette permission est constatée, c'est ce papier qu'on vous demande.

— Mais je n'en ai pas, dit Albert les larmes aux yeux.

— A votre âge, on ne voyage pas sans cette formalité, ou sans être au moins recommandé au conducteur, tout le monde sait cela.

— Allons! allons! je vois ce que c'est, dit le gendarme qui avait écouté ce colloque, j'ai le mot de l'énigme dans ma poche; descendez, jeune homme, et plus vite que ça, qu'on voie de quoi y retourne.

Il fallut obéir; le brigadier prit d'une main la lanterne, dont il dirigea la lumière sur le visage d'Albert, et de l'autre un papier qu'il tira de sa poche, et qu'il lisait en marmotant : Cheveux et sourcis châtains, yeux bleus, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, barbe *à naître*, taille 1 mètre 48 centimètres. »



— C'est bon! voilà mon affaire. Allons, mon jeune homme, venez avec moi, vous n'aurez pas la peine d'aller plus loin.

— Comment! s'écria Albert, qu'est-ce que cela veut dire? pourquoi m'empêchez-vous de partir?

— Ah! pourquoi? c'est ce que vous savez mieux que moi, j'imagine, mais en attendant marchez toujours. Holà, vous autres! en route, cria-t-il au conducteur et aux postillons qui fouettèrent aussitôt leurs chevaux et partirent au grand trot, emportant les voyageurs, persuadés qu'Albert était le jeune collégien qu'on cherchait. Le brigadier était enchanté de sa prise, car les parents du petit fugitif, en donnant son signalement à la police, avaient promis une récompense considérable si on pouvait le leur ramener sain et sauf. Il s'achemina donc avec l'enfant vers une auberge où il comptait se rafraîchir pendant qu'on irait lui chercher une voiture pour y emballer sa capture, avec un gendarme chargé de l'escorter.

Albert ne comprenait rien à ce qui se passait : comment son père, après l'avoir autorisé à partir, le

faisait-il arrêter de cette manière? Il était saisi d'indignation à cette pensée et formait mille projets plus extravagants les uns que les autres.

— Ha! ha! disait le gendarme, on croit qu'il n'y a qu'à s'enfuir du collége et prendre la diligence pour échapper à la surveillance du papa et des maîtres, mais va-t'en voir s'ils viennent...

— Il n'est pas question de fuite ni de collége, s'écria Albert, je m'appelle Albert Leménil, et je voyage avec la permission de mon père.

— Albert-le-petit ou Albert-le-grand, ça m'est égal, dit l'autre d'un ton goguenard, on prend le nom qu'on veut, mais quand on n'a pas de raison de le cacher on a un passe-port; tout le monde sait cela.

Albert était suffoqué de colère, et en entrant dans la salle de l'auberge, il s'étendit sur un banc où il resta immobile, le visage tourné contre le mur.

— A la bonne heure, dit le gendarme, si vous voulez faire un somme, je ne m'y oppose pas.

Il se fit donner une bouteille de vin, et tout en remplissant son verre il allait de la salle à la cuisine, croyant son prisonnier endormi; bientôt on l'avertit que la voiture était là.

— Bon, dit-il, je vas donner un verre de vin au cocher pour qu'il prenne patience jusqu'à ce que le petit soit reposé: on m'a dit d'en avoir soin, c'est un enfant de famille.

Il sortit avec le verre plein, en fermant doucement la porte. Albert se voyant seul se lève avec précaution, court à la fenêtre qui donnait sur un petit jardin entouré d'une haie, il l'ouvre sans bruit, et tandis que son gardien cause avec le cocher, il s'élance par cette fenêtre, traverse rapidement le jardin, franchit la haie, car il était leste et agile, et se met à courir à toutes jambes vers la forêt: il se garda bien d'y suivre les chemins frayés et s'enfonça dans le plus épais des bois. Quand il eut marché assez longtemps pour se croire hors de toute atteinte, il se laissa tomber au pied d'un arbre, épuisé et n'en pouvant plus; le ciel était couvert, la nuit sombre et humide, le vent agitait les feuilles avec un petit bruit triste qui causait à Albert un léger frisson; l'oreille au guet, il tressaillait en écoutant le pas d'une bête fauve qui passait dans le fourré; bientôt, il se leva, se remit en marche avec inquiétude et précaution, s'arrêtant au moindre bruit, et tourmenté de ne pouvoir s'orienter pour savoir où il allait. Enfin il se trouva sur la lisière de la forêt et sentit une sorte de soulagement à marcher en rase campagne. Quand le jour parut il mourait de faim et de fatigue, l'humidité de la nuit avait pénétré ses habits. Cependant il aperçut au loin des maisons et doubla le pas pour y arriver, car cette vue avait ranimé son courage. En approchant du village, il lui sembla reconnaître les lieux, mais il n'osait encore se réjouir, tant il craignait de se tromper; non pourtant, il ne s'abuse point, c'est bien le village de S*** où habite M. Villon, père de madame Leménil, et voilà la maison de son grand-père. Il pousse un cri de joie, s'élance vers la porte et frappe doucement. La domestique, la bonne Marianne, qui est la seule éveillée dans la maison, vient lui ouvrir et s'étonne de le voir arriver si



matin; elle se hâte de lui préparer à déjeuner en lui faisant un millier de questions...

— Mon Dieu, monsieur Albert, d'où venez-vous à cette heure tout seul? Comme votre grand-papa va être surpris de vous voir, le pauvre cher homme!

A ces mots, Albert s'inquiète, il craint de paraître devant son grand-père et de lui avouer son escapade.

— Marianne, dit-il, il ne faut pas que mon grand-père sache que je suis ici. Je voudrais seulement me reposer quelques moments avant de repartir.

— A la bonne heure, monsieur Albert, je vais donc vous préparer un lit afin que vous vous reposiez à votre aise. Cependant c'est bien cruel de ne pas dire à votre grand-papa que vous êtes venu: il vous aime tant, le pauvre cher homme!

Tout en grommelant, Marianne alla mettre des draps blancs au lit d'Albert et y passa la bassinoire bien chaude. Albert, accablé de fatigue, s'y étendit avec délices et ne tarda pas à s'endormir du plus profond sommeil. Quand il se réveilla, il fut tout confus en rencontrant le doux et indulgent

sourire de son bon papa, assis à côté de son lit.

— Eh bien! mon enfant, as-tu un peu reposé? tu es venu bien matin voir ton grand-père, car tu ne serais sûrement pas parti sans l'embrasser, n'est-ce pas?

Albert, honteux de tant de bonté, ne savait que répondre; cependant, enhardi par les questions bienveillantes de M. Villon, il finit par lui tout avouer, et raconta de point en point toutes ses mésaventures. M. Villon l'écoutait en souriant et hochant la tête de temps en temps; il se douta que le vieillard de la diligence devait connaître son petit-fils mieux que celui-ci ne le soupçonnait; mais il n'en dit rien et le laissa parler jusqu'au bout.

— Il me semble, dit-il après le récit de sa nuit dans les bois, que cette nuit t'aurait paru un peu plus rude si tu l'avais passée dans quelque désert de l'Afrique ou du nouveau monde, exposé à tomber dans les mains, non d'un pacifique gendarme, mais de quelque féroce tribu de Caffres ou d'Indiens; entouré d'animaux autrement à craindre que les cerfs et les biches de la forêt de Saint-Germain, et sans espoir de trouver un lit chaud et un accueil paternel pour te refaire de tes fatigues?

Albert en convint, et consentit, non sans quelque confusion, qu'on envoyât un exprès à ses parents pour leur apprendre qu'il était chez son grand-père. Ils ne tardèrent pas à l'envoyer chercher.

— Eh bien! lui dit M. Leménil en l'apercevant, ton voyage autour du monde s'est donc terminé à S***?

— De grâce, papa, dit Albert, ne vous moquez pas de moi, quoique je l'aie bien mérité. J'ai assez vu, par ma propre expérience, combien j'avais à apprendre de choses que tout le monde sait, avant de songer à celles que tout le monde ne sait pas. Et dorénavant j'aime mieux croire que vous avez raison, que de l'apprendre à mes dépens.

— A la bonne heure, reprit M. Leménil, viens donc répéter cette assurance à ta mère qui en a besoin pour se consoler; et quand tu seras tenté à l'avenir de croire facile une chose dont tu n'auras pas fait l'expérience, souviens-toi de ton *Voyage autour du monde.*





TABLE DES MATIÈRES

DES RÉCRÉATIONS.



